B. DIAZ DEL CASTILLO

CONQUÊTE
DE LA
NOUVELLE-ESPAGNE

TRADUCTION
PAR
D. JOURDANET

TOME
1

ASTILLO'
TE
SPAGNE

ON
ANET

Cette édition est tirée à deux cent cinquante exemplaires seulement, et entièrement réservée au traducteur.

N° 36

A Monsieur Ferdinand Denis

Hommage respectueux

10 janvier 1877

D. Jourdanet

CONQUÊTE

DE LA

NOUVELLE-ESPAGNE

HISTOIRE VÉRIDIQUE DE LA CONQUÊTE

DE LA

NOUVELLE-ESPAGNE

ÉCRITE PAR LE

Capitaine BERNAL DIAZ DEL CASTILLO

L'un de ses conquérants

TRADUCTION PAR

D. JOURDANET

TOME PREMIER

PARIS
TYPOGRAPHIE LAHURE
9, RUE DE FLEURUS, 9

1876

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

Déjà plusieurs fois, dans des travaux antérieurs, j'ai témoigné de mes prédilections pour des études ayant pour base les pays montagneux de l'Amérique tropicale ; mais, retenu, non moins par goût que par des devoirs professionnels, dans le cercle de considérations qui se rapportent à la santé de l'homme, je suis resté étranger à tous les autres points de vue que le sujet comporte, afin de ne pas distraire l'attention de mes lecteurs du but que je m'étais proposé d'atteindre. Je voulais alors, dans ces merveilleux pays, si puissamment accidentés par les soulèvements du sol, faire voir l'influence des niveaux sur la vie.

Contrairement aux croyances générales, je me suis efforcé de démontrer, et j'ai réussi à prouver, je l'espère, que l'établissement des races européennes dans les pays américains n'a pas été indifférent aux conditions qui lui étaient imposées par la présence des montagnes. Je voudrais aujourd'hui présenter, au triple point de vue de la philosophie, de la médecine et de l'histoire, le tableau des péripéties émouvantes qui accompagnèrent les pas des conquérants dans les premières régions montagneuses de l'Amérique visitées par les Espagnols. Outre l'intérêt essentiel du fait lui-même, à cause des considérations romanesques qui s'en dégagent, on y voit poindre à son origine le développement de la race qui domine actuellement dans ces pays, avec toutes les originalités locales dont l'observateur est aujourd'hui frappé. Dire d'ailleurs quelles furent dans le temps d'alors et quelles sont maintenant les conditions qui caractérisent l'Européen amé-

ricanisé, ce n'est pas s'arrêter uniquement à une étude de colonisation telle qu'elle pourrait être comprise dans tous les autres lieux de la terre. Nous ne voyons pas ici en effet ce qu'on voit aux Grandes-Indes, où l'Anglais règne et gouverne en maître souverain. Personne n'ignore que, tandis qu'il s'ingénie à implanter son originalité nationale sur cette terre d'Orient, la nature féconde répond à son exiguïté numérique et à ses efforts souvent maladifs par l'exubérance de deux cent millions d'indigènes et par la ténacité de mœurs des religions de Bouddha et de Mahomet. Telle n'est pas actuellement et telle ne saurait être dans l'avenir la situation de l'Amérique, par rapport aux races européennes. Celles-ci s'y trouvent à jamais implantées à des degrés chaque jour amoindris de mélange, et l'on peut dire qu'elles forment la république des États-Unis, à l'exclusion à peu près absolue de toute race américaine. L'Amérique, c'est donc l'Europe dans les institutions sociales non moins que dans la nature ethnique de ses habitants. Cette considération donne sans nul doute une importance exceptionnelle à toute étude qui a pour but de mettre en évidence les influences que les conditions du sol peuvent exercer sur les émigrants. C'est à ce point de vue surtout que je verrais un intérêt très-grand à porter l'attention sur les premiers pas des hommes d'Europe dans ce monde nouveau devenu définitivement le nôtre.

Cet ensemble de pensées m'a inspiré le désir d'une étude sur l'arrivée des Espagnols aux pays montagneux de l'Amérique tropicale. Ce travail a été exécuté déjà par un grand nombre d'historiens qui ont tous été récemment dépassés par l'excellent livre de Prescott sur la conquête du Mexique. Mais la complaisance avec laquelle cet éminent historien revient sans cesse à la chronique de Bernal Diaz del Castillo, prouve surabondamment l'importance qu'il attribue à l'écrit de ce compagnon d'armes de Fernand Cortès. Je ne crois pas moi-même qu'il puisse exister un tableau plus fidèle des événements extraordinaires de cette mémorable conquête, et il m'a semblé que le plus sûr moyen d'en donner une juste idée à mes lecteurs qui ne sont pas familiarisés avec la langue espagnole, ce serait de faire une traduction des longs mémoires de cet écrivain-conquérant. Je me suis proposé de

me livrer en effet à ce travail et ce n'est pas sans avoir eu à vaincre des difficultés sérieuses que je puis aujourd'hui présenter, aux lettrés que ces questions intéressent, le résultat de mes efforts.

Je n'ai pas besoin de faire dans cette préface l'histoire de Bernal Diaz del Castillo. On ne connaît guère de lui que ce qu'il en dit lui-même dans son intéressante chronique. Je me bornerai donc à répéter qu'il naquit à Medina del Campo, dans la Vieille-Castille, vers la fin du quinzième siècle. En supposant qu'il fût parti d'Espagne à l'âge de dix-huit ans, l'époque de sa naissance devrait se placer à l'année 1496; car il nous dit lui-même que son départ pour l'Amérique eut lieu en 1514. Comme d'ailleurs il nous apprend, dans l'Introduction de son livre, qu'il termina ses Mémoires en 1568, nous pouvons en conclure que le manuscrit dont nous donnons ici la traduction fut achevé par Bernal Diaz à l'âge de soixante-douze ans. Quoiqu'il n'ait été imprimé qu'en 1632, il paraît évident que l'historien Herrera, qui termina sa grande Histoire en 1615, en eut connaissance, ainsi que le prouvent plusieurs passages de son livre, à propos desquels, du reste, selon son habitude, il ne dit absolument rien de la source où il a puisé. Toujours est-il qu'après avoir été pendant soixante ans à peu près oublié dans une bibliothèque privée, les mémoires de Bernal Diaz furent livrés au public par les soins du moine Alonso Remon. Voici la traduction de documents originaux qui se rattachent à cette utile publication et qui servent à en fixer l'époque précise; ils ont été inscrits en tête de la première édition :

« Le Père de la Merced fray Alonso Remon, prédicateur et chroniqueur de l'Ordre de Notre-Dame de la Merced, Rédemption des captifs, est autorisé par son Général à imprimer l'*Histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne* écrite par le capitaine Bernal Diaz del Castillo. — Fait à Madrid, le 10 juin 1630. »

Sommaire du Privilége.

« Au nom de son Ordre, privilége est donné à fray Alonso Remon, prédicateur et chroniqueur de l'Ordre de Notre-Dame de la Merced,

Rédemption des captifs, pour imprimer pour dix ans l'*Histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne* écrite par le capitaine Bernal Diaz del Castillo, avec défense à tout autre et sous peine des châtiments communs pour toutes personnes qui, ce temps durant, l'imprimeraient et la vendraient sans son autorisation.

« *Signé* du Roi notre seigneur; contresigné de Juan Lasso de la Vega, son secrétaire; minuté en l'étude de Diego Gonzalez de Villaroel, notaire de la chambre de Sa Majesté. — A Madrid, le 18 juin 1631. »

Sommaire de la Taxe.

« Les membres du Conseil royal imposèrent la taxe de quatre maravédis et demi pour chaque feuillet de l'*Histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne* écrite par le capitaine Bernal Diaz del Castillo, ainsi que cela conste de son manuscrit original.

« Minuté en l'étude de Diego Gonzalez de Villaroel, notaire de la chambre du Roi notre seigneur. — Fait à Madrid, le 4 novembre 1632. »

Errata.

« Ce livre, qui a pour titre : *Histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne*, est conforme à l'original et il n'y a à noter aucun *errata* d'importance. — Fait à Madrid le 16 octobre 1632.

« *Signé* : licencié Murcia de la Llana. »

Censure du chroniqueur de Sa Majesté et premier chroniqueur des Indes, Luiz Tribaldos de Toledo.

« Monseigneur, par ordre de Votre Altesse j'ai lu avec attention cette *Histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne* écrite par le capitaine Bernal Diaz del Castillo, témoin oculaire de tous les événements qui s'y rapportent. Je ne vois, en toute son étendue, rien qui empêche son impression et je trouve beaucoup de raisons pour qu'elle doive être imprimée, attendu qu'elle n'a point été écrite sous l'influence de renseignements étrangers, mais bien par un homme qui assista, avec tous les conquérants de ce royaume, à l'exécution de la campagne. C'est une histoire d'une particulière importance, parce qu'on y trouve, ce qui manque à beaucoup d'autres, la vérité exacte de tous les événements les plus considérables. On doit beaucoup de reconnaissance au zèle du vénérable et savant Père et Maître fray Alonso Remon, dont l'érudition et la vie dévote sont bien connues de cette Cour et de beaucoup d'autres royaumes étrangers, puisque par ses soins se trouve portée à la connaissance du monde entier, avec une autorité sans réplique, la vérité exacte qui brille éminemment dans cette histoire et qui manquait à tant d'autres, pendant qu'elle était ensevelie en un interminable oubli,

au grand détriment de l'honneur espagnol. Tel est mon avis. — Madrid, 20 août 1630.

« *Signé* : Luiz Tribaldos de Toledo. »

Dédicace.

A La Majesté catholique du plus grand monarque don Felipe IV, Roi des Espagnes et du Nouveau-Monde, et notre maître.

« Je dépose humblement aux pieds de Votre Majesté la véridique histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne écrite, conformément aux événements, par le capitaine conquérant Bernal Diaz del Castillo, qui en fut le témoin oculaire, et mise au jour par le zèle bienveillant du Père et Maître fray Alonso Remon, chroniqueur général de votre sacrée et royale Famille, qui la retira de l'oubli d'une retraite où elle était soigneusement conservée, avec le désir d'ajouter un nouveau lustre à la réputation de notre Espagne ternie dans les écrits par l'envie étrangère. C'est en son nom que je prie Votre Majesté de vouloir bien prendre connaissance de ce livre, lorsqu'Elle n'en sera pas empêchée par le soin d'affaires plus importantes. Si Votre Majesté y porte l'attention en aspirant à de nouvelles victoires, Elle se convaincra qu'Elle pourra toujours trouver dans ses sujets espagnols du courage pour la guerre, de la prudence pour la paix, de la patience pour les fatigues, de la prévoyance contre les calamités,de la persévérance pour la conquête, de l'ardeur pour l'attaque, des bras pour l'exécution, du sang à sacrifier et des apôtres pour évangéliser. Pour tout homme qui lira sans passion, en effet, l'illustre et valeureux chevalier don Fernando Cortès et les autres conquérants qui l'accompagnèrent furent les modèles des hommes en tout ce qui touche au temporel, de même que le fut aussi, relativement au divin et au spirituel, le Père fray Bartolomé de Olmedo, Frère de notre Ordre, Fils de la province de Castille, esprit véritablement apostolique, qui sut allier la ferveur de son saint zèle pour la foi avec la sagacité d'une fine prudence, restant toujours un exemple digne d'être suivi pour tous les Frères et Fils de cet Ordre royal qui depuis lors lui ont succédé dans le saint ministère de la prédication, de la diffusion de l'Eglise et de la conservation de votre auguste empire, quelquefois au prix de leur sang, ainsi qu'en portent chaque jour témoignage devant Votre Majesté les vice-rois et les conseillers de justice du Nouveau-Monde. Ensemble ils partirent pour la conquête, ensemble ils arrivèrent, ensemble ils triomphèrent, donnant des âmes à Dieu, des fils à l'Église, des sujets à leur Roi, du lustre à l'Espagne, de l'aliment à la renommée, et à Votre Majesté des victoires que le ciel daignera multiplier, en conservant Votre Royale Personne avec augmentation de ses royau-

mes et paix dans ceux qu'Elle possède ! — Fait en notre couvent de Madrid, le 8 novembre 1632.

« De Votre Majesté Catholique l'humble serf et chapelain indigne.

« *Signé* : fray Diego Serrano, Maître général de la Merced. »

DÉDICACE DE FRAY ALONSO REMON.

A don Lorenzo Ramirez de Prado, chevalier de l'ordre de Santiago, conseiller de Sa Majesté dans les affaires et dans la junte de guerre des Indes, etc., et ambassadeur du Roi notre seigneur auprès du Roi Très-Chrétien Louis XIII de France.

« En la bibliothèque de Votre Seigneurie, si considérable par le nombre et si rare par le choix de ses œuvres, on saurait à peine ajouter un seul livre dont elle ne soit pas déjà possesseur ; on doit dire de même qu'à la libéralité de son propriétaire on ne peut rien donner dont elle n'ait déjà fait don elle-même. Aussi dirai-je que je rends à Votre Seigneurie, tout imprimé, ce qu'elle m'avait communiqué en manuscrit dans le but de rendre hommage aux pieux services de mon Ordre sacré et de porter à la connaissance publique des renseignements exacts sur les faits mémorables et les événements inattendus qui constituèrent les premières conquêtes de la Nouvelle-Espagne. C'est pour donner un aliment à votre généreuse bienveillance que je vous prierai de faire agréer cet écrit à Son Excellence Monseigneur le duc de Medina de Las Torres, pour qu'il daigne le présenter à Sa Majesté, à laquelle il est dédié. J'ose espérer cet appui en pensant que Son Excellence est le président du Conseil royal des Indes, en même temps que le protecteur des lettres et l'ami de Votre Seigneurie.

« *Signé*: le Maître fray Alonso Remon. »

Voilà donc une œuvre bien authentique et qui fut dûment estimée dès lors que de dignes appréciateurs purent en prendre lecture. En se donnant le souci de la traduire, on est, par conséquent, bien sûr de ne pas exercer l'attention de son esprit sur un ouvrage sans mérite. Il n'en est pas moins certain que le fait de traduire une œuvre de longue haleine est toujours une entreprise laborieuse, souvent pénible et quelquefois hérissée de sérieuses difficultés. On ne peut céder à la tentation de la réaliser qu'après avoir été entraîné par le double attrait de reproduire des faits dont on est soi-même captivé et de refléter les tableaux, les pensées et les sentiments d'un livre par lequel on s'est laissé séduire. Un homme judicieux et sincèrement possédé du désir d'être

utile, peut-il réellement trouver dans la chronique du valeureux et fidèle compagnon de Fernand Cortès des motifs sensés de braver des difficultés peu communes et de céder à des séductions justifiées? Je craindrais d'avoir obéi à des illusions personnelles si je répondais par moi-même à cette question embarrassante. J'aime mieux emprunter pour cela la plume de l'inimitable historien qui, tout récemment, a honoré les lettres par un écrit des plus sérieux et des plus sympathiques sur la conquête de la Nouvelle-Espagne. Voici comment Prescott a jugé Bernal Diaz del Castillo, et en quels termes M. Amédée Pichot nous a traduit les pensées de cet historien illustre :

« D'une famille obscure et pauvre, Bernal Diaz del Castillo alla en 1514 chercher fortune dans le Nouveau-Monde. Embarqué comme simple soldat sous Cordova, dans la première expédition au Yucatan, il accompagna, l'année suivante, Grijalva dans le même pays, et finit par s'engager sous la bannière de Cortès. Il suivit ce chef victorieux dans sa première marche sur le grand plateau, descendit avec lui pour attaquer Narvaez, prit part aux désastres de la *noche triste*, et fut présent au siége, à la reddition de la capitale, en un mot, à presque tous les événements de quelque importance. Il fut acteur dans cent dix-neuf batailles ou rencontres, dans plusieurs desquelles il fut blessé, et il faillit plusieurs fois tomber entre les mains de l'ennemi. En toutes ces occasions, Bernal Diaz, constamment fidèle à son chef et à la cause qu'il servait, déploya l'antique valeur castillane, et une loyauté à l'épreuve de cet esprit de mutinerie qui troubla trop souvent l'harmonie du camp. Nous trouvons la preuve de cette noble fidélité non-seulement dans ses propres récits, mais dans les éloges flatteurs de son général : ce dernier le chargea de plusieurs missions confidentielles.

« Lorsque le nouveau gouvernement fut constitué, Bernal Diaz reçut sa part des *repartimientos* de terres et d'ouvriers. Mais cet arrangement ne fut pas fait à sa satisfaction ; et il se plaint hautement de l'égoïsme de son général, trop préoccupé du soin de ses intérêts personnels pour songer au sort de ses compagnons d'armes. Le partage du butin est ordinairement une tâche ingrate. Diaz avait mené trop longtemps une existence active et aventureuse, pour se contenter d'une vie d'oisiveté. Il prit part à plusieurs expéditions dirigées par les lieutenants de Cortès, et accompagna ce chef dans son terrible passage à travers les forêts de Honduras. Enfin, en 1568, nous trouvons le digne vétéran établi comme regidor dans la ville de Guatemala, et s'occupant tranquillement à écrire les hauts faits de sa jeunesse. Un demi-siècle s'était écoulé

depuis la conquête. Diaz avait survécu à son général et à la plupart de ses anciens compagnons d'armes. De cette vaillante petite troupe qui avait accompagné Cortès à son départ de Cuba, il ne restait plus que cinq individus; et ces cinq individus, pour me servir des termes du vieux chroniqueur, « étaient pauvres, âgés et infirmes, « chargés d'enfants et de petits-enfants, qui attendaient d'eux des « secours qu'ils n'étaient guère en état de leur donner, — finissant « leur carrière comme ils l'avaient commencée, dans les tribula- « tions et les soucis. » Tel fut le sort des conquérants du Mexique, ce pays de l'or.

« Le motif qui détermina Bernal Diaz à prendre la plume, dans un âge aussi avancé, fut le désir légitime de revendiquer pour lui et pour ses compagnons la part de gloire qui leur revenait dans la conquête. Il trouvait qu'ils en avaient été frustrés par la réputation exagérée qu'on avait faite à leur général; réputation qui était en partie, sans doute, le résultat de l'influence des écrits de Gomara. Ce ne fut, cependant, qu'après avoir commencé son propre ouvrage, que Diaz en eut connaissance. Il fut tellement frappé du contraste de sa diction simple et sans art avec le style élégant du chapelain, qu'il jeta sa plume avec désespoir. Mais lorsqu'il eut été plus loin, et vu les erreurs, les inexactitudes grossières dont fourmillait l'ouvrage de son rival, il reprit son travail, résolu de donner au monde un récit qui aurait au moins le mérite de la vérité. Telle fut l'origine de l'*Historia verdadera de la Conquista de la Nueva España*.

« On peut reconnaître que le chroniqueur a atteint le but qu'il s'était proposé. Quelles que soient les erreurs dans lesquelles il a pu tomber lui-même, — soit par oubli d'événements depuis longtemps passés, soit par vanité, défaut remarquable chez lui, soit enfin par crédulité ou par toute autre cause, — on sent, en le lisant, qu'il n'a jamais volontairement dénaturé la vérité. S'il avait voulu le faire, sa simplicité même l'aurait trahi. En ce qui touche Cortès, en même temps que Diaz cherche à concilier les prétentions de ce chef avec celles de ses compagnons, et qu'il expose, sans ménagement, son astuce, sa cupidité, quelquefois sa cruauté, il rend pleine justice à ses qualités grandes et héroïques. Il est évident qu'il considère son général, malgré tous ses défauts, comme supérieur à tous les capitaines des temps anciens et modernes. Quelle que soit la vivacité de son blâme, il donne à chaque instant la preuve de sa fidélité et de son attachement personnel. Quand la calomnie s'attaque à son commandant, quand il est traité d'une manière injurieuse ou injuste, le fidèle chroniqueur se hâte de le couvrir de son bouclier. En un mot, il est clair que s'il tance parfois Cortès, et même assez vertement, il ne veut pas que d'autres prennent la même liberté.

« Bernal Diaz, simple enfant de la nature, *daguerréotype*, pour ainsi

dire, les scènes de la vie réelle. Il est, parmi les chroniqueurs, ce qu'est l'auteur de *Robinson Crusoé* parmi les romanciers. Il nous introduit au milieu du camp, nous nous pressons avec les soldats autour du bivouac, nous les suivons dans leurs marches pénibles, nous écoutons leurs récits, leurs murmures, leurs plans de conquête, leurs espérances, leurs triomphes, leurs désappointements. Toutes les scènes pittoresques, tous les incidents romanesques de la campagne se réfléchissent dans son livre comme dans un miroir. Le laps de cinquante années n'avait eu aucune influence sur l'esprit du vétéran. Le feu de la jeunesse brille à chaque page de sa grossière histoire; et lorsqu'il évoque les scènes du passé, le souvenir de ses braves compagnons qui ne sont plus donne peut-être au tableau un coloris plus chaud que s'il avait été composé plus tôt. Le temps, la réflexion, les craintes de l'avenir, n'ont aucun pouvoir sur les idées bien arrêtées de sa jeunesse. Ses opinions sur le droit de conquête, sur la justice des traitements infligés aux naturels, n'ont subi aucune modification. Diaz est toujours le soldat de la croix, et ceux qui sont tombés à ses côtés sur le champ de bataille étaient des martyrs de la foi. « Où sont maintenant mes « compagnons? demande-t-il. Ils sont morts les armes à la main, « ou ils ont été dévorés par le cannibale, ou bien encore ils ont été « jetés en pâture aux bêtes féroces dans leurs cages! eux, dont les « restes auraient dû plutôt être réunis dans des monuments sur les- « quels on aurait gravé leurs exploits, exploits qui méritent d'être « écrits en lettres d'or; car ils sont morts au service de Dieu et de « Sa Majesté, et pour donner la lumière à ceux qui étaient plongés « dans les ténèbres, — *et aussi pour acquérir ces richesses que dési- « rent la plupart des hommes.* » Ce dernier motif, exprimé ainsi tardivement et d'une manière incidente, donnera la clef de la conduite des conquérants, plutôt que ceux qui sont énoncés auparavant. C'est là, dans tous les cas, un échantillon de cette naïveté qui fait le charme irrésistible du vieux chroniqueur.

« Il peut paraître extraordinaire qu'à une si grande distance de temps, les incidents des campagnes de Diaz aient été encore aussi frais dans sa mémoire. Mais il faut considérer que leur caractère étrange et romanesque était bien propre à faire impression sur une imagination jeune et ardente. Le vétéran les avait probablement racontés plus d'une fois à sa famille et à ses amis; chaque circonstance de la guerre était devenue aussi familière à son esprit que « l'histoire de Troie » au rhapsode grec, ou les interminables aventures de Lancelot du Lac au ménestrel normand. En donnant à sa narration la forme d'une chronique, il ne faisait que les raconter encore une fois.

« Le mérite littéraire de l'ouvrage de Diaz est tout ce qu'on pouvait attendre de la position de l'auteur. Il n'a pas même l'art de

dissimuler sa vanité, qui éclate à chaque page avec une ostentation souvent comique. Et cependant on ne peut refuser quelque indulgence à cette faiblesse, lorsqu'on voit qu'il ne cherche pas à déprécier le mérite des autres. Il l'avoue avec candeur, tout en l'excusant. « Quand ma chronique fut achevée, dit-il, je la soumis à deux « licenciés, qui désiraient lire ce récit, et pour qui j'éprouvais tout « le respect qu'un homme ignorant éprouve naturellement pour des « savants. Je les suppliai, en même temps, de ne faire ni change- « ment ni correction dans le manuscrit, attendu que tout était « écrit de bonne foi. Lorsqu'ils eurent lu l'ouvrage, ils me félicitè- « rent beaucoup de ma prodigieuse mémoire. Le style, me dirent- « ils, était du bon vieux espagnol, sans aucun de ces traits et en- « jolivements qu'affectent tant nos écrivains à la mode. Mais ils « remarquèrent que j'aurais peut-être mieux fait de ne pas nous « louer autant, mes compagnons et moi, et de laisser ce soin à d'au- « tres. A quoi je répondis que c'était chose commune entre parents « et voisins de dire du bien les uns des autres; et si nous n'en di- « sions pas de nous-mêmes, qui le ferait? Qui, à l'exception de « nous-mêmes, avait été témoin de nos combats et de nos exploits? « — à moins que ce ne fussent les nuages du ciel, et les oiseaux « qui volaient au-dessus de nos têtes. »

« Le style de Bernal Diaz est, n'en déplaise aux deux licenciés, du genre le plus commun; il abonde en locutions d'une familiarité incorrecte, et il est parfois assaisonné de la plaisanterie du camp. Il a, toutefois, le mérite de rendre clairement les idées de l'auteur. Le récit, conduit sans aucun art, abonde en digressions et en redites du genre de celles qu'emploient les commères en contant leurs histoires. Mais il ne faut pas juger d'après les règles de l'art un livre évidemment écrit dans une ignorance complète de ces règles, et qui, malgré toutes les critiques qu'on en peut faire, sera lu et relu par le savant et l'écolier, tandis que les compositions de chroniqueurs plus classiques dorment paisiblement sur les rayons des bibliothèques.

« C'est par pur hasard que cette inimitable chronique fut sauvée de l'oubli qui a englouti, dans la Péninsule, tant d'ouvrages d'un mérite beaucoup plus éminent. Le manuscrit était resté, pendant plus de soixante ans après sa composition, enfoui dans une bibliothèque particulière, lorsqu'il tomba entre les mains du Père Alonso Remon, chroniqueur général de l'ordre de la Miséricorde. Celui-ci eut la sagacité de découvrir, sous son enveloppe grossière, combien ce document était précieux pour l'illustration de l'histoire de la conquête. Il obtint la permission de le publier, et l'ouvrage parut sous ses auspices à Madrid, en 1632; c'est l'édition dont je me suis servi. »

Prescott n'est-il pas un peu sévère en traitant de « gros-

sière histoire » le livre de Bernal Diaz? Il est vrai qu'il y a très-souvent, dans l'expression, des termes peu choisis qui décèlent le soldat sans culture ; mais, à côté de ces défaillances, naturelles à un homme absolument illettré, dont l'éducation a reçu son couronnement dans les bivouacs et dans la vie d'aventures, on voit un réel mérite de fine observation, ainsi qu'un bon sens naturel fort sympathique, lors même qu'il n'est pas des plus distingués. On est donc frappé du contraste qui règne dans tout le livre entre la netteté du jugement et le fouillis d'un langage trop souvent incorrect. Mais, malgré cette regrettable imperfection, le lecteur, cédant aux attraits cachés d'une exposition des plus attachantes, s'en laisse saisir au point d'oublier la main inexpérimentée qui tient le pinceau et brosse son étude, pour ne voir que les couleurs qui animent, — quelquefois avec confusion, je l'avoue, — les tableaux les plus variés et les plus dramatiques. Diaz avait vu presque tout ce qu'il a décrit. Je ne suis pas éloigné de penser qu'il était l'homme du monde qui convenait le mieux pour représenter avec vérité les scènes qui se déroulèrent en sa présence. Il y eut en effet, dans les événements qu'il retrace, un imprévu, une bizarrerie, un fantastique, un horrible même, qui gagnent à être reproduits sans art, par un interprète original, ignorant de toute méthode, et disant d'une façon inattendue des scènes jusque là sans exemple. Peut-être est-il vrai de dire que, pour ces raisons, la chronique de Bernal Diaz sera toujours la meilleure histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne.

Il n'en est pas moins certain qu'en la lisant, la première pensée qui vient à l'esprit, c'est qu'elle est intraduisible. L'incorrection du langage, en effet, quand elle vient d'un homme d'ailleurs distingué par les qualités les plus essentielles de l'intelligence, l'incorrection, dis-je, a quelque chose qui, s'exprimant dans de certains milieux, ne serait pas dépourvu de toute grâce. L'illettré n'est pas toujours un homme sans esprit, tant s'en faut, et ses saillies gagnent souvent en originalité ce qu'elles perdent en valeur académique. Personne n'ignore, par exemple, qu'il est des peintures pour lesquelles l'art dramatique fait intervenir, au mépris de toute grammaire, le langage qui en donne les couleurs les plus appro-

priées. Mais alors, la grâce ou la force qui fait excuser ces écarts réside tout entière dans une convention dont la manière originale et comique d'estropier une langue fait tous les frais. Traduisez ces mots informes ou ces tournures drôlatiques dans une langue toute différente; l'originalité disparaîtra et sera remplacée par une naïveté ou par une platitude, quand cela ne deviendra pas une grossièreté inadmissible.

On se trouve tout à fait dans ce cas lorsqu'on a la prétention de traduire Bernal Diaz. On s'expose réellement à remplacer sa grâce naïve et sa familiarité triviale par des mots niais et par une autre trivialité que la langue nouvelle rend grossière et absolument inacceptable. Ce fut la pensée qui me domina au premier abord en lisant Bernal Diaz, et qui m'éloigna de tout projet de traduction. Mais la tentation n'en fut jamais effacée; elle se présentait sans cesse à mon esprit; c'était une obsession, et je dus enfin y céder, non sans me dire qu'une traduction est applicable à tous les sujets, à toutes les langues et à tous les livres, pourvu que le traducteur prenne soin de varier ses méthodes et qu'il les sache mettre en harmonie avec les différents genres dont il se rend l'interprète. Les auteurs, en effet, n'ont pas qu'un mérite commun à tous. L'un acquiert une juste renommée pour l'art exquis avec lequel il a l'habitude de présenter l'expression de sa pensée. L'autre, négligent dans la forme, séduit le lecteur par l'élévation des idées, l'exactitude vivante des peintures ou la manière séduisante de saisir un caractère. En présence du premier, le traducteur est obligé de s'arrêter aux mots, d'en peser l'harmonie, la justesse et l'élégance; il doit tous les respecter, les imiter, si c'est possible, dans leur choix méthodique et dans le cadencement des phrases qu'ils engendrent. S'il oubliait ce devoir, il ne travaillerait qu'à faire évanouir son modèle en tout ce qui motive les séductions qu'il exerce, et les lecteurs de la forme nouvelle se croiraient victimes d'une mystification imméritée, car ils ne verraient plus que le contraste entre une réputation acquise et des platitudes inattendues.

Lorsqu'au contraire l'auteur qu'on veut traduire n'a fixé sa réputation que par le fond de ses œuvres, par l'exactitude des détails, par la fidélité à reproduire des événements dont il a été le témoin ou le contemporain, il peut être encore utile, et

il est généralement désirable sans doute que la forme soit justement saisie et fidèlement reproduite par celui qui se propose d'en être l'interprète ; mais, néanmoins, un écart sur cette forme n'enlève rien au mérite intrinsèque du livre, pourvu que l'exposition, les pensées, l'ordre des phrases et la plus grande partie des mots soient sévèrement respectés. C'est dans ces cas qu'un auteur incorrect peut gagner bien souvent à passer dans une langue nouvelle, car il n'est pas naturel de croire que l'interprète poussera la servilité jusqu'à imiter les incorrections de son modèle.

Bernal Diaz doit s'inscrire dans cette dernière catégorie d'écrivains. On a même le regret de devoir dire qu'il mérite d'y figurer parmi les plus incorrects. Mais croirait-on que, pour bien des gens qui goûtent tout en lui, l'incorrection du langage ne serait pas son moindre mérite ? Ils y trouvent une saveur et une grâce qui s'expliquent assurément si l'on veut les comparer à ce que nous avons nous-mêmes bien souvent applaudi dans ces récits fantaisistes et pleins de couleur qu'un grognard d'âge mûr daigne adresser à la cuisinière de son choix. Mais c'est faire peu d'honneur au compagnon de Cortès que de chercher son mérite le plus digne d'estime dans un style qui révèle de la sorte l'absence de toute culture. Il serait plus juste, en déplorant cet accident, de réserver l'admiration pour la netteté, la supériorité de jugement et la rectitude de conduite dont cet excellent soldat, homme inculte de la nature, esclave de ses devoirs, n'a jamais cessé de faire preuve au milieu des vicissitudes souvent désolantes de sa pénible et longue carrière. Le vrai mérite de sa chronique ressort, en effet, de ces respectables qualités. L'amour de la vérité le domine d'ailleurs dans son livre, et son enthousiasme pour les hauts faits qu'il raconte et auxquels il prit une si large part y répand une grâce naïve et un entrain qui enchantent le lecteur. La vie dont la narration s'anime fait aisément oublier l'aspérité de la forme, et c'est avec raison que Bernal Diaz a pu dire lui-même, pour faire excuser son style : « La vérité voilera ma rudesse. »

Quoi qu'il en soit, il est certain que les défauts de l'écrivain-conquérant sont singulièrement dissimulés par le génie propre de la langue dans laquelle il a écrit. Les répétitions

de mots, les phrases inachevées, la familiarité des termes s'y allient quelquefois à la nature des choses décrites de manière à former une résonnance qui déplairait certainement à l'esprit si l'on voulait y réfléchir, mais qui flatte l'oreille et fait sourire de plaisir, à la pensée de causeries librement originales qui, dans l'usage, empruntent souvent des couleurs analogues aux licences propres de la langue espagnole. J'ai voulu, dans mes exercices, essayer de voir ce qu'il adviendrait en français d'une translation absolument conforme de tournures, d'expressions et de phraséologie: cela produisait un résultat singulièrement inepte et tout à fait indigne d'être lu. Après cette expérience, j'ai dû m'appliquer à rendre exactement toutes les pensées de mon auteur, à respecter toutes ses phrases, sans en adopter la coupe qui, trop souvent, les rend obscures ou inachevées, et à conserver tous ses mots quand ils n'ont pas représenté un sens douteux, une grossièreté ou un rabâchage trop manifeste. Je me suis d'ailleurs efforcé de reproduire une certaine originalité de tournures et d'expressions qui rappelle sous quelques rapports la langue originaire et le mode de l'auteur; mais je n'ai pu m'empêcher de reconnaître qu'un grand nombre de passages demanderaient beaucoup moins un traducteur qu'un interprète, et j'ai dû alors forcément me permettre, quoique bien rarement, ce qu'en termes d'écrivain l'on désigne par les mots de « traduction libre. » Quoi qu'il en soit, il résultera probablement de mes efforts que j'aurai conservé quelques-uns des défauts de mon modèle, sans jamais atteindre à la grâce inimitable qui ressort de l'ensemble de son œuvre; mais je termine mon travail avec la conviction d'avoir fait une chose utile et désirable[1].

1. Bernal Diaz a écrit les noms propres absolument de la manière que les soldats avaient pris l'habitude de les prononcer dans leurs conversations. C'est dire qu'il y aurait là des imperfections nombreuses à relever. J'ai soin de le faire dans les Notes, à la fin du volume, pour ce qui regarde les noms les plus importants; mais j'ai cru devoir imiter, dans le texte, la conduite des éditeurs de l'ouvrage espagnol, qui tous ont laissé l'orthographe des noms tels qu'ils ont été trouvés dans le manuscrit de l'auteur.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Moi, Bernal Diaz del Castillo, Regidor de cette ville de Santiago de Guatemala, auteur de cette véridique et claire Histoire, j'ai achevé de la mettre à jour, en commençant par la découverte et parcourant toutes les conquêtes de la Nouvelle-Espagne : comment on prit la grande capitale de Mexico et comment on pacifia beaucoup d'autres villes; comme quoi, après avoir peuplé d'Espagnols plusieurs villes et villages, nous les fîmes livrer à notre Seigneur et Roi, ainsi que c'était notre devoir. On y verra de très-remarquables choses, bien dignes d'être apprises. J'y signale aussi les erreurs et fautes écrites en un livre de Francisco de Gomara, qui non-seulement se trompe en ce qu'il dit de la Nouvelle-Espagne, mais encore a induit en erreur deux fameux historiens ses imitateurs : le docteur Illescas et l'évêque Pablo Jobio. Et, à ce propos, je dis et j'affirme que ce qui est contenu dans ce livre est très-véridique et que, comme témoin oculaire,

j'assistai à toutes les batailles et rencontres. Ce ne sont pas là de vieux contes et des histoires de Romains de plus de sept cents ans de date; c'est hier, peut-on dire, que se passèrent les événements qu'on lira dans cette Histoire, avec le comme et le quand et la véritable manière. On en a de bons témoignages dans le très-vaillant et très-valeureux capitaine don Hernando Cortès, marquis del Valle, qui en fit le rapport en une lettre qu'il écrivit du Mexique au Sérénissime Empereur Charles-Quint, de glorieuse mémoire; non moins que dans une lettre du Vice-Roi don Antonio de Mendoza, ainsi que dans d'autres preuves dûment justifiées. Au surplus, il suffira de lire mon Histoire pour avoir le témoignage et l'éclaircissement de toutes ces choses. Je l'ai achevée sur mes mémoires et mes notes dans cette ville loyale de Guatemala, où réside le Tribunal suprême, le 26 du mois de février de l'an 1568. Je dois mettre la dernière main à certains événements qui ne sont pas encore achevés. Je signale en plusieurs endroits ce qui ne doit pas se lire. Je prie en grâce messieurs les imprimeurs de ne rien supprimer, de ne pas mettre plus de lettres qu'il n'y en a dans mon manuscrit, de ne pas ajouter des suppléments, etc.

CONQUÊTE

DE LA

NOUVELLE-ESPAGNE

HISTOIRE VÉRIDIQUE DES ÉVÉNEMENTS

CHAPITRE I

A quelle époque je partis de Castille et ce qui m'advint.

En l'an quinze cent quatorze, je partis de Castille en compagnie du gouverneur Pedro Arias de Avila, à qui l'on venait de confier l'administration de la Terre-Ferme. Après avoir navigué tantôt avec beau temps, tantôt par des vents contraires, nous abordâmes à Nombre de Dios. Nous y fûmes accueillis par des maladies qui nous tuèrent beaucoup de nos gens armés. Aucun de nous n'en fut préservé; nous eûmes tous à souffrir d'une sorte de mauvaises plaies qui envahissaient nos jambes. Sur ces entrefaites aussi, le gouverneur lui-même eut des désaccords avec un hidalgo qui commandait les troupes et qui avait fait la conquête de cette province. C'était Vasco Nuñez de Balboa, homme riche, à qui Arias de Avila venait de donner une de ses filles en mariage. Or, lorsque déjà cette alliance était contractée, il eut le soup-

çon que son gendre voulait se soulever et s'enfuir par mer, vers le sud, avec une troupe d'hommes armés. Sur ces indices, il le fit juger et ordonna qu'on l'égorgeât en exécution de la sentence.

Ayant vu ce que je viens de dire et bien d'autres querelles entre soldats et capitaines, sachant d'ailleurs qu'on venait de conquérir l'île de Cuba et qu'un hidalgo, natif de Cuellar, nommé Diego Velasquez, en était le gouverneur, nous nous concertâmes ensemble, plusieurs hidalgos et militaires, tous gens de qualité qui étions venus avec Pedro Arias de Avila, et nous résolûmes de lui demander l'autorisation de partir pour cette île. Il nous la donna très-volontiers, parce qu'il n'avait pas besoin de tous les soldats dont il s'était renforcé en sortant de Castille dans le but de guerroyer. Il n'y avait plus à combattre, en effet; tout était pacifié autour de lui; car Vasco Nuñez de Balboa, son gendre, avait soumis le pays qui est petit et peu peuplé.

Munis de notre congé, nous nous embarquâmes sur un bon navire. Grâce au beau temps, nous arrivâmes à l'île de Cuba et nous nous empressâmes d'aller baiser les mains au gouverneur, qui nous fit un accueil très-affectueux, nous promettant qu'il nous donnerait des premiers Indiens dont on lui annoncerait la vacance.

En ajoutant aux journées que nous passâmes en Terre Ferme le temps que nous perdîmes à attendre vainement les Indiens qu'on nous avait promis, trois ans s'écoulèrent sans que nous fissions absolument rien qui mérite d'être conté. Nous nous réunîmes alors cent dix camarades, recrutés entre les hommes qui étions venus ensemble de Terre-Ferme, et parmi les habitants de l'île qui n'avaient pas d'esclaves. Nous tombâmes d'accord pour donner le commandement à un hidalgo nommé Francisco Hernandez de Cordova, homme riche qui pos-

sédait des villages d'Indiens, et nous résolûmes d'aller, à nos risques et périls, découvrir des terres nouvelles où nous pussions trouver l'occasion d'employer nos personnes. Nous achetâmes trois navires. Deux étaient d'un bon tonnage. Le troisième nous était offert à crédit par le gouverneur lui-même, à la condition que nous tous prendrions l'engagement d'aborder avec ces trois navires aux îles actuellement appelées Guanajes, qui se trouvent entre Cuba et Honduras. Nous devions les traiter en gens de guerre et y charger d'Indiens nos trois bâtiments, afin de les livrer à Velasquez comme esclaves, en payement de son navire. Il nous sembla que ce que le gouverneur exigeait de nous n'était pas chose juste. Nous lui répondîmes donc que ni Dieu ni le Roi n'avait commandé que nous fissions des esclaves avec des hommes libres. Se pénétrant mieux alors de nos intentions, il nous dit que notre projet d'aller à la découverte de terres nouvelles lui paraissait meilleur que le sien, et il vint à notre secours en nous fournissant des provisions pour le voyage.

Nous voyant alors à la tête de trois navires, pourvus de pain de cassave que l'on fait avec des racines appelées *yucas*, nous achetâmes des porcs, au prix de trois piastres; car il n'y avait alors dans l'île ni vaches ni moutons. Nous nous procurâmes quelques vivres pauvrement classés; nous acquîmes des verroteries pour faire des échanges, et nous nous assurâmes trois pilotes. Le principal, celui qui devait gouverner notre flottille, s'appelait Anton de Alaminos, originaire de Palos. Un autre portait le nom de Camacho, de Triana; le troisième était Juan Alvarez, le Manchot, de Huelva. Nous réunîmes aussi tous les matelots qui nous étaient nécessaires; nous nous procurâmes, à nos frais, les meilleurs agrès que nous pûmes trouver : cordages, haubans, ancres, barriques

d'eau et tout ce qui pouvait convenir à notre voyage. Nous étant réunis, au nombre de cent dix soldats, nous nous rendîmes à un port qu'on appelle Ajaruco en langue de Cuba. Il est situé au nord, à huit lieues d'une ville alors peuplée sous le nom de San Cristobal et que l'on a transportée au point où se trouve actuellement la population de la Havane. Et pour que notre flottille naviguât sur un solide appui, nous dûmes nous adjoindre un aumônier, Alonso Gonzalez, qui se trouvait à San Cristobal et que nos bonnes raisons, aussi bien que nos promesses, décidèrent à partir avec nous. Nous élûmes, en outre, pour commissaire, au nom de Sa Majesté, un soldat nommé Bernardino Iniguez, natif de Santo-Domingo de la Calzada, afin que si, par la grâce de Dieu, nous abordions des pays riches en or, en perles ou en argent, il y eût une personne légalement qualifiée pour recevoir le cinquième du roi. Tout étant organisé de la sorte, nous entendîmes la messe et, après nous être recommandés à Dieu notre Seigneur et à la Vierge Marie, sa Mère et notre Dame, nous entreprîmes notre voyage de la façon que je vais dire.

CHAPITRE II

De la découverte de Yucatan et d'une rencontre que nous eûmes avec les naturels.

Nous abandonnâmes la Havane le huitième jour du mois de février de l'an quinze cent dix-sept, et nous fîmes voile en partant du port de Jaruco, ainsi nommé par les naturels de l'île. Il est situé vers le nord. Nous longeâmes la côte de San Antonio que les Cubains appellent la contrée des Guanatavis, Indiens qu'on peut dire sauvages

Après en avoir doublé la pointe, nous trouvant en pleine mer, nous naviguâmes au hasard vers le couchant, sans avoir aucune idée des bancs, des courants, des vents qui règnent dans ces parages, exposant nos personnes aux risques les plus sérieux. Il nous survint en effet, au premier moment, une tourmente qui dura deux jours et deux nuits avec une telle violence, que nous fûmes sur le point d'y périr. Le beau temps étant revenu, nous naviguâmes dans une autre direction et, vingt et un jours après notre départ de Cuba, nous aperçûmes la terre, à notre grande joie, et nous rendîmes grâces à Dieu pour cet événement. Or, ce pays n'avait pas encore été découvert et l'on n'en avait eu jusqu'alors aucune connaissance. Nous voyions, du pont de nos navires, un grand village qui paraissait situé à deux lieues de la côte. Jugeant à la vue que c'était un centre considérable de population, supérieur à tout ce que nous avions pu voir à Cuba, nous lui donnâmes le nom de Grand-Caire. Nous convînmes que celui de nos navires qui calait le moins d'eau s'approcherait le plus possible de la côte, pour mieux juger le pays et voir si le fond nous permettrait de mouiller près de terre. Or, un matin, c'était le 4 mars, nous vîmes venir cinq grands canots remplis de naturels de ce village ; ils ramaient et s'aidaient de la voile. Leurs embarcations sont comme une sorte de pétrin, grandes et faites de gros troncs d'arbres creusés en dedans, formant un vide dans du bois massif. Plusieurs d'entre elles peuvent contenir quarante et cinquante Indiens se tenant debout.

Revenons à mon sujet.

Les Indiens s'approchèrent de nos navires avec leurs cinq embarcations. Ils s'y résolurent sur l'invitation que nous leur en fîmes avec nos mains et par des signaux à l'aide de nos manteaux, les engageant ainsi à nous parler, car nous n'avions point encore d'interprètes qui com-

prissent les langues yucatèque et mexicaine. Ils nous abordèrent sans nulle crainte et une trentaine d'entre eux montèrent sur le navire du commandant. Nous leur offrîmes à manger du pain de cassave et du porc. Nous donnâmes à chacun d'eux quelques verroteries de couleur verte enfilées en colliers. Après qu'ils eurent considéré le bâtiment quelques instants, le plus autorisé du groupe, qui était cacique, nous fit entendre par signes qu'il voulait se rembarquer dans ses canots et retourner à son village, ajoutant qu'un autre jour ils viendraient avec un plus grand nombre d'embarcations et nous inviteraient à descendre à terre. Ces Indiens étaient vêtus de jaquettes en coton. Ils couvraient leurs nudités à l'aide de bandes étroites qu'ils appellent *maltates*, ce qui nous les fit réputer pour gens plus civilisés que ceux de Cuba qui montraient tout à découvert, excepté les femmes dont l'habitude était de porter un vêtement de coton descendant jusqu'aux cuisses, connu parmi eux sous le nom de *naguas*. Reprenons le fil de notre histoire, pour dire que le lendemain matin le même cacique revint sur douze embarcations plus grandes, avec plusieurs Indiens rameurs. Il se livrait à des démonstrations pacifiques, et priait par signes notre commandant de nous conduire au village, assurant qu'on nous y donnerait à manger et tout le nécessaire, ajoutant encore que ses douze canots suffiraient à nous descendre tous à terre. Et comme il faisait cette invitation en sa langue, je me rappelle qu'il disait : *Con escotoch*, *con escotoch*, ce qui signifie : Allons chez nous. C'est pour cela qu'en ce moment même nous appelâmes ce point de la côte : *pointe de Cotoche*, et c'est ainsi qu'il figure dans les cartes marines.

Voyant les agaceries obséquieuses du cacique pour nous résoudre à le suivre au village, notre commandant demanda notre avis. Il fut convenu que nous mettrions

nos canots à la mer et que nous nous rendrions à terre tous ensemble sur les douze embarcations et sur notre plus petit navire. Comme d'ailleurs nous voyions la côte se remplir d'habitants venus du village, nous nous embarquâmes tous en un seul convoi. Nous voyant débarqués et remarquant que nous ne prenions pas la direction des habitations, le cacique pria de nouveau notre capitaine, au moyen de signes, de visiter avec lui leurs demeures, et il se livrait à tant de démonstrations pacifiques que le commandant nous demanda conseil pour résoudre si, oui ou non, nous devions le suivre. Nous fûmes presque tous d'avis que, nous armant le mieux possible et marchant en bon ordre, nous irions au village.

Nous emportâmes quinze arbalètes et dix espingoles (c'était bien ainsi qu'on les nommait en ce temps-là : espingoles ou escopettes), et nous nous mîmes en marche par un chemin où nous avions pour guide le cacique accompagné d'un grand nombre d'Indiens. Nous avancions dans le bon ordre dont j'ai parlé, en longeant une forêt à sol raboteux, lorsque le cacique commença à appeler et à crier, afin que tombassent sur nous des bataillons d'hommes de guerre apostés là en embuscade pour nous détruire. Entendant cet appel, les bataillons s'élancèrent avec une grande impétuosité et ils commencèrent à nous cribler de flèches avec beaucoup d'adresse, de telle sorte que du premier jet ils nous blessèrent quinze soldats. Ils avaient des défenses de coton, des lances, des boucliers, des arcs, des flèches, des frondes avec grande provision de pierres, et sur leurs têtes des panaches. Après nous avoir lancé leurs traits, ils coururent à la mêlée et, tenant leurs lances des deux mains, ils nous firent beaucoup de mal. Mais bientôt nous les mîmes en fuite en leur faisant sentir le fil de nos épées; nos arbalètes, non moins que

nos espingoles, leur firent tant de dommage que quinze d'entre eux restèrent morts sur le carreau.

A peu de distance du lieu du combat, nous trouvâmes une petite place avec trois maisons bâties à chaux et à sable. C'étaient des oratoires où l'on avait dressé plusieurs idoles en terre cuite. Les unes avaient des figures diaboliques; d'autres présentaient des formes féminines, avec des tailles élevées; quelques-unes étaient d'un fort mauvais aspect et groupées de façon qu'on aurait pu dire qu'elles se livraient à des exercices réprouvés par la morale. Dans leurs maisons les habitants avaient des cassettes en bois contenant d'autres idoles qui faisaient des grimaces diaboliques, avec des médaillons de mauvais or, des pendeloques, trois diadèmes et autres menues pièces figurant des poissons ou des canards en or mélangé. Et ce voyant, l'or et les maisons bâties à chaux et à sable, nous nous réjouissions d'avoir découvert un semblable pays; car on n'avait pas encore eu connaissance du Pérou en ce temps-là, et on ne le découvrit même que seize ans plus tard.

Pendant que nous nous battions avec les Indiens comme j'ai dit, le prêtre Gonzalez, qui venait avec nous, aidé par deux naturels de Cuba, fit main basse sur les cassettes, l'or et les idoles, et les porta sur les navires. Dans cette escarmouche, nous prîmes deux Indiens qui, plus tard, furent baptisés en devenant chrétiens. Ils s'appelèrent l'un Melchior et l'autre Jullien; les deux avaient les yeux bridés. L'attaque ayant du reste pris fin, nous résolûmes de nous rembarquer et de continuer nos découvertes en suivant la côte dans la direction du couchant. Après avoir pansé nos blessures, nous commençâmes à déployer les voiles.

CHAPITRE III

De la découverte de Campêche.

Comme nous étions convenus de suivre la côte vers le couchant, découvrant les caps, les bancs, les ports, les récifs, dans la croyance que nous longions une île, ainsi que l'affirmait le pilote Anton de Alaminos, nous avancions avec grande précaution, naviguant le jour et mouillant pendant la nuit. Après avoir marché quinze jours de la sorte, des ponts de nos navires nous aperçûmes une ville qui paraissait importante, et près d'elle on voyait une grande anse et une baie. Nous crûmes qu'il y aurait un fleuve où nous pourrions faire de l'eau, car notre provision nous manquait sérieusement. Elle s'achevait dans les barriques et dans tous nos fûts qui étaient en mauvais état; car notre flottille se ressentait de la pauvreté de ses maîtres; nous n'avions pas été assez riches pour nous pourvoir de bonnes pipes. L'eau s'épuisa. Il fallut toucher terre près de la ville; c'était un dimanche, jour de saint Lazare, et c'est pour cela que nous donnâmes ce nom à la localité, quoiqu'il vînt à notre connaissance que les Indiens l'appelaient Campêche. Afin d'aller tous en un seul convoi, nous résolûmes de monter notre plus petit navire et les trois canots, bien sur nos gardes, de peur qu'il ne nous arrivât comme à la pointe de Cotoche. Comme dans les ports et baies de ce pays la mer baisse considérablement, nous laissâmes nos navires mouillés à plus d'une lieue de distance de la terre et nous fûmes débarquer près de la ville, au passage d'une eau potable dont les naturels faisaient usage pour leur consommation. Dans cette contrée, d'après ce que nous

avons vu, il n'y a pas de rivières. Nous portâmes nos barriques à terre pour les remplir d'eau et revenir à bord de nos navires. Notre provision était déjà faite et nous allions partir, lorsque nous vîmes venir vers nous, avec des démonstrations pacifiques, une cinquantaine d'Indiens, bien vêtus de bonnes étoffes de coton. Ils paraissaient être des caciques et leurs signes semblaient nous demander ce que nous cherchions. Nous leur fîmes comprendre que nous étions venus faire provision d'eau et que nous allions retourner à nos bâtiments. Leurs mains nous demandaient si nous venions d'où le soleil se lève, et ils disaient : « Castila, Castila, » sans réussir à attirer notre attention sur cette parole. Après cette introduction, ils nous firent des gestes d'invitation pour aller à leur village. Ayant délibéré à ce sujet, nous convînmes que nous irions en bon ordre et en nous tenant bien sur nos gardes. Ils nous conduisirent à de très-vastes constructions qui renfermaient les oratoires de leurs idoles. Elles étaient parfaitement travaillées à chaux et à sable. Sur les murs se voyaient des dessins figurant des serpents, à côté de peintures représentant des idoles, tout autour d'une sorte d'autel taché de gouttelettes de sang encore frais. Des groupes d'Indiens peints de l'autre côté des idoles se massaient comme en forme de croix.

Nous restâmes comme stupéfaits d'étonnement en présence de ces choses que jamais on n'avait vues, ni jamais entendues jusqu'alors. Il était certain qu'ils venaient de sacrifier des victimes humaines à leurs idoles, afin d'en obtenir la victoire contre nos armes. On voyait arriver un grand nombre d'Indiens et d'Indiennes, le rire aux lèvres et de l'air le plus pacifique, paraissant poussés par le désir de nous voir. Mais comme ils se réunissaient en grand nombre, il nous vint la crainte que ce pourrait être quelque piége semblable à l'événement du cap Cotoche.

Nous en étions là, lorsque vinrent beaucoup d'autres Indiens, mal vêtus, chargés de roseaux desséchés, qu'ils placèrent sur une étendue plate de terrain. Après eux, s'avancèrent deux bataillons d'arbalétriers, portant des lances, des boucliers, des frondes, des pierres, et protégés par leurs défenses de coton. Ils se mirent en bon ordre, ayant un capitaine par bataillon, et ils s'éloignèrent un peu de nous. Aussitôt nous vîmes sortir d'un autre édifice, qui était leur oratoire, dix Indiens revêtus de tuniques blanches. Ils avaient de grandes chevelures, pleines de sang et enchevêtrées de telle sorte qu'on ne les pouvait ni démêler, ni peigner autrement qu'en les coupant. C'étaient les ministres des idoles. On les nomme ordinairement papes, dans la Nouvelle-Espagne. Je dis que c'est ainsi qu'on les appelle, et je les désignerai de la sorte dans la suite de ce récit. Ils apportèrent des parfums semblables à de la résine, connus parmi eux sous le nom de *copal*, et, au moyen de cassolettes pleines de braises, ils commencèrent à nous encenser, nous faisant, au surplus, comprendre, par des signes, que nous eussions à quitter le pays avant que ce bûcher qu'ils avaient préparé fût en feu et finît de se consumer; faute de quoi, ils nous combattraient et nous donneraient la mort. Sur-le-champ, ils firent allumer les roseaux; le feu prit, et les papes silencieux ne proférèrent plus une parole. Ceux qui en avaient mission dans les bataillons commencèrent aussitôt à souffler dans leurs trompettes et à battre sur leurs atabales. Les voyant ainsi pleins d'ardeur, tandis que nous n'étions point encore guéris des blessures de Cotoche, et que deux soldats en étaient morts; apercevant, en outre, de gros bataillons d'Indiens prêts à fondre sur nous, nous devînmes inquiets, et tombâmes d'accord qu'il fallait revenir à la côte en bon ordre. Nous commençâmes à marcher en remontant la plage, jusqu'à ce que

nous arrivâmes en face d'un rocher placé dans la mer. Les bateaux et le petit navire portant nos barils pleins s'avançaient aussi en voguant près de terre; car nous n'osâmes pas nous embarquer, devant le village, au point où nous étions descendus, à cause du grand nombre d'Indiens qui s'étaient déjà réunis, tenant pour certain qu'ils nous eussent attaqués au moment de l'embarquement. Ayant mis notre eau à bord de nos navires, nous nous embarquâmes nous-mêmes dans une baie qui formait, en ce lieu, comme un petit port, et nous naviguâmes, pendant six jours et six nuits, avec beau temps. Mais le vent du nord, qui est en travers sur cette côte, se prit ensuite à souffler en si forte tempête, pendant quatre jours et quatre nuits, que nous fûmes sur le point d'échouer. Il fallut jeter l'ancre pour éviter ce malheur. Deux câbles se rompirent, et le navire chassait vers la terre. Oh! dans quel péril nous nous vîmes! Si notre dernière amarre s'était rompue, nous nous serions brisés sur la côte. Mais, grâce à Dieu, on réussit à la consolider avec de vieux cordages et des guinderesses.

Le temps se calma, et nous pûmes suivre la côte, nous approchant de terre le plus possible pour tâcher de faire de l'eau ; car, ainsi que je l'ai dit, les barriques que nous avions étaient bien mal jointes, et d'ailleurs on y buvait sans mesure. Comme nous côtoyions, il nous semblait qu'en descendant à terre, n'importe en quel endroit, nous trouverions de l'eau dans quelque étang ou dans des puits que nous creuserions nous-mêmes. En faisant route, nous aperçûmes un village, et, environ une lieue avant d'y arriver, on y voyait une sorte d'anse, où semblait déboucher un fleuve ou un petit courant d'eau. Nous fûmes d'avis de mouiller près de là. Comme d'ailleurs, sur cette côte, la mer baisse beaucoup et laisse les navires à sec, la crainte de cet accident nous fit ancrer

notre petit navire à plus d'une lieue de terre, et il fut convenu que nous débarquerions dans cette anse au moyen de tous nos canots, portant nos fûts, en bon ordre, bien armés de nos arbalètes et de nos escopettes. Nous prîmes terre, un peu après midi, sur un point distant du village d'environ une lieue. Il y avait là des puits, des champs de maïs et des maisons bâties à chaux et à sable. On appelle ce village Potonchan. Nous remplîmes nos fûts, mais il nous fut impossible de les emporter et de les embarquer dans nos canots, à cause de la multitude de guerriers qui tomba sur nous. J'en resterai là, et je dirai les combats qu'ils nous livrèrent.

CHAPITRE IV

Comme quoi nous débarquâmes dans une baie entourée de plantations de maïs, non loin du port de Potonchan. Combats qu'on nous y livra.

Tandis que nous étions dans les établissements et dans les champs de maïs dont j'ai parlé, occupés à faire notre provision d'eau, plusieurs attroupements d'Indiens s'avancèrent vers nous par la côte. Ils venaient de Potonchan (c'est ainsi qu'on le nomme), avec leur défense de coton, qui leur descendait jusqu'aux genoux, et bien armés d'arcs et de flèches, de lances, de rondaches, de frondes bien garnies de pierres, et de leurs épées, qui étaient comme une sorte d'espadon à deux mains. Ils portaient sur leurs têtes les panaches dont ils ont l'habitude ; leurs figures étaient peintes de blanc et noir, et quelques-unes d'ocre rouge. S'étant avancés en silence, ils nous abordèrent franchement, comme s'ils avaient eu les intentions les plus pacifiques. Ils nous demandèrent par signes si nous venions d'où le soleil se lève, ajoutant

l'expression *Castilan*, que nous avions déjà entendue à Saint-Lazare. Nous répondîmes, aussi par signes, que nous venions, en effet, d'où le soleil se lève. Et alors nous nous demandâmes ce que pouvaient bien signifier ces paroles, car les habitants de Saint-Lazare nous les avaient adressées également; mais nous ne pûmes pas en comprendre le véritable sens.

Cela se passait vers l'heure matinale de l'*Angelus*. Les Indiens s'étant réunis se réfugièrent dans un groupe de maisons. De notre côté, nous plaçâmes des sentinelles, nous tenant bien sur nos gardes; car nous n'augurions rien de bon de cet ensemble de manœuvres. Or, tandis que nous faisions tous fort bonne garde, nous entendîmes accourir, du côté du village et des établissements, grand nombre d'Indiens armés en guerre, qui marchaient en faisant grand fracas sur leur chemin. Ce voyant, nous pensâmes qu'ils ne se groupaient pas ainsi pour nous faire du bien, et nous délibérâmes avec notre capitaine sur ce qu'il conviendrait de faire. Quelques soldats voulaient que nous nous embarquassions sans retard; et, comme il arrive d'habitude en pareil cas que les opinions diffèrent, d'autres prétendirent que si nous prenions le chemin de nos embarcations, les Indiens, qui étaient fort nombreux, se précipiteraient sur nous, au grand péril de nos existences. Quelques-uns furent d'avis que nous tombassions sur eux cette nuit même, comptant sur la justesse du proverbe : « Qui attaque remporte victoire. » Mais, malheureusement, nous ne pouvions nous empêcher de voir que chacun de nous aurait trois cents Indiens à combattre. Or, pendant que nous discourions ainsi, le jour venait; nous nous exhortâmes les uns les autres à avoir confiance en Dieu, le cœur solide au combat; et qu'après nous être recommandés à la Providence, chacun fît son possible pour garder sa vie.

Le jour se leva tout à fait. Nous vîmes alors venir par la plage beaucoup d'autres bataillons de gens de guerre, avec leurs enseignes déployées, leurs panaches, leurs tambours, leurs lances, leurs arcs, leurs flèches et leurs boucliers. Ils se joignirent à ceux qui étaient venus la veille; et aussitôt, formant les rangs, ils nous entourent de toutes parts, et ils font pleuvoir sur nous une telle quantité de flèches, de piques et de pierres, que quatre-vingts de nos soldats en sont atteints. Bientôt ils courent à la mêlée; nos pieds se lient; les uns nous attaquent à la lance, les autres nous lâchent leurs traits, quelques-uns nous criblent de leurs sabres affilés.... et, certes, ils nous en faisaient voir de cruelles! Mais, de notre côté, nous leur laissions peu de repos avec nos estocades, nos coups de pointe, nos escopettes et nos arbalètes qui n'arrêtaient pas : les unes partant, les autres prenant leur charge. Lorsque l'ennemi reculait un peu sous nos coups, il n'allait guère loin, et c'était le plus souvent pour mieux lancer ses flèches et se garder en tirant. Or, au plus fort de la bataille, les Indiens s'appelaient et criaient dans leur langue : *Al calachoni! al calachoni!* c'est-à-dire : « Mort au capitaine! » Ils le blessèrent en effet de douze coups de flèches; j'en reçus trois pour ma part, et l'un d'eux bien dangereux, au côté gauche, pénétrant jusqu'à la cavité. D'autres de nos soldats furent atteints de grands coups de lances, et deux furent pris vivants. L'un s'appelait Alonso Bote, l'autre était un vieux Portugais.

Or, notre capitaine vit bien que notre bonne conduite au combat ne suffisait pas à sauver nos vies; qu'on nous entourait de plus en plus; que de nouveaux renforts venaient sans cesse du village, et qu'on leur apportait des vivres et des flèches. Alors, nous tous blessés, quelques-uns traversés à la gorge, voyant qu'on nous

avait déjà tué plus de cinquante soldats, et que nos forces s'épuisaient, nous résolûmes, en gens de cœur, de nous ouvrir un passage à travers les bataillons ennemis, pour nous réfugier dans nos canots qui étaient à la côte. Certes, ce fut pour nous un heureux appui! Nous nous groupâmes tous en une seule masse, et nous entreprîmes notre trouée à travers nos contraires. Il fallait entendre alors et leurs cris, et leurs sifflets, et leur clameur! Et avec quelle prestesse ils nous lançaient leurs flèches, et en venaient aux mains avec leurs lances, nous frappant sans merci! Nous eûmes un autre malheur : comme nous nous précipitâmes ensemble et en grand nombre sur nos canots, ils coulaient sous le poids; de sorte que, nous accrochant le mieux possible aux bords des bateaux, nageant à moitié entre deux eaux, nous arrivâmes au plus petit de nos navires, qui n'était pas loin et qui venait promptement à notre secours. Mais pendant que nous embarquions, l'ennemi blessa plusieurs de nos soldats, surtout parmi ceux qui se trouvaient accrochés à l'arrière des canots. Les Indiens les visaient à leur aise. Ils descendirent d'ailleurs à la mer avec leurs bateaux, et ils frappaient à main levée sur les nôtres. Ce ne fut pas sans peine que, grâce à Dieu, nous pûmes échapper vivants au pouvoir de pareils hommes.

Quand nous fûmes à bord de nos navires, nous vîmes qu'il nous manquait cinquante-sept de nos camarades, en comptant les deux qui furent pris vivants et les cinq qu'il nous fallut jeter à la mer, après qu'ils eurent succombé à leurs blessures et à la privation d'eau.

Ces combats durèrent un peu plus d'une demi-heure. Le village s'appelle Potonchan. Dans les cartes marines, les pilotes et les matelots lui donnèrent le nom de *baie du Méchant-Combat*. Nous voyant dégagés de cette rencontre, nous adressâmes à Dieu de grandes actions de

grâce. Mais quand nos soldats pansaient leurs blessures, ils se plaignaient beaucoup de la douleur qu'ils en ressentaient; car, le contact de l'eau salée les ayant refroidies, elles étaient enflées et envenimées ; ce qui soulevait les malédictions de ces malheureux contre le pilote Anton de Alaminos, ses découvertes, ses voyages et son obstination à assurer que nous avions affaire à une île et non à la terre ferme.

Je les laisserai là, et je dirai ce qui nous advint encore.

CHAPITRE V

Comme quoi nous convînmes de retourner à l'île de Cuba. De la soif et des difficultés qu'il nous fallut surmonter jusqu'à notre arrivée au port de la Havane.

Lorsque nous fûmes à bord de nos navires, ainsi que je l'ai dit, nous rendîmes à Dieu de grandes grâces, et, après avoir pansé nos blessés (pas un de nous, entre tous ceux qui étaient là présents, n'avait moins de deux, trois ou quatre blessures; le capitaine avait reçu douze flèches; un seul soldat était sans aucune atteinte), nous résolûmes de retourner à l'île de Cuba. Mais comme la plupart de nos matelots étaient également blessés — car ils vinrent à terre et se trouvèrent mêlés au combat, — nous n'avions pas d'hommes pour manœuvrer les voiles. Nous tombâmes d'accord pour abandonner le plus petit de nos navires, en y mettant le feu, après avoir sauvé les voiles, les ancres et les cordages, dans le but de répartir ses matelots non blessés entre les deux autres vaisseaux d'un plus fort tonnage. Un autre malheur était à déplorer, c'est le manque d'eau; car les fûts que nous avions remplis à Champoton ne purent être embarqués; ils res-

tèrent à terre, et la provision fut abandonnée, à cause des combats qu'on nous livra, et par suite de l'empressement avec lequel nous cherchâmes un refuge sur nos canots. Je dis que nous souffrîmes de la soif à ce point, que nos langues et nos bouches se gerçaient de sécheresse, car nous n'avions rien pour nous rafraîchir. Oh! quelle pénible chose que d'aller découvrir des terres nouvelles, surtout avec notre manière d'en courir l'aventure! Ceux-là seuls pourront s'en former une juste idée, qui ont enduré, comme nous, ces fatigues extrêmes. Il résultait de tout cela que nous naviguions très-près de terre, espérant arriver à l'embouchure de quelque rivière, ou dans quelque baie où nous pussions faire de l'eau. Or, au bout de trois jours, nous aperçûmes une espèce de havre ou d'estuaire, qui nous donna l'espoir d'avoir enfin rencontré de l'eau douce. Quinze matelots descendirent à terre, et trois soldats des moins dangereusement blessés les accompagnèrent. Ils se munirent de pioches, et prirent trois barils pour les remplir. Mais, l'estuaire étant salé, ils se mirent à creuser des puits sur la côte; ils en obtinrent une eau aussi salée et aussi amère que celle de l'estuaire. Malgré qu'elle fût fort mauvaise, ils en remplirent les barils; mais personne ne la put supporter, à cause de son amertume et de son goût saumâtre. Deux soldats qui s'obstinèrent à la boire en eurent le corps et la bouche malades. Or, dans cet endroit, il y avait de fort grands et très-nombreux crocodiles, ce qui nous le fit appeler, dès lors, *rio Lagartos;* et c'est ainsi qu'il est indiqué dans les cartes marines.

Laissons ce sujet et je dirai que, pendant qu'on faisait de l'eau, il se leva un vent si fort de nord-est, que nos navires couraient à terre, et comme pour cette côte ce vent est de travers et que le nord et le nord-est y règnent toujours, nous nous vîmes dans un grand danger provenant de nos

amarres. Les matelots qui étaient allés faire de l'eau s'en aperçurent; ils accoururent précipitamment avec leurs canots et ils eurent le temps de placer d'autres ancres avec d'autres câbles; ce qui mit nos navires en sûreté pour deux jours et deux nuits. Après quoi, nous levâmes l'ancre et nous fîmes voile en suivant la direction de Cuba. Mais il paraît que notre capitaine Alaminos se concerta et tint conseil avec les deux autres pilotes pour aller du point où nous étions à la Floride.

Ils jugeaient en effet, par leurs cartes, par leurs degrés et par leur hauteur, que nous en étions à environ soixante-dix lieues; ils pensaient d'ailleurs qu'une fois en Floride nous ferions meilleure et plus prompte route pour la Havane, comparativement à celle que nous avions suivie en allant à la découverte. Et ainsi le jugea notre capitaine, parce que, à ce que je crois, il était allé découvrir la Floride, dix ou douze ans auparavant, avec Juan Ponce de Leon.

Revenons à notre sujet. Ayant traversé ce golfe en quatre-vingts jours de navigation, nous vîmes la terre même de la Floride; et ce qui nous y arriva, je le vais dire à la suite

CHAPITRE VI

Comme quoi vingt soldats débarquèrent à la baie de la Floride, et avec nous le pilote Alaminos, pour chercher de l'eau; guerre que les naturels du pays nous firent, et ce qui advint encore avant notre arrivée à la Havane.

En arrivant à la Floride, nous fûmes d'avis d'envoyer à terre vingt soldats choisis parmi ceux qui souffraient le moins de leurs blessures. J'y fus avec eux, et le pilote Ala-

minos y alla également. Nous emportâmes les fûts qui restaient, ainsi que nos pioches, nos arbalètes et nos espingoles. Comme notre capitaine était très-grièvement blessé et fort affaibli par la soif qu'il endurait, il nous supplia, pour l'amour de Dieu, de lui apporter de l'eau douce, ajoutant qu'il séchait et mourait de soif. L'eau que nous avions était en effet très-salée et on ne pouvait la boire, ainsi que je l'ai dit précédemment. En arrivant à terre, au bord d'un estuaire qui débouchait à la mer, le pilote reconnut la côte et nous dit que dix ou douze ans auparavant il avait touché ces parages, lorsqu'il vint avec Juan Ponce de Leon à la découverte du pays. Les Indiens du lieu, disait-il, les avaient attaqués, leur tuant plusieurs soldats, ce qui lui paraissait une raison pour nous tenir maintenant sur nos gardes ; car ces Indiens avaient fait leur irruption fort subitement, en ce temps-là, lorsqu'ils mirent Ponce de Leon en pleine déroute. Nous plaçâmes tout de suite deux soldats en sentinelle sur une plage largement découverte; nous creusâmes des puits très-profonds, et Dieu voulut que nous trouvassions une eau excellente. Dans notre joie, nous passâmes au moins une heure à nous en rassasier et à laver les linges qui pansaient nos plaies. Mais lorsque nous allions nous embarquer avec notre eau, nous vîmes venir à nous un des soldats que nous avions placés sur la plage, jetant des cris et disant : « Aux armes! aux armes! un grand nombre d'Indiens armés viennent par terre et d'autres en canot par la rivière.... » Et le soldat criait, et il venait en courant. Or, les Indiens arrivèrent sur nous presque aussitôt que notre camarade. Ils avaient de très-grands arcs, de bonnes flèches, des lances et une arme en forme d'épée; ils étaient vêtus de peaux de chevreuil et leur stature était fort élevée. Ils vinrent droit sur nous, nous lançant des flèches, dont ils blessèrent à l'instant six

de nos camarades. Ils me firent au bras une blessure légère. Mais nous mîmes une telle ardeur à les cribler de nos coups de sabre, de nos arbalètes et de nos espingoles, qu'ils nous abandonnèrent, nous tous qui prenions l'eau dans les puits, et coururent à la rivière et à la mer pour secourir ceux de leurs compagnons qui se trouvaient en canots à l'endroit même où était stationné notre bateau monté par nos marins. Ceux-ci se battaient également corps à corps avec les Indiens embarqués, qui leur avaient même déjà pris notre bateau et le remorquaient avec leurs embarcations en remontant la rivière. Ils avaient blessé quatre de nos matelots et fait au pilote Alaminos une mauvaise blessure à la gorge. Nous nous précipitâmes sur eux, ayant de l'eau au-dessus de la ceinture, et, à coups de sabre, nous leur fîmes lâcher le bateau. Vingt-deux des leurs restèrent morts sur la côte ou dans l'eau, et nous en prîmes trois qui étaient légèrement blessés et qui moururent sur nos navires.

Le combat étant fini, nous demandâmes au soldat que nous avions placé en sentinelle ce qu'était devenu son camarade Berrio (c'était son nom). Il nous dit qu'il l'avait vu s'écarter, une hache à la main, pour couper une palme au bord de l'eau, vers l'endroit par où les Indiens armés étaient venus; qu'il entendit des cris poussés en espagnol; qu'à cause de ces cris il avait couru en toute hâte vers la mer, conformément à la consigne, et que sans doute alors on donna la mort à son compagnon. C'est ce même soldat qui était sorti de Potonchan sans aucune blessure; son mauvais sort voulut qu'il vînt en ce lieu trouver sa fin Nous fûmes prestement à sa recherche, suivant les traces laissées par les Indiens ennemis; nous trouvâmes une palme qu'il avait commencé à couper, et auprès d'elle beaucoup de pas sur le sol, bien plus qu'en tout autre endroit. Ce qui nous fit penser qu'on l'avait certainement

emmené vivant, c'est qu'il n'y avait aucune trace de sang. Nous le cherchâmes plus d'une heure dans toutes les directions ; nous l'appelâmes, mais nous dûmes nous rembarquer et nous n'entendîmes jamais plus parler de lui. Nous emportâmes l'eau douce à bord de nos navires et tous les soldats s'en réjouirent comme si nous leur avions donné la vie ce jour-là même. Un d'eux se lança du navire sur le bateau, poussé par la soif; il prit une jarre avec tant d'ardeur et il but tant d'eau, qu'il s'en enfla et mourut.

Nous étant donc embarqués avec notre eau, et nos bateaux étant remontés à bord, nous fîmes voile vers la Havane. Ce jour-là et la nuit suivante nous marchâmes avec beau temps, côtoyant de petites îles dites des Martyrs, sur des bancs que l'on appelle aussi *bancs des Martyrs*. Nous naviguions par quatre brasses au plus. Le vaisseau de commandement toucha fond entre deux sortes d'îlots, et fit tant d'eau que nous tous qui nous trouvions à bord nous travaillions aux pompes sans pouvoir l'épuiser, de sorte que nous avancions avec la crainte de couler. Je me rappelle à ce propos que nous comptions parmi nos matelots deux Levantins auxquels nous disions : « Frères, aidez-nous à manœuvrer les pompes, car vous voyez que nous sommes très-grièvement blessés et bien fatigués du travail du jour et de la nuit, et nous allons à fond.... » Et ils répondaient : « Faites vous-mêmes; car nous n'avons pas de solde et nous ne gagnons que la faim, la soif, les fatigues et les blessures comme vous. » Mais nous les forcions à pomper malgré eux, et, quant à nous, malades et blessés comme nous étions, nous manœuvrâmes les voiles et nous travaillâmes aux pompes jusqu'à ce qu'il plut à notre Seigneur Jésus-Christ de nous conduire au port de Carenas, là-même où se trouve établie maintenant la ville de la Havane. C'est *port de Carenas* et non Havane qu'on avait autrefois l'habitude de l'appeler. Nous rendîmes

grâces à Dieu en arrivant à terre, et un certain Buzano Portuguès, qui montait un autre navire du port, s'empara de l'eau douce de notre vaisseau commandant. Nous écrivîmes par bons courriers à Diego Velasquez, gouverneur de l'île, pour lui faire savoir que nous avions découvert des pays à grands villages, composés de maisons construites à chaux et à sable, dont les habitants, qui portaient des habillements de coton, prenaient soin de couvrir leurs nudités ; ils possédaient au surplus de l'or et des plantations de maïs. Notre capitaine Francisco Hernandez s'en fut par terre à la ville de Saint-Esprit (c'est ainsi qu'on la nomme), où il avait son établissement d'Indiens, et comme il partait fort grièvement blessé, il mourut dix jours après être arrivé dans son habitation. Nous tous, les soldats, nous nous dispersâmes de côtés et d'autres dans l'île. Trois des nôtres moururent à la Havane de leurs blessures.

Les navires s'en furent à Santiago de Cuba où résidait le gouverneur, et, lorsqu'on eut débarqué les deux Indiens pris à Cotoche, dont j'ai déjà parlé, qui s'appelaient Melchorejo et Juanillo ; quand on eut fait voir le petit arceau avec les diadèmes et les canards, les petits poissons, les idoles en or bas qu'on épurait avec soin, la renommée s'en répandit dans les îles entières de Saint-Domingue et de Cuba, et même en Castille. On y disait que jamais pays meilleurs n'avaient été découverts, avec des habitations si bien bâties à chaux et à sable. A la vue des idoles en terre cuite, de formes si diverses, les uns prétendaient qu'elles provenaient du temps des Gentils et d'autres affirmaient que les juifs les avaient apportées lorsque Titus et Vespasien les exilèrent en les parquant dans des navires avariés. Comme d'ailleurs le Pérou n'était pas encore découvert, ce pays-ci excita une admiration très-grande.

Diego Velasquez s'inquiétait d'autre chose : il voulait savoir de nos Indiens s'il y avait des mines d'or dans leur

pays; à quoi ils répondaient affirmativement, et quand on leur montrait l'or en poudre qu'on trouvait dans l'île de Cuba, ils disaient qu'il y en avait beaucoup dans leur province : assertion mensongère, car il est clair que vers le cap Cotoche et dans tout Yucatan on ne voit point de mines d'or. Quand on leur montrait les amas de terre sur lesquels on sème la plante dont les racines servent à faire le pain de cassave et qu'à Cuba l'on appelle *yuca*, nos Indiens répondaient qu'il y en avait aussi dans leur pays et ils disaient *tale* pour désigner les terrains sur lesquels on les cultivait; de façon que *yuca* et *tale* réunis font : Yucatan. Les Espagnols qui se trouvaient avec nos Indiens et Diego Velasquez dirent alors : « Seigneur, ces Indiens prétendent que leur pays s'appelle Yucatan. » Et ce nom lui resta, quoiqu'on le désigne autrement en langue nationale.

Toujours est-il que nous tous, qui fûmes à cette découverte, nous dépensâmes tout notre avoir et nous revînmes blessés et pauvres à Cuba, nous donnant pour bien heureux de notre retour et de n'être pas restés sans vie avec nos autres camarades.

Chaque soldat s'en fut de son côté; notre capitaine, ainsi que je l'ai dit, ne tarda pas à mourir de ses blessures; quant à nous, les blessés, nous attendîmes longtemps notre guérison et, à mon compte, soixante-dix environ y trouvèrent la mort. Voilà ce que nous gagnâmes à cette découverte. Au surplus, Diego Velasquez écrivit en Castille aux personnages qui avaient le gouvernement des Indes, que c'était lui qui avait tout découvert, en y dépensant de grandes sommes en pièces d'or. C'est ainsi que le proclamait don Juan Rodriguez de Fonseca, évêque de Burgos, archevêque de Rosano et président du conseil des Indes. Il l'écrivit à Sa Majesté, en Flandres, louant beaucoup Diego Velasquez, sans faire mémoire

d'aucun de nous qui découvrîmes à nos dépens. Nous en resterons là, et je dirai les misères qui nous advinrent, à moi et à trois autres soldats.

CHAPITRE VII

Des souffrances que j'endurai pour arriver à un bourg appelé Trinidad.

J'ai déjà dit que je restai à la Havane avec quelques soldats qui n'étaient pas guéris de leurs blessures. Lorsque nous fûmes soulagés, nous nous réunîmes trois compagnons d'armes pour aller à Trinidad, traitant avec un habitant de la Havane, appelé Pedro de Avila, qui devait aussi faire ce voyage en longeant la côte vers le sud, avec une embarcation chargée de chemisettes de coton qu'il allait vendre dans ce bourg. J'ai dit ailleurs que ces embarcations sont comme de grands pétrins faits avec des troncs d'arbres creusés et vides. Dans ce pays, c'est avec elles qu'on navigue d'une côte à l'autre. Notre convention avec Pedro de Avila fut de lui donner dix piastres en or pour passer dans sa chaloupe.

Nous avancions en côtoyant, tantôt à la rame, tantôt en faisant voile. Nous avions déjà navigué onze jours, lorsque, nous trouvant en vue d'un village d'Indiens soumis, du nom de Camerron, qui confinait aux terrains de Trinidad, il s'éleva pendant la nuit un vent si fort, qu'il nous fut impossible de tenir la mer, quelques efforts que nous fissions tous avec nos rames. Il en résulta qu'avec Pedro de Avila, avec les Indiens de la Havane et avec les bons rameurs que nous avions amenés, nous échouâmes sur des récifs qui sont considérables sur cette côte. Notre embarcation se brisa; Avila perdit son avoir, et nous tous,

meurtris par les récifs, nous restâmes littéralement nus, parce que nous avions abandonné nos vêtements, afin de mieux aider à préserver l'embarcation et pouvoir mieux nager. Nous sortîmes vivants de ces écueils; mais il n'y avait pas de chemin pour aller à Trinidad en suivant la côte. C'étaient de mauvais endroits couverts de roches pointues qui entrent dans la plante des pieds; et nous n'avions rien à manger. Les vagues nous enveloppaient en se brisant sur les écueils. Comme d'ailleurs il faisait grand vent, des gerçures se formèrent dans les parties de notre corps habituellement abritées et le sang en découlait, quoique nous eussions pris soin de nous couvrir avec beaucoup de feuilles d'arbre et avec d'autres herbes que nous avions recueillies dans ce but. Comme nous ne pouvions point marcher sur la côte, parce que les pointes des rochers nous entraient dans les pieds, nous nous enfonçâmes à grand'peine dans un bois et, avec d'autres pierres que l'on y trouve, nous coupâmes des écorces solides, que nous accommodâmes en semelles, les fixant à l'aide d'une sorte de cordelettes qui naissent entre les arbres et qu'on nomme lianes. Nous en entourâmes le mieux possible nos pieds et les écorces, et, après de grandes difficultés, nous arrivâmes à une plage de sable qui nous conduisit en deux jours de marche à un village d'Indiens appelé Yaguarama.

Ce village était, en ce temps-là, sous la dépendance du Père Bartolomé de Las Casas, alors prêtre desservant, que je connus plus tard frère dominicain et qui devint évêque de Chiapas. Les Indiens du lieu nous donnèrent à manger. Le jour suivant nous avançâmes jusqu'à un autre village qu'on appelait Chipiona. Il appartenait à un certain Alonso de Avila et à un Sandoval (je ne parle pas du capitaine Sandoval, celui de la Nouvelle-Espagne); et de là nous fûmes à Trinidad. Un de mes amis, Antoine de

Medina, m'habilla à la mode du pays, et d'autres habitants de la ville en firent autant pour mes camarades. De là, avec ma misère, à travers mille fatigues, je m'en fus à Santiago de Cuba, où se trouvait le gouverneur Diego Velasquez, qui se préparait en grande hâte à envoyer une autre expédition. Quand je fus lui baiser les mains — nous étions parents, — il se réjouit avec moi et, passant d'un sujet à l'autre dans la conversation, il me demanda si j'étais assez rétabli de mes blessures pour revenir à Yucatan. Et je lui demandai en riant qui lui avait donné ce nom-là ; que là-bas, on n'appelait pas ce pays de la sorte. Il me répondit : « Melchorejo, celui que tu as amené, l'appelle ainsi. » — Et moi, je répartis : « Il serait plus juste de le nommer : *Pays où l'on nous tua la moitié des soldats qui l'abordâmes et d'où tous les autres sortirent blessés.* — Je sais, ajouta-t-il, que tu enduras mille fatigues : c'est ce qui arrive à ceux qui font métier de découvrir et qui en ont la gloire. Sa Majesté vous en récompensera et je ne manquerai pas de lui en écrire ; pour à présent, mon fils, allez encore avec l'expédition que j'apprête ; je ferai en sorte qu'on vous en fasse grand honneur et je publierai ce qui sera arrivé. »

CHAPITRE VIII

Comme quoi Diego Velasquez, gouverneur de Cuba, envoya une autre flotte aux pays que nous découvrîmes.

En l'an quinze cent dix-huit, Diego Velasquez, gouverneur de Cuba, mu par le rapport que nous avions fait de nos découvertes, prit des mesures pour envoyer une autre flotte. Dans ce but, on chercha quatre navires. Les deux premiers furent ceux-là mêmes que nous avions

achetés, nous, les soldats qui fûmes découvrir Yucatan en compagnie du capitaine Francisco Hernandez de Cordoba, ainsi que je l'ai dit en traitant de cet événement. Diego Velasquez acheta de ses deniers les deux autres navires. Or, à l'époque même où il armait la flotte, étaient présents à Santiago de Cuba : Juan de Grijalva, Pedro de Alvarado, Francisco de Montejo et Alonso de Avila, qui avaient affaire au gouverneur, parce qu'ils possédaient des *encomiendas* d'Indiens dans ces mêmes îles. Et comme c'étaient des gens de valeur, il convint avec eux que Juan de Grijalva, qui était son parent, s'embarquerait en qualité de capitaine général, tandis que Pedro de Alvarado commanderait un navire, Francisco de Montejo un autre et Alonso de Avila un troisième. De sorte que chacun de ces capitaines se mit en mesure de réunir des provisions et des vivres en pain de cassave et en porc salé. Diego Velasquez les pourvut d'arbalètes, de fusils, de quelques objets d'échange et d'autres minuties; au surplus, il fournit les navires. Et comme on avait répandu le bruit que ces pays étaient fort riches, possédant des maisons bâties à chaux et à sable, l'Indien Melchorejo ayant d'ailleurs donné à entendre par signes qu'il y avait de l'or, les soldats et habitants de l'île qui n'étaient pas propriétaires d'Indiens ambitionnaient fort d'aller en expédition. De sorte que nous nous réunîmes tout de suite deux cent quarante. Chacun de nous y mit aussi du sien en provisions, en armes et en objets utiles.

Je refis donc ce voyage, et encore une fois avec les mêmes capitaines. Selon ce que je compris, les instructions de Diego Velasquez étaient d'acquérir tout l'or et l'argent qu'il serait possible, de coloniser si cela paraissait convenable et de revenir à Cuba dans le cas contraire. Un certain Peñalosa, natif de Ségovie, s'embarqua à titre de commissaire de la flotte, et nous emmenâmes un prêtre

qui s'appelait Juan Diaz. Quant aux trois pilotes que nous avions eus auparavant dans notre premier voyage, j'ai déjà dit leurs noms : Anton de Alaminos, de Palos ; Camacho, de Triana, et Juan Alvarez le Manchot, de Huelva. Alaminos fut le pilote en premier. Quant à l'autre commandant qui vint aussi, je ne me rappelle pas son nom. Avant d'aller plus avant, je dois dire que je mentionnerai quelquefois ces hidalgos qui furent nos capitaines; il paraîtra peut-être inconvenant que je dise sèchement leurs noms propres : Pedro de Alvarado, Francisco de Montejo, Alonso de Avila, sans les accompagner de leurs titres et dignités. Sachez que ce Pedro de Alvarado fut un hidalgo d'un grand courage qui, après la conquête de la Nouvelle-Espagne, devint gouverneur et adelantado des provinces de Guatemala, de Honduras et de Chiapas, et commandeur de l'ordre de Santiago; et de même, le Francisco de Montejo, hidalgo de grande valeur, fut gouverneur civil et militaire de Yucatan. Jusqu'au temps où Sa Majesté leur fera ces grandes faveurs et qu'ils auront des seigneuries, je ne les désignerai que par leurs noms et nullement par leurs qualités.

Revenons à notre sujet. Les quatre navires voguant vers le nord allèrent à Matanzas, port situé près de l'ancienne Havane, qui alors n'avait pas sa population là où elle est aujourd'hui. C'est dans ce port, ou aux environs, que la plupart des habitants de la Havane avaient leurs dépôts de porcs et de cassave. Nos navires s'y pourvurent de tout ce qui leur manquait et ce fut là que nous nous réunîmes, les capitaines aussi bien que les soldats, pour faire voile et entreprendre notre voyage. Et avant d'aller plus loin, — quoique cela soit hors de propos, — je veux dire pourquoi l'on donnait à ce lieu le nom de Matanzas. Cela me vient actuellement à la mémoire, parce que quelques personnes m'ont demandé la raison de cette déno-

mination, et c'est pour cela que je vais le conter. Avant que l'île de Cuba fût pacifiée, un navire qui était venu de Saint-Domingue échoua sur la côte nord, tandis qu'il allait chercher des Indiens aux îles qui se trouvent entre Cuba et le canal de Bahama et qui s'appellent les Lucayes. Il échoua donc sur cette côte près de la rivière et du port que j'ai dit s'appeller Matanzas. Environ trente Espagnols, dont deux femmes, se trouvaient à bord. Plusieurs Indiens de la Havane et d'autres lieux vinrent comme pour les visiter en bonne amitié et pour les aider à franchir la rivière, disant qu'ils les passeraient dans leurs canots et les conduiraient aux villages afin de leur donner des vivres. Or, quand ils furent arrivés avec eux au milieu du courant, ils firent chavirer leurs canots et ils les tuèrent : de sorte qu'il ne resta vivants que trois hommes et une femme, fort belle, que s'appropria l'un des caciques qui avaient été les principaux auteurs de la trahison. Les trois Espagnols furent répartis entre les autres chefs. Et voilà la cause qui fit donner à ce port le nom de Matanzas. J'ai connu la femme dont je parle. Après la conquête de Cuba, on l'enleva au cacique qui l'avait en son pouvoir, et je la vis mariée avec un habitant de Trinidad, qu'on appelait Pedro Sanchez Farfan. J'ai connu aussi les trois Espagnols qu'on nommait, l'un Gonzalo Mejia, homme âgé, natif de Xérez; l'autre, Juan de Santisteban, natif de Madrigal, et le troisième, Cascorro, homme de mer, pêcheur de Huelva, à qui un cacique chez lequel il vivait donna sa fille en mariage. Il avait déjà les oreilles et le nez percés comme les Indiens.

Je me suis arrêté trop longtemps à conter de vieilles histoires. Revenons à notre récit. Quand nous fûmes réunis, capitaines et soldats; lorsque les instructions furent données aux pilotes et le langage de fanaux convenu, nous entendîmes la messe avec grande dévotion et nous

mîmes à la voile le cinquième jour du mois d'avril de l'an quinze cent dix-huit. En dix jours nous doublâmes la pointe de Guaniguanico, que les pilotes appellent de San Antonio; et huit jours plus tard, vers la Sainte-Croix, nous aperçûmes l'île de Cozumel. Nous la découvrîmes alors, parce que les navires dévièrent sous les courants beaucoup plus bas que lorsque nous vînmes avec Francisco Hernandez de Cordoba. Nous abordâmes l'île par sa côte sud. Un village était en vue, et près de lui un bon mouillage sans nul écueil. Nous descendîmes à terre avec Juan de Grijalva et un bon nombre de soldats. Les habitants de ce port prirent la fuite aussitôt qu'ils virent approcher les navires sous voiles, car ils n'avaient jamais vu pareille chose. De sorte que les soldats débarqués ne trouvèrent personne dans le village. On découvrit seulement dans des champs de maïs deux vieillards qui ne pouvaient pas courir. Nous les conduisîmes au capitaine et, au moyen de Juanillo et de Melchorejo, ceux-là mêmes que nous avions pris à la pointe de Cotoche et qui comprenaient très-bien ces Indiens, on put leur parler; car, de Yucatan à l'île de Cozumel, il n'y a pas plus de quatre lieues de traversée et on y parle la même langue. Le capitaine flatta ces vieillards, leur donna des perles vertes et les commissionna pour aller chercher le calachoni du village — c'est ainsi qu'on appelle les caciques dans ce pays. — Ils partirent; mais ils ne revinrent jamais plus. Pendant qu'on les attendait, il vint une jeune Indienne de bonne figure. Elle se mit à parler la langue de Jamaïque, disant que tous les Indiens et Indiennes de cette île et du village s'étaient enfuis épouvantés dans les bois; et, comme plusieurs soldats et moi nous comprenions très-bien cette langue qui est aussi celle de Cuba, nous fûmes surpris et nous lui demandâmes comment elle se trouvait là; à quoi elle répondit que dix ans auparavant elle avait échoué avec

une grande chaloupe dans laquelle dix Indiens de la Jamaïque allaient à la pêche vers des îlots voisins. Les courants les jetèrent sur ce pays où l'on tua son mari et ses autres compatriotes, les sacrifiant aux idoles. Dès que notre capitaine l'entendit, il comprit qu'elle serait une bonne messagère. Il l'envoya appeler les Indiens et les caciques du village, lui assignant un délai de trois jours pour revenir. Quant aux Indiens Juanillo et Melchorejo que nous avions pris à la pointe de Cotoche, nous craignîmes qu'ils ne s'enfuissent aussitôt qu'ils seraient séparés de nous, et c'est pour cette raison que nous ne fîmes pas appeler par eux les fugitifs. Or, la messagère revint le jour suivant, disant qu'aucun Indien ni Indienne n'avait voulu venir, quels que fussent les discours qu'elle leur adressât.

Nous donnâmes à ce village le nom de Santa-Cruz, parce que nous l'aperçûmes quatre ou cinq jours avant cette fête. Il y avait de bonnes ruches à miel, beaucoup de *boniates* et de patates douces, ainsi que de grandes troupes de porcs du pays, qui ont le nombril sur le dos. On y comptait trois villages. Celui où nous débarquâmes était le plus grand. Les deux plus petits occupaient chacun une pointe de l'île, qui a environ deux lieues de contour. Mais comme le capitaine Juan de Grijalva comprit qu'il perdrait son temps à attendre davantage, il ordonna que l'on s'embarquât aussitôt. L'Indienne de la Jamaïque vint avec nous, et nous continuâmes notre voyage.

CHAPITRE IX

Comme quoi nous fûmes débarquer à Champoton.

Nous étant donc rembarqués et suivant la route d'autrefois — lors de Francisco de Cordoba, — nous arrivâmes en huit jours au point du village de Champoton, où les Indiens de cette province nous avaient mis en déroute, ainsi que je l'ai dit au chapitre qui en a parlé. Comme la mer baisse beaucoup dans cette anse, nous jetâmes l'ancre à une lieue de terre et, à l'aide de tous nos canots, la moitié de nos soldats débarqua près des maisons du village. Les Indiens qui l'habitaient et d'autres des environs se réunirent comme à l'époque où ils nous tuèrent cinquante-six soldats, blessant la plupart des autres, ainsi que je l'ai dit en son lieu. Très-glorieux et très-fiers pour cette raison, ils étaient fort bien armés, à leur manière, d'arcs, de flèches, de rondaches, de massues, d'épées à deux mains, de pierres à frondes et de défenses de coton. Ils portaient aussi des trompettes et des tambours, et la plupart avaient la figure peinte en noir, rouge et blanc. Ils étaient parfaitement en ordre sur la plage, avec le dessein de tomber sur nous aussitôt que nous arriverions. Comme nous avions l'expérience du passé, nous emportions des fauconneaux dans nos canots, et nous étions pourvus d'arbalètes et de fusils. Tandis que nous abordions, ils se mirent à nous cribler de flèches et à nous piquer rudement de leurs lances. Ils firent pleuvoir sur nos têtes une telle grêle de coups, avant notre descente, qu'ils blessèrent la moitié d'entre nous. Quand nous quittâmes nos canots, nous refroidîmes leur ardeur, en frappant sur eux d'estoc et de

taille. Ils nous lançaient leurs flèches au visé; mais nous avions tous des défenses de coton. Ils soutinrent le combat encore un bon moment, jusqu'à l'arrivée d'un autre convoi de nos soldats; mais alors nous les fîmes reculer jusqu'aux marécages qui touchent au village.

Dans ce combat, on nous tua Juan de Quiteria et deux autres soldats. Juan de Grijalva reçut trois coups de flèche et on lui brisa deux dents avec un projectile naturel très-abondant sur cette côte. Environ soixante des nôtres furent blessés. Voyant que tous nos ennemis avaient pris la fuite, nous nous rendîmes au village. Les blessés furent pansés et nous enterrâmes les morts. Nous ne trouvâmes personne dans le bourg, pas même ceux qui avaient gagné les marécages; ils étaient déjà partis; de sorte que tous avaient mis leur avoir en sûreté. Nous prîmes trois Indiens dans ces escarmouches; l'un d'eux paraissait être un chef. Notre capitaine les envoya pour mander le cacique de ce village, leur donnant des perles vertes et des grelots à répartir, afin que les Indiens revinssent en paix. On flatta aussi beaucoup ces trois prisonniers; on leur donna des perles pour eux-mêmes, dans le but de dissiper leur crainte. Ils partirent et ne revinrent pas; ce qui nous fit penser que Julianillo et Melchorejo ne leur avaient pas traduit exactement nos paroles et qu'ils leur avaient exprimé le contraire de notre pensée. Nous restâmes quatre jours dans le village. Je me rappelle que lorsque nous nous battions dans ces escarmouches, il y avait là des prés un peu pierreux où se trouvaient des sauterelles qui se levaient pendant le combat. Elles venaient sur nous en volant et nous tombaient sur le visage. Comme, d'autre part, les archers ennemis étaient si nombreux que les flèches pleuvaient comme grêle, nous prenions celles-ci pour une volée de sauterelles : nous ne leur opposions pas nos boucliers

et les flèches nous blessaient. D'autres fois, nous croyions voir arriver une flèche et c'étaient des sauterelles qui venaient en volant. Ce fut un gros embarras.

CHAPITRE X

Comme quoi nous continuâmes notre voyage et entrâmes à la bouche de Terminos, nom que nous lui donnâmes alors.

Poursuivant notre navigation en avant, nous arrivâmes à une embouchure qu'on eût dit celle d'un très-grand fleuve. Or, ce n'était pas précisément un fleuve, comme nous le crûmes d'abord, mais un excellent port, et, parce qu'il était entre deux côtes, on l'aurait pris pour un détroit. Comme d'ailleurs le pilote Anton de Alaminos disait que nous venions de longer une île et que cette grande embouchure séparait les extrémités de deux pays, ce fut pour cette raison que nous lui donnâmes le nom de bouche de Terminos. C'est ainsi qu'on la marque dans les cartes marines. Le capitaine Juan de Grijalva descendit à terre avec la plupart des capitaines que j'ai nommés, et plusieurs soldats s'occupèrent pendant trois jours à sonder cette grande embouchure. Après avoir bien examiné le haut et le bas de la baie, et les points où nous croyions que la terre s'arrêtait, nous reconnûmes que ce n'était pas une île, mais une anse et un bon port. Nous y trouvâmes des oratoires bâtis à la chaux, avec grand nombre d'idoles en terre et en bois, qui étaient, les unes, des images de divinités; d'autres, des figures de femmes, et plusieurs des corps de serpents; on y voyait aussi beaucoup de cornes de cerfs. Nous pensions, au surplus, qu'il y aurait dans les environs quelque village, et que, le port étant bon, ce serait un lieu propre à coloniser.

Mais il n'en fut pas ainsi ; la localité était déserte, et ces oratoires appartenaient à des marchands ou à des chasseurs qui entraient en passagers dans le port avec des canots et y faisaient leurs sacrifices. Il y avait une grande quantité de lapins et de chevreuils. Nous en tuâmes beaucoup, à l'aide d'une levrette. Et bientôt, ayant tout vu et tout sondé, nous nous rembarquâmes, oubliant notre levrette, que nous retrouvâmes, du reste, très-grasse et très-brillante, lorsque nous revînmes avec Cortès. Les marins appellent ce port : port de Terminos. Nous étant rembarqués, nous naviguâmes en côtoyant la terre, jusqu'à ce que nous arrivâmes au fleuve Tabasco, qu'on appelle aujourd'hui fleuve Grijalva, parce que Juan de Grijalva le découvrit.

CHAPITRE XI

Comme quoi nous arrivâmes au fleuve de Tabasco, appelé Grijalva, et ce qui nous y advint.

En naviguant près de terre dans la direction du couchant — de jour seulement, parce que la nuit nous n'osions pas, par crainte d'écueils et de récifs — au bout de trois jours nous aperçûmes une large embouchure de fleuve. Nous approchâmes beaucoup de terre avec nos navires et cela nous parut être un bon port. Mais, nous étant portés encore un peu plus près de l'embouchure, nous vîmes des brisants, avant d'entrer dans le courant, ce qui nous fit mettre les canots à l'eau, et, la sonde en main, nous trouvâmes que nos deux plus gros navires ne pourraient pas entrer. Il fut convenu qu'ils mouilleraient en mer, hors du port, tandis que nous tous nous remonterions le fleuve avec les deux autres navires, qui calaient moins

d'eau, et avec les canots; car nous apercevions dans des embarcations, près des rives, un grand nombre d'Indiens pourvus d'arcs et de flèches, avec leur armement pareil à celui des naturels de Champoton. Cela nous fit comprendre que par là se trouvait quelque grand village; d'autant plus que, lorsque nous naviguions près de terre, nous avions vu des nasses placées dans la mer pour la pêche; nous prîmes même le poisson de deux d'entre elles, au moyen d'une embarcation que le navire commandant traînait à la remorque. Ce fleuve porte le nom de Tabasco, parce que le cacique du pays s'appelle de même. Mais comme nous le découvrîmes dans ce voyage et que Juan de Grijalva fut l'auteur de la découverte, on le nomme fleuve de Grijalva, et c'est ainsi qu'il figure dans les cartes marines. Dès que nous arrivâmes à environ une demi-lieue du village, nous entendîmes le fracas qu'on faisait en coupant du bois, pour élever de grandes palissades, les habitants se préparant à nous combattre; car ils avaient su ce qui était arrivé à Potonchan et ils tenaient la guerre pour certaine. Lorsque nous le comprîmes ainsi, nous débarquâmes sur une pointe de terrain plantée de palmiers, qui était à une demi-lieue du village. Nous voyant en cet endroit, environ cinquante canots s'approchèrent, chargés de gens de guerre avec des arcs, des flèches, des défenses en coton, des rondaches, des lances et leurs tambours et panaches. D'autres canots en grand nombre, montés par des guerriers, occupaient des enfoncements du fleuve et se tenaient un peu éloignés de nous, n'osant approcher comme les premiers.

En les voyant en cet état, nous fûmes sur le point de tirer sur eux avec nos escopettes et nos arbalètes; mais Notre Seigneur voulut que nous prissions le parti de les appeler et, au moyen de Julianillo et Melchorejo, du cap Cotoche, qui connaissaient très-bien leur langue, notre

capitaine dit à leurs chefs de n'avoir aucune crainte, que nous avions à leur dire des choses qui leur feraient tenir notre arrivée chez eux pour un événement favorable, et qu'au surplus nous leur voulions donner de ce que nous apportions. Aussitôt qu'ils eurent compris notre langage, quatre canots arrivèrent avec trente Indiens, auxquels nous montrâmes des colliers de perles vertes, de petits miroirs et des diamants bleus. En les voyant, ils parurent prendre meilleure figure, dans la croyance que c'étaient des *chalchihuis*, chose qu'ils ont en grande estime. Et alors notre capitaine leur fit dire, par nos interprètes Julianillo et Melchorejo, que nous venions de pays lointains, que nous étions sujets d'un grand Empereur du nom de don Carlos, ayant pour vassaux plusieurs grands seigneurs et *calachiones* ; qu'eux aussi le doivent prendre pour maître, et qu'ils s'en trouveront bien; qu'au surplus, ils nous donnent des poules à manger, en échange de nos perles. Deux d'entre eux nous répondirent (l'un était leur chef, l'autre un de leurs papes, sorte de prêtres chargés des idoles; j'ai déjà dit que c'est *papes* qu'on les nomme dans la Nouvelle-Espagne); ils nous dirent qu'ils fourniraient les provisions que nous demandions et qu'ils échangeraient leurs produits avec les nôtres; mais qu'ils avaient déjà un souverain et qu'ils ne comprenaient pas qu'à peine débarqués nous leur en offrissions un autre avant de les connaître; que nous prissions bien garde de ne pas leur faire la guerre comme à Potonchan, parce qu'ils avaient équipé contre nous deux *xiquipiles* de gens de guerre provenant de tous ces districts (chaque *xiquipil* se compose de huit mille hommes); ils ajoutaient qu'ils n'ignoraient pas que peu de jours auparavant nous avions tué ou blessé au moins deux cents Indiens à Potonchan ; mais qu'ils ont plus de forces que leurs voisins et qu'ils viennent nous parler, afin de connaître nos intentions et

de transmettre notre réponse aux caciques de plusieurs villages alliés, dans le but de décider la paix ou la guerre. Aussitôt notre capitaine les embrassa en signe de paix et leur offrit des colliers de verroteries, les exhortant à revenir au plus tôt avec une réponse et ajoutant que, s'ils ne reparaissaient pas, nous irions en force au village, sans nulle intention de les fâcher.

Ces messagers parlèrent aux caciques, ainsi qu'aux papes, qui ont voix délibérative parmi eux. La réponse fut que la paix était acceptée, qu'on donnerait des provisions, et qu'entre eux tous et les villages voisins on formerait tout de suite un présent en or, pour nous l'offrir et cimenter l'amitié, de peur qu'il ne leur arrivât comme à Potonchan. J'eus occasion de savoir plus tard que, dans ces provinces, on avait l'habitude d'envoyer des présents, lorsqu'on traitait de la paix. Or, une trentaine d'Indiens vinrent à la pointe des palmiers, où nous étions. Ils portaient du poisson grillé, des poules, du fruit et du pain de maïs. Ils avaient aussi des cassolettes allumées et des parfums, avec lesquels ils nous encensèrent tous. Ils mirent ensuite sur le sol des nattes, qu'ils appellent *petates;* ils les couvrirent d'un tapis et y étalèrent des bijoux en or, en forme de canards, comme on en voit en Castille, et d'autres joailleries représentant des lézards, avec trois colliers de grains vides, suivis de quelques objets de peu de prix, le tout ne valant pas deux cents piastres. Ils apportaient aussi des couvertures et des chemisettes en usage parmi eux, nous priant d'accepter de bonne grâce et disant qu'ils n'avaient plus d'or à nous offrir, mais que, plus loin, dans la direction du soleil couchant, il en existait beaucoup; et ils ajoutaient: Culua, Culua, Mexico, Mexico, sans que nous sussions encore ce qu'était Culua, ni même Mexico. Quoique le présent qu'ils apportaient ne fût pas de grande valeur, il eut pour nous le mérite de révéler

comme chose certaine qu'ils possédaient de l'or. Après nous l'avoir offert, ils nous dirent de nous transporter ailleurs sans retard. Notre capitaine, les ayant remerciés, leur donna des perles vertes, et nous convînmes de nous embarquer sur-le-champ, parce que nos deux grands navires étaient en péril à cause des vents du nord, et aussi pour nous approcher des pays où l'on disait qu'il y avait de l'or.

CHAPITRE XII

Comme quoi nous vîmes le village d'Aguayaluca, auquel nous donnâmes le nom de Rambla.

Nous étant rembarqués, nous avançâmes en suivant la côte, et, au bout de deux jours, étant près de terre, nous aperçûmes un village appelé Aguayaluca. Plusieurs de ses habitants marchaient sur le rivage avec des boucliers faits de carapaces de tortue, et, parce que ceux-ci reluisaient au soleil, quelques-uns de nos soldats s'obstinaient à dire qu'ils étaient en or mélangé. Les Indiens qui en étaient armés se livraient à de grands mouvements sur le sable, en remontant la plage. Nous donnâmes à ce village le nom de Rambla, et c'est ainsi qu'il figure dans les cartes marines. Tandis que nous avancions en côtoyant, nous aperçûmes une anse, où nous laissâmes derrière nous le fleuve de Fenole. A notre retour, nous y entrâmes, et le nom de San Antonio lui fut par nous appliqué. Ce nom lui est conservé dans les cartes. Plus loin, nous vîmes l'endroit où débouchait le grand fleuve Guazacualco, et nous serions entrés dans la baie qui s'y forme, pour la connaître, si le temps n'eût été contraire. Nous aperçûmes bientôt les grandes sierras couvertes de neige. Nous vîmes aussi,

plus près de la mer, d'autres montagnes, qui s'appellent aujourd'hui de San Martin, nom que nous leur donnâmes alors, parce que le premier qui les vit fut un soldat de la Havane, appelé San Martin. En suivant la côte, le capitaine Pedro de Alvarado prit les devants avec son navire et entra dans une rivière qui, dans le pays, se nomme Papalohuna. Nous lui appliquâmes alors le nom de fleuve d'Alvarado, parce qu'Alvarado lui-même en fit la découverte. Là, des Indiens pêcheurs, naturels d'un village dit Tlacotalpa, lui donnèrent du poisson. Nous l'attendîmes jusqu'à sa sortie, avec les trois navires, à la hauteur du fleuve où il entra; et comme il s'y était engagé sans l'ordre du commandant général, celui-ci lui en témoigna de l'humeur et lui enjoignit de ne plus se séparer de la flotte, parce qu'il pourrait lui arriver des contre-temps, dans des lieux où nous ne pourrions plus le secourir. Et aussitôt nous naviguâmes tous de conserve jusqu'au débouché d'un autre fleuve, que nous appelâmes *rio Banderas*, parce qu'il y avait beaucoup d'Indiens avec de grandes lances, dont chacune portait un petit drapeau d'étoffe blanche; les Indiens les agitaient en nous appelant. Je vais dire ce qui advint.

CHAPITRE XIII

Comme quoi nous arrivâmes à un fleuve que nous nommâmes *rio Banderas* et nous acquîmes quatorze mille piastres.

On aura déjà entendu dire, dans la plus grande partie de l'Espagne et de la chrétienté, à quel point Mexico est une grande cité, bâtie sur l'eau, comme Venise. Or, il y avait là un puissant seigneur, roi de plusieurs provinces, qui commandait à toute cette contrée, plus grande que

quatre fois notre Castille. Il s'appelait Montezuma. Et, comme il était si puissant, il voulait commander et connaître au delà de son pouvoir et plus qu'il n'était possible. Il eut donc la nouvelle de notre première arrivée avec Francisco Hernandez de Cordoba ; il sut ce qui nous arriva aux batailles de Cotoche et de Champoton, n'ignorant pas non plus que nous avions peu de combattants, tandis que nos ennemis étaient fort nombreux ; et, enfin, il comprit que notre but était d'obtenir de l'or en échange de nos produits. Tout cela lui avait été décrit sur des étoffes faites de *nequien*, qui est comme une sorte de fil de lin. Ayant été informé que nous suivions la côte vers ses provinces, il ordonna à ses gouverneurs, si nous abordions leurs terres, d'échanger de l'or avec nos perles, les vertes surtout, parce qu'elles ressemblaient beaucoup à leurs *chalchihuis*. Ces ordres avaient particulièrement pour but de mieux s'informer de tout ce qui concernait nos personnes et connaître nos desseins. La vérité est, — d'après ce que nous comprîmes, — que leurs ancêtres avaient prédit qu'il arriverait des hommes d'où le soleil se lève, et qu'ils deviendraient leurs maîtres.

Soit pour l'une ou pour l'autre de ces raisons, des émissaires du grand Montezuma se tenaient sous voiles dans la rivière que je viens de dire, avec de grandes lances portant chacune un petit drapeau. Ils nous invitaient à venir où ils stationnaient. Lorsque, de nos navires, nous aperçûmes ces choses si nouvelles, le général, désireux de les connaître, convint avec tous nos capitaines et soldats que nous mettrions deux canots à la mer et que nous y embarquerions tous nos arbalétriers, nos fusiliers et vingt soldats, commandés par Francisco de Montejo. Si nous arrivions à comprendre que les gens aux drapeaux nous étaient hostiles, ou n'importe quelle autre chose, nous devions nous empresser de le notifier au

commandant. Dieu voulut qu'en ce moment le temps fût propice, chose assez rare sur cette côte. En arrivant à terre, nous trouvâmes trois caciques; l'un d'eux, gouverneur de Montezuma, était accompagné d'un grand nombre de courriers indiens. Ils apportaient des poules du pays, du pain de maïs dont ils font usage, des fruits, des ananas, des *zapotes*, qu'ailleurs on appelle *mameyes*. Ils se tenaient à l'ombre des arbres. Des nattes, nommées petates dans le pays, étaient étendues sur le sol. Ils nous invitèrent à nous y asseoir, et tout cela par signes, car Julianillo, de Cotoche, ne comprenait pas leur langue.

Bientôt on apporta des cassolettes en terre et ils nous parfumèrent au moyen d'une résine qui a l'odeur de l'encens. Le capitaine Montejo s'empressa de faire tout savoir au général qui, aussitôt qu'il l'apprit, résolut de remonter jusqu'à cet endroit avec ses navires. Il sauta à terre, accompagné de tous ses capitaines et soldats. Les caciques et gouverneurs, le voyant descendre et comprenant qu'il était notre commandant général, lui témoignèrent, à leur manière, le plus grand respect et ils l'encensèrent. Le capitaine les remercia, leur prodigua mille politesses et leur fit donner des diamants et des perles vertes. Il les pria, par signes, d'apporter de l'or en échange de nos produits.

A l'instant, le gouverneur ordonna, par l'entremise de ses Indiens, que tous les villages des environs eussent à présenter les bijoux qu'ils auraient pour l'échange. Pendant six jours que nous passâmes en ce lieu, on apporta pour plus de quinze mille piastres de petits joyaux en or, de plusieurs formes différentes. C'est cela, sans doute, que Francisco Lopez de Gomara et Gonzalo Hernandez de Oviedo, dans leurs chroniques, disent avoir été donné par les Indiens de Tabasco. Comme on leur en fit le rapport, ils le répètent comme si c'était la vérité. Mais il est

bien reconnu qu'il n'y a pas d'or et qu'on voit peu de bijoux dans la province du fleuve Grijalva.

Laissons tout cela et passons. Le fait est que nous prîmes possession du pays pour Sa Majesté et, en son royal nom, pour le gouverneur de Cuba, Diego Velasquez. Cela fait, le général s'adressant aux Indiens présents leur dit qu'il voulait s'embarquer, et il leur donna des chemises de Castille. Nous prîmes là un naturel que nous amenâmes à bord de nos navires. Quand il sut notre langue, il se fit chrétien, et se nomma Francisco ; après la prise de Mexico, je le vis marié dans un village appelé Santa-Fé. Voyant qu'on n'apportait plus d'or à vendre et que nous avions passé six jours en ce lieu, tandis que les navires couraient des dangers à cause du vent du nord, notre général nous donna l'ordre d'embarquer. En remontant la côte, nous vîmes une petite île couverte de sable blanc. Elle paraissait être à trois lieues de distance. Nous l'appelâmes île Blanche, et c'est ainsi qu'elle figure dans les cartes marines. Non loin de cet îlot, nous vîmes encore une île qui paraissait plus grande que les autres, éloignée de terre d'environ une lieue et demie. En face d'elle était un bon mouillage ; le général ordonna d'y jeter l'ancre. Après avoir mis nos bateaux à l'eau, Juan de Grijalva, avec plusieurs d'entre nous, alla visiter l'île. Nous y trouvâmes deux maisons bâties à chaux et à sable, bien travaillées, ayant chacune des marches par lesquelles on montait à une sorte d'autel où l'on entretenait des idoles de mauvais aspect. C'étaient leurs dieux. Là se voyaient cinq Indiens sacrifiés depuis la veille. Ils avaient la poitrine ouverte, les bras et les cuisses coupés. Les murailles dégouttaient de sang. Remplis d'étonnement à la vue de ces choses, nous appelâmes cette île : l'île des Sacrifices. En face d'elle nous gagnâmes la terre ferme, et là, sur de grands amas de sable, nous campâmes dans des bara-

ques construites avec des branchages et avec les voiles de nos navires. Grand nombre d'Indiens se transportèrent à la côte, apportant pour l'échange de petits objets en or, comme sur le fleuve Banderas. Nous avons su, depuis, que Montezuma, lui-même, avait fait ordonner à ses Indiens de nous les présenter. Ils paraissaient craintifs et portaient peu de chose. Le capitaine Juan de Grijalva donna l'ordre aux navires de lever l'ancre, de faire voile et d'aller mouiller plus loin, devant une autre île qui se voyait à une demi-lieue de terre, dans l'endroit où se trouve le port actuellement. Je vais dire ce qui nous y arriva.

CHAPITRE XIV

Comme quoi nous arrivâmes au port de San Juan de Culua.

Ayant débarqué sur une plage sablonneuse, nous bâtîmes des baraques avec des troncs d'arbres sur des monticules de sable, qui sont très-considérables en cet endroit, dans le but de nous préserver des moustiques dont l'abondance y est fort grande. Les bateaux furent employés à sonder le port ; on reconnut que le fond était bon et que les navires seraient bien abrités du nord par cette île. Cela étant fait, le général et trente soldats, bien sur leurs gardes, se rendirent à l'île à l'aide des canots. Nous y trouvâmes un temple où nous vîmes une grande et laide idole appelée Tezcatepuca. Quatre Indiens étaient là, vêtus de longues robes noires, avec des capuces simulant la manière des dominicains ou des chanoines. C'étaient les prêtres de cette divinité à laquelle ils avaient sacrifié ce jour-là même deux jeunes hommes dont les poitrines étaient ouvertes ; les cœurs et le sang avaient été offerts à la maudite idole. Ces ministres venaient nous encenser

avec ce même parfum qui a l'odeur d'encens et qu'ils adressaient à leur dieu; mais nous ne voulûmes pas y consentir, émus que nous étions de pitié et de regret pour ces jeunes malheureux, en les voyant au moment où ils venaient de tomber victimes d'une cruauté si grande. Le général s'adressa à Francisco, l'Indien que nous amenâmes du *rio Banderas*, et qui paraissait instruit, lui demandant pourquoi l'on commettait ces horreurs; — et cela se disait moitié par signes, car nous n'avions pas alors d'interprète, ainsi que je l'ai dit. — Il répondit que les habitants de Culua ordonnaient ces sacrifices. Or, ayant la langue peu déliée, il disait : *Olua, Olua*; et comme notre capitaine, qui était présent, s'appelait Juan et que d'ailleurs ce jour-là était le jour de la Saint-Jean, nous donnâmes à cette île le nom de Saint-Jean d'Uloa. Ce port est maintenant très-renommé; on y a construit de grands chantiers pour les navires, et c'est là que viennent débarquer les marchandises pour Mexico et pour la Nouvelle-Espagne.

Revenons à notre sujet. Pendant que nous étions sur cette plage de sable, des Indiens des villages environnants vinrent nous offrir leurs joyaux d'or en échange de nos produits. Mais c'était si peu de chose et de si mince valeur que nous n'en tenions aucun compte. Nous restâmes sept jours en l'état que j'ai dit, tourmentés par une nuée de moustiques dont nous ne pouvions nous défendre. Voyant d'ailleurs que le temps passait, certains désormais que ce pays n'était pas une île, mais terre ferme, et qu'il y avait de grands centres de population; considérant que notre pain de cassave moisissait et devenait amer; comme, au surplus, nous tous qui étions venus, nous ne formions pas un nombre suffisant pour coloniser, d'autant moins que nous avions perdu dix soldats morts de leurs blessures et que quatre étaient encore souffrants; tout cela bien exa-

miné, il fut résolu que nous le ferions savoir au gouverneur Diego Velasquez, pour lui demander secours. Juan de Grijalva témoignait fermement sa volonté de nous établir avec le peu de monde que nous étions ; car il montra toujours le ferme courage d'un valeureux capitaine, et nullement comme dit Gomara en sa chronique. Or, pour le message, il fut convenu que le capitaine Pedro de Alvarado irait dans le navire que nous appelions *le Saint-Sébastien*. Comme il faisait eau — bien peu, à la vérité — on pourrait le caréner à l'île de Cuba et l'utiliser pour nous apporter des provisions et des secours. Il fut aussi décidé qu'il emporterait tout l'or que nous avions acquis, des étoffes de coton et nos malades. Les capitaines écrivirent à Diego Velasquez, chacun ce qui lui convint, et le navire fit voile vers Cuba. Je vais dire comme quoi Diego Velasquez avait envoyé à notre recherche.

CHAPITRE XV

Comme quoi Diego Velasquez envoya un petit navire à notre recherche.

Après notre départ de Cuba avec Juan de Grijalva, Diego Velasquez devint triste et pensif, dans la crainte qu'il ne nous fût arrivé quelque malheur. Désireux d'avoir de nos nouvelles, il envoya à notre recherche un petit navire avec sept soldats auxquels il donna pour capitaine Christoval de Oli, homme de valeur et de grande bravoure. Il lui ordonna de suivre la route de Francisco Hernandez de Cordova, jusqu'à ce qu'il nous rencontrât. Or il paraît qu'en allant à notre rencontre Christoval de Oli fut assailli par une tempête, tandis qu'il était mouillé près de terre ; et pour ne pas sombrer sur les amarres, le pilote qui les accompagnait fit couper les câbles et perdit les

ancres. On revint à Santiago de Cuba dont on était parti. Là se trouvait Diego Velasquez qui, les voyant sans nouvelles de nous, devint plus triste et plus pensif qu'il ne l'était avant d'envoyer Christoval de Oli. Ce fut sur ces entrefaites que Pedro de Alvarado, porteur du rapport détaillé de tout ce que nous venions de découvrir, arriva avec l'or, les étoffes et aussi les malades. Lorsque Velasquez le vit chargé de bijoux dont l'effet dépassait la valeur, et que le virent aussi grand nombre d'habitants de l'île qui se trouvaient avec le gouverneur et qui étaient venus pour leurs affaires; quand d'ailleurs les officiers de la couronne eurent pris possession du cinquième royal qui revenait à Sa Majesté, ils furent tous saisis d'admiration en considérant la richesse des pays que nous avions découverts. Comme d'ailleurs Pedro de Alvarado le savait très-bien raconter, Diego Velasquez ne cessait pas de l'embrasser. Il donna pendant huit jours des fêtes et des carrousels; de sorte que, si jusque-là les pays découverts avaient eu grande réputation de richesse, maintenant cet or y mit le comble dans les îles et en Castille, ainsi que je le dirai bientôt. Pour le moment, je laisserai Diego Velasquez se divertir et je reviendrai à nos navires, avec lesquels nous étions à Saint-Jean d'Uloa.

CHAPITRE XVI

Ce qui nous arriva en côtoyant les sierras de Tusta et de Tuspa.

Après que le capitaine Pedro de Alvarado se fut séparé de nous pour aller à l'île de Cuba, notre général, d'accord avec les autres commandants et les pilotes, résolut de continuer à côtoyer, en découvrant tout ce qu'il serait possible. Tandis que nous naviguions, nous vîmes les

sierras de Tusta, et un peu plus loin, au bout de deux jours, nous aperçûmes d'autres élévations beaucoup plus considérables qu'on appelle les sierras de Tuspa, de sorte que les unes sont nommées Tusta parce qu'elles se trouvent près d'un village de même nom ; les autres s'appellent Tuspa parce que c'est ainsi qu'on nomme le bourg auprès duquel elles s'élèvent. En allant plus loin, nous vîmes encore grand nombre de villages qui paraissaient être à deux ou trois lieues de la côte ; c'était déjà la province du Panuco. Tandis que nous continuïons notre route, nous arrivâmes à une grande rivière que nous appelâmes *rio de Canoas*, et nous jetâmes l'ancre près de son embouchure.

Or, pendant que nous étions fort peu sur nos gardes dans notre mouillage, seize embarcations très-grandes vinrent sur nous par le fleuve ; elles étaient pleines d'Indiens armés d'arcs, de flèches et de lances. Ils vont droit au navire plus petit qui avait pour capitaine Alonso de Avila et qui se trouvait le plus rapproché de terre ; ils font pleuvoir sur lui une grêle de flèches qui blessent deux de nos soldats, et, portant les mains sur le navire lui-même, comme pour l'emmener, ils parviennent à couper une de ses amarres. Mais comme le capitaine et ses soldats se battaient bien, ils avaient déjà renversé trois bateaux, lorsque nous arrivâmes très-prestement à leur secours avec nos canots, nos fusils et nos arbalètes. Nous blessâmes plus du tiers de ces gens-là, de sorte qu'ils s'en retournèrent fort maltraités par où ils étaient venus. Nous levâmes l'ancre et nous fîmes voile sans retard ; nous suivîmes la côte jusqu'à une très-grande pointe de terre fort difficile à doubler. Les courants étaient d'ailleurs si considérables, qu'il ne nous était plus possible d'avancer. Le pilote Alaminos dit alors au général qu'il ne convenait pas de suivre cette route, et il en donna de nom-

breuses raisons. On mit en délibération ce qu'il faudrait faire et il fut convenu que nous retournerions à l'île de Cuba ; d'abord, parce que l'hiver allait commencer, et les provisions nous manquaient; au surplus, un des navires faisait eau. Les capitaines, du reste, n'étaient pas d'accord ; car Juan de Grijalva disait qu'il voulait coloniser, tandis que Francisco de Montejo et Alonso de Avila prétendaient qu'on ne pourrait se maintenir, à cause de la multitude de guerriers qu'il y avait dans le pays. Enfin nous tous, les soldats, nous étions rebutés et très-fatigués du voyage de mer.

Aussi entreprîmes-nous le retour toutes voiles dehors, et, les courants nous aidant, nous arrivâmes en peu de jours près du rio Guazacualco; mais nous ne pûmes pas nous y arrêter, à cause du mauvais temps. Grillés, du reste, par le climat, nous entrâmes dans le fleuve de Tonala, auquel nous donnâmes alors pour nom « San Anton ». Nous y carénâmes le navire parce qu'il faisait beaucoup d'eau, après avoir touché trois fois sur la barre qui est très-basse. Pendant que nous le réparions, beaucoup d'Indiens vinrent du port de Tonala qui se trouve une lieue plus loin. Ils apportaient du pain de maïs, du poisson, du fruit, et ils nous les offrirent de fort bonne grâce. Le capitaine leur fit de grandes caresses, ordonna qu'on leur donnât des perles vertes et des diamants, et il dit par signes qu'ils apportassent de l'or en échange des produits que nous leur fournirions. Ils nous présentaient des joyaux en or , et nous leurs donnions des verroteries en retour. Les habitants de Guazacualco et d'autres villages des environs, ayant su que nous achetions, vinrent aussi avec leurs bijoux et ils emportèrent des perles vertes qu'ils avaient en grande estime. Outre ces produits, les Indiens de cette province nous proposèrent des haches de cuivre très-brillantes, à la manière d'armes d'apparat, avec des

manches de bois bariolés de peintures. Nous crûmes qu'elles étaient en or mélangé, et comme on vit que nous commencions à en acheter, j'assure qu'en trois jours nous eûmes occasion d'en acquérir plus de six cents, et nous en étions fort satisfaits, les croyant en or; tandis que les Indiens étaient encore plus contents avec nos perles. Or, tout cela ne fut que chimère : les haches, en effet, étaient en cuivre, et les perles presqu'en rien du tout. Un matelot avait acheté sept haches et il en était tout joyeux. Un autre matelot l'ayant dit au capitaine, celui-ci lui donna l'ordre de les livrer; mais nous intercédâmes pour lui et on les lui laissa, quoiqu'on les crût en or. Je me rappelle aussi qu'un soldat, nommé Bartolomé Prado, entra dans un bâtiment d'idoles (j'ai déjà dit qu'on les nomme *cues*) : c'est, peut-on dire, la maison de leurs dieux). Ce bâtiment était situé sur une éminence. Il y trouva beaucoup d'idoles, du copal pareil à l'encens et qui leur sert à encenser, des couteaux d'obsidienne avec lesquels ils font des sacrifices et dépècent les victimes, des caisses en bois qui contenaient des pièces en or formant des diadèmes, des colliers, deux idoles et quelque chose comme des grains de chapelet. Le soldat prit pour lui tout ce qui était en or et apporta au capitaine les idoles des sacrifices. Nos gens s'en aperçurent et le dirent à Grijalva qui voulut tout reprendre. Nous le priâmes de le lui laisser, et, comme il était d'un naturel bienveillant, il décida qu'on prît le cinquième de Sa Majesté et qu'on abandonnât le reste au soldat. Cela ne valait pas quatre-vingts piastres.

Je veux dire aussi comme quoi je semai des pepins d'orange auprès d'autres temples d'idoles. Cela se passa de la façon suivante. Comme il y avait beaucoup de moustiques sur la rivière, je montai me reposer dans un temple élevé. Ce fut tout près de ce bâti-

ment que je semai sept ou huit pepins d'oranges que j'avais apportées de Cuba. Ils poussèrent très-bien, parce que, paraît-il, les papes de ces idoles les protégèrent de défenses contre les fourmis; ils les arrosaient et nettoyaient, voyant que c'étaient des plantes différentes des leurs. J'ai fait mémoire de tout cela pour qu'on sache que ce furent les premiers orangers plantés dans la Nouvelle-Espagne. Après la prise de Mexico et la pacification des villages dépendant de Guazacualco, cette province passa pour être la meilleure de la Nouvelle-Espagne à cause de la supériorité des conditions qui la distinguent, tant sous le rapport de ses mines, que pour l'excellence de son port. Le sol était naturellement riche en or et en pâturages. C'est pour cela que le pays fut colonisé par les principaux conquérants du Mexique, et je fus du nombre.

Ayant été chercher mes orangers, je les transplantai et ils furent excellents. On ne manquera pas de dire, je le sais, que ces vieilles histoires n'intéressent nullement le sujet de ma narration; je les laisserai donc, pour conter comme quoi tous les Indiens de ces provinces furent très-satisfaits de notre venue. Nous ne tardâmes pas à leur faire nos adieux et nous reprîmes notre route vers Cuba. En quarante-cinq jours, tantôt avec beau temps, tantôt avec vent contraire, nous arrivâmes à Santiago où se trouvait Diego Velasquez qui nous fit bon accueil. Il admira l'or que nous apportions, montant à environ quatre mille piastres, ce qui, réuni à celui que le capitaine Pedro de Alvarado avait rapporté, formait un total de vingt mille piastres, — d'aucuns disaient plus, d'autres disaient moins. — Les officiers de la couronne y prélevèrent le cinquième royal. On apporta aussi les six cents haches qui paraissaient être en or; mais quand on les présenta au partage royal, elles étaient si rouillées qu'elles déno-

taient bien le cuivre dont elles étaient faites. Il y eut là de quoi rire et plaisanter, et sur l'achat, et sur la mystification. Tout cela rendit Diego Velasquez très-joyeux, d'autant plus qu'il était en mauvais termes avec son parent Grijalva, et cela sans motifs, si ce n'est qu'Alonso de Avila, qui avait un méchant naturel, disait que Grijalva valait peu de chose, et le capitaine Montejo ne se fit pas faute de l'aider à mal. Lorsque tout cela se passait, on était déjà en pourparlers pour l'envoi d'une autre flotte et pour le choix de son commandant.

CHAPITRE XVII

Comme quoi Diego Velasquez envoya son procureur en Castille.

Quoiqu'il puisse paraître au lecteur que ce qui me vient actuellement à la mémoire est étranger à notre récit, il convient de le dire avant de commencer ce qui se rapporte au capitaine Fernand Cortès, pour des motifs qu'on verra dans la suite de ce livre. Deux ou trois choses, d'ailleurs, sont arrivées dans le même temps, et nous devons forcément choisir, pour en parler, celle qui se rapporte le plus au sujet. Or, ainsi que je l'ai dit, lorsque le capitaine Alvarado arriva à Santiago de Cuba avec l'or acquis dans les pays que nous avions découverts, Diego Velasquez craignit qu'avant qu'il en fît lui-même le rapport à Sa Majesté, quelque favori de la cour en eût connaissance et lui dérobât les avantages de la nouvelle. C'est pour ce motif que le Diego Velasquez envoya en Castille son chapelain, nommé Benito Martinez, homme très-entendu en affaires, avec des témoignages authentiques et des lettres pour don Juan Rodriguez de Fonseca, évêque de Burgos, appelé aussi archevêque de Rosano,

pour le licencié Luis Zapata, et pour le secrétaire Lope Conchillos, personnages qui étaient, alors, chargés des affaires des Indes. Velasquez était grandement de la dévotion de l'évêque et des autres auditeurs, auxquels il avait donné, dans l'île de Cuba, des villages d'Indiens qui exploitaient des mines d'or à leur profit. C'est pour cela que l'évêque de Burgos surtout faisait beaucoup pour lui. On n'assigna point d'Indiens à Sa Majesté, parce qu'Elle se trouvait alors en Flandres. Mais, outre les naturels qu'il avait déjà donnés aux auditeurs, ainsi que je l'ai dit, Velasquez leur adressa nouvellement plusieurs joyaux d'or, pris parmi ceux que nous avions envoyés par le capitaine Alvarado, et qui représentaient en totalité une valeur de vingt mille piastres. Or rien ne se décidait, dans le conseil royal des Indes, que par ordre de ces personnages. Ce que Diego Velasquez faisait solliciter par son envoyé, c'étaient des pouvoirs pour acquérir par échange, faire des conquêtes et coloniser tout ce qu'il avait déjà découvert et tout ce qu'il découvrirait à l'avenir. Il disait, dans son rapport et dans ses lettres, qu'il avait dépensé beaucoup de milliers de piastres d'or dans ses découvertes. Le chapelain Benito Martinez fut donc en Castille où il négocia tout ce que Velasquez demandait et même au delà, puisqu'il rapporta des lettres patentes lui conférant le titre d'adelantado de l'île de Cuba. Mais, cela étant obtenu, les papiers n'arrivèrent pas tellement vite, que Cortès ne fût parti auparavant avec une autre flotte Nous laisserons là et les dépêches de Diego Velasquez et la flotte de Cortès, et je dirai comme quoi, pendant que j'écrivais ce récit, je vis une histoire du chroniqueur Francisco Lopez de Gomara, qui traite de la conquête de la Nouvelle-Espagne et de Mexico. Je dirai ce qu'il me paraît bon de dénoncer comme étant en contradiction avec ce que le Gomara avance. Je conterai

ce qui s'est passé et la manière dont cela s'est passé. On verra que c'est fort différent de ce que Gomara a écrit au mépris de la vérité.

CHAPITRE XVIII

De quelques réflexions au sujet de ce que Francisco Lopez de Gomara, mal informé, a écrit dans son histoire.

Lorsque j'écrivais ce récit, je vis par hasard une histoire en bon style, qui porte le nom d'un Francisco de Gomara, et traite de la conquête de Mexico et de la Nouvelle-Espagne. Or, ayant vu sa belle rhétorique, tandis que mon travail est si dépoli, je cessai de l'écrire et j'eus même honte qu'il pût tomber entre les mains de gens de mérite. J'en étais à ce degré de perplexité, lorsque je me remis à lire et à considérer les arguments et les récits que Gomara écrivit dans ses livres. Je vis alors que, dans son commencement comme dans son milieu et dans sa fin, sa relation est mauvaise et bien contraire à ce qui se passa dans la Nouvelle-Espagne. Quand il se met à parler des grandes villes et du grand nombre de ses habitants, il ne fait pas plus de cas d'écrire huit que huit mille. Pour ce qui est des grandes tueries que, selon lui, nous faisions, on peut dire que nous n'étions, en tout, qu'environ quatre cents soldats, que nous avions bien assez de mal à empêcher qu'on nous tuât ou qu'on nous prît vivants, et que, lors même qu'on nous eût amené les Indiens attachés, nous n'aurions pas pu nous rendre coupables de tant de meurtres et de tant de cruautés qu'il dit que nous commîmes. Je jure — amen ! — que chaque jour nous suppliions, au contraire, le Seigneur notre Dieu de nous préserver d'une déroute. Revenons à notre affaire.

Le vaillant roi Atalaric et l'orgueilleux guerrier Attila firent moins de carnage sur les champs catalans que nous n'en fîmes, d'après Gomara. Il dit aussi que nous détruisîmes plusieurs villes et *cues*, qui sont les temples de leurs idoles. Il a cru qu'en cela il faisait grand plaisir à ceux qui écoutent son histoire et il n'a pas voulu comprendre, en l'écrivant, que les véritables conquérants et les curieux lecteurs qui savent ce qui s'est passé pourront lui dire qu'il se trompe en tout ce qu'il écrit. Si dans toutes les autres histoires qu'il rédige il se conduit comme pour la Nouvelle-Espagne, on peut dire qu'il y est aussi dans l'erreur. Ce qui est remarquable, c'est qu'il élève les uns et rabaisse les autres; ceux qui ne se trouvèrent pas dans la campagne, il les y fait capitaines; il dit qu'un Pedro de Ircio commandait lors de la déroute en un village que nous appelâmes Almeria, tandis que le vrai commandant fut un certain Juan de Escalante, qui mourut dans cette affaire avec sept autres soldats. Il prétend que Juan Velasquez de Leon fut coloniser Guazacualco; tandis que ce qui est vrai, c'est que Gonzalo de Sandoval, natif d'Avila, fut ce colonisateur. Il dit aussi que Cortès fit brûler un Indien, officier de Montezuma, nommé Quezalpopoca, outre la ville qu'on incendia.

Gomara n'est pas plus fidèle en parlant de notre attaque contre le village de la forteresse d'*Anga-Panga;* il conte cet événement, mais nullement de la manière dont les choses se passèrent. Pour ce qui est de la proclamation que nous fîmes sur les plages de sable en nommant Cortès capitaine général et grand justicier, on l'a induit totalement en erreur. Au sujet de la prise d'un village de la province de Chiagas, appelé Chamula, il n'est pas exact, non plus, en ce qu'il dit. C'est bien pis encore quand il prétend que Cortès fit percer secrètement les navires qui nous avaient amenés; tandis qu'il est notoire que ce fut

sur l'avis de toute l'armée qu'il les fit échouer à notre vue, afin que les marins qui les montaient pussent nous aider à nous défendre et à nous battre. En ce qui regarde Juan de Grijalva, qui était un bon capitaine, il l'entame et l'amoindrit. Quant à Francisco Hernandez de Cordoba, il n'en parle pas, quoiqu'il eût découvert Yucatan. Pour ce qui est de Francisco de Garay, il prétend qu'il était déjà venu au Panuco avec quatre navires, avant qu'il y vînt avec la dernière flotte; sur quoi il se trompe comme en tout le reste. Au surplus, tout ce qu'il dit de l'arrivée du capitaine Narvaez et de la déroute que nous lui infligeâmes, il l'écrit comme on le lui a conté. Relativement aux batailles de Tlascala jusqu'à la conclusion de la paix, il reste bien loin de la réalité des événements. En ce qui regarde les combats de Mexico, quand nous fûmes défaits et chassés de la ville, on nous tua ou sacrifia huit cent soixante hommes, — je répète et dis : environ huit cent soixante soldats, car les hommes de Cortès et de Narvaez qui se réunirent pour soutenir Alvarado montaient réellement à treize cents ; or nous n'en conservâmes que quatre cent quarante, tous blessés. — Eh bien ! Gomara le raconte comme si rien n'était. Et lorsque nous rentrâmes à Mexico, il ne dit rien non plus des soldats qu'on nous tua ou blessa dans les assauts; on croirait que tout se passait pour nous comme si nous eussions été à la noce et en partie de plaisir. Mais pourquoi donc m'escrimé-je tant de la plume, pour tout conter, et faisé-je tant de frais d'encre et de papier? Car si dans tout ce que Gomara écrit il y va de ce train, c'est vraiment dommage. Et puisqu'il brille par le bon style, il devrait s'évertuer à en faire usage pour certifier ce qu'il écrit. Laissons ce propos et revenons à mon sujet. Après avoir reconnu que tout ce qu'a dit Gomara est bien loin de la vérité et que, par conséquent, cela fait du tort à beaucoup de gens, je reprends

le fil de mon récit et de mon histoire, bien persuadé, comme disent les Sages, que la meilleure manière de polir le style et de lui donner de la grâce, c'est de dire vrai dans tout ce qu'on écrit; la vérité voilera ma rudesse. Tout bien considéré, j'ai donc résolu de poursuivre mon dessein avec le style et les arguments qu'on verra plus loin, afin que mon travail soit mis à jour et qu'on voie les conquêtes de la Nouvelle-Espagne avec la clarté qui leur est due, et qu'ainsi Sa Majesté daigne reconnaître les grands et remarquables services que nous, les vrais auteurs de la conquête, lui rendîmes; car, venus en bien petit nombre avec le bon et fortuné capitaine Fernand Cortès, nous courûmes les plus grands dangers et nous lui conquîmes ces pays, part notable de tout le Nouveau-Monde, service pour lequel Sa Majesté nous a souvent récompensés, en sa qualité de notre souverain Seigneur et Roi très-chrétien. J'en resterai là, quoiqu'il y eût beaucoup à dire encore.

Je reprendrai donc la plume en main et je ferai comme le pilote prudent qui, soupçonnant les écueils, avance en s'aidant de la sonde : je ramènerai au chemin de la vérité ce que le chroniqueur Gomara a écrit, et je ne le ferai pas pour tout ce qu'il a dit; car s'il fallait, point par point, tout relever, il en coûterait plus pour glaner que pour faire la première et vraie moisson. Sur le récit que je vais faire, les chroniques pourront embellir, en comblant d'éloges et le capitaine Fernand Cortès et les valeureux conquérants; car une si grande et si sainte entreprise fut couronnée par nos mains, ainsi que ma plume en fait foi bien justement. Et ce ne sont pas des contes de pays inconnus; ce ne sont ni rêves, ni renchérissements. C'est hier, peut-on dire, que cela est arrivé. Qu'on examine bien ce qu'est la Nouvelle-Espagne, et qu'on voie ce que, sur elle, l'on écrit. Nous, nous ne dirons que ce

que nous avons vu de nos propres yeux comme étant la vérité, et nous ne parlerons nullement des contradictions et des faux rapports de ceux qui écrivent sur ouï-dire ; car nous savons que la vérité est chose sacrée. Je ne veux plus parler de tout cela, quoiqu'on y pût encore trouver beaucoup à dire, surtout au sujet des soupçons qu'on a eus de faux rapports qui furent faits au chroniqueur, lorsqu'il écrivit son histoire; car tout l'honneur et toute la gloire y sont attribués à Cortès, sans faire mémoire d'aucun de nos valeureux capitaines et vaillants soldats. On voit bien, par tout ce que Gomara écrit dans son livre, qu'il était dévoué à Cortès, car il l'a dédié à son fils, à qui le marquisat appartient actuellement, au lieu d'en faire hommage à notre Seigneur et Roi. Non-seulement, donc, le Francisco Lopez de Gomara écrivit tant de faussetés, mais encore il a fait tort à plusieurs écrivains et chroniqueurs qui ont parlé après lui des choses de la Nouvelle-Espagne, comme le docteur Illescas et Pablo Jovio, qui se guident sur son dire et écrivent ni plus ni moins comme lui-même. De sorte que, s'ils ont ainsi écrit à ce sujet, c'est parce que Gomara les a induits en erreur.

CHAPITRE XIX

Comme quoi nous revînmes encore avec une autre flotte aux pays récemment découverts, ayant pour capitaine Fernand Cortès, qui fut plus tard marquis del Valle et posséda d'autres dignités. Difficultés qui s'élevèrent pour empêcher qu'il fût nommé commandant.

Vers le quinzième jour du mois de novembre de l'an quinze cent dix-huit, le capitaine Juan de Grijalva étant de retour de ses nouvelles découvertes — ainsi que nous l'avons raconté, — le gouverneur Diego Velasquez prenait

ses mesures pour envoyer une autre flotte beaucoup plus considérable que les précédentes. A cette fin, il avait déjà réuni dix navires dans le port de Santiago de Cuba. Quatre d'entre eux étaient ceux-là mêmes avec lesquels nous étions revenus lors de l'affaire de Juan de Grijalva. On les avait carénés et remis en état. Les six autres avaient été réquisitionnés partout dans l'île. Le gouverneur les fit approvisionner de pain de cassave et de porc salé; car il n'y avait alors dans l'île ni bœufs, ni moutons. Ces provisions, du reste, ne devaient servir que pour arriver à la Havane, puisque c'est là qu'on se proposait de faire et qu'on fit en effet tous les vivres. Laissons ce discours et venons-en à dire les désaccords qui eurent lieu pour élire le commandant de cette expédition. Il y eut des contestations nombreuses, parce que quelques personnes de distinction voulaient qu'on envoyât un certain capitaine, très-qualifié, appelé Vasco Porcallo, proche parent du comte de Ferias. Mais Velasquez eut peur qu'il ne se soulevât avec la flotte, parce qu'il était très-audacieux. D'autres prétendaient qu'on choisît Agustin Vermudez, ou Antonio Velasquez Borrego, ou Bernardino Velasquez, parents du gouverneur Diego Velasquez. Quant à nous, les soldats qui nous trouvions présents, nous demandions qu'on nous envoyât encore une fois Juan de Grijalva, parce qu'il était bon capitaine et qu'il ne donnait prise à aucune inculpation, ni dans sa personne ni dans ses aptitudes à commander. Tandis que les choses et les pourparlers se poursuivaient comme je viens de dire, deux grands favoris de Diego Velasquez, Andrès de Duero, son secrétaire, et Amador de Lares, contrôleur de Sa Majesté, s'associèrent secrètement avec un bon hidalgo nommé Fernand Cortès, natif de Medellin. Il était fils de Martin Cortès de Monroy et de Catalina Pizarro Altamirano, hidalgos tous les deux, quoique pauvres. Fernand était donc

un Cortès y Monroy par son père, et un Pizarro y Altamirano par origine maternelle. Il appartenait à l'une des bonnes descendances de l'Estramadure; il avait à Cuba une commanderie d'Indiens, et, peu de temps auparavant, il avait contracté mariage, par suite d'amourettes, avec une dame appelée doña Catalina Juarez Pacheco, fille de Diego Juarez Pacheco, natif d'Avila, déjà défunt, et de Marie de Mercaida, originaire de Biscaye. Elle était sœur de Juan Juarez Pacheco, lequel, après la conquête de la Nouvelle-Espagne, devint habitant de Mexico et fut de la suite du commandeur. A propos de ce mariage, Cortès eut bien des chagrins et souffrit même la prison, parce que Diego Velasquez embrassa les intérêts de la future, ainsi que d'autres le raconteront en détail. Pour moi, je passerai outre, pour m'expliquer sur l'association. Elle eut lieu de la façon que je vais dire.

Les deux grands favoris de Velasquez complotèrent de faire donner à Fernand Cortès le commandement général de toute la flotte, à la condition de partager entre eux trois l'apport en or, argent et joyaux qui formerait la part de Cortès; car Diego Velasquez, sous le sceau du secret, envoyait pour qu'on fît des échanges, et non dans un but de colonisation. Ayant fait cet accord, Duero et le contrôleur commencèrent à agir sur Velasquez de telle sorte, ils s'exprimèrent en termes si bons et si mielleux, faisant de grands éloges de Cortès, assurant que c'était bien l'homme à qui convenait cet emploi; que ce serait un chef intrépide et certainement très-fidèle à Velasquez, dont il était le filleul, — car le gouverneur avait été le parrain de son mariage avec Catalina Juarez Pacheco; — tant ils firent enfin, qu'ils le laissèrent convaincu, et Cortès fut nommé capitaine général. Et, comme Andrès de Duero était le secrétaire du gouverneur, il s'empressa de formuler les pouvoirs par écrit : il les fit, comme on

dit, de bonne encre, bien amples, au gré de Cortès, et il les lui apporta dûment signés.

Lorsque son élection fut rendue publique, elle plut à quelques personnes, tandis que d'autres en eurent du dépit. Un dimanche, Diego Velasquez se rendait à la messe; et, en sa qualité de gouverneur, il était accompagné des personnes les plus qualifiées de la ville, ayant pris soin de placer Cortès à sa droite, pour lui faire honneur. Une sorte de truand, que l'on appelait Cervantès le Fou, marchait devant eux, grimaçant et disant des bouffonneries pour l'amusement de ses patrons : « Diego ! Diego ! quel capitaine tu choisis là ! Il est de Medellin, en Estramadure; capitaine bien fortuné ! J'ai peur, Diego, qu'il ne t'échappe en se soulevant avec sa flotte. Je le tiens pour très-expert en ses affaires... » Il lançait d'autres folies, toutes empreintes de mauvais desseins. Et parce qu'il les disait dans ce sens, Andrès de Duero, qui marchait à côté de Cortès, le frappait sur la nuque en lui criant : « Tais-toi, ivrogne, bouffon ! Cesse d'être un coquin ; nous savons bien que ce n'est pas de toi que viennent ces malices, sous le couvert de plaisanteries. » Mais le fou continuait : « Vive, vive mon patron Diego ! Vive son fortuné capitaine Cortès ! Et je te le jure, mon maître Diego, pour ne pas te voir pleurer la mauvaise emplette que tu viens de faire, je veux m'en aller avec Cortès vers ces riches contrées. » On tint pour sûr que les Velasquez, parents du gouverneur, donnèrent des pièces d'or à ce mauvais plaisant pour qu'il lançât ces malices sous le couvert de bouffonneries. Or, tout cela devint vérité, comme il l'avait annoncé. On dit que les fous frappent souvent juste quand ils parlent.

Fernand Cortès fut donc élu, grâce à Dieu, pour l'exaltation de notre sainte foi et pour le service de Sa Majesté, ainsi qu'il sera dit par la suite.

CHAPITRE XX

Des choses que fit et disposa Fernand Cortès après avoir été élu commandant, comme j'ai dit.

Cortès, ayant donc été choisi pour général de la flotte dont j'ai parlé, se mit à chercher toutes sortes d'armes, aussi bien les fusils que les poudres et les arbalètes, et tout autant de munitions de guerre qu'il fut possible d'en acquérir. Il prit soin aussi de se prémunir de tous les moyens d'échange, ainsi que de bien d'autres choses d'utilité pour ce voyage. Au surplus, il commença à soigner et à parer sa personne beaucoup plus qu'il n'en avait l'habitude. Il mit un panache à plumes et un médaillon d'or, qui lui allaient fort bien. Mais il n'avait réellement pas de quoi subvenir à toutes ces dépenses, car il était alors pauvre et couvert de dettes. Il avait à la vérité une bonne commanderie d'Indiens, et des mines d'or qui donnaient un revenu satisfaisant; mais, comme il était nouvellement marié, il dépensait tout à se bien tenir, et en parures pour sa compagne. Doué d'un naturel affable, il était recherché et plaisait par sa conversation. Il avait été deux fois *alcalde* dans le bourg de Santiago de Boroco, où il résidait. C'est un emploi qui, dans ces pays-là, fait beaucoup d'honneur. Or, deux négociants de ses amis, Jacques ou Jérôme Trias et Pedro de Jerez, le voyant capitaine et en voie de prospérité, lui prêtèrent quatre mille piastres, et lui avancèrent des marchandises à payer sur le revenu de ses Indiens. Il fit aussitôt fabriquer des torsades dorées, qu'il ajusta sur des vêtements de velours. Il commanda des étendards et des drapeaux brodés d'or, ajoutant aux armes de notre Roi et

Seigneur une croix sur chaque face, avec cette inscription en latin : « Frères, suivons le signe de la croix sainte, animés d'une foi sincère; avec elle nous vaincrons » En même temps, il fit crier ses proclamations, battre ses tambours, sonner ses trompettes, au nom de Sa Majesté et, pour Elle, au nom de Diego Velasquez; afin que toutes personnes qui voudraient aller avec lui aux terres nouvellement découvertes, pour en faire la conquête et les coloniser, sussent bien qu'il leur serait donné là part d'or, d'argent ou de bijoux qu'on y gagnerait, ainsi que des commanderies d'Indiens après pacification complète, conformément aux pouvoirs que Velasquez tenait de Sa Majesté. Or, ces pouvoirs, dont les crieurs parlaient, n'étaient pas encore arrivés de Castille avec le chapelain Benito Martinez, que Velasquez y avait envoyé dans le but de les demander, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre qui en a traité. La nouvelle de l'expédition s'étant répandue dans l'île entière de Cuba, et Cortès ayant écrit partout à ses amis qu'ils se préparassent à entreprendre avec lui ce voyage, les uns vendaient leurs propriétés pour se procurer des armes et des chevaux, d'autres s'occupaient à faire de la cassave et du porc salé; ils piquaient leurs armures, et s'approvisionnaient le mieux possible du nécessaire. De sorte que nous nous réunîmes plus de trois cents soldats à Santiago de Cuba, où s'effectua le départ de la flotte. De la maison même de Diego Velasquez partirent les principaux parmi les employés à son service, entre autres un certain Diego Ordas, son premier majordome, que le gouverneur lui-même prit soin d'envoyer, pour qu'il surveillât et pût éviter tout mauvais complot dans l'expédition; car il se défia toujours de Cortès, sans le laisser comprendre. Partirent aussi un Francisco de Morla et un Escobar, Martin Ramos de Lares Vizcaino, et plusieurs autres amis et commen-

saux de Diego Velasquez. Et moi, je m'inscris à la suite de ce petit nombre de soldats dont je fais ici mémoire, sans parler des autres. Mais, quand il en sera temps, je nommerai tous ceux dont j'aurai gardé le souvenir. Cortès mettait beaucoup d'ardeur à hâter le départ de sa flotte; il se montrait très-pressé en toutes choses : c'est que la malveillance et l'envie régnaient toujours dans les cœurs des parents de Diego Velasquez. Ils tenaient pour affront que le gouverneur se fût méfié d'eux, et donnât cet emploi et ce commandement à Cortès, sachant fort bien qu'il l'avait eu pour ennemi peu de jours auparavant, à propos de son mariage avec Catalina Juarez la Mercaida, ainsi que je l'ai déjà raconté. Pour ces raisons, ils propageaient partout leurs médisances contre leur parent et même sur Cortès, employant tous les moyens pour faire naître la discorde entre eux et obtenir, n'importe par quelle voie, que les pouvoirs de Cortès fussent révoqués. Cortès était bien averti de toutes ces choses; aussi ne s'éloignait-il point du gouverneur, auquel il ne cessait de faire toutes les démonstrations d'un serviteur dévoué, assurant qu'il ferait de lui un seigneur illustre et riche, en peu de temps. Au surplus, Andrès de Duero donnait avis à Cortès de presser son embarquement; car on avait réussi à changer les résolutions de Velasquez, au moyen des importunités de ses parents. Dès que Cortès en eut connaissance, il pria sa femme, doña Catalina Juarez la Mercaida, d'embarquer sur-le-champ tout ce qu'elle se proposait d'envoyer en provisions, et autres douceurs habituellement réservées aux maris en pareilles circonstances. Il avait, du reste, déjà fait publier à son de trompe et avertir maîtres, pilotes et soldats, qu'à tels jour et nuit personne ne restât à terre. Et après ces ordres donnés, les voyant tous à bord, il fut prendre congé de Diego Velasquez, en compagnie de ses grands amis et camarades

Andrès de Duero, le contrôleur Amador de Lares et la plupart des gens de qualité qui habitaient cette ville. Après force promesses et embrassements nombreux de Cortès au gouverneur, et du gouverneur à Cortès, celui-ci prit enfin congé; et le jour suivant, de fort bonne heure, ayant entendu la messe, nous gagnâmes nos navires. Diego Velasquez en personne, avec grand nombre d'hidalgos, vint de nouveau accompagner Cortès jusqu'au moment de faire voile. Le temps étant favorable, nous arrivâmes en peu de jours au bourg de la Trinidad. Je dirai bientôt comment nous entrâmes au port et descendîmes à terre, et tout ce qui arriva à Cortès en ce lieu; de même qu'on a vu les contrariétés qu'il éprouva jusqu'à ce qu'il fût choisi pour commandant, et tout ce que j'ai déjà raconté. Et, à ce sujet, voyez ce que dit Gomara en sa chronique, et vous nous trouverez bien en désaccord. Tandis qu'Andrès de Duero était le secrétaire du commandement de Cuba, il en fait un négociant. Quant à Diego de Ordas, qui part actuellement avec Cortès, il le fait partir avec Grijalva. Laissons là le Gomara et sa mauvaise histoire, et disons comment nous débarquâmes avec Cortès au bourg de la Trinidad.

CHAPITRE XXI

De ce que fit Cortès à son arrivée au bourg de la Trinidad; des civils et militaires qui nous y réunîmes pour partir en sa compagnie, et de ce qui nous advint encore.

Après que nous eûmes débarqué au port de la Trinidad et que la nouvelle s'en fut répandue parmi ses habitants, ceux-ci se hâtèrent d'aller à la rencontre de Cortès pour le recevoir, ainsi que nous tous qui venions avec lui, et

pour nous donner la bienvenue. Et comme il y avait déjà d'excellents hidalgos dans cette résidence, ils prirent Cortès pour leur hôte et l'amenèrent avec eux. Notre capitaine, ayant placé son étendard devant sa demeure et fait crier ses rappels comme à Santiago, ordonna la recherche de toutes les arbalètes et espingoles qu'il serait possible de trouver, ainsi que l'achat de bien d'autres choses nécessaires, y compris les provisions de bouche. Une nombreuse famille d'hidalgos, tous frères, partit de cette ville pour venir avec nous : ce furent le capitaine Pedro de Alvarado, et Gonzalo, et Jorge, et Gomez, et Juan de Alvarado. Ce dernier, surnommé « le Vieux, » était un bâtard. Le capitaine Pedro de Alvarado est celui-là même que je mentionne si souvent dans ce récit. Partirent aussi de cette ville Alonso de Avila, natif d'Avila, qui avait été déjà notre commandant dans l'expédition de Grijalva; et Juan de Escalante; et Pedro Sanchez Farfan, natif de Séville; et Gonzalo Mejia, qui devint trésorier dans les choses de Mexico; et un certain Vaena; et Juanès de Fuenterravia; et Cristobal de Oli, homme valeureux qui devint mestre de camp lors de la prise de Mexico et dans toutes les campagnes de la Nouvelle-Espagne; et Ortiz, le musicien; et un Gaspar Sanchez, neveu du trésorier de Cuba; et un Diego de Pineda, ou Pinedo; et un Alonso Rodriguez, qui possédait des mines d'or fort riches; et un Bartolomé Garcia, et bien d'autres hidalgos dont je ne me rappelle pas les noms, tous gens de grande valeur. Cortès écrivit de la Trinidad au bourg de Santispiritus, situé dix-huit lieues plus loin, pour faire savoir à tous ses habitants comme quoi il entreprenait ce voyage au service de Sa Majesté; il s'exprimait en paroles séduisantes et faisait des promesses bien propres à lui attirer un grand nombre de personnes de qualité qui résidaient dans ce bourg. C'étaient Alonso Hernandez Puertocar-

rero, cousin du comte de Medellin, et Gonzalo de Sandoval, alguazil mayor, qui devint huit mois gouverneur et fut capitaine dans la Nouvelle-Espagne, et Juan Velasquez de Leon, parent du gouverneur Velasquez, et Rodrigo Rangel, et Gonzalo Lopez de Ximena, avec son frère Juan Lopez, et Juan Sedeño. Ce Juan Sedeño était un habitant de ce bourg, et je le dis ici, parce qu'il y avait dans l'expédition deux autres Juan Sedeño. Tous ceux que je viens de nommer, gens au cœur généreux, partirent pour la Trinidad où Cortès se trouvait; et comme il en reçut avis, il fut à leur rencontre, pour les recevoir, avec nous tous qui venions en sa compagnie. On tira des salves d'artillerie; Cortès leur témoigna grande affection et ils le traitèrent avec respect.

Disons maintenant que toutes les personnes que je viens de nommer possédaient dans leurs habitations des fabriques de pain de cassave et des troupeaux de porcs, non loin du bourg. Chacun prit soin d'augmenter les provisions le plus possible. Pendant qu'on recrutait ainsi des hommes, on cherchait aussi des chevaux, mais ils étaient fort rares et chers en ce temps-là. Or, comme Alonso Hernandez Puertocarrero, l'hidalgo que j'ai déjà nommé, n'avait ni cheval, ni moyen d'en acheter, Cortès fit pour lui l'acquisition d'une jument grise qu'il paya avec les torsades d'or dont il avait orné son pourpoint de velours — ainsi que je l'ai dit plus haut. — Sur ces entrefaites, un navire de la Havane arriva à la Trinidad, conduit par un Juan Sedeño, habitant de la Havane, avec une cargaison de pain de cassave et de porcs qu'il allait vendre à un établissement de mines d'or situé près de Santiago de Cuba. En descendant à terre, le Juan Sedeño fut baiser les mains à Cortès qui, après de longs pourparlers, finit par lui acheter à crédit, et le navire, et les porcs, et la cassave.... et le Juan Sedeño s'en vint avec nous. Nous

avions ainsi onze navires et, grâce à Dieu! tout procédait pour nous avec bonheur. Les choses en étaient là, lorsque Diego Velasquez envoya des lettres et des ordres pour mettre empêchement au départ de Cortès. On va voir ce qui en arriva.

CHAPITRE XXII

Comme quoi Diego Velasquez envoya en poste deux de ses serviteurs à la Trinidad avec des pouvoirs et des ordres pour enlever à Cortès son commandement et prendre sa flotte; et ce qui se passa, je vais le dire à la suite.

Je veux revenir un peu sur mes pas dans ce récit, pour dire qu'après notre départ de Santiago de Cuba, avec tous nos navires, ainsi que je l'ai raconté, on tint à Velasquez de tels propos contre Cortès qu'on réussit à changer ses desseins. On l'accusait, en effet, d'être déjà en révolte, assurant qu'il était parti du port comme à la sourdine et qu'on l'avait entendu se vanter qu'il serait capitaine, quel que pût être le regret de Velasquez à ce sujet, et que, pour ce motif, il avait fait embarquer nuitamment ses soldats, afin que, si l'on lui retirait le commandement, il fût en mesure, malgré tout, de faire voile. On ajoutait que Velasquez avait été trompé par son secrétaire Andrès de Duero et par son contrôleur Amador de Lares, qui, par suite de conventions avec Cortès, avaient réussi à lui faire donner ce commandement. Ceux qui trempèrent surtout dans le complot ayant pour but le retrait des pouvoirs de Cortès, ce furent les parents de Velasquez et un vieillard appelé Juan Millan, qu'on surnommait l'astrologue. D'aucuns disaient qu'il avait son point de folie et que c'était un étourdi ; mais le fait est que le vieillard disait souvent à Diego Velasquez : « Maître, pre-

nez garde ! C'est maintenant que Cortès va tirer vengeance de ce que vous le fîtes mettre en prison ; et comme il est rusé, il vous perdra, si vous n'y portez remède promptement. » Ayant donné crédit à ces paroles et à bien d'autres encore, il envoya sans délai deux écuyers de confiance avec des ordres et des lettres patentes pour l'*alcalde mayor* de la Trinidad, Francisco Verdugo, qui était son beau-frère. Par ces lettres, il ordonnait qu'en tout état de choses on retirât la flotte à Cortès, puisqu'il n'en était plus commandant, ses pouvoirs ayant été révoqués et confiés à Vasco Porcallo. Les envoyés portaient aussi des lettres pour Diego Ordas, pour Francisco de Morla et pour tous les amis et parents de Velasquez, afin que, de toutes façons, la flotte lui fût retirée. Cortès, instruit de tout cela, parla secrètement à Ordas, ainsi qu'à tous les soldats et habitants de Trinidad qui lui parurent susceptibles de faire bon accueil aux dispositions du gouverneur Diego Velasquez ; il leur adressa de tels discours et les captiva par de telles promesses, qu'il s'en fit des serviteurs dévoués, et même Diego Ordas s'adressa de suite à Francisco Verdugo, l'*alcalde mayor*, conseillant qu'on ne parlât pas de l'affaire et qu'on la tînt secrète. Il lui donna pour raison que jusqu'alors il n'avait remarqué rien d'étrange en Cortès qui, au contraire, se montrait très digne serviteur de Velasquez. Il ajoutait que si l'on prétendait agir pour le gouverneur en reprenant la flotte, tandis que Cortès comptait pour appui grand nombre d'hidalgos devenus ennemis de Velasquez pour n'en avoir pas obtenu de bons Indiens, tandis qu'encore, outre les hidalgos ses amis, Cortès avait sous la main une bonne troupe de soldats, et qu'au surplus il était très-entreprenant.... qu'on réfléchît bien que ce serait mettre la discorde dans la ville, avec le risque de se voir soi-même saccagé, volé et peut être pis encore.

Les choses s'arrêtèrent ainsi sans bruit. L'un des commissionnés pour porter les lettres s'en vint avec nous ; on l'appelait Laso. Quant à l'autre messager, Cortès le mit à profit pour écrire à Velasquez, en termes très-soumis et très-affectueux, qu'il était émerveillé de voir que Sa Grâce eût pu prendre une semblable mesure, et que son plus grand désir serait de servir Dieu, Sa Majesté et lui-même au nom du Roi ; qu'il le suppliait de ne pas écouter davantage ses parents les Velasquez, et de ne plus varier dans ses desseins pour un vieux fou comme Juan Millan. Il écrivit aussi à tous ses amis, et particulièrement à Duero et au contrôleur, ses deux associés. Cela fait, il occupa ses soldats à mettre les armes en état ; il employa les forgerons du lieu à fabriquer sans cesse des fers de lance ; il ordonna aux arbalétriers d'épuiser les entrepôts, pour qu'ils eussent grandes provisions de flèches ; il invita les forgerons à partir avec nous et ils partirent en effet. Notre séjour dans cette ville dura douze jours. Je m'arrêterai là, pour dire comment nous nous embarquâmes pour la Havane. Je désire aussi que ceux qui me liront voient bien la différence qu'il y a entre mon dire et la relation de Francisco Gomara, lorsqu'il prétend que Diego Velasquez fit parvenir à Ordas l'ordre d'inviter Cortès à dîner à bord d'un navire avec lequel il l'amènerait prisonnier à Santiago. Il inscrit dans sa chronique encore bien d'autres choses dont je ne parle point, pour ne pas allonger mon récit. C'est aux curieux lecteurs qu'il appartient de décider si l'on reste en meilleur chemin en suivant ce que les yeux ont vu, qu'en prenant pour guide Gomara qui ne vit rien. Revenons à notre sujet.

CHAPITRE XXIII

Comme quoi le capitaine Fernand Cortès s'embarqua avec tous ses hommes, civils et militaires, pour aller à la Havane, par la route du sud, et envoya au même port un autre navire par la route nord; et ce qui advint encore.

Cortès ayant vu que nous n'avions plus rien à faire à Trinidad, fit avertir tous les civils et militaires qui s'étaient rassemblés pour marcher en sa compagnie, qu'ils eussent à s'embarquer avec lui à bord des navires destinés à suivre la route du sud. Quant à ceux qui voudraient aller par terre à la Havane, ils devaient se joindre à Pedro de Alvarado, qui avait mission de recruter d'autres gens de guerre dans des établissements placés sur la route même de cette ville; car Alvarado était très-affable et possédait un tact particulier pour le recrutement. Je fus par terre avec lui et avec plus de cinquante autres soldats.

Laissons tout cela, et je dirai que Cortès ordonna à un hidalgo de son intimité, nommé Juan de Escalante, de s'en aller avec un navire par la route nord. Il donna l'ordre aussi que tous les civils de l'expédition fussent par terre. Les dispositions étant prises de la sorte, Cortès s'embarqua à bord du navire amiral pour faire voile vers la Havane. Tous les autres navires le suivirent; mais il paraît qu'en naviguant de conserve, ils perdirent de vue pendant la nuit le vaisseau commandant, et qu'ils arrivèrent seuls à bon port. De notre côté, nous atteignîmes par terre la Havane avec Pedro de Alvarado; le navire avec lequel Juan Escalante avait suivi la route nord était arrivé pareillement, et les chevaux aussi par la voie de terre.... Mais Cortès ne venait pas, et personne ne savait

rien de lui, ni du lieu où il se trouvait. Cinq jours se passèrent sans nouvelles de son navire. De sorte que la crainte nous vint qu'il se fût perdu sur les Jardines, près des îles de Pinos, passage rempli de récifs, à dix ou douze lieues de la Havane. Nous fûmes tous d'avis que les trois navires qui calaient le moins d'eau iraient à sa recherche. Or, en apprêts de départ et en débats pour savoir si l'un, si l'autre, si Pedro ou Sancho partirait, deux jours se passèrent encore, et Cortès ne paraissait pas. Il y eut alors entre nous des pourparlers et des réunions en semi-goguette, pour savoir qui serait le capitaine en l'absence de Cortès. Celui qui intrigua le plus en cette affaire, ce fut Diego Ordas, en sa qualité de majordome de Velasquez, qui l'avait envoyé dans l'unique but d'éviter que le commandant se révoltât avec la flotte. Laissons cela et revenons à Cortès. Comme il montait le navire du plus fort tonnage, ainsi que je l'ai déjà dit, il toucha fond et resta en quelque sorte à sec, vers l'île de Pinos, près des Jardines, où il y a abondance d'écueils. Le navire ne put plus naviguer; de sorte qu'il fallut donner l'ordre de le décharger le plus tôt possible, au moyen du canot, en transportant le chargement à terre, près de là. Aussitôt qu'il fut mis à flot et put nager, on le conduisit en lieu plus profond, on remit à bord ce qui avait été transporté à terre, on fit voile, et on poursuivit la route jusqu'à la Havane. Quand Cortès débarqua, la plupart d'entre nous, civils et militaires, se réjouirent de son arrivée. Il faut excepter ceux qui aspiraient au commandement; mais les intrigues cessèrent. Après que nous l'eûmes installé dans la maison de Pedro Barba, lieutenant de la ville au nom de Diego Velasquez, il déploya ses étendards et les fit arborer devant sa demeure. Il ordonna des rappels comme précédemment. C'est de là, de la Havane même, que vint avec nous l'hidalgo Francisco de Montejo. J'en parle bien

souvent dans mon récit, car après la prise de Mexico, il fut adelantado et gouverneur de Yucatan et de Honduras Partirent aussi : Diego Soto, de Toro, qui devint majordome de Cortès dans les affaires de Mexico; un certain Angulo; et Garcé Caro; et Sebastian Rodriguez; et un Pacheco; et un certain Gutierrez; et un Rojas (je ne veux pas dire Rojas le riche); et un jeune garçon appelé Santa Clara; et deux frères qu'on nommait les Martinez del Frejenal; et un Juan de Najara (je ne veux pas dire le Sourd du jeu de paume de Mexico); tous ces hommes étaient des gens de qualité, et je n'en mentionne pas d'autres, parce que je ne me rappelle pas leurs noms. Les voyant tous réunis, Cortès se réjouit extrêmement, et aussitôt il envoya un navire à un village d'Indiens qui se trouvait à la pointe de Guaniguanico, où l'on faisait du pain de cassave et grand commerce de porcs, afin qu'on en prît un plein chargement. Cet établissement appartenait au gouverneur Diego Velasquez. Il choisit pour commandant de l'expédition Diego Ordas, en sa qualité de majordome des possessions de Velasquez, et il l'envoya, en réalité, dans le but de l'éloigner de sa personne, n'ignorant point qu'il ne lui avait pas été favorable quand on mit en question qui serait capitaine pendant que Cortès était retenu à l'île de Pinos où son navire avait échoué. Il l'expédia donc, pour n'avoir pas un contrôleur de ses actes, lui enjoignant de rester, après avoir fait son chargement, dans le port même de Guaniguanico, jusqu'à ce que vînt le rejoindre un autre navire qui arriverait par le nord. Ils devaient aller tous deux de conserve jusqu'à Cozumel, ou bien on lui donnerait avis, par des Indiens en canot, de ce qu'il aurait à faire.

Redisons encore que Francisco de Montejo et tous les habitants de la Havane nous approvisionnèrent grandement en pain de cassave et en porcs, vu qu'il n'y avait

pas autre chose sur place. En même temps, Cortès fit retirer des navires toute l'artillerie, qui consistait en dix pièces de bronze et quelques fauconneaux, et il commissionna un artilleur, nommé Juan de Mesa, un Levantin, appelé Arbenga, et un Juan Catalan, pour qu'on les nettoyât et mît à l'épreuve et pour que, boulets et poudre, tout fût bien en état. Il leur donna du vin et du vinaigre pour servir à ce nettoiement, leur adjoignant, comme auxiliaire, un certain Bartolome Usagre. Il ordonna aussi qu'on apprêtât les arbalètes, les cordes, les noix des fusils, les magasins; qu'on s'exerçât au tir et qu'on calculât à combien de pas arrivait la portée de chaque arme. Comme, d'ailleurs, il y avait beaucoup de coton en ce pays de Havane, nous fîmes des armures très-bien matelassées, ce qui est excellent pour des engagements avec des Indiens, parce qu'ils font beaucoup usage de la pique, de la flèche et de la lance, et tirent des pierres comme grêle.

Ce fut à la Havane que Cortès commença à monter sa maison et à se traiter en grand seigneur. Son premier maître d'hôtel fut un Guzman, qui ne tarda pas à mourir ou fut tué par les Indiens. Je ne veux pas dire Cristoval de Guzman, qui devint majordome de Cortès et prit Guatemozin, dans les guerres du Mexique. Il eut aussi pour valet de chambre un Rodrigo Rangel, et, pour majordome, un Juan de Caceres, qui devint fort riche après la prise de Mexico.

Tout cela étant en ordre, il nous fit avertir que nous eussions à nous embarquer, et que les chevaux fussent distribués sur tous les navires. On installa des râteliers, et on fit provision de beaucoup de maïs et d'herbe sèche. Je veux ici, pour mémoire, mentionner tous les chevaux et juments qui furent embarqués :

Capitaine Cortès : un cheval châtain zain, qui mourut à Saint-Jean d'Uloa;

Pedro de Alvarado et Hernando Lopez de Avila : une jument châtain, très-bonne, de brio et de course. En arrivant à la Nouvelle-Espagne, Pedro de Alvarado acheta sa moitié à son associé ou la lui prit par force ;

Alonso Hernandez Puertocarrero : une jument grise, bonne à la course, que Cortès lui procura en échange de ses torsades d'or ;

Juan Velasquez de Leon : une autre jument grise, très-puissante, que nous appelions l'*Écourtée*, très-vive et bonne coureuse ;

Cristobal de Oli : un cheval bai brun, très-bon ;

Francisco de Montejo et Alonso de Avila : un cheval alezan brûlé, bien peu propre à la guerre ;

Francisco de Morla : un cheval bai brun, vif et bon coureur ;

Juan de Escalante : un cheval bai clair. Il ne fut pas bon ;

Diego de Ordas : une jument grise, stérile, passable, bien que mauvaise coureuse ;

Gonzalo Dominguez, cavalier consommé : un cheval bai brun, très-bon et excellent coureur ;

Pedro Gonzalez de Truxillo : un bon cheval bai, qui courait fort bien ;

Moron, habitant de Vaimo : un cheval aubère, aux pieds tachés, très-tracassier ;

Vaena, de la Trinidad : un cheval aubère, un peu tacheté de noir ; ne fut pas bon ;

Lares, l'excellent cavalier : un cheval très-bon, bai un peu clair, bon coureur ;

Ortiz, le musicien, et Bartolomé Garcia, propriétaire des mines d'or : un très-bon cheval noir dit le *Muletier*. Ce fut un des meilleurs chevaux qui vinrent avec la flotte ;

Juan Sedeño, de la Havane : une jument baie, qui mit bas à bord. Ce Juan Sedeño fut le plus riche de l'expédi-

tion, puisqu'il vint avec son navire, sa jument, un nègre, du pain de cassave et des porcs, et alors qu'on ne pouvait trouver ni chevaux ni nègres, si ce n'est à prix d'or; ce qui explique, du reste, que nous n'eussions pas nous-mêmes plus de chevaux, puisqu'il n'y en avait point.

Je les laisserai là, et je dirai ce qui advint au moment où nous allions nous embarquer.

CHAPITRE XXIV

Comme quoi Diego Velasquez envoya son employé, appelé Gaspar de Garnica, avec pouvoirs et commandements, pour que, en tout état de choses, on arrêtât Cortès et qu'on lui retirât la flotte; et de ce qui se fit à ce propos.

Il est indispensable que quelques-uns des événements de ce récit retournent sur leurs pas, pour chercher leur raison d'être, afin que ce qui en est ici décrit puisse être bien compris. Et je dis cela, parce que, aussitôt que Diego Velasquez sut et tint pour certain que Francisco Verdugo, son beau-frère et son lieutenant au bourg de la Trinité, n'avait pas voulu obliger Cortès à abandonner la flotte, et qu'au contraire il s'était joint à Diego de Ordas pour favoriser son départ, on dit qu'il entra dans une telle fureur, qu'il en poussait des rugissements. Il accusait le secrétaire Andrès de Duero et le contrôleur Amador de Lares de l'avoir trompé en traitant avec Cortès, qui déjà s'éloignait insoumis. Il résolut d'envoyer un de ses employés à Pedro Barba, son lieutenant de la Havane, avec des lettres et des ordres. Il écrivit aussi à tous ses parents qui résidaient dans cette ville, surtout à Diego de Ordas et à Juan Velasquez de Leon, qui étaient ses amis et appartenaient à sa parenté, les suppliant en termes affectueux que, ni volontairement, ni par force, ils

ne laissassent échapper la flotte; que l'on arrêtât Cortès sans délai, et qu'on le lui envoyât à Santiago de Cuba, sous bonne garde, en qualité de prisonnier. Lorsqu'arriva Garnica, — c'est ainsi qu'on appelait l'émissaire qui fut envoyé à la Havane avec lettres et commandements, — on sut de quels ordres il était porteur. C'est par ce messager lui-même que Cortès eut avis de ce que Velasquez avait expédié, et voici comment : il paraît qu'un frère de la Merced, qui se donnait pour serviteur de Velasquez et qui vivait dans son entourage, écrivit à un autre frère de son ordre, appelé Fray Bartolomé de Olmedo, qui était de l'expédition; or, dans cette lettre, ses deux associés, Andrès de Duero et le contrôleur, instruisaient Cortès de ce qui se passait.

Reprenons le fil de notre récit. Comme Cortès avait envoyé Ordas en approvisionnement avec un navire, ainsi que je l'ai conté, il n'y avait plus que Juan Velasquez de Leon qui pût lui faire opposition. Mais à peine lui parla-t-il, qu'il le mit dans ses intérêts, parce que le Juan Velasquez de Leon n'était pas au mieux avec son parent, qui ne lui avait pas donné de bons Indiens. De sorte que, parmi ceux qui avaient reçu des lettres du gouverneur, aucun n'embrassait sa cause; tous, au contraire, se prononçaient pour Cortès, et le lieutenant Pedro Barba avec plus d'ardeur que les autres. Au surplus, les frères hidalgos Alvarado, Alonso Hernandez Puertocarrero, Francisco Montejo, Cristobal de Oli, Juan de Escalante, Andrès de Monjaraz et son frère Gregorio de Monjaraz, et nous tous, enfin, nous aurions donné nos vies pour Cortès. Il s'ensuit que, si à Trinidad on passa sous silence les ordres reçus, on en fit moins de cas encore à la Havane. Ce fut par Garnica lui-même que le lieutenant Pedro Barba écrivit à Diego Velasquez, lui disant « qu'il n'avait pas osé arrêter Cortès, parce qu'il était fort appuyé par

ses hommes, et qu'on eut la crainte de les voir mettre la ville à sac, la piller, embarquer ses habitants et les emmener avec eux; que, du reste, il a pu se convaincre que Cortès est un fidèle serviteur, et qu'au surplus il n'a pas osé faire autre chose ». D'autre part, Cortès écrivit à Velasquez en termes fort soumis, avec mille promesses, — comme il les savait très-bien faire, — l'avertissant qu'il partirait le lendemain, et qu'il serait son serviteur.

CHAPITRE XXV

Comme quoi Cortès fit voile avec tout son monde, civils et militaires, vers l'île de Cozumel, et ce qui lui advint en ce lieu.

Nous ne devions passer revue qu'en arrivant à Cozumel. Cortès fit embarquer les chevaux et ordonna à Pedro de Alvarado de suivre la route nord avec un bon navire appelé *San Sebastian*, enjoignant à son pilote de l'attendre à la pointe de San Antonio, où il devait rallier les autres navires pour naviguer de conserve jusqu'à Cozumel. Il envoya un messager à Diego de Ordas qui avait été aux provisions et se trouvait sur la route nord, avec ordre d'attendre aussi pour suivre la même conduite. Cela fait, le dixième jour du mois de février de l'an quinze cent dix-neuf, après avoir entendu la messe, nous fîmes voile vers le sud avec neuf navires et avec le nombre d'hommes que j'ai dit. C'étaient donc onze navires, en comptant les deux qui suivaient la route nord, dont faisait partie celui que montait Pedro de Alvarado avec soixante soldats au nombre desquels je me trouvais. Le pilote qui nous conduisait, qui s'appelait Camacho, ne tint nullement compte de ce que Cortès lui avait ordonné; il continua sa route, et nous arrivâmes à Cozumel deux jours

avant notre chef. Nous mouillâmes dans le port dont j'ai parlé à propos de la campagne de Grijalva. Mais Cortès n'arrivait pas encore avec sa flotte, parce qu'un navire, dans lequel venait Francisco de Morla, perdit son gouvernail par un gros temps. On le secourut d'un autre timon pris dans la flotte et ils naviguèrent tous de conserve. Revenons à Pedro de Alvarado. Aussitôt arrivés au port, nous sautâmes à terre au village de Cozumel, avec tous nos soldats. Nous n'y trouvâmes pas d'Indiens, tous avaient pris la fuite. Notre capitaine donna ordre d'aller à un autre village situé une lieue plus loin. Les naturels du lieu s'enfuirent aussi vers les bois. Mais n'ayant pas eu le temps d'emporter tout leur avoir, ils avaient laissé, entre bien d'autres objets, des poules dont Alvarado ordonna qu'on prît au moins quarante. Il y avait aussi, dans un temple d'idoles, des ornements en vieilles étoffes et des cassettes où l'on trouvait des sortes de diadèmes, de chapelets et de médaillons en or bas. On prit tout cela, et on enleva deux Indiens et une Indienne avec lesquels on revint au village où nous avions débarqué. On en était là, lorsque Cortès arriva avec tous les navires. Après avoir pris logement, sa première mesure fut de faire arrêter et mettre aux fers le pilote Camacho, pour n'avoir pas attendu en mer ainsi qu'il en avait reçu l'ordre. Voyant le port sans habitants et ayant su comment Alvarado avait été au village voisin prendre les poules, les ornements avec d'autres objets de peu de valeur appartenant aux idoles, et l'or moitié cuivre, il s'en montra très-irrité, et il en fit un reproche sévère à Pedro de Alvarado, lui disant que ce n'était pas en leur prenant ainsi leurs biens que l'on apaiserait les pays conquis. Il fit amener devant lui les deux Indiens et l'Indienne que nous avions pris et, au moyen de Melchorejo, du cap Cotoche (Julianillo était mort), qui comprenait très-bien leur langue, il leur

parla pour qu'ils appelassent les caciques et habitants du village, les priant de bannir toute crainte. Il leur fit rendre l'or, les ornements et tout le reste. Quant aux poules, on les avait mangées; mais il ordonna qu'on leur offrît en échange des verroteries et des grelots et à chacun une chemise de Castille. Ils allèrent donc appeler le cacique du village, qui vint le lendemain accompagné de tout son monde, avec les femmes et les enfants des habitants du lieu. Ils allaient et venaient entre nous comme s'ils nous avaient connus toute leur vie. Cortès donna l'ordre qu'on ne leur causât aucun ennui. Ce fut dans cette île que notre capitaine commença à prendre le commandement au sérieux. Le bon Dieu lui avait départi tous les dons; partout où il mettait la main, il était assuré de réussir, ayant surtout un tact spécial pour pacifier les villages et les habitants de ces contrées, comme l'on verra par la suite.

CHAPITRE XXVI

Comme quoi Cortès commanda une revue de toute son armée et de ce qui nous advint encore.

Il y avait trois jours que nous étions à Cozumel, lorsque Cortès ordonna une revue, afin de reconnaître le nombre de ses soldats. Il en trouva cinq cent huit, sans compter les pilotes, les maîtres d'équipage et les matelots, au nombre de cent neuf; plus seize chevaux ou juments (celles-ci toutes de brio et fortes coureuses). Nous avions onze navires grands et petits; l'un d'eux était une sorte de brick dont Ginès Nortes avait le commandement. Il y avait trente-deux arbalétriers et treize fusiliers (escopetaros), c'est ainsi qu'on les nommait alors; des canons

en bronze, quatre fauconneaux et grande provision de poudre, de balles et boulets. Ce que j'ai dit du nombre des arbalétriers, je n'en suis pas bien sûr; mais cela n'importe guère à notre récit.

La revue étant finie, Cortès ordonna à l'artilleur Mesa, à Bartolomé de Usagre y Arbenga et à un certain Catalan, tous artilleurs, de tenir toutes choses très-propres et en bon état, et que les armes à feu, les balles et les poudres fussent toujours prêtes. Il nomma commandant de l'artillerie un Francisco Orozco, qui avait été fort bon soldat en Italie. Il ordonna en même temps à deux archers, maîtres-fabricants d'arbalètes, nommés Juan Benitez et Pedro de Guzman l'Arbaletier, de prendre bien soin que toutes leurs armes eussent chacune trois noix et autant de cordes et que les provisions en fussent toujours faites; que l'on eût des époussettes, que l'on s'exerçât au tir et que les chevaux fussent toujours prêts.... En vérité, je ne sais pas pourquoi je barbouille tant de papier à me mêler de questions d'armement et autres. C'est que vraiment Cortès était d'une extrême vigilance en toutes choses.

CHAPITRE XXVII

Comme quoi Cortès eut connaissance que deux Espagnols se trouvaient au pouvoir des Indiens, vers le cap Cotoche, et ce qu'on fit à ce propos.

Comme Cortès donnait à tout ses meilleurs soins, il me fit appeler, ainsi qu'un Basque, nommé Martin Ramos, et il nous demanda notre sentiment au sujet de l'expression : Castilan, Castilan, que nous adressèrent les Indiens de Campêche, lors de notre expédition avec Fernandez de Cordoba, selon que je l'ai dit au chapitre qui en a parlé. Nous lui racontâmes donc, encore une fois,

comment et de quelle façon nous l'avions vu et entendu. Il nous dit alors qu'il avait souvent pensé à tout cela et que peut être quelques Espagnols se trouvaient dans ce pays. Il ajouta : « Je suis d'avis qu'il convient de demander aux caciques de Cozumel s'ils en ont connaissance. » On interrogea donc tous les principaux personnages, au moyen de Melchorejo, qui comprenait déjà quelque peu la langue de Castille et savait très-bien celle de Cozumel. Ils furent tous unanimes à répondre qu'ils avaient connu des Espagnols; ils en donnaient les signalements et assuraient qu'à deux journées de distance, dans l'intérieur des Indiens les possédaient comme esclaves; qu'au surplus, il y avait à Cozumel des trafiquants qui s'étaient entretenus avec eux peu de jours auparavant.

Nous nous réjouîmes de ces nouvelles et Cortès dit qu'il fallait les aller chercher en leur portant des lettres, connues dans le pays sous le nom d'*amales*. Il donna des chemises aux caciques et aux Indiens qui en furent porteurs, les flattant beaucoup et promettant qu'on leur donnerait encore des perles à leur retour. Le chef cacique conseilla à Cortès d'envoyer aussi des objets de rachat pour les maîtres qui les tenaient en esclavage, afin qu'ils les laissassent partir. On le fit ainsi; on donna aux messagers toutes sortes de verroteries et l'on fit mettre en partance les deux plus petits navires, dont l'un dépassait un peu les proportions d'un brick. On y embarqua vingt arbalétriers ou fusiliers avec Diego Ordas pour capitaine, leur donnant l'ordre d'attendre huit jours près de la côte du cap Cotoche avec le plus fort navire, et de mettre à profit le plus petit pour tenir Cortès au courant de ce qui se passerait, pendant que les messagers iraient porter les lettres et reviendraient avec la réponse; car il n'y a qu'une distance de quatre lieues entre Cozumel et la pointe de Cotoche, et les deux pays se distinguent, de

l'un à l'autre, à la simple vue. La lettre écrite par Cortès disait ainsi : « Frères et señores, c'est ici même, à Cozumel, que j'ai su que vous étiez retenus au pouvoir d'un cacique. Je vous demande en grâce que vous veniez ici, et j'envoie pour cela un navire, pourvu de soldats en cas que vous en ayez besoin, et porteur de moyens de rachat pour les Indiens chez lesquels vous êtes. Le navire a l'ordre de vous attendre huit jours. Venez-vous-en sans retard. Vous serez par moi bien vus et bien traités. Je suis dans cette île avec cinq cents soldats et onze navires, en route, Dieu aidant, pour un pays appelé Tabasco ou Potonchan, etc. » On s'embarqua avec les lettres et avec les trafiquants qui en étaient porteurs. Le golfe fut traversé en trois heures. Les messagers furent conduits à terre avec les lettres et les moyens de rachat. Au bout de deux jours, ils les mirent aux mains d'un Espagnol nommé Geronimo Aguilar (nous apprîmes alors que tel était son nom, et c'est ainsi que je l'appellerai désormais). En les lisant et en recevant sa rançon, il éprouva une grande joie. Il se hâta d'apporter les verroteries à son maître pour en obtenir sa liberté, qui lui fut en effet donnée sur-le-champ, pour aller où il jugerait convenable. Aguilar se dirigea alors vers les lieux où habitait son camarade appelé Gonzalo Guerrero. Mais celui-ci lui répondit : « Aguilar, mon frère, je suis marié, j'ai trois enfants, on m'a fait cacique et même capitaine pour les temps de guerre; partez, vous, et que Dieu vous garde ! Quant à moi, j'ai des tatouages sur la figure et des trous aux oreilles; que diraient de moi les Espagnols en me voyant ainsi fait? Et regardez combien sont gentils mes trois petits enfants; donnez-moi, de grâce, pour eux, ces verroteries vertes que vous portez; je dirai que mes frères me les envoient de mon pays » De son côté, l'Indienne sa femme adressa la parole à Aguilar, en sa langue, et

fort en colère : « Voyez, dit-elle, voyez cet esclave qui vient chercher mon mari ! Allez-vous-en, vous, et ne parlez pas davantage. » Mais Aguilar revint à Gonzalo et lui dit de faire bien attention qu'il était chrétien et qu'il ne perdît pas son âme pour une Indienne; s'il les tenait pour fils et femme, et s'il ne voulait pas les abandonner, qu'il les amenât avec lui. » Mais il eut beau dire, et lui faire des admonitions, Gonzalo ne voulut pas s'en aller. Il paraît que ce Gonzalo Guerrero était matelot, natif de Palos. Voyant qu'il se refusait à partir, Geronimo Aguilar, accompagné des messagers indiens, se rendit à l'endroit où le navire avait ordre de l'attendre. Mais il ne le trouva pas en y arrivant. On était parti, parce que les huit jours d'attente prescrits à Ordas, et même un de plus, étaient expirés. Aguilar ne paraissant pas, le navire était retourné à Cozumel sans avoir trouvé ce qu'il était allé chercher. Aguilar devint fort triste en voyant que le navire n'était plus là et il s'en fut rejoindre son maître au village où il résidait. Je le laisserai là, et je dirai que lorsque Cortès vit venir Ordas sans recrues et sans nouvelles, ni des Espagnols, ni des Indiens messagers, il se fâcha tellement qu'il dit à Ordaz, d'un ton fort arrogant, « qu'il attendait de lui un meilleur résultat de sa mission et non ce retour sans les Espagnols et sans nouvelles de leurs personnes; car ils étaient certainement dans ce pays. »

En ce moment aussi, il advint que des matelots, appelés les Penates, natifs de Gibraleon, avaient volé des porcs salés à un soldat nommé Berrio et se refusaient à les rendre. Berrio se plaignit à Cortès. On demanda le serment aux prévenus qui furent convaincus de parjure ; car des perquisitions découvrirent le vol : les porcs avaient été répartis entre les sept matelots. Cortès ordonna qu'on les fouettât tous, et aucune supplique d'aucun chef ne les put préserver. Je laisserai là l'affaire des matelots et même

ce qui concerne Aguilar; nous poursuivrons sans lui notre voyage, jusqu'à ce que son tour revienne de nous occuper. Je dirai comme quoi il se faisait dans cette île de grands pèlerinages d'Indiens, natifs des villages situés vers le cap Cotoche et dans d'autres points du pays d'Yucatan; car il y avait, paraît-il, dans un temple de Cozumel, certaines idoles d'un hideux aspect. On avait la coutume de leur faire des sacrifices à cette époque de l'année. Un matin, le grand préau, où se trouvaient ces idoles, était rempli d'Indiens et d'Indiennes brûlant du copal, qui ressemble à notre encens. Comme c'était pour nous un spectacle nouveau, nous nous arrêtâmes à le considérer avec attention.

Tout à coup un vieillard indien, couvert d'un long vêtement, monta au-dessus d'un oratoire. C'était un prêtre de ces idoles (j'ai déjà dit qu'on les nomme papes dans la Nouvelle-Espagne). Il se mit à leur prêcher et, Cortès et nous, nous attendions pour voir où en arriverait ce sinistre sermon. Or Cortès demanda à Melchorejo, qui comprenait très-bien la langue, ce que disait ce vieil Indien. Ayant appris qu'il prêchait de méchantes choses, il fit appeler sur-le-champ le cacique, les personnages les plus marquants et le pape lui-même, et il leur dit le mieux qu'il put, au moyen de son interprète, que «s'ils prétendaient être nos frères, ils devaient enlever les idoles de cet édifice; qu'elles étaient mauvaises et qu'elles les tiendraient dans l'erreur; que ce n'étaient point des dieux, mais de méchantes choses qui emporteraient leurs âmes en enfer.» On leur fit comprendre d'autres saintes et salutaires vérités, les priant de placer là une croix et une image de Notre Dame, qu'il leur donna, en leur promettant qu'ils en recevraient toujours assistance, de bonnes moissons et le salut de leurs âmes. On leur prêcha encore, en bons termes, d'autres choses sur notre

sainte foi. Le pape et les caciques répondirent que leurs aïeux avaient adoré ces divinités parce qu'elles étaient bonnes, et qu'ils n'oseraient faire eux-mêmes différemment; que nous enlevassions, nous autres, ces idoles et nous verrions combien il nous en arriverait malheur; car nous nous perdrions certainement en mer. Cortès ordonna aussitôt qu'on les brisât et qu'on en fît rouler les morceaux du haut en bas des degrés; et on le fit ainsi sur-le-champ. Incontinent, il ordonna qu'on apportât beaucoup de chaux (il y en avait grande provision dans le village) et qu'on fît venir des maçons indiens. On construisit un autel fort propre, pour y placer l'image de Notre Dame. Cortès commanda, en outre, à deux de nos charpentiers, nommés Alonso Yañez et Alvaro Lopez, de faire une croix avec du bois neuf qu'on avait sous la main, et on la plaça sur une sorte de piédestal qui était construit auprès de l'autel. Un prêtre appelé Juan Diaz dit la messe, tandis que le pape, le cacique et les Indiens suivaient la cérémonie avec attention. En langue de Cozumel, on appelle les caciques *calachionis*, ainsi que je l'ai dit à propos de l'affaire de Potonchan. Je les laisserai là, je poursuivrai mon récit et je dirai comme quoi nous nous embarquâmes.

CHAPITRE XXVIII

Comme quoi Cortès fit la répartition des navires et désigna les capitaines qui devaient s'embarquer dans chacun d'eux; on instruisit les pilotes de ce qu'ils auraient à faire; on convint des signaux de nuit; et autres choses qui nous advinrent.

Cortès occupait le navire de commandement.

Pedro de Alvarado et ses frères : un bon navire appelé *San Sebastian*.

Alonso Hernandez Puertocarrero : un autre.
Francisco de Montejo : un autre bon navire.
Christobal de Oli : un autre.
Diego de Ordas : un autre.
Juan Velasquez de Leon : un autre.
Juan de Escalante : un autre.
Francisco de Morla : un autre.
Un autre à Escobar, le Page.
Et le plus petit, une sorte de brick : à Ginès Nortes.
A chaque navire, son pilote.
Le pilote en chef : Anton de Alaminos.

On convint des instructions qui devraient régler leur conduite, ce qu'ils auraient à faire, et les signaux de nuit.

Cortès prit congé des caciques et des papes, après leur avoir recommandé l'image de Notre Dame, les exhortant à révérer la croix et à tenir l'autel propre et garni de fleurs; qu'ils verraient bien les bénéfices qui en seraient la suite. Ils promirent de le faire ainsi. Ils offrirent à Cortès quatre poules, avec deux bocaux de miel, et l'embrassèrent. Nous nous embarquâmes un certain jour du mois de mars de l'an quinze cent dix-neuf. Nous avions déjà fait voile et nous suivions notre route avec fort beau temps, lorsque ce jour-là même, vers dix heures, des cris partirent de l'un des navires, qui faisait des signaux et qui tira un coup de canon, afin que tous les autres qui naviguaient de conserve pussent l'entendre. Et comme Cortès l'eut entendu, il s'approcha de ses sabords et vit que le navire monté par Juan de Escalante rebroussait chemin et revenait à Cozumel. Il cria alors à ceux qui voguaient le plus près de lui : « Qu'est-ce? qu'est cela? » Un soldat nommé Zaragoza lui répondit que le vaisseau d'Escalante faisait eau. Or c'était là que se trouvait la cassave. Cortès s'écria « Plaise à Dieu qu'il ne nous arrive

pas malheur! » Et il ordonna au pilote Alaminos de faire à tous les navires le signal de retourner à Cozumel. Nous rentrâmes en effet le même jour au port d'où nous étions partis et nous déchargeâmes notre cassave. Nous trouvâmes l'image de Notre Dame et la croix très-propres et entourées d'encens, ce qui nous causa une grande joie. Le cacique et les papes ne tardèrent pas à venir parler à Cortès, et comme ils lui demandaient pourquoi nous revenions, il répondit que c'était parce qu'un de nos navires faisait eau et qu'il voulait le caréner. Il les pria de nous aider, avec tous leurs canots, à débarquer le pain de cassave, et ils s'empressèrent de le faire. Nous employâmes quatre jours à mettre le navire en état. Et n'en parlons plus, et je dirai comme quoi notre retour vint à la connaissance d'Aguilar, l'Espagnol qui était en esclavage chez les Indiens, et ce que nous fîmes encore.

CHAPITRE XXIX

Comme quoi l'Espagnol esclave des Indiens, qu'on appelait Geronimo Aguilar, sut que nous avions relâché à Cozumel et s'en vint avec nous, et ce qui arriva encore.

Lorsque l'Espagnol qui était tombé au pouvoir des Indiens eut la nouvelle certaine de notre retour à Cozumel avec nos navires, il en éprouva une grande joie, il rendit grâces à Dieu et il se mit en route avec un grand empressement, accompagné des Indiens qui lui avaient apporté les lettres et la rançon. Grâce au bon prix qu'il offrit aux canotiers en verroteries vertes qui lui étaient restées de sa rançon, il trouva promptement un canot avec six bons rameurs. Ceux-ci ramèrent avec tant de zèle qu'en peu de temps ils passèrent sans accident le petit bras

de mer qui sépare les deux côtes par une distance de quatre lieues. Après qu'ils eurent débarqué à Cozumel, des soldats qui allaient chasser le sanglier du pays dirent à Cortès qu'un grand canot de Cotoche avait abordé près du village. Cortès ordonna à Andres de Tapia et à d'autres soldats d'aller voir comment il se faisait que des Indiens vinssent ainsi si près de nous, avec de grandes embarcations et sans aucune crainte. Cela fut fait immédiatement. Or, aussitôt que les Indiens du canot loué par Aguilar virent les Espagnols, ils se troublèrent et voulurent se rembarquer tout de suite pour prendre le large. Mais Aguilar, parlant dans leur langue, leur dit de ne pas avoir peur; que ces hommes étaient ses frères. Andres de Tapia, les croyant tous Indiens (car Aguilar paraissait ni plus ni moins un des leurs), fit dire à Cortès par un soldat que les gens arrivés dans le canot étaient sept indigènes. Or, à peine eurent-ils mis le pied sur terre que l'Espagnol s'écria en mâchant ses mots et en les prononçant fort mal : « Mon Dieu, Sainte Marie et Séville ! » Tapia courut l'embrasser aussitôt, et un soldat de ceux qui avaient approché avec lui pour voir ce que cela pouvait être, partit en toute hâte demander ses étrennes à Cortès pour la bonne nouvelle que c'était un Espagnol qui venait dans le canot. Cet événement nous causa à tous une grande joie. Effectivement, Tapia ne tarda pas à paraître avec le nouveau venu; or, plusieurs de ses camarades lui demandaient : « Et l'Espagnol, où est-il? » quoiqu'il marchât près de lui. Ils le prenaient pour un Indien, parce qu'en sus d'être naturellement brun, il avait les cheveux coupés ras comme les Indiens esclaves. Il portait une rame sur l'épaule, une vieille sandale au pied et l'autre attachée à la ceinture, une mauvaise cape très-usée, et un brayer pire encore, pour couvrir ses nudités. De vieilles heures pendaient attachées à sa cape. Cortès en le voyant

y fut pris comme les autres; il demanda à Tapia ce qu'était devenu l'Espagnol. Or l'Espagnol qui le comprit s'assit sur ses talons, à la manière des Indiens; en disant : « C'est moi ! » Cortès lui fit donner aussitôt pour l'habiller, une chemise, un pourpoint, des culottes, un chaperon, et des sandales. On ne possédait pas d'autres vêtements. Il l'interrogea sur sa vie, son nom et l'époque de son arrivée dans le pays. L'Espagnol répondit, en prononçant fort mal, qu'il s'appelait Geronimo Aguilar, était natif d'Ecija et ordonné diacre : il s'était perdu, huit ans auparavant, avec quinze hommes et deux femmes, en allant de Darien à l'île de Saint-Domingue à la suite d'un différend et de disputes occasionnés par un certain Enciso y Valdivia; ils emportaient, ajouta-t-il, dix mille piastres en or et les pièces des procès. Le navire qui les amenait donna sur les Alacrans et il ne put se relever. Ils se sauvèrent tous sur le canot du navire, lui, ses compagnons et les deux femmes, avec la pensée d'arriver à Cuba ou à la Jamaïque; mais les courants, qui étaient très-forts, les jetèrent sur ce pays. Les caciques de la contrée se les répartirent entre eux. On en sacrifia plusieurs aux idoles; quelques-uns moururent de maladie et les femmes avaient succombé aussi à leurs fatigues, peu de temps auparavant, parce qu'on les obligeait à moudre. Quant à lui, on allait le sacrifier, lorsqu'une nuit il put s'enfuir et se réfugier chez le cacique avec lequel il se trouvait actuellement (je ne sais plus comment il nous l'appela). Il n'était resté que lui et un Gonzalo Guerrero « qui a refusé de venir, ajoutait Aguilar, quand j'ai été l'appeler. » Cortès l'ayant entendu rendit grâces à Dieu pour toutes choses, et lui promit que, Dieu aidant, il serait par lui bien vu et bien rétribué. Il s'informa du pays et de ses habitants. Mais Aguilar répondit que, comme on le tenait en esclavage, il n'avait appris qu'à charrier du

bois et de l'eau, et à gratter la terre pour cultiver le maïs; que le plus qu'il s'était éloigné n'avait pas dépassé quatre lieues, un jour qu'on l'amenait chargé d'un fardeau qu'il ne put porter et qui le rendit malade; du reste, il est convaincu qu'il y a beaucoup de grands centres habités. Cortès l'interrogea ensuite sur Gonzalo Guerrero et il répondit qu'il était marié et qu'il avait trois enfants ; que sa figure était tatouée, ses oreilles percées et la lèvre inférieure également; qu'il était marin, natif de Palos, et que les Indiens le tenaient pour homme de valeur; qu'un an auparavant, une compagnie d'Espagnols étant venue au cap Cotoche (il s'agit, paraît-il, de notre voyage avec Francisco de Cordova), il fut l'auteur de la pensée de nous combattre comme on le fit; qu'il commandait alors conjointement avec le cacique d'un grand village, ainsi que je l'ai conté en parlant de l'expédition de Francisco de Cordova. En entendant ce détail, Cortès dit : « En vérité, je voudrais l'avoir en mon pouvoir; car il n'est pas bon de le leur laisser. » Il faut dire que les caciques de Cozumel, entendant qu'Aguilar parlait leur langue, lui donnaient très-bien à manger; et de son côté, il leur conseillait d'avoir toujours de la dévotion et du respect pour Notre Dame et pour la croix; qu'ils s'apercevraient bientôt du bien qui leur en arriverait. Les caciques, conformément au conseil d'Aguilar, demandèrent à Cortès une lettre de recommandation, afin que s'il venait encore des Espagnols dans ce pays, ils en fussent bien traités au lieu d'en recevoir du dommage. Nous prîmes congé avec mille flatteries et des offres nombreuses, et nous fîmes voile pour le fleuve de Grijalva. C'est bien de cette manière et comme je le dis qu'Aguilar fut retrouvé, et nullement d'une autre façon, comme l'écrivit le chroniqueur Gomara. Je ne m'en étonne pas; car ce qu'il en raconte n'est que comme un on-dit. Retournons à notre récit.

CHAPITRE XXX

Comment nous nous rembarquâmes et nous fîmes voile vers le rio Grijalva, et de ce qui nous advint dans le voyage.

Le quatre du mois de mars de l'an quinze cent dix-neuf, ayant eu la chance de s'adjoindre un si bon et si fidèle interprète, Cortès donna l'ordre d'embarquer et de faire route de la façon que nous l'avions entreprise avant notre retour à Cozumel, en suivant les mêmes instructions et maintenant les mêmes signaux déjà convenus pour la nuit. Nous naviguions avec beau temps, lorsque tout à coup, vers le soir, s'éleva un vent debout si fort que chaque navire fut différemment emporté, avec grand risque de courir à la côte. Il se calma, grâce à Dieu, vers minuit, et, au lever du jour, tous les navires purent se rejoindre, excepté celui que montait Velasquez de Leon. Nous avions repris notre route et navigué jusqu'à midi, sans rien savoir sur son compte. Nous craignions déjà qu'il n'eût été jeté sur les récifs, lorsque Cortès, voyant que le jour avançait et qu'il ne paraissait point, dit à Alaminos qu'il ne lui semblait pas convenable d'aller plus avant sans avoir de ses nouvelles. Le pilote fit le signal à tous les navires de se mettre en observation et d'attendre pour voir s'il n'aurait pas été obligé d'entrer dans quelque anse d'où il ne pouvait plus sortir à cause du vent contraire. Voyant qu'il ne venait pas, le pilote dit à Cortès : « Señor, soyez sûr qu'il s'est réfugié dans une espèce de port que nous avons laissé derrière nous et que le vent ne lui en permet plus la sortie; car son pilote est le même qui vint autrefois avec Francisco de Cordova et revint avec Grijalva; c'est Juan Alvarez, le Manchot; il

connaît très-bien cette entrée. » Il fut dès lors convenu qu'on irait l'y chercher avec toute la flotte; on le trouva, en effet, mouillé dans la baie désignée par Alaminos, et tout le monde s'en réjouit. Nous restâmes là tout un jour. Nous mîmes deux canots à la mer: le pilote et un capitaine, nommé Francisco de Lugo, furent à terre. Il y avait là des établissements, avec champs de maïs, où l'on faisait du sel. On y voyait quatre *cues*, ou maisons d'idoles, renfermant grand nombre de statues, dont la plupart figuraient des femmes de haute taille. Nous appelâmes ce lieu : « la punta de Mugeres » (pointe des Femmes). Je me rappelle qu'Aguilar disait que le village où il vivait esclave se trouvait près de ces établissements. C'est là que son maître le mena chargé d'un fardeau qui le fit tomber malade. Il ajoutait que le village où demeurait Gonzalo Guerrero n'était pas loin de là; que tout le monde avait de l'or, quoique en petite quantité, et que si l'on voulait y aller il servirait de guide. Cortès lui répondit qu'il n'était pas venu pour de si petites choses, mais pour servir Dieu et le Roi, et, sans plus de retard, il donna l'ordre à un de ses capitaines, nommé Escobar, d'aller à la bouche de Terminos avec le navire dont il commandait la troupe, parce que ce navire était bon voilier et qu'il calait peu d'eau. Ce chef avait mission de voir ce qu'était le pays, si le port était propre à coloniser et si le gibier y abondait ainsi qu'on le lui avait assuré. Cortès donna cet ordre d'après l'avis du pilote, afin que, lorsque nous passerions par là avec tous les navires, il ne fût pas nécessaire de retarder notre voyage en y entrant. Il fut convenu qu'Escobar, après avoir tout vu, planterait un signal et briserait des arbres à l'entrée du port, ou écrirait un avis sur papier en le plaçant de manière qu'on pût le voir de tous les points de la baie, ou bien qu'il attendrait la flotte au dehors, en louvoyant, après avoir fait sa visite.

Escobar partit aussitôt, arriva au port de Terminos (c'est ainsi qu'on l'appelle) et fit tout ce qui lui avait été commandé. Il trouva fort grasse et fort luisante la levrette qui y était restée lors du voyage de Grijalva. Escobar nous rapporta qu'aussitôt qu'elle aperçut le navire dans le port, elle se mit à remuer la queue et à faire d'autres démonstrations caressantes ; elle se mêla aux soldats et sauta avec eux sur le navire. Après cela, Escobar gagna la mer et attendit la flotte. Mais il paraît qu'il s'éleva un vent du sud qui ne lui permit pas de rester aux aguets, et il s'éloigna vers la pleine mer. Revenons à notre flotte avec laquelle nous étions à la pointe de *Mugeres*. Le jour suivant, étant partis de bonne heure avec un bon vent de terre, nous arrivâmes à la bouche de Terminos et nous n'y trouvâmes pas Escobar. Cortès fit mettre le canot à la mer et ordonna que vingt arbalétriers fussent le chercher dans la baie et s'assurassent bien s'il y avait quelque signal. Ils trouvèrent, en effet, des arbres coupés et une lettre dans laquelle il disait que c'était un très-bon port et un bon pays bien pourvu de gibier, sans oublier l'histoire de la levrette. Le pilote Alaminos dit alors à Cortès qu'il fallait continuer notre route, parce que, avec le vent du sud, Escobar avait dû gagner la mer, mais qu'il ne pouvait être loin, obligé qu'il était de naviguer avec vent contraire. Il paraît que Cortès devint chagrin, craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur ; il fit forcer les voiles et nous ne tardâmes pas à l'atteindre. Escobar s'excusa en exposant les raisons qui l'avaient empêché d'attendre.

Nous en étions là, lorsque nous arrivâmes à la hauteur du village de Potonchan. Cortès voulut ordonner au pilote de mouiller en cet endroit ; mais Alaminos répondit que c'était un mauvais port, les navires étant forcés de jeter l'ancre à plus de deux lieues de terre, à cause du peu de

fond. Cortès aurait voulu donner là une bonne leçon, en souvenir de la déroute de Francisco de Cordova et de Grijalva. Plusieurs soldats qui avions assisté à ces batailles. nous le suppliions d'entrer au port pour que ces Indiens n'échappassent pas à un bon châtiment, fallût-il s'arrêter deux ou trois jours. Mais Alaminos et un autre pilote s'obstinèrent à prétendre que, si nous entrions au port, il nous serait impossible d'en sortir pendant huit jours, à cause du vent contraire, tandis que nous l'avions fort bon en ce moment et qu'en deux jours nous arriverions à Tabasco. Cela fit que nous passâmes sans nous arrêter et qu'en trois jours de navigation nous atteignîmes le fleuve de Grijalva. Et ce qui nous arriva là, et les combats qu'on nous y livra, je vais le dire à la suite.

CHAPITRE XXXI

Comment nous arrivâmes au fleuve Grijalva, appelé Tabasco en langue indienne ; des combats qu'on nous livra, et ce qui nous arriva encore avec les habitants.

Le 12 du mois de mars de l'an 1519, nous arrivâmes avec toute la flotte au fleuve Grijalva, qu'on appelle Tabasco, et comme nous avions appris par le voyage de Grijalva que des vaisseaux d'un fort tonnage ne pouvaient pas entrer dans ce port et dans la rivière, nos plus grands navires jetèrent l'ancre en mer, et, avec les petits et à l'aide des canots, nous tous — les soldats — nous fûmes débarquer à la pointe des Palmiers, comme nous l'avions fait du temps de Grijalva. Le village de Tabasco était une demi-lieue plus loin. Des Indiens armés marchaient en foule entre des mangliers, sur le bord du fleuve, chose qui nous surprit beaucoup, nous tous qui étions déjà

venus avec Grijalva. En outre, plus de douze mille guerriers étaient réunis dans la ville, prêts à nous livrer bataille; car, en ce temps-là, ce centre étant d'un grand trafic, d'autres villages considérables en dépendaient, et tous s'étaient pourvus des armes dont ils avaient l'habitude. Ce qui motivait cette conduite, c'est qu'ils avaient été traités de lâches par les gens de Potonchan et de Saint-Lazare, qui leur lançaient cette injure à la face, pour avoir donné à Grijalva leurs bijoux d'or, — ainsi que je l'ai dit dans le chapitre qui en a parlé, — leur reprochant que, par timidité, ils n'eussent pas voulu nous combattre, quoique les peuplades et les guerriers de Tabasco fussent plus nombreux qu'à Potonchan ; et ils disaient encore, pour leur faire honte, que, quant à eux, ils nous avaient battus en nous tuant cinquante-six hommes. De sorte que, excités par ces paroles, les gens de Tabasco s'étaient résolus à prendre les armes.

Cortès, les voyant ainsi disposés, dit à l'interprète Aguilar, qui comprenait très-bien la langue de Tabasco, de demander à des Indiens qui paraissaient être des chefs et passaient près de nous dans une grande embarcation, pourquoi ils étaient si agités, en ajoutant que, quant à nous, nous ne venions leur faire aucun mal, mais simplement leur offrir ce que nous apportions, comme à des frères. On devait les prier, d'ailleurs, de ne pas commencer la guerre, parce qu'ils en auraient du repentir. Il leur dit bien d'autres choses encore au sujet de la paix ; mais plus Aguilar leur en parlait, plus ils se montraient intraitables, assurant qu'ils nous tueraient tous, si nous entrions dans la ville ; qu'ils y avaient fait une enceinte fortifiée avec de gros arbres formant haies et palissades. Aguilar leur parla encore, les engageant à se tenir en paix et demandant qu'on nous laissât prendre de l'eau en échange de nos produits, non sans adresser aux cala-

chonis des choses à leur avantage, pour le service de Dieu Notre Seigneur; mais, malgré tout, ils s'obstinaient à nous défendre de passer outre, au delà des Palmiers; sans quoi, ils nous tueraient. Voyant toutes ces choses, Cortès fit préparer les canots et les petits navires, mettre trois pièces à feu dans chaque bateau et répartir dans les embarcations les arbalétriers et les fusiliers. La campagne de Grijalva nous avait laissé le souvenir qu'un chemin étroit allait des Palmiers à la ville, en longeant des ruisseaux et des marécages. Cortès ordonna à trois soldats de voir, cette nuit même, si ce chemin arrivait aux maisons, et de ne pas tarder à rapporter la réponse. Les messagers s'assurèrent qu'il y arrivait. Cela étant bien vu et bien examiné, on passa toute cette journée à donner des ordres relatifs à la manière de nous conduire dans les embarcations.

Le lendemain, de bonne heure, après avoir entendu la messe, nos armes étant bien à point, Cortès ordonna à Alonso de Avila, qui était capitaine, d'aller avec cent soldats, dont dix arbalétriers, par le petit chemin qui conduisait à la ville, et qu'aussitôt qu'une décharge se ferait entendre, lui d'un côté et nous de l'autre, nous tombassions en même temps sur la place. Cortès, suivi de la plupart des soldats et capitaines, remonta par le fleuve avec les canots et avec les plus petits navires. Lorsque les Indiens qui étaient sur la rive et entre les mangliers virent réellement que nous avancions, ils se précipitèrent sur nous vers le point du port où nous devions débarquer, pour nous empêcher de prendre terre. Sur la rive entière, on ne voyait qu'Indiens guerriers avec toutes sortes d'armes en usage parmi eux, soufflant dans des trompettes et des conques marines, et battant leurs atabales. En les voyant ainsi, Cortès donna l'ordre d'arrêter un moment, sans faire usage ni de nos canons, ni

des fusils, ni des arbalètes, et comme il ne voulait rien exécuter qui ne fût justifiable, il adressa aux Indiens une autre sommation, par-devant un notaire du Roi, nommé Diego de Godoy, qui était avec nous, leur disant, au moyen de notre interprète Aguilar, de nous laisser descendre à terre pour faire provision d'eau et pour leur parler de Dieu Notre Seigneur et de Sa Majesté ; que s'ils nous attaquaient, et si pour nous défendre nous occasionnions la mort de quelqu'un ou n'importe quel autre malheur, ils en auraient la faute et la responsabilité, et nullement nous-mêmes. Cela ne les empêcha pas de continuer leurs bravades et leur défense de descendre à terre, en assurant que sans cela ils nous tueraient. Ils commencèrent aussitôt à nous lancer des flèches avec grande valeur, et à faire donner par leurs tambours le signal de tomber sur nous avec tous leurs bataillons.

Ils avancèrent en gens de cœur et, nous entourant avec leurs canots, ils firent pleuvoir sur nous une telle grêle de flèches, qu'ils nous blessèrent et nous obligèrent à nous arrêter, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture et quelques-uns bien plus encore. Comme d'ailleurs il y avait en cet endroit beaucoup de boue et de marécage, nous ne pouvions pas y passer vite. Tant d'Indiens, au surplus, nous y chargèrent la lance au poing et à coups de flèches, qu'ils nous empêchaient de prendre terre aussi tôt que nous eussions voulu. Cortès se battait aussi dans ce bourbier ; une de ses sandales, qu'il ne put ramener, resta dans la fange, et il arriva sur la rive avec un pied nu. Nous nous trouvâmes là en grand danger, jusqu'à ce que notre chef, comme j'ai dit, parvint à terre avec nous tous. Mais alors, invoquant notre seigneur saint Jacques, nous nous précipitâmes valeureusement sur nos ennemis et nous les forçâmes à reculer, peu loin, à la vérité, à cause de leurs grandes palissades faites de gros

troncs d'arbres, derrière lesquelles ils purent se réfugier jusqu'à ce que nous réussîmes à les démolir et à entrer par les brèches dans la ville. Là nous nous battîmes avec eux, les obligeant à lâcher pied par une rue jusqu'à l'endroit où ils avaient élevé encore des palissades et d'autres défenses, derrière lesquelles ils recommencèrent à résister et à nous tenir tête, se battant courageusement et avec vigueur en disant, au milieu des sifflets et des cris : *Ala lala al calachoni!* chose qui signifie, en leur langue, qu'il fallait tuer notre chef. Nous étions de la sorte aux prises avec eux, lorsqu'arriva Alonso de Avila avec ses hommes.

Il était allé par terre depuis les Palmiers, ainsi que je l'ai dit. Or il paraît qu'il lui fut impossible d'arriver plus tôt, à cause des marécages et des estuaires qu'il eut à traverser; et certes son retard était bien désirable, puisque nous avions été retenus nous-mêmes par les sommations et par la nécessité de pratiquer des brèches dans les palissades, pour combattre nos ennemis. Maintenant, tous ensemble, nous les chassâmes encore une fois des défenses où ils s'abritaient et les obligeâmes à se replier. Mais, se conduisant en bons soldats, ils reculèrent sans tourner le dos, en lançant sur nous une grêle de flèches et de pieux durcis au feu, jusqu'à un grand préau où l'on voyait des logements, de vastes salles et trois temples d'idoles. Ils emportèrent tout ce qui s'y trouvait. Cortès nous ordonna alors d'arrêter et de ne pas essayer de les atteindre, puisqu'ils étaient en fuite. Ce fut là qu'il prit possession de ce pays pour Sa Majesté, et pour lui-même en son royal nom. Cela se passa de cette manière : il dégaina son épée et fit, en signe de possession, trois grandes entailles en un gros arbre appelé *ceiba* qui s'élevait dans le préau, disant que s'il se présentait quelqu'un pour le contredire, il défendrait son droit avec son épée

et le bouclier qu'il portait au bras. Et tous les soldats qui étions là présents lorsque cela se passait, nous dîmes que c'était bien fait de prendre ainsi cette royale possession au nom de Sa Majesté, et que nous courrions à son aide si quelqu'un prétendait le contraire. On en dressa acte par-devant le notaire du Roi ; mais les partisans de Diego Velasquez y trouvèrent une occasion de murmurer.

Je me souviens que, dans les rudes combats de cette journée, on nous blessa quatorze hommes et l'on m'atteignit d'une flèche à la cuisse; mais ma blessure fut peu de chose. Dix-huit Indiens restèrent étendus dans l'eau et sur la pointe de terre où nous débarquâmes. Nous passâmes là cette nuit, protégés par de bonnes gardes et par des sentinelles. Je m'arrêterai un instant, pour conter bientôt ce qui nous advint encore.

CHAPITRE XXXII

Comment Cortès commanda à tous les capitaines d'aller avec des groupes de cent hommes voir l'intérieur du pays, et de ce qui nous advint à ce propos.

Le jour suivant, Cortès ordonna à Pedro de Alvarado de partir en qualité de commandant avec cent hommes dont quinze arbalétriers et fusiliers, pour examiner l'intérieur du pays jusqu'à deux lieues de distance. Il devait emmener avec lui Melchorejo, l'interprète de la pointe de Cotoche. Mais, lorsqu'on fut l'appeler, on ne le trouva plus; il avait pris la fuite et s'était réfugié chez les gens de Tabasco. Il paraît que le jour précédent, à la pointe des Palmiers, il avait abandonné ses vêtements de Castille et était parti dans une embarcation. Cette fuite causa de l'ennui à Cortès, craignant qu'il ne découvrît aux Indiens certaines choses qui ne nous seraient pas avantageuses.

Laissons-le fuir pour notre malheur, et revenons à notre récit. Cortès ordonna également à un autre capitaine, nommé Francisco de Lugo, de partir dans une direction différente, avec cent autres soldats et douze arbalétriers ou fusiliers, lui donnant pour instruction de ne pas dépasser deux lieues et de revenir le soir même coucher au quartier royal. Or, lorsque ce capitaine arriva avec sa compagnie à environ une lieue du quartier, il se trouva en présence d'un grand nombre de chefs et de bataillons indiens armés de flèches, avec lances et boucliers, tambours et panaches. Ils tombèrent sur nos soldats en les entourant de tous côtés, et commencèrent aussitôt à les attaquer de leurs flèches avec beaucoup d'adresse. Nos hommes ne pouvaient se soutenir contre une si forte multitude d'hommes qui lançaient des pieux grillés en grand nombre, des pierres à fronde comme grêle, et nous attaquaient tenant à deux mains des sabres affilés. Le Francisco de Lugo et ses soldats avaient beau combattre vaillamment, ils ne pouvaient éloigner leurs ennemis. Et ce voyant, il entreprit sa retraite en bon ordre vers le quartier royal, ayant pris soin d'envoyer à Cortès un Indien de Cuba, bon coureur et très agile, pour que nous fussions lui porter secours. Malgré tout, grâce à la bonne entente de ses archers et de ses fusiliers, les uns chargeant les armes, les autres faisant feu ; grâce aussi à quelques mouvements offensifs, Francisco de Lugo parvenait à se soutenir contre les nombreux bataillons qui se tenaient sur lui. Laissons-le dans les périls de cette situation et revenons au capitaine Pedro de Alvarado.

Il paraît qu'après avoir marché plus d'une lieue, ce chef arriva au bord d'un estuaire très-dificile à traverser, et il plut à Dieu Notre Seigneur de le pousser, par un autre chemin, vers le lieu où Francisco de Lugo se battait, comme je l'ai dit. Entendant les coups de feu, le grand

fracas des tambours et des trompettes, les cris et les sifflets des Indiens, il comprit qu'une bataille était engagée. Il courut aux détonations et aux clameurs en bon ordre et en grande diligence. Il trouva Francisco de Lugo bataillant avec ses hommes et tenant tête à l'ennemi. Cinq Indiens étaient déjà morts. Après avoir fait leur jonction, ils tombent ensemble sur l'ennemi et le font reculer, mais sans le mettre en fuite, car il continue à suivre les nôtres jusqu'au quartier royal. D'autres chefs et gens armés étaient également venus nous attaquer et nous harceler jusqu'à l'endroit même où Cortès se tenait avec les blessés. Mais nous les fîmes bien prestement reculer sous nos coups de feu, qui en blessèrent plusieurs, et sous nos chocs d'estoc et de taille.

Revenons un peu sur notre récit pour dire que lorsque Cortès apprit, par l'Indien de Cuba qui venait réclamer du secours, la situation dans laquelle Francisco de Lugo se trouvait, nous nous préparâmes à courir à son aide, et nous allions partir, lorsque nous sûmes que nos deux capitaines avec leurs hommes revenaient et se trouvaient à une demi-lieue du quartier royal. Deux soldats de Lugo perdirent la vie ; il y eut huit blessés dans sa compagnie et trois dans le bataillon d'Alvarado. Après le retour au quartier, on pansa les blessures et on enterra les morts ; on fit bonne garde et on plaça des sentinelles. Nous tuâmes quinze Indiens dans ces combats et nous en prîmes trois, dont l'un paraissait être un homme de qualité. Notre interprète Aguilar leur demanda pourquoi ils étaient assez fous pour nous faire la guerre, et l'on se décida bientôt à envoyer l'un d'eux avec des verroteries vertes pour les caciques, afin d'en obtenir la paix. Or, ce messager nous dit que l'Indien Melchorejo, de la pointe de Cotoche, s'était joint à eux la nuit précédente, et leur avait conseillé de nous attaquer nuit et jour, assurant

qu'ils nous vaincraient, parce que nous étions peu nombreux. De sorte que nous avions amené avec nous un bien mauvais auxiliaire, et même un ennemi. Quant à l'Indien que nous envoyâmes en message, il partit et ne revint pas avec la réponse. Aguilar, l'interprète, apprit des deux autres prisonniers que tous les caciques des villages étaient réunis avec les armes dont ils avaient l'habitude de faire usage, se tenant prêts à nous livrer bataille, et qu'ils se proposaient de venir nous entourer le lendemain dans notre quartier royal. C'était le conseil donné par Melchorejo. Je les laisserai là et je dirai ce que nous fîmes à ce propos.

CHAPITRE XXXIII

Comment Cortès nous ordonna de nous tenir prêts à aller le lendemain au-devant des bataillons ennemis et fit sortir les chevaux des navires ; ce qui nous advint encore dans la bataille que nous eûmes avec les habitants.

Cortès sut donc qu'on viendrait nous attaquer le lendemain; il donna l'ordre de retirer, sur-le-champ, les chevaux des navires pour les amener à terre, et que les fusiliers, les archers, tous les soldats enfin, même les blessés, nous fussions prêts avec nos armes. Quand les chevaux arrivèrent à terre, ils étaient embarrassés et timides à la course, parce qu'il y avait plusieurs jours qu'ils étaient embarqués ; mais ils reprirent leurs allures dès le lendemain. Il advint alors une chose à six ou sept soldats jeunes et bien constitués : c'est qu'ils furent atteints d'un mal de reins qui ne leur permettait nullement de se tenir sur leurs jambes, si on ne les soutenait. Nous ne pûmes en deviner la cause et l'on se contenta de dire qu'après avoir été trop gâtés à Cuba, le poids et la chaleur pro-

duits par l'armement leur avaient causé la maladie. Cortès les fit donc ramener aux navires, ne voulant pas qu'ils restassent à terre. Il fit avertir les cavaliers que les plus habiles d'entre eux auraient à partir, après avoir pris soin de garnir de grelots les poitrails de leurs chevaux. Il leur enjoignit de ne pas s'obstiner sur chaque ennemi, mais de courir en leur balafrant la figure avec les lances.

Il choisit treize cavaliers : Christoval de Oli, et Pedro de Alvarado, et Alonso Hernandez Puertocarrero, et Juan de Escalante, et Francisco Montejo ; on donna à Alonso de Avila un cheval qui appartenait à Ortiz, le musicien, et à un Bartolomé Garcia, mauvais cavaliers tous les deux. Furent choisis aussi Juan Velasquez de Leon, et Francisco de Morla, et Lares le bon cavalier (je le qualifie ainsi, parce que nous avions un autre bon cavalier, et un autre Lares aussi), et Gonzalo Dominguez, non moins habile que le précédent. On prit encore Moyon de Bayamo et Pedro Gonzalez de Trujillo. Tous ces cavaliers ayant été choisis par Cortès, il se mit à leur tête. Il ordonna à Mesa d'apprêter son artillerie ; à Diego de Ordas de venir avec nous comme commandant, parce qu'il n'était pas cavalier ; il devait commander aussi les archers et les artilleurs.

Le jour suivant, bien de bonne heure (c'était la fête de Notre Dame de mars), après avoir entendu la messe, nous formâmes nos rangs à côté de notre enseigne. Cet emploi était alors tenu par Antonio de Villaroel, mari d'une dame nommée Isabel de Ojeda; trois ans plus tard, il changea son nom en Villareal et se fit appeler aussi Antonio Serrano de Cardona. Revenons au fait. Nous entreprîmes notre marche par la grande savane où l'on avait attaqué déjà Francisco de Lugo et Pedro de Alvarado. On appelait *Cintla* cette plaine et le village qui s'y trouvait ; c'était une dépendance de la capitale de Tabasco, à une lieue des bâtiments d'où nous étions partis. Cortès fut obligé

de s'éloigner un peu de nous, à cause de marécages que les chevaux ne purent traverser. Quant à nous, avançant comme j'ai dit sous les ordres d'Ordas, nous rencontrâmes toutes les forces des Indiens qui étaient en marche pour tomber sur nos logements. Notre rencontre eut lieu sur une bonne plaine, à côté du village de Cintla, et s'il est vrai de dire que ces hardis hommes de guerre étaient animés du désir de se mesurer avec nous et nous cherchaient dans ce but, il n'est pas moins certain que nous étions mus par les mêmes sentiments lorsque nous les rencontrâmes. Je m'arrêterai en ce point et je dirai ce qui advint dans la bataille; car on peut bien l'appeler bataille, et terrible encore, comme on va le voir.

CHAPITRE XXXIV

Comme quoi tous les caciques de Tabasco et de ses provinces nous livrèrent bataille, et de ce qui arriva à ce propos.

J'ai déjà dit comment et avec quel ordre nous marchions lorsque nous donnâmes dans les forces entières de nos ennemis, qui allaient nous chercher. Leurs figures étaient peintes en rouge, blanc et noir; ils avaient de grands panaches, des tambours et des trompettes; ils marchaient armés de grands arcs et flèches, de lances, de boucliers et d'espadons à deux mains; ils avaient aussi beaucoup de frondes, de pierres et de pieux à bout grillé, et chacun sa défense matelassée de coton. Etant arrivés près de nous en si grand nombre qu'ils couvraient toute la plaine, ils s'élancent sur nos rangs comme des chiens enragés; ils nous entourent de toutes parts et nous tirent tant de flèches, de pierres et de pieux durcis que, du premier choc, ils nous blessent plus de soixante-dix hom-

mes. A la mêlée, leurs lances nous faisaient beaucoup de mal. Un soldat, nommé Saldaña, tomba mort, frappé d'un trait qui lui entra par l'oreille. Leurs flèches et leurs atteintes ne nous laissaient aucun répit. Quant à nous, grâce à nos canons, à nos fusils, à nos arbalètes et à nos grands coups d'estoc, nous ne perdions aucun avantage au combat.

Bientôt, ayant compris le mal que nos estocades leur faisaient, ils commencèrent à s'éloigner de nous; mais c'était pour être plus en sûreté en nous lançant leurs flèches. Mesa leur tuait beaucoup de monde avec ses canons, parce qu'ils se tenaient en grandes masses, et, comme d'ailleurs ils ne s'écartaient guère de nos rangs, ses coups portaient à sa fantaisie. Mais nous avions beau les blesser et leur faire du mal, nous ne réussissions pas à les mettre en fuite. Je dis alors à Diego de Ordas : « Il me semble que nous devrions tomber sur eux avec vigueur ; parce qu'ils redoutent vraiment le fil de nos épées, et qu'ils se tiennent à distance à cause de la peur qu'ils en ont et afin de mieux lancer leurs flèches, leurs piques et des pierres comme grêle. » Ordas me répondit que ce n'était pas un bon avis, parce qu'ils étaient trois cents Indiens pour chacun de nous, et que nous ne pourrions pas nous soutenir contre une si grande multitude. Nous nous soutînmes cependant ainsi, et nous finîmes par tomber d'accord pour nous approcher d'eux autant que possible, — ainsi que je l'avais conseillé à Ordas, — afin de leur faire mieux sentir le pouvoir de nos estocades. Ils l'éprouvèrent à leurs dépens et ils ne tardèrent pas à gagner le côté opposé d'un marais.

Et cependant Cortès ne venait pas avec ses cavaliers, malgré nos désirs d'en être secourus. Nous commencions à craindre qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur. Je me rappelle que lorsque nos canons faisaient feu, les Indiens

lançaient de grands cris et des sifflets, faisant voler de la terre et des herbes, pour nous empêcher de voir le mal que nous leur causions. Ils sonnaient alors de la trompette, criaient et sifflaient en disant : *A la lala!* Mais tout à coup nous vîmes paraître nos cavaliers, tandis que ces énormes bataillons, absorbés par le combat qu'ils nous livraient, ne s'aperçurent pas tout d'abord que nos chevaux venaient par derrière. Comme d'ailleurs le champ de bataille était en plaine, les cavaliers excellents, quelques-uns des chevaux fort à la main et très-bons coureurs, les survenants traitèrent l'ennemi durement, en jouant de la lance comme il convenait à la situation. De notre côté, nous reprîmes courage quand nous vîmes arriver ce secours, et nous nous acharnâmes tellement contre les Indiens, les cavaliers d'une part et nous d'un autre côté, qu'ils tournèrent le dos tout à coup. Ce fut là que nos ennemis crurent que cheval et cavalier ne faisaient qu'un; car ils n'avaient point vu de chevaux jusqu'alors. Ces champs et ces savanes étaient remplis de fuyards qui couraient se réfugier dans des forêts des environs. Leur déroute étant complète, Cortès nous conta comme quoi il lui avait été impossible d'arriver plus tôt, à cause des marécages et parce qu'il s'était vu aux prises avec d'autres bataillons ennemis avant d'arriver jusqu'à nous. Cinq de ses cavaliers et huit chevaux avaient été blessés. Ils mirent pied à terre sous des arbres qu'il y avait en cet endroit. Alors, élevant nos bras vers le ciel, nous rendîmes grâces et louanges à Dieu et à Notre Dame, sa Mère bénie, pour nous avoir assuré une victoire si complète. Et comme ce jour-là était la fête de Notre Dame de mars, on fonda en ce lieu, sous le nom de *Santa Maria de la Victoria*, une ville qui se peupla avec le temps; non-seulement parce que c'était le jour de Notre Dame, mais encore à cause de la grande victoire que nous rempor-

tâmes. Ce fut là la première action de guerre que nous eûmes avec Cortès dans la Nouvelle-Espagne.

Après le combat nous bandâmes les blessures avec du linge ; il n'y avait pas autre chose. On pansa les chevaux avec de la graisse d'Indien, prise sur les morts que nous ouvrîmes pour nous la procurer. Nous fûmes visiter les cadavres du champ de bataille, il y en avait plus de huit cents, tués la plupart par des estocades, un petit nombre par le canon, l'escopette ou l'arbalète. Quelques Indiens respiraient encore. Partout où nos cavaliers passèrent, il y avait bonne provision de cadavres et de blessés se plaignant de leurs blessures. Dans cette bataille, il se passa une heure sans que nous pussions porter la moindre atteinte à leur réputation de bons guerriers, jusqu'à ce que parurent nos cavaliers, ainsi que je l'ai dit. Nous prîmes cinq Indiens, dont deux capitaines. Comme il se faisait tard, que nous étions fatigués de combattre et que nous n'avions rien mangé, nous rentrâmes au quartier royal. Nous enterrâmes deux soldats qui avaient été atteints à la gorge et à l'oreille ; nous réchauffâmes les plaies des blessés ; nous pansâmes les chevaux avec de la graisse d'Indien ; nous plaçâmes de bonnes gardes et sentinelles ; nous soupâmes et nous nous livrâmes au repos.

C'est ici que Francisco Lopez de Gomara prétend que Francisco de Morla sembla prendre les devants sur un cheval gris pommelé, précédant l'arrivée de Cortès et de ses cavaliers ; mais qu'il n'était autre que l'un des saints Apôtres saint Jacques ou saint Pierre. Je dis, moi, que toutes nos œuvres et victoires nous viennent de la faveur de Notre Seigneur Jésus-Christ, et que, dans cette bataille, il y avait tant d'Indiens pour chacun de nous, que seulement à coup de poignées de terre ils auraient pu nous ensevelir, si la grande miséricorde de Dieu ne nous eût aidés en toutes choses. Il se pourrait, en effet, que

celui dont parle Gomara fût le glorieux Apôtre saint Jacques ou saint Pierre, et que moi, en ma qualité de grand pécheur, je ne fusse pas digne de le voir. Ce que je vis alors et reconnus très-bien, ce fut Francisco de Morla sur un cheval bai, venant avec Cortès. Maintenant que j'écris cet événement, je crois voir de mes yeux de pécheur toute la bataille, avec les péripéties par où nous passâmes ; et, dès lors que, comme pécheur indigne, je ne méritais pas de voir n'importe lequel de ces glorieux Apôtres, il y avait là, en ma compagnie, environ quatre cents soldats, et Cortès, et plusieurs autres cavaliers.... On en aurait parlé, on en aurait certifié sur témoignage, on aurait bâti une église quand on fonda la ville ; et cette ville on l'aurait appelée Saint-Jacques de la Victoire ou Saint-Pierre de la Victoire, aussi bien qu'on la nomma Sainte-Marie de la Victoire. Et si les choses s'étaient passées comme le dit Gomara, nous serions de bien mauvais chrétiens, après que Dieu Notre Seigneur nous aurait envoyé ses saints Apôtres, de ne pas reconnaître la prodigieuse faveur qu'il nous aurait faite, et de ne pas révérer chaque jour cette église. Plût à Dieu que les choses se fussent passées comme le chroniqueur l'a dit ! Mais jusqu'à ce que je lus sa chronique, jamais on n'entendit parler d'un tel événement parmi les conquérants qui se trouvèrent en ces lieux. Laissons donc la chose et disons ce qui arriva encore.

CHAPITRE XXXV

Comment Cortès fit appeler tous les caciques de ces provinces et de ce qui se passa encore à ce sujet.

J'ai dit déjà que nous prîmes cinq Indiens, dont deux chefs. Aguilar, l'interprète, eut avec eux des conversations dans lesquelles il comprit que ce seraient des mes-

sagers convenables. Il conseilla donc à Cortès de les délivrer, pour qu'ils pussent parler aux caciques de la ville et d'autres lieux quelconques. On donna aux deux Indiens choisis dans ce but des verroteries vertes et des diamants bleus. Aguilar leur adressa de bien douces paroles avec beaucoup de flatteries, assurant que nous les voulions avoir pour frères et qu'ils ne devaient nourrir aucune crainte ; que quant à ce qui s'était passé dans cette bataille, eux seuls en avaient la faute ; qu'ils appelassent les caciques de tous les villages ; que nous voulions leur parler. On les avertit de beaucoup d'autres choses encore, en termes mesurés, pour les gagner à la paix. Il partirent animés d'un bon esprit ; ils parlèrent avec les principaux du lieu et avec les caciques, leur disant tout ce que nous voulions qu'ils sussent au sujet de nos intentions pacifiques. Nos envoyés étant entendus, on convint de nous expédier à l'instant quinze esclaves, à figures malpropres et mesquinement pourvus de brayers et de couvertures. C'est par eux qu'on nous envoya des poules, du poisson sec et du pain de maïs. Quand ils arrivèrent devant lui, Cortès les reçut avec bonté ; mais l'interprète Aguilar leur demanda, d'un ton presque fâché, comment ils osaient se présenter avec des figures ainsi faites ; qu'on les prendrait pour des gens qui viennent en ennemis plutôt qu'en émissaires pacifiques ; qu'ils retournent dire à leurs caciques que, s'ils veulent la paix que nous leurs avions offerte, ils envoient des gens de qualité, et non des esclaves, pour en traiter. Nous fîmes néanmoins quelques politesses à ces hommes malpropres et nous envoyâmes par eux des verroteries bleues, en signe de paix, afin d'inspirer à ces gens-là des pensées plus traitables.

Le jour suivant donc, trente Indiens de qualité vinrent bien habillés, avec des poules, du poisson, du fruit et du pain de maïs. Ils demandèrent à Cortès la permission de

brûler et d'enterrer les corps de ceux qui étaient morts dans les dernières batailles, pour éviter leurs mauvaises exhalaisons et empêcher que les tigres et les lions les dévorassent, ce qui fut accordé sur-le-champ. Ils s'empressèrent donc de venir avec beaucoup de monde pour inhumer et brûler les morts comme ils en ont l'habitude. Cortès sut par eux qu'il leur manquait environ huit cents hommes, sans compter les blessés. Ils dirent d'ailleurs qu'ils ne pouvaient s'étendre avec nous en conversations et en traités, parce que les principaux et seigneurs de tous les villages devaient venir ensemble le lendemain pour régler les conditions de la paix. Et comme Cortès était en tout très-clairvoyant, il dit en riant aux soldats qui nous trouvions avec lui : « Savez-vous, señores, que ces Indiens me paraissent avoir grand'peur des chevaux et croire qu'ils font tout seuls la guerre, de même que les bombardes ? J'ai imaginé une chose, pour qu'ils le croient encore mieux : qu'on amène la jument de Juan Sedeño, qui a mis bas dernièrement dans le navire, qu'on l'attache ici même où je suis, et qu'on amène aussi le cheval d'Ortiz le musicien, qui hennit si fort ; qu'on lui fasse sentir la jument et qu'on les conduise, après cela, chacun de son côté, en un lieu où on ne puisse les entendre ni les voir, avant que les caciques soient arrivés près de moi et que nous ayons commencé à parler. » On le fit ainsi que c'était ordonné : on amena la jument, et le cheval en perçut l'odeur dans le logement même de Cortès. Au surplus notre chef fit charger notre plus grand canon avec un gros boulet et une bonne quantité de poudre.

On en était là, lorsqu'arrivèrent quarante Indiens, tous caciques, d'un maintien convenable et richement vêtus selon l'usage du pays. Ils saluèrent Cortès ainsi que nous tous. Ils encensèrent ceux d'entre nous qui étaient présents, avec les résines qu'ils avaient ap-

portées ; ils demandèrent le pardon du passé, promettant qu'ils seraient sages à l'avenir. D'un ton un peu grave et simulant le ressentiment, Cortès leur répondit, au moyen de l'interprète Aguilar, qu'ils savaient bien combien de fois on leur avait proposé la paix ; qu'ils avaient mérité qu'on mît à mort les habitants de tous les villages ; que nous sommes les sujets d'un grand Roi et Seigneur, appelé l'Empereur don Carlos, qui nous a envoyés dans ces pays avec ordre de secourir et de favoriser tous ceux qui entreront à son royal service ; que nous en agirons ainsi avec eux, s'ils sont sages, comme ils le promettent : que, sinon, nous lâcherons ces *tepustles* pour qu'ils les tuent, car quelques-uns de ces engins leur gardent rancune pour la guerre qu'on nous a faite (ils appellent le fer *tepustle* en leur langue). En ce moment, il donna secrètement l'ordre de mettre le feu à la bombarde qui était chargée. Elle partit en faisant un grand fracas, ainsi qu'il le fallait. Le boulet passait sur les bois en bourdonnant. Comme il était midi et que l'air était calme, le bruit était considérable. Les caciques furent effrayés de l'entendre, et comme ils n'avaient jamais vu pareille chose, ils crurent à la réalité de ce que Cortès leur avait assuré. Mais, pour les tranquilliser, il leur fit dire par Aguilar de bannir toute crainte ; qu'il avait pris soin d'ordonner au boulet de ne faire aucun mal.

En cet instant même, on ramena le cheval ; on l'attacha non loin de l'endroit où Cortès s'entretenait avec les caciques, et comme on avait maintenu la jument dans le même appartement, le cheval frappait du pied, hennissait et mugissait, tenant l'œil fixé sur les Indiens et sur la pièce où il avait senti sa compagne. Les caciques crurent que c'était pour eux qu'il faisait tout ce bruit en hennissant et en frappant du pied. Cortès, les voyant en cet état, se leva de son siége et se dirigea vers le cheval. Il le prit

par le mors et chargea Aguilar de dire aux Indiens présents qu'il venait de lui recommander de ne leur faire aucun mal ; et aussitôt il ordonna à deux palefreniers de l'emmener bien loin, de manière que les caciques ne le revissent plus. On en était là lorsque arrivèrent trente Indiens chargés, nommés *tamemes*, parmi eux. Ils apportaient à manger des poules, du poisson sec et divers fruits, et il paraît qu'ils s'étaient attardés, ou qu'ils n'avaient pas pu se mettre en route en même temps que les caciques. Cortès causa longuement avec les délégués. Ils lui dirent que, le lendemain, tous viendraient, avec un présent, pour parler de bien d'autres choses ; et ils s'en furent très-satisfaits. Je les laisserai là jusqu'à demain.

CHAPITRE XXXVI

Comme quoi tous les caciques et *calachonis* vinrent avec un présent, et ce qui arriva à ce sujet.

Le lendemain, de bonne heure (c'était aux derniers jours du mois de mars de 1519), arrivèrent plusieurs caciques et gens distingués du bourg de Tabasco et d'autres villages des environs, nous faisant à tous des démonstrations fort respectueuses. Ils portaient un présent en or, formé de quatre diadèmes, quelques lézards, deux sortes de chiens et d'oreillettes, cinq canards, deux figures d'Indiens, deux semelles en or comme celles qui servent à leurs chaussures, et d'autres menus objets de peu de prix. Je ne me rappelle pas le montant de toutes ces choses. Ils nous offrirent aussi de ces étoffes fort grossières dont ils font usage, et qu'ils fabriquent eux-mêmes. Ceux qui connaissent cette province auront en-

tendu dire, en effet, qu'on n'y trouve que des tissus de peu de valeur.

Or tout ce présent n'était rien, en comparaison des vingt femmes qu'ils nous offrirent; et entre elles une excellente personne qui s'appela doña Marina en devenant chrétienne. Je laisserai ce sujet et ne parlerai maintenant ni d'elle ni des autres femmes, pour dire que Cortès, ayant reçu tous ces objets avec des démonstrations de joie, attira à part les caciques, et, au moyen d'Aguilar, l'interprète, leur dit qu'il reconnaissait la faveur d'un tel présent, mais qu'il avait une prière à leur adresser : c'est qu'ils fissent habiter sans retard le village par tous ses résidents, avec leurs femmes et leurs enfants, son désir étant de le voir peuplé dans deux jours; que c'est en cela qu'il verrait le témoignage d'une paix véritable. Aussitôt les caciques firent appeler tous les habitants, avec leurs femmes et leurs enfants; et en deux jours, le village fut repeuplé. Quant à l'autre ordre qu'il leur donna, d'abandonner leurs idoles et leurs sacrifices, ils répondirent qu'ils obéiraient aussi.

Nous leur fîmes proclamer par Aguilar, le mieux que Cortès le put faire, les vérités sur notre foi, comme quoi nous étions chrétiens et adorions un seul Dieu véritable. On leur fit voir une image vénérée de Notre Dame, avec son précieux Fils dans les bras, leur déclarant que nous révérions cette sainte image, parce qu'elle est révérée dans le ciel et qu'elle est la Mère de Notre Seigneur. Les caciques répondirent que cette grande *tecleciguata* leur paraissait très-bien, et qu'on la leur donnât pour qu'ils l'eussent dans leur village : — en leur langue, ils appellent les grandes dames *tecleciguatas*. — Cortès la leur promit, les exhortant à faire un autel bien ouvragé, qu'ils s'empressèrent de construire. Le jour suivant, de bonne heure, il ordonna à deux de nos charpentiers,

nommés Alonso Yañez et Alvaro Lopez, déjà mentionnés dans ce récit, de faire immédiatement une croix très-haute.

Ces ordres étant donnés, il demanda aux caciques pourquoi ils nous avaient attaqués, malgré nos invitations à vivre en paix. Ils répondirent qu'ils avaient demandé et obtenu pardon pour cela; que leur frère, le cacique de Champoton, leur conseilla cette conduite; qu'on l'avait suivie, afin de ne plus passer pour lâches : car on les avait accusés de s'être déshonorés en ne nous attaquant pas lorsque, quelque temps auparavant, un autre capitaine se présenta chez eux avec quatre navires (c'est apparemment de Juan de Grijalva qu'il voulait parler). Il ajouta que l'Indien, notre interprète, qui s'était enfui pendant la nuit, leur avait conseillé de nous faire la guerre nuit et jour, car nous étions fort peu nombreux. Cortès pria les caciques de lui ramener le fugitif; mais ils répondirent qu'ayant vu la mauvaise issue de la bataille, il s'était dérobé par la fuite, et qu'on ne savait rien de lui, malgré le soin qu'on avait pris de le chercher. La vérité est qu'on le sacrifia aux idoles, en expiation de ce que ses conseils avaient coûté. Cortès demanda aux caciques d'où ils tiraient leur or, et d'où provenaient leurs joyaux. Ils dirent que cela venait d'où le soleil se couche, ajoutant : Culua et Mexico; et comme nous ne savions pas ce que c'était que Mexico ou Culua, nous n'y faisions aucune attention. Nous avions un autre interprète appelé Francisco, dont j'ai déjà parlé, et que nous prîmes lors de l'expédition de Grijalva. Il ne comprenait nullement la langue de Tabasco, mais il parlait bien celle de Culua qui est la mexicaine. Ce fut moitié par signes qu'il fit entendre à Cortès que Culua était fort loin; il nommait aussi Mexico, sans réussir à nous éclairer.

La conférence se termina là, jusqu'au jour suivant

qu'on mit à profit pour placer sur l'autel la sainte image de Notre Dame; on planta la croix en même temps, et nous nous mîmes en adoration. Le Père fray Bartolomé de Olmedo dit la messe, à laquelle les caciques et principaux envoyés assistèrent aux premiers rangs. Nous appelâmes ce village Santa Maria de la Victoria, et c'est le nom que porte actuellement le bourg de Tabasco. Le même Frère, aidé par Aguilar, prêcha aux vingt Indiennes, données en présent, plusieurs bonnes vérités sur notre sainte foi, leur conseillant de ne plus croire aux idoles, auxquelles elles avaient cru jusque-là; que c'étaient de méchantes choses, et nullement des divinités; qu'il ne fallait plus leur faire de sacrifices; qu'on les instruisait dans l'erreur, et qu'elles devaient adorer Notre Seigneur Jésus-Christ. On les baptisa sur-le-champ. La dame indienne qu'on nous donna prit le nom de doña Marina. C'était bien réellement une grande dame, fille de grands caciques, ayant possédé des vassaux; et, certes, on s'en apercevait bien à sa belle prestance. J'aurai à dire bientôt comment elle fut amenée dans ces lieux. Je ne me rappelle pas bien les noms des autres femmes, et il n'importe guère à l'intérêt du récit qu'elles soient ici nommées; mais ce furent les premières chrétiennes de la Nouvelle-Espagne. Cortès les répartit en en donnant une à chaque capitaine; et comme doña Marina était de bel aspect, insinuante et fort alerte, il la donna à Hernandez Puertocarrero, que j'ai déjà dit être de bonne race, cousin du comte de Medellin. Lorsque, plus tard, Puertocarrero fut en Espagne, doña Marina se lia avec Cortès, qui en eut un fils qu'on nomma Martin Cortès, et qui fut par la suite commandeur de Santiago.

Nous restâmes cinq jours dans ce village, autant pour donner aux blessés le loisir de soigner leurs blessures, que pour le repos de ceux qui souffraient du mal de

reins, et qui guérirent. Au surplus, comme Cortès savait s'emparer de l'attention des caciques par de bonnes paroles, il leur dit que l'Empereur, notre maître, dont nous sommes les sujets, tient sous ses ordres plusieurs grands seigneurs, et qu'ils devraient, eux aussi, lui jurer obéissance; que, dès lors, pour n'importe quoi dont ils auraient besoin, soit faveur de notre part ou autre chose quelconque, il suffirait de le lui faire savoir, partout où nous nous trouverions, pour qu'il accourût à leur secours. Tous les caciques l'en remercièrent vivement, et se déclarèrent les sujets de notre grand Empereur. Ce furent les premiers qui jurèrent obéissance à Sa Majesté dans la Nouvelle-Espagne. Cortès s'empressa de leur donner l'ordre de venir de bonne heure le lendemain, qui était le jour des Rameaux, avec leurs femmes et leurs enfants, au pied de l'autel que nous avions construit, pour adorer la croix et la sainte image de Notre Dame. Il ordonna encore que six charpentiers indiens vinssent s'unir aux nôtres, pour qu'ils allassent sculpter une croix sur un grand arbre appelé *ceiba*, qui se trouvait au village de Cintla, où Dieu eut la bonté de nous donner cette grande victoire dans la bataille que j'ai racontée. Ils firent en effet cette croix dans l'arbre même, pour obtenir sa plus grande durée, parce que l'empreinte est toujours visible dans la nouvelle écorce qui repousse.

Cela étant fait, il donna l'ordre d'appareiller tous les canots pour aider à notre embarquement; car nous voulions faire voile dans cette sainte journée, parce que deux pilotes étaient venus dire à Cortès que les navires étaient en grand danger, à cause du vent du nord qui soufflait de travers. Le lendemain, de bonne heure, tous les caciques et autres gens de distinction vinrent avec leurs femmes et leurs enfants, et se réunirent dans le préau

où se trouvaient la croix et notre petite église, tenant des rameaux à la main pour la cérémonie.

Quand nous vîmes les caciques rassemblés et Cortès entouré de tous ses capitaines, nous marchâmes dévotement en procession avec le Père de la Merced et le prêtre Juan Diaz, revêtus de leurs habits sacerdotaux. On dit la messe, et nous adorâmes et baisâmes la sainte croix, tandis que les Indiens fixaient sur nous leur attention. Après cette cérémonie, faite en son jour légitime, les gens de distinction s'approchèrent de Cortès et lui offrirent dix poules, du poisson sec et des légumes. En prenant congé d'eux, notre chef leur recommanda encore la sainte image de Notre Dame et la sainte croix, avec prière de les révérer et de les tenir en état de propreté, l'église bien nettoyée, ornée de branchages, leur promettant qu'ils en obtiendraient santé et récoltes prospères. Il était déjà tard lorsque nous nous embarquâmes. Le lendemain, lundi, nous fîmes voile de bonne heure.

Nous naviguâmes avec beau temps, dans la direction de San Juan de Uloa, ne nous éloignant jamais de terre. Et, comme nous avancions sans contre-temps, nous, les soldats qui étions déjà venus avec Grijalva et qui connaissions cette route, nous disions à Cortès : « Señor, là se trouve la Rambla, appelée Aguayaluca en langue indienne. » Bientôt nous arrivâmes à Tonala, nommé San Anton, et nous le lui fîmes voir. Plus loin, nous lui indiquions le grand fleuve Guazacualco. Il vit les grandes sierras couvertes de neige, et, tout aussitôt, la sierra de San Martin. Plus en avant, nous lui montrâmes la *Roche fendue*. C'est un des plus grands rochers qui s'avancent dans la mer ; son sommet dessine comme une forme de chaise. Plus loin encore, nous lui fîmes voir le fleuve Alvarado, où Pedro de Alvarado pénétra lors de l'expédition de Grijalva. Nous vîmes, après, le fleuve *Banderas*, où

nous avions recueilli seize mille piastres. Nous lui indiquâmes là l'île Blanche, lui disant aussi où était l'île Verte. Il vit, non loin de terre, l'île des Sacrifices, où nous trouvâmes, au temps de Grijalva, les autels et les Indiens sacrifiés. Après quoi, nous arrivâmes heureusement à San Juan de Uloa, dans l'après-midi du jeudi saint. Je me rappelle qu'en ce moment un de nos cavaliers, appelé Puertocarrero, s'approcha de Cortès et lui dit : « Il me semble, señor, que les camarades qui sont déjà venus deux fois avant nous vous disent : « Voyez ici « Francia Montesinos; voyez Paris la grand'ville ; voyez « les eaux du Duero et par où elles débouchent à la mer ; » et moi je vous dis de voir ces riches contrées et que vous sachiez vous y conduire ». Cortès répondit : « Que Dieu donne bonne chance à nos armes, comme au paladin Roland, et, quant au reste, vous ayant, vous et mes autres chevaliers, pour compagnons, je saurai bien ce que j'ai à faire ». Et arrêtons-nous, et n'allons pas plus loin. Et voilà ce qui arriva, et Cortès entra, comme dit Gomara, dans le fleuve Alvarado.

CHAPITRE XXXVII

Comme quoi doña Marina était cacique, fille de grands seigneurs et maîtresse de villages et vassaux ; et comment elle fut amenée à Tabasco.

Avant de nous occuper plus intimement du grand Montezuma, et des Mexicains, et de Mexico la grande, je veux vous dire ce qui concerne doña Marina ; comme quoi, dès son enfance, elle gouverna des lieux habités et commanda à des vassaux ; voici comment. Son père et sa mère étaient seigneurs d'un village nommé Painala, auquel d'autres étaient assujettis, à environ huit lieues du bourg de Gua-

zacualco. La mort du père la laissa encore enfant. La mère se remaria avec un autre cacique, fort jeune, et en eut un garçon, sur lequel se porta toute leur affection. Ils convinrent de faire retomber sur lui, après leur mort, les titres de famille, et, pour qu'il n'y eût point d'obstacle, ils donnèrent la jeune fille, pendant la nuit, à des Indiens de Xicalango, afin qu'on ne la vît plus, et ils répandirent le bruit qu'elle était morte, mettant à profit la mort de la fille d'une de leurs esclaves, qu'on fit passer pour l'héritière. De sorte que les gens de Xicalango la cédèrent à ceux de Tabasco, et ceux-ci la donnèrent à Cortès. J'ai connu sa mère et son demi-frère, lorsqu'il était déjà homme et qu'il gouvernait son village conjointement avec sa mère, le second mari étant déjà mort. En se faisant chrétienne, la vieille prit le nom de Marthe et le fils celui de Lazare. Je sais fort bien tout cela, parce que, en l'an quinze cent vingt-trois, après la conquête de Mexico et d'autres provinces, lorsque Cristoval de Oli se souleva dans les Higueras, Cortès s'y rendit, en passant par Guazacualco. Presque tous les résidents de ce bourg fûmes avec lui (ainsi que je le dirai en son lieu). Comme doña Marina, en toutes les guerres de la Nouvelle-Espagne, fut une excellente femme et une interprète utile, — ce que l'on verra dans la suite, — Cortès l'amenait toujours avec lui. Ce fut dans ce voyage qu'elle se maria avec un hidalgo nommé Xaramillo, dans un bourg qu'on appelait Orizaba, en présence de quelques témoins, dont l'un, nommé Aranda, devint résident de Tabasco. Il racontait le mariage d'un façon bien différente du récit de Gomara. Doña Marina était femme de grande valeur; elle avait un extrême ascendant sur tous les Indiens de la Nouvelle-Espagne.

Cortès, étant arrivé à Guazacualco, fit appeler tous les caciques de la province, pour leur faire une conférence

au sujet de la sainte doctrine et sur les moyens de la bien pratiquer. Cela motiva l'arrivée de la mère de doña Marina et de son demi-frère Lazare avec d'autres caciques. Depuis longtemps doña Marina m'avait dit qu'elle était de cette province, où elle possédait des vassaux, chose que savaient fort bien le capitaine Cortès et l'interprète Aguilar. De façon qu'on vit ensemble la mère et la fille avec son frère. Or il ne leur fut pas difficile de reconnaître la filiation, car la ressemblance était très-grande. Ils en eurent peur, pensant qu'elle les envoyait chercher pour les faire périr, et ils pleuraient. Mais doña Marina, voyant leurs larmes, les consola, les pria de bannir toute crainte, et leur dit qu'ils n'avaient pas compris ce qu'ils faisaient, quand ils la donnèrent aux gens de Xicalango, et qu'elle leur pardonnait. Elle leur fit cadeau de plusieurs joyaux d'or et de diverses pièces d'habillement, en les renvoyant à leur village, ajoutant que Dieu lui avait fait une bien grande grâce en l'enlevant à l'adoration des idoles et en la rendant chrétienne ; que maintenant qu'elle avait le bonheur d'avoir eu un fils avec son maître et seigneur Cortès, et d'être mariée avec un chevalier comme était son mari Juan Xaramillo, voulût-on la faire cacique d'autant de provinces qu'il y en a dans la Nouvelle-Espagne, elle refuserait de l'être ; qu'elle estimait le plaisir de servir son mari et Cortès plus que toute chose au monde.... Et tout ce que je viens de dire je l'ai entendu de sa bouche, j'en puis certifier et je le jure, *amen!* Or, on dirait que cette aventure est comme une contrefaçon de ce qui arriva à Joseph en Égypte avec ses frères, lesquels, à propos du blé, tombèrent en son pouvoir. Voilà ce qui arriva et non ce que l'on raconta à Gomara. Mais on lui dit aussi bien d'autres choses dont il n'a pas parlé. Revenant à notre sujet, il faut savoir que doña Marina savait la langue de Guazacualco, qui est

celle de Mexico ; elle savait aussi la langue de Tabasco. Comme Geronimo de Aguilar connaissait celle de Yucatan et de Tabasco, qui n'en forment qu'une, ils s'entendaient entre eux, et Aguilar traduisait en castillan à Cortès. Ce fut un début considérable pour notre campagne ; et c'est ainsi que, — loué soit Dieu ! — les choses se déroulaient pour notre bonheur. J'ai voulu le déclarer ici ; car, sans doña Marina, nous n'aurions pas pu comprendre la langue de Mexico et de la Nouvelle-Espagne. Je laisserai là ce sujet, et j'en reviens à dire comme quoi nous débarquâmes au port de Saint-Jean d'Uloa.

CHAPITRE XXXVIII

Comment nous arrivâmes à Saint-Jean d'Uloa avec tous nos navires, et de ce qui nous y advint.

Le jeudi saint, jour de la Cène de Notre-Seigneur, de l'an quinze cent dix-neuf, nous arrivâmes avec toute la flotte au port de Saint-Jean d'Uloa, et comme le pilote Alaminos le connaissait fort bien depuis notre voyage avec Juan de Grijalva, il fit mouiller en un point où les navires seraient à l'abri du vent du nord. On arbora sur le vaisseau-amiral l'étendard royal et les banderoles. Il y avait une demi-heure que nous avions jeté l'ancre, lorsque s'approchèrent deux grandes embarcations qu'on appelle pirogues. Elles portaient plusieurs Indiens mexicains qui, voyant l'étendard et la grandeur du navire, comprirent que c'était là qu'ils devaient aller pour parler au commandant. Ils ramèrent droit au vaisseau, ils y montèrent et demandèrent qui était le *tlatoan*, ce qui en leur langue signifie le maître ou seigneur. Doña Marina, qui les comprit, s'empressa de le leur faire voir. Les Indiens

firent à Cortès, à leur manière, beaucoup de démonstrations respectueuses et lui donnèrent la bienvenue, ajoutant qu'un familier du grand Montezuma leur faisait demander quels hommes nous étions et ce que nous cherchions; lui disant encore que, s'il avait besoin de quelque chose pour nous ou pour nos navires, nous n'avions qu'à le dire et qu'aussitôt ils apporteraient ce qui serait nécessaire. Notre Cortès répondit, au moyen d'Aguilar et de doña Marina, qu'il leur en rendait grâces, et il leur fit donner des choses à manger, du vin à boire et des verroteries bleues. Quand ils eurent bu, Cortès leur dit que nous venions pour les voir et négocier avec eux; qu'on ne leur causerait aucun ennui et que nous eussions à considérer ensemble notre arrivée dans ce pays comme un heureux événement. Les messagers s'en retournèrent très-satisfaits.

Le lendemain, vendredi saint, jour de la Croix, nous débarquâmes les chevaux et l'artillerie sur des amas de sable; car il n'y avait pas de sol terreux, mais du sable partout. On plaça les canons d'après le meilleur avis de l'artilleur Mesa, et nous fîmes un autel sur lequel on dit la messe aussitôt. On s'empressa de faire des baraques et des abris de feuillage pour Cortès et pour ses capitaines. Nous nous réunîmes de trois en trois pour apporter du bois, nous fîmes nos cabanes et nous plaçâmes les chevaux en lieu sûr. Nous passâmes le vendredi saint à faire tous ces travaux. Le jour suivant, samedi saint, veille de Pâques, il arriva beaucoup d'Indiens. Ils étaient envoyés par un personnage, gouverneur de Montezuma, appelé Pitalpitoque, que plus tard nous nommâmes Ovandillo. Ils avaient des haches; ils arrangèrent les baraques de Cortès et les cabanes qui s'en trouvaient le plus rapprochées; ils les couvrirent de grandes étoffes, à cause du soleil, car on était en carême et il faisait très-

chaud. Ils apportaient des poules, du pain de maïs et des prunes dont c'était la saison. Il me semble qu'ils avaient aussi quelques joyaux en or. Ils offrirent le tout à Cortès en lui disant que, le lendemain, le gouverneur lui-même viendrait avec d'autres provisions. Notre chef leur témoigna sa gratitude et leur fit donner certains produits en échange, dont ils furent très-satisfaits. Le lendemain, jour de Pâques de résurrection, se présenta le gouverneur qu'on nous avait annoncé. C'était le nommé Tendidle, homme d'affaires, qui amenait avec lui Pitalpitoque, personnage de distinction, suivis tous deux de plusieurs Indiens chargés de présents, de poules et de légumes. Après avoir ordonné à ceux-ci de se tenir à distance, Tendidle fit trois humbles révérences, selon leur usage, à Cortès d'abord, et ensuite à ceux de nous qui étions le plus près.

Cortès, au moyen de nos interprètes, leur dit qu'ils fussent les bien-venus, les embrassa et les pria de l'excuser un instant, qu'il ne tarderait pas à leur parler. En attendant, il fit dresser un autel, le mieux que les circonstances permirent. Fray Bartolomé de Olmedo dit une messe chantée, avec l'assistance du P. Juan Diaz. Les deux gouverneurs l'entendirent, entourés des principaux Indiens qui étaient venus avec eux. Après la messe, Cortès et quelques-uns de ses capitaines dînèrent avec les deux employés du grand Montezuma. Quand les tables furent enlevées, Cortès prit à part nos deux interprètes, Aguilar et doña Marina, avec les caciques, auxquels il dit comme quoi nous étions chrétiens et sujets du plus grand seigneur qui soit au monde, appelé l'Empereur don Carlos, ayant de grands seigneurs pour serviteurs et vassaux; que c'est par ses ordres que nous sommes venus dans ce pays, attendu que depuis longtemps il en a connaissance, ainsi que du grand seigneur qui les gouverne;

qu'il veut l'avoir pour ami et que nous lui adressons des compliments en son nom royal, toutes choses qui sans doute lui causeront grande joie aussitôt qu'il les saura. Cortès ajouta que, pour traiter en bonne amitié avec lui et avec ses Indiens et vassaux, il voudrait savoir le lieu que ses ordres désigneront pour qu'ils se voient et se parlent. Tendidle lui répondit avec quelque hauteur : « Tu arrives à peine, et tu veux à l'instant lui parler; reçois d'abord ce présent que nous t'offrons en son nom, et tu me diras, après, ce que tu désires. »

Il retira tout de suite d'une valise — espèce de coffre — plusieurs objets en or, bien et richement sculptés, avec plus de dix charges d'étoffes blanches de coton et plumes, fort dignes d'être admirées, et d'autres joyaux dont je ne garde pas bien le souvenir après tant d'années; avec cela, beaucoup de choses à manger : poules du pays, fruits et poissons secs. Cortès reçut le tout gracieusement, le rire aux lèvres, et leur donna en retour des torsades en perles fausses, avec d'autres produits de Castille, les priant de faire venir les habitants des villages pour négocier avec nous, parce qu'il avait beaucoup de verroteries à échanger pour de l'or. Ils promirent de le faire. Nous sûmes par la suite que Tendidle et Pitalpitoque étaient gouverneurs de provinces appelées Cotastlan, Toustepeque, Guazpaltepeque, Tlatalteteco, et d'autres villages qu'ils avaient soumis récemment.

Cortès fit apporter un fauteuil en bois sculpté et peint, des pierres en marcassite, variablement veinées, qui étaient enveloppées dans du coton parfumé au musc, pour que ça sentît bon; une torsade de perles enfilées; un bonnet cramoisi ; une médaille en or figurant saint Georges à cheval, la lance en main, comme s'il terrassait un dragon. Il recommanda à Tendidle d'envoyer le siége sans retard, pour que le seigneur Montezuma s'y pût asseoir

lorsque Cortès irait le voir et lui parler; qu'il couvrît sa tête de ce bonnet; que ces pierreries et tout le reste, notre Seigneur et Roi les lui fait envoyer en présent, en signe d'amitié, parce qu'il sait qu'il est un grand seigneur; et qu'au surplus il veuille bien désigner l'heure et le lieu où il voudra qu'on aille le voir. Tendidle reçut ces objets en disant que son maître Montezuma est si grand seigneur qu'il ne peut manquer de se réjouir de connaître notre grand Roi; qu'il va incontinent lui porter ce présent et qu'il reviendra bientôt avec sa réponse. Or, il paraît que le Tendidle avait amené avec lui de grands peintres — il y en a de tels à Mexico; — il fit peindre sur nature le visage, le corps et les traits de Cortès et de tous les capitaines et soldats; les navires, les voiles, les chevaux, et doña Marina, et Aguilar, deux levrettes même, et les canons, et les boulets, toute notre armée enfin, et il l'apporta à son maître. Cortès donna l'ordre à nos artilleurs de bien apprêter les bombardes avec de bonnes charges de poudre, afin qu'elles fissent grand bruit.

Il ordonna en même temps à Pedro de Alvarado qu'il se préparât et fît préparer tous les cavaliers pour que ces favoris de Montezuma les vissent courir avec les poitrails garnis de grelots. Cortès aussi monta à cheval et il dit: « Si l'on pouvait courir sur ces collines de sable, nous serions bien; mais vous voyez que, même à pied, nous enfonçons dans le sol; allons-nous-en sur la plage, quand l'eau sera basse, et là nous courrons de deux en deux. » Il donna le soin de conduire la cavalcade à Pedro de Alvarado, dont la jument alezane était bonne coureuse et très-vive. Tout cela s'exécuta sous les yeux des envoyés; et afin qu'ils vissent partir les canons, Cortès leur dit qu'il voulait leur parler encore, ainsi qu'aux principaux qui les suivaient. On mit alors le feu aux bombardes, l'air étant très-calme. Les pierres roulaient au loin avec

grand fracas. Les gouverneurs et les Indiens furent effrayés de choses si nouvelles pour eux et ils firent représenter la scène par les peintres, pour que Montezuma pût la voir. Il paraît, au surplus, qu'un de nos soldats portait un casque à demi doré. Tendidle, qui était plus insinuant que son collègue, vit le casque et dit qu'il ressemblait à d'autres qui sont en leur pouvoir et que leurs ancêtres leur avaient transmis comme un monument des races dont ils étaient descendus. Ils en ornaient la tête de leur divinité Huichilobos, idole de la guerre. Leur seigneur Montezuma serait certainement heureux de le voir. On le lui donna sur-le-champ. Cortès leur dit que, voulant savoir si leur or est comme celui que nous retirons de nos rivières, il les priait de lui renvoyer ce casque plein de grains de ce métal, pour qu'il le remît à notre grand Empereur. Après quoi le Tendidle prit congé de Cortès et de nous tous. Notre chef lui fit des offres nombreuses, l'embrassa et prit congé de lui. Tendidle assura qu'il reviendrait sans retard avec la réponse. Quand il fut parti, nous sûmes que non-seulement il avait de grandes affaires particulières, mais était aussi le serviteur le plus alerte qui fût à la dévotion de Montezuma. Il s'en retourna en hâte, fit un rapport sur toutes choses à son seigneur et lui présenta les dessins qu'il apportait, ainsi que les cadeaux que Cortès lui destinait. En les voyant, Montezuma fut saisi d'admiration et en conçut une grande joie. Comparant le casque avec celui qui coiffait son Huichilobos, il eut la certitude que nous appartenions à la race de ces hommes dont leurs aïeux avaient dit qu'ils viendraient commander dans ces contrées. C'est ici que le chroniqueur Gomara dit plusieurs choses provenant de mauvais rapports. Je les laisserai là, et je dirai ce qui nous advint encore.

CHAPITRE XXXIX

Comment Tendidle alla parler à son maître Montezuma et lui porter le présent, et de ce que nous fîmes dans notre campement.

Lorsque Tendidle fut parti avec le présent dont Cortès le chargea pour Montezuma, l'autre gouverneur Pitalpitoque resta dans notre campement, occupant des cabanes séparées de nous. On y fit venir des Indiens pour fabriquer du pain de leur maïs; on y porta des poules, du fruit et du poisson. C'est avec cela qu'on faisait les provisions de Cortès et des capitaines qui mangeaient avec lui. Pour ce qui est de nous, les soldats, à moins de faire la maraude ou d'aller à la pêche, nous n'avions rien. Au surplus, en ce même temps, beaucoup d'Indiens vinrent des villages que j'ai mentionnés et qui étaient gouvernés par les familiers de Montezuma. Quelques-uns d'entre eux apportaient de l'or et des joyaux de peu de valeur, ainsi que des poules, en échange de nos produits consistant en perles vertes, diamants faux et autres objets; c'est avec cela que nous subsistions. Nous avions tous, en effet, des objets d'échange, ayant appris par le voyage de Grijalva qu'il était utile d'être munis de verroteries.

Six ou sept jours se passèrent ainsi, après lesquels Tendidle revint un matin avec plus de cent Indiens chargés. Avec lui venait aussi un grand cacique mexicain qui ressemblait à Cortès par sa figure, ses traits et sa stature. Montezuma l'avait choisi tout exprès, parce que, nous dit-on, lorsque Tendidle lui présenta le portrait de notre chef, tous les principaux qui étaient avec le souverain dirent qu'un des leurs appelé Quintalbor paraissait être Cortès

lui-même. C'est ainsi que se nommait le grand cacique qui venait avec Tendidle, et comme il ressemblait en effet à Cortès, nous l'appelions de ce nom dans notre camp : Cortès par-ci, Cortès par-là! Reparlons de son arrivée et de ce qu'il fit en approchant des lieux où notre capitaine se trouvait. Avec la main il porta de la terre à ses lèvres; puis, avec des cassolettes en grès qu'ils munirent de leurs parfums, ils encensèrent Cortès et les autres soldats qui nous trouvions le plus près. Notre capitaine leur témoigna beaucoup d'affection et les fit asseoir près de lui. L'homme qualifié que j'ai dit s'appeler Quintalbor et qui avait apporté le présent était chargé de nous parler, conjointement avec Tendidle. Après les compliments de bienvenue et les menus propos, il fit placer les présents sur des nattes appelées *petates*, recouvertes avec d'autres tapis de coton. La première chose qu'il offrit fut un cercle en façon de soleil, en or fin, aussi grand que la roue d'une charrette, orné de dessins, beau travail digne d'être admiré, valant environ vingt mille piastres, ainsi qu'on l'assura plus tard après l'avoir pesé. Il offrit ensuite une roue plus grande, en argent, figurant la lune, avec beaucoup de rayons et d'autres figures sculptées. Cette pièce était d'un poids considérable et d'une grande valeur. Il apporta aussi le casque plein de grains d'or à surface rugueuse comme on les trouve dans les mines, d'une valeur de trois mille piastres. Nous attachâmes à ce casque plus de prix que si l'on nous avait apporté trente mille piastres, parce qu'il nous fit savoir comme certain qu'il y avait de bons gisements dans le pays.

Il portait, en outre, vingt canards en or, très-bien travaillés et imitant parfaitement la nature; des sortes de chiens, comme ils en ont dans leur pays, et plusieurs pièces en or figurant des tigres, des lions, des singes; dix colliers d'un travail des plus remarquables, et d'autres piè-

ces de ce genre; douze flèches et l'arc avec sa corde; deux bâtons de justice d'une longueur de cinq palmes : tout cela en or fin et coulé sur moule. Il fit apporter ensuite des panaches d'or, et quelques-uns en plumes vertes fort riches et d'autres en argent, ainsi que des éventails du même métal; des chevreuils coulés en or..., et tant de choses, enfin, que je ne puis me les rappeler toutes, après un si grand nombre d'années. Il présenta aussi environ trente charges d'étoffe de coton d'une qualité supérieure, tissue de plumes de différentes couleurs, avec des dessins si variés que je ne saurais ici les décrire. Après avoir étalé toutes ces choses, les caciques Quintalbor et Tendidle dirent à Cortès qu'il voulût bien les recevoir avec la même sincérité de sentiments qui animait celui qui les avait envoyées et les répartir entre les chefs qui venaient avec lui. Cortès accepta avec joie. Ces émissaires dirent alors qu'ils allaient lui rapporter ce que Montezuma les envoyait dire : qu'avant tout, il s'est réjoui que des hommes aussi valeureux que nous le sommes soient venus dans son pays — car il n'ignorait pas notre affaire de Tabasco; — qu'il désirerait beaucoup voir notre grand Empereur, puisqu'il est si grand seigneur et que dans les contrées si lointaines d'où nous venions il avait eu connaissance de sa personne, et qu'il lui enverra des pierreries riches en présent; qu'en attendant, nous restions dans ce port et que si, en quoi que ce soit, il nous y peut être utile, il le fera de grand cœur; que, quant à l'entrevue, nous cessions de nous en préoccuper, que cela n'avait pas de raison d'être et qu'il y voyait beaucoup d'inconvénients.

Cortès les remercia de nouveau d'un air satisfait et caressant; il donna à chacun des gouverneurs deux chemises en toile de Hollande, des verroteries bleues taillées en diamants et d'autres menus objets, les priant de retourner à Mexico pour dire à leur seigneur, le grand Monte-

zuma, que, puisque nous avions traversé tant de mers et que nous étions venus de pays si lointains, seulement pour le voir et lui parler en personne, si nous retournions ainsi, notre seigneur et grand Roi ne pourrait pas approuver notre conduite; que n'importe où il se trouvera, nous voulons l'aller voir et recevoir ses ordres. Les gouverneurs répondirent qu'ils iraient le lui dire; mais, quant à l'entrevue dont il parle, elle leur paraît inopportune. Cortès put encore prendre sur notre pauvre avoir quelques objets pour envoyer à Montezuma par ces messagers : une coupe en verre de Florence, gravée et dorée, avec des dessins représentant des arbres et des sujets de vénerie; trois chemises en toile de Hollande, et autres objets, leur recommandant d'apporter la réponse. Les deux gouverneurs prirent congé; mais Pitalpitoque resta dans notre campement, parce que, à ce qu'il paraît, il fut chargé par les autres familiers de Montezuma du soin de nous faire venir des vivres des villages les plus rapprochés. J'en resterai là et je dirai bientôt ce qui se passa encore dans notre quartier royal.

CHAPITRE XL

Comme quoi Cortès envoya chercher un autre port et un siége de colonisation, et de ce que l'on fit à ce sujet.

Après avoir dépêché les messagers pour Mexico, Cortès envoya deux navires reconnaître la côte plus loin. Il leur donna pour capitaine Francisco de Montejo, avec l'ordre de se guider par la route que nous avions suivie avec Juan de Grijalva; car Montejo s'y était trouvé en notre compagnie et avec Grijalva. Il était chargé de découvrir un port sûr et des localités où nous pussions nous installer; car

il voyait que sur les sables où nous étions, nous ne pouvions plus vivre au milieu de tant de moustiques, et si éloignés des lieux habités. Il donna l'ordre à Alaminos et à Juan Alvarez le Manchot de partir en qualité de pilotes, puisqu'ils connaissaient cette route, et de naviguer en côtoyant pendant dix jours le plus loin qu'ils pourraient. Ils le firent comme c'était commandé. Ils arrivèrent à la hauteur du Rio Grande qui se trouve près du Panuco, où nous étions déjà parvenus lors de la campagne du capitaine Juan Grijalva. Mais il leur fut impossible de dépasser ce point, à cause des courants contraires. Voyant donc combien la navigation devenait difficile, le pilote résolut de ne pas aller plus loin et de retourner à Saint-Jean d'Uloa, sans autre résultat que la découverte d'un village situé à douze lieues du campement, qui présentait comme un aspect de forteresse et qui était connu sous le nom de Quiavistlan.

Non loin de ce point, se trouvait un port qui parut offrir au pilote Alaminos de la sécurité pour les navires contre le vent du nord. Il lui appliqua un fort vilain nom, celui de *Bernal*, dénomination que portait déjà une autre rade d'Espagne. Montejo passa, du reste, dix ou douze jours dans ces allées et venues.

D'autre part, je dois dire que l'Indien Pitalpitoque, qui était resté au camp dans le but de veiller aux approvisionnements, en arriva à de telles négligences, qu'il ne prenait plus soin de rien apporter du tout; ce qui produisait parmi nous une grande pénurie de ressources Notre cassave devenait amère à force d'être moisie; de sorte que nous n'avions rien à manger si nous n'allions à la maraude. Quant aux Indiens qui avaient pris l'habitude de nous apporter de l'or et des poules en échange de nos produits, ils ne venaient déjà plus en aussi grand nombre qu'au début, et ceux qui venaient encore nous

paraissaient timides et soupçonneux. Pendant ce temps, nous attendions d'heure en heure les messagers qui étaient allés à Mexico. Nous en étions là, lorsque Tendidle se présenta, accompagné de beaucoup d'Indiens. Après avoir fait les démonstrations de respect qui sont dans leurs habitudes et encensé Cortès ainsi que nous tous, il offrit dix charges d'étoffes très-fines et très-riches, d'un tissu mêlé de plumes; il offrit aussi quatre *chalchihuites*, pierres précieuses de couleur verte d'une grande valeur, qu'ils ont en plus grande estime que nous n'en avons parmi nous pour les émeraudes. Il offrit encore quelques objets en or, dont nous évaluions le prix à trois mille piastres, en dehors des pierreries. Tendidle et Pitalpitoque étaient venus seuls; car l'autre grand cacique, nommé Quintalbor, fut empêché de revenir par une maladie dont il fut atteint pendant le voyage. Ces deux gouverneurs prirent Cortès à l'écart avec doña Marina et Aguilar, et lui dirent que leur maître Montezuma avait reçu son présent avec la plus grande joie; mais que, pour ce qui est de l'entrevue, il ne faut plus absolument lui en parler; que ces pierreries riches, il les envoie pour le grand Empereur, parce qu'elles sont d'un tel prix que chacune d'elles vaut plus d'une charge d'or et qu'il les estime bien davantage; au surplus, que nous ne prenions plus le soin d'envoyer des messagers à Mexico. Cortès leur rendit grâce en leur faisant de nouvelles offres de service; mais il éprouva un vif regret de s'entendre dire que nous ne devions plus songer à voir Montezuma. Il dit même à quelques soldats qui se trouvaient avec lui: « Ce doit être décidément un grand et riche seigneur; si Dieu le permet, nous irons quelque jour lui faire visite. » Et nous lui répondîmes: « Nous y voudrions être déjà. »

Laissons pour à présent le sujet des entrevues, et disons qu'il était l'heure de l'*Angelus*. Comme d'ailleurs nous

avions une cloche dans notre campement, nous tombâmes tous à genoux en regardant la croix que nous avions placée sur le plus haut monticule de sable, et nous nous mîmes à réciter la prière de l'*Ave Maria*. Tendidle et Pitalpitoque, nous voyant ainsi prosternés, nous demandèrent, en Indiens fort retors, pourquoi nous nous humiliions de la sorte devant ce morceau de bois ainsi façonné. Cortès, les ayant entendus, dit au P. de la Merced qui était présent : « Père, voilà le moment bien opportun de leur faire comprendre les choses relatives à notre sainte foi, au moyen de nos interprètes. » Et tout de suite, on leur fit une conférence, si bien dite, eu égard aux circonstances où nous nous trouvions, que les meilleurs théologiens n'auraient pu mieux faire. Après avoir déclaré que nous étions chrétiens et dit ce qui convenait le mieux relativement à notre foi, on ajouta que leurs idoles sont de nulle valeur et qu'elles doivent s'évanouir devant cette croix, parce que sur une autre de même forme le Seigneur du ciel, de la terre et de tout ce qui existe a souffert mort et passion ; que c'est en lui que nous croyons, que c'est lui que nous adorons, lui, notre Dieu véritable, nommé Jésus-Christ, qui voulut souffrir et mourir de cette mort pour sauver tout le genre humain, qui ressuscita le troisième jour, qui est à présent dans les cieux et par qui nous devons être jugés.

On leur dit aussi, en très-bons termes, beaucoup d'autres vérités qui furent par eux bien comprises. Ils assurèrent même qu'ils en feraient le rapport à leur seigneur Montezuma. On leur déclara encore qu'une des raisons qui engagèrent notre grand Empereur à nous envoyer dans ces lointaines contrées, ce fut pour les empêcher de faire des sacrifices de leurs Indiens, et tous autres de cette méchante nature, et pour éviter aussi qu'ils se volassent les uns les autres et qu'ils se livrassent à l'adoration de

ces maudites idoles. Il les prie de placer dans leurs villes et dans leurs temples, où se trouvent les idoles qu'ils adorent comme des dieux, une croix semblable à celle qu'on leur a fait voir et une image de Notre-Dame, qu'on leur a déjà donnée, avec son précieux Fils dans les bras ; ils verront bien à quel point ils en seront récompensés et tout ce que notre Dieu fera à leur avantage. On leur adressa bien d'autres paroles pour les convaincre; je ne les dirai pas en totalité, car je me sens incapable de les transmettre dans tous leurs détails. Je me souviens que dans cette visite de Tendidle, vinrent avec lui plusieurs Indiens pour vendre des objets en or de peu de prix. Nos soldats les achetèrent. Ces objets dont nous faisions ainsi l'acquisition, nous les donnions à nos matelots qui allaient à la pêche et nous fournissaient du poisson en échange, pour assurer notre subsistance; car, sans cela, nous nous serions trouvés en complète disette. Cortès se réjouissait en voyant ce trafic. Il faisait semblant de ne pas l'apercevoir ; mais quelques familiers de Diego Velasquez venaient attirer son attention en lui reprochant qu'il fermât les yeux sur cette conduite. Ce qui arriva à ce sujet, je le dirai dans la suite du récit.

CHAPITRE XLI

Ce que l'on fit au sujet du trafic de l'or, et autres choses qui arrivèrent dans le campement.

Quelques amis de Diego Velasquez, gouverneur de Cuba, s'étant aperçus que plusieurs soldats se livraient au trafic de l'or, en avertirent Cortès en lui demandant pourquoi il y donnait son consentement, et en lui faisant observer que Diego Velasquez ne les avait pas envoyés en

expédition pour que la plus grande partie de l'or tombât entre les mains des soldats. Ils ajoutaient qu'il serait bien de publier un ordre du jour qui défendît d'en acheter à l'avenir autrement que par ordre de Cortès lui-même, et qui obligeât à présenter tout celui qui était déjà acquis, afin qu'on pût y faire le prélèvement du cinquième royal; que, du reste, on nommât une personne qui remplît à ce sujet la charge de trésorier. Cortès répondit à tout que c'était fort bien et que ce seraient eux qui nommeraient la personne dont il était question. On convint donc que le choix tomberait sur un nommé Gonzalo Mexia, et, cela fait, Cortès leur dit d'un air un peu contrarié : « Remarquez, señores, que nos camarades souffrent beaucoup du manque de subsistances; c'est pour cela qu'il eût été bon de fermer les yeux, afin que tout le monde pût manger. Au surplus, ce qu'ils achètent est une misère; Dieu aidant, nous en aurons un jour bien davantage, car il y a en toutes choses la face et l'envers. J'ai fait publier l'ordre de ne plus trafiquer sur l'or : c'est ce que vous avez voulu; nous verrons bien ce que nous mangerons à l'avenir. »

C'est ici que le chroniqueur Gomara dit que Cortès se conduisit ainsi pour faire croire à Montezuma que l'or n'excitait nullement notre envie. Il fut mal informé, car, depuis les événements de Grijalva dans le fleuve Banderas, Montezuma savait au juste la vérité. Au surplus, il vit bien que nous lui demandâmes le casque rempli de grains d'or provenant des mines, et il ne pouvait ignorer les achats que nous avions faits. Ce ne sont pas d'ailleurs les fins Mexicains qui auraient pu ne pas le comprendre. Mais laissons tout cela puisque Gomara avoue qu'il ne le sait que par ouï-dire. Disons plutôt comme quoi un matin nous nous aperçûmes qu'il n'y avait plus aucun Indien dans les cabanes, ni ceux qui nous apportaient à

manger, ni les trafiquants qui nous vendaient de l'or. Pitalpitoque lui-même avait fait comme les autres, et c'est sans dire mot que tous avaient pris la fuite. Nous sûmes plus tard que Montezuma leur en avait fait donner l'ordre, afin qu'ils n'eussent plus de conférences avec Cortès ou avec ceux qui l'accompagnaient, car il paraît que Montezuma avait une grande dévotion pour ses idoles appelées *Tezcatepuca* et *Huichilobos*; celle-ci était le dieu de la guerre, celle-là le dieu des enfers. On leur sacrifiait tous les jours de jeunes enfants pour obtenir l'inspiration de ce qui devait être fait à notre sujet. Montezuma en était déjà arrivé à la pensée que, si nous tardions à nous embarquer, il devrait nous prendre, pour propager notre race, et en même temps, pour faire servir certains d'entre nous à ses sacrifices. Nous avons su aussi qu'il lui fut répondu par ses idoles qu'il n'eût point d'entrevue avec Cortès, qu'il n'écoutât point ses messages, qu'il n'admît nullement la croix et qu'on n'apportât pas dans la ville l'image de Notre Dame.

Ce fut pour ces raisons que les Indiens de notre campement prirent la fuite sans nous parler. Lorsque nous nous en aperçûmes, nous tombâmes dans la croyance qu'ils se proposaient de nous attaquer, et nous nous mîmes plus que jamais sur nos gardes. Or, un jour, tandis que j'étais avec un autre soldat en sentinelle avancée sur un monticule de sable, nous vîmes venir cinq Indiens par la plage. Ne voulant pas causer une alarme au quartier royal, nous les laissâmes s'avancer jusqu'à nous. Ils nous firent leurs révérences accoutumées en nous présentant de joyeux visages et en nous priant de les conduire au campement. Je chargeai donc mon camarade de garder le poste, tandis que je m'en irais avec eux; car alors je n'avais pas les pieds alourdis comme aujourd'hui que je suis vieux. Quand ils arrivèrent devant Cortès, ils le traitèrent

avec grand respect en lui disant : *Lopelucio*, *Lopelucio*, ce qui veut dire en langue totonaque : *Seigneur* et *grand Seigneur*. Ils avaient deux grands trous dans la lèvre inférieure avec deux pendants en pierre veinée de bleu ; quelques-uns de ces ornements étaient en feuilles d'or très-amincies. Ils avaient aussi de grands trous aux oreilles, portant d'autres pendants en or et en pierres précieuses. Leur costume et leur langage étaient bien différents de ceux des Mexicains que Montezuma nous avait envoyés ou qui étaient restés avec nous dans le camp. Or doña Marina et Aguilar, nos interprètes, ayant entendu l'expression : *Lopelucio*, ne la comprirent nullement. Doña Marina leur demanda en langue mexicaine s'il y avait parmi eux des *naeyavatos*, qui sont les interprètes de cette langue. Deux d'entre eux répondirent affirmativement et dirent tout de suite en langue mexicaine que nous fussions les bien-venus, que leur maître les avait envoyés pour savoir qui nous étions, les assurant qu'il se réjouirait de rendre service à des hommes si valeureux que nous. Il paraît qu'il était instruit de nos aventures à Tabasco et à Potonchan. Ils ajoutèrent qu'ils seraient déjà venus nous voir, n'eût été la crainte que leur inspiraient les gens de Culua qu'ils supposaient être avec nous (par *Culuans* on doit entendre Mexicains ; c'est comme si nous disions Cordouans ou vilaines gens) ; et que depuis trois jours ils étaient retournés à leur village.

Ce fut ainsi que, de fil en aiguille, Cortès apprit que Montezuma avait des ennemis et des gens qui lui étaient contraires, ce qui lui causa de la satisfaction. Il donna congé à ces cinq messagers, en leur faisant des présents, avec de grandes démonstrations affectueuses, et il les pria de dire à leur seigneur qu'il ne tarderait pas à lui faire visite. A partir de ce moment, nous appelâmes ces Indiens : les Lopelucios.

Je les laisserai là et, pour continuer, nous dirons que sur les sables où nous nous étions établis il y avait constamment beaucoup de moustiques *zancudos*, semblables à une petite espèce qu'on appelle *xexenes*, pires que les grands et qui nous empêchaient de dormir. Nous n'avions plus de provisions; outre que la cassave diminuait, elle était pleine de moisissures. Au surplus, quelques-uns de nos soldats, qui possédaient des Indiens dans l'île de Cuba, soupiraient pour le retour au domicile. Les favoris de Diego Velasquez étaient surtout dans ce cas. Cortès, voyant que les choses et les esprits arrivaient à ces extrémités, donna l'ordre de partir pour le village que Montejo et le pilote Alaminos avaient découvert : celui-là même qui avait l'aspect d'une forteresse, qui portait le nom de Quiavistlan et où, nous assurait-on, les navires seraient abrités des vents par le monticule dont j'ai parlé.

Or, pendant qu'on préparait le départ, les amis, les parents et les familiers de Diego Velasquez demandèrent à Cortès pourquoi il voulait entreprendre ce voyage sans provisions et sans être dans la possibilité d'aller plus avant, puisque environ trente-cinq soldats étaient déjà morts dans ce camp de blessures reçues à Tabasco, de faim et de maladies; que ce pays était fort étendu, les centres de population fort habités, et que, certainement, on nous y ferait un jour la guerre; qu'il serait préférable de revenir à Cuba, pour rendre compte à Diego Velasquez de la quantité d'or, déjà considérable, que l'on avait acquise, ainsi que des grands présents de Montezuma : ce grand soleil en or, cette lune d'argent, ce casque rempli de l'or retiré des mines, et toutes ces joailleries et étoffes dont j'ai précédemment parlé. Cortès leur répondit qu'il ne pouvait juger bon ce conseil de revenir sans avoir vu; que jusque-là nous ne pouvions point nous plaindre de la fortune; que c'était le cas, au contraire,

de rendre grâces à Dieu qui nous aidait en toutes choses; pour ce qui regarde ceux qui sont morts, que c'est là chose fort vulgaire en fait de guerre et de fatigue; qu'il serait bon de savoir ce que ce pays renferme, et qu'en attendant, ou bien nos mains auraient perdu leur vigueur, ou bien nous trouverions des moyens de ne pas mourir de faim dans le maïs que possédaient les Indiens et les villages voisins. Le parti de Diego Velasquez s'apaisa quelque peu avec cette réponse; pas beaucoup cependant, parce qu'il y avait dans le camp des réunions et des conférences pour obtenir le retour à Cuba. Mais je m'arrêterai là et je dirai ce qui advint encore.

CHAPITRE XLII

Comme quoi nous proclamâmes Fernand Cortès capitaine général et grand justicier, jusqu'à ce que Sa Majesté en jugeât comme bon lui semblerait. De ce qu'on fit à ce sujet.

J'ai déjà dit que dans notre campement les parents et amis de Diego Velasquez prétendaient mettre obstacle au départ en avant, et voulaient que de Saint-Jean-d'Uloa nous prissions la route de l'île de Cuba. Mais il paraît que déjà Cortès était en pourparlers avec Alonso Hernandez Puertocarrero, avec Pedro de Alvarado et ses quatre frères Jorge, Gonzalo, Gomez et Juan, tous des Alvarado; avec Christoval de Oli, Alonso de Avila, Juan de Escalante, Francisco de Lugo, avec moi et avec d'autres *caballeros* et capitaines. Le Francisco de Montejo le comprit fort bien, et il était aux aguets. Or, un soir, vers minuit, je vis venir dans ma cabane Alonso Hernandez Puertocarrero, Juan de Escalante et Francisco de Lugo qui était un peu mon parent et tout à fait de mon pays

Ils me dirent : « Señor Bernal Diaz del Castillo, venez ici avec vos armes, nous ferons un tour avec Cortès qui fait sa ronde. » Et, quand je fus sorti de ma cabane, ils ajoutèrent : « Attention, señor, conservez bien le secret de ce que nous allons vous dire, quoique ce soit un peu lourd à porter, et faisons en sorte que ne puissent nous entendre vos camarades de chambrée qui sont partisans de Diego Velasquez. Vous paraît-il juste que Fernand Cortès nous ait ainsi tous trompés, lorsqu'il fit publier dans l'île de Cuba que nous venions ici pour coloniser, tandis qu'à présent il arrive à notre connaissance qu'il n'a pas de pouvoirs pour cela, mais uniquement pour acquérir de l'or? Voilà que maintenant ils veulent retourner à Cuba avec tout l'or que nous avons recueilli, et nous tous serons dupés, et le Diego Velasquez prendra pour lui l'or tout entier comme l'autre fois? Veuillez vous rappeler, camarade, qu'en comptant ce voyage, vous êtes déjà venu trois fois; vous avez dépensé votre avoir et vous vous êtes couvert de dettes, mettant en péril votre vie, ainsi que l'attestent tant de blessures que vous portez. Nous divulguerons cette trame pour empêcher qu'elle aboutisse; nous sommes déjà plusieurs en bon accord, et tous de vos amis, pour obtenir que ce pays se colonise au nom de Sa Majesté et, pour Elle, au nom de Fernand Cortès, avec la résolution de le faire savoir à notre seigneur et Roi, en Castille, aussitôt que nous en aurons la possibilité; or, prenez soin, camarade, de donner votre voix, afin d'élire unanimement Cortès pour notre capitaine, en considérant que c'est un service à rendre à Dieu et à notre seigneur et Roi. » Je répondis que le retour à Cuba n'était pas une mesure judicieuse; qu'il serait bon de coloniser ce pays et d'élire Cortès pour capitaine général et grand justicier, jusqu'à ce que Sa Majesté en disposât d'autre sorte.

Mais comme ce complot passait d'un soldat à l'autre, il arriva à la connaissance des parents et amis de Diego Velasquez, qui étaient plus nombreux que nous et qui demandèrent à Cortès, en termes peu mesurés, pourquoi il employait la ruse pour rester dans ce pays, sans aller rendre compte à qui l'avait élu pour son capitaine; que Diego Velasquez ne l'approuverait nullement; qu'il fallait s'embarquer sans retard; qu'il ne continuât point à employer des détours et à faire des secrets avec les soldats, attendu qu'il n'avait plus de provisions, ni assez de monde, ni la possibilité de coloniser. Cortès leur répondit, sans paraître aucunement fâché, que tout cela lui plaisait fort, qu'il ne ferait rien de contraire aux instructions et aux notes du seigneur Diego Velasquez; et, tout de suite, il fit mettre à l'ordre du jour que nous eussions tous à nous embarquer le lendemain, chacun dans le navire sur lequel il était venu. Mais nous qui étions dans le complot, nous lui répondîmes que ce n'était pas bien de nous avoir ainsi trompés: qu'il avait proclamé à Cuba que nous venions pour coloniser, et que maintenant il se contentait de trafiquer sur l'or; mais que nous le requérions, par Dieu notre Seigneur et au nom de Sa Majesté, de fonder la colonie et de ne prendre aucune autre mesure, parce que c'était cela qui convenait au service de Dieu et de Sa Majesté. On lui dit encore en très-bons termes plusieurs choses à ce sujet, et surtout, que les naturels ne nous laisseraient plus débarquer à l'avenir comme aujourd'hui; que si nous colonisions dès maintenant, des soldats ne manqueraient pas de venir de toutes les îles pour nous aider; que Velasquez nous avait trompés en publiant qu'il avait des pouvoirs de Sa Majesté pour coloniser en son nom, tandis que c'était faux; mais que maintenant c'était nous autres qui prétendions rester; que s'en retournât qui voudrait à Cuba! Ce fut cet avis

que Cortès accepta, à la vérité en se faisant beaucoup prier, agissant comme dit le proverbe : « Toi, tu m'en pries, et moi je le veux. » Mais il mit la condition que nous le nommerions grand justicier et capitaine général. Le pire fut que nous lui concédâmes la cinquième part de l'or restant après soustraction faite du quint du roi. Nous lui attribuâmes, en outre, par-devant le notaire royal Diego de Godoy, les pouvoirs les plus amples pour tout ce que j'ai déjà dit.

L'ordre fut donné immédiatement de fonder et peupler une ville que nous nommâmes la Villa Rica de la Vera Cruz : *Vera Cruz*, parce que nous étions arrivés le jour de la Cène et avions débarqué le vendredi saint de la croix, et *Rica* en souvenir de ce qu'avait dit à Cortès ce *caballero* dont j'ai parlé dans un autre chapitre : « Voyez ce *riche* pays et sachez vous y bien conduire; » ce qui signifiait qu'il sût s'y établir en qualité de capitaine général. L'auteur de ce conseil était Alonso Hernandez Puertocarrero. Reprenons notre récit. La ville de Vera Cruz étant décrétée, nous songeâmes à faire les *alcaldes* et les *regidores*. Les premiers alcaldes furent Alonso Hernandez Puertocarrero et Francisco de Montejo. Ce dernier fut choisi précisément parce qu'il n'était pas au mieux avec Cortès, afin que, malgré cela, il parût le seconder dans l'emploi le plus élevé. Quant aux regidores, je n'en ferai pas mention, parce que cela n'importe pas à mon sujet; mais je dois dire qu'on plaça un poteau d'exposition sur la place publique et une potence hors de la ville. Nous proposâmes Pedro de Alvarado pour notre capitaine d'attaques; on nomma Christoval de Oli mestre de camp, Juan de Escalante alguazil mayor, Gonzalo Mexia trésorier, Alonso de Avila commissaire, et un certain Corral alferez; parce que Villareal, qui avait occupé cette place, avait eu je ne sais quel démêlé avec

Cortès au sujet d'une Indienne de Cuba, ce qui lui fit enlever cet emploi. On nomma Ochoa Vizcaino alguazil du quartier royal, emploi qui fut également attribué à Alonso Romero.

On me demandera pourquoi, dans cette répartition de places, on ne voit point figurer le capitaine Gonzalo de Sandoval, puisque ce fut un chef si renommé, au point d'être réputé comme étant le second après Cortès; homme considérable, du reste, qui acquit un grand crédit auprès de l'Empereur notre maître. A cela, je réponds que, comme il était alors fort jeune, on n'en fit pas précisément grand cas, quoique plus tard nous le vîmes grandir de telle manière, que Cortès et nous tous l'estimions à l'égal de notre capitaine général, ainsi qu'on le verra par la suite.

Je laisserai là ma relation pour dire comme quoi le chroniqueur Gomara avoue qu'il ne sait que par ouï-dire tout ce qu'il a écrit. Or, ce que je viens de conter s'est réellement passé comme je l'ai dit. On l'a donc mal informé dans les choses qu'il raconte. Au surplus, pour paraître plus vrai et plus conséquent avec lui-même, dans tout ce qu'il a conté de ces événements, il ne dit rien qui ne soit le rebours de la vérité ; c'est tout ce qu'il obtient de sa belle rhétorique en l'art d'écrire. Laissons tout cela, afin de dire ce que firent les partisans de Diego Velasquez, pour empêcher que Cortès ne fût élu et pour obtenir le retour à l'île de Cuba.

CHAPITRE XLIII

Comme quoi les partisans de Diego Velasquez contrariaient les pouvoirs que nous avions donnés à Cortès. Ce que l'on fit à ce sujet.

Lorsque les partisans de Diego Velasquez virent que nous avions élu définitivement Cortès pour capitaine gé-

néral et grand justicier, donné un nom à la ville nouvelle, nommé les alcaldes et les regidores, fait Pedro de Alvarado capitaine, choisi l'alguazil mayor et le mestre de camp..., ils furent pris d'une telle colère qu'ils se mirent à former des cabales et à proférer des paroles peu mesurées contre Cortès et contre tous ceux qui l'avaient élu, disant qu'on avait fort mal fait d'agir ainsi, sans en informer tous les capitaines et soldats composant l'armée; que de pareils pouvoirs n'avaient pas été conférés par Diego Velasquez, qui s'était borné à ordonner l'achat de l'or, et que tous les partisans de Cortès devraient avoir le bon esprit de considérer qu'il n'était pas prudent pour eux de dépasser la mesure et de s'exposer à en venir aux mains. Ce fut alors que Cortès pria secrètement Juan de Escalante de faire en sorte qu'on l'obligeât à montrer les instructions qu'il tenait de Diego Velasquez; ce qui fit que Cortès les retira de dessous les vêtements qui couvraient sa poitrine et les donna à un notaire du roi pour qu'il en fît la lecture. Or, il y était dit : « Quand vous aurez acheté le plus d'or que vous pourrez, vous vous en retournerez. » Cela se trouvait signé par Diego Velasquez, avec le contre-seing de son secrétaire Andrès de Duero. Nous priâmes Cortès de joindre cette pièce à celle qui contenait ses pouvoirs reçus de nous; nous en fîmes autant pour la constatation de ce qu'il avait publié dans l'île de Cuba. Nous en agîmes ainsi afin que Sa Majesté sût en Espagne que tout ce que nous faisions, c'était bien pour son royal service, et pour empêcher qu'on n'inventât des bruits contraires à la vérité. Ce fut certainement une bonne mesure; on n'en doutera pas, si l'on considère la manière dont nous traitait en Castille Juan Rodriguez de Fonseca, évêque de Burgos, archevêque de Rosano, qui se démenait beaucoup pour nous nuire, et cela parce qu'il était mal informé, comme j'aurai occasion de le dire plus loin.

Après tout cela, les amis de Diego Velasquez recommencèrent à dire que ce n'était pas bien d'avoir élu Cortès sans leur aveu, qu'ils ne voulaient point se trouver sous son commandement, mais bien retourner à l'île de Cuba. Cortès leur répondit qu'il ne retenait personne par force, qu'il donnerait son congé très-volontiers à quiconque le lui demanderait, dût-il lui-même rester tout seul. Ces paroles apaisèrent quelques-uns d'entre eux, mais pas Juan Velasquez de Leon, qui était parent de Diego Velasquez, ni Diego de Ordas, ni Escobar, que nous appelions *le Page* parce qu'il avait été au service de Diego Velasquez, ni Pedro Escudero, ni quelques autres amis de Diego Velasquez. Les choses en vinrent au point qu'ils ne voulaient plus lui obéir en aucune façon. Cortès alors, avec notre assentiment, prit la résolution de faire arrêter Juan Velasquez de Leon, Diego de Ordas, Escobar *le Page*, Pedro Escudero et quelques autres dont je n'ai pas gardé le souvenir. Nous n'étions point, du reste, sans souci sur le bruit que cela pourrait produire; aussi prit-on la mesure de les charger de chaînes, et quelquefois on les faisait garder à vue. Je poursuivrai le fil de mon récit en disant comme quoi Pedro de Alvarado partit pour un village situé non loin du campement. C'est ici que le chroniqueur Gomara dit, en son histoire, le contraire de ce qui arriva. Quiconque lira son récit verra qu'il s'excède en parlant. Au fait, si on l'eût bien informé il eût dit la vérité ; mais tout ne fut que mensonges.

CHAPITRE XLIV

Comme quoi on prit la mesure d'envoyer Pedro de Alvarado vers l'intérieur du pays pour chercher du maïs et des provisions. Ce qui arriva encore.

Lorsque nous eûmes fait et ordonné ce que je viens de dire, nous convînmes que Pedro de Alvarado s'avancerait vers des villages que nous savions être proches, afin de reconnaître ce qu'ils étaient, et pour rapporter du maïs avec d'autres provisions, parce que nous souffrions beaucoup de privations dans notre camp. Il emmena cent soldats, dont quinze arbalétriers et six fusiliers. Or, plus de la moitié de ces soldats étaient des partisans de Diego Velasquez, tandis que nous qui restâmes avec Cortès étions tous de son parti. On prit cette mesure par suite de la crainte de quelques troubles ou d'un soulèvement contre notre chef, et l'on crut qu'il serait utile de suivre une conduite prudente, jusqu'à ce que les esprits fussent plus tranquilles. Alvarado visita de petits villages soumis à un bourg plus grand appelé Costastlan, appartenant aux pays où l'on parle la langue de Culua. (On emploie là le mot de Culua comme on dit ailleurs : les idiomes romans). C'est la langue de tout l'empire de Mexico et de Montezuma. Aussi lorsque dans ce pays il est question de Culuans, on désigne les vassaux et les sujets de Mexico, et c'est ainsi que nous devons le comprendre. Lorsque Pedro de Alvarado arriva aux villages, il trouva que la population les avait abandonnés ce jour-là même. Des hommes et de petits enfants se voyaient sacrifiés dans les *cues*; les murs et les autels des idoles dégouttaient de sang, et les cœurs de ces malheureux étaient là en offrande aux pieds des idoles. Ils virent aussi les tables

en pierre sur lesquelles on les avait sacrifiés, ainsi que les grands couteaux d'obsidienne qui avaient servi à ouvrir leurs poitrines pour en arracher les cœurs. Pedro de Alvarado nous rapporta qu'ils avaient trouvé la plupart de ces corps morts privés de bras et de jambes et que quelques Indiens leur avaient dit que ces membres avaient été emportés pour servir de nourriture. Nos soldats furent remplis d'horreur à la vue et au récit de ces grandes cruautés. Mais ne parlons plus de tant de sacrifices, car bientôt et désormais nous ne verrons pas autre chose dans tous les lieux habités.

Revenons à Pedro de Alvarado. Il trouva tous ces villages parfaitement approvisionnés de vivres et si dépourvus d'habitants qu'il n'y put trouver que deux Indiens qui lui portassent son maïs; de sorte qu'il fut obligé de faire peser sur chaque soldat sa charge de poules et de légumes. Il revint au camp sans infliger aux habitants aucun autre dommage, quoiqu'il eût bien trouvé l'occasion de le faire; mais Cortès lui avait donné pour ordre sévère de ne point se conduire comme à Cozumel. Nous nous réjouîmes dans notre campement en voyant ce mince approvisionnement, car toute souffrance et toute fatigue disparaissent en mangeant. C'est là que le chroniqueur Gomara dit que Cortès s'avança dans le pays avec quatre cents soldats. On l'a mal informé; le premier qui en explora l'intérieur, c'est bien celui que je viens de dire et pas un autre. Et revenons à notre récit. Comme Cortès donnait ses soins à toutes choses, il fit en sorte de se créer des amitiés chez les partisans de Velasquez. Il sut se les attirer par l'appât de l'or — dont la force briserait les rochers — et par de bonnes promesses. Il les retira tous de prison, à l'exception de Juan Velasquez de Léon et de Diegó de Ordas qui étaient enchaînés dans les navires. Mais, au bout de peu de jours, il les fit aussi sortir de leur cachot,

et il eut l'adresse de s'en faire d'excellents et vrais amis — comme nous le verrons par la suite, — et cela avec de l'or, qui a le pouvoir de dompter toute chose.

Nos affaires étant ainsi ordonnées, nous convînmes que nous partirions pour le village bâti en forteresse appelé Quiavistlan, et que j'ai déjà mentionné. Les navires avaient ordre de se rendre au port qui se trouve en face et à environ une lieue de ce village. Je me rappelle que, tandis que nous naviguions en côtoyant, nous tuâmes un très-grand poisson que la mer avait laissé à sec sur la côte. Nous arrivâmes à l'embouchure de la rivière où se trouve aujourd'hui bâtie la ville de Vera-Cruz. Les eaux étaient très-profondes; nous les traversâmes sur de grosses embarcations en mauvais état et sur des radeaux. Quant à moi, je fis cette traversée à la nage. De l'autre côté du fleuve se trouvaient bâtis des villages dépendant d'un bourg plus considérable appelé Cempoal; c'est de là qu'étaient natifs les cinq Indiens dont les lèvres portaient des pendants, et qui vinrent en qualité de messagers envoyés à Cortès, ceux-là mêmes à qui nous avions donné dans notre campement la dénomination de Lopelucios. Nous vîmes dans ces villages des temples d'idoles, des prêtres préposés aux sacrifices, du sang répandu, de l'encens et d'autres objets appropriés à ces idoles, ainsi que les pierres sur lesquelles on sacrifiait les victimes. Nous y vîmes aussi des plumes de perroquet, et des livres formés avec le papier du pays, pliés et cousus à la manière de nos draps de Castille. Mais nous ne trouvâmes là aucun Indien. Ils avaient pris la fuite, parce que n'ayant jamais vu des hommes comme nous, ni des chevaux, ils furent saisis de frayeur. Nous ne trouvâmes rien à manger pour notre souper. Nous nous enfonçâmes alors dans les terres vers le couchant, en nous éloignant de la côte, ignorant absolument le chemin que nous suivions. Nous arrivâmes

sur des prairies que les habitants appellent *savanes*; là paissait tranquillement un troupeau de chevreuils. Pedro de Alvarado courut sur l'un d'eux avec sa jument alezane et lui donna un coup de lance qui ne l'empêcha pas de se réfugier dans le bois, où nous ne pûmes aller à sa recherche.

Nous en étions là, lorsque nous vîmes venir douze Indiens habitants des fermes où nous avions passé la nuit. Par suite d'un entretien qu'ils avaient eu avec leur cacique, ils nous apportaient des poules et du pain de maïs, en disant à Cortès, au moyen de nos interprètes, que leur maître nous envoyait ces provisions et nous priait d'aller à son village, qui se trouvait à la distance qu'ils appellent un soleil, c'est-à-dire une journée. Cortès les remercia en leur faisant des caresses; nous continuâmes notre marche et nous passâmes la nuit dans un petit village où l'on avait fait aussi beaucoup de sacrifices. Je suppose le lecteur fatigué d'entendre parler de tant d'Indiens et d'Indiennes que nous trouvions sacrifiés dans les villages de notre parcours; je passerai outre, par conséquent, sans dire de quelle façon ils étaient défigurés. Mais je dirai comment on nous offrit à souper dans ce petit village, où nous apprîmes, au surplus, que nous devions passer par Cempoal pour arriver à Quiavistlan que j'ai déjà dit être placé sur un groupe de rochers. Je poursuivrai mon récit et je dirai comment nous entrâmes à Cempoal.

XLV

Comment nous entrâmes à Cempoal qui était alors un point intéressant. De ce qui nous y arriva.

Nous passâmes la nuit dans ce village où les douze Indiens nous fournirent des logements. Après nous être bien informés du chemin que nous devions suivre pour arriver au bourg situé dans la montagne, nous fîmes dire aux caciques de Cempoal que nous allions chez eux et qu'ils voulussent bien nous en savoir gré. Cortès choisit six Indiens pour ce message; les six autres restèrent pour nous servir de guides. Notre chef donna des ordres pour que les canons, les fusils et les arbalètes fussent en état. Il fit battre la campagne par des éclaireurs et ordonna que, cavaliers et tout le reste, nous fussions sans cesse sur nos gardes. Nous marchâmes ainsi jusqu'à une lieue du village. Vingt Indiens parmi les principaux sortirent alors, sur l'ordre du cacique, pour nous recevoir. Ils apportaient des ananas du pays, rougeâtres et d'un arome exquis. Ils les donnèrent à Cortès et aux cavaliers avec des démonstrations fort amicales, disant que leur maître nous attendait dans les habitations et que, vu son lourd état d'obésité, il ne pouvait venir lui-même à notre rencontre. Cortès les remercia et ils prirent les devants.

En entrant dans le bourg, nous fûmes saisis d'étonnement par son importance, car nous n'avions rien vu jusque-là qui le surpassât. Comme d'ailleurs la végétation y était très-abondante, on eût dit un véritable jardin, si peuplé d'hommes et de femmes, que les rues étaient remplies par la multitude qui nous venait voir. Nous rendîmes grâces à Dieu pour avoir permis que nous fissions

la découverte d'un semblable pays. Nos éclaireurs à cheval arrivèrent jusqu'à la place principale et s'introduisirent dans les cours autour desquelles étaient bâties les habitations. Il leur sembla qu'on les avait repeintes depuis peu de jours et embellies comme ces Indiens le savent très-bien faire. L'un des cavaliers crut même que cette blancheur qui reflétait la lumière était de l'argent et il accourut à bride abattue pour dire à Cortès que les murailles étaient faites de ce métal. Doña Marina et Aguilar firent observer que ce n'était sûrement que du plâtre ou de la chaux, et nous rîmes bien fort, et de son argent, et de son enthousiasme; nous ne perdîmes, depuis lors, aucune occasion de rappeler au messager que toute chose blanche était pour lui de l'argent.

Mais, cessons de plaisanter et disons comment nous arrivâmes aux habitations. Le cacique obèse nous vint recevoir à l'entrée de la cour, ne pouvant aller plus loin, parce qu'il était trop gros, si *gros* même que c'est ainsi que je le nommerai désormais. Il fit à Cortès une grande révérence et il l'encensa, ainsi que c'était l'habitude du pays. Cortès l'embrassa. On nous logea dans des habitations fort convenables et si grandes que nous y pûmes tous contenir; on nous donna à manger et l'on nous offrit des corbeilles remplies d'une sorte de prunes qui étaient très-abondantes en ce moment, car c'en était la saison. On nous fournit aussi du pain de maïs. Or, comme nous arrivions affamés et que nous n'avions point encore été approvisionnés de la sorte, nous donnâmes à ce bourg le nom de Villa Viciosa et quelques-uns l'appelèrent Sevilla. Cortès donna des ordres pour qu'aucun soldat ne causât d'ennui à personne, et que nul ne s'écartât de la grande place.

Le cacique gros, sachant que nous avions fini notre repas, fit dire à Cortès qu'il allait venir le voir. Il arriva en

effet avec un grand nombre des principaux Indiens du village ; ils avaient tous de grands ornements en or et de riches habits. Cortès alla au-devant de lui et l'embrassa de nouveau en lui adressant mille caresses et mille flatteries. Le cacique aussitôt donna ses ordres pour qu'on lui apportât le présent qu'il avait préparé, consistant en joailleries d'or, et diverses étoffes; à la vérité, c'était de peu d'importance et sans grande valeur. Il dit à Cortès : « Lopelucio, lopelucio, daigne recevoir ces objets de bon cœur; si j'avais davantage, je m'empresserais de te l'offrir. » J'ai dit qu'en langue totonaque, quand ils disent : *lopelucio*, c'est tout comme « seigneur » et « grand seigneur ».

Cortès lui répondit, au moyen de doña Marina et d'Aguilar, qu'il le payerait en bons offices; que s'il avait besoin de quelque chose, il le lui dît; qu'il s'empresserait de le faire pour eux, car nous étions les vassaux d'un grand seigneur, l'Empereur don Carlos, gouvernant plusieurs royaumes et seigneuries, qui nous envoyait pour redresser les torts, châtier les méchants et empêcher qu'on sacrifiât des êtres humains. On leur fit encore comprendre plusieurs autres choses relatives à notre sainte foi. Après que le cacique les eut écoutées, il se mit à soupirer et à se plaindre vivement du grand Montezuma et de ses gouverneurs, disant que ce prince l'avait subjugué depuis peu de temps, qu'il leur a fait enlever tous leurs joyaux d'or, et qu'il les tient dans un tel état d'oppression, qu'ils n'osent plus faire que ce qu'il leur commande; car il est seigneur de grandes villes, de vastes pays, de plusieurs vassaux et de nombreux gens de guerre. Et Cortès, comprenant qu'il ne pouvait rien faire pour le moment au sujet des plaintes qu'on lui portait, se contenta de répondre qu'il prendrait ses mesures pour qu'ils fussent vengés ; qu'il allait revenir à ses *acales* (c'est ainsi que les Indiens appellent les navires), et faire son principal éta-

blissement au village de Quiavistlan, d'où ils pourraient s'entretenir plus longuement, dès lors qu'il y serait bien établi. Le cacique gros lui fit une réponse bien en accord avec ce qu'il venait d'entendre.

Nous sortîmes le lendemain de Cempoal; on avait préparé environ quatre cents Indiens porteurs, qui sont appelés *tamemes* dans le pays et qui chargent leurs épaules de deux *arrobas* de poids, faisant cinq lieues avec elles. Nous nous réjouîmes de voir tant d'Indiens de transport, parce que jusqu'alors nous avions chargé nos sacs sur nos épaules; à Cuba, en effet, les Indiens ne nous servaient pas à cet office, car il ne s'en introduisit que cinq ou six dans l'armée, et nullement le nombre que dit Gomara. Doña Marina et Aguilar nous dirent que dans ces contrées, en temps de paix, sans qu'on soit obligé de chercher soi-même des porteurs, les caciques se chargent de fournir de ces *tamemes;* et désormais, partout où nous irons, nous demanderons des Indiens pour nos transports.

Cortès ayant pris congé du cacique gros, nous entreprîmes notre marche le lendemain. Nous passâmes la nuit dans un petit village près de Quiavistlan. Comme il était dépourvu d'habitants, les gens de Cempoal nous apportèrent à souper. C'est ici que le chroniqueur Gomara assure que Cortès demeura plusieurs jours à Cempoal et qu'on y convint de la rébellion et de la ligue contre Montezuma. Il fut mal informé, puisque, ainsi que je l'ai dit, nous en partîmes le lendemain de notre arrivée. Quant au lieu où la rébellion fut convenue, et aux causes qui intervinrent, je les rapporterai plus tard. Arrêtons-nous là et disons comment nous entrâmes à Quiavistlan.

CHAPITRE XLVI

Comme quoi nous entrâmes à Quiavistlan qui était un village fortifié, et y fûmes reçus pacifiquement.

Le lendemain, vers dix heures, nous arrivâmes au village fortifié de Quiavistlan, qui est situé au milieu de rochers et de grandes élévations de terrain, et qui serait fort difficile à prendre si l'on y faisait résistance. Nous y marchâmes en bon ordre, dans la crainte qu'il ne nous fût hostile. L'artillerie marchait en avant et nous montions nous-mêmes de manière à faire notre devoir en cas d'événement. Alonso de Avila était notre commandant dans cette affaire; et comme il était d'un caractère emporté et peu endurant, un soldat appelé Hernando Alonso de Villanueva ne s'étant pas bien tenu à son rang, il lui donna un si fort coup de bois de sa lance, qu'il le rendit estropié d'un bras, de telle sorte que désormais nous l'appelâmes *le petit Manchot.* On me dira que je sors toujours de mon affaire, au meilleur moment, pour conter de vieilles histoires : nous en resterons donc là, pour dire que nous avançâmes jusqu'au milieu du village sans trouver d'Indiens à qui parler, ce qui nous surprit grandement, en apprenant surtout qu'ils avaient fui épouvantés, ce même jour, en nous voyant monter vers leurs demeures.

Quand nous arrivâmes plus avant jusqu'à une place où se trouvaient les temples de leurs idoles, nous vîmes quinze Indiens richement habillés, lesquels, un brasier à la main avec du copal, s'approchèrent de Cortès et l'encensèrent, de même que les soldats qui étaient le plus près de lui. Après force révérences, ils le prièrent de leur pardonner de n'être pas sortis à notre rencontre, ajoutant

que nous étions les bienvenus; que nous prissions du repos; que les habitants s'étaient éloignés jusqu'à ce qu'on sût qui nous étions, ayant peur de nous et de nos chevaux; mais que cette nuit même ils feraient repeupler tout le village. Cortès leur témoigna beaucoup d'amitié et leur dit plusieurs choses relatives à notre sainte foi, comme nous en avions l'habitude partout où nous arrivions, en notre qualité de vassaux de notre grand Empereur don Carlos. Il leur donna ensuite quelques verroteries vertes et d'autres menus objets de Castille. De leur côté, ils apportèrent des poules et du pain de maïs.

Nous étions occupés à cette conférence quand on vint annoncer à Cortès l'arrivée du cacique gros dans une litière portée sur les épaules de plusieurs Indiens de distinction. En mettant pied à terre, il parla à Cortès avec l'assistance d'un cacique et d'autres habitants distingués de son village, se plaignant beaucoup de Montezuma et vantant sa grande puissance. Il en parlait en soupirant et les larmes aux yeux, de sorte que Cortès et nous qui étions présents en fûmes vraiment affligés. Il ne se contenta pas d'exposer par quels moyens Montezuma les avait vaincus; il disait encore que, chaque année, on exigeait d'eux grand nombre de leurs fils et de leurs filles, pour les sacrifier aux idoles ou pour les faire servir dans les maisons et sur les champs ensemencés. Leurs griefs d'ailleurs étaient si nombreux que je puis à peine m'en souvenir; comme, par exemple, que les percepteurs de Montezuma s'emparaient de leurs femmes et de leurs filles et les violaient, quand elles étaient jolies; et que ces horreurs, ils les commettaient dans toute la contrée totonaque, où se trouvaient près de trente villages. Cortès les consolait autant que possible, au moyen de nos interprètes, promettant de leur être favorable, tant qu'il le pourrait, et de prendre des mesures pour mettre fin à ce

pillage et à ces offenses; car c'est pour cela que l'Empereur notre maître nous avait envoyés dans ces lointaines contrées; qu'ils abandonnassent toute crainte et tout souci; qu'ils ne tarderaient pas à voir ce que nous ferions à ce sujet. Ces paroles les consolèrent jusqu'à un certain point, mais leurs cœurs restèrent néanmoins agités par la grande frayeur que les Mexicains leur inspiraient.

On en était là de ces pourparlers lorsqu'accoururent quelques Indiens du même village, pour dire à tous les caciques qui parlaient avec Cortès que cinq Mexicains étaient arrivés. C'étaient les percepteurs de Montezuma. Aussitôt que les caciques en entendirent la nouvelle, ils changèrent de visage et commencèrent à trembler de peur. Ils laissèrent Cortès seul, pour aller les recevoir. On s'empressa d'orner pour eux une salle avec des fleurs, on leur prépara à manger et surtout grande quantité de boisson de cacao, qui est certainement la meilleure dont ils fassent usage. Lorsque ces cinq Indiens entrèrent au village, ils vinrent par où nous étions, parce que là se trouvaient les habitations du cacique et nos logements; ils marchaient d'un air si orgueilleux, qu'ils passèrent devant nous sans parler ni à Cortès ni à personne. Ils avaient des manteaux et des brayers brodés (car ils portaient des brayers en ce temps-là). Leurs cheveux, fort luisants, étaient relevés et attachés au haut de la tête. Chacun d'eux tenait une rose qu'il portait aux narines; des domestiques indiens les suivaient avec des émouchoirs. S'appuyant d'un bourdon surmonté d'un crochet, ils marchaient accompagnés de gens de distinction appartenant aux villages totonaques. Cette nombreuse suite ne se retira que lorsque les percepteurs furent arrivés à leurs logements et s'y furent repus en abondance. Lorsqu'ils eurent achevé leur repas, ces émissaires envoyèrent chercher le cacique gros et les

gens de distinction qui l'accompagnaient. Ils les menacèrent vivement et les querellèrent pour nous avoir donné l'hospitalité dans leurs villages, demandant ce qu'on avait tant à traiter et à examiner avec nous; que leur maître Montezuma ne s'en trouvait nullement satisfait; et pourquoi donc, au surplus, sans en avoir l'ordre ou l'autorisation, nous recevaient-ils dans leurs villages et nous donnaient-ils des joyaux d'or? Ce fut sur ce sujet que les percepteurs firent de grandes menaces au cacique gros et aux autres personnages principaux qui l'accompagnaient, exigeant en outre qu'on leur donnât à l'instant vingt Indiens et Indiennes, dans le but d'apaiser leurs dieux pour le mal qu'ils avaient causé.

Ils en étaient à ce point de leur querelle, lorsque Cortès, qui les observait, demanda à doña Marina et à Geronimo de Aguilar, nos interprètes, pourquoi les caciques paraissaient si désolés depuis l'arrivée de ces Indiens, et quelle était la qualité de ces personnages. Doña Marina, qui avait tout compris, lui rapporta ce qui était arrivé. Cortès fit aussitôt appeler le cacique gros et ses compagnons et leur demanda quelle pouvait être l'importance de ces Indiens pour qu'ils méritassent qu'on leur fît tant d'accueil. Ils répondirent que c'étaient les percepteurs du grand Montezuma qui venaient s'informer pour quel motif ils nous avaient reçus dans leurs villages, sans l'autorisation de leur maître, et qu'au surplus ils exigeaient vingt Indiens et Indiennes pour les sacrifier à leur dieu Huichilobos, en lui demandant la victoire contre nos armes. « Ils disent en effet que Montezuma prétend s'emparer de vous autres pour en faire ses esclaves. » Cortès les consola, les exhortant à ne plus avoir peur et à considérer qu'ils étaient avec nous tous, et qu'on aurait l'occasion de châtier les Mexicains. Passons à un autre chapitre où je dirai longuement ce qui arriva à ce sujet.

CHAPITRE XLVII

Comme quoi Cortès fit arrêter ces cinq percepteurs de Montezuma et ordonna que désormais les Totonaques n'obéiraient ni ne payeraient de tribut. De la rébellion qui s'effectua contre Montezuma.

Après avoir entendu les plaintes que les caciques lui avaient soumises, Cortès leur dit qu'il leur avait déjà expliqué comme quoi le Roi notre seigneur l'avait envoyé pour châtier les malfaiteurs et pour empêcher les sacrifices. Attendu donc que ces percepteurs se présentaient avec une pareille exigence, il donna l'ordre de les mettre en prison sans retard et de les y retenir jusqu'à ce que leur maître Montezuma pût en savoir les raisons, c'est-à-dire : qu'ils étaient venus voler, emmener en esclavage les hommes et les femmes et abuser de leur force de mille autres manières. En entendant cet ordre, les caciques furent épouvantés d'une pareille audace. Ordonner que les messagers de Montezuma fussent maltraités ! Jamais ils n'oseraient y prêter la main. Mais Cortès insista pour qu'on les mît en prison ; ils se hasardèrent alors à obéir et ce fut de telle façon que les messagers furent placés entre deux morceaux de bois où se trouvaient pratiquées des échancrures dans lesquelles le cou pût tenir, sans qu'il fût possible de s'en échapper (cette pratique est fort en usage dans ces pays); et comme l'un d'eux ne voulait pas s'y prêter, on lui donna la bastonnade.

Au surplus, Cortès donna l'ordre à tous les caciques de ne plus jurer obéissance ni payer tribut à Montezuma, et que cela fût rendu public dans tous les villages alliés et amis ; que, s'il venait d'autres percepteurs dans d'autres villages, on le lui fît savoir, qu'il les enverrait arrêter

immédiatement. La nouvelle ne tarda pas à circuler dans toute la province, car le cacique gros s'empressa de la faire savoir au moyen d'émissaires. Cela fut publié partout également par les gens de qualité que ces percepteurs avaient entraînés à leur suite et qui, les voyant emprisonnés, profitèrent de la liberté pour revenir à leurs villages et y donner la nouvelle de ce qui était arrivé. Or, en voyant des choses si merveilleuses et pour eux d'un si grand intérêt, ils disaient qu'aucun être humain n'en aurait osé entreprendre de pareilles, mais seulement des *teules;* c'est ainsi qu'ils nomment les idoles qu'ils adorent, et c'est pour cela que désormais ils nous appelaient *teules*, ce qui veut dire, je le répète, ou dieux ou démons. Aussi, lorsque dans la suite de ce récit j'emploierai ce mot, quand il s'agira d'événements se rapportant à nous, sachez que je le dis pour désigner nos personnes.

Revenons à nos prisonniers. On voulut les sacrifier à la suite du conseil donné par tous les caciques, de crainte que quelqu'un d'eux ne prît la fuite et ne portât la nouvelle à Mexico. Mais Cortès, l'ayant compris, ordonna qu'on les épargnât, promettant de les surveiller lui-même; et, à cette fin, il les fit garder à vue par nos soldats. Vers minuit, il fit appeler les hommes préposés à leur garde et il leur dit : « Faites en sorte de dégager deux de vos prisonniers, qui vous paraîtront les mieux dispos; prenez soin que les Indiens du village ne puissent s'en douter, et amenez-les en ma présence. »

Cela fut ainsi fait sans retard, et dès que Cortès les vit devant lui, il leur demanda, au moyen de nos interprètes, pourquoi ils étaient en prison et de quel pays ils venaient, faisant semblant de ne les connaître aucunement. Ils répondirent que les caciques de Cempoal et de ce village les avaient arrêtés, de leur autorité privée et de notre part. Mais Cortès répondit qu'il n'en savait rien et

qu'il en avait du regret. Il leur fit donner à manger et leur adressa des paroles flatteuses, les engageant à partir tout de suite, pour expliquer à leur seigneur Montezuma comme quoi nous étions ses grands amis et serviteurs. Il ajouta que, ne pouvant permettre qu'ils souffrissent plus longtemps, il les avait fait sortir de prison; qu'il leur promettait, au surplus, de rompre avec les caciques qui les avaient arrêtés, et de faire, très-volontiers, en leur faveur, tout ce dont ils pourraient avoir besoin. Eu égard aux Indiens, leurs camarades, qui se trouvaient prisonniers, il s'engagea à les faire élargir et à les garder; et quant à eux-mêmes, qu'ils partissent sans plus de retard, de crainte qu'on ne les reprît et qu'on ne les mît à mort. Les deux Indiens répondirent qu'ils lui en savaient gré, mais qu'ils avaient grand' peur de retomber aux mains des caciques, puisqu'ils devaient forcément passer sur leurs terres. Cortès prit, en conséquence, la mesure d'appeler six matelots, et il leur donna l'ordre que, cette nuit même, on les transportât en bateau, quatre lieues plus loin, jusqu'à ce qu'ils arrivassent en lieu sûr, au delà des limites de Cempoal.

Le jour étant venu, les principaux de ce village et le cacique gros s'aperçurent de l'absence des deux prisonniers; ils voulurent alors très-sérieusement sacrifier ceux qui restaient; mais Cortès les arracha de leurs mains et se montra fort irrité de ce qu'on avait laissé fuir les deux autres. Il envoya chercher une chaîne de navire, les y attacha et les fit emmener à bord, disant qu'il voulait se charger de les garder, puisque l'on s'était si mal assuré des deux qui manquaient. Or, après qu'on les eut transportés, il les fit débarrasser de leur chaîne, et, leur parlant dans les termes les plus doucereux, il leur promit qu'il ne tarderait pas de les renvoyer à Mexico.

Laissons-les là et disons que, cela étant fait, tous les

caciques de Cempoal, ceux de ce village, et ceux aussi des autres bourgs totonaques, qui s'étaient réunis en ce lieu, demandèrent à Cortès ce qu'ils auraient à faire, maintenant que Montezuma devait savoir l'emprisonnement de ses percepteurs; que certainement les foudres de Mexico et du grand Montezuma allaient fondre sur eux, et qu'ils ne pourraient manquer d'être massacrés et détruits. Mais Cortès, prenant une figure joyeuse, leur dit que lui et ses frères, qui étions là présents, nous les défendrions, et mettrions à mort quiconque voudrait leur causer de l'ennui. Alors tous ces villages et tous ces caciques, d'une seule voix, promirent qu'ils seraient avec nous en toute chose qu'il nous plairait d'ordonner, et qu'ils rallieraient toutes leurs forces contre Montezuma et ses alliés. Ce fut en ce moment qu'ils jurèrent obéissance à Sa Majesté, par devant le notaire Diego de Godoï; et ils firent savoir ces événements à la plus grande partie des villages de cette province. Comme d'ailleurs ils ne payaient plus tribut et ne voyaient point de percepteurs, ils ne se possédaient pas de joie, en pensant à la tyrannie dont ils étaient délivrés.

Laissons cela, et disons comme quoi nous convînmes de descendre en plaine, sur une grande savane, où nous entreprîmes de construire une forteresse. Voici comment les choses se passèrent, et non comme on les raconta au chroniqueur Gomara.

CHAPITRE XLVIII

Comme quoi nous convînmes de peupler la Villa Rica de la Vera Cruz, de construire une forteresse au milieu des savanes auprès d'une saline, et non loin du port vilainement dénommé où se trouvaient mouillés nos navires; et de ce qui arriva.

Quand nous eûmes fait alliance et amitié avec plus de trente villages de la sierra qu'on appelait les Totonaques, et qui se révoltèrent alors contre Montezuma, préférant nous servir et jurer obéissance à Sa Majesté, il nous sembla que ce secours était suffisant pour nous résoudre à fonder et à peupler la Villa Rica de la Vera Cruz, sur un terrain plat, à une demi-lieue du village élevé en forteresse, que l'on appelait Quiavistlan. Nous exécutâmes les tracés de l'église, de la place, des chantiers et de tout ce qui convenait à l'édification d'une ville. Nous entreprîmes une forteresse dont nous posâmes tout de suite les fondations, et nous mîmes une telle activité pour arriver au placement des charpentes, faire les meurtrières, les tours et les créneaux, que Cortès lui-même donnait l'exemple en s'occupant à emporter sur son dos de la terre et des pierres provenant des fondations. Les capitaines et les soldats en firent autant, s'adonnant à l'œuvre sans discontinuer; tout le monde y mit la main pour la terminer au plus tôt, les uns en travaillant à creuser, les autres à élever les murailles, ceux-ci à porter de l'eau, ceux-là à cuire des briques et de la tuile, quelques autres à assurer les vivres; et les charpentiers sur leurs bois de construction, et les forgerons pour leur cloutage, de façon que nous travaillâmes tous à cette œuvre sans nous donner de repos, du plus petit au plus grand, les Indiens nous ai-

dant aussi de leur mieux; d'où il résulta qu'en peu de temps furent construites et les maisons, et l'église, et presque la forteresse.

En ce même temps, il paraît que le grand Montezuma reçut la nouvelle, à Mexico, qu'on avait mis en prison ses percepteurs, et que les villages totonaques s'étaient soulevés et refusaient l'obéissance. Il se montra très-irrité contre Cortès et contre nous tous; il avait déjà donné des ordres à sa grande armée pour marcher contre les villages qui s'étaient révoltés, exigeant qu'à personne il ne fût fait grâce de la vie; et quant à nous, il se préparait à nous combattre avec ses meilleures troupes et ses plus valeureux capitaines. Mais sur ces entrefaites, arrivèrent les Indiens prisonniers que Cortès avait fait mettre en liberté, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre qui précède. Lorsque Montezuma eut entendu que Cortès les avait arrachés de la prison pour les renvoyer à Mexico, et qu'il faisait ses offres de services, le bon Dieu, Notre Seigneur, nous fit la grâce que sa colère tombât et que la pensée lui vînt de faire prendre de nos nouvelles, pour connaître nos intentions. Dans ce but, il expédia deux jeunes hommes, ses neveux, avec quatre Indiens âgés, grands caciques, qui étaient chargés de leur venir en aide. Il envoya par eux un présent en or et en étoffes, avec l'ordre de rendre grâce à Cortès pour le soin qu'il avait pris de mettre ses serviteurs en liberté. D'autre part, il se plaignait grandement, disant que, par notre fait, ses villages s'étaient enhardis à se rendre coupables de cette grande trahison, à ne plus payer tribut et à lui refuser l'obéissance; et au surplus, attendu qu'il ne doutait pas que nous fussions les mêmes hommes dont ses aïeux avaient dit qu'ils devaient venir dans ces contrées; considérant qu'étant gens de cette race, nous nous trouvions reçus comme des hôtes dans les maisons des traîtres, il renon-

çait à les envoyer détruire sur-le-champ, mais qu'il comptait bien qu'avec le temps ils n'auraient pas à se louer de leur conduite.

Cortès reçut l'or et les étoffes, qui valaient environ deux mille piastres. Il embrassa les envoyés, en protestant que lui et nous tous nous étions de vrais amis de leur seigneur Montezuma, ajoutant que c'était à titre de son serviteur qu'il avait gardé les trois percepteurs en son pouvoir. Il les envoya chercher immédiatement sur les navires et les leur livra, bien habillés et bien repus. Alors Cortès, à son tour, se plaignit fortement de Montezuma, et dit comment son gouverneur Pitalpitoque s'était enfui, une nuit, de son campement, sans lui parler, ce qui était fort mal ; il croyait, ajouta-t-il, et tenait pour certain que son seigneur Montezuma ne lui avait pas donné l'ordre de commettre une pareille vilenie; c'était du reste pour cela que nous avions résolu de venir dans ces villages, où l'on nous avait honorablement reçus; il priait, en grâce, que Montezuma pardonnât aux Totonaques leur conduite; pour ce qui regardait le tribut qu'ils refusaient, bien certainement ils ne pouvaient servir deux seigneurs à la fois, et, dans le temps que nous avions passé chez eux, ils s'étaient mis au service de nous tous, au nom du Roi, notre maître; enfin, nous ne tarderions pas, Cortès et tous ses frères, à aller voir le prince et à lui présenter nos hommages, et alors, quand nous serions en sa présence, nous soumettrions nos volontés à ses ordres.

Après ces conférences et beaucoup d'autres paroles qui en furent la suite, il fit donner aux deux jeunes gens, qui étaient de grands caciques, et aux quatre vieillards qui les accompagnaient et qui étaient des gens de distinction, des diamants bleus et des verroteries vertes, et on leur rendit de grands honneurs. Comme d'ailleurs nous

étions sur un bon terrain, Cortès donna l'ordre que plusieurs cavaliers courussent et simulassent un combat commandé par Pedro de Alvarado, qui avait une très-bonne jument alezane, fort vive et fort alerte. Les messagers se réjouirent beaucoup de ce spectacle et de cette course. Ayant pris congé, ils partirent très-satisfaits de Cortès et de nous tous et s'en furent à Mexico. En ce même temps, le cheval de Cortès mourut : il en acheta ou on lui en donna un autre, qu'on appelait le Muletier, cheval bai-brun qui appartenait à Ortiz le Musicien et à Bartolomé Garcia le Mineur. Ce fut un des meilleurs qui prirent part à l'expédition.

Cessons de parler de tout cela, et je dirai comment ces villages de la sierra, nos alliés actuels, et le village de Cempoal, avaient tremblé de peur à la pensée que le grand Montezuma les enverrait mettre en pièces par sa multitude de guerriers; mais quand ils virent les jeunes parents de ce grand prince arriver avec le présent dont j'ai parlé, et s'avouer pour serviteurs de Cortès et de nous tous, ils restèrent stupéfaits et ils se disaient entre eux que certainement nous étions des *teules*, puisque Montezuma avait peur de nous et nous envoyait de l'or en présent. Or, si jusqu'alors nous avions eu grande réputation d'hommes valeureux, désormais ils nous estimèrent plus encore. Nous en resterons là, pour dire ce que firent le cacique gros et plusieurs de ses amis.

CHAPITRE XLIX

Comme quoi le cacique gros et d'autres personnages vinrent se plaindre à Cortès qu'une garnison de Mexicains se trouvait dans un gros bourg appelé Cingapacinga, y causant beaucoup de dommages. De ce qu'on fit à ce sujet.

Les messagers mexicains venaient de prendre congé, lorsque se présenta le cacique gros avec d'autres personnages de nos amis, pour prier Cortès d'aller sans retard à un bourg appelé Cingapacinga, situé à deux journées de Cempoal, c'est-à-dire à environ huit ou neuf lieues, parce qu'on venait d'apprendre qu'il s'y trouvait un grand nombre d'Indiens guerriers de la caste culua, c'est-à-dire mexicaine, lesquels venaient détruire leurs récoltes et leurs demeures, attaquant les habitants et les maltraitant outre mesure. Cortès ajouta foi à leurs paroles, dites d'ailleurs avec les signes de la plus grande sincérité. Mais, en présence de ces plaintes si importunes, se souvenant qu'il avait promis de les aider et de tuer les Culuans ou tous autres Indiens qui les voudraient maltraiter, il resta hésitant et ne vit guère ce qu'il pourrait leur dire, hors la promesse de chasser l'ennemi. Il réfléchit un instant, se prit à rire et, se tournant vers quelques-uns de nos camarades qui étaient présents, il leur dit : « Savez-vous, señores, qu'il me paraît que dans ce pays nous avons vraiment la réputation d'hommes valeureux! Au souvenir de ce qu'ils nous ont vus faire à propos des percepteurs de Montezuma, ces gens-ci nous prennent pour des dieux ou pour quelque chose qui ressemble à leurs idoles. Afin qu'ils croient réellement qu'il suffit de l'un de nous pour mettre

en déroute tous ces Indiens guerriers qu'ils disent être dans le village, j'ai médité d'envoyer le vieux Heredia le Basque. » Or, ce soldat avait une figure de fort mauvaise apparence : la barbe longue, la joue marquée d'une large cicatrice, un œil poché et une jambe boiteuse. Cortès l'envoya chercher et lui dit : « Allez-vous-en avec ces caciques jusqu'à la rivière qui se trouve à un quart de lieue d'ici. Lorsque vous y arriverez, vous ferez semblant de vouloir vous arrêter pour boire et pour vous laver les mains; tirez alors un coup d'escopette; ne craignez rien, je vous ferai rappeler, et j'agis ainsi seulement pour qu'ils croient que nous sommes des dieux, et que nous méritons la réputation qu'ils nous font et le surnom qu'ils nous donnent; comme d'ailleurs vous êtes assez mal bâti, j'espère qu'ils vous prendront pour une idole. »

Heredia n'hésita pas à faire ce qu'on lui commandait, car c'était un vieux soldat des guerres d'Italie. Cortès fit appeler également le cacique gros et tous les autres personnages qui attendaient le secours demandé, et il leur dit · « Voilà que j'envoie avec vous ce mien frère, pour qu'il tue ou chasse tous les Culuans de votre village et m'amène prisonniers tous ceux qui n'auront pas voulu fuir. » Les caciques restèrent ébahis de ce qu'ils entendaient; ils ne savaient même s'ils devaient y croire, et ils cherchaient à se guider par l'expression de la figure de Cortès; mais ils finirent par se convaincre que ce qu'il disait était la vérité. Le vieux Heredia, qui marchait avec eux, ne tarda pas à charger son escopette et à lâcher des coups de feu en l'air par la campagne, afin que les Indiens le vissent et l'entendissent. Alors les caciques envoyèrent des émissaires aux autres villages, afin de faire savoir qu'ils amenaient avec eux un *teule*, pour exterminer les Mexicains qui se trouvaient à Cingapacinga. Je ra-

conte cet événement comme chose purement risible, pour qu'on se fasse une idée des ruses de Cortès. Or, lorsque notre chef pensa que Heredia était déjà arrivé à la rivière, il donna l'ordre d'aller le rappeler.

Le vieux soldat revint donc sur ses pas avec les caciques, auxquels Cortès dit alors que, à cause de sa bienveillance pour eux, il irait en personne, avec quelques-uns de ses frères, leur prêter le secours qu'ils demandaient et faire la connaissance de ces nouveaux pays fortifiés. Il demanda cent Indiens *tamemes* pour amener les canons. Ils vinrent tous, le lendemain de bonne heure, et nous nous proposions de partir ce jour-là même avec quatre cents soldats, quatorze cavaliers, des arbalétriers et des fusiliers, dont les munitions étaient déjà prêtes, lorsque quelques soldats du parti de Diego Velasquez dirent qu'ils ne voulaient point se mettre en route; que Cortès s'aventurât avec ceux qu'il voudrait, et que, quant à eux, ils prétendaient retourner à Cuba. Ce qu'on fit à ce sujet, je le vais dire à la suite.

CHAPITRE L

Comme quoi quelques soldats du parti de Diego Velasquez, voyant que décidément nous voulions rester et qu'on commençait à pacifier les villages, dirent qu'ils ne voulaient assister à aucune attaque, mais s'en retourner à l'île de Cuba.

On m'aura entendu dire dans le chapitre qui précède que Cortès devait aller à un village appelé Cingapacinga, emmenant quatre cents soldats et quatorze cavaliers avec des arbalétriers et des gens d'escopette. On avait inscrit pour marcher avec nous quelques soldats du parti de Diego Velasquez. Mais, lorsque les recruteurs furent leur don-

ner avis qu'ils eussent à partir tout de suite avec leurs armes et leurs chevaux, les cavaliers répondirent arrogamment qu'ils ne voulaient marcher à aucune attaque; qu'ils prétendaient retourner à leurs demeures et à leurs établissements de Cuba; qu'ils jugeaient qu'ils avaient assez perdu à la suite de l'abandon de leurs maisons, séduits par Cortès qui leur avait formellement promis, à l'Arenal, de donner congé, navire et provisions à quiconque voudrait s'en retourner; qu'ils étaient en conséquence sept soldats préparant leur départ pour Cuba. Cortès, l'ayant su, les fit appeler, et, comme il leur demandait pourquoi ils méditaient une si vilaine action, ils répondirent un peu émus qu'ils étaient stupéfaits qu'on pensât à s'établir dans un pays où il y avait tant de milliers d'Indiens et de si grandes villes, tandis que nous avions si peu de soldats, d'ailleurs malades et fatigués de se transporter d'un lieu à un autre; qu'ils voulaient s'en retourner à Cuba dans leurs établissements, et qu'on leur en donnât l'autorisation, comme c'était chose promise.

Cortès leur répondit avec douceur que c'était bien vrai qu'il l'avait ainsi promis, mais qu'ils ne feraient point leur devoir en abandonnant sans appui le drapeau de leur chef; et aussitôt, il ordonna que, sans perdre un moment, ils courussent s'embarquer; il leur assigna un navire, leur fit donner de la cassave, une outre d'huile et d'autres vivres pris sur les provisions qui nous restaient. Un de ces soldats, nommé Moron, natif d'un bourg appelé Delbayamo, avait un bon cheval gris pommelé; il le vendit à Juan Ruano pour quelques biens qu'il possédait à Cuba. Ils étaient déjà sur le point de déployer la voile lorsque nous tous réunis, ayant à notre tête les alcaldes et les regidores de notre Villa Rica, fûmes trouver Cortès et le sommer de ne donner à personne, pour n'importe

quel motif, l'autorisation de sortir du pays, parce que cela convenait au service de Dieu Notre Seigneur et de Sa Majesté, ajoutant que quiconque demanderait une pareille autorisation serait tenu pour homme qui a mérité la peine de mort, conformément aux lois de l'ordonnance militaire, puisqu'ils prétendent abandonner leur chef et leur drapeau en temps de guerre et de péril, au moment où l'on se trouve en présence de tant de villes et d'Indiens guerriers, comme ils l'ont dit eux-mêmes. Cortès fit encore semblant de vouloir maintenir leur congé, mais enfin il retira sa parole. Les fugitifs en furent pour leur mystification et pour leur honte, et le Moron pour la vente de son cheval; car le Juan Ruano, qui le tenait, ne voulut pas le rendre, toutes choses que Cortès approuva. Et le soir même nous partîmes pour Cingapacinga.

CHAPITRE LI

De ce qui nous arriva à Cingapacinga; comme quoi à notre retour par Cempoal nous détruisîmes les idoles, et d'autres choses qui arrivèrent.

Les sept hommes qui voulaient partir pour Cuba s'apaisèrent, et nous nous mîmes en marche avec les soldats d'infanterie dont j'ai parlé. Nous fûmes coucher à Cempoal où l'on avait préparé, pour marcher avec nous, deux mille Indiens guerriers, partagés en quatre bataillons. Nous avançâmes cinq lieues, le premier jour, en très-bon ordre, et le lendemain, après l'heure de vêpres, nous arrivâmes aux établissements qui se trouvent près de Cingapacinga. Les naturels du lieu eurent donc la nouvelle que nous approchions. Or, lorsque nous commencions à monter vers la forteresse et les maisons qui se trouvaient placées entre les rochers et les escarpements,

huit Indiens de distinction et des papes vinrent pacifiquement au-devant de nous et demandèrent à Cortès en pleurant pourquoi il voulait les faire périr et les détruire, tandis qu'ils n'avaient rien fait pour le mériter, et que d'ailleurs nous avions la réputation de faire du bien à tout le monde, restituant à ceux qui étaient volés et arrêtant les percepteurs de Montezuma; que ces guerriers de Cempoal qui venaient avec nous les poursuivaient d'une inimitié de longue date, pour une vieille question de limites et de propriété; que maintenant ils s'aidaient de nous pour les voler et les faire périr; qu'il était vrai que des Mexicains avaient la coutume de tenir garnison dans leur village, mais que ces guerriers s'en étaient allés depuis peu en apprenant que nous avions arrêté des percepteurs; qu'ils nous suppliaient de ne pas aller plus avant avec notre armée et que nous eussions pitié d'eux. Et comme Cortès comprit très-bien la situation, au moyen de nos interprètes, doña Marina et Aguilar, il s'empressa d'ordonner au capitaine Pedro de Alvarado, au mestre de camp Christoval de Oli et à tous les camarades qui marchions avec lui, de nous opposer à ce que les Indiens de Cempoal avançassent davantage. Nous le fîmes ainsi; mais, malgré l'empressement que nous mîmes à les retenir, ils volaient déjà dans les établissements. Cortès en fut très-irrité. Il fit appeler à l'instant les capitaines qui commandaient cette troupe de guerriers, et il leur dit, en termes qui témoignaient de sa colère et avec de grandes menaces, qu'ils eussent à lui amener tout de suite les Indiens et Indiennes, et rapporter les étoffes et les poules qu'ils avaient volées dans les établissements, et qu'aucun d'eux n'entrât dans le village; que pour lui avoir menti dans l'intention de venir sacrifier et voler leurs voisins avec notre secours, ils avaient mérité la mort; que notre seigneur et Roi, dont nous sommes les sujets, ne nous

avait pas envoyés dans ces contrées pour qu'ils se livrassent à de pareils méfaits; qu'ils ouvrissent bien les yeux et qu'ils prissent bien garde de retomber dans la même faute, parce qu'il ne resterait pas parmi eux un seul homme vivant. Et aussitôt les caciques et capitaines de Cempoal apportèrent à Cortès tout ce qu'ils avaient volé: et les Indiens, et les Indiennes, et les poules. Il fit tout remettre à qui de droit, et, prenant un air furieux, il leur commanda de nouveau de sortir et d'aller coucher en plein air, ce qu'ils s'empressèrent de faire.

Les caciques et les papes de ce bourg et d'autres villages des environs virent alors à quel point nous pratiquions la justice; ils écoutèrent les paroles affectueuses que Cortès leur adressait par nos interprètes, et les choses relatives à notre sainte foi, comme nous avions pris la coutume de les dire, et nos exhortations pour qu'ils abandonnassent leurs habitudes de sacrifices, de vols et de saletés contre nature; ils écoutèrent nos conseils de ne plus adorer leurs maudites idoles, et plusieurs autres choses dignes de respect. Or, ayant entendu tout ce que je viens de dire, ils conçurent pour nous de tels sentiments d'adhésion qu'ils le firent savoir à d'autres villages des environs, et tous ensemble ils jurèrent obéissance à Sa Majesté. Ils firent alors entendre de grandes plaintes contre Montezuma, comme l'avaient fait déjà les habitants de Cempoal, lorsque nous étions au village de Quiavistlan.

Le lendemain, de bonne heure, Cortès fit appeler les capitaines et les caciques de Cempoal, qui attendaient nos ordres dans la campagne, tremblant de peur au sujet du mensonge dont ils s'étaient rendus coupables. Quand ils arrivèrent en sa présence, il leur fit faire avec les habitants de ce village un traité d'amitié, qu'aucun d'eux n'enfreignit jamais dans l'avenir. Aussitôt après, nous

nous mîmes en marche pour Cempoal en suivant un autre chemin qui nous fit passer par deux villages alliés de celui de Cingapacinga. Or, tandis que nous nous reposions, — parce que le soleil était très-vif et que nous étions arrivés très-fatigués par le poids de nos armes, — un soldat nommé Mora, natif de Ciudad-Rodrigo, vola deux poules dans une maison d'Indien de ce village. Cortès, qui s'en aperçut, éprouva une telle colère pour ce que ce soldat avait osé faire sous ses yeux en pays allié, que sur-le-champ il lui fit passer une corde autour du cou, et il serait resté pendu si Pedro de Alvarado, qui se trouvait près de Cortès, n'eût coupé la corde avec son sabre; le pauvre homme tomba à moitié mort. J'ai voulu faire mémoire ici de cet événement pour que les curieux lecteurs voient bien à quel point Cortès procédait par des exemples, et combien cela était important dans notre situation. Ce soldat mourut plus tard sur un rocher, dans une campagne faite contre la province de Guatemala. Revenons à notre récit.

Tandis que nous sortions de ces villages que nous laissâmes pacifiés, en route pour Cempoal, le cacique gros et d'autres personnages nous attendaient dans des cabanes avec des vivres. Ce n'étaient que des Indiens, mais cela ne les empêcha pas de comprendre que la justice est sainte et bonne et que, s'il ressortait des paroles de Cortès que nous venions redresser des torts et abattre des tyrans, il n'avait pas manqué d'être fidèle à ses principes dans ce qui se passa en cette petite campagne. Ils nous en estimèrent davantage. Nous dormîmes dans ces cabanes, d'où les caciques nous accompagnèrent ensuite aux habitations de leur village. Ils auraient certainement bien voulu que nous n'en sortissions jamais plus, parce qu'ils craignaient que Montezuma n'envoyât contre eux ses gens de guerre, et ils dirent à Cortès que, puisque

nous étions déjà leurs amis, ils nous voulaient avoir pour frères et qu'il serait bien que nous prissions leurs filles et leurs parentes pour assurer notre lignée. Et tout de suite, pour mieux resserrer nos liens, ils nous amenèrent huit Indiennes, filles de caciques. Ils en donnèrent une à Cortès; elle était nièce du cacique gros lui-même; une autre à Alonzo Hernandez de Puertocarrero : c'était la fille d'un autre grand cacique appelé Cuesco en sa langue. Les huit étaient vêtues de belles chemises du pays et bien ornées, selon l'usage du lieu; chacune d'elles portait au cou un riche collier d'or et aux oreilles des pendants de même métal. Elles étaient accompagnées d'autres Indiennes destinées à les servir. En les présentant, le cacique gros dit à Cortès : « *Tecle* (ce qui veut dire : señor), ces sept jeunes filles sont pour tes capitaines, et celle-ci, qui est ma nièce, est pour toi; elle est maîtresse de villages et de vassaux. » Cortès les reçut allègrement, disant qu'il leur en savait gré, mais que, pour les accepter de manière que leurs parents deviennent nos frères, il faut qu'ils n'aient plus ces idoles en lesquelles ils croient, qu'ils adorent et qui les trompent; qu'il ne veut pas qu'on leur sacrifie désormais, et que, dès lors qu'il ne sera plus témoin de leurs vilaines pratiques et de leurs sacrifices, il les tiendra bien plus sûrement pour frères; qu'il est, du reste, nécessaire que ces femmes deviennent chrétiennes avant qu'on les reçoive. Il ajouta qu'ils devaient se rendre purs de tout vice contre nature, car nous ne pouvions ignorer qu'il y avait parmi eux de jeunes hommes.... qui en faisaient leur gagne-pain; que chaque jour ils sacrifiaient devant nous trois, quatre et cinq Indiens, offrant les cœurs aux idoles, lançant le sang sur les murailles, coupant les jambes, les cuisses et les bras pour les manger comme viande qui sortirait de nos boucheries (je crois même qu'on les ven-

dait en détail dans les *tiangues*, qui sont leurs marchés); que, pourvu qu'ils abandonnassent ces mauvaises habitudes et ces usages, non-seulement nous serions leurs alliés, mais nous ferions en sorte de les rendre seigneurs d'autres provinces.

Les caciques et les papes répondirent tout d'une voix qu'il ne leur convenait pas d'abandonner leurs idoles et leurs sacrifices; que leurs dieux leur donnaient la santé, les bonnes récoltes et tout ce qui était nécessaire à leurs besoins; que pour ce qui regarde les pratiques contre nature, ils s'y opposeraient, afin d'obtenir que l'usage n'en fût plus suivi. Lorsque Cortès et nous tous entendîmes cette réponse si irrespectueuse, après avoir vu tant de cruautés et tant d'ignominies déjà racontées dans mon récit, nous n'eûmes pas la force de le souffrir plus longtemps. Cortès en prit occasion pour nous parler à ce sujet et nous rafraîchir la mémoire sur des points importants de la saine doctrine : Comment nous serait-il possible de rien faire d'utile si nous ne veillions au soutien de l'honneur divin et à la ruine des sacrifices que ces hommes faisaient à leurs divinités ? Il nous recommanda d'être bien sur nos gardes et prêts à combattre pour le cas où ils voudraient nous empêcher de détruire ces idoles, ajoutant qu'il fallait absolument qu'elles fussent renversées ce jour-là même. Nous eûmes donc le soin de nous revêtir de nos armures comme nous en avions la coutume, bien préparés à en venir aux mains.

Cortès dit alors aux caciques qu'ils devaient se décider à détruire leurs idoles. Ayant entendu ces paroles, le cacique gros donna des ordres à ses capitaines, afin qu'ils armassent un grand nombre de guerriers pour la défense de leurs dieux. Lorsqu'ils nous virent prêts à monter à un de leurs temples muni d'un escalier qui avait tant de marches que je ne me souviens plus du

nombre, le cacique gros et d'autres personnages de distinction s'agitèrent, devinrent furieux et demandèrent à Cortès pour quel motif nous voulions ainsi mettre en pièces leurs idoles, ajoutant que si nous avions l'audace de déshonorer leurs dieux et de les leur enlever, ils périraient tous ensemble et nous feraient périr avec eux. Cortès leur répondit très-irrité qu'il les avait déjà priés de ne pas sacrifier à ces mauvaises figures, afin de ne plus en être dupes; que c'est pour cela que nous venions les faire disparaître; qu'ils les enlevassent eux-mêmes sans retard s'ils ne voulaient que nous les fissions rouler du haut en bas des degrés; il ajouta que nous ne les tenions plus pour amis, mais pour nos adversaires, puisqu'il leur donnait un bon conseil et qu'ils ne voulaient pas le suivre; que d'ailleurs, considérant que leurs capitaines s'étaient présentés armés en guerre, il était fâché contre eux et très-disposé à en tirer vengeance en les faisant périr. Quand ils virent Cortès leur adresser ces menaces, que notre interprète doña Marina savait fort bien leur exprimer, quand ils entendirent celle-ci leur parler des forces de Montezuma, qu'ils attendaient de jour en jour, la crainte leur fit dire qu'ils ne se croyaient pas dignes de s'approcher de leurs dieux; que si nous voulions nous-mêmes les détruire, nous le fissions sans leur consentement, nous conduisant selon notre volonté.

A peine avaient-ils dit ces paroles que nous nous réunîmes cinquante soldats, nous montâmes, et nous précipitâmes les idoles qui roulèrent en morceaux. C'étaient des sortes de dragons épouvantables, grands comme des veaux, et d'autres figures représentant des demi-corps d'hommes et des chiens de haute stature, le tout de fort mauvais aspect. Les caciques et les papes qui étaient présents, les voyant ainsi mis en pièces, se prirent à pleurer et à se voiler la face, leur demandant pardon

en leur langue totonaque et leur faisant observer qu'ils n'en avaient pas la faute, puisqu'ils n'avaient plus de pouvoir, et que leur destruction venait de ces *teules*; que c'était d'ailleurs par crainte des Mexicains qu'ils ne nous faisaient pas la guerre. Lorsque cela arriva, les capitaines des Indiens guerriers qu'on avait armés contre nous voulaient commencer à nous lancer des flèches. Nous en étant aperçus, nous mîmes la main sur le cacique gros, six papes, et quelques autres personnages de distinction. Cortès leur dit que s'ils se livraient à quelque démonstration imprudente, ils le payeraient tous de leur vie. Le cacique gros envoya des ordres sur-le-champ pour que ses hommes s'éloignassent de nous sans commettre aucun acte d'hostilité. Cortès, les voyant apaisés, leur adressa un discours dont je vais dire la teneur, et tout fut ainsi terminé.

La petite campagne de Cingapacinga fut la première de Cortès dans la Nouvelle-Espagne. Elle fut très-fructueuse, et cela ne se passa nullement comme dit le chroniqueur Gomara, qui prétend que nous prîmes, tuâmes et désolâmes tant de milliers d'hommes dans l'affaire de Cingapacinga. Que les curieux qui me liront veuillent bien considérer la différence qu'il y a entre nous deux : le chroniqueur a beau faire usage de son style; il n'en est pas moins certain que ce qu'il écrit ne s'est pas passé comme il le conte.

CHAPITRE LII

Comme quoi Cortès fit construire un autel; on y plaça une image de Notre Dame et une croix; on dit la messe et on baptisa les huit Indiennes.

Voyant que les caciques, les papes et les principaux habitants gardaient le silence, Cortès ordonna qu'on por-

tât en des lieux écartés et que l'on brûlât les morceaux des idoles brisées. Huit papes préposés à leur culte sortirent alors d'un logement, prirent leurs dieux, les emportèrent dans la maison d'où ils étaient sortis et les y brûlèrent. L'habillement de ces ministres consistait en manteaux noirs taillés en linceul, avec de longues soutanes arrivant jusqu'aux pieds et des béguins qui simulaient ceux de nos chanoines; quelques-uns les portaient plus petits, comme nos dominicains; d'autres, au contraire, en avaient de plus longs, descendant jusqu'à la ceinture ou jusqu'aux pieds, tellement couverts de sang et emmêlés, qu'on ne pouvait les déplisser; ils avaient les oreilles fendues : quelques-uns même avaient fait le sacrifice complet des leurs; ils répandaient comme une odeur soufrée, bien souvent pis encore, comme si c'eût été de la chair morte. Nous apprîmes que ces papes appartenaient à des familles distinguées; ils n'avaient point de femmes, mais ils se livraient à des pratiques contre nature, et ils jeûnaient à certains jours. Je les vis se nourrir de graines de coton qu'ils mangeaient après les avoir débarrassées de leur laine, mais je ne saurais dire s'ils prenaient autre chose quand je ne les voyais plus.

Laissons là les papes et revenons à Cortès qui fit aux Indiens une excellente conférence, au moyen de doña Marina et de Geronimo de Aguilar, nos interprètes. Il leur dit que nous les tenions maintenant pour frères et qu'il les aiderait tant qu'il pourrait contre Montezuma et ses Mexicains auxquels il avait ordonné de ne plus leur faire la guerre et de ne point exiger tribut; que, puisqu'ils n'avaient plus à placer des idoles au haut de leurs temples, il désirait leur donner une grande madone qui est la Mère de Notre Seigneur Jésus-Christ, en qui nous croyons et que nous adorons, afin qu'eux aussi l'eussent pour dame et protectrice. Or, en tout cela et sur bien d'autres choses

dont il fut question, on leur fit un bon discours, si bien conçu, eu égard aux circonstances, qu'on ne pouvait réellement rien dire de mieux. On leur déclara plusieurs choses relatives à notre sainte foi, en aussi bons termes que le font aujourd'hui les religieux qui les instruisent; et ils écoutèrent tout cela de très-bon cœur. Cortès fit appeler ensuite tous les maçons indiens qui résidaient dans le village et ordonna qu'on apportât une grande provision de chaux, — elle était là très-abondante ; — il leur enjoignit d'enlever la couche de sang qui se trouvait partout dans les temples et de tout mettre en ordre. Le lendemain on peignit à la chaux et l'on fit un autel recouvert de bonnes draperies. Il fit apporter une grande quantité de roses du pays, qui répandent un grand parfum, ainsi que beaucoup de branchages verts, et il en fit orner le temple, avec ordre de le tenir propre et continuellement balayé. Pour être préposés à ces soins, il choisit quatre papes, leur donnant l'ordre de couper leur chevelure, qui était très-longue comme j'ai eu occasion de le dire, et de se couvrir de manteaux blancs après avoir abandonné ceux dont ils faisaient usage; il leur enjoignit de se tenir toujours propres et d'avoir soin de cette sainte image de Notre Dame, balayant le temple et l'ornant de rameaux et de fleurs. Et pour qu'ils fissent mieux leur devoir, il ordonna à un de nos soldats, vieux et boiteux, appelé Juan de Torres de Cordova, de s'établir là comme ermite et de faire en sorte que tout se passât comme il l'avait exigé des papes.

Il donna l'ordre à nos charpentiers, dont j'ai déjà dit les noms, de faire une croix et de la placer sur un pilier très-bien blanchi à la chaux, que nous avions construit récemment. Le lendemain, le Père fray Bartholomé de Olmedo dit la messe à cet autel ; ce fut alors qu'on fit voir aux Indiens comment, avec l'encens du pays, on en-

censerait l'image de Notre Dame et la sainte croix. On leur apprit aussi à faire des cierges en cire, avec recommandation de les tenir sans cesse allumés sur l'autel (jusqu'alors on n'avait pas encore mis la cire à profit dans le pays). Les principaux caciques du village et d'autres des environs assistèrent à la messe. On amena les huit Indiennes qui étaient encore au pouvoir de leurs pères et de leurs oncles, pour les rendre chrétiennes. On leur fit comprendre qu'elles ne devaient plus sacrifier ni adorer des idoles, mais croire en Dieu notre Seigneur. On leur prêcha différentes vérités relatives à notre sainte foi et on les baptisa. On appela la nièce du cacique gros doña Catalina ; elle était fort laide ; on l'offrit à Cortès en la tenant par la main, et il la reçut gracieusement. On nomma doña Francisca la fille de Cuesco, qui était un grand cacique ; pour une Indienne, elle était fort belle ; Cortès la donna à Alonso Hernandez de Puertocarrero. Les six autres, dont je ne me rappelle pas les noms, furent réparties par Cortès entre des soldats. Cela fait, nous prîmes congé de tous les caciques et des principaux habitants. Ils conçurent pour nous et nous conservèrent toujours de bons sentiments, nous étant surtout reconnaissants de ce que Cortès voulût bien admettre leurs filles et les emmener avec nous ; et après que notre chef leur eut fait les meilleures offres de secours, nous revînmes à notre Villa Rica, et ce que nous y fîmes, je vais vous le dire à la suite. Voilà ce qui arriva dans ce village de Cempoal et nullement ce qu'ont écrit à ce sujet Gomara et les autres chroniqueurs.

CHAPITRE LIII

Comme quoi nous arrivâmes à notre Villa Rica de la Vera Cruz et ce qui nous y advint.

Quand nous eûmes terminé cette campagne et cimenté l'alliance entre les habitants de Cingapacinga et ceux de Cempoal ; quand les villages environnants eurent juré obéissance à Sa Majesté ; lorsque nous eûmes brisé les idoles et placé l'image de Notre Dame avec la sainte croix, laissant le vieux soldat pour ermite, ainsi que tout le reste que j'ai raconté, nous revînmes à la Villa, en ramenant avec nous quelques personnages de Cempoal. Nous y trouvâmes un navire arrivé le jour même de l'île de Cuba, ayant pour capitaine un certain Francisco de Saucedo, que nous surnommions le Gentil, parce qu'il se piquait surabondamment de gentillesse et de galanterie ; on disait même qu'il avait été maître d'hôtel de l'amiral de Castille. Il était natif de Medina de Rioseco. Là venait encore Luis Marin qui devint plus tard capitaine dans les affaires de Mexico et fut homme de grande importance. Il y avait aussi dix soldats. Le Saucedo amenait un cheval et Luis Marin une jument. Ils apportaient au surplus de Cuba la nouvelle que le pouvoir de trafiquer et de coloniser était venu de Castille pour Diego Velasquez ; ses amis s'en réjouirent beaucoup, et surtout en apprenant qu'il avait reçu son titre de *adelantado* de Cuba.

Comme d'ailleurs il n'y avait plus rien à faire dans la Villa que terminer la forteresse dont on s'occupait encore, nous dîmes à Cortès, la plupart d'entre nous, qu'il fallait laisser le travail où il en était, puisqu'il n'y avait plus que la charpente à poser ; que nous étions depuis plus

de trois mois déjà dans la localité, et qu'il serait bon d'aller voir ce que c'était que le grand Montezuma en cherchant à assurer notre subsistance et à mettre notre bonne fortune à l'épreuve ; que du reste, avant de nous mettre en route, nous devrions adresser nos hommages à Sa Majesté, et lui rendre compte de tout ce qui nous était advenu depuis notre sortie de l'île de Cuba.

Nous mîmes en question en même temps le projet d'envoyer à Sa Majesté notre or, tant celui que nous avions acheté que celui qui était arrivé en présent de Montezuma. Cortès répondit que c'était une bonne pensée et qu'il en avait déjà conféré avec quelques-uns des siens; mais il pensait, quant à l'or, qu'il y aurait peut-être quelques soldats qui voudraient garder leurs parts et que, si l'on en faisait des lots, ce que l'on pourrait envoyer serait trop peu de chose. C'est pour cela qu'il commissionna Diego de Ordas et Francisco de Montejo, qui étaient des gens d'affaires, pour qu'ils vissent, un par un, les soldats qu'on soupçonnait de vouloir garder leur part d'or. Les commissaires leur disaient : « Señores, vous voyez que nous voulons faire présent à Sa Majesté de tout l'or qu'ici nous avons acquis, et comme c'est le premier envoi de ce pays, ce devrait être plus que nous n'en avons ; il nous semble que tous ont le devoir de contribuer pour la part qui leur revient ; les caballeros et soldats qui nous sommes inscrits déjà, nous avons signé que nous n'en voulons aucune et que nous cédons tout à Sa Majesté, afin d'obtenir ses bonnes gâces. On ne refusera point sa part à qui la réclamera, mais que celui qui n'en voudra pas fasse comme nous : qu'il signe ce document. » Cette conduite eut pour conséquence que tout le monde donna sa signature. Cela fait, on nomma pour commissaires chargés d'aller en Castille, Alonso Hernandez Puertocarrero et Francisco de Montejo à qui Cortès avait déjà

donné environ deux mille piastres pour le mettre de son parti. On fit apprêter le meilleur navire de la flotte avec deux pilotes dont l'un était Anton de Alaminos, qui savait se conduire dans le canal de Bahama, où il navigua le premier. Nous choisîmes aussi quinze matelots et on réunit sur le navire des provisions de toutes sortes.

Ces diverses mesures étant prises, nous convînmes d'écrire et de faire savoir à Sa Majesté tout ce qui était arrivé. Cortès fit, pour son compte, une relation exacte d'après ce qu'il nous dit ; mais nous ne vîmes pas sa lettre. Les chefs de la municipalité écrivirent en ajoutant à leur missive la signature de dix soldats ; ils racontaient ce qui s'était passé à propos de la résolution de coloniser le pays, et de nommer Cortès capitaine général, le tout avec sincérité, sans que rien fût omis dans la lettre, à laquelle j'appliquai aussi ma signature. Outre ces lettres et ces relations, tous les capitaines et tous les soldats réunis nous écrivîmes un autre récit en forme de rapport ; ce qui s'y trouvait, c'est ce qui suit.

CHAPITRE LIV

Du rapport et de la lettre que nous envoyâmes à Sa Majesté avec nos procureurs Alonso Hernandez Puertocarrero et Francisco de Montejo, et qui portaient la signature de quelques-uns de nos capitaines et soldats.

Nous commencions notre lettre par l'expression de respect qui est dû à Sa Majesté l'Empereur, notre seigneur, en ces termes abrégés : S. S. C. C. R. M. Nous disions ensuite tout ce qu'il convenait de conter au sujet de notre voyage et de notre manière de vivre. J'en omettrai ici les détails, en exposant seulement les titres des chapitres : comment nous partîmes de l'île de Cuba avec Fernand

Cortès ; les appels qui furent alors adressés au public ; comme quoi nous comprîmes que nous allions coloniser, tandis que Diego Velasquez envoyait en secret pour trafiquer de l'or et non pour la colonisation ; comment Cortès voulut s'en retourner avec l'or acquis, conformément aux instructions qu'il avait reçues de Diego Velasquez et qui sont annexées aux pièces de cette affaire; comme quoi nous demandâmes à Cortès de s'établir en colonie, et nous le nommâmes capitaine général et grand justicier, jusqu'à ce qu'il plût à Sa Majesté de disposer autrement ; comment nous lui promîmes la cinquième partie de ce qui resterait, après le prélèvement du cinquième royal ; comment nous arrivâmes à Cozumel et par suite de quels événements nous nous adjoignîmes Geronimo de Aguilar sur la pointe de Cotoche ; quelle fut la relation faite par lui au sujet de son arrivée dans ce pays en compagnie d'un Gonzalo Guerrero, qui voulut rester avec les Indiens, parce qu'il était marié, avait des enfants, et se trouvait habitué au régime indien ; comme quoi nous arrivâmes à Tabasco ; de l'attaque que nous eûmes à y supporter et des batailles que nous livrâmes ; comment nous fîmes la paix avec les indigènes ; comme quoi, partout où nous arrivions, nous adressions des discours bien raisonnés pour que les habitants abandonnassent leurs idoles, en prenant soin d'expliquer les choses relatives à notre sainte foi ; comment les indigènes de Tabasco jurèrent obéissance à Sa Majesté royale et furent ses premiers sujets dans ces contrées ; comment ils nous donnèrent en présent des femmes, parmi lesquelles se trouvait une cacique qui, pour une Indienne, avait une grande importance et qui savait la langue de Mexico dont on fait usage dans tout le pays, et comme quoi, avec elle et Aguilar, nous avions à notre disposition de véritables interprètes ; comment nous débarquâmes à Saint-Jean d'Uloa ; nos conférences

avec les ambassadeurs du grand Montezuma ; ce qu'était le grand Montezuma ; ce que l'on disait de sa grandeur, et le présent qu'il nous envoya ; comment nous fûmes à Cempoal, qui est un village considérable, et de là à un autre appelé Quiavistlan, qui était fortifié ; comment les habitants se liguèrent avec nous en refusant l'obéissance à Montezuma, de même que trente autres villages qui s'incorporèrent au patrimoine royal ; comment nous partîmes de Cingapacinga ; comme quoi nous fîmes la forteresse et comment nous sommes actuellement en marche pour l'intérieur du pays, jusqu'à ce que nous ayons une entrevue avec Montezuma ; comme quoi ce pays est très-vaste, très-peuplé, possédant plusieurs villes et des habitants très-belliqueux ; comment ils parlent différentes langues, et sont en hostilité les uns contre les autres ; comme quoi ils sont idolâtres, tuent et sacrifient grand nombre d'hommes, d'enfants et de femmes, mangent de la chair humaine et se livrent à des vices honteux ; comme quoi le premier qui découvrit ce pays fut Francisco Hernandez de Cordova ; comment Juan de Grijalva vint après lui ; et comme quoi maintenant nous faisons présent à Sa Majesté des valeurs que nous avons acquises, sous forme d'un soleil d'or, d'une lune d'argent, d'un casque plein d'or en grains, ainsi qu'il sort des mines ; divers genres d'objets en or sous des formes variées ; des étoffes de coton très-belles et tissues de plumes ; diverses pièces en or, comme des émouchoirs, des rondaches et beaucoup d'autres choses dont je ne me souviens plus après tant d'années.

Nous envoyâmes aussi quatre Indiens que nous retirâmes de quatre cages en bois où on les avait mis à l'engrais, à Cempoal, afin de les sacrifier et de les manger quand ils seraient à point.

Après avoir terminé ce rapport, nous expliquâmes com-

ment nous restions dans ces royaumes de Sa Majesté quatre cent cinquante soldats en grand péril, au milieu de tant de villes, d'habitants belliqueux et de redoutables guerriers, pour le service de Dieu et de la couronne royale. Nous priâmes notre Empereur qu'il nous fît la grâce de nous accorder tout ce qui nous deviendrait nécessaire, mais qu'il eût la bonté de ne concéder à personne le gouvernement de ces pays, parce qu'ils sont riches à ce point et peuplés de si grandes villes qu'ils peuvent convenir à un infant d'Espagne ou à un grand seigneur. Nous ajoutâmes qu'il était à notre connaissance que, comme don Juan Rodriguez de Fonseca, évêque de Burgos et archevêque de Rosano, était président du conseil des Indes, il en donnerait le commandement à un de ses parents ou amis, spécialement à un Diego Velasquez, qui était actuellement gouverneur de l'île de Cuba, la raison étant qu'il en avait reçu des présents en or et des villages d'Indiens qui lui exploitaient des mines d'or dans cette île; qu'il résultait de tout cela que, ayant dû donner à Sa Majesté et à la couronne royale les meilleurs villages, et ne Lui en ayant attribué aucun, Velasquez n'est réellement digne de recevoir aucune faveur; comme d'ailleurs nous sommes les plus loyaux serviteurs de Sa Majesté, disposés à la servir jusqu'à la fin de nos existences, nous Lui faisons tout savoir pour qu'Elle n'ignore aucune chose; que nous sommes bien résolus à attendre l'arrivée de son seing royal, après que Sa Majesté aura fait à nos procureurs la faveur de les recevoir, quand ils iront se mettre à ses pieds et Lui présenter nos lettres; et alors nous inclinerons nos poitrines vers la terre en signe d'obéissance à son royal commandement; mais si l'évêque de Burgos, de son autorité privée, nous envoyait n'importe quelle personne pour notre gouverneur ou pour notre capitaine général, avant de lui donner obéis-

sance, nous nous empresserions de le faire savoir à Sa Royale Personne en tous lieux où Elle se trouvera, et qu'en tout ce qui sera de son commandement, nous obéirons, ainsi que nous sommes obligés de le faire et qu'il convient à propos de tout ordre émanant de notre Roi et Seigneur. Outre ce que je viens de dire, nous suppliâmes Sa Majesté qu'en attendant qu'Elle nous fît la faveur d'autres ordres, Elle voulût bien concéder le gouvernement de ce pays à Fernand Cortès; et nous fîmes tant d'éloges de sa personne et de son zèle au service royal, que nous l'élevâmes jusqu'aux nues.

Après avoir écrit et fait toutes ces relations dans les termes les plus respectueux et les plus soumis, ainsi qu'il convenait, ayant soin d'y procéder par chapitres bien ordonnés; lorsque nous eûmes expliqué chaque chose en précisant sa date et la manière dont elle était arrivée, le tout dans les termes qui convenaient pour notre Roi et Seigneur, et nullement avec la négligence que je mets dans cet écrit, nous signâmes notre lettre, tous les capitaines et soldats qui étions du parti de Cortès, et nous en fîmes un duplicata. Notre chef nous pria de la lui communiquer. Lorsqu'il vit le rapport si exact que nous faisions et les grandes louanges que nous avions ajoutées relativement à sa personne, il en ressentit une grande joie, nous dit qu'il nous en savait gré et nous combla de promesses pour l'avenir. Mais il n'aurait pas voulu que nous fissions mention du cinquième en or dont nous l'avions gratifié, ni des capitaines que nous prétendions avoir été les premiers à découvrir le pays, parce que, d'après ce que nous apprîmes, il ne parlait dans son rapport ni de Francisco Hernandez de Cordova, ni de Grijalva, tandis qu'il s'attribuait à lui seul la découverte et l'honneur de toute chose. Il nous dit que, pour à présent, on aurait pu passer ces particularités sous

silence, sans en donner connaissance à Sa Majesté; mais il ne manqua pas quelqu'un pour répondre qu'on ne devait point omettre de dire à notre Seigneur et Roi tout ce qui arrivait. Ces lettres étant donc écrites et remises à nos procureurs, nous leur recommandâmes de ne point entrer à la Havane et de ne pas s'arrêter à la ferme que Francisco de Montejo possédait dans l'île sous le nom de Marien; c'était un port où les navires pouvaient aborder. On voulait par cette mesure éviter que Diego Velasquez pût savoir ce qui se passait; mais nos messagers ne suivirent pas nos ordres, ainsi que je le dirai bientôt.

Tout étant prêt pour l'embarquement, le Père Bartolomé de Olmedo dit la messe et recommanda nos voyageurs au Saint-Esprit, pour qu'il leur servît de guide. Ils partirent de Saint-Jean d'Uloa le 26 du mois de juillet de l'an 1519, et ils arrivèrent à Cuba avec beau temps. Francisco de Montejo, à force d'instances, obtint que le pilote Alaminos dirigeât le navire sur sa ferme, sous le prétexte d'y prendre des provisions. On alla mouiller au port de sa propriété, sans faire aucun cas de la présence de Puertocarrero, qui était malade. La nuit même de leur arrivée, ils dépêchèrent un matelot à terre avec des lettres et des avis pour Diego Velasquez. Nous sûmes plus tard qu'on lui avait donné l'ordre d'aller lui-même porter les lettres; de sorte que le matelot partit en toute hâte, divulguant de village en village, par l'île de Cuba, les événements que je viens de raconter, jusqu'à parvenir à instruire Diego Velasquez lui-même. Ce que celui-ci fit à ce sujet, on va le voir à la suite.

CHAPITRE LV

Comment Diego Velasquez, gouverneur de Cuba, eut avis certain par ces lettres que nous envoyions des procureurs avec ambassade et des présents à notre roi, et ce qui fut fait à ce sujet.

Diego Velasquez, gouverneur de Cuba, apprit donc les nouvelles par les lettres secrètes que Montejo, disait-on, lui fit tenir, et par le récit du matelot qui avait assisté à tous les événements dont j'ai parlé et qui s'était lancé à la nage pour pouvoir lui porter le message. En entendant parler du grand présent en or que nous envoyions à Sa Majesté, et quand il sut quels étaient les ambassadeurs, devenant inquiet, il se lamentait en paroles dignes de pitié et lançait des malédictions contre Cortès, contre le secrétaire Duero et contre le commissaire Amador de Lares. Sans perdre de temps d'ailleurs, il ordonna qu'on amenât deux navires de petit tonnage, fort bons voiliers; il y fit monter toute l'artillerie et tous les soldats qui purent y tenir, avec deux capitaines nommés Gabriel de Rojas et un certain Guzman. Ordre leur fut donné d'aller jusqu'à la Havane et que, en tout état de choses, on ne manquât pas de lui amener prisonnier le navire sur lequel se trouvaient les procureurs et tout l'or dont il était porteur. Ils arrivèrent en effet, comme ils en avaient reçu l'ordre, en un certain nombre de jours, au canal de Bahama. Ils demandaient partout aux embarcations de cabotage si l'on avait vu en mer un navire de grand tonnage; tous donnaient la nouvelle de l'avoir rencontré, ajoutant que sans doute il aurait déjà débouché du canal de Bahama, attendu qu'il naviguait avec beau temps. Mais, après avoir louvoyé entre le canal et la Havane, les deux navires, ne

rencontrant nullement ce qu'ils venaient chercher, retournèrent à Santiago de Cuba.

Or, si déjà Velasquez était triste et soucieux lorsqu'il envoya ces navires, il le fut bien plus encore quand il les vit de retour sans être parvenus à leur but. Ses amis lui conseillèrent alors d'expédier des plaintes en Espagne, à l'évêque de Burgos, président du conseil des Indes, qui faisait beaucoup pour lui. Ses récriminations furent adressées en même temps à la grande Cour de justice qui résidait à Saint-Domingue, et aux frères hiéronymites, fray Luis de Figueroa, fray Alonso de Santo-Domingo et fray Bernardino de Mancanedo, qui gouvernaient cette île. Ces religieux avaient leur résidence originaire et habituelle dans le monastère de la Mejorada, à deux lieues de Medina del Campo. On envoya en toute hâte un navire à la Respinola, en formulant beaucoup d'accusations contre Cortès et contre nous tous. Mais la Cour royale de justice ne manqua pas d'être mise au courant de l'importance de nos services ; la réponse que les Frères lui donnèrent assurait qu'on ne pouvait absolument accuser en rien ni Cortès ni ceux qui l'aidaient dans son expédition, puisque par-dessus toutes choses c'était sur notre Roi et Seigneur que nous comptions, et c'était à lui que nous adressions un présent si considérable qu'on n'en avait pas vu un semblable depuis bien longtemps dans notre Espagne. On le pouvait dire en effet, parce qu'on ne savait encore rien du Pérou en ce temps-là. Il fut ajouté que non-seulement nous ne méritions pas d'être accusés, mais que nous étions en tout dignes des bonnes grâces de Sa Majesté. On envoya en conséquence à Diego Velasquez, pour contrôler ses actes, un licencié nommé Zuazo qui partit pour Cuba ou qui se trouvait déjà dans cette île depuis peu de mois.

Lorsqu'on apporta à Diego Velasquez cette réponse de la Cour de justice, il en éprouva encore plus de tristesse ;

ce fut même au point qu'ayant été très-gros jusque-là, il devint en peu de jours d'une grande maigreur. Il fit rechercher dans l'île, en grande diligence, tous les navires dont on pouvait disposer ; il réunit soldats et capitaines afin d'arriver à rendre possible l'envoi d'une grande flotte pour arrêter Cortès ainsi que nous tous. Il mettait tant d'entrain dans ses apprêts qu'il allait lui-même courant de ville en ville, de ferme en ferme, écrivant à tous les endroits de l'île où il ne pouvait pas aller en personne, pour prier ses amis de s'engager dans cette expédition. De telle manière que, en onze ou douze mois, il réunit dix-huit navires grands ou petits et environ treize cents soldats, en y comptant les capitaines et les gens de mer; parce que, en le voyant prendre à ce point l'affaire à cœur, les principaux habitants de Cuba, entre parents et propriétaires d'Indiens, s'apprêtèrent à lui rendre ce service. Il envoya en qualité de capitaine général de l'expédition un hidalgo nommé Pamphilo de Narvaez, homme corpulent et de taille élevée, se donnant des airs en parlant et marchant un peu voûté. Il était natif de Valladolid et marié, à l'île de Cuba, avec une veuve appelée Maria de Valenzuela, qui était fort riche et possédait de bons villages d'Indiens. Je le laisserai, pour à présent, occupé à préparer sa flotte, et je reviendrai à nos procureurs et à leur bon voyage, car, attendu qu'en un même temps trois ou quatre choses arrivaient à la fois, il m'est impossible de suivre le fil de mon récit en omettant les accessoires qui s'y rattachent. Veuillez pour ce motif ne pas m'en vouloir si je m'éloigne de mon ordre naturel pour dire ce qui se passa.

CHAPITRE LVI

Comme quoi nos procureurs débouchèrent avec beau temps du canal de Bahama, arrivèrent en Castille en peu de jours et ce qui leur arriva en Cour.

J'ai déjà dit que nos procureurs partirent du port de Saint-Jean d'Uloa le 6 juillet 1519, qu'ils arrivèrent aux parages de la Havane avec beau temps et débouchèrent du canal par des passages où l'on naviguait pour la première fois. Ils atteignirent rapidement les îles Terceras et de là Séville, d'où ils partirent en poste pour la Cour, qui résidait alors à Valladolid. Le président du conseil royal des Indes était don Juan Rodriguez de Fonseca, évêque de Burgos, qui se disait archevêque de Rosano et tenait alors la tête de la Cour, parce que l'Empereur notre maître, encore fort jeune, se trouvait en Flandre. En allant baiser les mains au président, nos procureurs étaient fort joyeux, espérant de grandes faveurs à propos de la présentation de nos lettres, de nos rapports, de l'or et des joyaux. Ils le prièrent de dépêcher sur-le-champ un courrier à Sa Majesté avec le présent et les lettres, se disposant eux-mêmes à l'accompagner pour baiser les pieds royaux. Mais, au lieu de leur faire fête, le président se montra peu affectueux et peu désireux de leur être favorable; il leur adressa même quelques paroles empreintes de sécheresse et de dureté. Nos envoyés lui dirent alors qu'il voulût bien considérer les grands services que Cortès et ses compagnons nous rendions à Sa Majesté; qu'on le suppliait encore d'envoyer à Sa Majesté, sans perdre de temps, et l'or et les joyaux, les lettres et les rapports, afin qu'Elle pût savoir tout ce qui se passait, ajoutant que, du reste, ils iraient eux-mêmes avec l'envoyé. Le président leur fit de nouveau

une réponse arrogante; il leur ordonna même de ne s'occuper nullement de l'affaire, et ajouta qu'il écrirait lui-même ce qui se passait et non ce qu'ils venaient de lui dire, la vérité étant qu'ils s'étaient soulevés contre Diego Velasquez. On échangea d'autres paroles avec beaucoup d'aigreur.

Sur ces entrefaites arrivait à la cour Benito Martin, chapelain de Diego Velasquez, dont j'ai déjà fait mention. Il fit de grandes plaintes contre Cortès et nous tous, ce qui irrita beaucoup plus l'évêque à notre sujet. Alonso Hernandez Puertocarrero, en sa qualité de chevalier et de cousin du comte de Medellin, après avoir vu que Montejo n'osait pas contrarier le président, se hasarda à dire à l'évêque, en le suppliant avec insistance, qu'on voulût bien les écouter sans passion et ne pas leur faire les réponses qu'on venait d'entendre ; qu'on envoyât à Sa Majesté les messages tels qu'ils venaient de les apporter; que nous étions tous serviteurs de la couronne royale et que, quant à eux-mêmes, ils étaient dignes d'être honorés et nullement qu'on leur fît affront en paroles peu mesurées. L'évêque, ayant entendu ce discours, donna l'ordre d'arrêter Puertocarrero, se fondant aussi sur le rapport qu'on lui faisait que, trois ans auparavant, il avait enlevé à Medellin et emmené dans les Indes une dame appelée Maria Rodriguez. Il en résultait que tous nos services et tous nos présents en or en arrivaient au succès que je viens de dire. Nos messagers convinrent de garder le silence jusqu'à meilleur temps. L'évêque écrivit à Sa Majesté en Flandre, en faveur de son protégé et ami Diego Velasquez, s'exprimant en fort mauvais termes au sujet de Fernand Cortès et de nous tous. Mais il ne fit nullement mention des lettres que nous avions envoyées, se contentant de dire, sans ajouter grand'chose, que Fernand Cortès s'était soulevé contre Diego Velasquez.

Mais revenons-en à Alonso Hernandez Puertocarrero et à Francisco de Montejo; parlons aussi de Martin Cortès, le père de notre chef, qui s'occupait grandement de ses intérêts. Ils convinrent d'envoyer des messagers en Flandre avec d'autres lettres semblables à celles qui avaient été livrées à l'évêque de Burgos, parce que nos procureurs les avaient apportées en duplicata. Ils écrivirent à Sa Majesté tout ce qui se passait, lui donnèrent les détails relatifs aux joyaux et aux présents en or, et lui adressèrent leurs plaintes au sujet de l'évêque, dévoilant en même temps ses connivences et ses affaires avec Diego Velasquez. D'autres caballeros leur vinrent en aide, parmi ceux qui n'étaient pas au mieux avec don Juan Rodriguez de Fonseca; car ses excès et ses orgueilleuses manières dans les grandes charges qu'il occupait lui avaient suscité des inimitiés. Et comme d'ailleurs nos grands services étaient rendus au nom de Dieu Notre Seigneur et au profit de Sa Majesté, et que nous puisions nos forces dans cette pensée, le bon Dieu voulut que notre Empereur arrivât à tout voir dans sa plus grande clarté. Or, quand il parvint à tout comprendre, il en témoigna une telle joie, et les ducs, marquis, comtes et chevaliers qui se trouvaient à la Cour s'en réjouirent à ce point que, pendant plusieurs jours, on ne parla plus que de Cortès et de nous tous qui l'aidions dans ses conquêtes, ainsi que des richesses que de ces contrées nous lui envoyâmes. Aussi, tant pour cela qu'à cause des lettres que l'évêque de Burgos lui avait écrites à ce sujet, et que Sa Majesté put considérer comme étant le contraire de la vérité, l'Empereur se méfia de l'évêque à partir de ce jour, tenant compte surtout de ce qu'il n'avait pas envoyé tous les objets d'or et s'en était approprié une grande partie. Le président-évêque en fut informé par des lettres qu'on lui écrivit de Flandre; il en fut très-vivement irrité, et si,

avant que nos lettres parvinssent à Sa Majesté, il avait pris plaisir à mal parler de Cortès et de nous tous, dorénavant ce fut pis encore, car il criait sur les toits que nous étions des traîtres. Mais, grâce à Dieu, il eut enfin à rabaisser sa fougue et sa bravoure parce que, deux ans après, il fut destitué et chassé même avec affront. Nous, au contraire, nous passâmes pour de loyaux serviteurs, ainsi que je l'expliquerai quand le moment en sera venu. Sa Majesté s'empressa d'écrire qu'Elle ne tarderait pas à venir en Castille, qu'Elle s'occuperait en personne de ce qui pourrait nous convenir et répandrait sur nous ses faveurs. Comme d'ailleurs j'aurai à dire plus tard en détail ce qui advint à ce sujet, je n'en parlerai plus actuellement et je laisserai nos procureurs attendre l'arrivée de Sa Majesté.

Avant d'aller plus loin, je veux dire ce que certaines personnes fort curieuses m'ont demandé, — et je trouve qu'elles ont eu raison de le faire : — elles veulent savoir comment il se fait que je puisse mettre dans ce récit ce que je n'ai pas vu, puisque j'étais alors occupé à la conquête de la Nouvelle-Espagne lorsque nos procureurs livrèrent les lettres, les rapports, le présent en or, apportés pour Sa Majesté, et qu'ils eurent leur différend avec l'évêque de Burgos. A cela je réponds que nos procureurs nous écrivaient, à nous les véritables conquérants, point par point et par chapitres distincts, tout ce qui se passait, soit à propos de l'évêque de Burgos, soit au sujet de ce que Sa Majesté eut la bonté d'ordonner en notre faveur. Cortès nous faisait part d'autres lettres qu'il recevait de nos procureurs dans les villes où nous vivions alors, afin que nous pussions savoir à quel point nous étions en bons termes avec Sa Majesté et quel grand ennemi nous avions en l'évêque de Burgos. Et voilà ce que j'avais à répondre au sujet de ce que m'ont demandé les personnes dont j'ai parlé.

Laissons cela et disons dans un autre chapitre ce qui se passa dans notre quartier royal.

CHAPITRE LVII

Comme quoi nos envoyés partirent vers Sa Majesté avec tout l'or, les lettres et les rapports combinés dans notre campement. Événements de justice par ordre de Cortès.

Comme les cœurs des hommes sont ainsi faits qu'ils diffèrent les uns des autres par leurs manières de voir, il paraît que, quatre jours après le départ de nos procureurs vers l'Empereur notre seigneur, quelques amis et serviteurs de Diego Velasquez eurent des démêlés avec Cortès. C'étaient Pedro Escudero, Juan Cermeño, un certain Gonzalo de Umbria, le pilote Bernardino de Coria, qui devint plus tard habitant de Chiapa, un prêtre, nommé Juan Diaz, et certains marins natifs de Gibraleon, appelés Peñates. Ils avaient pour motif, les uns qu'on ne leur avait pas donné leur congé pour retourner à Cuba, ainsi qu'on le leur avait promis; d'autres, qu'il ne leur fut pas donné la part d'or qu'on envoya en Castille; les Peñates, qu'ils furent fouettés à Cozumel, ainsi que je l'ai dit, lorsqu'ils volèrent les porcs à un soldat nommé Berrio. Ils se concertèrent afin de s'emparer d'un navire de petit tonnage et s'en aller avec lui à Cuba, pour informer Diego Velasquez, et dans le but de lui indiquer comment il pourrait s'emparer de nos procureurs, de l'or et de nos lettres, lors de leur passage à Cuba dans l'établissement de Francisco de Montejo; parce qu'on avait su que quelques personnes de notre campement leur avaient donné le conseil de s'arrêter en route dans cette ferme. Il fut même écrit des lettres à l'avance, afin que Diego Ve-

lasquez eût le temps de s'emparer de nos messagers. Les conspirateurs que j'ai nommés avaient déjà fait leurs provisions en pain de cassave, huile, poisson, eau et quelques autres minuties qu'on pouvait se procurer.

Ils étaient même sur le point de s'embarquer, un peu après minuit, lorsque Bernardino de Coria, l'un d'eux, eut regret de s'en retourner à Cuba et fut en avertir Cortès. Aussitôt que notre chef sut et les moyens, et le nombre, et les causes du départ et tous ceux qui avaient conspiré pour cela, il s'empressa de faire retirer du navire les voiles, la boussole et le gouvernail, et il ordonna qu'on les arrêtât tous. Il procéda à leur interrogatoire ; ils confessèrent la vérité et ils accusèrent même comme étant leurs complices quelques-uns des nôtres, à propos desquels on usa de prudence en se taisant, parce que les circonstances ne permettaient pas autre chose. Il y eut un jugement à la suite duquel fut donné l'ordre de pendre Pedro Escudero et Juan Cermeño, de mutiler les pieds au pilote Gonzalès de Umbria et d'appliquer aux matelots Peñates, à chacun, deux cents coups de fouet. On aurait également châtié le Père Juan Diaz s'il n'eût été prêtre ; on se contenta de lui faire peur. Je me rappelle que lorsque Cortès signa cette sentence il dit en soupirant et avec les marques d'un grand regret : « Qu'on serait heureux de ne savoir point écrire, afin de ne pas signer des morts d'hommes ! » Il me semble que cette manière de dire est très-pratiquée parmi les juges qui condamnent les gens à des peines capitales. Ils la renouvellent de ce cruel Néron, au temps où il se montra bon empereur.

Aussitôt que l'exécution fut faite, Cortès partit à bride abattue pour Cempoal, qui est à cinq lieues de la Villa, nous donnant l'ordre de le suivre au nombre de deux cents soldats, en y comprenant tous les cavaliers. Je me souviens aussi que trois jours auparavant Cortès avait en-

voyé Pedro de Alvarado, avec deux cents soldats également, aux villages de la sierra, pour s'y procurer quelques vivres, parce que nous souffrions beaucoup de privations dans notre résidence. Il le fit se diriger sur Cempoal, pour que nous y prissions nos dispositions au sujet de notre voyage à Mexico. Il résulta de cela que Pedro de Alvarado ne fut pas présent à l'exécution dont j'ai parlé. Je vais dire, à la suite, comment nous disposâmes toutes choses lorsque nous fûmes réunis à Cempoal.

CHAPITRE LVIII

Comme quoi nous résolûmes de marcher sur Mexico et de détruire notre flotte avant de partir ; et ce qui se passa encore. Comme quoi le fait de détruire nos navires fut le résultat du conseil et de l'accord entre les amis de Cortès.

Lorsque nous étions à Cempoal et que nous nous entretenions avec Cortès sur les événements de la guerre et sur notre départ pour l'intérieur, la conversation nous entraîna, nous tous qui étions ses amis, à lui conseiller de ne laisser aucun navire dans le port et de les détruire tous, afin qu'il ne restât plus d'occasion pour que quelques soldats se soulevassent, pendant que nous serions dans l'intérieur, comme ils l'avaient déjà fait en notre présence. Au surplus, nous obtiendrions ainsi l'auxiliaire des maîtres, pilotes et matelots, c'est-à-dire cent hommes environ qui nous seraient d'un meilleur secours pour combattre que pour rester au port. Du reste, j'eus lieu de croire que la pensée d'échouer les navires, que nous soumîmes alors à Cortès, il l'avait lui-même conçue, mais il avait désiré qu'elle parût ressortir de nos conseils, afin que si quelque réclamation lui revenait un jour sur l'obli-

gation de payer ces navires, il pût dire qu'il avait agi selon nos avis, et que nous tous devions en répondre. Il donna l'ordre aussitôt à Juan de Escalante, qui était alguazil mayor, homme de grande valeur, ami de Cortès et ennemi de Velasquez, parce qu'il n'en avait pas obtenu de bons Indiens à Cuba, il ordonna, dis-je, d'aller immédiatement à la Villa, et de retirer des navires les ancres, câbles, voiles et tout ce qui pourrait avoir quelque utilité parmi les objets contenus; qu'ensuite il les fît tous échouer, en ne conservant que les bateaux. Les pilotes, les maîtres d'équipage et les matelots trop vieux pour faire campagne devaient rester dans la Villa avec deux hommes munis de filets, qui seraient chargés de la pêche; car ce port était poissonneux, quoique sans abondance.

Juan de Escalante fit toutes choses selon l'ordre qu'il avait reçu, et il revint aussitôt à Cempoal avec une compagnie formée par des gens de mer débarqués. Quelques-uns d'entre eux devinrent d'excellents soldats. Cela étant fait, Cortès manda tous les caciques de la montagne, appartenant aux villages confédérés qui s'étaient soulevés contre Montezuma. Il leur expliqua les secours qu'ils devaient prêter à la Villa Rica, pour achever l'église, la forteresse et les maisons. Il prit alors devant eux la main de Juan de Escalante et il ajouta : « Voici mon frère; ce qu'il commandera, vous devez l'exécuter ; s'il vous arrive d'avoir besoin d'aide contre quelques Indiens mexicains, c'est à lui que vous devez vous adresser; il ira en personne à votre secours. » Tous les caciques firent l'offre de se soumettre bien volontiers à ses ordres, et je me rappelle qu'aussitôt ils encensèrent Juan de Escalante avec leurs parfums, malgré sa résistance à se laisser faire. J'ai déjà dit que c'était un homme fort important et très-apte à occuper n'importe quel emploi ; il était d'ailleurs

ami de Cortès, et c'est dans cette confiance que celui-ci lui donna le commandement de cette ville, afin que la résistance fût certaine si quelque force de Diego Velasquez venait à se présenter. Je le laisserai là et je dirai ce qui advint.

C'est là que le chroniqueur Gomara assure que Cortès fit trouer les navires; il dit aussi que Cortès n'osait pas divulguer parmi les soldats qu'il voulait marcher sur Mexico, à la recherche du grand Montezuma. Comment! de quelle pâte sont donc faits les Espagnols pour refuser d'aller en avant et rester en des endroits où il n'y aurait ni guerre ni profits! Gomara dit encore que ce fut Pedro de Ircio qui resta préposé au commandement de Vera Cruz; on l'informa bien mal: j'affirme que ce fut Juan de Escalante qui resta en qualité de capitaine et alguazil mayor de la Nouvelle-Espagne. Quant à Pedro de Ircio, on ne lui avait encore donné aucun emploi, pas même dans les *quadrillas*. Ajoutons qu'il n'en était pas digne, et qu'il n'est d'ailleurs pas juste d'attribuer aux uns ce qu'ils n'ont pas eu, ni d'enlever aux autres ce qui fut leur partage.

CHAPITRE LIX

D'un discours que Cortès nous adressa après avoir détruit les navires, et comment nous disposâmes notre départ pour Mexico.

Après avoir détruit publiquement notre flotte, et non comme Gomara le raconte, un matin, après avoir entendu la messe, tandis que, capitaines et soldats, nous parlions tous ensemble avec Cortès des choses de l'expédition, il nous pria de vouloir bien l'écouter, et il nous exprima les pensées suivantes : que nous savions déjà quelle était la campagne que nous allions entreprendre ; que, par la

faveur de Notre Seigneur Jésus-Christ, nous ne pouvions manquer de vaincre en toutes les batailles et rencontres, et que nous devions nous y préparer par tous les moyens possibles ; parce que, s'il nous arrivait de subir un échec (ce qu'il plairait à Dieu de ne pas permettre), il ne nous serait plus possible de lever la tête, à cause du petit nombre que nous étions ; que nous n'avions à compter que sur le secours du bon Dieu, puisque nous n'avions plus aucun navire pour retourner à Cuba, et que notre salut dépendait uniquement de la fermeté de nos cœurs et de notre bonne vigueur à combattre. Après qu'il eut ajouté à ce sujet des paroles qui rappelaient les faits héroïques des soldats de Rome, nous lui répondîmes que nous ferions tout ce qu'il commanderait ; que le sort en était jeté, bon ou mauvais, comme disait Jules César sur le Rubicon ; que du reste tous nos efforts tendraient à servir Dieu et Sa Majesté.

Après cette conférence, dont les termes furent autrement choisis, engageants et pleins d'éloquence que je n'aurais pu le dire en ce récit, Cortès fit appeler le cacique gros, et lui rappela qu'il devait honorer de ses révérences et de ses soins l'église et la croix ; il ajouta qu'il allait partir immédiatement pour Mexico, afin d'obtenir de Montezuma qu il ne volât plus et ne fît à l'avenir aucun sacrifice ; qu'il avait besoin de deux cents Indiens *tamemes* pour traîner l'artillerie. (J'ai déjà dit qu'ils portent deux *arrobas* sur leur dos, faisant cinq lieues sous ce poids.) Il lui demanda aussi cinquante de ses principaux hommes de guerre, pour qu'ils marchassent avec nous.

Nous étions sur le point de nous mettre en route, lorsqu'arriva de la Villa Rica un soldat avec une lettre de Juan de Escalante, à qui Cortès avait ordonné de se rendre au port pour lui envoyer quelques nouveaux soldats. Escalante disait qu'un navire louvoyait au long de la côte et

qu'il lui avait déjà fait différents signaux; que, quant à lui, il avait arboré des pavillons blancs; qu'il s'était mis à se promener à cheval sur le bord de la mer, couvert d'un manteau écarlate, afin d'être vu par les gens du navire; qu'il lui avait semblé que les marins avaient bien vu et les drapeaux, et le cheval, et le manteau; mais qu'ils n'avaient point voulu descendre à terre; qu'il avait expédié des Espagnols pour observer à quel endroit allait ce navire; qu'on lui avait répondu que le bâtiment avait jeté l'ancre, à trois lieues de là, à l'embouchure d'une rivière; qu'il le faisait savoir à Cortès pour voir ce qu'il ordonnerait. Celui-ci, ayant lu la lettre, donna l'ordre immédiatement à Pedro de Alvarado de prendre le commandement de toute l'armée qui était à Cempoal. Il lui adjoignit Gonzalo de Sandoval, qui déjà faisait preuve des qualités d'un valeureux soldat, comme il le fut toujours par la suite. C'est là le premier commandement qui fut confié à Sandoval. Il y eut même, au sujet de ce premier emploi qu'on refusa à Alonso de Avila, certaines délicatesses entre celui-ci et Sandoval.

Mais poursuivons notre récit, pour dire que Cortès se mit en route à cheval avec quatre autres cavaliers qui l'accompagnèrent, et il ordonna qu'on le fît suivre par cinquante soldats des plus ingambes; il désigna lui-même ceux qui devions l'accompagner. Nous arrivâmes vers la nuit du même jour à la Villa Rica. Je vais dire ce qui nous y advint.

CHAPITRE LX

Comme quoi Cortès se rendit au point où le navire était mouillé et prit six soldats et matelots qui étaient sortis du bord; de ce qui arriva à ce sujet.

Lorsque nous arrivâmes à la Villa Rica, Juan de Escalante vint parler à Cortès, et lui dit qu'il conviendrait d'aller cette nuit même vers le navire, de crainte qu'il ne fît voile et s'éloignât; il priait Cortès de prendre du repos, tandis qu'il irait, lui, avec vingt soldats. Cortès dit qu'il ne se reposerait pas (*chèvre qui boîte ne dort pas la sieste*), qu'il voulait aller en personne avec les soldats qu'il avait amenés; de sorte que, sans prendre une bouchée, nous recommençâmes notre marche en remontant la côte. Nous rencontrâmes quatre Espagnols qui venaient prendre possession du pays au nom de Francisco de Garay, gouverneur de la Jamaïque. Ils étaient envoyés par un capitaine qui depuis peu de jours s'occupait à former un établissement sur le fleuve du Panuco; son nom était Alonso Alvarez de Pineda ou Pinedo. Les quatre Espagnols que nous rencontrâmes s'appelaient : Guillen de la Loa, qui venait en qualité de notaire, et les témoins qui l'assistaient pour la prise de possession, l'un André Nuñez, charpentier; l'autre, maître Pedro, celui de la harpe, natif de Valence; je ne me rappelle pas le nom du troisième.

Cortès, ayant bien compris comment ils venaient prendre possession au nom de Francisco de Garay, qui était resté à la Jamaïque et expédiait des capitaines en son nom, demanda à quel titre et par quelle voie ces capitaines étaient venus. Les quatre hommes répondirent que, l'an 1518, la nouvelle s'étant répandue, dans toutes les îles, des terres que nous avions découvertes lors des voyages

de Francisco Hernandez de Cordova, et de Juan de Grijalva, ainsi que des vingt mille piastres en or apportées à Diego Velasquez, Garay eut occasion de recevoir avis, par le pilote Anton de Alaminos et un autre navigateur de l'expédition, qu'il pourrait demander à Sa Majesté pour son compte tout ce qu'il aurait découvert depuis le fleuve San Pedro et San Pablo vers le nord. Comme d'ailleurs Garay avait à la cour des amis qui pouvaient lui obtenir ce qu'il demandait, il envoya un sien majordome, nommé Torralva, chargé de diriger cette affaire et d'obtenir pour lui des titres qui le fissent commandant militaire et gouverneur de tout ce qu'il découvrirait au delà du fleuve San Pedro et San Pablo. Ce fut avec ces pouvoirs qu'il envoya trois navires montés par deux cent soixante-dix soldats, pourvus de provisions et de chevaux, avec le capitaine que j'ai nommé Alonso de Alvarez Pineda ou Pinedo. Ce capitaine s'était établi sur un fleuve appelé Panuco, à soixante-dix lieues de là. Quant à eux, ils avaient agi d'après l'ordre du capitaine et n'étaient pas en faute.

Cortès, ayant tout compris, chercha à les flatter par des paroles affectueuses et leur demanda s'il ne nous serait pas possible de nous emparer de ce navire. Le Guillen de la Loa, qui était le principal de ces quatre hommes, répondit qu'il ferait des signes avec son manteau et tout ce qui lui serait possible. Mais on eut beau les appeler, jouer du manteau et faire des signes; ils ne voulurent pas venir, parce que, dirent ces hommes, leur capitaine leur avait recommandé de bien se tenir en garde pour éviter de donner dans la troupe de Cortès, car on avait reçu la nouvelle que nous étions dans le pays. Voyant du reste que le canot du navire ne venait pas, nous comprîmes que les gens du bord nous avaient aperçus sur la côte et que si l'on n'avait recours à quelque ruse, ils ne se résoudraient pas à descendre à terre. Cortès pria donc les

quatre hommes de se déshabiller, pour que quatre des siens pussent revêtir leurs habits; ils le firent ainsi. Nous reprîmes alors le chemin par où nous étions venus, afin qu'ils pussent, du navire, voir que nous nous en allions et le crussent réellement, tandis que nos quatre hommes, revêtus des habits d'emprunt, resteraient en ce lieu. Nous nous cachâmes avec Cortès dans un bois pendant la moitié de la nuit, attendant que l'obscurité fût complète et qu'il nous fût ainsi possible de descendre jusque près de la rivière, toujours assez dissimulés pour qu'on ne pût apercevoir que les quatre soldats travestis.

Lorsque le jour se leva, ceux-ci commencèrent à faire des signaux avec leurs capes, ce qui fit arriver aussitôt six matelots dans un bateau. Deux de ces hommes seulement vinrent à terre, portant deux jarres d'eau, tandis que nous continuiions avec Cortès à observer de notre cachette, attendant que les autres matelots arrivassent aussi; mais ils ne voulurent point descendre. Cependant nos quatre hommes qui étaient revêtus des habits des gens de Garay faisaient semblant de se laver les mains en cachant leur figure. Ceux du bateau leur criaient : « Venez, embarquez-vous! Qu'est-ce que vous faites? Pourquoi ne venez-vous pas? » L'un des nôtres répondit alors : « Venez un peu à terre et vous verrez. » Or, comme ils ne reconnurent pas cette voix, ils repartirent avec le canot. On eut beau les appeler, ils se refusèrent à répondre. Nous voulûmes alors leur lancer quelques coups d'escopettes et d'arbalètes, mais Cortès nous défendit d'en rien faire, en disant que Dieu les gardât et qu'ils fussent adresser leur rapport à leur capitaine. Il en résulta que nous eûmes six soldats de ce navire : les quatre premiers d'abord, et les deux matelots qui vinrent à terre ensuite. Nous revînmes ainsi à la Villa Rica, et tout cela sans avoir pris une bouchée.

Voilà ce que l'on fit, et nullement ce qu'écrit le chroniqueur Gomara, lequel dit que Garay lui-même vint alors. Il se trompe, car, avant de venir en personne, il envoya trois capitaines avec des navires. Je dirai plus loin en quel temps ils arrivèrent et ce que l'on en fit. Je dirai aussi à quel moment arriva Garay en personne. Pour à présent, poursuivons notre récit, et disons comment nous convînmes d'aller à Mexico.

CHAPITRE LXI

Comme quoi nous résolûmes d'aller à la ville de Mexico et fûmes par Tlascala d'après le conseil du cacique ; de ce qui nous arriva tant en actions de guerre qu'en d'autres choses.

Après avoir bien pesé tout ce qui était relatif au départ pour Mexico, nous tînmes un conseil au sujet de la route que nous devions suivre. Les principaux habitants de Cempoal furent d'avis que la meilleure et la plus convenable serait celle qui passe par la province de Tlascala, parce que les Tlascaltèques étaient leurs amis et les ennemis mortels des Mexicains. Ils avaient déjà préparé quarante hommes de choix, tous guerriers, qui marchèrent avec nous et nous furent d'un grand secours en cette campagne. Ils nous donnèrent aussi deux cents *tamemes* pour traîner l'artillerie. Quant à nous, pauvres soldats, nous n'avions pas besoin de porteurs ; car, en ce temps-là, nous n'avions rien à faire porter, puisque nous marchions et couchions avec nos armes, consistant en lances, arbalètes, escopettes, boucliers et autres défenses, et nous n'enlevions jamais les sandales qui formaient notre unique chaussure, étant toujours bien sur nos gardes et prêts à combattre.

Nous partîmes de Cempoal vers le milieu du mois d'août de 1519, en bon ordre, avec des hommes pour battre la campagne et des éclaireurs en avant. Nous arrivâmes, le premier jour, à un village appelé Xalapa et de là à Socochima, point bien fortifié, d'un accès difficile, où nous vîmes beaucoup de plantes grimpantes qui sont comme les vignes du pays. Nous aidant de doña Marina et de Geronimo de Aguilar, nos interprètes, nous expliquâmes dans ces villages les vérités relatives à notre sainte foi et comme quoi nous étions les sujets de l'Empereur don Carlos qui nous avait envoyés pour empêcher qu'ils sacrifiassent des hommes et qu'ils se volassent entre eux. On leur exposa encore beaucoup d'autres choses qu'il convenait de leur dire, et comme ils étaient alliés de Cempoal et ne payaient pas tribut à Montezuma, nous trouvâmes en eux beaucoup de bon vouloir. Ils nous donnaient à manger et nous laissaient placer dans chaque village une croix, à propos de laquelle nous leur expliquions ce qu'elle signifiait, en les priant de la traiter avec vénération. Après Socochima, nous traversâmes des sierras élevées et un passage par où nous parvînmes à un autre village appelé Texutla. On nous y reçut avec bienveillance, car les habitants ne payaient pas tribut non plus.

En sortant de ce village, nous achevâmes la montée et nous entrâmes dans le désert où il fit un froid intense avec des giboulées toute la nuit, tandis que les vivres nous y manquèrent. De la sierra Nevada, qui est à côté de la route, venait un vent qui nous faisait grelotter, parce que, comme nous arrivions tout à coup à un pays si froid en venant de l'île de Cuba et de la Villa Rica, contrée extrêmement chaude, et que d'ailleurs nous n'avions que nos armes pour nous couvrir, nous étions très-sensibles à la gelée, en notre qualité de gens qui ont perdu l'habitude des climats froids. De là nous nous

transportâmes à un autre débouché où nous trouvâmes de grands établissements et des oratoires d'idoles comme j'en ai déjà décrit. Il y avait là de grands amas de bois pour le service des dieux qui se trouvaient dans le temple. Nous ne pûmes nous y pourvoir de vivres, et le froid y était très-vif. De là nous entrâmes dans les possessions d'un village appelé Cocotlan. Nous envoyâmes deux Indiens de Cempoal dire aux caciques que nous approchions et qu'ils voulussent bien approuver notre arrivée dans leurs établissements. Ce village était soumis à Mexico; nous y marchions bien sur nos gardes et avec grand ordre, parce que nous nous apercevions que les choses y avaient un autre aspect. Quand nous vîmes blanchir les terrasses des habitations, et les maisons du cacique, et les temples, et les oratoires très-élevés et peints à la chaux, nous y crûmes voir une ressemblance avec quelques villages de notre Espagne, et nous donnâmes dès lors à ce bourg le nom de Castilblanco, parce que certains soldats portugais nous dirent que cela paraissait être la ville de Casteloblanco de Portugal. C'est ainsi, du reste, que ce bourg s'appelle actuellement. Or, comme on y apprit, par les messagers que nous avions envoyés, que nous allions y entrer, le cacique et quelques autres personnages sortirent pour nous recevoir auprès de leurs maisons. Ce cacique s'appelait Olintecle. On nous conduisit à des habitations où l'on nous apporta fort peu de vivres, avec tous les signes d'un véritable mauvais vouloir.

Quand nous eûmes fait notre repas, Cortès leur demanda, au moyen de nos interprètes, des choses concernant leur maître Montezuma. Le cacique, en réponse, parla du grand nombre de guerriers qu'il avait dans les provinces conquises, n'oubliant pas ses forces militaires qui se trouvaient sur les frontières et dans les districts

qui n'en étaient pas éloignés. Il décrivit la place forte de Mexico, les maisons bâties sur les lagunes, de telle façon qu'on ne pouvait passer de l'une à l'autre si ce n'est au moyen de ponts et d'embarcations; leurs constructions étaient disposées en terrasses, de manière qu'elles pouvaient être facilement converties en forteresses en y ajoutant des parapets. Il racontait encore comment, pour arriver dans la ville, on passait par trois chaussées en travers desquelles des tranchées étaient pratiquées afin que l'eau pût circuler de l'une à l'autre; que sur ces tranchées des ponts en bois étaient disposés de telle sorte qu'il suffisait de relever n'importe lequel d'entre eux pour que l'entrée à Mexico devînt impossible. Il nous dit la grande quantité d'or, d'argent et de pierres précieuses qui formaient le trésor de son seigneur Montezuma. Il s'étendait du reste tellement sur mille autres conditions qui faisaient de celui-ci un très-grand seigneur, que Cortès et nous tous restions en admiration en les écoutant. Quant à nous, les soldats espagnols, obéissant à notre nature, nous puisions dans ce qu'il nous disait de sa puissance le désir de nous lancer dans les aventures, quoique, à vrai dire, il nous parût impossible d'admettre la réalité de tout ce que racontait le cacique Olintecle. Et cependant, Mexico est véritablement plus forte encore et mieux munie de forteresses que nous ne venions d'entendre dire; car, autre chose est d'avoir palpé et vu soi-même les défenses qui s'y trouvent, et autre chose bien différente, de les lire dans mon écrit. Il ajouta que Montezuma était si grand seigneur qu'il mêlait sa volonté à toute chose et que par conséquent on ne pouvait savoir s'il serait bien satisfait d'apprendre notre entrée dans le village et le soin qu'on y avait pris de nous loger et de nous fournir des vivres sans qu'il en eût donné l'autorisation.

Cortès répondit, par nos interprètes : « Je vous fais savoir que nous venons de pays lointains par ordre de notre seigneur et Roi, l'Empereur don Carlos, de qui nous sommes les sujets et les grands vassaux; il nous envoie donner l'ordre à votre grand Montezuma de ne plus sacrifier ou tuer aucun Indien, ni voler ses sujets, ni prendre possession d'aucune autre contrée, et de jurer obéissance à notre seigneur et Roi. Je vous dis donc maintenant, à vous Olintecle et à tous les autres caciques ici présents, que vous cessiez vos sacrifices, que vous ne mangiez plus la chair de vos semblables, que vous ne continuïez point à vous livrer à vos vices contre nature et aux autres vilaines actions qui sont dans vos habitudes, parce que c'est ainsi que Dieu Notre Seigneur le commande, Lui en qui nous croyons, qui donne la vie et la mort, et doit nous conduire dans les cieux. » On leur dit encore beaucoup d'autres choses relatives à notre sainte foi, tandis qu'ils gardaient le plus grand silence. Cortès ajouta, en s'adressant aux soldats qui étions présents : « Il me semble, señores, que, puisqu'il n'est pas possible de tenter autre chose, nous devons nous contenter de planter une croix. » Le Père fray Bartolomé de Olmedo lui répondit : « Il me paraît, señor, qu'il n'est pas temps encore de proposer des croix à ces villageois, parce qu'ils me font l'effet d'être un peu irrévérencieux et sans nulle crainte; comme ils sont d'ailleurs vassaux de Montezuma, j'ai peur qu'ils ne les brûlent ou qu'ils ne fassent d'autres actes répréhensibles; ce qu'on leur a dit peut, au surplus, être bien suffisant, jusqu'à ce qu'ils aient meilleure connaissance de notre sainte foi. » Les choses en restèrent là, par conséquent, sans que la croix fût plantée.

Laissons cela, laissons aussi les saintes homélies que nous leur faisions, et disons comme quoi nous amenions

avec nous un lévrier très-haut de taille qui appartenait à Francisco de Lugo. Il aboyait beaucoup la nuit, ce qui fut cause que les caciques du village demandèrent à nos amis de Cempoal si c'était un tigre, un lion ou autre animal nous servant à tuer les Indiens. Nos alliés répondirent que nous l'amenions pour nous défaire de quiconque nous causait du mal. Ils demandèrent aussi ce que nous faisions avec nos bombardes, et la réponse fut que nous massacrions qui nous voulions, au moyen de pierres que l'on avait soin d'y introduire ; que les chevaux couraient comme des cerfs et que nous pouvions atteindre avec eux tous ceux que nous leur désignions. Olintecle et les autres personnages dirent alors : « S'il en est ainsi, ce doivent être des *teules.* » (J'ai déjà dit qu'ils appellent *teules* les idoles, leurs dieux, et les mauvais esprits.) Nos amis leur répondirent : « Réfléchissez bien et prenez soin de ne rien faire qui les puisse contrarier ; ils le sauraient à l'instant ; car ils peuvent lire dans votre pensée ; ils sont en effet ces mêmes *teules* qui arrêtèrent les percepteurs de votre grand Montezuma et ordonnèrent qu'on ne lui payât plus tribut dans toute la sierra et dans notre village de Cempoal ; ce sont eux qui brisèrent nos dieux dans nos temples et les remplacèrent par les leurs ; ils ont vaincu les gens de Tabasco et de Cingapacinga. Vous avez vu, au surplus, que le grand Montezuma, malgré sa puissance, leur envoie de l'or et des étoffes, tandis que, maintenant qu'ils sont dans ce village, vous ne leur donnez rien. Mieux vaudrait se hâter de leur offrir un grand présent. » Nous pouvions donc nous flatter d'avoir avec nous d'excellents prôneurs ; car, presque aussitôt, on nous apporta trois colliers, quatre breloques et quelques lézards, tout cela en or, quoique fortement mélangé ; ils nous amenèrent aussi quatre Indiennes pour moudre notre maïs et nous donnèrent une charge d'étoffes.

Cortès les reçut bien volontiers et les paya en grandes promesses.

Je me rappelle que, sur une place où s'élevaient des oratoires, les habitants avaient réuni tant de crânes humains, et d'ailleurs avec un tel ordre que l'on en pouvait faire le compte : il me sembla qu'il y en avait plus de cent mille; je le répète encore : « environ cent mille »! Dans une autre partie de la place, on voyait également des monceaux d'os dépouillés de leur chair, en quantité innombrable. De longues solives retenaient, d'un bout à l'autre, un grand nombre de têtes qui pendaient. Trois papes étaient préposés à la garde de ces ossements et de ces crânes, dont ils étaient responsables. Du reste, des spectacles pareils nous attendaient, à mesure que nous nous enfoncerions davantage dans le pays; car dans tous les villages, sans en excepter Tlascala, ces horribles choses se présentaient également aux regards. Après tout ce que je viens de dire, nous résolûmes de poursuivre notre chemin par Tlascala, que nos amis nous disaient être fort près de là, les frontières étant à peu de distance, ainsi qu'on pouvait s'en assurer par la vue des pierres limites. Nous demandâmes, à ce sujet, au cacique Olintecle quel était le meilleur chemin et le plus en plaine pour aller à Mexico. Il répondit que ce serait en passant par une très-grande ville appelée Cholula; mais les gens de Cempoal dirent à Cortès : « Seigneur, n'allez pas par Cholula; ses habitants sont des traîtres; Montezuma y entretient toujours une garnison de guerriers; passez plutôt par Tlascala, où sont nos amis, qui se trouvent être en même temps les ennemis des Mexicains. » Nous convînmes donc de suivre l'avis des gens de Cempoal; car le bon Dieu disposait pour nous toutes choses. Cortès demanda à Olintecle vingt de ses principaux guerriers pour qu'ils fussent avec nous, et on nous les donna.

Le lendemain, de bonne heure, nous fîmes route vers Tlascala. Nous arrivâmes à un petit village dépendant de Xalacingo. De là, nous envoyâmes comme messagers deux Indiens, choisis parmi ceux de Cempoal, qui disaient d'habitude beaucoup de bien des Tlascaltèques et qui étaient leurs amis. Nous les chargeâmes d'une lettre pour eux, sachant bien qu'ils ne pourraient la comprendre, et nous leur adressâmes, en cadeau, un chapeau rouge en feutre de Flandre, qui était alors de mode. Ce que l'on fit, au surplus, je vais le dire à la suite.

CHAPITRE LXII

Comment nous prîmes la résolution d'aller par Tlascala et y envoyâmes des messagers pour qu'on trouvât bon notre passage par cette ville. Comme quoi on arrêta nos messagers ; et ce qu'on fit encore.

Nous partîmes de Castilblanco, en nous tenant bien sur nos gardes. Les éclaireurs marchaient en avant. Le bon ordre régnait dans les rangs ; les fusiliers et les arbalétriers se tenaient à leur place, et les cavaliers avaient une tenue encore meilleure. Nous étions tous revêtus de nos armes, selon notre habitude. Je parle trop peut-être de cette précaution et je laisserais volontiers ce langage s'il n'importait de dire que nous étions tellement sur nos gardes, le jour et la nuit, que, nous eût-on fait entendre dix fois le cri d''alarme, on nous eût toujours trouvés prêts, chaussés de nos sandales, l'épée, la rondache et la lance bien sous la main. Ce fut dans cet ordre que nous arrivâmes à un petit village de Xalacingo. On nous y donna un collier d'or, des étoffes et deux Indiennes.

De là, nous envoyâmes à Tlascala deux messagers choisis parmi les gens de Cempoal, les chargeant de

remettre une lettre et un chapeau en feutre rouge de Flandre, de mode en ce temps-là. Nous savions bien que la lettre ne pourrait pas être lue; mais nous espérâmes qu'en voyant un papier différent du leur ils comprendraient que c'était un message de nous. Ce que nous fîmes dire par nos envoyés, c'est que nous nous proposions d'aller à leur village et qu'ils voulussent bien y consentir, attendu que nous n'y allions point pour leur causer de l'ennui, mais pour nous en faire des alliés. Nous agîmes ainsi parce que, dans la localité où nous étions, on nous assura que Tlascala tout entière était armée contre nous. On y avait su en effet que nous allions nous y rendre, et que nous amenions avec nous plusieurs alliés de Cempoal, de Zocotlan et d'autres villages par où nous avions passé, tous tributaires habituels de Montezuma. Les Tlascaltèques en conclurent que nous marchions dans l'intention d'attaquer leur ville, parce qu'ils tenaient pour ennemis ceux qui venaient avec nous. Comme, au surplus, différentes fois, les Mexicains étaient entrés dans leur pays en ayant recours à des ruses, et l'avaient saccagé, ils se persuadèrent qu'il en était de même actuellement. Il en résulta qu'aussitôt que nos messagers arrivèrent avec la lettre et le chapeau et commencèrent à conter le but de leur ambassade, on les arrêta sans continuer à les entendre. Nous attendîmes la réponse ce jour-là et le lendemain; mais nous ne les vîmes pas venir. Cortès s'adressa alors aux principaux habitants du village où nous étions et leur dit les choses qui convenaient le mieux au sujet de notre sainte foi, et comme quoi nous étions les sujets de notre seigneur et Roi qui nous avait envoyés dans ce pays pour les empêcher de sacrifier, de tuer des hommes, de manger de la chair humaine et de commettre les turpitudes qui sont dans leurs habitudes. Il ajouta différentes autres choses

que nous avions pris la coutume de dire dans tous les villages où nous passions. Il leur fit beaucoup de promesses, leur offrant de les aider au besoin, et il leur demanda vingt Indiens guerriers pour marcher avec nous, ce qu'ils nous accordèrent bien volontiers.

Nous livrant donc à notre bonne fortune et nous recommandant à Dieu, nous partîmes le lendemain pour Tlascala. Nous étions en route dans l'ordre que j'ai déjà dit, lorsque nous rencontrâmes les messagers qu'on nous avait arrêtés. Il paraît que, comme les Indiens qui étaient chargés de les garder ne pensaient qu'à se préparer à la guerre, ils manquèrent de soin, peut-être même traitèrent leurs prisonniers en amis et les laissèrent s'échapper. Nos envoyés revenaient si effrayés de ce qu'ils avaient vu et entendu qu'ils osaient à peine nous en instruire. Il paraît en effet que, pendant qu'ils étaient en prison, on leur adressait des menaces en disant : « C'est à présent que nous allons mettre à mort ces hommes que vous appelez des *teules*, et manger leur chair; nous verrons bien s'ils sont si vigoureux que vous l'avez publié; nous mangerons vos chairs aussi, car vous venez nous trahir en servant par des ruses les projets du traître Montezuma. » Les messagers avaient beau dire que nous étions contraires aux Mexicains, que nous tenions les Tlascaltèques pour frères; leurs assertions ne leur servaient à rien. Lorsque Cortès et nous tous apprîmes ces arrogants discours et comment on s'apprêtait à nous combattre, cela nous donna fort à penser; mais nous nous écriâmes tous d'une voix : « Puisqu'il en est ainsi, à la bonne heure, et en avant! » Nous nous recommandâmes à Dieu et déployâmes notre drapeau, qui était porté par l'alferez Corral; car les Indiens du village où nous avions passé la nuit nous assurèrent qu'on viendrait au-devant de nous sur la route, pour nous empê-

cher d'entrer à Tlascala. Nos messagers de Cempoal nous avaient d'ailleurs déjà exprimé cette pensée, ainsi que je l'ai dit.

En avançant de la façon que j'ai expliquée, nous nous entretenions des soins à prendre pour que les cavaliers en chargeant et en reculant conservassent l'allure du demi-galop, la lance légèrement croisée, marchant de trois en trois, pour pouvoir mieux se venir en aide; il était entendu que lorsque nous chargerions les troupes ennemies, on balafrerait les figures avec la lance, sans s'arrêter à donner de la pointe, pour ne pas s'exposer à ce que l'ennemi y portât la main. Et s'il arrivait, malgré tout, qu'il pût s'en saisir, on aurait soin de retenir l'arme avec force, prenant un solide appui sous le bras. En cette position, il suffirait de donner un vigoureux coup d'éperon pour que l'élan du cheval parvînt à l'arracher ou à entraîner l'Indien qui la tiendrait. On me demandera maintenant à quoi bon tant de précautions sans nous voir menacés encore de l'attaque de nos adversaires. Je réponds à cela que Cortès avait l'habitude de dire : « Remarquez, chers camarades, que nous sommes bien peu nombreux; nous devons être toujours sur nos gardes et aussi bien préparés que si nous voyions nos ennemis courir à l'attaque, et non-seulement comme si nous les voyions arriver, mais comme si déjà nous étions avec eux au milieu de la bataille. Or, il arrive alors souvent que l'ennemi met la main sur la lance, et c'est pour cela que nous devons avoir toujours l'habitude de la manœuvre nécessaire à cette défense. Et non-seulement pour cela, mais pour tout autre accident du combat. Je sais bien du reste que, quand il s'agira de se battre, vous n'aurez guère besoin de mes conseils, parce que j'ai la conviction que, quelles que soient la valeur et l'importance de mes paroles, vous irez toujours au delà dans l'action. »

Ce fut ainsi que nous marchâmes environ deux lieues. Nous rencontrâmes alors une redoute construite à chaux et à sable et consolidée avec un bitume si dur, qu'il fallait le pic pour le détruire. Cette construction était faite, du reste, de telle façon qu'elle représentait une défense difficile à prendre. Nous nous arrêtâmes pour la considérer, et Cortès demanda aux Indiens de Zocotlan dans quel but ils avaient fait ce travail avec cette solidité. Ils répondirent que, comme les guerres étaient continuelles entre Montezuma et Tlascala, les Tlascaltèques avaient élevé cette défense pour mieux se protéger; car nous étions là dans leurs terres. Nous réfléchîmes un moment, et il y avait bien de quoi le faire en présence de cette forteresse. Mais Cortès s'écria tout à coup : «Señores, suivons notre drapeau; il porte le signe de la sainte croix; en elle nous vaincrons. » Nous répondîmes tous ensemble que nous marcherions ainsi sous bonne étoile et que Dieu est la force véritable. Nous commençâmes donc notre marche dans le bon ordre dont j'ai parlé. Nous n'étions pas arrivés bien loin, lorsque nos éclaireurs aperçurent une trentaine d'Indiens placés en observation. Ils étaient armés d'épées à deux mains, de boucliers et de lances; ils portaient à la tête un panache. Quant à leurs épées, elles sont faites en obsidienne, longues comme des espadons, tranchantes comme des rasoirs et montées de telle façon qu'elle ne peuvent se briser ni sortir de leur manche. Aussitôt que nos éclaireurs les eurent vus, ils se replièrent vers nous pour en donner avis. Cortès ordonna aux cavaliers de courir sur eux et de faire en sorte d'en prendre quelques-uns sans les blesser; il fit partir presqu'aussitôt cinq autres cavaliers, afin que, si l'on tombait dans quelque embuscade, on pût mutuellement se venir en aide. En même temps, nous fîmes doubler le pas à toute notre armée, recommandant

de marcher en bon ordre, parce que les alliés qui venaient avec nous assuraient que nous aurions affaire à un grand nombre de guerriers postés en embuscade. Or, lorsque les trente Indiens placés en observation virent que nos cavaliers couraient sur eux et les appelaient de la main, ils ne voulurent point attendre; on put néanmoins les atteindre et essayer de s'en saisir. Mais ils se défendirent bravement et blessèrent nos chevaux avec leurs espadons. Les nôtres, voyant leur obstination au combat et les blessures de leurs chevaux, se préparèrent à faire honorablement leur devoir et réussirent à tuer cinq hommes à l'ennemi.

On en était là, lorsqu'un bataillon de Tlascaltèques composé de trois mille hommes, qui s'était tenu caché, se précipita avec furie sur le lieu du combat. Ils commencèrent à cribler de leurs flèches nos cavaliers qui s'étaient déjà tous réunis, et la bataille s'engagea, car en ce moment même nous arrivâmes avec notre artillerie, nos escopettes et nos arbalètes. Insensiblement, l'ennemi se prit à reculer, mais en s'arrêtant de temps en temps pour combattre en bon ordre. Il nous blessa dans cette rencontre quatre soldats, dont l'un, ce me semble, mourut peu de jours après de ses blessures. Comme il était tard, les Tlascaltèques se retirèrent, et nous ne jugeâmes pas à propos de les suivre. Dix-sept d'entre eux restèrent morts sur le carreau, mais ils eurent peu de blessés.

Après avoir traversé des terrains accidentés, nous tombâmes en plaine et nous découvrîmes un grand nombre d'établissements destinés à la culture du maïs et du maguey, plante qui sert à faire le vin du pays. Nous passâmes la nuit sur le bord d'un ruisseau et, comme nous n'avions pas d'huile, nous pansâmes nos blessés avec la graisse d'un Indien que nous avions tué dans le combat.

Nous soupâmes très-bien avec de petits chiens d'une espèce qu'on élève dans le pays. Toutes les maisons étaient abandonnées et les provisions enlevées, mais les chiens que les fuyards emmenaient avec eux revenaient la nuit dans les maisons, où nous avions l'adresse de les prendre, car c'était un manger convenable. Nous passâmes toute la nuit en alerte, faisant des rondes, plaçant des hommes en observation et envoyant battre la campagne par des éclaireurs; nos chevaux étaient sellés et bridés, de crainte que l'ennemi ne tombât sur nous. Nous en resterons là et je dirai les batailles qu'on nous livra.

CHAPITRE LXIII

Des guerres et des batailles que nous eûmes à soutenir contre les Tlascaltèques, et de ce qui advint encore.

Le lendemain, après nous être recommandés à Dieu, nous rangeâmes nos compagnies en bon ordre et nous partîmes en convenant avec les cavaliers de tout ce qu'ils avaient à faire pour l'attaque et pour la retraite. Nous résolûmes surtout de bien prendre garde de nous laisser couper et de faire le moindre vide dans nos rangs. Nous avancions dans ces dispositions, lorsque deux gros bataillons d'environ six mille hommes accoururent à notre rencontre, poussant des cris, battant du tambour et sonnant de la trompette. Ils lancèrent sur nous leurs flèches et leurs pieux et entamèrent le combat en hommes résolus. Cortès donna à sa troupe l'ordre d'arrêter et, au moyen de trois prisonniers que nous avions faits la veille, il envoya sommer l'ennemi de cesser la bataille, puisque nous les voulions pour frères, et il ajouta, en s'adressant à un des nôtres, nommé Diego de Godoy, qui

était notaire de Sa Majesté : qu'il vît bien ce qui se passerait, afin d'en rendre témoignage s'il en était requis, de crainte que quelque jour on ne voulût nous faire responsables des morts et préjudices qui allaient suivre, tandis que nous offrions à ces Indiens de vivre en paix avec nous.

A peine nos trois prisonniers leur eurent-ils parlé, qu'ils s'animèrent davantage au combat et nous attaquèrent avec une telle fougue, que nous ne pouvions plus rester l'arme au bras. Alors Cortès s'écria : « Vive saint Jacques de Compostelle, et sus, en avant! » Nous nous précipitâmes à l'instant sur eux de telle sorte que nous en blessâmes un très-grand nombre, entre lesquels se trouvaient trois capitaines. Ils reculèrent alors vers des ravins où se tenaient embusqués une quarantaine de mille hommes ayant à leur tête leur général appelé Xicotenga, dont ils avaient arboré les couleurs, rouge et blanc, sur leurs enseignes déployées. Comme d'ailleurs nous avions à passer sur des terrains raboteux, nous ne pouvions pas utiliser nos chevaux. Nous les franchîmes néanmoins en bon ordre; mais notre marche y offrit les plus grands dangers, parce que l'ennemi, mettant à profit son adresse à se servir de l'arc, de la lance et de l'espadon, nous causait beaucoup de dommages; les frondes aussi faisaient pleuvoir sur nous une grêle de pierres. Mais lorsque nous fûmes arrivés dans la plaine, l'artillerie et les chevaux leur firent bien payer le mal qu'ils nous avaient causé; nous leur tuâmes alors beaucoup de monde. Nous n'osions pas néanmoins rompre nos rangs; car le soldat qui s'oubliait à poursuivre quelqu'un des Indiens armés d'espadons ou quelque capitaine, était aussitôt atteint et courait le plus grand danger. Mais bientôt, au fort de la bataille, nous nous vîmes entourés de tous côtés, de telle sorte que nous ne pouvions pres-

que plus rien contre l'ennemi, n'osant l'attaquer qu'à la condition de marcher tous ensemble, de crainte qu'on ne fît une trouée dans nos rangs et qu'on nous séparât. Or, quand nous voulions avancer sur nos adversaires, nous trouvions devant nous plus de vingt bataillons acharnés à la résistance. Nos vies coururent alors les plus grands dangers, les ennemis étant en si grand nombre qu'il leur aurait suffi de lancer chacun une poignée de terre contre nous pour nous laisser ensevelis ; mais la grande miséricorde de Dieu nous secondait et nous préservait en toutes choses.

Nous en étions à ce degré de péril au milieu de ces hardis hommes de guerre et de leurs terribles espadons, lorsqu'ils convinrent de se rassembler en force plus compacte pour se jeter sur nous, dans l'intention de prendre vivant quelqu'un de nos chevaux. Ils exécutèrent en effet leur projet en attaquant vivement, et ils réussirent à porter la main sur une excellente jument, très-vive et très-bonne coureuse, montée par le nommé Pedro Moron, qui était un fort adroit cavalier. Il voulut alors charger ses ennemis, comme c'était la consigne, en s'accompagnant de trois autres camarades, dans le but de se secourir mutuellement. Mais ses adversaires réussirent à se saisir de sa lance, et il lui fut impossible de la dégager. D'autres s'approchèrent et, le criblant de coups d'épée, le blessèrent grièvement. Les choses en étaient là, lorsqu'on porta à la jument un coup d'espadon si violent qu'on lui trancha absolument le cou, et qu'elle resta morte sur place. Si deux de ses camarades n'avaient à l'instant porté secours à Pedro Moron, il eût été tué infailliblement aussi. Il n'était pas précisément impossible que les hommes de notre bataillon courussent en même temps à son aide, mais je répète que la crainte d'une déroute ou la certitude d'être taillés en pièces nous

empêchait de porter nos pas en n'importe quelle direction. Nous avions assez à faire pour éviter qu'on nous enlevât, tant notre situation était critique. Cependant nous nous résolûmes à nous diriger vers la jument et nous eûmes le temps de sauver Moron. Nous pûmes l'arracher de leurs mains, tandis qu'ils l'emportaient à moitié mort, et nous coupâmes les sangles de la pauvre bête, pour ne pas abandonner la selle. Dans cette défense, nous eûmes dix hommes blessés ; mais je suis convaincu que nous tuâmes à l'ennemi quatre de ses principaux chefs. Nous étions dans une telle mêlée que les pieds s'entrelaçaient. Nos épées leur causant beaucoup de mal, ils commencèrent à plier en emportant la jument dans leur retraite. Ils la mirent en morceaux, pour les montrer en spectacle dans tous les villages de Tlascala. Nous sûmes plus tard qu'ils offrirent à leurs idoles les ferrures de l'animal, le chapeau feutré de Flandre et les deux lettres que nous leur avions envoyées pour leur demander la paix. La jument qui périt appartenait à Juan Sedeño. Comme il avait reçu trois blessures la veille, il la prêta ce jour-là à Moron, qui était bon cavalier ; celui-ci mourut deux jours après de ses blessures, car je ne me rappelle pas l'avoir jamais revu.

Mais revenons à la bataille, qui durait déjà depuis une heure. Nos canons faisaient beaucoup de mal à nos ennemis, parce que, comme ils étaient nombreux, ils formaient des masses compactes qui étaient forcément très-accessibles à nos coups. D'autre part, nous tous, les cavaliers, les fusiliers, les arbalétriers, les gens d'épée et de lance, nous nous battions comme de valeureux soldats pour sauver nos vies et faire notre devoir : car, certainement, nos existences furent plus que jamais en péril. Il vint plus tard à notre connaissance que nous tuâmes beaucoup d'Indiens dans cette bataille, et, entre autres,

huit capitaines, personnages très-qualifiés, fils des vieux caciques qui se trouvaient dans cette capitale du district. Ils enlevèrent ces morts distingués avec le plus grand soin. Nous n'en éprouvâmes aucun regret et n'eûmes nullement la pensée de les suivre, car nous étions si fatigués que nous ne pouvions plus nous tenir debout. Nous nous arrêtâmes dans ce petit village au milieu de campagnes extrêmement peuplées. On y pratiquait même des habitations souterraines semblables à des cavernes, où un grand nombre d'Indiens passaient leur vie. L'endroit où se donna cette bataille s'appelait Tehuacingo ou Tehuacacingo ; elle eut lieu le second jour du mois de septembre de l'an 1519.

Nous voyant victorieux, nous rendîmes à Dieu de grandes grâces et nous nous concentrâmes sur des temples élevés qui pouvaient servir de forteresses. Nous pansâmes nos blessés, au nombre de quinze, avec la graisse de l'Indien dont j'ai parlé. L'un d'eux mourut de ses blessures. Nous soignâmes de même quatre ou cinq chevaux qui avaient été atteints ; après quoi, nous prîmes du repos et nous soupâmes excellemment ce soir-là, parce que nous eûmes un grand nombre de poules et de petits chiens que nous avions trouvés dans ces maisons. Nous prîmes nos précautions au moyen de sentinelles, de rondes et de coureurs, et nous nous livrâmes au sommeil jusqu'au jour suivant. Dans cette bataille, nous avions capturé quinze Indiens, dont deux étaient des personnages. Les Tlascaltèques, du reste, nous dévoilèrent alors une tactique que nous leur vîmes pratiquer toujours dans les actions suivantes. Elle consistait à emporter tous les Indiens qu'on leur blessait ; de sorte que nous ne pouvions savoir exactement leurs pertes.

CHAPITRE LXIV

Comme quoi nous nous installâmes dans des établissements et des villages appelés Teoacingo ou Teuacingo, et de ce que nous y fîmes.

Comme nous étions très rompus par suite des dernières batailles et que d'ailleurs nous avions beaucoup de soldats blessés, comme aussi nous avions besoin de réparer les arbalètes et de renouveler notre provision de flèches, nous passâmes une journée sans rien entreprendre qui mérite d'être conté. Le lendemain, de bonne heure, Cortès dit qu'il serait bon de faire battre la campagne par nos cavaliers pour que les Tlascaltèques ne pussent pas croire que les derniers combats nous mettaient dans l'impossibilité de les attaquer, et qu'ils vissent au contraire que nous ne leur donnerions aucune trêve. Or, ayant déjà passé la journée de la veille sans faire mine de les chercher, il nous paraissait dès lors qu'il serait mieux de recommencer à les harceler que d'attendre leurs attaques, afin qu'on n'en vînt pas à soupçonner notre faiblesse, au milieu de ces campagnes très peuplées, s'étendant en de vastes plaines. De sorte que nous nous mîmes en mouvement avec sept cavaliers, peu d'arbalétriers ou fusiliers, environ deux cents soldats et les alliés qui nous suivaient. Nous laissions dans notre quartier royal un noyau de forces aussi bon qu'il nous fut possible. Nous prîmes, dans les villages où nous passâmes, environ vingt Indiens et Indiennes, sans leur faire aucun mal; mais nos alliés, plus cruels que nous, brûlèrent plusieurs maisons et firent bon butin de poules et de petits chiens.

Après cette courte sortie, nous revînmes au campement,

dont nous nous étions peu éloignés. Cortès résolut de relâcher les prisonniers, après les avoir repus abondamment. Doña Marina et Aguilar les flattèrent et leur donnèrent des verroteries, les engageant à ne plus faire de folies et à songer à la paix, attendu que nous ne prétendions qu'à leur servir d'aides et à les avoir pour frères. On rendit aussi la liberté aux deux premiers prisonniers, qui étaient des personnages, en leur donnant une autre lettre, pour qu'ils dissent aux grands caciques de la capitale de la province que nous ne voulions leur causer ni mal, ni ennui d'aucune sorte, mais uniquement traverser leur pays pour aller à Mexico parler à Montezuma. Les deux messagers se rendirent au quartir de Xicotenga, situé à deux lieues de là dans un village qui, je crois, s'appelait Tecuacinpacingo. Xicotengà, le jeune, donna pour réponse à notre lettre et à notre ambassade, que nous n'avions qu'à aller au village où se trouvait son père et que, là, leur manière de signer la paix, ce serait de se rassasier de nos chairs et d'honorer leurs dieux par l'offre de nos cœurs et de notre sang; que du reste nous verrions le lendemain de bonne heure leur manière de nous répondre.

En entendant ces orgueilleuses paroles, fatigués comme nous l'étions par les batailles et rencontres qui avaient précédé, ni Cortès ni nous tous ne pûmes y puiser de la satisfaction. Notre chef crut bon de flatter les messagers par de douces paroles, voyant bien qu'ils n'avaient plus peur de nous. Il leur fit donner une enfilade de verroteries, dans le but de les envoyer une seconde fois comme messagers de paix. Il s'informa alors en détail de ce que c'était que le chef Xicotenga et quelles forces se trouvaient sous son commandement. On lui répondit qu'il disposait de bien plus d'hommes que lorsqu'il nous livra bataille la première fois, puisqu'il avait avec lui cinq capitai-

nes et que chaque capitainerie se composait de dix mille guerriers. La répartition de ces forces se faisait comme suit : du parti de Xicotenga, le père du jeune chef, il n'y avait pas plus de dix mille hommes; du parti d'un autre grand cacique appelé Maceescaci, dix mille autres ; d'un autre personnage du nom de Chichimecatecle, un égal nombre ; d'un autre grand cacique, seigneur de Topeyanco, nommé Tecapaneca, dix mille autres ; d'un cacique qui s'appelait Guaxobcin, encore dix mille. Il en résultait un ensemble de cinquante mille hommes. On devait arborer leur drapeau surmonté d'un grand oiseau blanc, semblable à une autruche, les ailes étendues comme prenant son vol. Chaque capitaine avait ses insignes propres et son uniforme, et chacun des caciques possédait un écusson particulier, à la manière de nos ducs et de nos comtes dans notre Castille. Tous ces détails qu'on nous donna, nous les dûmes tenir pour certains, car les Indiens que nous avions eus comme prisonniers, et que nous mîmes en liberté ce jour-là, nous l'avaient dit bien clairement, sans que nous y eussions tout d'abord ajouté foi.

En présence de cette perspective, et puisqu'au fond nous ne pouvions nous empêcher d'être des hommes, nous pensâmes à la mort ; aussi plusieurs d'entre nous, je pourrais même dire le plus grand nombre, nous nous confessâmes au Père de la Merced et au prêtre Juan Diaz, qui passèrent la nuit à écouter des pénitents et à demander à Dieu qu'il nous préservât d'être vaincus. Nous arrivâmes ainsi au jour suivant, et la bataille qu'on nous livra, je la vais dire à la suite.

CHAPITRE LXV

De la grande bataille que nous eûmes à soutenir contre le gouvernement de Tlascala; comme quoi Notre Seigneur Dieu voulut nous donner victoire; et ce qui se passa encore.

Le lendemain matin, 5 septembre 1519, nous mîmes nos chevaux en état, sans qu'aucun d'eux restât au repos, ne fût-ce que pour augmenter l'apparence et pour qu'ils nous aidassent comme ils le pourraient. Les arbalétriers furent avertis de ne faire qu'un usage prudent de leurs provisions, les uns chargeant l'arme pendant que d'autres tireraient. Les gens d'escopette devraient suivre la même conduite. Il fut dit que les hommes d'épée et de rondache viseraient à percer les entrailles de part en part, afin de laisser à l'ennemi moins d'envie d'approcher que dans l'attaque antérieure. L'artillerie était prête et bien pourvue. Les cavaliers avaient été avertis qu'ils devaient s'appuyer les uns les autres, marcher avec les lances en travers et ne pas s'arrêter à procéder par pointe, mais balafrer les figures et les yeux, en avançant et reculant au demi-galop. Aucun soldat ne devait sortir du rang. Le drapeau serait déployé, et quatre hommes l'accompagneraient pour appuyer l'alferez Corral.

Nous partîmes du campement dans cette disposition. Nous n'avions pas marché un demi-quart de lieue, lorsque la campagne nous apparut couverte de guerriers coiffés de grands panaches, enseignes déployées, faisant un grand bruit avec leurs trompettes et leurs porte-voix. C'est ici qu'il y aurait de quoi écrire pour faire le récit de ce qui nous arriva dans cette périlleuse et critique bataille. Nous fûmes en effet entourés par un si grand nombre de guer-

riers qu'on aurait pu nous figurer par un point minime, occupé par quatre cents hommes seulement, au milieu de grande prairies de deux lieues de long sur autant de large; car telle était la situation : la campagne littéralement couverte par nos adversaires, tandis que nous n'étions que quatre cents hommes, dont plusieurs malades et blessés. Nous sûmes plus tard que, cette fois, ils marchèrent sur nous avec la conviction qu'aucun n'aurait la vie sauve et n'éviterait d'être sacrifié à leurs idoles.

Revenons à notre bataille. Aussitôt qu'ils commencèrent l'attaque, quelle grêle de pierres leurs frondes nous envoyèrent ! Et les flèches ! il y en avait partout des monceaux sur le sol : elles étaient à deux dards et si parfaites qu'elles pouvaient traverser toute espèce de défense et pénétraient dans les entrailles. Et quant aux gens d'épée et de rondache, il y en avait qui étaient armés de lances et de grands espadons à deux mains. L'ennemi se tenait sur nous sans relâche ! Et de quelle bravoure il faisait preuve en courant à la mêlée ! et avec quels cris, quels hurlements ! De notre côté nous mettions toute notre adresse à nous appuyer sur notre artillerie, sur nos escopettes et sur nos arbalètes, qui leur causaient fort grand dommage, tandis que s'ils s'approchaient de nous, pour nous menacer de leurs espadons, nous les accueillions à coups de pointe et nous les faisions reculer ; de sorte qu'ils ne se hasardaient plus à tomber sur nous en masses si compactes que dans la bataille antérieure. Pour ce qui est de nos cavaliers, ils manœuvraient avec tant de dextérité et ils se conduisaient tellement en hommes résolus, que, après Dieu, qui était en tout notre sauvegarde, ils furent l'élément principal de notre force. Du reste, en ce moment, je vis notre bataillon presqu'en déroute. Les cris de Cortès et d'autres capitaines, nous engageant à serrer nos rangs, devenaient absolument inutiles. Une grande multitude

d'Indiens profita de notre désordre pour tomber sur nous; mais, à force d'estocades, nous réussîmes à les écarter assez pour pouvoir nous rallier.

Nos vies dépendirent alors de cette circonstance heureuse, qu'étant si nombreux, ils formaient des masses compactes dans lesquelles nos canons produisaient beaucoup d'effet. Au surplus, leur commandement était incomplet, car les capitaines ne pouvaient l'exercer sur tout le monde. Il est en outre important de dire, ainsi que nous le sûmes plus tard, qu'ils avaient été en désaccord depuis la dernière bataille et que quelques querelles avaient surgi entre le capitaine Xicotenga et le fils de Chichimecatecle, s'accusant mutuellement de ne pas s'être convenablement conduits dans les combats des jours précédents. Le fils de Chichimecatecle avait envoyé dire à son collègue qu'il avait mieux fait les choses que lui et qu'il lui en donnerait la preuve d'homme à homme. Il en résulta que, dans la bataille actuelle, il refusa de porter secours à Xicotenga. Nous sûmes même avec certitude qu'il engagea le bataillon de Guaxocingo à ne pas combattre. Au surplus, depuis la dernière rencontre, nos ennemis avaient peur de nos chevaux, de nos canons, de nos épées, de nos arbalètes et de notre fermeté au combat. Mais, par-dessus tout, c'était la grande miséricorde de Dieu qui nous donnait la force de nous soutenir. Xicotenga ne fut donc pas obéi par deux de ses capitaines. De notre côté nous leur faisions le plus grand mal, leur tuant beaucoup de monde, résultat qu'ils savaient dissimuler, en profitant du nombre exagéré de leurs soldats pour enlever sur leurs épaules tous les hommes qu'on leur blessait grièvement; d'où il résultait que, dans cette action comme dans l'antérieure, nous ne pûmes voir aucun mort. Ils se battaient d'ailleurs sans grand enthousiasme, et sentant que le secours des deux capitaines que j'ai nommés leur faisait défaut,

ils commencèrent à plier. Nous leur tuâmes un de leurs principaux chefs, et je crois inutile de nommer les autres victimes. Ils reculèrent en bon ordre ; nos chevaux les suivirent peu de temps, car ils ne pouvaient plus tenir sur pied, tant la fatigue était grande.

Quand nous nous vîmes délivrés de cette multitude de combattants, nous rendîmes à Dieu de grandes grâces. On nous tua un soldat ; plus de soixante furent blessés, ainsi que tous nos chevaux. Je reçus, quant à moi, deux blessures : un coup de pierre à la tête et une flèche à la cuisse. Mais ce ne fut pas assez sérieux pour cesser de combattre, de veiller et de secourir nos soldats. Tous nos blessés, du reste, se conduisirent de même. Tant que les blessures n'étaient pas dangereuses, on continuait à se battre et à monter sa garde. Qu'aurions-nous fait sans cela, puisqu'un bien petit nombre restait absolument intact ? Nous revînmes à notre quartier royal fort satisfaits et rendant grâces à Dieu. Nous nous hâtâmes d'enterrer les morts dans une des demeures souterraines, afin que les Indiens ne pussent pas s'apercevoir que nous étions mortels et qu'ils continuassent à nous prendre pour des *teules*, ainsi qu'ils disaient. Nous accumulâmes beaucoup de terre sur la maison, pour qu'on ne sentît pas l'odeur des corps. On pansa tous les blessés avec la graisse de l'Indien que j'ai déjà mentionné. Oh ! quelle disette de provisions que la nôtre ! Nous n'avions ni huile pour les blessés, ni sel pour préparer nos aliments. Un autre malheur, c'est que nous manquions de vêtements pour nous couvrir. Il venait un vent si froid de la sierra Nevada qu'il nous faisait grelotter, car les lances, les escopettes et les arbalètes nous fournissaient un bien triste abri. Cela ne nous empêchait pas d'être toujours pleins de courage. Nous passâmes la nuit avec plus de tranquillité que la précédente, protégés par des

coureurs, des éclaireurs, des sentinelles et des rondes. J'en resterai là et je dirai ce que nous fîmes le lendemain et comment nous prîmes trois Indiens.

CHAPITRE LXVI

Comme quoi le jour suivant nous envoyâmes des émissaires aux caciques de Tlascala, les engageant à la paix, et de ce qu'ils firent à ce sujet.

La bataille que j'ai racontée étant terminée, Cortès mit à profit les trois Indiens que nous avions pris : réunis aux deux autres qui étaient au quartier royal et qui nous avaient déjà servi de messagers, ils furent envoyés pour inviter les caciques de Tlascala à faire la paix avec nous et à nous laisser passer sur leurs terres pour aller à Mexico, ainsi que nous le leur avions déjà demandé plusieurs fois, ajoutant que, s'ils n'acceptaient pas, cette fois nous exterminerions tout leur monde; mais que, les affectionnant beaucoup, nous aimerions mieux les avoir pour frères, et nous ne leur aurions jamais causé le moindre ennui, s'ils ne nous y avaient obligés. On leur adressa donc les plus grandes flatteries pour les engager à accepter notre amitié.

Les nouveaux messagers partirent volontiers pour la capitale de Tlascala. Ils rendirent compte de leur ambassade à tous les caciques, lesquels se trouvaient réunis avec plusieurs vieillards et avec les papes, fort tristes à propos du mauvais succès de leurs armes et à cause de la mort des capitaines, leurs parents, et de leurs fils, tués dans la bataille. Après avoir écouté le message de fort mauvaise humeur, ils tombèrent d'accord pour faire venir tous les devins, tous les papes et les diseurs d'aventure, espèce de sorciers qu'ils appellent *tacalnagual*. On

leur recommanda de rechercher, dans leurs prophéties, dans leurs enchantements et dans leurs invocations, qui nous étions et si nous pouvions être vaincus par des hostilités continuelles de jour et de nuit; de savoir aussi si nous étions des *teules*, comme les gens de Cempoal l'affirmaient; et de découvrir, au surplus, ce que nous mangions : autant de choses qu'ils devraient faire en sorte d'éclaircir en grande diligence. Or, après que les devins, les sorciers et les papes furent réunis et qu'ils eurent exécuté leurs manœuvres, ils dirent, paraît-il, y avoir découvert que nous étions des hommes de chair et d'os, que nous mangions des poules, des chiens et du fruit quand nous en avions; mais que ne faisions usage dans nos repas ni de chair d'Indien ni des cœurs de ceux que nous avions tués. Il faut dire que les alliés que nous avions amenés de Cempoal leur avaient fait croire qu'en notre qualité de *teules* nous mangions des cœurs d'Indiens, que nos bombardes lançaient leur foudre comme celle qui tombe du ciel, que notre lévrier était un tigre ou un lion et que les chevaux servaient à frapper les Indiens de la lance quand nous voulions les mettre à mort. Nos alliés avaient réussi à leur faire croire beaucoup d'autres enfantillages encore.

Revenons aux papes. Le pire pour nous fut que ces ministres assurèrent que pendant le jour il était impossible de nous vaincre, mais que les forces nous abandonnaient pendant la nuit. Les sorciers dirent plus : que nous étions très-valeureux, mais que toutes nos qualités nous les possédions le jour jusqu'à ce que le soleil se couchât, tandis que, aussitôt la nuit tombée, nous manquions absolument de forces. Lorsque les caciques reçurent cette réponse, ils y ajoutèrent une foi complète et la firent connaître à leur capitaine général Xicotenga, pour que, sans retard, il vînt de nuit nous livrer bataille avec

de puissantes troupes. Aussitôt qu'il le sut, il réunit environ dix mille Indiens parmi les meilleurs, et ils se précipitèrent sur nos quartiers par trois points différents, nous criblant de flèches et de piques armées d'un ou de deux crochets, et nous menaçant de leurs espadons et de leurs casse-tête avec une telle confiance dans le succès, qu'ils n'avaient pas le moindre doute sur la possibilité d'enlever quelqu'un de nous pour le faire servir à leurs sacrifices.

Mais le bon Dieu Notre Seigneur fit mieux les choses : nos ennemis eurent beau venir en secret, ils nous trouvèrent parfaitement sur nos gardes, parce que nos éclaireurs et nos sentinelles, les ayant entendus approcher, accoururent à bride abattue nous donner l'alarme. Nous étions d'ailleurs bien accoutumés à dormir chaussés et revêtus de nos armes, avec nos chevaux sellés et bridés, et toutes sortes de défenses toujours bien à point. Nous leur résistâmes avec nos escopettes et nos arbalètes, et nos estocades nous venant en aide, nous leur fîmes promptement tourner le dos. Comme d'ailleurs le pays était en plaine et qu'il faisait clair de lune, nos cavaliers les suivirent un moment; de sorte que, le lendemain matin, nous trouvâmes sur le sol une vingtaine d'hommes morts ou blessés. Ils s'en retournèrent donc après avoir éprouvé de grandes pertes, avec le regret de leur attaque nocturne. J'ai même ouï dire que, comme le résultat n'avait pas été conforme à ce que les papes et les sorciers leur avaient prédit, ils en sacrifièrent deux à leurs idoles. Cette nuit-là, on nous tua un Indien, de nos amis de Cempoal; on nous blessa deux soldats et un cheval. De notre côté, nous prîmes deux ennemis. Nous voyant délivrés de cette soudaine attaque, nous rendîmes grâces à Dieu, nous enterrâmes notre allié de Cempoal, nous pansâmes nos blessés et le cheval, et nous dormîmes le

reste de la nuit, avec bonne surveillance dans nos quartiers, comme nous en avions l'habitude. Le jour se fit et nous pûmes alors nous assurer que nous étions tous atteints de deux ou trois blessures et très-fatigués, quelques-uns fort souffrants et couverts de ligatures, avec la perspective qui nous montrait toujours Xicotenga à notre poursuite; d'autre part, déjà manquaient à l'appel cinquante-cinq soldats tués dans la bataille ou morts de maladie et de froid; douze hommes étaient souffrants; notre capitaine Cortès lui-même était atteint de fièvres; le Père fray Bartolomé de Olmedo, de l'ordre de la Merced, était malade également; ajoutez à cela que nous étions toujours sous le poids des armes dont nous étions revêtus, avec les grands inconvénients du froid et de la privation du sel, qui manquait à nos aliments, et que nous ne pouvions trouver. Au surplus, nous avions sans cesse présent à l'esprit le dénoûment possible de nos combats du moment; et en supposant même qu'ils eussent une issue heureuse, que pouvait-il nous arriver? où irions-nous? Car entrer à Mexico, cela nous paraissait un espoir ridicule en pensant à sa grande puissance, et nous nous disions que si les gens de Tlascala avaient pu nous mettre en cet état, tandis que nos alliés de Cempoal nous les présentaient comme amis, que pourrions-nous faire lorsque nous nous verrions en guerre avec les grandes forces de Montezuma? Au surplus, nous ne savions déjà rien de nos camarades que nous avions laissés à la Villa Rica, et ils ne savaient rien de nous.

Or il y avait parmi nous tous des caballeros et des soldats d'un mérite achevé, valeureux et de bon conseil, et Cortès ne faisait ni ne disait jamais rien avant de prendre notre avis, afin de procéder en bon accord. Que, maintenant, le chroniqueur Gomara vienne nous dire : Cortès fit ceci, il fut là-bas, il courut ailleurs, et d'autres

choses qui s'écartent de la vérité ! Cortès eût-il été un homme de fer, comme du reste Gomara le dit dans son histoire, il est certain qu'il ne pouvait être partout. Il eût suffi à ce chroniqueur d'assurer que Cortès se conduisit en bon capitaine, comme certainement il le fit toujours. Je parle ainsi, parce que, outre les grandes faveurs dont Notre Seigneur nous comblait dans tous nos faits d'armes, tant dans les victoires passées qu'en toute autre chose, il paraissait aussi qu'il éclairait nos esprits, de manière à assurer à Cortès les conseils qui pouvaient le mieux diriger sa conduite.

Mais cessons de chanter nos louanges passées, puisqu'elles n'importent guère à notre histoire, et disons simplement que tous, d'une voix, nous encouragions notre général, le priant de bien prendre garde à sa personne; que nous étions là et que, puisqu'avec l'aide de Dieu nous avions échappé à tant de périlleux combats, sans doute Notre Seigneur nous réservait pour d'honorables fins. Nous ajoutâmes qu'il fallait mettre sur-le-champ les prisonniers en liberté et les envoyer aux chefs caciques, les invitant à faire la paix, avec promesse de pardonner le passé, y compris la mort de la jument.

Laissons tout cela, et disons à quel point doña Marina, quoique femme du pays, faisait preuve d'une âme virile. Quoiqu'elle entendît dire chaque jour qu'on devait nous massacrer et se repaître de nos chairs ; quoiqu'elle nous vît complétement cernés dans les dernières batailles et que maintenant nous fussions tous blessés et malades, nous ne surprîmes jamais en elle un moment de faiblesse, mais toujours une résolution supérieure à son sexe. Geronimo de Aguilar et doña Marina parlèrent aux messagers que nous allions envoyer et leur dirent d'engager leurs compatriotes à la paix ; que s'ils ne s'y résolvaient pas avant deux jours, nous irions les tuer, ravager leurs

champs et les chercher dans leur capitale. Ce fut sous l'impression de ces paroles résolues qu'ils se rendirent à la ville où se trouvait Xicotenga le vieux.

Laissons cela, pour dire que le chroniqueur Gomara n'écrit nullement dans son histoire, ni ne s'inquiète, si l'on nous tuait, si l'on nous blessait, si nous succombions à la fatigue, si nous étions malades.... A lire ce qu'il raconte, on croirait que les choses nous tombaient toutes faites dans les mains. Oh ! combien le trompèrent ceux qui lui ont conseillé d'écrire ainsi son histoire ! Nous tous qui avons fait la conquête, nous nous sommes demandé s'il a pu croire, en écrivant tant de faussetés, que nous ne rétablirions pas la réalité des faits après avoir lu son histoire. Mais oublions le chroniqueur Gomara et disons comment nos messagers furent à la capitale de Tlascala, porteurs de nos paroles. Il me semble qu'ils avaient une lettre ; nous savions bien qu'on ne pourrait la lire, mais nous l'accompagnâmes d'une flèche et lui donnâmes ainsi le caractère qu'on tient dans ce pays pour un signe d'ambassade. Ils trouvèrent les deux caciques principaux occupés à parler avec d'autres personnages. Je vais dire leur réponse.

CHAPITRE LXVII

Comme quoi nous envoyâmes encore des messagers aux caciques de Tlascala pour qu'ils voulussent bien conclure la paix ; de ce qu'ils firent et convinrent à ce sujet.

En arrivant à Tlascala, les messagers que nous envoyâmes pour traiter de la paix trouvèrent réunis en conseil les deux principaux caciques Maceescaci et Xicotenga, le vieux, père du capitaine général Xicotenga. Ils écou-

tèrent les ambassadeurs et restèrent un moment en suspens, sans proférer une parole. Dieu voulut alors les inspirer dans leurs résolutions et faire tourner leurs esprits vers les idées de paix. Ils envoyèrent à l'instant chercher la plupart des caciques et capitaines qui se trouvaient dans les villages, sans oublier ceux de la province voisine de Guaxocingo, qui étaient leurs amis et leurs confédérés. Lorsqu'ils furent tous réunis dans la capitale, Maceescaci et Xicotenga le vieux, personnages tous deux fort intelligents, leur adressèrent un discours dont le sens, que nous connûmes plus tard, sinon les termes mêmes, fut tel que je vais dire :

« Frères et amis, vous avez vu combien de fois ces *teules*, qui portent la guerre sur nos campagnes, nous ont envoyé des messagers pour demander la paix ; ils disent qu'ils viennent nous secourir et nous compter au nombre de leurs frères ; vous avez vu aussi combien de fois, après avoir pris plusieurs de nos vassaux, ils ne leur ont fait aucun mal et ont eu la générosité de nous les renvoyer. Vous n'ignorez pas que nous sommes tombés sur eux trois fois avec toutes nos forces, le jour comme la nuit, et que nous n'avons pu les vaincre, tandis qu'il nous ont tué dans les combats un grand nombre des nôtres, parmi nos fils, nos parents et nos capitaines. Maintenant encore, ils nous redemandent la paix, et les gens de Cempoal qu'ils amènent avec eux assurent qu'ils sont les ennemis de Montezuma et des Mexicains, au point d'ordonner aux gens de Cempoal et de toute la sierra de ne plus leur payer tribut. Or, vous n'avez pas oublié que depuis plus de cent ans les Mexicains nous font la guerre chaque année ; vous voyez d'ailleurs fort bien que nous sommes comme parqués dans nos terres, d'où nous n'osons sortir, pas même pour faire provision de sel, car nous n'en mangeons plus, ou pour

nous procurer du coton dont les tissus nous couvrent à peine. Si quelques-uns des nôtres se hasardent à s'éloigner pour faire provision, bien peu d'entre eux ont la chance de conserver la vie et de revenir ; ces traîtres de Mexicains et leurs confédérés les tuent ou les emmènent en esclavage. Déjà plusieurs fois nos sorciers, nos devins et nos papes nous ont dit ce qu'ils pensent de ces *teules* et à quel point ils sont valeureux. Ce qu'il nous semble, c'est que nous devons rechercher leur amitié, qu'ils soient hommes ou *teules ;* que, dans l'un ou l'autre cas, nous entrions en bon commerce avec eux ; que sans perdre de temps quatre personnages distingués, choisis parmi les nôtres, leur portent de bonnes provisions et rendent témoignage de notre affection et de nos désirs de paix, afin qu'ils nous prêtent secours et nous défendent contre nos ennemis. Amenons-les ici parmi nous et donnons-leur des femmes, afin de contracter avec eux une parenté véritable ; car les ambassadeurs qu'ils nous envoient pour traiter de la paix assurent qu'ils prennent des femmes avec eux. »

Ces raisonnements étant entendus, tous les caciques les approuvèrent, les tenant pour choses judicieuses. Ils convinrent qu'il fallait aller sur-le-champ régler les conventions de paix ; qu'on le fît savoir au capitaine général Xicotenga et aux autres capitaines qui étaient avec lui, afin qu'ils se retirassent sans continuer les hostilités, attendu que la paix était faite. On envoya des messagers dans ce but ; mais le capitaine Xicotenga, le jeune, ne voulut point les écouter ; il se montra fort irrité, leur adressa d'insolentes paroles, disant qu'il n'était pas pour la paix, qu'il avait déjà tué plusieurs *teules* et leur jument, et qu'il voulait encore une fois tomber sur nous nuitamment, achever de nous vaincre et nous exterminer. Aussitôt que Xicotenga le père, Maceescaci et les autres

caciques eurent connaissance de cette réponse, ils en furent à ce point contrariés, qu'ils envoyèrent aux commandants et à toute l'armée l'ordre de ne point le suivre à la guerre, de ne pas respecter son commandement, à moins que ce ne fût pour traiter de la paix ; mais le jeune chef ne voulut point se soumettre. En présence de cette désobéissance, les caciques résolurent d'envoyer les quatre messagers à notre quartier royal, pour nous y offrir des provisions et y traiter de la paix au nom de tout le pays de Tlascala et de Guaxocingo. Mais les quatre vieillards n'osèrent se mettre en route, à cause de la crainte que leur inspirait le jeune Xicotenga.

Or, comme dans un même moment divers événements se présentaient, et dans notre quartier royal, et dans les préliminaires de la paix, je me vois dans la nécessité de porter mon attention sur ce qui se rattache le plus directement à mon récit. Je laisserai donc pour un instant les quatre Indiens qui devaient venir traiter de la paix et qui ne partaient pas, par crainte de Xicotenga, pour dire qu'en attendant nous fûmes avec Cortès à un village situé près de notre camp. Je conterai ce qui nous y arriva.

CHAPITRE LXVIII

Comme quoi nous convînmes d'aller à un village qui était près de notre campement, et de ce que l'on fit à ce sujet.

Il y avait deux jours que nous n'avions rien fait qui mérite d'être conté; il fut alors convenu — et nous en donnâmes le conseil à Cortès — que nous irions à un village qui se trouvait à une lieue de notre camp. Nous avions déjà engagé ses habitants à se présenter à nous en

signe de paix, et comme nous n'en avions pas de nouvelles, nous résolûmes de tomber sur eux pendant la nuit, sans intention de faire aucun mal, je veux dire sans qu'on tuât, blessât ni prît personne, mais dans le but de leur inspirer de la crainte, de prendre des vivres et de leur parler de paix, si leur conduite nous en donnait l'occasion. Ce village s'appelle Zumpacingo ; c'était le chef-lieu d'autres petits villages dont faisait partie celui qu'occupait notre campement et qui s'appelait Tecodcungapacingo. Tous les environs étaient considérablement peuplés. Nous partîmes donc un matin de bonne heure dans la direction du village, avec six de nos meilleurs cavaliers, nos soldats les plus dispos, dix arbalétriers et huit hommes d'escopette. Cortès, qui était atteint de fièvres tierces, marcha avec nous en qualité de commandant ; nous laissâmes au camp le plus de forces qu'il nous fut possible, pour le défendre, et nous nous mîmes en marche deux heures avant le jour. Il venait ce matin-là un vent si froid de la sierra Nevada, qu'il nous faisait grelotter. Les chevaux eux-mêmes s'en ressentirent ; ils tremblaient, et deux d'entre eux furent atteints de tranchées, chose que nous vîmes avec grand regret, craignant du reste qu'ils n'en mourussent. Aussi Cortès ordonna-t-il à leurs cavaliers de les ramener au camp pour leur donner des soins.

Comme le village n'était pas éloigné, nous y arrivâmes avant qu'il fît jour. Les habitants, sachant notre approche, se prirent à fuir de leurs maisons, criant et s'exhortant à se méfier des *teules*, assurant que nous venions pour les massacrer ; et, dans le désordre, pères et enfants s'oubliaient les uns les autres. Lorsque nous vîmes leur conduite, nous fîmes halte sur une grande place pour y attendre que le jour se levât, et sans faire aucun mal à personne. Des papes qui se trouvaient dans les temples

principaux du village et d'autres personnages distingués, ayant vu que nous restions fort tranquilles sans causer aucun ennui à personne, s'approchèrent de Cortès et le prièrent de leur pardonner de n'être point allés à notre camp, pour traiter de la paix et pour nous fournir des vivres, lorsque nous les fîmes appeler; ils avaient agi ainsi, parce que le capitaine Xicotenga, qui se tenait près de là, leur en avait donné l'ordre; que leur village et les autres d'alentour se voyaient obligés d'approvisionner son camp, où il comptait sous son commandement les hommes de guerre de tout le pays de Tlascala. Cortès leur dit, au moyen de nos interprètes doña Marina et Aguilar, qui marchaient toujours avec nous dans toutes nos entreprises, même pendant la nuit : qu'ils bannissent toute crainte; qu'ils allassent à la capitale dire à leurs caciques de se tenir en paix, puisque la guerre était malheureuse pour eux.

Il envoya les papes; car des autres messagers que nous avions expédiés nous n'avions encore aucune nouvelle, si ce n'est que les caciques de Tlascala se préparaient à nous dépêcher, pour traiter de la paix, les quatre personnages qui n'étaient pas encore arrivés. Les papes cherchèrent et trouvèrent aussitôt plus de quarante poules et deux Indiennes pour moudre le maïs. On les présenta à Cortès qui en témoigna de la gratitude et ordonna d'envoyer à notre camp vingt Indiens de ce village. Ils y furent sans aucune crainte, emportant les provisions, et ils y restèrent jusqu'au soir. On leur donna des verroteries qui servirent à les faire revenir plus contents dans leurs maisons. Nos voisins proclamaient que nous étions bons, que nous ne leur causions aucun ennui, et ce fut ce que les vieillards et les papes firent savoir au capitaine Xicotenga, en lui annonçant aussi qu'on nous avait donné des Indiennes et des vivres, ce qui le mit de fort mauvaise humeur contre eux. Ils s'adressèrent alors aux vieux ca-

ciques de la capitale. Or ceux-ci, ayant appris que nous ne faisions de mal à personne et qu'ayant pu mettre à mort cette nuit-là grand nombre de leurs hommes, nous ne profitions des circonstances que pour faire demander la paix, se réjouirent beaucoup et donnèrent l'ordre de nous apporter chaque jour tout ce dont nous aurions besoin. De nouveau ils insistèrent pour que les quatre personnages qui avaient déjà été chargés de traiter de la paix partissent à l'instant même pour notre campement afin d'y apporter les vivres et autres objets qu'on y allait envoyer.

Nous revînmes donc pleins de joie à nos quartiers, avec nos provisions et les Indiennes. Arrêtons-nous là et disons ce qui s'était passé au camp pendant que nous avions été au village voisin.

CHAPITRE LXIX

Comme quoi, lorsque nous revînmes de Cinpacingo avec Cortès, nous fûmes accueillis dans notre camp par certaines allocutions ; et de ce que Cortès répondit.

A notre retour de Cinpacingo avec des provisions, très-satisfaits d'y avoir établi la paix, nous apprîmes qu'il s'était formé dans notre camp de petites réunions et des conférences relatives aux grands périls que nous courions chaque jour dans cette campagne. Notre arrivée ne fit qu'aigrir davantage les propos. Ceux qui parlaient le plus fort et avec le plus d'insistance étaient ceux-là mêmes qui avaient abandonné dans l'île de Cuba leurs maisons et leurs esclaves indiens. Sept d'entre eux, dont, pour leur honneur, je tairai les noms, furent trouver Cortès dans son logement. Celui qui savait s'exprimer le plus

aisément et qui avait d'ailleurs bien classé dans sa mémoire ce qu'il devait exposer, dit à Cortès, comme pour le conseiller, qu'il voulût bien considérer à quel point nous étions blessés, maigres et fatigués, toujours obligés de passer les nuits en sentinelles, en rondes et en courses d'éclaireurs, tandis que nuit et jour il fallait combattre; que, d'après le compte qu'ils avaient fait, depuis le départ de Cuba, cinquante-cinq hommes avaient succombé; que du reste nous ne savions rien de nos compagnons de la Villa Rica, restés au port comme colons; que, si le bon Dieu nous avait fait obtenir la victoire dans les batailles et rencontres que nous avions soutenues en cette province et si, dans sa grande miséricorde, il nous y soutenait encore, il ne fallait pas tant de fois tenter la fortune; qu'il n'eût point la prétention d'être supérieur à Pedro Carbonero; qu'il nous avait engagés dans une entreprise dont les difficultés dépassaient ce qu'on avait attendu, et dans laquelle nous serions enfin, un jour ou l'autre, sacrifiés aux idoles — ce qu'à Dieu ne plût! — A les en croire, il nous fallait revenir à notre Villa Rica et, sous les murs de la forteresse que nous y avions faite et parmi les villages de nos amis les Totonaques, nous pourrions établir résidence jusqu'à ce que nous eussions construit un navire qui irait donner avis à Diego Velasquez et en d'autres lieux des îles pour qu'on vînt à notre secours; maintenant l'on voyait bien de quelle utilité seraient les navires que nous avions détruits et combien il eût été bon d'en conserver au moins deux pour un cas de nécessité; mais, sans leur en donner avis, et prenant conseil de qui ne savait tenir aucun compte des revers de fortune, Cortès les avait tous fait échouer; plût à Dieu que lui et ceux qui lui donnèrent cet avis n'eussent pas à s'en repentir un jour! Décidément la charge devenait trop lourde, on pouvait bien dire la surcharge sous laquelle

nous étions obligés de marcher, plus opprimés que des bêtes de somme, puisque celles-ci, lorsque la journée est finie, on leur enlève le bât, on leur donne à manger, et elles se reposent, tandis que nous, jour et nuit, nous avancions sous le faix de nos armes et embarrassés de nos chaussures. Ils ajoutèrent que Cortès voulût bien considérer les histoires des temps anciens, aussi bien des Romains que d'Alexandre et d'autres capitaines des plus renommés dans le monde : quel est celui d'entre eux qui se fût jamais hasardé à brûler ses navires et à s'aventurer avec si peu de monde à travers un pays fortement peuplé de guerriers, ainsi qu'il venait lui-même de le faire comme pour y chercher sa propre mort et la fin de toutes nos existences? On l'engageait à penser à sa vie et aux nôtres, en revenant sans retard à la Villa Rica où la population était en paix avec nous. Toutes ces choses, on ne les lui avait pas dites jusque-là, parce que l'occasion avait manqué, à cause de la multitude de guerriers qui fondaient sur nous de toutes parts; mais, puisque l'ennemi ne revenait plus ainsi qu'on s'y était attendu, et puisque Xicotenga avait passé trois jours sans venir sur nous avec ses nombreuses forces, c'est que sans doute il voulait réunir plus de monde; or, serait-il prudent d'attendre une attaque semblable aux précédentes ?...

Les dissidents ne s'arrêtèrent pas là; ils dirent bien d'autres choses sur ce sujet; mais Cortès, remarquant qu'ils prenaient un ton un peu présomptueux, puisqu'ils avaient la prétention de parler en conseillers, leur répondit avec beaucoup de douceur qu'il admettait volontiers plusieurs des vérités qu'ils venaient d'exposer ; entre autres choses, il croyait en effet qu'il n'avait jamais existé d'Espagnols plus valeureux que nous-mêmes, qui eussent combattu avec autant de courage et supporté d'aussi grandes fatigues; s'il était vrai que jusqu'ici nous n'a-

vions cessé de marcher sous les armes, de faire sentinelles et rondes, et supporté les grands froids, il n'était pas moins certain que, si nous ne l'eussions pas fait, nous aurions infailliblement tous péri ; et c'est pour sauver nos vies que nous aurions à supporter encore les mêmes labeurs et peut être aussi de plus considérables. Il ajouta : « Pourquoi, señores, parler de courage en ces circonstances? N'est-ce pas que Notre Seigneur est notre soutien véritable? Quand je pense aux nombreuses capitaineries d'ennemis qui nous ont entourés, quand je les vois s'escrimer avec leurs espadons et courir si près de nous, je ne puis considérer sans horreur — surtout au moment où l'on trancha la tête de la pauvre jument — à quel point nous étions en déroute et déjà perdus ; c'est alors que je connus plus que jamais votre grande résolution. Mais puisque le bon Dieu nous délivra d'un si grand péril, j'ai conçu l'espoir qu'il en serait de même à l'avenir ; je puis dire du reste qu'au milieu de tous ces dangers je ne me tenais pas personnellement en repos ; c'est au milieu de vous que vous avez pu m'y voir toujours engagé. (Il eut raison de le dire, car il est certain que dans toutes les rencontres il était des premiers à combattre.) J'ai voulu, señores, vous remettre en mémoire que, puisque le Seigneur a bien voulu nous préserver jusqu'ici, nous devons avoir l'espoir qu'il en sera toujours de même, attendu qu'à peine arrivons-nous dans un pays, nous prêchons aux habitants la sainte doctrine le mieux qu'il nous est possible et nous nous efforçons de détruire leurs idoles. Nous voyons du reste que ni Xicotenga ni ses bataillons ne se montrent déjà plus, parce que sans doute la crainte les empêche de venir, vu le grand mal que nous leur avons fait dans les dernières batailles et par suite de l'impossibilité de réunir leur monde, après avoir été mis trois fois en déroute. C'est pour cela que ma confiance en

Dieu et en mon patron saint Pierre me fait espérer que la guerre est finie dans cette province; vous voyez en effet que ceux de Cinpacingo, déjà pacifiés, nous apportent des vivres, tandis que nos voisins tout à l'entour restent paisibles dans leurs habitations. »

Cortès ajouta que, pour ce qui était de la destruction des navires, ce fut une mesure bien méditée; que s'il n'appela point quelques-uns d'entre eux au conseil qui la décida, comme il y avait appelé d'autres caballeros, ce fut par suite des vexations qu'ils lui causèrent à l'Arenal, circonstance regrettable qu'il eût voulu n'avoir pas à rappeler à leur souvenir; quant au conseil qu'ils lui donnaient actuellement, il ne différait pas de celui qu'ils lui donnèrent alors. « Mais, ajouta-t-il, veuillez bien considérer qu'il y a dans le campement grand nombre de caballeros qui pensent le contraire de ce que vous-mêmes demandez et conseillez; au surplus, le meilleur sera d'offrir à Dieu toutes choses et de les exécuter au mieux de son saint service. Quant à ce que vous avancez, señores, que jamais les guerriers les plus renommés de Rome n'entreprirent d'aussi hauts faits que les nôtres, vous dites certainement la vérité; à l'avenir, grâces à Dieu, on nous vantera dans l'histoire au delà de nos aïeux; mais, ainsi que je vous l'ai déjà dit, toutes nos actions sont guidées par la pensée de servir Dieu et notre Empereur don Carlos, dont la chrétienne justice s'ajoutera aux faveurs de la grande miséricorde du Seigneur auquel nous devrons de pouvoir accroître nos succès. Ce ne serait donc point, señores, chose bien judicieuse de faire un pas en arrière; car si les gens qui nous entourent et ceux que nous avons laissés comme amis derrière voyaient pareille reculade, les pierres et les rochers se soulèveraient contre nous; de même qu'ils nous prennent à présent pour dieux ou pour idoles, comme ils disent, ils nous juge-

raient alors comme des lâches et des gens de peu de valeur. Pour ce qui est de résider, comme vous dites, parmi nos alliés les Totonaques, soyez sûrs que s'ils nous voyaient revenir sans être arrivés à Mexico, ils s'attrouperaient contre nous, prenant pour motif que, comme nous les avons empêchés de payer tribut à Montezuma, les Mexicains tomberaient sur eux pour les mettre de nouveau à contribution, les maltraiter et même les obliger à nous faire la guerre; ce dernier résultat ne manquerait pas d'arriver, par suite de la crainte qu'ils ont d'être les victimes de Mexico. Il en résulte que, partout où nous croirions pouvoir compter sur des alliés, nous ne trouverions que des ennemis. Et Montezuma, que dirait-il en recevant la nouvelle de notre retraite? que penserait-il de nos paroles et de tout ce que nous lui aurions fait dire? Il serait obligé de prendre tout cela pour une raillerie et pour des jeux d'enfants. Donc, señores, mal par là-bas, pis encore plus loin! mieux vaut pour nous rester où nous sommes : c'est une belle plaine, bien peuplée, et notre camp y est dûment approvisionné : ici des poules, là de petits chiens; grâce à Dieu, rien ne fait défaut. Si nous avions du sel, qui est notre plus grand besoin, et des vêtements pour nous garantir du froid, que nous manquerait-il? Eu égard, señores, à ce que vous dites, — que depuis notre départ de l'île de Cuba il nous est mort cinquante-cinq soldats, de blessures, de faim, de froid, de maladie et de fatigue, et que nous sommes bien peu nombreux, et tous malades, et tous blessés, — sachez que Dieu nous rend aussi forts que si nous étions en grand nombre, et que, du reste, les guerres ont l'habitude de faire périr partout les hommes et les chevaux. Il est juste de dire aussi que nous avons bien souvent des vivres en abondance, et qu'au surplus nous n'avons pas entrepris la campagne pour rester en repos, mais bien pour nous

battre quand l'occasion s'en présenterait. Donc, señores, je demande en grâce que, puisque vous êtes des caballeros, vous fassiez le possible pour encourager ceux qui faiblissent; veuillez dorénavant vous défaire de la pensée du retour à Cuba et de revoir ce que vous y possédez; faisons en sorte de nous conduire en bons soldats, comme au surplus vous l'avez toujours fait; car, après Dieu qui est notre secours et notre appui, c'est de la force de nos bras que nous devons tout attendre. »

Après que Cortès leur eut tenu ce langage, les soldats auxquels il s'adressait n'en continuèrent pas moins leurs menées, disant que sans doute tout cela était fort bien dit, mais qu'il n'en était pas moins vrai que lorsque nous étions sortis de la Villa, notre intention avait été, comme elle était encore aujourd'hui, d'aller à Mexico; que cette ville passait pour être très-forte, très-peuplée de guerriers, tandis que de leur côté les Tlascaltèques disaient que ceux de Cempoal étaient pacifiques et n'avaient pas la réputation de ceux de Mexico; du reste, nous venions de courir de telles chances de perdre nos vies, que, si on nous livrait encore une autre bataille comme les dernières, la fatigue nous empêcherait de nous y tenir debout; et puis, quand même on ne nous attaquerait plus où nous étions, aller à Mexico leur paraissait une bien terrible entreprise; il fallait réfléchir mûrement aux ordres qui seraient donnés à ce sujet. Cortès leur répondit alors presque en colère que, comme le chantent les *romanceros*, il valait mieux mourir avec honneur que vivre déshonoré. Il ajouta enfin qu'au surplus tous les soldats qui le nommèrent capitaine général et lui conseillèrent de détruire les navires lui dirent en même temps à haute voix qu'il ne prît aucun souci des sourdes menées, ni de pareils discours, et qu'avec l'aide de Dieu et notre bon ac-

cord, nous fussions toujours prêts à faire ce qu'il conviendrait.

Cela dit, les conférences prirent fin. Il est vrai qu'on murmurait encore contre Cortès et qu'on le maudissait, de même que nous tous qui lui donnions conseil, non moins que les alliés de Cempoal qui nous avaient indiqué cette route; ils se livraient encore à bien des conversations répréhensibles ; mais les circonstances les faisaient passer inaperçues, et d'ailleurs tous obéissaient parfaitement.

Je cesserai de parler de toutes ces choses, et je dirai comme quoi les vieux caciques de la capitale de Tlascala envoyèrent encore des émissaires à leur capitaine général Xicotenga, pour qu'en aucun cas il ne nous attaquât, qu'il allât en paix nous rendre visite et qu'il nous apportât des vivres, attendu qu'ainsi l'ordonnaient tous les caciques et principaux personnages de la province et de Guaxocingo. On fit savoir en même temps à tous les capitaines qui étaient avec lui qu'en toute question où il ne s'agirait pas de traiter de la paix, on lui refusât obéissance. Il fallut lui faire parvenir ce message par trois fois différentes, car on sut qu'il ne voulait point obéir et qu'il était résolu à tomber de nuit sur notre camp, ayant réussi à réunir vingt mille hommes dans ce but; et comme il était fort orgueilleux et très-entêté, il se refusa absolument, cette fois comme toujours, à obéir aux ordres qu'on lui adressait. Ce qu'il fit à ce propos je le vais dire à la suite.

CHAPITRE LXX

Comme quoi le capitaine Xicotenga avait sous la main vingt mille guerriers de choix pour tomber sur notre camp, et de ce que l'on fit à ce sujet.

Maceescaci, Xicotenga, le vieux, et la plupart des caciques de la capitale de Tlascala envoyèrent donc dire quatre fois à leur capitaine qu'il ne fallait plus nous traiter en ennemis, mais venir nous parler pacifiquement, puisqu'il se trouvait non loin de notre camp. On enjoignit également aux autres capitaines qui étaient avec lui de ne pas le suivre autrement que pour l'accompagner à des conférences sur la paix. Mais, comme Xicotenga était d'un mauvais caractère, entêté et orgueilleux, il résolut de nous envoyer quarante Indiens porteurs de poules, de pains et de fruits, quatre vieilles Indiennes, pauvrement accoutrées, beaucoup de résine de copal et des plumes de perroquet. Nous pûmes croire que les Indiens porteurs étaient sincèrement pacifiés. En arrivant à notre camp, ils encensèrent Cortès et, sans se livrer aux humiliations obséquieuses dont ils ont l'habitude, ils lui dirent : « Le capitaine Xicotenga vous envoie ceci pour que vous le mangiez, si vous êtes des *teules*, comme le prétendent les gens de Cempoal; si vous aimez les sacrifices, prenez ces quatre femmes pour les sacrifier, et mangez leur chair avec leur cœur; comme nous ne savons pas quelles sont vos pratiques, nous n'avons point voulu les sacrifier nous-mêmes devant vous. Si vous êtes des hommes, mangez des poules, du pain et du fruit; si vous êtes des *teules* bienfaisants, vous avez là du copal et des plumes de perroquet pour que vous fassiez votre sacrifice. » Cortès leur répondit, au moyen de nos interprètes, qu'il leur avait

déjà mandé qu'il voulait la paix, qu'il ne venait pas faire la guerre, mais qu'il se présentait au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, en qui nous croyons et que nous adorons, et de la part de l'Empereur don Carlos, dont nous sommes les vassaux, pour les prier de ne plus massacrer ni sacrifier aucun homme, comme c'était leur habitude ; que nous étions tous de chair et d'os comme eux-mêmes et non des dieux, mais des chrétiens n'ayant pas la coutume de tuer nos semblables ; que si nous voulions tuer, nous aurions eu bien des occasions d'exercer notre cruauté sur leurs personnes, toutes les fois qu'ils sont venus nous attaquer de jour comme de nuit ; quant aux vivres qu'ils apportaient, nous leur en avions de la reconnaissance, espérant qu'ils ne seraient pas plus fous qu'ils n'avaient été jusqu'ici et qu'ils se décideraient à vivre en paix avec nous.

Or il paraît que ces Indiens qu'envoya Xicotenga avec des vivres étaient des espions chargés d'examiner nos demeures, les entrées, les sorties et tout ce qu'il y avait dans notre campement : les provisions, les chevaux, l'artillerie, le nombre d'hommes que pouvait tenir chaque maison. Ils restèrent ce jour-là et la nuit suivante, les uns allant avec des messages voir Xicotenga, et les autres revenant au camp. Nos amis de Cempoal fixèrent sur eux leur attention et devinèrent la vérité. Ils pensèrent que ce n'était pas chose habituelle de voir ainsi nos ennemis nuit et jour dans le camp, sans qu'il y eût à cela quelque motif, et que certainement c'étaient là des espions. On crut donc devoir s'en méfier, d'autant plus que, lorsque nous fûmes à Cinpacingo, les vieillards de ce village avaient dit à nos alliés de Cempoal que Xicotenga était prêt pour tomber avec un grand nombre de guerriers, pendant la nuit, sur notre campement, dans l'espoir de nous surprendre. Les gens de Cempoal prirent alors la confidence pour une rail-

lerie et pour une sorte de bravade, et comme d'ailleurs ils ne voyaient pas là l'ombre d'une certitude, ils ne crurent pas devoir le dire à Cortès ; mais doña Marina, l'ayant su, s'empressa de le lui raconter. Cortès voulut alors éclaircir la chose. Dans ce but, il prit à part deux Tlascaltèques qui lui paraissaient animés de plus de probité. Ils confessèrent qu'ils étaient en effet des espions de Xicotenga et ils dirent à quelle fin ils étaient venus. Cortès les fit mettre en liberté, mais il en prit deux autres qui confessèrent qu'ils étaient des espions ; deux autres encore dirent ni plus ni moins la même chose : ils assurèrent même que Xicotenga n'attendait que leur réponse pour tomber sur nous la nuit suivante avec toutes ses capitaineries.

Après cette découverte, Cortès en répandit la nouvelle par tout le camp, pour que nous fussions bien sur le qui-vive, avec la certitude que l'ennemi viendrait ainsi qu'il se l'était proposé. Puis il fit prendre dix-sept Indiens parmi ces espions ; il ordonna qu'on coupât le poignet à certains d'entre eux, à d'autres seulement les pouces, et nous les renvoyâmes, ainsi amputés, à leur capitaine Xicotenga, en leur disant que, pour les punir de leur hardiesse à venir chez nous avec de pareilles intentions, on se contentait quant à présent de leur faire subir ce châtiment ; qu'ils allassent annoncer à leur chef qu'il pouvait venir quand il voudrait, de jour ou de nuit, que nous l'attendrions pendant deux jours ; mais que, s'il ne venait point dans ce délai, nous irions le chercher dans son propre camp, où, du reste, nous aurions été les attaquer déjà et les détruire, si nous n'en avions pas été empêchés par l'amitié que nous leur portions ; qu'ils cessassent enfin de faire des folies, et se résolussent à la paix. On assure que Xicotenga allait partir avec tout son monde pour tomber nuitamment sur nous, lorsqu'arrivèrent les In-

diens amputés des poignets et des doigts. Les voyant ainsi faits, il en fut ébahi et il en demanda la raison. Quand on lui eut expliqué ce qui était arrivé, il perdit beaucoup de son assurance et de sa superbe. Il faut dire aussi qu'une capitainerie entière s'était enfuie du camp, après avoir eu des querelles avec lui, à propos des batailles précédentes. Voyons ce qui arriva après cela.

CHAPITRE LXXI

Comme quoi les personnages qu'on avait envoyés pour traiter de la paix arrivèrent à notre camp; du discours qu'ils nous adressèrent, et de ce qui se passa encore.

Nous étions dans notre camp, ignorant qu'on devait venir nous parler de paix et la désirant outre mesure : nous nous occupions à mettre nos armes en état, et à faire des flèches, chacun donnant ses soins à ce qui lui était le plus nécessaire en approvisionnements de guerre. En ce moment arriva en toute hâte un de nos éclaireurs pour annoncer que par la route principale de Tlascala plusieurs Indiens et Indiennes venaient avec des fardeaux; que sans dévier de leur route ils marchaient vers notre camp; que du reste son camarade qui courait avec lui la campagne s'était placé en observation pour voir où ils se dirigeaient. Sur ce, le camarade lui-même se présenta, assurant que les gens annoncés étaient près de là, venant droit au point où nous étions, en faisant de temps à autre de petites haltes. Cortès et nous tous nous réjouîmes de ces nouvelles, parce que nous les crûmes avant-courrières de paix, ce qui fut en effet la réalité. Cortès prescrivit qu'on ne manifestât pas d'émotion, et qu'on s'enfermât dans les cabanes sans rien dire. Tout aussitôt quatre person-

nages, qui étaient chargés de traiter de la paix au nom des vieux caciques, se détachèrent du groupe des porteurs en faisant des signes pacifiques qui consistent à tenir la tête basse. Ils vinrent droit à la demeure de Cortès ; ils s'appuyèrent des mains sur le sol et baisèrent la terre ; ils exécutèrent ensuite trois révérences, firent brûler leur copal et dirent que tous les caciques de Tlascala, tous les vassaux et alliés, leurs amis et leurs confédérés, venaient se soumettre à l'amitié et aux conditions de paix de Cortès et de ses frères les *teules* qui étaient avec lui, nous priant de leur pardonner de n'être pas venus tout d'abord pacifiquement au-devant de nous, et de nous avoir fait la guerre ; ils avaient agi ainsi, parce qu'ils tenaient pour certain que nous étions amis de Montezuma et des Mexicains, lesquels sont leurs ennemis mortels depuis des temps très-reculés ; cette idée leur était venue, du reste, en voyant que plusieurs vassaux et tributaires des Mexicains marchaient avec nous, ce qui leur avait fait penser que nous voulions entrer dans leur pays en les trompant traîtreusement, comme leurs ennemis en avaient l'habitude, pour voler leurs fils et leurs femmes ; c'était cela qui les avait empêchés de croire aux paroles des messagers que nous leur avions envoyés. D'ailleurs les premiers Indiens qui avaient marché contre nous aussitôt après notre entrée dans leur pays, n'obéirent nullement à leurs ordres, mais bien aux conseils des Chontales Estomies, gens peu civilisés, sorte de coureurs des bois, qui, nous voyant en si petit nombre, eurent l'espoir de se saisir de nous et de nous amener prisonniers à leurs seigneurs, pour en obtenir des faveurs. Les messagers ajoutèrent que maintenant ils venaient demander pardon pour leur hardiesse, avec promesse que chaque jour ils enverraient plus de provisions qu'ils n'en apportaient aujourd'hui ; du reste ils nous priaient de recevoir ce pré-

sent avec le même bon vouloir qui le leur avait fait envoyer : dans deux jours le capitaine Xicotenga viendrait avec d'autres caciques ; il donnerait alors plus d'explications sur le prix que tout Tlascala attachait à notre bonne amitié. Quand ils eurent achevé ce discours, ils courbèrent la tête, appliquèrent les mains sur le sol et baisèrent la terre.

Cortès, au moyen de nos interprètes, leur parla en affectant une certaine gravité et quelque irritation, disant qu'il y avait bien des raisons pour ne pas les écouter et pour ne point contracter amitié avec eux ; que depuis notre entrée dans leur pays, nous leur avions proposé la paix, leur donnant l'assurance de les aider contre leurs ennemis de Mexico ; qu'ils ne voulurent point nous croire ; qu'ils prétendirent tuer nos envoyés, et, non contents de cela, nous attaquèrent trois fois, même de nuit, employant contre nous des espions et des embûches ; au milieu de leurs attaques, nous aurions pu leur tuer beaucoup de monde et nous ne l'avions point voulu, éprouvant même du regret pour ceux qui avaient péri, quoiqu'à eux seuls en revînt toute la faute ; du reste, nous avions résolu d'aller les trouver dans les lieux mêmes où se tenaient les vieux caciques ; mais puisqu'ils demandaient la paix de la part de cette province, notre général les recevait au nom de son seigneur et Roi, les remerciant pour les provisions qu'ils apportaient.

Cortès leur ordonna alors d'aller sur-le-champ inviter leurs supérieurs à venir ou à envoyer des gens plus autorisés pour traiter de la paix ; s'ils ne se montraient pas empressés à obéir, nous porterions la guerre dans leur propre résidence. Il leur fit aussi donner des verroteries bleues pour leurs caciques, comme un gage de paix, les avertissant que quand ils viendraient à notre camp, ce devrait être de jour et non de nuit, sans quoi nous les

tuerions. Cela dit, les quatre messagers se mirent en route. Ils laissèrent dans quelques maisons éloignées du camp les Indiennes qu'ils avaient amenées pour faire le pain, cuire les poules et pour le reste du service. Ils en firent autant de vingt Indiens porteurs d'eau, et désormais on nous apporta régulièrement à manger. Lorsque nous vîmes cette conduite qui témoignait de la réalité de leurs intentions pacifiques, nous rendîmes grâces à Dieu. Cela arriva du reste quand nous étions, autant qu'on se le pourra figurer, maigres, fatigués et mécontents de la guerre, incertains du dénoûment qui en serait la suite.

En ce qui regarde le sujet des derniers chapitres, le chroniqueur Gomara dit que Cortès gravit des monticules pour apercevoir le village de Cinpacingo ; mais moi j'affirme que ce village était situé près de notre camp et qu'il eût fallu que n'importe quel soldat fût bien aveugle pour ne pas le voir bien clairement s'il en avait envie. Il dit aussi que les hommes voulurent se soulever contre Cortès, et bien d'autres choses dont je ne ferai pas mention pour ne pas dépenser mes paroles en vain, car il avoue simplement qu'on le lui a dit ainsi. J'affirme que jamais capitaine au monde ne fut mieux écouté que Cortès, ainsi qu'on le verra bien par la suite ; que la pensée de lui désobéir n'était venue à personne depuis que nous étions dans le cœur du pays, en exceptant l'événement de l'Arenal. Quant au discours dont j'ai parlé dans le chapitre qui précède, il faut le comprendre dans le sens d'un conseil que l'on croyait raisonnable, et nullement comme chose dite dans un autre but ; car, en toute circonstance, l'obéissance fut sincère et très-loyale. Et puis, il n'est pas surprenant que, dans une si dure campagne, certains bons soldats se hasardassent à donner un conseil à leur capitaine, surtout en se voyant exténués comme nous l'étions. Et cependant, qui lira l'histoire de Gomara croira

qu'il dit la vérité, tant il emploie d'éloquence pour tout conter, quoique ce soit le contraire de ce qui arriva. Nous en resterons là, et je dirai ce qui nous advint bientôt avec des messagers que le grand Montezuma nous envoya.

CHAPITRE LXXII

Comme quoi des envoyés de Montezuma, grand seigneur de Mexico, arrivèrent à notre camp ; du présent qu'ils apportèrent.

Dieu Notre Seigneur ayant employé sa grande miséricorde à permettre que nous fussions vainqueurs dans les batailles de Tlascala, la renommée fit voler nos hauts faits dans toutes ces contrées. Le grand Montezuma en fut donc instruit dans sa belle ville de Mexico, et si auparavant on nous avait tenus pour *teules*, comparables aux idoles, à présent on élevait plus haut encore notre réputation de puissants guerriers. On était en admiration dans tout le pays en considérant qu'étant si peu nombreux, tandis que les Tlascaltèques étaient si fortement organisés, nous eussions pu les vaincre d'abord et leur accorder ensuite une paix honorable. De sorte que Montezuma, grand seigneur de Mexico, soit bonté naturelle, soit crainte de nous voir prendre le chemin de sa capitale, envoya à Tlascala et à notre camp cinq personnages de distinction pour nous souhaiter la bienvenue et nous dire qu'il avait éprouvé une grande joie à la nouvelle de la victoire que nous avions remportée sur tant de guerriers ennemis. Il envoyait un présent d'une valeur d'environ mille piastres d'or, en joailleries fort riches et diversement gravées, accompagnées de vingt charges de fines étoffes de coton.

Il faisait dire qu'il voulait être le vassal de notre grand

Empereur et qu'il se réjouissait de nous voir si près de sa capitale, à cause des bons sentiments qui l'animaient envers Cortès et tous les *teules* ses frères qui étions avec lui; que Cortès voulût dire combien nous désirions qu'il nous payât en tribut, chaque année, pour notre grand Empereur; qu'on le donnerait en or, en argent, en joailleries et en étoffes, à la condition que nous n'irions point à Mexico; ce qui ne voulait pas dire qu'il désirait notre départ, attendu qu'il nous recevrait de grand cœur; mais, considérant combien son pays était stérile et scabreux, il regretterait beaucoup nos fatigues s'il nous y voyait engagés, tandis qu'il serait dans l'impossibilité de porter remède à tous ces inconvénients aussi bien qu'il en aurait le désir.

Cortès lui répondit qu'il le remerciait de sa bonne volonté, du présent qu'il envoyait et de l'offre qu'il faisait de payer tribut à Sa Majesté. Il pria ensuite les messagers de ne pas partir avant d'être allés à la capitale de Tlascala; c'était là qu'il les expédierait, tandis qu'on pourrait voir le résultat de nos batailles. Il ne lui était pas possible d'ailleurs de s'occuper en cet instant de leur donner sa réponse, parce qu'il s'était purgé la veille avec une sorte de petites pommes qu'il avait apportées de Cuba et qui sont excellentes pour qui sait en faire bon usage. Je laisserai cela et je dirai ce qui se passa encore dans notre camp.

CHAPITRE LXXIII

Comme quoi Xicotenga, capitaine général de Tlascala, vint traiter de la paix ; de ce qu'il nous dit et de ce qui advint.

Tandis que Cortès était en conférence avec les ambassadeurs de Montezuma et qu'il désirait se reposer, parce

qu'atteint de fièvres il s'était purgé la veille, on vint lui dire que le capitaine Xicotenga arrivait avec un grand nombre de caciques et de capitaines; qu'ils apportaient des couvertures et des étoffes blanches et rouges, je veux dire moitié blanches, moitié rouges, parce que telles étaient les couleurs de sa livrée. Son maintien était très-pacifique et les personnages distingués qui lui tenaient compagnie n'étaient pas moins de cinquante. Arrivé en présence de Cortès, il lui fit ses très-respectueuses révérences, selon l'usage du pays, et il donna l'ordre de brûler du copal en abondance. Cortès le fit asseoir près de lui avec beaucoup d'amabilité.

Xicotenga lui dit qu'ils venaient de la part de son père, de Maceescaci et de tous les caciques et sujets de la république de Tlascala, pour nous prier de les admettre dans notre amitié; ils voulaient du reste jurer obéissance à notre seigneur et Roi et nous demander pardon pour avoir pris les armes et combattu contre nous; s'ils avaient agi ainsi, c'est parce qu'ils ignoraient qui nous étions, ayant tenu pour certain que nous venions de la part de leur ennemi Montezuma, dont les troupes avaient souvent recours à des ruses et à des tromperies pour entrer dans leur pays, les voler, les mettre à sac, résultat dont ils se crurent menacés lors de notre arrivée; c'est pour cela qu'ils s'étaient efforcés de défendre leurs personnes et leur patrie, chose qu'ils ne pouvaient faire sans livrer bataille; étant très-pauvres, il leur était impossible de se procurer de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, des étoffes de coton, ni même du sel pour leurs aliments, parce que Montezuma ne leur permettait pas de sortir de leur pays pour aller acquérir ces objets; s'il était vrai que leurs aïeux eussent possédé quelque or et quelques pierres de valeur, tout avait été livré à Montezuma en gage de paix ou d'armistice, pour obtenir de ne

pas être massacrés, et cela, à des époques fort éloignées de la présente; il en résultait qu'aujourd'hui ils n'avaient rien à donner; que Cortès le leur pardonnât, la pauvreté de leurs ressources, et non leurs sentiments, les empêchant seule de mieux faire. Xicotenga et les autres chefs se plaignirent beaucoup de Montezuma et de ses alliés qui tous étaient contre eux et leur faisaient la guerre; ils dirent que jusqu'à présent on s'était bien défendu; qu'ils avaient voulu se défendre de même contre nous, mais qu'ils n'avaient pas obtenu de résultat, malgré leur triple attaque au moyen de tous leurs guerriers; que nos personnes étant invincibles et eux l'ayant reconnu, ils voulaient être nos alliés et les vassaux du grand Empereur don Carlos, certains qu'étant à nos côtés, leurs personnes, leurs femmes et leurs fils seraient en sûreté; qu'alors ils ne seraient pas continuellement en sursaut au sujet des traîtres Mexicains. Il ajouta beaucoup d'autres paroles tendant à nous offrir leur ville et leurs personnes.

Xicotenga avait une stature élevée, de larges épaules, le corps bien fait, le visage ovale, les joues creuses et néanmoins dénotant la santé; il paraissait avoir trente-cinq ans et son maintien était grave. Cortès le remercia vivement, lui faisant gracieux accueil et lui disant qu'il les recevait pour nos alliés et pour vassaux de notre Roi et seigneur. Xicotenga repartit qu'il nous priait d'aller à la ville, parce que tous les vieux caciques et les papes nous attendaient avec des préparatifs de réjouissance. Cortès lui promit d'y aller bientôt, ajoutant qu'il partirait même tout de suite s'il n'avait à s'occuper maintenant de ses affaires avec le grand Montezuma; qu'il se mettrait en route aussitôt qu'il en aurait fini avec les messagers. Cortès ne voulut pas terminer l'entretien sans parler des combats qu'ils lui avaient livrés de jour et de

nuit, et à ce propos il prit un ton un peu aigre et donna à son maintien un aspect plus grave; mais il ajouta qu'il pardonnait le passé puisqu'il n'avait plus de remède; que du reste ils voulussent bien remarquer que la paix que nous concédions devait être durable et non exposée aux changements, étant bien entendu que, s'ils se conduisaient autrement, il les ferait périr et détruirait leur ville, toutes paroles sur la paix devenant alors inutiles, tandis que la guerre serait sans merci. Xicotenga et les personnages qui étaient avec lui, ayant entendu ces paroles, répondirent tous d'une voix que la paix serait durable et sincère et qu'ils étaient tout prêts à rester en otage pour la garantir. D'autres paroles furent échangées entre Cortès, Xicotenga et la plupart des personnages présents, et, en finissant, on leur donna des verroteries vertes et bleues pour le vieux Xicotenga, pour lui, le jeune, et pour la plupart des caciques. Cortès les pria de dire qu'il ne tarderait pas à aller à leur capitale. Tout cela — conférences et offres mutuelles — se passait devant les ambassadeurs mexicains, qui virent à regret ces ouvertures de paix, bien persuadés qu'il n'en résulterait rien de bon pour eux. Lorsque Xicotenga eut pris congé, les envoyés de Mexico dirent à Cortès en souriant qu'il aurait tort d'accorder aucun crédit à ces offres de paix faites par les Tlascaltèques; que c'étaient là plaisanteries, paroles de traîtres et de menteurs, auxquelles il ne devait nullement ajouter foi; que tout cela était fait afin que, nous tenant dans leur ville, ils pussent sans rien risquer nous attaquer et nous détruire; qu'il fallait nous souvenir du nombre de fois qu'ils avaient tenté, avec toutes leurs forces, de nous massacrer; que, ne l'ayant pas pu et le résultat ayant été de s'en retourner avec beaucoup de morts et de blessés, ils voulaient maintenant s'en venger en simulant une paix. Cortès répondit

alors, sur un ton de crânerie, qu'il était au-dessus de ces trahisons dont ils parlaient et que, cela fût-il vrai, il ne pourrait que s'en réjouir pour l'occasion qu'ils lui donneraient de les châtier en leur ôtant la vie; que peu lui importait qu'on l'attaquât de jour, de nuit, en rase campagne ou dans la ville; que l'une de ces tentatives ne le gênerait pas plus que l'autre, et que c'était précisement pour savoir si on lui disait vrai qu'il se décidait résolûment à aller à la ville. Lorsque les ambassadeurs virent cette détermination, ils nous prièrent d'attendre encore six jours dans le camp, parce qu'ils voulaient envoyer deux des leurs à leur maître Montezuma, assurant qu'ils pouvaient être de retour, avec la réponse, dans les six jours demandés. Cortès le promit, parce que, d'abord, ainsi que je l'ai dit, il était atteint de fièvres, et ensuite, comme ces ambassadeurs lui avaient parlé de trahison, bien qu'il eût feint de n'en faire aucun cas, il s'était pris à penser que, si par aventure c'était la vérité, il serait bon de s'assurer davantage de la sincérité de la paix promise, les circonstances étant telles qu'il valait bien la peine d'y réfléchir mûrement. Il lui revint alors à l'esprit que, depuis la Villa Rica de la Vera Cruz, il avait procédé par la paix, laissant derrière nous des villages amis et confédérés. Il crut donc opportun d'écrire à Juan de Escalante, qui était resté à la Villa, chargé de terminer la forteresse et de commander environ soixante soldats vieux et malades qu'on avait laissés en ce lieu. Dans ses lettres, il faisait savoir les grandes faveurs dont Notre Seigneur Jésus-Christ nous avait honorés dans les batailles et rencontres victorieuses qui avaient été notre lot depuis notre entrée dans la province de Tlascala, dont les habitants demandaient aujourd'hui la paix; qu'ils rendissent tous grâces à Dieu; qu'ils prissent bien soin d'être toujours favorables aux villages de nos alliés les

Totonaques, et qu'on lui envoyât, par des moyens rapides, deux jarres de vin qu'on avait enterrées dans un point bien marqué de leurs logements; qu'on envoyât aussi des hosties apportées de l'île de Cuba, parce que celles que nous avions prises avec nous étaient déjà finies. Ces lettres causèrent une grande joie dans la Villa. Escalante y répondit en nous instruisant de ce qui était arrivé près de lui, et tout nous parvint très-rapidement. En ces jours-là, nous élevâmes dans notre camp une croix très-haute et luxueusement fabriquée. Cortès donna l'ordre aux Indiens de Cinpacingo et à ceux qui étaient autour de nous de blanchir un temple et de le mettre en bon état.

Mais cessons de parler de tout cela et revenons à nos amis les caciques de Tlascala, lesquels, voyant que nous ne nous décidions pas à aller chez eux, venaient à notre camp avec des poules et des *tunas*, dont c'était la saison. Chaque jour du reste ils nous gratifiaient des provisions qu'ils avaient, nous les offrant de bon cœur et ne voulant rien accepter en retour, quoiqu'on le leur proposât. Au surplus, ils ne cessaient pas de prier Cortès d'aller avec eux à la ville; mais, comme nous attendions les Mexicains pendant les six jours promis, au moyen de douces paroles il faisait prendre patience aux Tlascaltèques. Alors que le terme expirait, six personnages de grande distinction arrivèrent de Mexico, porteurs d'un riche présent envoyé par Montezuma. Sa valeur dépassait trois mille piastres d'or, en riches joailleries diversement façonnées, deux cents pièces d'étoffes enjolivées de plumes et de différents dessins. Les envoyés dirent à Cortès, en le lui présentant, que leur seigneur Montezuma se réjouissait de notre bonne fortune; qu'il nous priait de n'aller en aucun cas avec les Tlascaltèques à leur capitale; que nous n'eussions point confiance en eux, car on voulait sûrement nous entraîner pour nous voler or et étoffes, attendu

qu'ils étaient si gueux qu'une bonne étoffe de coton n'était pas à leur portée; du reste, il leur suffirait de nous savoir les amis de Montezuma, de qui nous recevions cet or, ces bijoux et ces étoffes, pour qu'ils eussent mieux encore le désir de nous dépouiller. Cortès reçut le présent d'un air joyeux, disant qu'il s'en trouvait honoré et qu'il le payerait en bons offices; que si du reste on s'apercevait que les Tlascaltèques pensaient réellement à ce dont Montezuma nous avertissait, nous le leur ferions payer par la perte de leurs existences; « mais, ajouta Cortès, je sais qu'ils ne commettront aucune vilenie et, malgré tout, je veux voir ce qu'ils feront ».

On en était là, lorsqu'arrivèrent plusieurs autres messagers de Tlascala pour dire à Cortès que les vieux caciques de la capitale de la province étaient là qui venaient le visiter, lui et nous tous, dans nos établissements et dans nos cabanes, pour nous emmener à la ville. A cette nouvelle, Cortès pria les envoyés mexicains d'attendre encore trois jours les dépêches qu'il devait envoyer à leur maître, parce que tout son temps était actuellement absorbé par le soin de terminer la guerre et les négociations relatives à la conclusion de la paix. Les ambassadeurs promirent d'attendre. Ce que les vieux caciques dirent à Cortès, nous allons le raconter à la suite.

CHAPITRE LXXIV

Comme quoi les vieux caciques de Tlascala vinrent à notre camp pour prier Cortès et nous tous de ne plus tarder d'aller à la ville, et ce qui arriva à ce sujet.

Voyant que nous n'allions pas à Tlascala, les vieux caciques de la province convinrent de faire eux-mêmes le

voyage, les uns en litière, les autres en hamac, portés sur les épaules des Indiens; quelques-uns marcheraient à pied. Ces personnages étaient ceux-là mêmes que j'ai déjà nommés : Maceescaci, le vieux Xicotenga, qui était aveugle, Guaxolacima, Chichimecatecle et Tecapaneca, de Topeyanco. Ils arrivèrent à notre camp en nombreuse compagnie d'hommes de distinction. Ils s'humilièrent devant Cortès et devant nous tous en faisant trois révérences; ils brûlèrent du copal, appliquèrent les mains sur le sol et baisèrent la terre. Puis Xicotenga, le vieux, prit la parole en ces termes :

« *Malinche*, *Malinche*, déjà plusieurs fois nous t'avons fait prier de nous pardonner de t'avoir déclaré la guerre; nous t'avons aussi exposé les raisons qui excusent notre conduite, en t'affirmant surtout qu'en agissant ainsi nous pensions nous défendre contre le malfaisant Montezuma et ses forces considérables, car nous vous prenions tous pour des hommes de sa bande et ses confédérés. Mais si nous avions su ce dont nous ne pouvons plus douter aujourd'hui, j'assure que non-seulement nous aurions marché à votre rencontre chargés de provisions, mais encore que nous eussions balayé les chemins par où vous passiez; nous nous fussions même transportés au-devant de vous jusqu'à la mer, où vous aviez vos habitations, c'est-à-dire vos navires. Maintenant que vous nous avez pardonné, ce que nous venons vous demander, moi et tous ces caciques, c'est que vous veniez à l'instant avec nous à notre capitale; nous vous y ferons part de ce que nous possédons et nous mettrons à votre service nos personnes et nos biens. Et, vois-tu bien, Malinche, ne décide pas autre chose que de t'en venir tout de suite avec nous, car nous craignons que ces Mexicains ne te disent quelques-unes de ces faussetés, de ces mensonges qu'ils ont coutume d'avancer quand ils parlent de

nous; mais ne les crois pas, ne les écoute point; ils sont faux en tout ce qu'ils disent. Nous ne serions du reste pas surpris que telle fût la cause qui t'a empêché de venir dans notre capitale. »

Cortès répondit d'un ton joyeux que, bien des années avant de venir dans ce pays, nous avions appris qu'ils étaient bons; nous étions donc tombés dans l'ébahissement en voyant qu'ils ne cessaient de nous faire la guerre; que du reste les Mexicains ici présents attendaient nos dépêches pour leur seigneur Montezuma; que, relativement à leur invitation d'aller tout de suite à leur capitale, et pour ce qui regardait les provisions qu'ils avaient soin de nous fournir, nous en témoignions notre grande reconnaissance, en faisant la promesse de le leur rendre en bons offices; que du reste nous nous serions déjà transportés à la ville, si nous avions eu à notre disposition des hommes pour traîner les *tepustles* (c'est ainsi qu'on appelait les bombardes). En entendant ces paroles, les Tlascaltèques en éprouvèrent tant de joie qu'elle apparaissait sur leurs visages; ils s'empressèrent de dire à Cortès : « Comment! c'est cela qui t'a empêché, et tu ne l'as pas dit? » Et, en moins d'une demi-heure, ils amenèrent environ cinq cents Indiens porteurs. Aussi, le lendemain de bonne heure, nous mîmes-nous en route pour la capitale de Tlascala, en faisant régner le plus grand ordre dans l'artillerie, les chevaux, les escopettes, les arbalètes et tout le reste, comme nous en avions l'habitude. Cortès avait prié les messagers de Montezuma de venir avec nous, pour voir où aboutiraient nos affaires avec Tlascala, en promettant de les dépêcher de cette ville. Il était convenu d'ailleurs qu'ils resteraient dans nos quartiers, afin qu'ils ne fussent pas exposés à recevoir quelque injure, ainsi que leur méfiance des Tlascaltèques le leur faisait craindre.

Avant de passer outre, je veux dire comme quoi, dans tous les villages que nous avions déjà traversés et dans d'autres où l'on avait de nos nouvelles, on appelait Cortès « Malinche, » et c'est du reste ainsi que je l'appellerai moi-même désormais, à propos de toutes les conférences que nous aurons avec les Indiens, tant dans cette province que dans la ville de Mexico. Je ne l'appellerai Cortès que dans les circonstances où il conviendra de le faire. Le motif qui lui fit appliquer ce nom, c'est que, comme notre interprète doña Marina était toujours avec lui, surtout lorsqu'il venait des ambassadeurs ou des messagers de caciques, comme aussi c'était elle qui transmettait tous les discours en langue mexicaine, pour cette raison on s'habitua à appeler Cortès : le capitaine de Marina, et bientôt, par corruption, on le nomma « Malinche ». Ce même nom fut appliqué à un certain Juan Perez de Arteaga, habitant de Puebla, parce qu'il était toujours dans la compagnie de doña Marina et de Geronimo de Aguilar, pour apprendre la langue. Ce fut le motif qui le fit appeler Juan Perez Malinche; car nous n'avons su que depuis deux ans son véritable nom d'Arteaga. J'ai voulu faire mention de cette particularité, quoique cela ne fût pas bien nécessaire, afin qu'on comprît à l'avenir le nom de Cortès, quand on l'appellera Malinche.

Je veux dire aussi que depuis que nous arrivâmes au pays de Tlascala jusqu'à notre entrée dans sa capitale, il se passa vingt-quatre jours. Nous y entrâmes le 23 septembre 1519. Passons à un autre chapitre où je dirai ce qui nous y advint.

CHAPITRE LXXV

Comment nous fûmes à la ville de Tlascala et ce que firent les vieux caciques; d'un présent qu'on nous offrit, et comme quoi ils nous présentèrent leurs filles et leurs nièces, et de ce qui arriva encore.

Lorsque les caciques virent que nos équipages commençaient à cheminer vers la capitale, ils prirent les devants, afin de donner leurs ordres et de veiller à ce que tout fût prêt pour nous recevoir et nos logements ornés de rameaux. Nous n'étions plus qu'à un quart de lieue de la ville, lorsque ces mêmes caciques vinrent au-devant de nous, amenant avec eux leurs filles et leurs nièces, entourés d'un grand nombre de personnages distingués disposés par groupes de parenté, de catégories et de districts; car il y avait dans la province quatre districts différents, sans compter ceux de Tecapaneca, seigneur de Topeyanco, qui en formaient cinq. Là se pressaient les citoyens des différents lieux, se distinguant par la variété de leurs costumes, lesquels, quoiqu'étant de tissu de *nequen*, étaient de bonne qualité et de dessins remarquables. Pour ce qui est du coton, il leur était impossible de s'en procurer. Bientôt arrivèrent les papes de toute la province. Ils étaient fort nombreux, à cause de la grande quantité de temples qu'ils possédaient, sous la dénomination de *cues*, pour l'adoration des idoles et pour leurs sacrifices. Ces papes portaient des cassolettes allumées, au moyen desquelles ils nous parfumèrent tous. Quelques-uns d'entre eux étaient couverts de vêtements blancs très-longs, en forme de surplis, avec des capuchons qui simulaient ceux de nos chanoines. Leurs cheveux étaient longs et tellement emmêlés qu'on n'eût pu

les séparer autrement qu'en les coupant; le sang qui en découlait sortait aussi de leurs oreilles, dénotant qu'ils avaient fait des sacrifices ce jour-là même. Les ongles de leurs doigts étaient très-longs. En nous voyant, ils baissèrent la tête en signe d'humilité. Nous entendîmes dire que ces papes passaient pour être religieux et de bonne conduite.

Plusieurs personnages de distinction s'étaient rangés à côté de Cortès pour lui faire honneur. A notre entrée dans la ville, les Indiens et Indiennes, qui s'empressaient pour nous voir, étaient de gai visage et si nombreux qu'ils ne tenaient plus dans les rues et sur les terrasses des maisons. Ils apportaient environ vingt bouquets formés de roses du pays et d'autres fleurs odorantes de couleur variée; on les offrit à Cortès et à plusieurs d'entre nous qui leur parurent des chefs, surtout à nos cavaliers. Nous arrivâmes à de grandes places autour desquelles étaient disposés nos logements. Xicotenga, le vieux, et Maceescaci prirent Cortès par la main et le firent entrer dans les maisons. Ils y avaient disposé pour chacun de nous, conformément à leurs usages, des sortes de lits formés de nattes et d'étoffes d'aloès. Nos amis de Cempoal et de Cocotlan se logèrent aussi près de nous. Cortès donna l'ordre de placer les messagers mexicains à côté de son appartement. Quoique, en arrivant, nous eussions reconnu que nous ne pouvions douter du bon vouloir des Tlascaltèques, ainsi que de leur désir de paix, nous n'abandonnâmes pas pour cela le soin d'être sur nos gardes, comme nous en avions l'habitude. Mais il paraît que l'officier à qui incombait le soin d'entretenir les coureurs, les sentinelles et les gardes, dit à Cortès : « Il me semble, señor, que ces gens-ci sont bien pacifiques et que nous n'avons plus besoin de tant de vigilance et d'être aussi bien gardés que de coutume ». Cortès repartit :

« Voyez-vous, señores, j'ai bien remarqué ce que vous dites; mais je suis d'avis que, pour n'en pas perdre l'habitude, nous devons continuer à nous garder. Les Tlascaltèques sont sans doute très-bons, mais, sans refuser d'ajouter foi à leurs sentiments pacifiques, nous devons nous conduire comme s'ils devaient nous attaquer et comme si nous les voyions fondre sur nous. En aucun temps, il n'a manqué de capitaines qui ont été mis en déroute pour avoir eu trop de confiance et pas assez de soin. Et quant à nous, voyant le petit nombre que nous sommes et remarquant l'avis que nous a transmis le grand Montezuma, fût-il peu sincère ou même absolument faux, il nous convient d'être toujours sur le qui-vive. »

Cessons de parler de l'exécution de certaines minuties, et du soin que nous mettions à assurer la garde du camp; revenons à dire comme quoi Xicotenga, le vieux, et Macescaci, les grands caciques, se fâchèrent vraiment avec Cortès et lui firent dire par nos interprètes : « Malinche, ou tu nous crois encore tes ennemis, ou bien tes actions le feraient supposer; tu ne parais pas avoir confiance en nous, ni croire à la sincérité de la paix à laquelle nous nous sommes engagés les uns envers les autres. Nous te disons cela, parce que nous voyons que vous vous méfiez et que vous allez par nos chemins en vous tenant sur vos gardes, comme lorsque vous marchiez sur nos bataillons; et cela, Malinche, nous croyons que tu le fais à cause des trahisons et des méchancetés dont les Mexicains t'ont parlé en secret afin de te tenir mal avec nous; juge-nous mieux et ne les crois pas. Maintenant que tu es ici, sache bien que nous te donnerons tout ce que tu voudras, même nos personnes et celles de nos enfants ; nous sommes prêts à mourir pour vous tous ; c'est pour cela que nous te supplions de prendre en otages tous ceux que tu pourras désirer. »

Cortès et nous tous fûmes émerveillés de la dignité avec laquelle furent dites ces paroles. Notre général répondit aux caciques, au moyen de doña Marina, qu'il les croyait certainement, qu'il n'avait pas besoin d'otages et qu'il lui suffisait d'être convaincu de leur bon vouloir; que, pour ce qui est de nous tenir sur nos gardes, la chose nous était habituelle et ne devait pas exciter leur méfiance; que, d'ailleurs, quant à leurs offres, nous nous en trouvions honorés et saurions les reconnaître dans l'avenir. Après ce discours on vit venir plusieurs autres personnages accompagnés de porteurs avec des poules, des pains de maïs, des figues de Barbarie, des légumes et autres vivres du pays, dont ils approvisionnèrent notre quartier très-convenablement. Pendant les vingt jours que nous passâmes en ce lieu, tout nous y fut donné en abondance. Nous entrâmes dans cette ville le 23 du mois de septembre de l'an 1519. Nous en resterons là, et je dirai à la suite ce qui se passa encore.

CHAPITRE LXXVI

Comme quoi l'on dit la messe en présence de plusieurs chefs, et d'un présen que les vieux caciques apportèrent.

Le lendemain de bonne heure, Cortès ordonna la construction d'un autel, afin qu'on y dît la messe; car nous avions reçu du vin et des hosties. Elle fut dite par le prêtre Juan Diaz, attendu que le Père de la Merced avait les fièvres et était tombé dans une très-grande faiblesse. Maceescaci, le vieux Xicotenga et d'autres caciques y assistèrent. Après la messe, Cortès se rendit à son logement et avec lui une partie des soldats qui avions l'habitude de l'accompagner. Les deux vieux caci-

ques et nos interprètes l'y suivirent. Xicotenga lui dit qu'il désirait lui offrir un présent. Cortès, qui les traitait d'une manière fort aimable, répondit que ce serait quand ils voudraient. On étendit alors sur le sol des nattes recouvertes d'étoffes; on y plaça six ou sept petits poissons en or, quelques pierreries de peu de valeur et un certain nombre de charges d'étoffes d'aloès, le tout fort pauvre et ne dépassant pas une valeur de vingt piastres. En le donnant, les caciques dirent en riant : « Malinche, il est très-possible que, comme c'est fort peu de chose, tu ne le reçoives pas bien volontiers ; mais souviens-toi que nous t'avons fait dire que nous sommes pauvres, que nous n'avons ni or ni richesses d'aucune sorte ; la raison en est que ces méchants traîtres de Mexicains, et Montezuma qui est leur empereur, nous ont tout enlevé à propos de paix et armistices que nous leur demandions dans notre désir de voir finir la guerre. Ne considère pas le peu de prix que cela vaut, mais reçois-le de bon cœur comme venant d'amis et serviteurs que nous désirons être. » Après cela ils apportèrent aussi séparément beaucoup de provisions. Cortès reçut le tout avec joie et il leur dit que, parce que ces objets venaient de leur part et étaient offerts de bon cœur, il en faisait plus de cas que si d'autres lui présentaient une maison entière remplie d'or en grains; qu'il les recevait donc avec plaisir... Et là-dessus il leur témoigna beaucoup d'amitié.

Il paraît au surplus qu'entre eux tous, les caciques avaient convenu de nous donner leurs filles et leurs nièces, choisies parmi les plus belles des jeunes filles non mariées. Xicotenga dit à Cortès à ce propos : « Malinche, pour que vous voyiez plus clairement à quel point nous vous affectionnons et désirons en tout vous satisfaire, nous voulons vous donner nos filles, pour que vous en fassiez vos femmes et en ayez des enfants, tant il

est vrai que nous aspirons à vous avoir pour frères, vous ayant connus si bons et si valeureux. J'ai une fille fort belle qui n'a jamais été mariée, c'est à vous que je la donne. » Maceescaci et la plupart des caciques dirent aussi qu'ils amèneraient leurs filles, nous priant de les recevoir pour femmes. Ils firent encore beaucoup d'autres offres. Maceescaci et Xicotenga ne quittaient pas Cortès un seul instant, et comme le vieux Xicotenga était aveugle, il portait la main sur la tête de notre général en tâtonnant, faisant de même sur sa barbe, sur son visage et sur tout son corps. Cortès leur répondit, au sujet des femmes, que lui et tous les autres nous en étions très-honorés et que nous le leur rendrions en bons services dans le cours du temps. Comme d'ailleurs le Père de la Merced était présent, Cortès ajouta : « Mon père, il me semble que l'occasion est bonne pour dire un mot à ces caciques au sujet de l'abandon de leurs idoles et de leurs sacrifices, car ils me paraissent prêts à faire tout ce que nous ordonnerons, à cause de la grande frayeur que les Mexicains leur inspirent. » Le Père lui répondit : « C'est bien, seigneur ; mais réservons cela pour le moment où ils amèneront leurs filles ; l'opportunité viendra alors de ce que vous refuserez de les recevoir jusqu'à ce qu'elles aient promis de ne plus sacrifier; si le moyen réussit, cela sera bien, et, dans le cas contraire, nous ferons notre devoir. » De façon que cela fut renvoyé au jour suivant. Ce que nous fîmes, je vais le dire à la suite.

CHAPITRE LXXVII

Comme quoi les caciques présentèrent leurs filles à Cortès, à nous tous, et ce que l'on fit à ce sujet.

Le lendemain, les vieux caciques nous amenèrent cinq belles Indiennes non mariées et fort jeunes, et il faut dire que, pour des Indiennes, elles n'avaient pas mauvais visage. Elles étaient bien ornées et chacune d'elles en amenait une autre pour son service. Elles étaient toutes filles de caciques et, à leur propos, Xicotenga dit à Cortès : « Malinche, celle-ci est ma fille ; elle n'a point été mariée et elle est vierge ; prenez-la pour vous. » Il lui présenta sa main, et, passant aux autres, il le pria de les donner à ses capitaines. Cortès lui en témoigna de la gratitude. Prenant d'ailleurs un air joyeux, il répondit qu'il les acceptait et les tenait pour compagnes, mais que pour le moment il désirait qu'elles restassent encore chez leurs pères. Les caciques demandèrent alors pour quel motif nous ne les gardions pas dès à présent. Cortès repartit : « C'est parce que je veux faire d'abord ce que commande Notre Seigneur Dieu en qui nous croyons et que nous adorons, et encore ce que notre Roi m'a ordonné d'exiger, c'est-à-dire que vous abandonniez vos idoles, que vous ne sacrifiiez plus, que vous ne tuïez plus vos semblables, que vous ne fassiez plus les saletés qui sont dans vos habitudes, et que vous croyez comme nous en un seul Dieu véritable. » On leur dit encore plusieurs choses relatives à notre sainte foi, fort convenablement exprimées; car doña Marina et Aguilar, nos interprètes, étaient déjà si experts qu'ils savaient leur faire tout comprendre avec perfection. On leur fit voir une image de

Notre Dame avec son précieux Fils dans les bras. On leur donna à entendre comme quoi cette image représente Notre Dame, appelée sainte Marie, qui se trouve au plus haut des cieux et est la mère de Notre Seigneur, ce même petit Jésus qu'elle tient dans ses bras; qu'elle le conçut par la grâce de l'Esprit saint, en restant vierge avant, pendant et après l'enfantement; que cette grande Dame adresse ses prières pour nous tous à son précieux Fils qui est notre Seigneur et notre Dieu....

On ajouta grand nombre d'autres vérités qu'il convenait de dire au sujet de notre sainte foi. On leur dit encore que s'ils voulaient être nos frères et se lier avec nous d'une amitié véritable, s'ils voulaient aussi que nous prissions plus volontiers leurs filles pour leur donner le titre de nos femmes, ils devaient abandonner au plus vite leurs mauvaises idoles et adorer Dieu Notre Seigneur comme nous l'adorons nous-mêmes; qu'ils verraient le bien qui leur en résulterait, car, outre une bonne santé et des saisons heureuses, toutes choses prospéreraient pour eux, et, quand ils mourraient, leurs âmes s'envoleraient au ciel pour y jouir de la gloire éternelle; que s'ils faisaient les sacrifices dont ils ont l'habitude à leurs idoles qui sont de vrais démons, ceux-ci les emporteraient aux enfers où ils brûleraient pour toujours au milieu de vives flammes. Comme, dans d'autres conférences, on leur avait déjà parlé d'abandonner leurs idoles, on ne leur en dit pas davantage en ce moment.

Ils répondirent d'ailleurs à toutes ces choses : « Malinche, nous l'avons entendu déjà d'autres fois avant ce jour; nous croyons bien que votre Dieu et cette grande Dame sont excellents; mais considère bien que tu viens d'arriver dans ce pays et dans ces habitations; avec le temps, nous parviendrons à comprendre mieux et plus clairement les choses qui vous concernent; nous verrons ce qu'elles

sont et nous ferons ce qui conviendra. Mais comment veux-tu que nous abandonnions nos *teules* que depuis tant de temps nos aïeux ont pris pour des dieux, qu'ils ont adorés et auxquels ils ont fait des sacrifices? Quand même nous, qui sommes déjà vieux, nous le voudrions faire pour te complaire, que diraient tous nos papes, tous les jeunes hommes et tous les enfants de cette province? Ne se lèveraient-ils pas contre nous en considérant que les papes ont déjà interrogé nos *teules* et en ont obtenu pour réponse que nous ne devions point omettre de leur sacrifier des hommes et de pratiquer tout ce dont nous avons l'habitude; sans quoi la famine, la peste et la guerre détruiraient toute la province? » Ils ajoutèrent que nous pouvions perdre le souci de leur parler à cet égard, car, dût-on les tuer, ils ne cesseraient pas de sacrifier à leurs dieux.

Lorsque nous entendîmes cette réponse, faite sincèrement et sans peur, le Père de la Merced, qui était homme entendu et bon théologien, dit à Cortès : « Seigneur, ne vous donnez plus la peine de les importuner à ce sujet; il n'est pas juste que nous en fassions des chrétiens par la force. Je ne voudrais pas que, comme à Cempoal, on détruisît leurs idoles avant qu'ils aient eu occasion de connaître notre sainte foi. A quoi sert, en effet, d'enlever les idoles d'un temple et d'un oratoire, s'ils doivent ensuite les transporter dans d'autres? Il est bon qu'ils s'habituent à entendre nos sermons, qui sont saints et bons, afin qu'ils comprennent peu à peu les utiles conseils que nous leur donnons. » Les mêmes choses furent dites à Cortès par trois caballeros, Pedro de Alvarado, Juan Velasquez de Leon et Francisco de Lugo : « Le Père a fort bien dit, reprirent-ils, et Votre Seigneurie a accompli son devoir en ce qu'elle a fait; mais qu'on ne moleste plus ces caciques à ce sujet. » La conclusion fut qu'on agirait ainsi. Mais

nous priâmes nos nouveaux alliés de débarrasser un temple neuf qui était près de là, d'en enlever les idoles, de le nettoyer et de le blanchir à la chaux, pour que nous y pussions placer une croix et l'image de Notre Dame. Ils le firent à l'instant. On y dit la messe et les jeunes filles caciques y furent baptisées. La fille de Xicotenga y prit le nom de doña Luisa. Cortès, la prenant par la main, la donna à Pedro de Alvarado, disant à Xicotenga que celui à qui il la donnait était son frère et son capitaine et qu'il voulût bien y consentir, dans la confiance qu'elle serait bien traitée. Xicotenga s'en montra satisfait. La fille, ou nièce, de Maceescaci prit le nom de doña Elvira; elle était fort belle. Il me semble qu'elle fut donnée à Juan Velasquez de Leon. Toutes les autres prirent aussi leur nom de baptême avec le titre *don* qui est un signe de noblesse. Cortès les donna à Christoval de Oli, à Gonzalo de Sandoval et à Alonso de Avila. Après cela, on leur expliqua pour quel motif on avait élevé deux croix : que c'était pour en effrayer leurs idoles; que partout où nous nous arrêtions pour passer la nuit, nous en placions sur le chemin. Nos auditeurs furent très-attentifs à ces explications.

Avant d'aller plus loin, je veux dire que cette cacique, fille de Xicotenga, qu'on appela doña Luisa et qui fut donnée à Pedro de Alvarado, devint l'objet des plus grandes manifestations de respect dans tout Tlascala, aussitôt que cette union y fut connue. Tous la tenaient pour leur maîtresse et lui faisaient des présents. Pedro de Alvarado, étant garçon, en eut un fils qui fut appelé don Pedro et une fille nommée doña Leonor. Celle-ci est aujourd'hui la femme de don Francisco de la Cueva, bon caballero, cousin du duc d'Albuquerque. Il est issu de ce mariage quatre ou cinq fils, excellents caballeros. Doña Leonor est une femme supérieure, comme on devait s'y attendre

de la fille d'un tel père, qui fut commandeur de Santiago, adelantado et gouverneur de Guatemala; petite-fille aussi de Xicotenga, grand seigneur de Tlascala, personnage élevé à l'égal d'un roi. Laissons ces récits et revenons à Cortès pour dire qu'il s'informa très-minutieusement auprès des caciques de ce qui concernait Mexico. Ce qu'ils racontèrent, je vais le dire à la suite.

CHAPITRE LXXVIII

Comme quoi Cortès demanda à Maceescaci et à Xicotenga des renseignements sur Mexico, et du récit qu'on lui fit.

Cortès prit à part les caciques et leur demanda des détails minutieux sur Mexico. Xicotenga, qui était le plus clairvoyant d'entre eux et plus grand seigneur que les autres, prit d'abord la parole. Maceescaci, grand personnage aussi, venait de temps en temps à son aide. Ils dirent que Montezuma disposait d'une si puissante armée, que, quand il voulait prendre un grand village ou s'introduire par la force dans une province, il entrait en campagne avec cent mille hommes, chose qu'on ne savait que trop à Tlascala par expérience, à cause des guerres et des animosités qui régnaient entre les deux pays depuis plus de cent ans. Cortès leur dit alors : « Comment se fait-il donc qu'avec tant de guerriers qui tombaient sur vous on n'ait jamais pu vous vaincre d'une manière définitive? » Ils répondirent qu'ils étaient à la vérité défaits bien souvent; qu'on leur tuait et qu'on enlevait pour les sacrifier beaucoup de leurs concitoyens; mais que, d'autre part, un grand nombre de leurs ennemis restaient morts sur le champ de bataille et d'autres étaient emmenés prisonniers; qu'ils ne venaient d'ailleurs pas telle-

ment à l'improviste qu'on n'en eût absolument aucun avis; que, dès lors, on préparait toutes les forces, et, avec l'aide des habitants de Guaxocingo, on se défendait et on courait même à l'offensive; comme au surplus toutes les provinces et tous les villages dont Montezuma s'était emparé, pour en augmenter ses domaines, étaient au plus mal avec les Mexicains, et que cependant on leur faisait faire campagne malgré eux, ils ne combattaient pas avec un véritable entrain; c'était d'eux au contraire que les Tlascaltèques recevaient leurs avis, services qu'on avait soin de reconnaître en protégeant leur pays. Les caciques ajoutaient que d'où le mal leur était venu avec le plus de continuité, c'était d'une ville très-étendue, appelée Cholula, éloignée de là d'une journée de marche; que c'étaient des gens très-perfides au milieu desquels Montezuma envoyait secrètement ses capitaines, et comme alors ils ne se trouvaient pas éloignés, ils faisaient irruption pendant la nuit dans le pays de Tlascala.

Maceescaci dit au surplus que Montezuma entretenait dans toutes les provinces des garnisons nombreuses, sans compter le grand nombre d'hommes qu'il levait dans la ville; que toutes ces provinces lui payaient des tributs en or, en argent, en plumes, en pierres précieuses, en étoffes de coton et en Indiens ou Indiennes destinés à être sacrifiés ou à servir comme esclaves; Montezuma était puissant à ce point, qu'il avait tout ce qu'il désirait et que ses palais étaient pleins de trésors, de pierres précieuses *chalchihuis* volées ou prises par force à qui ne voulait pas donner de bonne volonté; enfin, à vrai dire, toutes les richesses du pays se trouvaient entre ses mains. Les caciques racontèrent aussi l'état de sa maison. Je n'en finirais pas si je devais ici tout répéter : comme par exemple le grand nombre de femmes qu'il possédait et dont il mariait quelques-unes ; et puis, les fortes défenses

de la place, la forme, l'étendue et la profondeur de la lagune; les chaussées par où l'on est obligé de passer pour arriver à la ville, les ponts de bois qui se trouvent sur toutes ces chaussées, jetés sur des tranchées qui font communiquer les eaux de toutes parts. Ils expliquaient comment, en levant n'importe lesquels de ces ponts, on pouvait se trouver engagé entre eux sans avoir accès vers la capitale; comme quoi la plus grande partie de la ville est construite dans la lagune même, de sorte qu'on n'y peut passer de maison en maison, si ce n'est au moyen des ponts-levis qu'on y entretient, ou dans des bateaux. Toutes les maisons sont bâties en terrasses, au-dessus desquelles on a construit des sortes de parapets qui permettent de les employer à combattre. Ils dirent aussi la manière de pourvoir la ville d'eau douce, grâce à une source appelée Chapultepeque, distante de la capitale d'environ une demi-lieue, l'eau coulant par des aqueducs et étant ensuite transportée et vendue par les rues au moyen de canots. Ils décrivirent aussi les armes dont on fait usage; les piques doublement dentelées qu'on lance avec des machines et qui traversent n'importe quelle défense; les archers adroits et très-nombreux; les lanciers armés de lances d'obsidienne, avec des couteaux longs d'une brasse et affilés de telle sorte qu'ils coupent mieux que des rasoirs; les rondaches; les défenses de coton; les hommes armés de frondes avec des pierres roulées; d'autres lances encore plus longues et les grands espadons à deux mains. Les caciques firent voir, sur des pièces d'étoffes d'aloès, la représentation en peinture des batailles qu'ils avaient soutenues contre eux, avec la manière de combattre.

Arrivés à ce point, comme notre chef et nous tous étions déjà informés de ce que les caciques racontaient, Cortès leur coupa la parole, pour pénétrer plus avant dans nos investigations. Il demanda donc comment ils

étaient venus eux-mêmes peupler Tlascala, et de quel point ils avaient procédé pour pouvoir être si différents et si ennemis des Mexicains, quoique leurs pays fussent actuellement si près l'un de l'autre. Ils répondirent qu'ils avaient su par leurs aïeux que, dans les temps anciens, avaient vécu au milieu d'eux des hommes et des femmes d'une stature très-élevée, possédant des os d'une grande longueur; comme d'ailleurs ils étaient fort méchants et avaient de mauvaises habitudes, on en fit périr la majeure partie dans les combats, et ceux qui restèrent finirent par s'éteindre. Pour que nous pussions juger de leur taille, ils nous présentèrent un fémur d'homme de cette race. Il était très-gros et sa longueur dénotait un homme de haute stature. Il était bien conservé depuis le genou jusqu'à la hanche; je le mesurai sur moi et je reconnus qu'il représentait ma taille, qui est des plus avantagées. On apporta d'autres fragments d'os, mais ils étaient déjà rongés et défaits. Nous restâmes d'ailleurs fort surpris à leur vue,et nous fûmes convaincus que ce pays avait été habité par des géants. Cortès nous dit qu'il serait convenable d'envoyer ce grand os en Castille, pour le faire voir à Sa Majesté. Il y fut en effet adressé par l'intermédiaire des premiers commissaires qui firent le voyage.

Les caciques dirent aussi avoir appris de leurs aïeux qu'une de leurs idoles, pour laquelle ils avaient une très-grande dévotion, leur avait assuré qu'il viendrait des hommes de pays lointains, du côté où le soleil se lève, pour les subjuguer et les tenir sous leur empire; que s'il s'agissait de nous, ils s'en réjouiraient, puisque nous étions si bons; qu'en traitant de la paix ils pensaient à cette prophétie de leur idole et c'était la raison qui les avait poussés à nous donner leurs filles, afin d'avoir des parents qui les défendissent contre les Mexicains. La fin de

cette conversation nous rendit pensifs, et nous nous demandions si par hasard ce qu'ils venaient de dire ne deviendrait pas une vérité. Notre capitaine Cortès leur répondit que certainement nous venions d'où le soleil se lève, et que la raison qui poussa notre seigneur et Roi à nous envoyer, après avoir su de leurs nouvelles, ce fut le désir qu'ils devinssent nos frères, espérant qu'il plaira à Dieu de nous faire la grâce qu'ils se sauvent par nos mains et par notre intercession ; et nous dîmes tous ensemble : « Amen ! »

Les caballeros qui me liront se fatigueront sans doute d'entendre tant de raisonnements et de causeries entre nous et les Tlascaltèques. Malgré mon désir d'en finir, je dois forcément employer un moment encore pour raconter ce qui nous advint au milieu d'eux : c'est que le volcan qui s'élève près de Guaxocingo vomissait, pendant notre séjour à Tlascala, beaucoup plus de flammes que de coutume. Cortès et nous tous, qui n'avions rien vu de pareil, en fûmes saisis d'admiration. Un de nos capitaines, appelé Diego de Ordas, eut envie d'aller voir ce que c'était, et demanda à notre général la permission d'y monter. Cortès la lui donna, et même il lui en fit un ordre. Ordas emmena avec lui deux de nos soldats et un certain nombre de personnages indiens de Guaxocingo. Ceux-ci cherchaient à lui inspirer de la frayeur en lui disant que lorsqu'il serait à moitié chemin du Popocatepetl (c'est ainsi qu'on appelle le volcan), il ne pourrait résister aux secousses du sol, aux flammes, aux pierres et aux cendres qui s'en échappaient ; que quant à eux, ils ne se hasarderaient pas à dépasser les temples d'idoles qu'ils appellent les *teules* du Popocatepetl. Malgré tout, Diego de Ordas et ses deux compagnons poursuivirent leur chemin jusqu'au bout, tandis que les Indiens restèrent en bas. Ordas et les deux soldats s'aperçurent

en montant que le volcan commençait à lancer de grandes bouffées de flammes et des pierres légères à demi brûlées, accompagnées d'une grande quantité de cendres. Toute la sierra tremblait autour d'eux ; ils s'arrêtèrent, n'osant faire un pas de plus, jusqu'à ce qu'au bout d'une heure ils se fussent aperçus que les flammes s'étaient apaisées et que les cendres ainsi que la fumée diminuaient. Ils montèrent alors jusqu'à l'ouverture du cratère qui était ronde et présentait un diamètre d'environ un quart de lieue. De là s'apercevaient la grande ville de Mexico, et toute la lagune, et tous les villages qui s'y trouvent bâtis. Ce volcan est éloigné de Mexico d'environ douze ou treize lieues.

Après avoir joui de ce spectacle, Ordas, plein de joie et d'admiration pour avoir vu Mexico et les villes qui l'entourent, revint à Tlascala avec ses compagnons et les Indiens de Guaxocingo. Les habitants de Tlascala qualifièrent le fait de grande hardiesse. Lorsqu'il le raconta à Cortès et à nous tous, nous fûmes saisis d'admiration. Nous n'avions encore, alors, ni vu, ni entendu ce que nous savons maintenant très-bien, car plusieurs Espagnols, et même des Frères franciscains, sont montés jusqu'au cratère. Lorsque Diego de Ordas revint en Castille, il demanda à Sa Majesté le droit de s'en faire un écusson. Ce sont ces mêmes armoiries que possède un de ses neveux qui demeure maintenant à Puebla. Depuis lors, nous n'avons jamais vu le Popocatepetl lancer tant de feu, ni faire un aussi grand bruit. Il passa même un certain nombre d'années sans vomir de flammes, jusqu'en 1539 où il y eut une forte éruption de feu, de pierres et de cendres. Cessons de raconter les choses du volcan. Maintenant que nous savons ce que c'est et que nous en avons bien vu d'autres, comme sont ceux de Nicaragua et de Guatemala, je me figure que

j'aurais bien pu passer sous silence celui de Guaxocingo.

Je dois dire aussi comme quoi nous trouvâmes dans cette ville de Tlascala de petites cases construites avec des barreaux en bois. Elles étaient remplies d'Indiens et d'Indiennes qu'on y tenait enfermés pour les engraisser, attendant qu'ils fussent à point pour être sacrifiés et mangés. Nous brisâmes et défîmes ces prisons, pour que les malheureux qui s'y trouvaient prissent la fuite. Mais ces pauvres Indiens n'osaient s'en aller dans aucune direction; ils restaient avec nous, après avoir ainsi conservé leurs existences. Dorénavant, dans tous les villages où nous entrions, le premier ordre donné par notre capitaine était de briser ces affreuses cages qu'on voyait dans presque tout le pays, et de mettre les prisonniers en liberté. Après que nous eûmes été témoins de cette grande cruauté, Cortès s'en montra très-irrité contre les caciques de Tlascala ; il leur en fit de vives remontrances. De leur côté, ils parurent se soumettre en promettant qu'à l'avenir ils ne tueraient ni ne mangeraient plus d'Indiens de cette manière. Et moi je dirai : Que gagnions-nous à ces promesses?... A peine avions-nous tourné la tête qu'on recommençait les mêmes cruautés.

Restons-en là, et disons comme quoi nous résolûmes d'aller à Mexico.

CHAPITRE LXXIX

Comme quoi notre capitaine Fernand Cortès convint avec tous nos autres capitaines et soldats que nous irions à Mexico; de ce qui advint à ce propos.

Voyant que depuis dix-sept jours nous ne faisions que nous reposer à Tlascala, comme d'ailleurs nous enten-

dions parler des grandes richesses de Montezuma et des prospérités de sa capitale, Cortès se résolut à prendre conseil de tous ceux d'entre nous auxquels il supposait le bon désir de marcher en avant, et nous convînmes ensemble que le départ s'effectuerait le plus tôt possible. Il y eut à ce propos, dans notre quartier, beaucoup de conférences contraires au projet, quelques-uns disant qu'il était téméraire de penser à s'introduire dans une ville si bien fortifiée, tandis que nous étions nous-mêmes si peu nombreux ; ils appuyaient leur opinion sur la grande puissance de Montezuma. Cortès répondit qu'il n'y avait pas possibilité de faire autre chose ; que, d'ailleurs, notre aspiration et notre plan avaient toujours été de voir Montezuma, et que par conséquent tout autre avis était déplacé. Quand on vit le ton résolu de cette réponse, quand les opposants comprirent la fermeté de la détermination et qu'au reste plusieurs d'entre nous appuyaient Cortès de leur adhésion en criant : « En avant et à la bonne heure ! » les contradicteurs gardèrent le silence. Les adversaires du plan de Cortès étaient ceux-là mêmes qui avaient des possessions à Cuba. Quant à moi et à d'autres pauvres soldats, nous avions fait pour toujours l'offre de nos âmes à Dieu qui les a créées, vouant en même temps nos corps aux blessures et à la fatigue, jusqu'à mourir au service de Notre Seigneur et de Sa Majesté.

Lorsque Xicotenga et Maceescaci, seigneurs de Tlascala, virent que nous voulions réellement aller à Mexico, ils en éprouvèrent un profond regret. Ils ne cessaient de prier Cortès de ne pas penser à entreprendre cette marche, disant qu'il ne devait avoir nulle confiance en Montezuma ni en aucun Mexicain ; qu'il ne fît pas cas de ces grandes révérences, ni de ces paroles humbles et courtoises, ni des présents qu'on lui avait offerts, ni de

nulle autre sorte de promesses; que tout cela n'était qu'un ensemble de manœuvres traîtresses; qu'en une heure on nous reprendrait tout ce qu'on nous aurait donné; qu'il se gardât jour et nuit, parce que leur conviction était qu'on nous attaquerait aussitôt que nous aurions cessé d'être sur nos gardes; que si, du reste, nous en venions aux prises avec les guerriers mexicains, nous ne devions faire grâce de la vie à personne : ni aux jeunes hommes, pour qu'ils ne prennent plus les armes; ni aux vieillards, pour qu'ils ne donnent pas de mauvais conseils. A tout cela les caciques ajoutèrent beaucoup d'autres avis, auxquels notre capitaine répondit qu'il en avait de la reconnaissance, et il témoigna de sa vive sympathie par des offres et des présents qu'il fit au vieux Xicotenga, à Maceescaci et à la plupart des autres caciques. Il leur donna une grande partie des fines étoffes que Montezuma lui avait envoyées, et il dit qu'il serait bon de traiter de la paix entre eux et les Mexicains, afin de vivre à l'avenir en bonne harmonie, et qu'ils pussent acquérir du sel, du coton et d'autres marchandises. Mais Xicotenga répondit que songer à la paix était chose inutile, l'inimitié restant enracinée dans les cœurs, et les Mexicains étant ainsi faits que, sous les apparences les plus pacifiques, ils tramaient les plus grandes trahisons, car en rien ils n'accomplissaient jamais leurs promesses. Les caciques ajoutèrent que Cortès ne devait prendre aucun souci au sujet de cette réconciliation, et ils le supplièrent encore de ne pas se mettre entre les mains de pareils hommes.

On parla alors du chemin qu'il conviendrait de suivre pour aller à Mexico. Les ambassadeurs de Montezuma, qui étaient avec nous et qui devaient nous servir de guides, disaient que la meilleure route serait par Cholula, parce que ses habitants étaient les vassaux de Montezuma,

et que nous y recevrions par conséquent de véritables services. Il nous parut à tous convenable en effet de passer par cette ville. Mais les caciques de Tlascala devinrent fort tristes quand ils surent que nous voulions suivre la route qui nous était indiquée par les Mexicains. Ils nous dirent alors qu'en tout cas nous devrions passer par Guaxocingo, dont les habitants étaient leurs parents et nos amis, et nullement par Cholula qu'ils regardaient comme le chef-lieu des manœuvres secrètes et perfides de Montezuma. Les caciques eurent beau faire pour nous convaincre de ne pas entrer dans cette ville; notre général, d'accord avec notre avis bien raisonné, continua à vouloir passer par Cholula. Les uns donnèrent pour raison que c'était une grande ville, très-bien pourvue de tours et de temples fort élevés, assise sur une belle plaine où de loin elle nous faisait réellement l'effet de notre grande Valladolid de la Vieille-Castille. D'autres s'appuyaient sur le motif que c'était le centre d'autres villages importants; que ses ressources étaient considérables et que nous y aurions pour ainsi dire sous la main nos amis de Tlascala, lorsque nous exécuterions le projet de nous y fixer, jusqu'à ce que nous eussions bien éclairci tous les moyens d'arriver à Mexico sans combattre, attendu que la grande puissance des Mexicains était propre à inspirer la crainte. Il paraissait évident en effet que nous ne pourrions jamais y entrer, si Dieu Notre Seigneur n'y intervenait de sa main divine et de sa miséricorde, qui nous avaient aidés et toujours fortifiés jusqu'alors. Après de nombreux débats et résolutions diverses, il fut convenu que nous marcherions par Cholula.

Cortès envoya donc des messagers pour demander aux habitants comment il se faisait qu'étant si près de nous ils ne nous eussent pas fait rendre visite et témoigner de leur respect, ainsi qu'ils auraient dû s'y croire obligés

envers nous, les envoyés d'un grand seigneur et Roi qui étions venus avec la mission de les sauver. Il ajoutait qu'il les priait d'envoyer les caciques et les papes de cette ville pour nous visiter et jurer obéissance à notre seigneur et Roi ; faute de quoi, il leur supposerait des intentions mauvaises. On en était là de ces conférences, avec addition de bien d'autres choses qu'il convenait de faire dire dans les circonstances où nous nous trouvions, lorsqu'on vint annoncer à Cortès quatre ambassadeurs du grand Montezuma, avec des présents en or ; car, d'après ce que nous avons su, jamais il n'en envoyait sans présents ; il eût considéré comme une offense d'expédier des messagers sans que quelques dons les accompagnassent. Ce que dirent ces ambassadeurs, je le vais conter à la suite.

CHAPITRE LXXX

Comment le grand Montezuma envoya quatre personnages de grande distinction avec un présent en or et des étoffes ; de ce qu'ils dirent à notre capitaine.

Tandis que Cortès causait avec nous tous et avec les caciques de Tlascala, au sujet de notre départ et sur des questions de guerre, on vint lui dire que quatre ambassadeurs de Montezuma, hauts personnages de distinction, porteurs de présents, venaient d'arriver dans cette ville. Cortès donna l'ordre qu'on les lui amenât. Quand ils furent en sa présence, ils lui firent, ainsi qu'à nous tous, de grandes démonstrations respectueuses. Ils offrirent le présent, consistant en bijoux d'or sous des formes variées, d'une valeur d'environ dix mille piastres, accompagnés de dix charges d'étoffes tissues de plumes et brodées de des-

sins remarquables. Cortès les reçut avec des manières affables. Les ambassadeurs dirent alors à notre général que leur seigneur Montezuma était fort surpris que nous pussions rester si longtemps au milieu de ces pauvres gens, mal policés, qui ne sont même pas bons pour être esclaves, étant à ce point méchants, traîtres, voleurs, que, si nous cessions d'être sur nos gardes, de jour et de nuit, ils nous assassineraient pour nous piller. Il nous priait d'aller le plus tôt possible à sa capitale, ajoutant qu'il nous y donnerait de ce qu'il possédait, quoiqu'en restant au-dessous de ses désirs et de nos mérites ; que d'ailleurs, rien ne venant que par transports dans la capitale, il prendrait ses mesures pour nous approvisionner le mieux qu'il lui serait possible.

Montezuma adoptait cette conduite pour nous faire sortir de Tlascala, parce qu'il sut que nous avions fait alliance avec ses habitants, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre qui en a traité, et qu'au surplus nous avions scellé notre amitié par le don de leurs filles, que les Tlascaltèques offrirent à Malinche. Montezuma avait compris en effet que de cette alliance il ne résulterait aucun bien pour lui. C'est pour cette raison qu'il nous comblait de son or et de ses présents, espérant que nous irions dans ses domaines, ou que du moins nous sortirions de Tlascala. Revenons aux ambassadeurs. Les gens de Tlascala, qui les reconnurent fort bien, dirent à notre capitaine qu'ils étaient seigneurs de villages et possédaient des vassaux, et que Montezuma avait l'habitude de les employer à des négociations de grande importance. Cortès remercia beaucoup les messagers, les comblant de démonstrations amicales. Il leur répondit qu'il irait bientôt rendre visite à leur seigneur Montezuma, et les pria de rester quelques jours avec nous. C'est que, dans ce même temps, Cortès avait résolu que deux de nos chefs les

plus distingués iraient rendre visite et parler au grand Montezuma, pour examiner la capitale de Mexico, ses puissantes défenses et ses forteresses. Pedro de Alvarado et Bernardino Vasquez de Tapia étaient déjà en route avec cette mission, et quelques-uns des messagers de Montezuma, qui avaient été nos hôtes, marchaient en leur compagnie, tandis que quatre de ceux qui venaient d'apporter le présent restèrent avec nous comme otages. En ce moment-là, j'étais fort mal de mes blessures; la fièvre me tenait et j'avais assez à faire de m'occuper à me soigner. Je ne me rappelle donc pas jusqu'où nos messagers allèrent; mais je sais bien qu'en apprenant que Cortès avait ainsi envoyé ces deux caballeros à l'aventure, nous réprouvâmes la mesure prise par lui et l'en dissuadâmes en disant que les envoyer ainsi, seulement pour voir la ville et ses défenses, ce n'était pas chose bien réfléchie; qu'il serait mieux de les rappeler et qu'ils n'allassent pas plus avant.

Cortès leur écrivit donc de revenir sur-le-champ. D'ailleurs Bernardino Vasquez de Tapia avait déjà souffert de la fièvre en route. Au reçu de ces lettres, nos messagers s'empressèrent de regagner Tlascala, tandis que les ambassadeurs qui les accompagnaient furent rendre compte de l'événement à Montezuma. Il leur demanda quels étaient l'aspect du visage et la proportion du corps de ces deux *teules* qui venaient à Mexico, et s'ils étaient capitaines. Il paraît qu'il fut répondu que Pedro de Alvarado avait gentille grâce sur sa figure et dans sa personne ; ils le comparaient au soleil et le disaient capitaine. Au surplus, on rapportait un dessin qui le représentait fort au naturel. Depuis lors, les Mexicains lui appliquèrent le surnom de *Tonatio*, qui signifie : soleil, fils du soleil; et c'est ainsi qu'on l'appela désormais Ils dirent aussi que Bernardino Vasquez de Tapia était un

homme robuste et bien pris, également capitaine. Montezuma regretta qu'ils fussent revenus sur leurs pas. Ces ambassadeurs du reste les apprécièrent justement tous deux, tant au sujet de leur figure que pour l'aspect de leurs personnes; car Pedro de Alvarado avait bonne tournure; il était fort agile; ses traits, son aspect, son visage, son expression en parlant, tout était plein de grâce et comme accompagné d'un continuel sourire. Bernardino Vasquez de Tapia était un peu gros, mais de belle prestance.

Quand ils furent de retour à notre quartier, nous nous livrâmes ensemble à la joie et nous convînmes que ce que Cortès leur avait ordonné n'était pas chose bien raisonnable. Laissons ce sujet, puisqu'il n'importe guère à notre récit, pour parler des messagers que Cortès envoya à Cholula et de la réponse qu'on en reçut.

CHAPITRE LXXXI

Comment les gens de Cholula envoyèrent quatre Indiens d'un rang peu distingué pour se disculper de ne pas être venus à Tlascala ; de ce qui arriva à ce sujet.

J'ai dit dans le chapitre qui précède que notre capitaine avait envoyé des messagers à Cholula pour demander qu'on vînt nous voir à Tlascala. Lorsque les caciques de cette ville eurent entendu ce que Cortès leur faisait prescrire, il leur parut qu'il serait bon d'envoyer quatre Indiens de peu d'importance, pour les disculper en disant que la maladie les empêchait de venir eux-mêmes. Ces envoyés n'apportaient du reste ni provisions ni quoi que ce fût, et ils se contentèrent de donner sèchement cette réponse. Or, quand ils se présentèrent, les caciques de Tlascala se

trouvaient avec Cortès. Ils lui dirent que c'était pour le railler, ainsi que nous tous, que les habitants de Cholula envoyaient ces Indiens, pris parmi les gens de basse condition. Cortès résolut alors de les renvoyer avec quatre Indiens de Cempoal pour dire aux Cholultèques d'expédier sous trois jours des personnages plus distingués, ce qui leur serait facile puisque la distance n'était que de cinq lieues; et que, s'ils ne venaient pas, il les tiendrait pour rebelles; que du reste, s'ils obéissaient, il se proposait de leur expliquer des choses utiles au salut de leurs âmes et à la régularité de leur vie. Il ajouta qu'il les voulait pour nos alliés et nos frères, comme l'étaient déjà leurs voisins les habitants de Tlascala; que s'ils décidaient autre chose et refusaient notre amitié, nous n'en prendrions nullement sujet pour chercher à leur déplaire et à leur causer de l'ennui. Ayant reçu cette ambassade amicale, ils répondirent qu'ils ne viendraient pas à Tlascala, parce que ses habitants étaient leurs ennemis et qu'on n'ignorait pas le mal qu'ils avaient dit d'eux et de leur seigneur Montezuma; que, quant à nous, nous prissions le chemin de la ville et que si, lorsque nous serions sortis des limites de Tlascala, ils ne s'empressaient pas de faire leur devoir, nous pourrions les qualifier comme nous le leur avions déjà fait dire. Notre capitaine comprit que l'excuse était juste, et nous résolûmes d'y aller nous-mêmes.

Lorsque les caciques de Tlascala virent que décidément notre voyage se ferait par Cholula, ils dirent à Cortès: « Eh quoi! c'est ainsi que tu crois aux Mexicains et non à nous qui sommes tes amis! Nous t'avons déjà dit plusieurs fois que tu dois te tenir en garde contre les gens de Cholula et contre la puissance de Mexico; pour que tu puisses mieux compter sur notre appui, nous avons apprêté dix mille hommes de guerre pour vous accompagner » Cortès les en remercia beaucoup, mais il

nous consulta sur le point de savoir s'il conviendrait d'aller avec tant de guerriers dans un pays dont nous recherchions l'amitié. Il fut résolu que nous en emmènerions seulement deux mille. C'est ce nombre que Cortès demanda, ajoutant que les autres resteraient chez eux. Mais laissons là ces conférences, pour parler de notre marche.

CHAPITRE LXXXII

Comment nous fûmes à la ville de Cholula, et de la réception que l'on nous y fit.

Un matin, nous entreprîmes notre marche vers la ville de Cholula. Nous cheminions dans le plus grand ordre, parce que, comme j'ai déjà eu occasion de le dire, partout où nous craignions qu'il pût y avoir des troubles ou des attaques, nous nous tenions davantage sur nos gardes. Nous passâmes la nuit sur le bord d'une rivière qui coule à une petite lieue de Cholula et sur laquelle existe aujourd'hui un pont de pierre. On nous y construisit des cabanes et des abris. Ce fut là que, cette nuit même, les caciques de Cholula envoyèrent, en qualité de messagers, quelques personnages de distinction pour nous donner la bienvenue sur leur territoire. Ils apportaient des provisions en poules et en pain de maïs ; ils nous dirent que, le lendemain matin, tous les caciques et tous les papes iraient nous recevoir en s'excusant de ne pas être venus plus tôt. Cortès leur répondit, au moyen de nos interprètes doña Marina et Aguilar, qu'il leur était reconnaissant, tant pour les provisions qu'ils avaient apportées, que pour le bon vouloir dont ils faisaient preuve. Nous nous reposâmes là cette nuit, sous la garde de bonnes sentinel-

les et de nos coureurs. Aussitôt que le jour parut, nous prîmes le chemin de la ville.

Nous poursuivions notre route et étions déjà près du but, lorsque vinrent à notre rencontre les caciques, les papes et un grand nombre d'autres Indiens. La plupart étaient revêtus d'un costume imitant les *marlottes* moresques, à la manière des Indiens Capotecas. Ceux qui ont résidé dans cette province savent bien, en effet, que c'est ainsi que l'on s'y habille. Ils nous abordèrent, du reste, de l'air le plus pacifique et avec les meilleurs témoignages de bon vouloir. Les papes avaient des cassolettes avec lesquelles ils encensèrent notre capitaine, ainsi que tous les soldats qui étaient près de lui; mais lorsque les papes et les personnages distingués aperçurent les Indiens Tlascaltèques qui venaient avec nous, ils prièrent doña Marina de dire à Cortès que ce n'était pas bien de faire entrer ainsi leurs ennemis armés dans la ville. Sur cette réflexion, Cortès donna l'ordre à nos chefs, aux soldats et aux équipages d'arrêter, et lorsqu'il nous vit immobiles et tous réunis il nous dit : « Il me semble qu'avant d'entrer à Cholula, il nous importe de sonder ces caciques et ces papes, pour connaître ce qu'ils désirent, car ils murmurent contre nos amis de Tlascala, et j'avoue que leur plainte n'est pas dénuée de raison. Je veux donc leur expliquer sincèrement les motifs qui nous font passer par leur capitale. Or, vous savez bien ce que les Tlascaltèques nous ont dit de leur humeur tracassière; il sera donc utile, avant tout, qu'ils se prêtent volontairement à jurer obéissance à Sa Majesté. »

Il donna par conséquent l'ordre à doña Marina d'appeler les caciques et les papes, les invitant à venir à l'endroit où il se tenait à cheval au milieu de nous tous. Trois personnages et deux papes se présentèrent et s'exprimèrent comme il suit : « Malinche, pardonnez-nous si

nous n'avons pas été vous faire visite à Tlascala et vous y porter des vivres ; ce n'a pas été par mauvaise volonté, mais bien parce que Maceescaci, Xicotenga et tous les Tlascaltèques sont nos ennemis et qu'ils vous ont dit beaucoup de mal de nous et du grand Montezuma notre seigneur ; et ce n'est pas assez pour eux de nous avoir offensés par ce langage, il faut encore qu'ils aient la grande hardiesse de se couvrir de votre protection pour venir armés dans notre ville. Nous demandons donc en grâce qu'on les renvoie en leur pays ou que, du moins, ils restent en rase campagne et n'entrent pas ainsi dans notre capitale. Quant à vous, à la bonne heure, entrez-y dès que bon vous semblera. » Cortès comprit fort bien qu'ils avaient raison. Il s'empressa d'ordonner à Pedro de Alvarado et au mestre de camp Christoval de Oli de prier les Tlascaltèques de s'établir au milieu des champs et de ne pas pénétrer avec nous dans la ville, en exceptant ceux qui traînaient l'artillerie et nos amis de Cempoal ; du reste, disait-il, le motif de cette mesure venait de ce que les caciques et les papes se méfiaient d'eux ; au surplus, lorsqu'il s'agirait de passer de Cholula à Mexico, il les ferait appeler, espérant qu'ils ne garderaient aucun ressentiment de la mesure qu'on prenait aujourd'hui.

En recevant communication de cet ordre, les habitants de Cholula nous parurent plus tranquilles et Cortès crut opportun de leur adresser la parole, en disant que notre Roi et seigneur, dont nous sommes les sujets, commande de puissantes armées et tient sous ses ordres bon nombre de princes et caciques ; qu'il nous envoyait dans ces pays pour les requérir de ne plus adorer les idoles, de ne pas sacrifier des hommes, ni manger de leur chair, de ne plus se livrer à toutes sortes d'immoralités et de turpitudes ; que, devant aller à Mexico pour parler à Montezuma, et considérant que le plus court et le meilleur

chemin était celui que nous suivions, nous nous étions vus dans la nécessité de passer par leur capitale, où nous attirait en outre le désir de les compter eux-mêmes au nombre de nos frères; que d'ailleurs d'autres grands caciques ayant déjà juré obéissance à Sa Majesté, il serait bien qu'ils fissent comme eux. Ils répondirent en s'étonnant qu'à peine entrés dans leur pays déjà nous leur donnions l'ordre d'abandonner leurs *teules*, chose qu'ils ne feraient certainement jamais; que quant à jurer obéissance à notre Roi, cela leur agréait et qu'ils en donnaient leur parole. C'est ainsi que les choses se passèrent et ce fut sans l'intervention du notaire. Nous commençâmes à marcher vers la ville. La multitude qui nous voulait voir était si considérable que les rues et les terrasses des maisons en étaient remplies; ce qui ne doit pas surprendre, puisqu'ils n'avaient jamais vu ni chevaux, ni hommes comme nous. On nous fit loger dans de grandes salles où nous nous réunîmes tous, même nos amis de Cempoal, ainsi que les Tlascaltèques qui avaient porté nos équipages. On nous donna à manger, ce jour-là et le suivant, fort bien et en abondance. Nous en resterons là et je dirai ce qui nous advint encore.

CHAPITRE LXXXIII

Comme quoi dans la ville de Cholula on avait formé le projet de nous massacrer par ordre de Montezuma, et de ce qui nous arriva à ce sujet.

Notre réception fut solennelle et très-certainement faite de bon cœur. Cependant, ainsi que nous le sûmes plus tard, Montezuma avait déjà envoyé des ordres aux ambassadeurs qui étaient avec nous, pour qu'ils traitassent avec les habitants de Cholula et qu'on mît à profit une

armée de vingt mille hommes qui s'y trouvait réunie, afin que, à peine entrés dans la ville, on nous fît la guerre nuit et jour, et qu'on amenât à Mexico, bien atta chés, tous ceux d'entre nous que l'on pourrait prendre vivants. Ce prince fit aussi de grandes promesses à ses ambassadeurs et leur envoya beaucoup de bijoux, des étoffes et un tambour en or. On devait assurer aux papes de cette ville qu'il leur serait donné vingt d'entre nous pour être sacrifiés à leurs idoles. Tout était bien concerté : les guerriers envoyés par Montezuma étaient à une demi-lieue de la ville dans des fermes et dans des ravins ; d'autres se trouvaient déjà établis dans les maisons mêmes de la capitale, avec leurs armes bien à point ; des parapets étaient construits sur les terrasses, tandis qu'on avait pratiqué des tranchées et des barricades dans les rues pour que les chevaux n'y pussent pas circuler. Ils avaient même des maisons pleines de longues piques et de colliers en cuir, avec des cordes qui devaient servir à nous attacher pour nous emmener à Mexico. Mais le bon Dieu fit mieux les choses, et tout se déroula au rebours de leurs projets. Nous n'en parlerons pas pour à présent, afin de dire qu'ils nous logèrent et nous donnèrent parfaitement à manger, comme je l'ai déjà expliqué. Du reste, quoique nous les vissions très-tranquilles, nous ne cessions pas de nous tenir sur nos gardes, à cause de la bonne habitude que nous en avions contractée. Mais, dès le troisième jour, on ne nous apporta plus de vivres ; les caciques ne paraissaient point, et l'on ne voyait pas davantage les papes. Si quelques Indiens nous venaient voir, ils se tenaient à une certaine distance de nous, en riant comme pour nous railler.

Notre chef, voyant cette conduite, ordonna à doña Marina et à Aguilar, nos interprètes, de dire aux ambassadeurs du grand Montezuma, qui étaient là, qu'ils or-

donnassent aux caciques de nous envoyer des vivres. Malgré tout, on ne nous apportait que de l'eau et du bois ; les vieillards que l'on employait à ce métier nous disaient qu'il n'y avait plus de maïs. Au surplus, ce jour-là même, arrivèrent d'autres messagers de Montezuma, qui se joignirent à ceux qui étaient déjà au milieu de nous. Ils disaient, sans la moindre retenue et sans aucun signe de respect, que leur seigneur les envoyait pour nous avertir de ne pas aller à sa capitale, parce qu'il n'avait pas de vivres à nous donner; ils ajoutaient qu'ils devaient, sans retard, repartir pour Mexico avec notre réponse. Cortès n'augura rien de bon de ce message. Il employa de douces paroles pour dire aux ambassadeurs qu'il était surpris qu'un grand seigneur tel que Montezuma changeât ainsi de résolutions, et qu'il les priait de ne pas partir encore, parce qu'il avait projeté de se mettre en marche dès le lendemain pour rendre visite à Montezuma et se soumettre à ses ordres. Il me semble que notre chef accompagna ces paroles du don de quelques verroteries. Les ambassadeurs, du reste, assurèrent qu'ils attendraient.

Cela fait, Cortès nous réunit pour nous dire : « Je vois du trouble parmi les gens qui nous entourent; soyons sur le qui-vive ; ils trament certainement quelque méchanceté. » Il fit appeler sur-le-champ le principal cacique, dont je ne me rappelle pas le nom, ou, à son défaut, les personnages qu'il enverrait à sa place. Il répondit qu'il était malade et que ni lui ni les autres ne pouvaient venir. Alors notre chef donna l'ordre de lui amener deux papes d'un grand temple où plusieurs se trouvaient réunis, recommandant de bons procédés à leur égard. Nous en amenâmes deux, sans les maltraiter. Cortès leur fit donner à chacun un *chalchihui*, pierre précieuse qu'ils ont en grande estime, et qui simule nos émeraudes. Il

leur dit ensuite, en leur parlant très-affectueusement, qu'il voudrait bien savoir pourquoi le cacique, les personnages de distinction et tous les papes paraissaient intimidés; qu'il les avait envoyé chercher et qu'ils s'étaient refusés à venir. Or il paraît qu'un de ces papes était d'une haute catégorie dans son ordre, ayant sous son autorité la plus grande partie des temples de la ville: c'était quelque chose comme un évêque parmi les siens. Il inspirait un grand respect à ses ministres. Il dit à Cortès que, pour ce qui était des papes, ils n'avaient nullement peur de nous; que si le cacique et les autres personnages ne voulaient point venir, il s'emploierait à les aller chercher, étant certain que, dès qu'il leur aurait parlé, ils ne décideraient rien autre chose que d'obéir sur-le-champ. Cortès lui répondit qu'à la bonne heure il voulût bien s'y rendre, tandis que son confrère attendrait là son retour.

Le pape fut donc les appeler et il en résulta qu'ils vinrent immédiatement avec lui au logement de Cortès, qui s'empressa de leur demander, au moyen de nos interprètes, pourquoi ils avaient peur et pour quel motif on ne nous donnait plus à manger; il dit que s'ils éprouvaient du regret de nous voir dans la ville, ils devaient se tranquilliser par la pensée que nous voulions partir pour Mexico le lendemain de bonne heure, dans le but de rendre visite et de parler au seigneur Montezuma; qu'on voulût bien réunir des *tamemes* pour porter nos bagages et traîner les bombardes; et qu'au surplus on ne tardât pas à apporter des vivres. Le cacique était si troublé qu'il ne parvenait pas à prendre la parole; il dit enfin qu'ils allaient réunir des vivres, mais que leur seigneur Montezuma leur avait fait parvenir l'ordre de n'en plus donner et de ne pas nous laisser aller plus avant.

Les conférences en étaient là, lorsque se présentèrent

trois Indiens de nos amis de Cempoal. Ils dirent secrètement à Cortès que, tout près de l'endroit où nous étions logés, ils avaient découvert des tranchées pratiquées dans les rues, recouvertes avec du bois et de la terre et tellement arrangées qu'il était impossible de les apercevoir si l'on n'y portait beaucoup d'attention; qu'ayant pris soin d'écarter la terre qui couvrait une de ces tranchées, ils y avaient aperçu des pieux très-bien aiguisés pour faire périr les chevaux qui viendraient tomber dessus; que toutes les terrasses des maisons étaient garnies de pierres et de parapets construits en briques séchées au soleil; que certainement les habitants s'étaient bien préparés, parce que dans une autre rue on avait vu des palissades faites de gros madriers. En même temps, se présentaient aussi huit Indiens Tlascaltèques, de ceux qui étaient restés dans la campagne. Ils dirent à Cortès: « Fais attention, Malinche; cette ville est fort mal disposée, car nous savons que cette nuit on a sacrifié à l'idole de la guerre sept personnes, dont cinq enfants, pour obtenir la victoire contre vous. Nous avons vu aussi que les habitants font sortir leurs biens avec leurs femmes et leurs enfants. »

Cortès, les ayant entendus, les dépêcha à l'instant pour qu'ils fussent prier leurs capitaines tlascaltèques de se tenir prêts, en cas que nous les fissions appeler. D'autre part, il reprit la conversation avec les papes et personnages de Cholula, les priant de ne pas avoir peur et de ne point se montrer si troublés; qu'ils se rappelassent l'obéissance qu'ils avaient jurée; qu'ils eussent soin de n'y pas manquer, de crainte d'en recevoir châtiment; que déjà il leur avait annoncé son départ pour le lendemain; qu'il lui fallait deux mille hommes de guerre de cette ville pour marcher avec nous comme les Tlascaltèques, parce qu'ils deviendraient peut-être nécessaires en route. Les

Cholultèques répondirent qu'ils donneraient aussi bien les hommes de guerre que ceux destinés aux transports. Ils demandèrent ensuite la permission d'aller à l'instant les préparer.

Ils partirent fort contents, croyant qu'avec les guerriers qu'ils devaient nous donner et les capitaineries de Montezuma qui étaient cachées dans les ravins, nous ne pourrions pas échapper, et que nous tomberions morts ou prisonniers entre leurs mains, vu surtout l'impossibilité où seraient nos chevaux de courir. Les caciques firent d'ailleurs circuler l'avis, parmi les hommes qui constituaient la garnison, de former comme des ruelles étroites avec des palissades, au moyen desquelles il leur serait facile de nous empêcher de passer. Ils firent savoir que nous devions partir le lendemain; que l'on se préparât avec soin dans l'espoir que, si nous n'étions pas bien sur nos gardes, grâce aux deux mille hommes de guerre qui allaient être fournis, il deviendrait facile aux uns et aux autres de s'emparer de leur proie et de nous garrotter; qu'ils eussent à tenir ces choses pour certaines, parce que leurs idoles de la guerre, auxquelles ils avaient fait des sacrifices, leur promettaient la victoire. Arrêtons-nous là en constatant qu'ils pensaient réellement que les choses se passeraient ainsi, et revenons à notre capitaine Cortès, qui voulut savoir toutes les circonstances de la conspiration et ce qui se passait à son sujet.

Il pria donc doña Marina, qui n'était pas timide, d'aller porter d'autres pierreries aux deux papes auxquels il avait parlé d'abord, et de leur adresser des paroles affectueuses pour obtenir qu'ils vinssent avec elle se présenter à Malinche. Doña Marina y fut à l'instant; elle leur parla de telle manière, — comme elle le savait très-bien faire d'ailleurs, — et elle leur offrit des dons avec tant de grâce, qu'ils se résolurent tout de suite à la suivre. Cortès

les reçut en les priant de dire la vérité en tout ce qui serait à leur connaissance, leur faisant d'ailleurs observer qu'en leur qualité de principaux ministres des idoles, le mensonge leur devait être inconnu; qu'au surplus ce qu'ils nous découvriraient ne serait jamais divulgué par aucun moyen, puisque nous devions partir le lendemain. Son dernier argument fut qu'il leur donnerait une grande quantité d'étoffes.

Ils répondirent qu'en réalité Montezuma, ayant su que nous devions aller dans sa capitale, s'était mis avec eux en rapports journaliers à ce sujet, mais sans déterminer bien nettement ce qu'il désirait; qu'un jour il leur faisait ordonner que, si nous venions à Cholula, on nous y rendît tous les honneurs, en nous guidant vers Mexico; qu'un autre jour il leur mandait qu'il ne voulait plus que nous fussions dans sa capitale; et qu'enfin tout récemment ses dieux Tezcatepuca et Huichilobos, en qui il avait la plus grande confiance, lui avaient conseillé de nous faire tous tuer à Cholula ou d'obtenir qu'on nous y garrottât pour nous amener vivants à Mexico. Les prêtres ajoutèrent qu'il avait envoyé la veille vingt mille hommes de guerre, dont la moitié se trouvait déjà dans la ville, tandis que les autres se cachaient dans des ravins à peu de distance; qu'on avait déjà à Mexico l'avis de notre départ pour le jour suivant; on y connaissait aussi les soins qu'on avait pris, à Cholula, d'élever des palissades, non moins que la promesse de nous donner deux mille Indiens. Les prêtres dirent enfin qu'eux-mêmes, d'après les conventions faites, devaient recevoir vingt de nos hommes pour les sacrifier aux idoles de Cholula. En apprenant tous ces projets, Cortès leur fit donner des étoffes très-bien travaillées, les priant de ne rien dire, car s'ils divulguaient cette conversation nous les punirions de mort à notre retour de Mexico; il dit aussi que nous voulions

partir le lendemain de bonne heure; qu'on fît venir tous les caciques pour qu'il leur parlât, ainsi qu'il leur en avait déjà témoigné le désir.

Cortès passa la nuit à prendre nos avis sur la conduite à suivre, car il n'ignorait pas qu'il avait à ses côtés des hommes solides et de bon conseil. Ainsi qu'il arrive d'ailleurs en pareil cas, les uns disaient qu'il serait convenable de faire un détour, en nous en allant par Guaxocingo; d'autres voulaient qu'on s'efforçât de conserver la paix par tous les moyens, et que nous revinssions à Tlascala. Nous fûmes quelques-uns à prétendre que si nous laissions passer ces trames sans châtiment, on en ourdirait de pires en tous lieux où nous irions; que, puisque nous étions dans cette grande ville où les provisions ne manquaient pas, nous devrions avertir les Tlascaltèques de venir à notre aide et attaquer les traîtres dans leur capitale même, avec l'espoir qu'ils nous redouteraient plus dans leurs maisons qu'en rase campagne. Ce fut enfin à ce plan que tout le monde s'arrêta.

Il fut donc résolu que, puisque Cortès leur avait déjà annoncé notre départ pour le lendemain, nous feindrions de faire nos paquets, qui n'étaient du reste pas lourds, et que, partant des vastes places entourées de palissades où nous avions établi notre camp, nous tomberions à l'improviste sur les Indiens guerriers, qui l'avaient certainement bien mérité. En attendant, Cortès crut devoir recourir à la dissimulation avec les ambassadeurs de Montezuma, et il leur dit que ces maudits Cholultèques avaient voulu nous rendre victimes de leur trahison, en en faisant faussement peser toute la responsabilité sur Montezuma et sur eux-mêmes, à titre d'ambassadeurs; que nous n'avions nullement cru à l'existence de cet accord; qu'on les priait de rester dans le logement de Cortès et de ne plus avoir de communications avec les gens

de la ville, afin que nous ne pussions concevoir aucun soupçon de leur connivence, et qu'ainsi ils fussent aptes à partir avec nous pour Mexico et nous servir de guides. Ils répondirent que ni eux ni leur seigneur Montezuma ne savaient absolument rien de ce que nous venions de dire. Cela n'empêcha pas que, malgré leurs protestations, nous les fîmes garder à vue, pour qu'il ne leur fût point possible de s'échapper sans notre permission, et qu'ainsi Montezuma ne pût pas apprendre que nous connaissions ses ordres contre nous.

Nous passâmes la nuit sur le qui-vive, bien armés, les chevaux prêts, ayant de bonnes rondes et de bons veilleurs, dans la pensée que toutes les forces des Mexicains et des Cholultèques tomberaient sur nous cette nuit même. Cependant, une vieille Indienne, femme d'un cacique, bien au courant de la trame ourdie contre nous, vint trouver secrètement doña Marina. Sa jeunesse, sa beauté et ses riches parures l'avaient séduite ; l'Indienne lui conseilla de se réfugier dans sa maison, si elle tenait à la vie, attendu que très-certainement on devait tous nous massacrer cette nuit ou le lendemain ; l'ordre en était donné, disait-elle, par le grand Montezuma lui-même, et il était convenu que les habitants de cette ville se réuniraient aux Mexicains, pour qu'aucun de nous n'eût la vie sauve, ou pour qu'on nous emmenât garrottés à Mexico. La vieille ajoutait que, sachant tous ces secrets et pressée par un remords à l'endroit de doña Marina, elle venait l'en avertir, afin qu'elle prît tout son avoir et se réfugiât chez elle, où elle avait formé le dessein de la marier avec un de ses fils, frère du jeune homme qui l'accompagnait en ce moment. A peine doña Marina, qui était fort rusée, eut-elle entendu ce discours, qu'elle s'écria : « O ma mère, combien je vous dois de reconnaissance pour ce que vous me dites là ! Je partirais dès à présent; mais je n'ai personne

qui m'inspire confiance pour porter mes étoffes et mes bijoux, qui sont considérables. Pour Dieu, mère, attendez quelques instants avec votre fils; nous partirons cette nuit même; mais vous voyez qu'en cet instant les *teules* veillent et qu'ils pourraient nous apercevoir. »

La vieille ajouta foi à ces paroles et continua à causer avec elle. Marina lui demanda de quelle manière on devait attenter à nos vies, et quand, et comment on en avait formé le plan. La cacique répondit que les deux papes principaux en avaient fait l'aveu. « Mais comment, repartit doña Marina, la chose étant si secrète, avez-vous pu parvenir à la savoir? » Elle répondit qu'elle avait appris le complot par son mari, capitaine d'un quartier de la ville, qui, en cette qualité, se trouvait actuellement avec les hommes de guerre, donnant des ordres pour qu'ils fissent leur jonction dans les ravins avec les bataillons de Montezuma; qu'elle croyait du reste la jonction déjà opérée et les hommes attendant notre passage pour tomber sur nous et nous massacrer; qu'elle avait connaissance de cet accord depuis trois jours, parce qu'un tambour en or avait été envoyé de Mexico à son mari, en même temps que des étoffes riches et des bijoux pour les capitaineries qui devaient être chargées de nous amener prisonniers à Montezuma. Doña Marina sut très-bien dissimuler ses sentiments en entendant ces révélations. « Oh! dit-elle, combien je me réjouis en apprenant que votre fils, à qui vous destinez ma main, est un des principaux personnages du lieu! Mais nous avons parlé trop longtemps; je ne voudrais pas qu'on nous aperçût: aussi, vous prierai-je, ma mère, de m'attendre en cet endroit; je commencerai à y apporter ce que je possède; comme je ne le pourrais faire en une seule fois, vous vous chargerez de tout surveiller, vous et votre fils, et nous partirons ensuite tous ensemble. » La vieille s'y laissa très-bien prendre. En compa-

gnie de son fils, elle s'assit tranquillement et attendit, tandis que Marina se rendait près de Cortès et lui racontait tout ce qui s'était passé avec la vieille. Notre chef la fit venir à l'instant et s'empressa de l'interroger sur les plans de la conspiration. Elle dit ni plus ni moins ce que les papes avaient déjà révélé. On la garda à vue, pour qu'elle ne pût disparaître.

Le jour se leva; il fut alors fort curieux de voir les éclats de rire, les démonstrations de joie des caciques et des papes, courant parmi les Indiens guerriers. On eût dit qu'ils nous tenaient déjà dans leurs piéges et dans leurs filets. Ils nous amenèrent, du reste, encore de nouveaux Indiens, de ceux que nous leur avions déjà demandés; ce fut même à ce point qu'ils ne tenaient plus dans notre vaste enceinte, qui était cependant très-étendue, ainsi qu'on peut s'en assurer encore, car on l'a conservée telle qu'elle était alors, par respect pour la mémoire de cet événement. Les Cholultèques eurent beau choisir la première heure du jour pour s'approcher de nous avec les gens armés; nous étions déjà prêts pour exécuter nos résolutions. Nos soldats, pourvus d'épées et de boucliers, se tenaient postés à l'entrée de la grande cour, pour ne plus laisser sortir aucun Indien armé. Notre capitaine était à cheval, entouré de plusieurs des nôtres qui formaient sa garde. Quand il vit que les caciques et les papes, ainsi que les gens armés, se présentaient de si bonne heure, il dit: « Remarquez l'envie que ces traîtres ont de nous voir arriver dans les ravins, pour se rassasier de nos chairs meurtries; le bon Dieu fera mieux les choses, je l'espère. » Il demanda où étaient les papes qui avaient découvert la conspiration. On lui répondit qu'ils se trouvaient près de la porte de la cour, priant qu'on les laissât entrer. Cortès donna l'ordre à Aguilar de leur dire qu'ils retournassent en leurs maisons, et qu'on n'avait nul besoin d'eux en ce moment.

Il se conduisit ainsi en considération du service qu'ils nous avaient rendu, désirant qu'ils ne fussent pas compris dans le massacre sans l'avoir mérité.

Notre chef, à cheval, avec doña Marina à ses côtés, demanda alors aux caciques et aux papes comment il se faisait qu'ils eussent voulu nous massacrer la nuit passée sans que nous leur eussions causé aucun mal; que pour nous attirer ces trahisons nous n'avions pas fait autre chose que ce qui était notre coutume dans tous les villages où nous passions : leur recommander de ne plus être de méchantes gens, de ne plus sacrifier des hommes, de ne pas adorer leurs idoles, de ne point manger la chair de leurs semblables, de ne pas avoir de vices honteux, et de suivre les pratiques d'une bonne vie. Nous leur avions prêché les vérités relatives à notre sainte foi, sans les opprimer en quoi que ce soit; pourquoi donc avaient-ils préparé récemment de longs pieux, des colliers en cuir, une grande quantité de cordes, remisés dans un de leurs temples? pourquoi, dans ces trois derniers jours, élever des palissades dans les rues, creuser des tranchées, et accumuler des provisions de guerre sur les terrasses de leurs maisons? pourquoi aussi faire sortir de la ville leurs enfants, leurs femmes et leurs biens? Cortès ajouta qu'on avait déjà pu voir leurs mauvaises dispositions et leurs intentions traîtresses, lorsqu'ils refusaient de nous donner à manger et n'apportaient que de l'eau et du bois, prétendant n'avoir plus de maïs; il n'ignorait pas du reste qu'il y avait, non loin de là, dans des ravins, plusieurs bataillons de guerriers nous attendant, et prêts à agir en traîtres avec les autres gens de guerre qui s'étaient joints à eux cette nuit même, dans la croyance que nous devions passer par ce chemin; eux, en retour de notre désir de les avoir pour frères et de leur dire ce qui plaît à notre Dieu et à notre Roi, ils voulaient maintenant nous tuer et man-

ger nos chairs, et avaient pris soin d'apprêter les grandes jarres qui devaient nous recevoir, avec l'assaisonnement de sel, d'ail et de tomates dont ils font usage ; au lieu de ces horreurs, ils auraient dû nous attaquer en rase campagne, comme des hommes de valeur et de bons guerriers, ainsi que l'avaient fait leurs voisins les Tlascaltèques. Notre général leur dit aussi qu'il savait à n'en pas douter tous les projets qu'on avait formés dans la ville, la promesse faite à leur dieu de la guerre de lui sacrifier vingt d'entre nous, de même que trois nuits auparavant on lui avait fait le sacrifice de sept Indiens pour en obtenir la victoire contre nos armes ; que ce résultat leur avait été en effet garanti par leur fausse divinité, mais que cette idole n'avait que sa haine et nullement un pouvoir réel contre nos forces ; qu'enfin toutes les trames et les mauvaises actions qu'ils avaient ourdies retomberaient sur eux.

Doña Marina était chargée de leur transmettre ce discours, et elle s'en faisait très-bien comprendre. Les papes, les caciques et les capitaines répondirent que ce qu'on venait de dire était la vérité, mais qu'ils n'étaient nullement responsables de ce dont on les accusait, parce que l'ordre leur en avait été donné par les ambassadeurs, d'après les instructions de Montezuma lui-même. Cortès leur dit alors que les lois de notre pays exigeaient que de pareilles trahisons ne restassent pas sans châtiment et que le crime qu'ils avaient commis méritait la mort. A peine avait-il prononcé ces paroles, qu'il donna l'ordre de tirer un coup d'escopette. C'était le signal convenu. On tomba donc sur eux et on leur donna une leçon qui ne pourra jamais s'oublier dans le pays, car on en tua un grand nombre, et d'autres furent brûlés vivants sans que les promesses de leurs faux dieux pussent leur être d'aucun secours. Nos amis les Tlascaltèques, que nous avions

laissés dans la campagne, ne tardèrent pas plus de deux heures à venir. Ils combattirent vaillamment dans les rues occupées par d'autres capitaineries qui devaient nous en interdire l'accès. Nos alliés, après les avoir mises en déroute, parcoururent la ville en pillant et en faisant des prisonniers, sans qu'il nous fût possible d'y mettre obstacle. Les jours suivants, arrivèrent des villages de la province de Tlascala d'autres bataillons qui, ayant eu déjà des démêlés avec Cholula, firent le plus de mal possible à cette ville. Témoins de ces horreurs, Cortès, nos capitaines et nous tous, nous prîmes les Cholultèques en pitié et nous empêchâmes les Tlascaltèques de continuer à les maltraiter. Notre chef donna l'ordre à Pedro de Alvarado et à Christoval de Oli de lui amener tous les capitaines de Tlascala pour qu'il leur parlât. Ils ne tardèrent pas à venir. On leur enjoignit de rallier tout leur monde et de se retirer dans la campagne, chose qu'ils exécutèrent sans retard; de manière qu'il ne resta avec nous que les Cempoaltèques.

En ce moment se présentèrent à nous certains caciques et papes cholultèques qui avaient leur domicile dans des faubourgs où l'on n'avait pas prêté la main à la trahison, ou du moins ils le prétendirent; on le put croire, du reste, car, la ville étant très-étendue, ils appartenaient à un quartier qui faisait, pour ainsi dire, bande à part. Ils prièrent Cortès et nous tous de mettre fin à la colère que nous avait causée la conjuration, attendu que les traîtres avaient payé leur crime de la vie. Les papes nos amis, — ceux qui nous avaient découvert le secret des conspirateurs, — ainsi que la vieille Indienne, femme d'un capitaine, qui avait prétendu être la belle-mère de doña Marina, se présentèrent à leur tour, et tous ensemble demandèrent à Cortès l'oubli et le pardon. Notre chef, en les entendant, se montra très-irrité. Il envoya querir les

ambassadeurs de Montezuma qui étaient enfermés dans nos logements; il leur dit que la ville avait mérité la destruction et la mort des ses habitants; mais, considérant qu'ils étaient les sujets de Montezuma, à qui nous avions voué le plus grand respect, il pardonnait à tout le monde, dans l'espérance qu'ils seraient meilleurs à l'avenir; au surplus, ajouta-t-il, s'il leur arrivait de se conduire comme ils venaient de faire, ils seraient tous massacrés. Il manda ensuite les caciques de Tlascala cantonnés dans la campagne, pour leur donner l'ordre de mettre en liberté les hommes et les femmes qu'ils retenaient captifs, leur disant que les maux qu'ils avaient causés devaient suffire. Quoi qu'il en soit, cette restitution n'était pas de leur goût : ils prétendaient que leurs voisins méritaient pis encore, à cause des trahisons dont ils s'étaient toujours rendus coupables. Cependant, par respect pour l'ordre de Cortès, ils rendirent beaucoup de monde; mais, malgré tout, ils restèrent fort riches en or, en étoffes, en coton, en sel et en esclaves.

Cortès sut retirer des événements un résultat heureux, car il obligea les Tlascaltèques à devenir les alliés de Cholula. Je crois même, d'après ce que j'ai vu et su par la suite, que jamais cette alliance n'a été rompue depuis lors. Au surplus, il donna l'ordre aux papes et aux caciques cholultèques de repeupler la ville et d'ouvrir de nouveau les marchés, assurant qu'on ne devait avoir aucune crainte et qu'il ne ferait de mal à personne. Ils répondirent que dans le délai de cinq jours ils ramèneraient dans la ville les habitants qui, pour la plupart, s'étaient enfuis dans les bois de la montagne, et ils témoignèrent leurs embarras au sujet de la nomination d'un nouveau cacique, attendu que celui qui l'était auparavant avait été compris dans le massacre de la place; mais notre chef demanda à qui l'emploi devait revenir de

droit. On l'informa que c'était à un frère du défunt. C'est précisement celui-là que Cortès désigna pour gouverneur, jusqu'à ce qu'il en fût autrement ordonné.

Lorsque nous vîmes que la ville était repeuplée et la sécurité revenue dans tous les marchés, Cortès convoqua une réunion de tous les papes, de tous les capitaines et des principaux personnages de la ville. Là, on leur expliqua avec clarté les vérités relatives à notre sainte foi, et comme quoi ils devaient abandonner leurs idoles, ne plus sacrifier, ne pas manger de la chair humaine, ne point se voler les uns les autres et mettre fin aux turpitudes qu'ils commettaient entre eux. On les pria de considérer que leurs idoles les trompaient, qu'elles sont pleines de méchanceté et ne disent que des mensonges, la preuve en étant que, cinq jours auparavant, elles leur avaient promis la victoire, lorsqu'on leur fit le sacrifice de sept personnes; que du reste tout ce que ces idoles disent aux papes et à eux tous est plein de malice. On les priait en conséquence de les détruire et de les mettre en morceaux sur-le-champ, ajoutant que nous offrions de le faire nous-mêmes, dans le cas où ils s'y refuseraient personnellement. Nous les suppliâmes encore de blanchir à la chaux un de leurs oratoires, où nous placerions une croix. Ils exécutèrent sur-le-champ ce qui était relatif à la croix, et répondirent qu'ils s'occuperaient aussi d'enlever leurs idoles. Mais on eut beau le leur rappeler à différentes reprises, ils différaient toujours de le faire. Le Père de la Merced dit alors que ce serait une mesure inopportune que de leur enlever leurs idoles avant qu'ils comprissent mieux les choses, et qu'on pût voir ce qui résulterait de notre entrée à Mexico; que le temps nous indiquerait ce que nous aurions à faire, et que, pour le moment, il fallait se contenter des sermons qu'on leur avait adressés et de l'érection de la sainte croix.

J'abandonnerai ce sujet, pour dire que cette ville est située sur une plaine où se trouvaient en même temps beaucoup de villes et villages peu éloignés, comme Tepeaca, Tlascala, Chalco, Tecamachalco, Guaxocingo, et bien d'autres, si nombreux que je ne pourrais les énumérer ici. Le pays produit beaucoup de maïs, de légumes et d'*azi*. On y voit une grande abondance de magueys, qui servent à faire leur vin. On y fabrique de bonne vaisselle rouge, de couleur foncée, et blanche, à dessins très-variés, qui se vend à Mexico et dans toutes les provinces environnantes, comme cela se voit en Castille, pour Talavera et Palencia. La ville comptait alors environ cent tours très-élevées formant les temples et les oratoires où se trouvaient les idoles. Le grand temple dépassait même en élévation celui de Mexico, quoique ce dernier fût déjà très-haut et très-remarquable. On y voyait encore cent préaux disposés pour le service des temples. Nous apprîmes qu'on y adorait une grande idole, dont je ne me rappelle pas le nom, pour laquelle existait une telle dévotion qu'on venait de beaucoup d'endroits lui faire des sacrifices et des neuvaines, y ajoutant l'offrande de différents objets qu'on possédait. Je me représente maintenant le moment où nous entrâmes dans cette ville; la vue de tant de tours blanchies nous fit l'effet de Valladolid.

Cessons de parler de la cité et de tout ce qui nous y arriva, pour porter notre attention sur les bataillons que le grand Montezuma avait envoyés et qui se trouvaient près de la ville dans les ravins, derrière leurs parapets, dans leurs ruelles, disposées pour que les chevaux n'y pussent pas pénétrer. A peine eurent-ils connaissance des événements qu'ils reprirent en toute hâte la route de Mexico, où ils firent à Montezuma le récit de ce qui était arrivé. Hommes et choses marchèrent si rapidement que nous ne tardâmes pas à savoir, par l'entremise de deux personnages

qui étaient avec nous et dont le voyage s'était fait rapidement, que lorsque Montezuma fut instruit de ce qui s'était passé, il en éprouva de l'irritation et une grande douleur. Il fit sacrifier quelques Indiens à Huichilobos, qui était son dieu de la guerre, afin d'en obtenir la révélation de ce qui devait arriver relativement à notre voyage à Mexico, et de s'éclairer sur la question de notre entrée dans la ville. Nous sûmes même qu'il s'enferma pendant deux jours dans le temple avec dix des principaux papes, pour y faire ses dévotions et ses sacrifices. La réponse de ces idoles, qu'ils honoraient comme leurs dieux, fut qu'on devait envoyer des messagers pour les disculper des événements de Cholula, et prendre la résolution pacifique de nous laisser entrer à Mexico, tout en conservant l'espoir que, une fois dans l'intérieur de la ville, il suffirait de nous refuser les vivres et l'eau, et de lever quelques-uns des ponts, pour assurer notre perte; que d'ailleurs, si on voulait se résoudre à nous combattre, en une seule journée pas un de nous ne resterait vivant; que ce serait alors qu'on pourrait nous sacrifier à Huichilobos, auteur de ce conseil, ainsi qu'à Tezcatepuca, le dieu de l'enfer, et se rassasier de nos membres, en réservant les intestins, le tronc et tout le reste pour les serpents et les tigres qu'on entretenait dans des cages de bois, comme j'aurai l'occasion de le dire en son lieu.

Finissons-en avec ce que Montezuma ressentit à cette nouvelle, et disons comme quoi les événements de Cholula et le châtiment qui les suivit furent portés à la connaissance des provinces de la Nouvelle-Espagne. Or, si auparavant nous avions eu la réputation d'hommes valeureux et si l'on nous appelait *teules* à la suite de ce qu'on avait su des guerres de Potonchan, de Tabasco, de Cingapacinga et de Tlascala, à l'avenir on nous respecta

comme devins, et l'on disait qu'il était impossible de nous cacher aucune méchanceté ourdie contre nous; que tout arrivait à notre connaissance; et c'est pour cela qu'ils témoignaient de leur bon vouloir vis-à-vis de nous.

Je crois bien que les curieux lecteurs seront fatigués d'entendre ce récit de Cholula, et je voudrais bien moi-même avoir fini de l'écrire; mais je ne saurais m'empêcher de faire mémoire de certaines cages en gros madriers que nous y trouvâmes. Elles étaient pleines d'Indiens et d'enfants mis à l'engrais pour qu'on se repût de leur chair, après qu'ils auraient été sacrifiés. Nous mîmes ces cages en morceaux et Cortès renvoya les prisonniers aux lieux où ils étaient nés. Il donna l'ordre, accompagné de menaces, aux capitaines et aux papes de ne pas enfermer d'Indiens de la sorte et de ne point manger de chair humaine. Ils s'empressèrent de le promettre; mais à quoi cela servait-il, puisqu'ils ne faisaient jamais ce qu'ils avaient promis? Nous passerons outre, pour dire que telles furent ces grandes cruautés écrites et répétées à satiété par monseigneur l'évêque de Chiapa, Bartolomé de Las Casas, qui affirme que, sans motif aucun, et seulement par caprice et pour notre passe-temps, nous avions infligé ce grand châtiment à Cholula.

Je veux rappeler aussi que quelques bons religieux franciscains, les premiers que Sa Majesté envoya dans la Nouvelle-Espagne, furent à Cholula après la prise de Mexico, que je raconterai bientôt. Leur but était d'ouvrir une enquête pour arriver à savoir comment s'était exercée notre vengeance et quel en avait été le vrai motif. Ces recherches se firent au moyen des papes et des anciens de la ville. Or, d'après leurs propres dépositions, les religieux constatèrent que l'événement s'était passé, ni plus ni moins, comme je viens de l'écrire. On en put conclure que si ce châtiment n'avait pas été appliqué, nos vies eussent couru

le plus grand danger au milieu de ces bataillons de guerriers mexicains et de naturels de Cholula, qui étaient là réunis à l'abri de leurs palissades et pourvus d'une grande quantité de moyens d'attaque. Si, pour notre malheur, on nous eût massacrés en ce moment, la Nouvelle-Espagne n'aurait pas été si vite conquise. Peut-être une autre flotte ne se serait-elle pas hasardée à venir, ou, fût-elle venue, les difficultés auraient été des plus grandes, parce que les habitants eussent mieux défendu leurs ports, et, pour résultat final, ils seraient restés idolâtres. J'ai entendu dire par un frère fransciscain, de conduite irréprochable, appelé fray Torribio Montelmea, que si cette vengeance eût pu s'éviter et que les Cholultèques n'y eussent pas donné lieu par leur conspiration, cela eût mieux valu pour la morale ; mais puisque l'événement avait été inévitable, il fallait le considérer comme louable, en ce sens que les Indiens de toutes les provinces de la Nouvelle-Espagne y purent voir que ces idoles, et n'importe quelles autres, sont trompeuses et de méchante nature. Il en dut résulter qu'en voyant tout se passer au rebours de leurs promesses, les Indiens abandonnassent leur dévotion pour ces divinités. La vérité est que désormais on cessa de faire des sacrifices à Cholula et qu'on n'y vint plus en grande foule comme on en avait auparavant l'habitude. Cette grande idole ne reçut plus les mêmes soins ; on l'enleva même du principal temple où elle se trouvait. Qu'on la cachât ou qu'on la brisât, le fait est qu'on ne la vit plus et qu'on la remplaça par une autre. Mais abandonnons ce sujet, pour dire ce qui nous advint par la suite.

CHAPITRE LXXXIV

Des messagers et des propositions que nous envoyâmes au grand Montezuma.

Il y avait déjà quatorze jours que nous étions à Cholula. Nous ne pouvions plus rien y faire ; car la ville était repeuplée, les marchés ouverts, la paix établie entre les habitants de Cholula et les Tlascaltèques ; nous avions élevé une croix et prêché les vérités relatives à notre sainte foi. D'un autre côté, le grand Montezuma nous envoyait des espions pour découvrir quels étaient nos projets et s'assurer si nous avions l'intention de marcher en avant jusqu'à sa capitale, toutes choses qu'il arrivait à savoir parfaitement au moyen des ambassadeurs qui étaient toujours en notre compagnie. Notre chef voulut alors consulter certains de nos capitaines et quelques soldats qu'il savait animés d'un bon esprit. N'ignorant pas d'ailleurs qu'indépendamment de leur valeur incontestable, ils étaient hommes de bon conseil, Cortès n'entreprenait rien avant d'avoir pris leur avis. Nous convînmes qu'on emploierait les termes les plus affectueux pour envoyer dire au grand Montezuma que nous avions traversé bien des mers, venant de pays lointains, afin d'exécuter les desseins qui poussaient notre seigneur et Roi à nous envoyer dans ces contrées, desseins qui avaient surtout pour mobile la pensée de le voir et de lui dire des choses dont la connaissance ne pouvait manquer de lui être utile ; que nous étions en route pour sa capitale en passant par Cholula, que ses propres ambassadeurs nous avaient désignée comme étant peuplée par ses vassaux ; que les deux premiers jours que nous y passâmes, nous

y fûmes très-bien traités, tandis que l'on avait ourdi une conspiration dans le but de nous massacrer le troisième jour ; mais que nous sommes des hommes de telle trempe que l'on ne peut méditer contre nous, ni tramer de trahison ou de méchanceté d'aucune sorte, sans que nous le sachions à l'instant, et que cette clairvoyance nous avait mis en mesure de châtier quelques-uns de ceux qui nous voulaient trahir. Nos envoyés devaient ajouter que la pensée d'avoir affaire à des sujets du grand Montezuma, le respect et l'amitié que nous avions pour sa personne, avaient poussé Cortès à épargner beaucoup des conspirateurs ; que d'ailleurs — c'était le pire — les papes et les caciques affirmaient que leur conduite avait été guidée par les propres conseils de Montezuma et par les avis de ses ambassadeurs ; mais que jamais nous n'avions voulu croire qu'un grand seigneur comme lui pût donner de pareils ordres, surtout après s'être vanté d'une sincère amitié pour nous ; qu'au surplus, ce que nous connaissions de sa haute personne nous portait à penser que si ses idoles lui eussent inspiré la mauvaise idée de nous faire la guerre, il nous eût attaqués ouvertement ; mais qu'en réalité peu nous importait qu'il nous attaquât en rase campagne ou dans la ville, de jour ou de nuit, étant bien assurés que quiconque oserait l'essayer ne pouvait manquer d'être détruit. Cortès lui faisait dire encore que, malgré tout, il le tenait pour un allié et grand ami ; qu'il désirait le voir, lui parler, et que, par conséquent, nous partions pour sa capitale, dans le but de lui rendre compte de ce que notre seigneur et Roi nous avait commandé.

Lorsque Montezuma entendit ce message et comprit que nous ne faisions pas peser sur lui la faute des événements de Cholula, il recommença, nous assura-t-on, ses jeûnes et ses sacrifices avec ses papes et ses idoles, afin

qu'on vérifiât de nouveau s'il devait, oui ou non, nous laisser entrer dans la ville, désirant savoir si le conseil qu'on lui donnerait serait conforme au premier qu'il avait reçu. La réponse des idoles fut, comme la précédente, qu'on nous laissât entrer, puis, que, une fois enfermés, on nous massacrerait quand on voudrait. Les capitaines et les papes de Montezuma lui dirent encore que, s'il empêchait notre entrée, nous attaquerions les villages qui lui étaient assujettis, avec l'aide de nos alliés les Tlascaltèques, des Totonaques de la sierra et d'autres peuplades entrées dans notre alliance; que, pour éviter ces malheurs, le meilleur avis et le plus salutaire était celui que Huichilobos venait de donner.

Ne parlons plus des projets de Montezuma, mais disons ce qu'il fit et comme quoi nous résolûmes de marcher sur Mexico. Disons aussi qu'au moment où nous allions partir, arrivèrent des messagers de Montezuma avec un présent; et rapportons ce qu'il nous faisait savoir.

CHAPITRE LXXXV

Comme quoi Montezuma envoya un grand présent en or; de ce qu'il nous faisait dire; comment nous convînmes d'aller à Mexico, et de ce qui advint ensuite.

Le grand Montezuma avait donc encore une fois demandé l'avis de son Huichilobos, de ses papes et de ses capitaines, et tous lui avaient conseillé de nous laisser entrer dans la ville, où l'on pourrait nous tuer impunément. Il s'était d'ailleurs bien pénétré des paroles que nous lui fîmes dire au sujet de nos désirs d'amitié; il avait pu en même temps porter son attention sur la bravade qui nous dépeignait comme des hommes pour qui

aucune trahison ne peut rester secrète et contre lesquels aucune trame ne saurait s'ourdir sans qu'ils la découvrent ; et, en ce qui regarde la guerre, que peu nous importait qu'on nous attaquât dans la ville ou en rase campagne, de jour ou de nuit, ou de toute autre façon ; comme d'ailleurs il avait appris nos batailles de Tlascala, de Potonchan, de Tabasco, de Cingapacinga et maintenant les événements de Cholula, il était stupéfait et plein d'effroi. Après plusieurs débats en conseil, il se décida à nous envoyer six personnages avec un présent en or et en bijoux diversement travaillés, d'une valeur, à première vue, d'environ mille piastres. Il envoyait en même temps un certain nombre de charges d'étoffes fort riches et très-bien travaillées. Lorsque ces personnages arrivèrent devant Cortès avec leur offrande, ils prirent de la terre avec leurs mains et la baisèrent, et du ton le plus respectueux dont ils se servent, ils dirent : « Malinche, notre seigneur le grand Montezuma vous envoie ce présent, à toi et à tous tes frères, te priant de le recevoir avec les sentiments qu'il ressent lui-même en te l'adressant. » Ils ajoutèrent que leur maître regrettait les ennuis causés par les habitants de Cholula ; qu'il désirait qu'on les châtiât plus encore en leurs personnes ; qu'ils étaient méchants et menteurs, ayant essayé de faire retomber sur lui et sur ses ambassadeurs la faute de toutes les perversités dont ils voulaient se rendre coupables ; il nous invitait à le tenir pour notre ami, disant que du reste nous viendrions à sa capitale quand cela nous ferait plaisir ; qu'il se proposait de nous y rendre les plus grands honneurs comme à des hommes valeureux et aux messagers d'un si grand roi ; que sans doute il n'avait pas de quoi nous approvisionner, parce qu'il n'y avait dans la ville que ce qui y était transporté, vu qu'elle est située complétement dans la lagune ; qu'il ne pourrait, par conséquent, faire

parfaitement les choses, mais qu'il s'efforcerait de nous honorer au possible ; qu'au surplus il avait déjà envoyé des ordres pour qu'on nous donnât le nécessaire dans tous les villages où nous devions passer. On ajouta verbalement beaucoup d'autres compliments à notre adresse. Cortès, ayant tout compris, au moyen de nos interprètes, reçut cet envoi avec des démonstrations affectueuses. Il embrassa les messagers et leur fit donner des torsades en verroteries. Tous nos capitaines et soldats se réjouirent de ces bonnes nouvelles et de l'autorisation donnée d'aller à la capitale, car la plupart d'entre nous le désiraient chaque jour davantage, surtout nous autres qui n'avions laissé aucun bien dans l'île de Cuba et qui étions déjà venus deux fois avant Cortès à la découverte de ce pays.

Quoi qu'il en soit, nous devons dire que notre capitaine leur fit une réponse très-amicale. Il voulut que trois des messagers qui avaient apporté le présent restassent avec nous pour servir de guides ; les trois autres devaient porter sa réponse à leur maître avec la nouvelle que nous étions en route. Lorsque notre départ fut connu des grands caciques de Tlascala, Maceescaci et Xicotenga l'aveugle, ils en éprouvèrent un vif regret et envoyèrent dire à Cortès qu'ils l'avaient déjà prié plusieurs fois de bien réfléchir à ce qu'il faisait et de ne pas entrer dans cette grande cité où il y avait tant de guerriers et tant d'éléments de résistance. Ils ajoutaient qu'un jour ou l'autre on nous y ferait la guerre ; qu'ils craignaient que nous ne pussions en échapper vivants, et que par conséquent ils voulaient nous donner le secours de dix mille hommes bien commandés, destinés à marcher avec nous, pourvus de tous les approvisionnements pour la route. Cortès les remercia pour leur bon vouloir, mais il leur dit qu'il n'était pas raisonnable d'entrer à Mexico avec une si grande quantité d'hommes armés, en considérant surtout que

Tlascaltèques et Mexicains étaient ennemis les uns des autres ; que mille hommes suffiraient pour traîner les canons, porter le bagage et réparer quelques chemins. Ils envoyèrent immédiatement les mille Indiens, très-bien équipés.

Nous étions déjà prêts à marcher, lorsque s'approchèrent de Cortès les caciques et tous les personnages de Cempoal qui étaient avec nous et nous avaient servis loyalement. Ils dirent qu'ils voulaient retourner à Cempoal, sans dépasser Cholula et sans entreprendre la route de Mexico, parce qu'ils tenaient pour certain qu'ils y perdraient la vie avec nous tous. Ils prétendaient que Montezuma les condamnerait à mourir, attendu qu'ils étaient des plus notables parmi les personnages de Cempoal, et qu'ils avaient été, en cette qualité, les premiers à refuser l'obéissance et les tributs à Mexico, mettant du reste en prison les percepteurs, lors de la rébellion dont j'ai déjà fait le récit. Cortès, voyant qu'ils demandaient si résolûment cette autorisation, leur répondit, au moyen de doña Marina et d'Aguilar, qu'ils ne devaient craindre de recevoir aucune injure, puisqu'en les voyant en notre compagnie, personne n'oserait maltraiter en quoi que ce fût ni eux, ni nous-mêmes. Il les pria de changer de résolution et de venir avec nous, leur promettant qu'il les comblerait de richesses. Mais Cortès eut beau prier ; ni ses prières, ni le ton affectueux de doña Marina ne purent les résoudre à rester ; ils persistèrent à vouloir partir. Cortès dit alors : « A Dieu ne plaise que nous employions la force pour emmener ces Indiens qui nous ont si bien servis ! » Il fit apporter plusieurs charges de riches étoffes, les distribua entre eux tous et envoya deux charges de ces mêmes objets au cacique gros, notre allié, et à son cousin Cuesco, cacique aussi de grande importance. Cortès écrivit en même temps au lieutenant Juan de Escalante, qui était

resté au port comme capitaine avec la qualité d'alguazil mayor. Il lui disait tout ce qui nous était arrivé ; comme quoi nous allions à Mexico; qu'il prît bien soin de tous les habitants; qu'il fût nuit et jour en alerte ; qu'il achevât la forteresse; qu'il protégeât les naturels des villages environnants contre les Mexicains, et que ni lui ni les soldats ne leur fissent jamais aucun mal.

Les lettres étant écrites et nos amis de Cempoal partis, nous commençâmes notre voyage en nous tenant bien sur nos gardes.

CHAPITRE LXXXVI

Comme quoi nous commençâmes à marcher vers la ville de Mexico ; de ce qui arriva en route, et de ce que Montezuma nous fit dire.

Nous partîmes de Cholula dans le meilleur ordre, comme nous en avions l'habitude; nos éclaireurs découvraient le pays au-devant de nous, emmenant avec eux des pionniers, afin que, si l'on rencontrait un mauvais pas et des embarras sur la route, on pût s'aider les uns les autres; nos canons, nos escopettes et nos arbalètes étaient en bon état; nos cavaliers marchaient de trois en trois pour être en mesure de se venir en aide, et tous nos autres soldats avançaient dans le plus grand ordre. Je ne sais pourquoi je fais mémoire de tout cela; mais cependant, puisqu'il est question de choses de guerre, il est naturel que je donne tous ces détails, pour qu'on voie à quel point nous avions l'œil au guet. Nous arrivâmes ce jour-là à de petits établissements situés à quatre lieues de Cholula, sur un monticule, appartenant à Guaxocingo, et nommés, je crois, ferme d'Iscalpan. Là nous reçûmes la visite des caciques et papes des villages de

Guaxocingo, amis et confédérés des Tlascaltèques. Vinrent aussi d'autres habitants des villages bâtis sur le versant du grand volcan et situés non loin des précédents. Ils apportaient beaucoup de provisions et un présent en bijoux d'or, de valeur minime, priant Cortès de ne pas considérer son peu de mérite, mais uniquement le bon vouloir qui l'accompagnait. Ils lui conseillèrent de ne pas aller à Mexico, ville bien fortifiée, pleine de guerriers, dans laquelle nous courrions les plus grands risques; mais, puisque nous étions résolus à y aller, nous devions du moins savoir qu'après avoir franchi ce passage nous trouverions deux chemins très-larges, l'un allant au village de Chalco, l'autre à Talmanalco, deux bourgs importants dépendant de Mexico; que l'un de ces chemins était resté ouvert et sans obstacles comme pour nous inviter à y passer, mais que l'autre avait été barré par un grand nombre d'arbres et de longs sapins, afin d'empêcher le passage des chevaux et notre marche en avant; que, du reste, plus bas sur le versant de la sierra, dans le chemin qui était libre et que les Mexicains espéraient nous voir prendre, on avait pratiqué une tranchée où se trouvaient des palissades et des retranchements, et que là devaient se tenir plusieurs bataillons en embuscade pour nous massacrer; ils nous conseillaient par conséquent de ne pas avancer par le chemin ouvert, mais bien par celui qui était barré par des arbres, parce qu'on allait nous donner beaucoup de monde, afin que, réunis aux Tlascaltèques qui étaient avec nous, ils pussent enlever les arbres accumulés sur le chemin de Talmanalco. Cortès reçut le présent d'un ton affectueux, disant qu'il les remerciait de l'avis qui lui était donné, et qu'avec l'aide de Dieu il poursuivrait sa route dans la direction que l'on venait de lui conseiller.

Le lendemain, de bonne heure, nous nous mîmes en

marche, et il était près de midi lorsque nous arrivâmes au haut de la sierra, où nous trouvâmes en effet les deux chemins, comme les gens de Guaxocingo nous en avaient prévenus. Nous fîmes halte pour un moment, et nous restâmes dans un bien juste recueillement en pensant aux Mexicains qui nous attendaient dans les tranchées et derrière les palissades dont on venait de nous entretenir. Cortès envoya chercher les ambassadeurs du grand Montezuma, qui marchaient en notre compagnie; il leur demanda comment il se faisait que ces deux chemins fussent ainsi disposés : l'un très-ouvert et libre d'obstacles, l'autre rempli d'arbres coupés tout récemment. Ils répondirent que c'était pour que nous prissions le plus libre des deux, qui menait à une ville appelée Chalco, appartenant à leur seigneur Montezuma, où tout était disposé pour nous bien recevoir; que l'autre chemin, on l'avait ainsi barré et rempli d'arbres, pour nous indiquer qu'il n'y fallait pas passer, vu qu'il y avait de fort mauvais pas, qu'il allait à Mexico par un détour et aboutissait à un village moins important que Chalco. Cortès dit alors qu'il choisissait le chemin barré. Nous commençâmes à gravir la sierra en bon ordre; au prix des plus grandes difficultés, partout où nous devions passer, nos amis écartaient les plus gros troncs d'arbres, dont on pourrait encore voir les restes aujourd'hui, sur les bords du chemin. Quand nous arrivâmes au haut de la montée, il commença à tomber de la neige qui couvrit le sol autour de nous. Ayant entrepris notre descente, nous fûmes passer la nuit dans une réunion de maisonnettes formant des logements où les Indiens marchands avaient coutume de s'héberger. Nous y trouvâmes de quoi souper convenablement, mais nous y ressentîmes un froid très-vif. On plaça des sentinelles, on organisa des rondes et on lança des éclaireurs.

Le lendemain nous reprîmes notre marche et nous arrivâmes, vers l'heure de la grand'messe, au village que j'ai déjà dit s'appeler Talmanalco. On nous y reçut très-bien, et les vivres ne firent pas défaut. La nouvelle de notre arrivée se répandit immédiatement dans la contrée; les habitants de Chalco et ceux d'Amecameca se réunirent aux gens de Talmanalco; vinrent aussi les habitants d'Acingo, petit port où se tiennent les bateliers du lac. La foule s'augmenta encore par l'affluence d'autres villages dont je ne me rappelle pas les noms. Tous ensemble nous offrirent un présent en or, deux charges d'étoffes et huit Indiennes (l'or seul valait environ cent cinquante piastres). S'adressant à Cortès, il lui dirent : « Malinche, reçois ces présents que nous t'offrons et compte-nous au nombre de tes amis. » Cortès les accueillit d'un ton affectueux et leur promit de les secourir en tout ce qui pourrait leur être nécessaire.

Les voyant du reste réunis, il pria le Père de la Merced de leur parler des vérités relatives à notre sainte foi et de leur conseiller d'abandonner leurs idoles. En conséquence, on leur dit tout ce que nous avions déjà prêché dans les autres villages où nous étions passés. A tout ils répondirent que c'était bien et qu'ils verraient plus tard. On leur fit comprendre aussi la grande puissance de notre Empereur et seigneur, au nom duquel nous venions redresser les torts et supprimer les pillages, disant que c'était pour cela qu'il nous avait envoyés dans ces contrées. Les habitants de ces villages, s'étant arrangés de façon à ne pouvoir être entendus par les ambassadeurs, formulèrent de vives plaintes contre Montezuma et surtout contre ses percepteurs, disant qu'ils leur volaient tout ce qu'ils possédaient et que, si leurs femmes et leurs filles étaient de leur goût, ils les violaient devant eux, en présence des maris, et quelquefois ils les enlevaient défini-

tivement; que par leur ordre ils étaient obligés de travailler comme s'ils fussent des esclaves, et de transporter en canots, ou même par terre, du bois de sapin, des pierres, du maïs, sans cesser d'autre part le travail de leurs bras, pour des semailles et pour d'autres services en grand nombre, tandis qu'on leur prenait leurs terres au bénéfice des idoles. Et à tout cela ils ajoutaient bien d'autres plaintes dont je ne puis me souvenir après tant d'années. Cortès les consola en paroles amicales, que lui et doña Marina savaient très-bien employer, leur disant que pour le moment il n'avait pas le pouvoir de leur faire justice; qu'on eût encore de la patience et que bientôt il les délivrerait de ce despotisme.

Prenant ensuite à part deux personnages principaux, il les pria d'aller, avec quatre de nos amis de Tlascala, voir le chemin ouvert que les gens de Guaxocingo nous avaient conseillé de suivre; cet examen avait pour but de savoir quelles sortes de palissades on y avait élevées, et s'il était vrai qu'il y eût des bataillons armés. Les caciques répondirent : « Malinche, il n'est nullement nécessaire d'y aller voir, parce qu'à présent tout est aplani et bien en ordre. Mais il faut que tu saches qu'il y a six jours les Mexicains avaient choisi un endroit difficile pour faire une tranchée dans la montagne, afin de vous y barrer le passage au moyen d'un grand nombre de gens armés. Nous avons su que Huichilobos, qui est leur dieu de la guerre, leur a conseillé de vous laisser passer, pour qu'on vous mette à mort plus facilement lorsque vous serez entrés à Mexico. Il nous paraît par conséquent que vous devez rester ici avec nous; nous vous y donnerons de ce que nous possédons, et, de cette manière, vous n'irez point chez les gens de Mexico, où nous savons que certainement, à en juger par leurs défenses et par le nombre de leurs combattants, pas un de vous n'aura la vie sauve.

Cortès leur répondit en souriant que ni les Mexicains ni aucun autre peuple n'avaient la puissance nécessaire pour nous détruire, excepté Notre Seigneur Dieu en qui nous croyons ; que pour leur prouver que nous allions faire entendre à Montezuma, à tous les caciques et à tous les papes ce que Dieu commande, nous nous proposions de nous mettre en route à l'instant ; qu'on voulût bien nous donner vingt hommes choisis parmi les personnages principaux, afin qu'ils vinssent en notre compagnie ; qu'on ferait beaucoup pour eux ; que justice leur serait rendue aussitôt que nous entrerions à Mexico, et qu'enfin ni Montezuma ni ses commissaires ne commettraient plus les excès et les violences dont les plaignants prétendaient être victimes. Ce fut avec des visages joyeux que les habitants de ces villages répondirent à ces promesses et nous amenèrent les vingt Indiens demandés. Nous allions partir, lorsqu'arrivèrent des messagers du grand Montezuma. Ce qu'ils dirent, je le vais conter à la suite.

CHAPITRE LXXXVII

Comme quoi le grand Montezuma nous envoya d'autres ambassadeurs avec un présent en or et des étoffes ; ce qu'ils dirent à Cortès et ce qu'il répondit.

Nous étions sur le point de partir et de continuer notre route sur Mexico, lorsque quatre personnages envoyés par Montezuma se présentèrent devant Cortès. Ils portaient un présent en or et des étoffes. Après avoir fait leurs salutations habituelles, ils dirent : « Malinche, notre seigneur le grand Montezuma t'envoie ce présent et t'assure qu'il est bien peiné des fatigues que vous avez endurées en venant de pays si lointains, et cela seu-

lement pour le voir. Il t'a déjà fait dire une autre fois qu'il te donnerait beaucoup d'or et d'argent ainsi que des *chalchihuis* en tribut pour votre Empereur et pour vous tous, à la condition de ne point venir à Mexico. Maintenant, à nouveau, il te prie en grâce de ne pas aller plus loin et de t'en retourner par où tu es venu. Il te promet de t'adresser au port beaucoup d'or et d'argent, et des pierreries riches pour votre Roi; quant à toi, il te donnera quatre charges d'or, et une charge à chacun de tes frères. Pour ce qui est de ton voyage à Mexico, il est inutile que tu penses à y entrer, parce que tous ses vassaux sont en armes pour y mettre obstacle. » Ils ajoutèrent que les chemins étaient partout trop étroits pour nous et qu'on n'avait pas de provisions de bouche suffisantes. Ils firent voir encore les mille inconvénients qu'il y aurait à poursuivre notre route.

Cortès embrassa les messagers très-amicalement, mais il reçut le message avec regret. Il accepta le présent, dont j'ai oublié la valeur. J'ai su d'ailleurs que jamais Montezuma, en nous envoyant des messagers, n'omit de leur adjoindre une quantité plus ou moins grande d'or.

Mais je reviens à notre récit. Cortès répondit qu'il était surpris que Montezuma, qui était si grand seigneur et qui d'ailleurs s'était déclaré notre ami, se montrât si versatile, voulant un jour une chose et envoyant, peu après, dire le contraire; quant à l'or qu'il nous offrait pour l'Empereur et pour nous tous, il lui en exprimait ses remercîments, ainsi que pour le présent qu'il nous faisait remettre aujourd'hui même, et il saurait le reconnaître et le payer à l'avenir en bons offices. Lui paraissait-il, du reste, qu'étant si près de sa capitale il fût juste de nous en retourner sans avoir fait ce que notre Empereur nous commandait? Si le roi Montezuma eût envoyé des ambassadeurs à quelque grand seigneur

comme lui, et si ses messagers s'en retournaient sans dire à ce grand seigneur le but de leur voyage, que ferait le roi Montezuma quand ils reviendraient en sa présence avec un tel résultat de leur mission, sinon les tenir pour des lâches et des gens de nulle valeur? C'est précisément ce que notre Empereur penserait aussi de nous. Cortès ajouta que, n'importe comment, il entrerait dans la capitale; que Montezuma voulût bien à l'avenir ne plus s'en défendre, car il était résolu à le voir, à lui parler, à lui rendre compte de tout ce qui nous avait conduits dans ce pays, et que cela serait en nous adressant à sa propre personne; que, du reste, une fois qu'il nous aurait entendus, si notre séjour dans la ville ne lui paraissait pas opportun, nous nous en retournerions par le même chemin qui nous y aurait amenés; qu'au surplus, eu égard à ce qu'il disait de l'absence de provisions ou de leur rareté qui nous empêcherait d'y trouver notre subsistance, nous étions gens à nous contenter de peu; que décidément nous irions à sa capitale et qu'il eût à le trouver bon.

Sur ce, on dépêcha les messagers et l'on se mit en route pour Mexico. Or, l'on nous avait bien avertis, à Guaxocingo et à Chalco, que Montezuma avait consulté ses idoles et ses papes pour savoir s'il devait nous laisser entrer dans la capitale ou nous combattre auparavant. Nous savions que tous ses papes avaient répondu, d'après l'avis de Huichilobos, qu'il fallait nous laisser entrer, parce que l'on pourrait ensuite aisément nous massacrer. Donc, puisqu'enfin nous sommes des hommes et comme tels craignons un peu la mort, nous ne laissions pas que de réfléchir à toutes ces circonstances. Le pays étant d'ailleurs très-peuplé, nous avancions à petites journées, nous recommandant au bon Dieu et à Notre Dame sa Mère bénie. Nous nous entretenions en même temps sur

la manière de faire notre entrée, fortifiant du reste nos cœurs par l'espérance que, si Notre Seigneur Jésus-Christ nous avait fait la grâce de nous préserver des périls passés, il nous protégerait encore contre la grande puissance de Mexico. Nous fûmes passer la nuit dans un village appelé Iztapalatingo, dont la moitié des maisons est dans l'eau et l'autre moitié à sec sur le sol. Là se trouve un monticule au pied duquel on a établi actuellement une hôtellerie. Nous trouvâmes dans ce village de quoi souper très-convenablement.

Revenons actuellement au grand Montezuma. Lorsque ses messagers arrivèrent et qu'il eut entendu la réponse de Cortès, il résolut d'envoyer son neveu, appelé Cacamatzin, seigneur de Tezcuco, en très-grand apparat, pour donner la bienvenue à Cortès et à nous tous. Comme d'ailleurs nous avions l'habitude de lancer des coureurs dans la campagne, l'un d'eux nous vint avertir qu'un grand nombre de Mexicains, aux allures pacifiques, venaient par la route, et qu'autant que l'on en pût juger, ils étaient très-richement vêtus. C'était à une heure très-matinale, et nous allions nous mettre en route; mais Cortès nous dit qu'il fallait rester à notre halte jusqu'à ce que nous eussions vu ce qu'il en était. Or, en cet instant, quatre personnages se présentèrent, faisant à Cortès de grandes révérences et lui disant que près de là s'avançait Cacamatzin, seigneur de Tezcuco, neveu du grand Montezuma. Ils nous priaient en grâce d'attendre son arrivée qui ne pouvait tarder longtemps. Il se présenta en effet bientôt, avec un faste grandiose, comme nous n'en avions pas encore vu chez les Mexicains. Il était venu dans une litière très-richement ornée de plumes vertes, de plaques d'argent, de pierres précieuses enchatonnées dans des arborisations en or. Cette litière était portée sur les épaules par huit personnages

de distinction que l'on nous dit être des seigneurs de villages.

Lorsqu'il approcha du logement de Cortès, on s'empressa pour l'aider à sortir de la litière, balayer le sol et enlever jusqu'aux pailles sur le chemin que ses pieds devaient fouler. Quand ils arrivèrent devant notre capitaine, on lui fit beaucoup de démonstrations de respect, et Cacamatzin lui dit : « Malinche, nous venons ici, moi et ces seigneurs, pour nous mettre à ton service, vous procurer tout ce dont vous aurez besoin, toi et tes compagnons, et vous conduire chez vous, c'est-à-dire dans notre ville, parce que tel est l'ordre de notre seigneur le grand Montezuma, qui, du reste, te fait dire qu'ayant compté sur nous il s'abstient de venir lui-même, mais non parce que la bonne volonté lui en a manqué. »

Quant à nous, lorsque nous vîmes ce grand apparat et cette majesté des caciques et surtout du neveu de Montezuma, nous en conçûmes la plus haute idée. Nous disions entre nous que si un cacique s'entourait de tant de pompe, que serait-ce du grand Montezuma lui-même? Quoi qu'il en soit, lorsque Cacamatzin eut fini son discours, Cortès l'embrassa et lui fit mille démonstrations d'amitié, ainsi qu'aux personnages de sa suite. Il lui donna trois pierres précieuses, appelées marguerites, qui sont veinées en dedans de différentes couleurs; aux autres personnages il offrit des verroteries bleues en les remerciant de leur présence, et il ajouta : « Quand donc me sera-t-il donné de payer au grand Montezuma les faveurs dont il nous comble chaque jour? » Les pourparlers terminés, nous nous mîmes en route. Beaucoup de gens avaient suivi les caciques; beaucoup encore étaient venus des villages voisins pour nous voir; de sorte que tous les chemins étaient couverts de monde.

Le lendemain de bon matin nous arrivâmes à la grande

chaussée sur la route d'Iztapalapa. Nous restâmes saisis d'admiration en voyant tant de villes et de bourgs construits au milieu de l'eau, d'autres grands villages s'élevant sur le sol, et cette belle chaussée parfaitement nivelée jusqu'à Mexico. Nous disions entre nous que c'était comparable aux maisons enchantées décrites dans l'*Amadis*, à cause des tours élevées, des temples et de toutes sortes d'édifices bâtis à chaux et à sable, dans l'eau même de la lagune. Quelques-uns d'entre nous se demandaient si tout ce que nous voyions là n'était pas un rêve; et il ne faut pas être surpris que je l'écrive de cette façon, car il y aurait beaucoup à dire au delà de ce que je pourrais raconter sur ces choses que nous n'avions ni jamais vues, ni jamais entendues dans des récits, ni jamais aperçues dans nos rêves, aussi grandioses qu'elles apparaissaient maintenant à nos regards.

Quand nous arrivâmes près d'Iztapalapa, il fallait voir la magnificence des caciques qui sortirent pour nous recevoir! Ce furent le grand seigneur de cette ville, appelé Coadlavaca, et celui de Cuyoacan, proches parents tous les deux de Montezuma. Il fallait voir encore, lors de notre entrée à Iztapalapa, la grandeur des palais où nous fûmes logés! Ils étaient vastes et construits en pierre finement ciselée. Les boiseries étaient en cèdre et en d'autres essences odorantes. Les cours étaient très-spacieuses et les appartements intérieurs, vraiment admirables, tapissés de belles étoffes de coton. Après avoir parcouru toutes ces choses, nous fûmes voir l'enclos et les jardins; ce ne fut certes pas un spectacle moins digne de notre contemplation; je ne me fatiguais jamais de m'y promener en tous les sens, de les considérer, de voir la diversité des arbres, d'aspirer l'odeur de chacun, de fouler ces allées pleines de fleurs, d'arbres fruitiers et de nombreux rosiers du pays, le tout rafraîchi par un

élégant étang d'eau douce. Une autre particularité digne d'attention, c'est que de grandes embarcations pouvaient entrer dans ce verdoyant enclos par un canal qu'on y avait pratiqué. Tout était peint à la chaux et brillait des couleurs diverses dont les pierres étaient rehaussées. Ajoutez à tout cela que des oiseaux de différentes espèces venaient s'ébattre dans l'étang. Je dis encore qu'en voyant ce spectacle je ne pus croire qu'on eût découvert dans le monde un autre pays comparable à celui où nous étions, car en ce temps-là il n'y avait encore ni Pérou ni soupçon de son existence. Aujourd'hui toute cette ville est détruite et rien n'en reste debout.

Poursuivons, pour dire comme quoi les caciques de cette ville et ceux de Cuyoacan apportèrent un présent en or d'une valeur d'environ deux mille piastres. Cortès en témoigna sa reconnaissance par les dehors les plus affectueux. On leur dit, au moyen de nos interprètes, les vérités relatives à notre sainte foi, leur déclarant en même temps la grande puissance de notre seigneur l'Empereur. Il y eut encore beaucoup d'autres pourparlers dont je n'exposerai point le détail, et je dirai qu'alors c'était là une très-grande ville, édifiée moitié sur un sol sec et moitié dans les eaux de la lagune. Maintenant elle est tout entière à sec et l'on fait des semailles sur le sol qui était auparavant couvert par les eaux. Le changement qui s'est opéré est si grand que, si je ne l'avais jamais vu auparavant, je ne saurais croire aujourd'hui que ce lieu fût autrefois tel que je l'avais admiré ; je ne pourrais surtout me persuader que ce qui fut en d'autres temps couvert par les eaux soit de nos jours occupé par des plantations de maïs, et le tout fort ruiné comparativement à son passé.

Arrêtons-nous là pour dire la réception solennelle que Montezuma fit à Cortès et à nous tous, lors de notre entrée dans la grande ville de Mexico.

CHAPITRE LXXXVIII

De la solennelle réception que le grand Montezuma nous fit, à Cortès et à nous tous, lors de notre entrée dans sa capitale de Mexico.

Le lendemain nous partîmes d'Iztapalapa accompagnés des grands caciques dont je viens de parler. Nous marchions par la chaussée, qui est d'une largeur de huit pas et tellement en droite ligne sur Mexico qu'on ne la voit dévier nulle part. Malgré sa largeur elle était absolument couverte de gens qui sortaient de Mexico et d'autres qui y revenaient, dans un continuel mouvement qui avait pour but de voir nos personnes. La foule était telle qu'il nous devenait impossible de garder nos rangs. D'autre part, les tours, les temples, les embarcations de la lagune, tout était plein de monde. Nous n'en devons pas être surpris, puisque jamais les habitants du pays n'avaient vu ni chevaux, ni hommes comme nous. Quant à nous, en présence de cet admirable spectacle, nous ne savions que dire, sinon nous demander si tout ce que nous voyions était la réalité. D'une part, en effet, il y avait de grandes villes et sur terre et sur la lagune; tout était plein d'embarcations ; la chaussée coupée par des tranchées que des ponts recouvraient; devant nous s'étalait la grande capitale de Mexico...; tandis que, d'autre part, nous, nous n'arrivions pas au nombre de quatre cent cinquante hommes, et nous n'avions rien oublié des conversations et des avis de nos alliés de Guaxocingo, de Tlascala et de Talmanalco ; nous avions présents à la mémoire leurs conseils de ne pas entrer à Mexico où l'on devait tous nous massacrer. Que les curieux

lecteurs veuillent bien voir si dans ce que j'écris ici il serait possible d'exagérer l'éloge; y a-t-il jamais eu dans le monde des hommes qui aient fait preuve d'une égale hardiesse?

Continuons; avançons sur notre route. Nous atteignîmes un point où s'embranchait une autre petite chaussée qui conduisait à Cuyoacan, ville où l'on voyait plusieurs grandes tours appartenant aux oratoires. De là nous arrivèrent plusieurs personnages et des caciques couverts de riches étoffes, différemment galonnées pour distinguer les catégories de chacun d'eux. La chaussée était remplie de tout ce monde et de ces grands caciques que Montezuma lui-même avait envoyés pour nous recevoir. En arrivant devant Cortès, ils lui donnèrent la bienvenue et, en signe de paix, ils touchèrent la terre avec la main, qu'ils portaient ensuite à leurs lèvres. Après un moment de halte, Cacamatzin, seigneur de Tezcuco, les seigneurs d'Iztapalapa, de Tacuba et de Cuyoacan prirent les devants pour aller à la rencontre de Montezuma qui s'avançait dans une riche litière en compagnie d'autres seigneurs et caciques entourés de leurs vassaux. Nous étions tout près de Mexico. Alors, en un point où s'élevaient de petites tourelles, le grand Montezuma sortit de sa litière; les caciques les plus distingués prirent son bras et le conduisirent sous un dais merveilleusement orné: ses draperies, tissues de plumes vertes, étaient ornementées de dessins en fil d'or; des plaques d'argent, des perles, des chalchihuis rehaussaient luxueusement une grande bordure bien digne d'admiration.

Le grand Montezuma s'avançait, superbement vêtu, comme il en avait l'habitude. Ses pieds étaient chaussés de sandales dont les semelles étaient en or et qui bouclaient au cou-de-pied avec de riches pierreries. Les quatre seigneurs qui se tenaient à ses côtés étaient aussi

très-brillamment vêtus (ils avaient sans doute pris en route les riches vêtements dont ils étaient ornés, pour aborder Montezuma et venir avec lui, car nous les vîmes autrement habillés lorsqu'ils marchaient en notre compagnie). D'autres grands caciques, s'écartant des premiers, s'occupaient à porter le dais qui recouvrait leurs têtes, tandis que d'autres grands seigneurs s'avançaient devant Montezuma en balayant le sol sur lequel ses pieds devaient se poser, prenant soin de le couvrir de tapis, afin qu'il ne foulât jamais la terre. Aucun de ces grands seigneurs n'osait lever les yeux sur lui; ils marchaient le regard baissé en affectant le plus profond respect, excepté cependant ses quatre parents et neveux qui se tenaient à ses côtés ou lui donnaient le bras.

Cortès, prévenu que le seigneur Montezuma était proche, descendit de cheval, et, quant ils furent en présence, ils se livrèrent l'un envers l'autre à de grandes démonstrations de respect. Montezuma s'empressa de donner à Cortès la bienvenue et notre chef employa doña Marina pour lui traduire son compliment. Il me semble que Cortès, qui était avec doña Marina, voulut placer Montezuma à sa droite et que celui-ci refusa, offrant à notre chef cette place d'honneur. En cet instant, Cortès prit un collier de pierres marguerites enfilées dans un cordon en fil d'or et parfumé de musc; il s'empressa de le passer au cou de Montezuma et il s'apprêtait en même temps à lui donner l'embrassade, lorsque les grands seigneurs qui étaient à ses côtés lui retinrent le bras, car ils considèrent cet acte comme un signe de mépris. Cortès alors lui dit, au moyen de doña Marina, que son cœur était au comble de la joie, pour avoir vu un si grand prince; que Montezuma lui faisait beaucoup d'honneur en venant personnellement le recevoir, et qu'il ressentait les sentiments de la plus sincère gratitude pour les faveurs qu'il en re-

cevait sans cesse. Le prince lui répondit par des politesses de circonstance et il ordonna à ses deux neveux, les seigneurs de Tezcuco et de Cuyoacan, qui lui donnaient le bras, d'aller avec nous jusqu'à nos logements, tandis que lui, accompagné de ses deux autres parents, Coadlavaca et le seigneur de Tacuba, revenait immédiatement à la ville. Il fut suivi par la grande foule de caciques et de personnages de distinction qui l'avait accompagné. Nous remarquâmes encore à quel point, en le suivant, ils baissaient les yeux vers la terre sans le regarder, s'éloignant le plus possible vers les murs latéraux, avec les signes du plus grand respect.

De cette façon nous pûmes entrer dans les rues de Mexico avec moins d'embarras. Et cependant, qui pourrait dire la multitude d'hommes, de femmes, d'enfants qui se tenaient, à notre passage, sur les terrasses des maisons et dans les canots des *acequias*, pour nous contempler? C'était une admirable chose ! Et maintenant que je l'écris, je vois tout passer devant mes yeux comme si c'était un événement d'hier; je sens en même temps la grande faveur que Notre Seigneur Jésus-Christ nous fit en nous donnant l'habileté et la force nécessaires pour entrer dans une telle ville, et aussi en m'y préservant de tant de périls de mort, comme on va bientôt le voir. Je lui en rends les grâces les plus sincères et, de plus, je le remercie d'avoir assez prolongé ma vie pour pouvoir écrire ces événements, quoique je le fasse d'une façon inférieure à ce que le sujet réclame. Mais soyons plus avare de paroles; les actes rendent suffisamment témoignage de ce que j'avance.

Revenons à notre entrée dans la capitale. On nous conduisit dans de grandes bâtisses où il y avait du logement pour nous tous. Ces maisons avaient appartenu au père du grand Montezuma, nommé Axayaca. Pour le moment,

Montezuma y avait établi les oratoires de ses idoles et il y entretenait une chambre très-secrète, pleine de joailleries d'or, c'était le trésor qu'il avait hérité de son père et auquel il ne touchait jamais. On choisit ces maisons pour nous loger, parce que, en notre qualité de *teules* (ils nous tenaient pour tels), nous nous trouverions au milieu de leurs idoles, c'est-à-dire, des divinités qu'ils y entretenaient. Quoi qu'il en soit, on y avait préparé de grands salons et des boudoirs tapissés de belles étoffes du pays pour notre capitaine; et quant à nous, on avait formé des lits au moyen de nattes avec de petits baldaquins au-dessus; il n'eût pas été possible de nous en donner d'autres, quelque grands seigneurs que nous eussions été, parce qu'on n'en fait pas usage dans la contrée. Ces constructions étaient très-brillantes, blanchies à la chaux, bien balayées, ornées de rameaux et de fleurs.

Lorsque nous arrivâmes à une grande cour, Montezuma, qui avait été nous y attendre, prit notre général par la main et l'introduisit dans l'appartement qu'il devait occuper; il était très-richement orné, eu égard à leurs habitudes. Le prince avait fait apporter un magnifique collier en or, d'un travail merveilleux. Il le prit et le passa au cou de notre chef, grand honneur qui excita l'attention de tous les capitaines indiens. Cortès, en le recevant, employa ses interprètes pour témoigner sa gratitude. Montezuma lui dit alors : « Malinche, vous êtes chez vous et dans vos maisons, prenez-y du repos, en compagnie de vos frères. » Et il s'éloigna immédiatement, pour regagner son palais qui était près de là. Quant à nous, nous partageâmes les logements entre nos compagnies; notre artillerie fut placée en un lieu convenable; on convint minutieusement de l'ordre qui devait être gardé et du soin de rester sur le qui-vive, aussi bien les cavaliers que tous les autres soldats. On nous avait

préparé un somptueux repas, selon leur usage, et nous le mîmes à profit sans retard. Cette entrée heureuse et hardie dans la capitale de Tenistitlan-Mexico eut lieu le huitième jour du mois de novembre de l'an de Notre Seigneur Jésus-Christ 1519. Grâces soient rendues à Notre Seigneur Jésus-Christ pour toutes choses ! Qu'on me pardonne de ne pas mettre ici d'autres détails qu'il serait bon peut-être d'y placer : pour à présent je ne saurais mieux dire ; nous en reparlerons en temps opportun. Revenons-en au récit de ce qui advint encore, ainsi que je vais le dire à la suite.

CHAPITRE LXXXIX

Comment le grand Montezuma vint nous visiter dans nos logements avec plusieurs caciques qui l'accompagnèrent ; de la conversation qu'il eut avec notre général.

Lorsque nous eûmes terminé notre repas, Montezuma, qui avait été prévenu et qui avait lui-même fini de dîner, vint en grande pompe nous rendre visite dans nos quartiers, accompagné d'une quantité de personnages appartenant à sa parenté.

Cortès, averti de son arrivée, s'empressa de faire la moitié du chemin pour le recevoir. Montezuma le prit par la main. On apporta des siéges à la mode du pays, fort riches et luxueusement ornementés de dorures. Le prince invita notre chef à s'asseoir et ils s'assirent en même temps chacun de son côté. Montezuma lui adressa un éloquent discours, disant qu'il se réjouissait vivement de posséder dans sa maison et dans son royaume des chevaliers aussi valeureux que l'étaient le capitaine Cortès et nous tous ; que, deux ans auparavant, il avait reçu des nouvelles

relatives à un de nos capitaines, qui était venu à Champoton; que même, l'année précédente, on lui avait parlé d'un autre qui s'était présenté avec quatre navires; que son désir avait été de les voir, et qu'il était heureux maintenant de nous tenir en sa compagnie pour nous offrir de tout ce qu'il possédait; que certainement nous étions ceux-là mêmes que ses aïeux avaient prédits en disant qu'il viendrait des hommes d'où le soleil se lève, pour régner sur ces contrées; que sans aucun doute il s'agissait bien de nous, puisque nous nous étions battus avec tant de valeur dans les affaires de Potonchan, de Tabasco et de Tlascala, affaires et batailles dont on lui avait présenté la peinture prise sur le vif des événements.

Cortès lui répondit, par l'entremise de nos interprètes et surtout de doña Marina, qu'il ne savait pas comment payer, pour lui et pour ses camarades, les grandes faveurs reçues chaque jour; que certainement nous venions d'où le soleil se lève, étant les vassaux et serviteurs d'un grand seigneur appelé l'Empereur don Carlos, qui compte parmi ses sujets un grand nombre de princes; que des nouvelles lui étaient venues concernant le monarque qui gouvernait ces pays et lui apprenant combien il était grand prince; qu'il nous avait donc envoyés pour lui rendre visite et le prier, lui et les siens, de se faire chrétiens, ainsi que l'étaient notre Empereur et nous-mêmes; qu'ils sauveraient ainsi leurs âmes par des pratiques dont il lui donnerait plus tard les détails, lui déclarant en même temps comme quoi nous adorons un seul Dieu véritable, et lui expliquant quel est ce Dieu et quelles sont aussi d'autres vérités déjà prêchées à ses envoyés Tendidle, Pitalpitoque et Quintalbor, lorsque nous étions sur la plage de sable.

Le colloque étant fini, le grand Montezuma remit à notre général plusieurs joyaux d'or fort riches et diverse-

ment travaillés. Il donna aussi à nos capitaines différents objets en or, avec deux charges d'étoffes ornées de riches dessins en plumes. Il répartit également entre les soldats deux charges d'étoffes pour chacun, avec les manières aimables d'un véritable grand seigneur. Quand il eut achevé ce partage, il demanda à Cortès si nous étions tous frères et sujets de notre grand Empereur; à quoi notre chef répondit que nous étions frères en effet par les sentiments et par l'amitié, tous gens de distinction et serviteurs de notre grand Roi et seigneur. Montezuma et Cortès échangèrent encore quelques paroles de bonne politesse; mais comme cette entrevue était la première, afin de ne pas la rendre fastidieuse on mit fin à tous les discours. Montezuma avait donné des ordres à ses majordomes pour que nous fussions pourvus de tout, conformément à nos usages : de maïs, de pierres et d'Indiennes pour faire le pain, de poules, de fruits et d'herbages en abondance pour nos chevaux. Le monarque prit congé de notre général et de nous tous avec la plus grande courtoisie. Nous l'accompagnâmes jusqu'à la rue, et Cortès nous recommanda d'avoir, pour le moment, à ne pas trop nous éloigner des logements, jusqu'à ce que nous eussions pu mieux nous rendre compte de ce qu'il convenait de faire.

J'en resterai là et je dirai ce qui nous arriva par la suite.

CHAPITRE XC

Comme quoi, dès le lendemain, notre général fut rendre visite à Montezuma, et des conversations qu'ils eurent.

Le jour suivant, Cortès fut d'avis de se rendre au palais de Montezuma. Mais, avant tout, il s'informa de ce qu'il y

avait à faire et comment nous devions nous présenter. Il emmena avec lui ses quatre capitaines, Pedro de Alvarado, Juan Velasquez de Leon, Diego de Ordas, Gonzalo de Sandoval, et cinq de nos soldats. Montezuma, l'ayant su, fit la moitié du chemin de ses appartements pour nous recevoir. Il était accompagné de ses neveux, car aucune autre personne ne pouvait entrer, ni communiquer avec lui, à moins que ce ne fût pour des affaires d'une haute importance. Après s'être adressé mutuellement des démonstrations de respect, ils se prirent par la main, et Montezuma, faisant franchir son estrade à Cortès, l'invita à s'asseoir à sa droite. Puis il nous fit signe de prendre aussi les siéges qu'il avait fait apporter. Cortès prit la parole au moyen de nos interprètes doña Marina et Aguilar, et dit que puisqu'il avait eu le bonheur de se trouver en présence d'un si grand seigneur et de lui parler, il pouvait enfin rester en repos et nous tous avec lui, attendu qu'il avait atteint le but du voyage et accompli le désir de notre grand Roi et seigneur; que ce qu'avant tout nous venions lui dire de la part de Notre Seigneur Dieu, il l'avait déjà su par les rapports que ses messagers Tendidle, Pitalpitoque et Quintalbor lui firent, à la suite du présent qui figurait la lune en argent et le soleil en or et qui nous fut offert sur les sables de la plage; il apprit alors comme quoi nous avions dit que nous sommes chré iens et adorons un seul Dieu véritable, appelé Jésus-Christ, qui souffrit mort et passion pour nous sauver; et que, quand ces messagers nous avaient demandé pourquoi nous adorions la croix, nous leur avions répondu que c'était en représentation d'une autre semblable, sur laquelle Notre Seigneur fut crucifié pour notre rédemption; que cette mort et cette passion, Dieu les voulut pour les faire servir à sauver tout le genre humain, jusqu'alors condamné; que ce Dieu res-

suscita le troisième jour et qu'il est maintenant dans les cieux; que c'est lui-même qui fit le ciel, la terre, les mers et créa tout ce qui est dans le monde; que ni les pluies, ni la rosée, que rien enfin ne se fait sans l'intervention de sa volonté; que c'est en lui que nous croyons, lui que nous adorons; que ces choses qu'eux, Indiens, tenaient pour des divinités ne l'étaient nullement, mais bien des démons, c'est-à-dire de mauvaises créatures dont les actes sont encore plus horribles que leurs figures; qu'ils voulussent bien considérer que ces dieux étaient si mauvais et de si peu de valeur que partout où nous placions des croix, — les messagers l'avaient vu, — ils étaient saisis de frayeur et n'en osaient pas soutenir la présence, ainsi que le temps le ferait clairement voir.

Cortès ajouta que ce qu'il demandait en grâce c'était que le prince daignât écouter encore ses paroles. Et alors il lui dit, en termes très-compréhensibles, nos croyances sur la création du monde, comme quoi nous sommes tous frères, fils du même père et de la même mère appelés Adam et Ève; et c'est en cette qualité de frères que notre grand Empereur, affligé de la perte de tant d'âmes que leurs idoles emportent en enfer où elles brûlent au milieu de vives flammes, nous a envoyés pour qu'on remédie à ce triste état de choses, qu'on n'adore plus ces idoles, et que des Indiens ne leur soient plus sacrifiés; et puisque nous sommes tous frères, qu'on n'autorise plus les pratiques contre nature et les vols; que, dans des temps prochains, notre seigneur et Roi enverra des hommes qui vivent saintement dans nos pays, pour qu'ils leur expliquent ces vérités et les leur fassent comprendre; que, quant à nous, nous venons seulement en donner la nouvelle. Cortès ajouta enfin qu'il demandait en grâce qu'on fît et qu'on accomplît ce qu'il venait de dire. Comme il parut que Montezuma vou-

lait répondre, Cortès cessa de parler, se retournant pour nous dire, à nous qui étions avec lui, que, pour une première fois, cela devait suffire à l'accomplissement de notre devoir.

Montezuma répondit : « Seigneur Malinche, j'étais au courant de vos conversations et de vos discours antérieurs adressés à mes serviteurs sur la plage de sable, relativement à votre Dieu. Nous ne vous avons rien dit ni sur la croix ni sur ce que vous avez prêché dans tous les villages où vous êtes passés; nous n'avons fait de réponse à aucune de ces choses, parce que depuis le commencement du monde nous adorons nos dieux et nous les croyons bons; les vôtres le sont sans doute aussi, mais ne prenez plus le soin maintenant de nous parler d'eux. Pour ce qui est de la création du monde, nous le croyons de même depuis les temps les plus reculés. La foi qui accompagne nos croyances nous fait d'ailleurs accepter comme certain que vous êtes ces mêmes hommes dont nos aïeux ont dit qu'ils viendraient d'où le soleil se lève. Quant à votre grand Roi, je suis son serviteur et je me tiens prêt à lui faire part de ce que je possède, car, il y a deux ans, j'ai reçu la nouvelle que d'autres capitaines étaient venus avec des vaisseaux par la route que vous avez suivie, et ils se prétendaient les sujets de ce grand Roi que vous dites. Je voudrais savoir si vous êtes tous les mêmes. »

Cortès lui dit qu'oui, que nous étions tous les vassaux de notre Empereur; que nos prédécesseurs étaient venus reconnaître les chemins, les mers et les ports, pour que nous pussions mieux y venir comme nous avions fait. — Montezuma voulait parler de Francisco Hernandez de Cordova et de Juan de Grijalva, au sujet de notre premier voyage. — Il ajouta du reste que, dès lors, il eut la pensée de voir quelques-uns de ces hommes qui étaient

arrivés, pour leur rendre les honneurs et les avoir dans ses royaumes et dans ses villes; que puisque les dieux avaient exaucé ses bons souhaits et que nous étions dans ces palais que nous pouvions regarder comme nôtres, nous ne devions penser qu'au repos et à la jouissance, certains que nous y serions servis à souhait en toutes choses; que s'il nous avait plusieurs fois envoyé dire de ne pas venir dans sa capitale, telle n'était pas sa volonté, mais ses sujets s'étaient effrayés de la foudre et des éclairs qu'on disait que nous lancions, non moins que des chevaux avec lesquels, prétendait-on, nous massacrions beaucoup d'Indiens, car on nous prenait pour des dieux, et autres enfantillages semblables. Aujourd'hui, après avoir vu, par nos personnes, que nous étions gens de chair et d'os et de raison élevée, en même temps que des guerriers valeureux, il nous estimait encore plus qu'auparavant, et, pour toutes ces raisons, il nous ferait part de ses richesses.

Cortès et nous tous répondîmes que nous étions pleins de reconnaissance pour son bon vouloir. Alors, Montezuma se prit à rire, — car il était d'humeur très-joviale dans son noble parler de grand seigneur. — « Malinche, dit-il, je sais bien que les gens de Tlascala, avec lesquels vous vous êtes liés de tant d'amitié, t'ont dit que je suis l'égal d'un dieu ou *teule* et que tout ce qu'il y a dans mes palais n'est qu'or, argent et pierres précieuses. J'entends bien qu'en gens d'esprit vous n'en aviez rien cru et que vous preniez cela pour raillerie; c'était bien justement pensé, seigneur Malinche, puisque vous voyez maintenant que mon corps est de chair et d'os, comme les vôtres, et que mes maisons et mes palais sont en pierre, en chaux et en boiserie. Que je sois un grand roi, oui certainement, je le suis; que j'aie reçu des richesses de mes aïeux, oui, j'en ai; mais il n'y a là rien qui res-

semble aux folies et aux mensonges qu'on vous a dits de moi; prenez-les donc pour moquerie, comme je le fais moi-même au sujet de vos tonnerres et de vos éclairs. » Cortès lui dit, en riant aussi, que c'est la coutume des ennemis de médire et de s'écarter de la vérité au sujet de ceux qu'ils haïssent; que nous avions bien compris que, dans ces contrées, on ne saurait voir une magnificence égale à la sienne, et que ce n'était pas sans raison qu'il était si renommé auprès de notre Empereur.

On en était là des pourparlers, lorsque Montezuma dit à un grand cacique son neveu, là présent avec les autres, qu'il ordonnât à ses majordomes d'apporter certaines pièces d'or qu'on avait sans doute déjà choisies pour Cortès, et dix charges de fines étoffes. Il partagea l'or et les étoffes entre notre général et les quatre capitaines. Quant à nous, les soldats, il nous donna à chacun deux colliers en or d'une valeur de dix piastres l'un, et deux charges d'étoffes. Tout l'or qu'il répartit en ce moment valait bien environ mille piastres; il le donnait avec le visage joyeux d'un généreux et grand seigneur. Comme il était plus de midi, Cortès, ne voulant pas être importun, dit : « Le seigneur Montezuma continue, selon son habitude, de renchérir sur les faveurs que chaque jour il nous prodigue; mais il est déjà l'heure du dîner de Votre Majesté. » Montezuma répondit qu'au contraire c'était nous qui lui avions fait honneur en le visitant. C'est ainsi que nous prîmes congé de lui avec de grandes cérémonies. Nos revînmes à nos logements, en nous entretenant de ce ton d'homme bien élevé que le prince avait en toutes choses, nous promettant bien de le combler de nos respects, et de ne jamais passer devant lui sans quitter nos bonnets d'uniforme; et nous ne manquions pas de le faire. Laissons cela et passons à autre chose.

CHAPITRE XCI

Des manières et de la personne de Montezuma, et comme quoi c'était un grand seigneur.

Le grand Montezuma avait environ quarante ans; il était d'une stature au-dessus de la moyenne, élancé, un peu maigre, avec de l'harmonie dans les formes. Son teint n'était pas très-foncé et ne s'éloignait nullement de la couleur habituelle de l'Indien. Il portait les cheveux peu longs, descendant seulement de manière à couvrir les oreilles. Il avait la barbe rare, noire et bien plantée. Son visage était gai et d'un ovale un peu allongé. Son regard avait de la dignité, témoignant d'ordinaire des sentiments de bienveillance et prenant de la gravité lorsque les circonstances l'exigeaient. Il était propre et bien mis; il se baignait tous les jours une fois, dans l'après-midi. Il avait un grand nombre de concubines, filles de grands seigneurs, et deux caciques de distinction pour femmes légitimes, avec lesquelles il n'avait de communications intimes que par des voies très-secrètes, au point que quelques serviteurs seulement le pouvaient savoir. Il n'était point entaché de vices contre nature. D'après ses habitudes de toilette, un vêtement dont il avait fait usage un jour n'était repris que quatre jours plus tard. Sa garde se composait d'environ deux cents personnages de distinction qui occupaient de vastes salles à côté de ses salons; tous n'étaient pas admis à lui parler, mais bien quelques-uns seulement, et quand ils s'approchaient de lui, ils devaient enlever leurs riches habits et se couvrir de vêtements de peu de valeur et d'une grande propreté. Ils entraient nu-pieds, les yeux baissés vers

la terre, sans jamais les lever sur son visage; ils avançaient en faisant trois révérences, disant, à chacune d'elles : « Seigneur, mon seigneur, grand seigneur. » Il répondait en peu de mots aux rapports qu'on lui présentait; et, lorsque le visiteur prenait congé, il devait se tenir toujours les yeux baissés, sans lever la tête et sans tourner le dos, jusqu'à ce qu'il fût sorti du salon de réception.

Lorsque d'autres grands seigneurs venaient de provinces éloignées pour des affaires ou des procès, ils étaient obligés, avant d'entrer aux appartements du grand Montezuma, de se déchausser, de se vêtir pauvrement et de ne pas s'introduire en droite ligne dans le palais, mais bien de faire un détour sur les côtés de l'édifice; y entrer sans façon passait pour inconvenance. Pour son dîner, ses cuisiniers lui servaient, à leur façon, une trentaine de plats; on les plaçait sur de petits réchauds, pour empêcher qu'ils se refroidissent. Mais, d'une manière générale, pour son manger, on préparait les vivres sous plus de trois cents formes diverses, et on peut dire mille, en ajoutant ce qui était destiné à sa garde. Lorsque l'heure du dîner arrivait, Montezuma allait quelquefois voir ses cuisiniers avec ses familiers et ses majordomes; on lui signalait ce qui était jugé le meilleur, en lui disant quel oiseau ou quelle autre chose en formait la base; d'habitude c'était cela même qu'il choisissait pour son repas; mais il faut avouer qu'il faisait rarement ces sortes de visites préparatoires. J'entendis dire dans des conversations oiseuses que ses cuisiniers avaient l'habitude de lui accommoder des chairs d'enfants de l'âge le plus tendre. Comme d'ailleurs on lui servait des plats si divers, à base si compliquée, nous ne distinguâmes pas si c'était de la chair humaine ou autre chose. Ce qui est certain, c'est qu'on lui servait chaque jour des poules, des coqs d'Inde, des faisans, des perdrix du pays, des

cailles, des canards sauvages et domestiques, du chevreuil, du sanglier, des pigeons, des lièvres, des lapins, une grande variété d'oiseaux, et tant d'autres denrées que produit la contrée, que je n'achèverais pas de les énumérer. Cette complication des mets nous empêchait de distinguer ce dont il s'agit, mais ce que je sais, c'est que, depuis les représentations de notre général au sujet des sacrifices et de l'usage de la chair humaine, Montezuma avait ordonné qu'on ne lui servît plus un pareil manger.

Abandonnons ce sujet et disons comment se pratiquait son service de table. S'il faisait froid, on lui allumait du feu avec de petits morceaux d'une écorce d'arbre qui ne produisait pas de fumée et qui répandait une odeur agréable; pour que ce foyer ne lui envoyât pas plus de chaleur qu'il ne désirait, on plaçait, par devant, une sorte d'écran émaillé d'or, représentant comme des images d'idoles. Il s'asseyait sur un siége bas, riche et douillet; la table était basse aussi et travaillée comme les siéges; on étendait, par dessus, des nappes blanches et quelques petites serviettes allongées faites de la même toile. Quatre femmes, fort belles et proprement vêtues lui apportaient des lavabos profondément creusés, nommés *xicales* en leur langue; on plaçait, au dessous, de grands plateaux pour recevoir l'eau qui tombait. On lui présentait en même temps ses essuie-mains, et, tout aussitôt, deux autres femmes lui offraient des galettes de pain de maïs. Au moment où il commençait son repas, on mettait devant lui comme une espèce de paravent orné de dorures, afin qu'on ne pût le voir manger. Les quatre femmes s'écartaient et, à leur place, quatre grands seigneurs âgés se tenaient debout à côté de Montezuma qui de temps en temps leur adressait la parole, s'informant de différentes choses; et, parfois, il daignait faire la faveur, à chacun

de ces vieillards, d'un plat de sa table. On disait que ces serviteurs âgés étaient ses proches parents, ses conseillers, et qu'ils jugeaient dans les grands procès. Du reste, c'est debout qu'ils mangeaient le plat que Montezuma leur avait donné, conservant un air respectueux et toujours sans regarder son visage. Le service se faisait avec de la vaisselle rouge et brune de Cholula.

Pendant que Montezuma dînait, on ne devait ni faire du bruit, ni parler à haute voix dans les salles de sa garde, qui se trouvait dans les pièces voisines. On lui servait de toutes sortes de fruits du pays, mais il en mangeait fort peu. De temps en temps, on lui apportait des tasses d'or très-fin, contenant une boisson fabriquée avec du cacao; on disait qu'elle avait des vertus aphrodisiaques, mais alors nous ne faisions pas attention à ce détail. Ce que je vis réellement, c'est qu'on servit environ cinquante grands pots d'une boisson faite de cacao avec beaucoup d'écume; c'est de cela qu'il buvait, et les femmes le lui présentaient avec le plus grand respect. Quelquefois, pendant le dîner, on faisait venir des Indiens bossus, très-laids, de petite taille, qui remplissaient leur rôle de bouffons. D'autres Indiens, espèces de truands, étaient chargés de lui dire des choses plaisantes; quelques-uns chantaient et dansaient, car Montezuma aimait les plaisirs et les chansons. C'est à ces gens-là qu'il faisait donner les pots de cacao. Ensuite, les mêmes femmes enlevaient les nappes et présentaient de nouveau, avec le plus grand respect, l'eau et les essuie-mains. Montezuma parlait encore un moment, avec les quatre vieillards, de quelques points qui l'intéressaient, puis il leur donnait congé et se livrait un instant au sommeil.

Après le repas du monarque commençait celui des soldats de sa garde et des autres gens à son service. C'était une affaire d'environ mille couverts, servis avec les mets

dont j'ai déjà parlé. On y employait plus de deux mille pots de cacao avec son écume, comme on a l'habitude de le faire entre Mexicains. On servait aussi une quantité infinie de fruits. Certainement que pour ses femmes, ses servantes, ses boulangères, ses échansons, la dépense devait être très-considérable.

Mais cessons de nous entretenir de la dépense et des repas de la maison de Montezuma, et parlons des majordomes, des trésoriers, des offices, des dépôts de vivres et des employés à la manutention du maïs.... Je dis qu'à ce sujet il y aurait tant à écrire, en prenant chaque chose en particulier, que je ne saurais vraiment par où commencer, et je dois me borner à affirmer que nous fûmes tous remplis d'admiration en voyant l'abondance et l'ordre qu'il y avait en toutes choses. Mais je m'aperçois que j'ai fait un oubli, et il vaut bien la peine que je revienne un peu en arrière pour le réparer : c'est que, lorsque Montezuma était assis à table pour prendre ses repas, deux femmes fort gracieuses lui servaient des *tortillas* de maïs dont la pâte était préparée aux œufs, avec addition d'autres produits substantiels. Ces *tortillas*, d'une grande blancheur, lui étaient apportées dans des assiettes couvertes d'un linge très-propre. On lui servait aussi d'autres pains allongés, faits d'une masse combinée avec des substances nutritives. Puis, venait encore une sorte de pain, nommé *pachol* en indien, qui est aplati comme des oublies. On présentait encore sur sa table trois cylindres, peints et dorés, remplis de liquidambar mélangé avec une plante nommée *tabaco*. Lorsque, après son dîner, il avait assisté aux chants et à la danse, et que la table était desservie, il avait l'habitude de prendre un de ces cylindres et il en aspirait un instant la fumée qui l'aidait à s'endormir.... Mais laissons ce sujet du service de la table, et reprenons notre récit. Je me rap-

pelle qu'un grand cacique était alors le premier majordome. Nous l'avions surnommé Tapia. Il tenait la comptabilité de tous les tributs qu'on payait à Montezuma, se servant de livres faits avec un papier que dans le pays on appelle *amatl*, et dont il y avait une maison pleine.

Cessons de parler de livres et de comptabilité, puisque cela nous écarte de notre récit, et disons comme quoi Montezuma avait des maisons remplies de toutes sortes d'armes. Quelques-unes étaient richement ornées de pierres précieuses et d'or fin : c'étaient des sortes de rondaches grandes et petites ; des casse-tête, des espadons à deux mains, formés de lames en obsidienne qui coupaient mieux que nos épées; des lances plus longues que les nôtres, dont le couteau avait bien une brasse, et si résistantes au choc qu'elles ne se brisaient ni ne s'ébréchaient en frappant sur des boucliers ou sur des rondaches. Elles étaient si bien affilées, du reste, qu'elles coupaient comme des rasoirs, au point d'être utilisées pour raser la tête. On y voyait des arcs et des flèches excellents; des piques, les unes simples, les autres à deux dents, avec la machine qui sert à les lancer; beaucoup de frondes, avec leurs pierres arrondies, façonnées à la main. On y remarquait aussi une sorte de bouclier si artistement fait qu'on le peut plier au-dessus de la tête, afin d'en être moins embarrassé alors qu'on n'a pas à se battre, tandis qu'au moment du combat, quand on en a besoin, on le laisse s'ouvrir et on en a le corps presque couvert du haut en bas. Il y avait aussi des armures matelassées en coton, très-richement ouvragées extérieurement avec des plumes de couleurs variées formant comme des devises et des dessins capricieux. Nous y vîmes encore des cabassets, quelques casques en bois et d'autres en os, très-bien ornés de plumes. Nous remarquâmes, au surplus, des armes de bien d'autres formes, mais que je ne décrirai pas,

afin d'éviter de m'étendre davantage. Des ouvriers étaient là, constamment occupés à leur confection et à leur entretien, tandis que des majordomes avaient reçu la mission de surveiller ces dépôts.

Laissons cela et allons au palais des oiseaux. Je m'y attacherai à énumérer leurs espèces et les propriétés de chacune d'elles. Je dirai donc que, depuis les grands aigles royaux, les aigles d'une taille moindre et beaucoup d'autres oiseaux de grandeur considérable, jusqu'aux espèces les plus petites, ornées de plumages aux couleurs variées, on voyait tout réuni dans ce palais. On y admirait aussi la fabrique de ces riches étoffes, brodées de plumes vertes, en même temps que les oiseaux qui les fournissent et dont le corps représente à peu près les pies de notre Espagne. On les appelle *quexales* dans ces contrées. Je vis encore d'autres oiseaux, dont j'ignore le nom, qui présentent un plumage de cinq couleurs : vert, rouge, blanc, jaune et bleu. Quant aux perroquets, aux nuances très-variées, il y en avait tant que je ne saurais dire comment on les appelle. Et combien l'on voyait de canards aux douces plumes, ainsi que d'autres oiseaux plus gros qui leur ressemblaient! On avait l'habitude de les plumer en temps opportun et ils ne tardaient pas à former un nouveau plumage. On élevait toutes ces espèces dans le palais même. A l'époque de la couvaison, des Indiens et des Indiennes étaient occupés à répartir et à surveiller les œufs; ils soignaient en même temps tous les autres oiseaux, tenant leurs nids en état et leur donnant à manger, avec la précaution de choisir l'aliment qui convenait à chaque espèce. Dans ce palais, il y avait aussi un grand étang d'eau douce où l'on voyait une sorte d'oiseau à jambes très-allongées, dont le corps, les ailes et la queue étaient de couleur rouge. Je ne sais pas son nom, mais dans l'île de Cuba on appelle *ipiris* une espèce qui

lui ressemble. Sur cet étang, il y avait encore d'autres volatiles qui étaient toujours dans l'eau.

Laissons cela et rendons-nous dans un autre édifice où l'on avait installé plusieurs idoles que l'on disait représenter les divinités féroces. Autour d'elles on voyait des animaux d'espèces diverses; des tigres et deux variétés de lions dont l'une ressemble à nos loups : ce sont les *adives* et les *zorras* (chacals et renards). On y remarquait en même temps un grand nombre d'autres carnassiers plus petits. Tous ces animaux étaient nourris de chairs diverses; la plupart naissaient dans l'établissement même, où on leur donnait à manger des chevreuils, des poules, des chiens et d'autres produits de vénerie. J'entendis même dire qu'on leur jetait de la chair d'Indien provenant des sacrifices. On a du reste lu déjà dans mon récit que, quand on sacrifiait un pauvre Indien, on lui ouvrait la poitrine avec un coutelas d'obsidienne; le cœur avec le sang qu'il contenait était arraché à l'instant et offert aux idoles en l'honneur desquelles se faisait le sacrifice. Immédiatement après, on coupait les cuisses et les bras qui étaient mis à profit pour les fêtes et banquets; tandis que la tête, qu'on tranchait aussi, s'attachait pendante à des poteaux. Le tronc n'était pas mangé d'habitude par les Indiens; on le donnait aux animaux féroces dont je viens de parler. On entretenait encore dans cette maudite maison grand nombre de serpents très-venimeux, de ceux-là mêmes qui portent comme des grelots à la queue; c'est la pire espèce que l'on connaisse. On les mettait dans des cuves ou dans de gros cruchons au milieu d'un amas de plumes, qui leur servaient à réchauffer leurs œufs et à élever leurs petits. On leur donnait à manger de la chair d'Indiens et du chien de l'espèce propre au pays. Plus tard nous sûmes même que, quand on nous chassa de Mexico et qu'on nous tua environ huit cent cinquante de nos sol-

dats, y compris ceux de Narvaez, nos malheureux compatriotes furent jetés en pâture à ces animaux sauvages et à ces serpents, ainsi que je le dirai lorsque le moment en sera venu. Ces reptiles et ces bêtes féroces avaient été offerts aux divinités implacables afin qu'elles vécussent en leur compagnie. Disons aussi le tapage infernal que l'on entendait, le rugissement des tigres et des lions, le glapissement des renards et des chacals et le sifflement des serpents.

Nous continuerons nos descriptions, pour dire l'adresse des Indiens en toute espèce de métiers usités parmi eux. Nous commencerons par les artistes lapidaires, les orfévres travaillant l'or et l'argent et les modeleurs en tout genre, que les plus fameux joailliers espagnols tiennent en haute estime ; il y en avait un très-grand nombre, d'un mérite très-élevé, dans un village situé à une lieue de Mexico, et qu'on appelle Escapuzalco. Il existait de grands maîtres dans l'art de tailler les pierres précieuses et les *chalchihuis*, qui ressemblent à nos émeraudes. Parlons aussi des adroits ouvriers qui exécutaient des travaux ayant les plumes pour base; parlons des peintres et des grands sculpteurs dont les œuvres modernes nous disent assez ce qu'ils furent en d'autres temps. Nous connaissons à Mexico trois artistes d'un mérite si élevé comme sculpteurs et peintres, que, s'ils avaient vécu au temps du célèbre Appelles ou si on les rapprochait de Michel-Ange ou de Berruguete qui sont nos contemporains, on les inscrirait à côté de ces grands hommes.

Allons plus loin et parlons des Indiens occupés au tissage et aux broderies, dont la main habile produisait de grandes quantités de fines étoffes ornées de plumes. Ces étoffes venaient journellement de la province et des villages situés vers la partie nord des côtes de la Vera Cruz, appelée Costatlan. Ce pays n'est pas éloigné de Saint-Jean

d'Uloa, où nous avions débarqué quand nous arrivâmes avec Cortès. Dans le palais même de Montezuma, toutes les filles de grands seigneurs qu'il avait pour concubines s'occupaient à tisser des œuvres exquises. D'autres jeunes filles mexicaines, qui vivaient dans la retraite, comme nos religieuses cloîtrées, employaient également leur temps à tisser, et toujours avec de la plume. Ces recluses occupaient des maisons rapprochées du grand temple de Huichilobos; c'est par dévotion pour cette divinité, et aussi pour la déesse que l'on disait être la patronne des mariages, que les parents les soumettaient aux règles de ce couvent, dont elles ne sortaient que pour se marier.

Disons encore la grande quantité de danseurs que Montezuma entretenait, ainsi que d'autres qui jonglaient avec un bâton, se servant pour cela de leurs pieds; quelques-uns de ces danseurs s'élançaient si haut qu'ils paraissaient voler en sautant; plusieurs, dont l'office était d'égayer le monarque, ressemblaient à nos matassins; il y avait tout un quartier qui s'adonnait à cette industrie amusante et ne travaillait pas à autre chose. Parlons encore du grand nombre d'artisans que Montezuma occupait : des tailleurs de pierre, des maçons, des charpentiers qui étaient employés constamment aux travaux de ses palais, pour lesquels il avait toujours à sa disposition le nombre qu'il en pouvait désirer.

N'oublions pas de mentionner les jardins, les fleurs, les arbres odorants d'espèces très-variées, l'ordre avec lequel ils étaient plantés, les sentiers, les bassins, les étangs d'eau douce où l'on voyait l'eau entrer d'un côté et sortir par l'autre bout, les bains qui s'y trouvaient disposés, et la multitude de petits oiseaux qui nichaient dans les arbustes. La quantité d'herbes médicinales et utiles que l'on cultivait était vraiment digne d'être admirée.

Le nombre des jardiniers était considérable; tout était

construit en pierre de taille, aussi bien les bains que les allées, les retiros, les petits réduits, les pavillons, les endroits destinés au chant et à la danse. Tout était plein d'attrait dans ces jardins, comme dans tout le reste, et nous ne pouvions nous lasser d'en admirer la magnificence. Il est donc certain que Montezuma avait une grande quantité de maîtres en tous les arts et métiers pratiqués dans la contrée.

Mais je commence à me fatiguer d'écrire en cette matière, et sans doute les lecteurs en sont plus las que moi-même : je m'arrêterai donc ici, et je dirai comme quoi notre général Cortès, accompagné de plusieurs de nos capitaines et soldats, fut voir le Tatelulco, qui est la grande place de Mexico ; comme quoi aussi nous montâmes au grand temple où se trouvaient les idoles Tezcatepuca et Huichilobos. Ce fut la première fois que notre général sortit pour visiter la ville de Mexico. Disons ce qui arriva à ce sujet.

CHAPITRE XCII

Comme quoi notre capitaine sortit pour voir la ville de Mexico, le Tatelulco qui est sa grande place, et le grand temple de Huichilobos ; et de ce qui advint encore.

Il y avait déjà quatre jours que nous étions à Mexico. Ni Cortès ni aucun de nous ne sortait des logements, si ce n'est pour parcourir le palais et les jardins. Cortès nous dit qu'il serait bon d'aller voir la grande place et de visiter le temple de Huichilobos. Il résolut donc de faire dire à Montezuma qu'il voulût bien le trouver bon, et pour ce message il choisit Geronimo de Aguilar et doña Marina, accompagnés du petit page de Cortès, appelé Orte-

guilla, qui commençait déjà à comprendre la langue. Instruit de notre projet, Montezuma répondit que c'était bien, et que nous fissions notre visite. Pourtant il eut la crainte que nous pussions nous rendre coupables de quelque manque de respect envers les idoles. Il résolut donc d'y aller en personne avec plusieurs de ses familiers. Il sortit de son palais dans une riche litière et fit ainsi la moitié du chemin. Là il mit pied à terre tout près des premiers oratoires, parce qu'il tenait pour conduite peu respectueuse envers ses idoles d'arriver en grande pompe, et non à pied, au plus grand de leurs temples. Deux personnages lui donnaient le bras. Des seigneurs, ses vassaux, marchaient devant lui, portant élevés deux bâtons, comme des sceptres, ce qui était l'annonce du passage du grand Montezuma. Quand il était en litière, il portait lui-même à la main un petit bâton, moitié or, moitié bois, et il le tenait élevé comme on fait d'une main de justice. C'est donc ainsi qu'il s'approcha du grand temple et qu'il y monta accompagné de plusieurs papes. Il encensa Huichilobos en arrivant et lui fit diverses autres cérémonies.

Mais laissons là Montezuma, qui a pris les devants, et revenons à Cortès et à nos capitaines et soldats. Comme nous avions adopté la coutume d'être nuit et jour armés, et que Montezuma nous voyait toujours ainsi, même quand nous allions lui faire visite, on ne pouvait maintenant trouver la chose extraordinaire. Je dis cela parce que nous fûmes au Tatelulco bien sur nos gardes, notre général à cheval, ayant à ses côtés la plupart de nos cavaliers et aussi un très-grand nombre de nos soldats; plusieurs caciques nous suivaient, ayant reçu de Montezuma l'ordre de nous accompagner. En arrivant à la grande place, comme nous n'avions jamais vu jusque là pareille chose, nous tombâmes en admiration devant l'immense quantité de monde et de marchandises qui s'y trouvait, non moins

qu'à l'aspect de l'ordre et bonne réglementation que l'on y observait en toutes choses. Les personnages qui venaient avec nous nous faisaient tout voir. Chaque espèce de marchandise était à part, dans des locaux qui lui étaient assignés. Commençons par les marchands d'or, d'argent, de pierres précieuses, de plumes, d'étoffes, de broderies et autres produits; puis les esclaves, hommes et femmes, dont il y avait une telle quantité à vendre, qu'on les pouvait comparer à ceux que les Portugais amènent de Guinée. La plupart étaient conduits attachés à de longs bâtons contournés en colliers autour du cou, pour qu'ils ne pussent point prendre la fuite; mais quelques-uns étaient laissés en liberté. D'autres marchands étaient là, vendant des étoffes plus ordinaires en coton, ainsi que divers ouvrages en fil tordu. On y voyait aussi des marchands de cacao. Il y avait donc dans cette place autant d'espèces de marchandises qu'il y en a dans la Nouvelle-Espagne entière, et tout y était disposé dans le plus grand ordre. C'est absolument la même chose que dans mon pays, qui est Medina del Campo, où se tiennent des foires pendant lesquelles chaque marchandise se vend dans la rue qui lui est désignée. Ceux qui vendaient des étoffes de *nequen*, des cordages, des sandales (ce sont des chaussures en usage dans le pays et qui sont faites de nequen), les racines de la même plante qui deviennent sucrées par la cuisson et d'autres produits qui en sont extraits, tout cela occupait un local à part dans le marché. Il y avait aussi des peaux de tigre, de lion, de loutre, de chacal, de chevreuil, de blaireau et de chat sauvage; quelques-unes étaient tannées, tandis que d'autres se vendaient sans préparation.

Dans un autre quartier de la place, on remarquait encore des spécialités différentes. Disons, par exemple, les marchands de haricots, de *chia* et d'autres légumes. Pas-

sons aux vendeurs de poules, de coqs d'Inde, de lapins, de lièvres, de chevreuils, de canards, de petits chiens et autres denrées de ce genre qui occupaient aussi leur local dans le marché. Parlons des fruitières et des femmes qui vendaient des choses cuites, des reliefs, des tripes, etc.; elles avaient aussi leur place désignée. Il y avait encore le département de la poterie, faite de mille façons, depuis les jarres d'une taille gigantesque jusqu'aux plus petits pots. Nous vîmes aussi des marchands de miel, de sucre candi et autres friandises ressemblant au nougat.

Ailleurs, on vendait des boiseries, des planches, de la vieille literie, des hachoirs, des bancs, le tout à sa place; voire même les vendeurs de bois à brûler, de bûches de pin et autres objets de même usage. Que voulez-vous que je dise encore? Permettez qu'en parlant par respect, je vous raconte qu'on vendait des canots remplis de déjections humaines. On les tenait un peu écartés dans les estuaires. Ce produit s'employait, disait-on, au tannage des peaux, et l'on prétendait que l'opération réussissait mal sans ce secours. Je sais bien qu'il ne manquera pas de gens pour rire de ce détail; j'affirme cependant que cela se passait ainsi; et je dis plus : dans le pays, on avait la coutume d'établir, sur le bord des chemins, des abris en roseau, en paille ou en herbages, pour cacher aux regards les gens qui y entraient, poussés par un certain besoin naturel, afin que le produit en fût recueilli et ne restât pas sans usage.

Mais pourquoi donc m'essoufflé-je tant pour énumérer ce que l'on vendait sur cette grande place? car, enfin, ce serait à n'en plus finir, s'il fallait que je racontasse chaque chose dans tous ses détails. Je me vois cependant obligé de mentionner le papier appelé *amatl* dans le pays, ainsi que de petits cylindres odorants faits de liquidambar et pleins de tabac, non moins que d'autres liniments

jaunes qui se vendaient ensemble dans le même local. On voyait aussi beaucoup de cochenille sous les arcades qui entouraient la place. Il y avait également un grand nombre d'herboristes et des marchandises de je ne sais combien de façons. Je vis même des pavillons pour abriter trois juges dans leurs fonctions, et des espèces d'*alguazils exécuteurs* qui surveillaient les objets mis en vente. J'oubliais de mentionner le marché du sel, et les fabricants de couteaux d'obsidienne, exposant au public la manière de les extraire de la masse pierreuse. Et encore, les gens qui s'occupaient à la pêche, et parmi eux j'en citerai quelques-uns qui vendaient des petits pains fabriqués avec une sorte de limon puisé dans la lagune. Ce limon se fige et devient apte à être partagé en tablettes, dont le goût rappelle un peu nos fromages. On vendait aussi des haches de laiton, c'est-à-dire de cuivre et d'étain. Nous vîmes aussi des tasses et des pots faits avec du bois et ornés de peintures.

Je voudrais bien en avoir fini avec tous les objets qui étaient là en vente. En réalité, le nombre en était tel et les qualités si diverses qu'il aurait fallu plus de loisir et de calme pour tout voir et tout étudier. D'ailleurs cette grande place était pleine de monde et environnée tout entière de maisons à arcades, et il était absolument impossible de tout observer en un jour.

Nous fûmes donc au grand temple. Nous étions déjà presque arrivés à ses grands préaux, lorsque, étant encore sur la place, nous vîmes d'autres marchands qui, nous dit-on, vendaient de l'or en grains comme on le sort des mines. Il était enfermé dans de petits tubes faits avec des plumes d'oies du pays, et assez transparents pour qu'on pût voir l'or à travers les parois. C'était d'après la longueur et l'épaisseur des tubes qu'on faisait les marchés : cela valait tant d'étoffes, tant de milliers de

grains de cacao, tel esclave ou n'importe quel autre objet servant à l'échange. Ce fut là, du reste, que nous abandonnâmes la place sans l'examiner davantage. Nous arrivâmes aux vastes clôtures et aux préaux du grand temple, lequel était précédé d'une étendue considérable de cours qui me parurent dépasser les dimensions de la place de Salamanca. Le tout était clos de murs construits à chaux et à sable. Cette cour était pavée de grandes pierres plates, blanches et très-lisses ; partout où ces dalles manquaient, le sol, fait en maçonnerie, avait une surface très-polie; tout était du reste propre à ce point qu'on n'y voyait ni pailles ni poussière nulle part. Lorsqu'on nous vit approcher du temple, et avant que nous en eussions franchi aucun degré, Montezuma, qui était au sommet, occupé aux sacrifices, envoya six papes et deux personnages de distinction pour accompagner notre général. Au moment où celui-ci allait commencer à monter les degrés, qui s'élèvent au nombre de cent quatorze, ces personnages allèrent lui prendre le bras pour l'aider à monter, croyant qu'il en éprouverait de la fatigue, et voulant faire pour lui ce qu'ils faisaient pour leur seigneur Montezuma; mais Cortès ne le leur permit point.

Arrivés au haut du grand temple, nous vîmes une petite plate-forme dont le milieu était occupé par un échafaudage sur lequel s'élevaient de grandes pierres ; c'était sur elles que l'on étendait les pauvres Indiens qui devaient être sacrifiés. Là se voyait une énorme masse représentant une sorte de dragon et d'autres méchantes figures. Autour de cet ensemble, beaucoup de sang avait été répandu ce jour-là même. Aussitôt que nous arrivâmes, Montezuma sortit d'un oratoire où se trouvaient ses maudites idoles, situées au sommet du grand temple; deux papes l'accompagnaient. Après les démonstrations respectueuses faites à Cortès, il lui dit : « Vous êtes sans

doute fatigué, seigneur Malinche, d'être monté jusqu'au haut de cet édifice. » A quoi Cortès répondit, au moyen de nos interprètes, que ni lui ni aucun de nous ne se fatiguait jamais, quelle qu'en fût la raison. Le prince le prit aussitôt par la main, le priant de regarder sa grande capitale et toutes les autres villes que l'on voyait situées dans les eaux du lac, ainsi que les nombreux villages bâtis tout autour sur la terre ferme. Il ajoutait que si nous n'avions pas vu suffisamment sa grande place, de là nous la pourrions examiner beaucoup mieux. Nous admirâmes en effet toutes ces choses; car cet énorme et maudit temple était d'une hauteur qui dominait au loin les alentours.

De là, nous vîmes les trois chaussées qui conduisent à Mexico : celle d'Iztapalapa, par où nous étions arrivés quatre jours auparavant; celle de Tacuba, par laquelle, dans huit mois, nous devions sortir en fuyards, après notre grande déroute, lorsque Coadlavaca, le nouveau monarque, nous chasserait de la ville, comme nous le verrons plus loin. On apercevait enfin, d'un autre côté, la chaussée de Tapeaquilla. Nous voyions encore l'eau douce qui venait de Chapultepeque pour l'approvisionnement de la ville. Les trois chaussées nous montraient les ponts établis de distance en distance, sous lesquels l'eau de la lagune entrait et sortait de toutes parts. Sur le lac on voyait circuler une multitude de canots apportant, les uns des provisions de bouche, les autres des marchandises. Nous remarquions que le service des maisons situées dans l'eau et la circulation de l'une à l'autre ne se pouvaient faire qu'au moyen de canots et de ponts-levis en bois. Toutes ces villes étaient remarquables par leur grand nombre d'oratoires et de temples, simulant des tours et des forteresses et reflétant leur admirable blancheur. Toutes les maisons étaient bâties en terrasses et

les chaussées elles-mêmes offraient à la vue des tours et des oratoires qui paraissaient construits pour la défense. Après avoir admiré tout ce que nos regards embrassaient, nous baissâmes de nouveau les yeux sur la grande place et sur la multitude de gens qui s'y trouvait, les uns pour vendre, les autres pour acheter ; leurs voix formaient comme une rumeur et un bourdonnement qu'on aurait cru venir de plus d'une lieue de distance. Nous comptions parmi nous des soldats qui avaient parcouru différentes parties du monde : Constantinople, l'Italie, Rome; ils disaient qu'ils n'avaient vu nulle part une place si bien alignée, si vaste, ordonnée avec tant d'art et couverte de tant de monde.

Laissons cela et revenons à notre général qui dit à fray Bartolomé de Olmedo, là présent : « Il me semble, mon Père, qu'il serait bon de sonder un peu Montezuma sur la question de nous laisser bâtir ici une église. » Le Père répondit que ce serait fort bien si cela devait réussir, mais qu'il lui paraissait peu convenable d'en parler dans une pareille circonstance, Montezuma ne lui faisant point l'effet d'être en disposition d'y consentir. Cortès dit alors à Montezuma, par l'entremise de doña Marina : « Vous êtes un bien grand seigneur, et je devrais dire plus encore. Nous avons été certainement fort heureux de contempler vos grandes villes; mais ce qu'en grâce je voudrais vous demander maintenant, puisque nous sommes dans ce temple, ce serait de nous montrer vos dieux et vos *teules.* » Montezuma répondit qu'il avait besoin d'en conférer d'abord avec ses papes. Aussitôt qu'il leur eut parlé, il nous invita à entrer dans une tour et dans une pièce en forme de grande salle où se trouvaient comme deux autels recouverts de riches boiseries. Sur chaque autel s'élevaient deux masses en forme de géants avec des corps obèses. Le premier, situé à droite, était,

disait-on, Huichilobos, leur dieu de la guerre. Son visage était très-large, les yeux énormes et épouvantables; tout son corps, y compris la tête, était recouvert de pierreries, d'or, de perles grosses et petites adhérant à la divinité au moyen d'une colle faite avec des racines farineuses. Le corps était ceint de grands serpents fabriqués avec de l'or et des pierres précieuses; d'une main il tenait un arc et, de l'autre, des flèches. Une seconde petite idole, qui se tenait à côté de la grande divinité, en qualité de page, lui portait une lance de peu de longueur et une rondache très-riche en or et pierreries. Du cou de Huichilobos pendaient des visages d'Indiens en argent, et des cœurs en or. Non loin, se voyaient des cassolettes contenant de l'encens fait avec le copal; trois cœurs d'Indiens, sacrifiés ce jour-là même, y brûlaient et continuaient avec l'encens le sacrifice qui venait d'avoir lieu. Les murs et le parquet de cet oratoire étaient à ce point baignés par le sang qui s'y figeait, qu'il s'en exhalait une odeur repoussante.

Portant nos regards à gauche, nous vîmes une autre grande masse, de la hauteur de Huichilobos; sa figure ressemblait au museau d'un ours, et ses yeux reluisants étaient faits de miroirs nommés *tezcat* en langue de ce pays; son corps était couvert de riches pierreries, de la même manière que Huichilobos, car on les disait frères. On adorait le Tezcatepuca comme dieu des enfers. On lui attribuait le soin des âmes des Mexicains. Son corps était ceint par de petits diables qui portaient des queues de serpent. Autour de lui, il y avait aussi sur les murs une telle couche de sang et le sol en était baigné à ce point, que les abattoirs de Castille n'exhalent pas une pareille puanteur. On y voyait, du reste, l'offrande de cinq cœurs de victimes sacrifiées ce jour-là même. Au point culminant du temple s'élevait une niche dont la boiserie était

très-richement sculptée. Là se trouvait une statue représentant un être semi-homme et semi-crocodile, enrichi de pierreries et à moitié recouvert par une mante. On disait que cette idole était le dieu des semailles et des fruits; la moitié de son corps renfermait toutes les graines qu'il y a sur la terre entière. Je ne me rappelle pas le nom de cette divinité; ce que je sais, c'est que là aussi tout était souillé de sang, tant les murs que l'autel, et que la puanteur y était telle, qu'il nous tardait fort d'aller prendre l'air. Là se trouvait un tambour d'une dimension démesurée; quand on le battait, il rendait un son lugubre comme ne pouvait manquer de faire un instrument infernal. On l'entendait du reste de deux lieues à la ronde, et on le disait tendu de peaux de serpents d'une taille gigantesque.

Sur cette terrasse se voyait encore un nombre infini de choses d'un aspect diabolique : des porte-voix, des trompettes, des coutelas, plusieurs cœurs d'Indiens, que l'on brûlait en encensant les idoles; le tout recouvert de sang et en si grande quantité que je les voue à la malédiction! Comme d'ailleurs partout s'exhalait une odeur de charnier, il nous tardait fort de nous éloigner de ces exhalaisons et surtout de cette vue repoussante.

Ce fut alors que notre général, au moyen de notre interprète, dit à Montezuma en souriant : « Monseigneur, je ne comprends pas qu'étant un grand prince et un grand sage comme vous êtes, vous n'ayez pas entrevu, dans vos réflexions, que vos idoles ne sont pas des dieux, mais des objets maudits qui se nomment démons. Pour que Votre Majesté le reconnaisse et que tous vos papes en restent convaincus, faites-moi la grâce de trouver bon que j'érige une croix sur le haut de cette tour, et que, dans la partie même de cet oratoire où se trouvent vos Huichilobos et Tezcatepuca, nous construisions un pavillon où s'élèvera

l'image de Notre Dame (Montezuma la connaissait déjà); et vous verrez la crainte qu'elle inspire à vos idoles, dont vous êtes les dupes. » Montezuma répondit à moitié en colère, tandis que les papes présents faisaient des démonstrations menaçantes : « Seigneur Malinche, si j'avais pu penser que tu dusses proférer des blasphèmes comme tu viens de le faire, je ne t'eusse pas montré mes divinités. Nos dieux, nous les tenons pour bons; ce sont eux qui nous donnent la santé, les pluies, les bonnes récoltes, les orages, les victoires et tout ce que nous désirons. Nous devons les adorer et leur faire des sacrifices. Ce dont je vous prie, c'est qu'il ne se dise plus un mot qui ne soit en leur honneur. »

Notre général, l'ayant entendu et voyant son émotion, ne crut pas devoir répondre; mais il lui dit en affectant un air gai : « Il est déjà l'heure que nous et Votre Majesté nous partions. » A quoi Montezuma répliqua que c'était vrai, mais que, quant à lui, il avait à prier et à faire certains sacrifices, pour l'expiation du péché qu'il venait de commettre en nous donnant accès dans son temple, et qui avait eu pour conséquence notre présentation à ses dieux et le manque de respect dont nous nous étions rendus coupables en blasphémant contre eux; qu'avant de partir il devait leur adresser des prières et les adorer. Cortès répondit : « Puisqu'il en est ainsi, que Votre Seigneurie pardonne »; et nous nous mîmes aussitôt à descendre les degrés du temple. Or, comme il y en avait cent quatorze et que quelques-uns de nos soldats étaient malades de *bubas* ou de mauvaises humeurs, ils eurent mal aux cuisses en descendant.

Je cesserai de parler de l'oratoire pour dire quelque chose de l'étendue et de la forme du temple. Or, si je ne le représente pas, dans mon écrit, tel qu'il était au naturel, que l'on n'en soit pas surpris, parce qu'en ce temps-

là j'étais dominé par d'autres pensées relatives à notre entreprise, c'est-à-dire aux choses militaires et à ce que mon général me commandait, et nullement à faire des narrations descriptives. Mais reprenons notre sujet. Il me semble que le périmètre du grand temple occupait environ six grands *solares*, tels qu'on les calcule dans le pays. La construction diminuait dans ses dimensions depuis la base jusqu'au niveau supérieur où s'élevait la petite tour et se trouvaient les idoles. A partir de la moitié de la hauteur jusqu'à la plus grande élévation se comptent cinq étages dont chacun est en retrait sur le précédent, et qui forment comme des barbacanes découvertes et sans parapets. Du reste, on a peint beaucoup de ces temples sur les couvertures dont font usage les conquérants; quiconque verrait celle que je possède aurait une idée exacte de la vue extérieure qu'ils présentent.

Mais voici un fait que j'ai vu et dont je suis bien sûr : il a son point de départ dans la tradition se rattachant à l'érection de ce grand temple. Tous les habitants de cette capitale offrirent de l'or, de l'argent, des perles et des pierres précieuses qui furent enfouis dans ses fondations; on y fit ruisseler aussi le sang d'une multitude d'Indiens prisonniers de guerre, sacrifiés à cette occasion; on y répandit encore toutes sortes de graines de la terre entière, afin que leurs idoles leur donnassent victoires, richesses et grande variété de fruits. Quelques lecteurs des plus curieux demanderont maintenant comment nous pûmes savoir qu'on avait mis dans les fondations de ce temple de l'or, de l'argent, des pierres chalchihuis, des graines, et qu'on les avait arrosées du sang des Indiens que l'on sacrifiait, puisque mille ans environ s'étaient écoulés depuis l'édification du monument. A cela je réponds qu'après la prise de cette ville et lorsqu'on avait déjà fait la répartition de ses *solares*, nous nous proposâmes d'élever

une église à notre patron et guide le seigneur Santiago, dans l'emplacement même de ce grand temple. On employa à cette œuvre une bonne partie de l'étendue occupée par l'ancien édifice. Or, comme on creusait les fondations pour mieux assurer ce que l'on allait construire, on trouva beaucoup d'or, d'argent, de chalchihuis, de perles et d'autres pierres précieuses. Même chose arriva à un habitant de Mexico auquel était échue en partage une autre portion du sol occupé par le temple. C'est à ce point que les employés du fisc réclamaient la trouvaille pour Sa Majesté, prétendant qu'elle lui revenait de droit. Il y eut un procès et je ne me souviens pas de son résultat; mais je me rappelle qu'en s'informant auprès des caciques, des principaux personnages de Mexico, et de Guatemuz, qui vivait alors, on obtint pour réponse que c'était vrai : tous les habitants de Mexico qui vivaient au temps de l'érection du temple avaient jeté dans ses fondations ces bijoux et tout le reste, chose qui était inscrite dans les livres publics et figurée même parmi les peintures représentant des antiquités. Cela étant ainsi, ces trésors furent consacrés à l'œuvre de l'édification de l'église de Santiago.

Laissons cela, pour décrire les grands et magnifiques préaux qui se trouvaient devant le Huichilobos et où s'élève à présent l'édifice de Santiago, appelé le Tatelulco, parce que c'est ainsi qu'on le nommait d'habitude. J'ai déjà dit que ces vastes cours étaient closes par un mur de pierre et de ciment et pavées de dalles blanches, le tout très-bien peint à la chaux, poli et d'une grande propreté. J'ai ajouté que son étendue égalerait à peu près celle de la place de Salamanca. Là, quelque peu éloignée du grand temple, s'élevait une maison d'idoles, disons plutôt un enfer, car, à l'entrée, se trouvait une porte sur laquelle était figurée une grande gueule, comme celle

qu'on dépeint à la porte des enfers, ouverte, montrant ses grosses dents, pour avaler les pauvres âmes. On voyait aussi, près de l'entrée de la petite tour, des groupes diaboliques et des corps de serpents, tandis que, non loin de là, se dressait une pierre pour les sacrifices; tout cela plein de sang et noirci par la fumée. Au dedans de la tour se trouvaient de grandes marmites, des jarres et des cruchons. C'était là qu'on faisait cuire les chairs des malheureux Indiens sacrifiés, pour servir aux repas des papes. Près de la pierre des sacrifices se voyaient plusieurs coutelas et des billots semblables à ceux qui servent à dépecer la viande dans les boucheries. Derrière la tour, et assez loin, s'élevaient des amas de bois à brûler, et, à peu de distance, s'étalait un bassin qui se remplissait et se vidait à volonté, s'alimentant, par des canaux couverts, aux conduites d'eau qui venaient de Chapultepeque. J'avais, pour ma part, l'habitude d'appeler cet édifice : l'Enfer.

Continuons l'examen de ce préau et voyons un autre pavillon qui servait à l'inhumation des grands seigneurs mexicains. Il y avait toujours des idoles, du sang, de la fumée, et des portes avec leurs figures infernales. Non loin de cet édifice s'en trouvait encore un autre, plein de crânes et de fémurs arrangés avec tant d'ordre qu'on pouvait tous les voir, mais non les compter, à cause de leur grand nombre; du reste les crânes étaient d'un côté, et les fémurs, séparés, de l'autre. Il y avait là de nouvelles idoles et dans chaque édifice se trouvaient des papes avec leurs longs manteaux de couleur foncée, surmontés de capuchons comme en ont les dominicains et ressemblant un peu à ceux de nos chanoines; leur chevelure était longue et en tel état que les cheveux ne pouvaient en être démêlés; la plupart avaient sacrifié leurs oreilles, et leur tête dégouttait de sang. Allons un peu

plus loin : au delà des édifices où se trouvaient les crânes, il y avait encore d'autres idoles auxquelles on sacrifiait et qui étaient représentées sous de vilaines formes. On les disait préposées au patronage des mariages des hommes. Je ne veux pas m'arrêter davantage à la peinture de ces divinités. Je me bornerai à dire que tout autour de ce grand préau il y avait un nombre considérable de maisons basses ; c'est là que résidaient les papes et les Indiens chargés des idoles. Il y avait encore un bassin beaucoup plus grand, rempli d'eau très-claire et destiné au service de Huichilobos et de Tezcatepuca. On l'alimentait par des canaux couverts qui venaient de Chapultepeque. Tout près de ce bassin se voyaient de grandes constructions comparables à nos monastères, où étaient recueillies plusieurs filles d'habitants de Mexico, y vivant comme des religieuses cloîtrées, jusqu'à ce qu'elles se mariassent. Là se trouvaient aussi deux idoles féminines, patronnes des mariages pour les femmes. On leur faisait des sacrifices et de grandes fêtes pour en obtenir de bons maris.

Je me suis arrêté bien longtemps à décrire ce grand temple du Tatelulco et ses préaux, parce que c'était le plus vaste de toute la capitale, où il y en avait bien d'autres somptueusement édifiés, et si nombreux que l'on y comptait un grand oratoire avec ses idoles pour chaque réunion de quatre quartiers. Je n'en pourrais dire le total; j'affirmerai seulement qu'il était considérable. Je puis ajouter que le temple de Cholula s'élevait à une hauteur plus grande que celui de Mexico, puisqu'on comptait cent vingt-cinq marches à ses escaliers. On assurait du reste que la divinité de Cholula passait pour excellente; on y allait en pèlerinage de toutes les parties de la Nouvelle-Espagne afin de gagner des indulgences ; c'est pour ce motif que sa demeure fut édifiée avec tant de magnificence, quoique sous une forme différente de l'ora-

toire de Mexico. Ses préaux étaient également très-grands et entourés d'une double muraille. Le temple de la ville de Tezcuco passait pour être très-haut, son escalier se composait de cent dix-sept marches, ses cours étaient spacieuses et belles ; mais sa forme différait de tous les autres édifices de ce genre. Une particularité qui donnait envie de rire, c'est que, chaque province ayant ses idoles, celles d'un district ou d'une ville ne réussissaient pas toujours en d'autres lieux ; de là la complication infinie de leur nombre. Mais, quelles qu'elles fussent, on sacrifiait à toutes.

Notre capitaine, et nous aussi, las de considérer une si grande diversité d'idoles et de sacrifices, revînmes à nos logements, accompagnés des personnages et des caciques dont Montezuma nous faisait honneur. J'en resterai là et je dirai ce qui advint encore.

CHAPITRE XCIII

Comme quoi nous bâtîmes notre église avec son autel dans nos logements et érigeâmes une croix au dehors. Comme quoi encore nous découvrîmes la salle et la chambre cachée où se trouvait le trésor du père de Montezuma; et comment on convint de faire le monarque prisonnier.

Notre général Cortès et le Père de la Merced ayant vu que Montezuma ne témoignait pas beaucoup de bonne volonté pour nous permettre d'élever une croix et de bâtir une église dans le temple même de son Huichilobos; comme d'ailleurs, depuis notre entrée à Mexico, nous nous voyions obligés, pour dire la messe, de faire un autel sur des tables et de le défaire chaque fois, nous tombâmes d'accord pour demander des maçons aux majordomes de Montezuma, afin de construire une chapelle dans

nos logements mêmes. Les majordomes répondirent qu'ils le feraient savoir au prince. Mais alors Cortès aima mieux le lui envoyer dire lui-même, par doña Marina, Aguilar et le page Orteguilla, qui comprenait déjà la langue. Montezuma s'empressa de donner l'autorisation et de fournir le nécessaire. En trois journées notre église fut achevée et la croix placée devant nos logements. On y dit la messe chaque jour, jusqu'à ce que le vin manquât. Comme Cortès, d'autres chefs et le Frère avaient été malades lors des combats de Tlascala, ils avaient fait un large usage du vin destiné aux messes. Après qu'il fut fini, nous continuïons à fréquenter l'église chaque jour, priant agenouillés devant l'autel et devant les images, d'abord parce qu'en bons chrétiens, et afin d'en continuer l'habitude, c'était pour nous une obligation, et ensuite dans le but d'obtenir que Montezuma et ses officiers, en en étant témoins, éprouvassent la tentation de faire de même, surtout lorsqu'ils nous verraient dans notre oratoire, prosternés devant la croix, aux heures de l'*Angelus*.

Or, préoccupés que nous étions par l'idée de choisir le lieu le plus convenable pour y dresser notre autel, comme nous étions d'un caractère à vouloir tout connaître et tout maîtriser, deux de nos soldats, dont l'un était charpentier et se nommait Alonso Yañez, virent sur un mur certaines marques qui y indiquaient l'existence d'une porte actuellement fermée, très-bien blanchie et soigneusement polie. Nous avions d'abord connu le bruit qui courait au sujet de l'existence, dans nos logements, du trésor d'Axayaca, père de Montezuma. Le soupçon nous vint donc qu'il pourrait bien se trouver en cette salle, dont on aurait depuis peu de jours fermé la porte en prenant soin de blanchir par dessus. Le Yañez en parla à Velasquez de Leon et à Francisco de Lugo, capitaines

tous les deux et un peu mes parents. Ce charpentier se trouvait souvent avec eux en qualité de domestique. Les capitaines s'empressèrent de faire part à Cortès de la découverte, ce qui eut pour résultat qu'on ouvrit la porte secrètement et que Cortès, avec quelques-uns des capitaines, entra d'abord dans cette salle. Ils y virent une si grande quantité de bijoux d'or, de feuilles et de disques de métaux précieux, de *chalchihuis* et d'autres objets d'une grande valeur, qu'ils en restèrent ébahis, sans savoir que dire et que penser de cet amas de richesses. Nous ne tardâmes pas à le savoir entre tous les autres capitaines et soldats, et nous y entrâmes, à notre tour, dans le plus grand secret. Je vis alors ces merveilles et j'avoue que je fus saisi d'admiration ; comme d'ailleurs j'étais jeune alors et que je n'avais pas eu occasion de contempler dans ma vie de semblables trésors, je restai convaincu qu'il ne pouvait y avoir au monde rien de comparable à ce que je voyais. Il fut convenu entre nous tous qu'on ne penserait nullement à porter la main sur aucun de ces objets, mais bien que la porte serait murée avec les mêmes pierres, fermée et cimentée de la façon que nous l'avions déjà vue, et que du reste on garderait le plus grand silence, afin que Montezuma ne sût pas notre découverte, en attendant ce que les circonstances commanderaient.

Laissons là ces richesses, pour dire qu'il y avait parmi nous des capitaines et des soldats fort résolus et de bon conseil et que d'ailleurs, et surtout, Notre Seigneur Jésus-Christ mettait sa divine main en toutes nos affaires, comme nous n'en doutions nullement. Or, quatre capitaines et douze soldats — dont j'étais, — auxquels notre chef témoignait la plus grande confiance et faisait part de ses desseins, s'approchèrent de Cortès pour le prier de considérer dans quel piége nous étions tombés et de

quelles forces disposait cette grande ville ; de porter l'attention sur les chaussées et les ponts, non moins que sur les avis qu'on nous avait donnés dans tous les villages où nous passions, nous disant que Huichilobos avait conseillé à Montezuma de nous laisser entrer dans sa capitale afin de nous y massacrer. Nous priâmes encore notre chef de réfléchir à l'inconstance du cœur des hommes, particulièrement chez les Indiens, pour se défier des apparences d'affection et de bon vouloir que Montezuma nous témoignait ; il fallait craindre d'heure en heure, ajoutâmes-nous, un changement dans ses intentions ; dès lors que l'envie lui viendrait de nous faire la guerre, il lui suffirait de nous enlever nos ressources en vivres et en eau, et de lever n'importe lequel de ses ponts, pour qu'il nous fût impossible de rien entreprendre ; il s'agissait de considérer la quantité des guerriers qui formaient sa garde ; que pourrions-nous faire pour les attaquer ou pour nous défendre, puisque toutes leurs maisons était construites dans l'eau ? par où pourrions-nous recevoir du secours de nos amis de Tlascala ? Tout bien considéré, nous n'avions pas d'autre ressource que de nous emparer sans retard de la personne de Montezuma, si nous voulions entourer nos existences de quelques garanties ; et même il n'était pas prudent d'attendre encore un jour pour exécuter ce dessein. Nous dîmes encore à Cortès de considérer que tout l'or que Montezuma nous donnait, tout le trésor d'Axayaca que nous avions vu, tous les vivres que nous consommions, tout cela, au milieu de soucis, se convertissait pour nous en véritable poison ; que nous ne dormions ni jour ni nuit, ni ne pouvions nous livrer un moment au repos en pensant à notre situation ; qu'enfin, s'il y avait parmi nous quelques soldats qui n'éprouvassent pas cette torture, c'étaient sans doute des êtres sans raisonnement, qui s'en-

dormaient dans les douceurs de l'or, sans voir la mort qui se montrait à leurs yeux.

Cortès nous répondit : « Ne croyez pas, mes chevaliers, que je dorme tranquille et sans souci ; vous devez bien d'ailleurs vous en être aperçus. Mais quelle est notre force pour avoir l'audace de nous emparer d'un si grand seigneur dans ses palais mêmes, entouré de sa garde et de ses gens de guerre ? A quelle ruse avoir recours pour exécuter ce projet sans qu'il appelle immédiatement ses guerriers et que ceux-ci tombent sur nous ? » Nos capitaines Juan Velasquez de Leon, Diego de Ordas, Gonzalo de Sandoval et Pedro de Alvarado repartirent qu'il fallait avoir recours à des paroles mielleuses pour le faire sortir de ses appartements et l'amener dans nos quartiers, où nous lui dirions qu'il est prisonnier, en ajoutant que s'il se met en colère et s'il crie, il le payera de sa vie ; que, si Cortès ne voulait pas accomplir lui-même ce plan, il en donnât l'autorisation ; qu'ils iraient le prendre, eux, en exécution de nos projets ; que certainement, entre les deux périls qui nous menaçaient, celui qu'il convenait le mieux de braver, c'était de faire Montezuma prisonnier, au lieu d'attendre qu'on nous attaquât, car si l'on se jetait sur notre faible troupe, comment pourrait-elle se défendre ? Certains de nos soldats assurèrent en même temps à notre chef que déjà les majordomes de Montezuma qui étaient chargés de nous approvisionner paraissaient perdre toute retenue et ne s'acquittaient plus de leur office comme dans les premiers jours. Nos amis les Indiens Tlascaltèques avertirent aussi notre interprète Geronimo de Aguilar que les dispositions des Mexicains paraissaient changer depuis quelque temps. Comme conquence de tout cela, nous passâmes bien une heure à débattre si nous nous emparerions ou non de la personne de Montezuma, et à délibérer sur les moyens d'y réussir.

Quant à notre général, il parut se rattacher à cet avis, qu'il convenait de retarder la chose jusqu'au jour suivant, mais qu'alors il fallait s'assurer de la personne du monarque. De sorte que nous passâmes toute la nuit avec le Père de la Merced, priant le bon Dieu de guider nos mains pour le mieux de son saint service.

Le lendemain de ces conférences se présentèrent très-secrètement deux Indiens de Tlascala avec une lettre de la Villa Rica, annonçant que Juan de Escalante, que nous y avions laissé en qualité d'alguazil mayor, venait de périr avec six autres soldats dans un combat que lui avaient livré les Mexicains. On lui avait tué également son cheval, et plusieurs de nos alliés totonaques qui l'accompagnaient dans sa sortie. La lettre ajoutait que Cempoal et tous les villages de la sierra étaient changés à notre égard, refusant de donner des vivres et de concourir au service de la forteresse; aussi ne savait-on plus que faire. « Au surplus, disaient encore les lettres, comme auparavant on nous prenait pour des dieux, tandis qu'à présent on vient de voir la déroute dont nous avons été victimes, on se montre fier à notre égard, les Totonaques aussi bien que les Mexicains; il s'ensuit qu'on nous regarde comme rien qui vaille, et il résulte de la situation que nous ne savons plus comment y porter remède. »

Dieu sait le chagrin que nous causa l'arrivée de ces nouvelles. C'était la première défaite que nous éprouvions depuis notre entrée dans la Nouvelle-Espagne. Que les curieux lecteurs veuillent bien considérer à quel point la fortune est changeante! Nous être vus entrer triomphants dans la capitale au milieu d'une réception solennelle, nager dans la richesse grâce aux grands présents que Montezuma nous faisait chaque jour, avoir entrevu la salle pleine d'or dont j'ai parlé, avoir été tenus pour *teules*, c'est-à-dire pour des êtres égaux à des divinités,

avoir vaincu jusque-là dans toutes les batailles..., et maintenant, nous voir atteints de ce malheur inattendu d'où devait résulter que notre réputation ne serait plus respectée parmi nos ennemis, que nous passerions pour des hommes susceptibles d'être vaincus, et que les Mexicains commenceraient à perdre envers nous toute retenue !... Enfin, après toutes ces réflexions, il fut convenu que ce même jour et n'importe de quelle façon, nous arrêterions Montezuma, ou nous succomberions tous dans l'entreprise.

Mais, pour que les lecteurs puissent savoir dans quelle bataille furent tués Juan de Escalante, six soldats, le cheval et les alliés totonaques qui marchèrent avec le capitaine, je vais le dire ici avant de parler de l'emprisonnement de Montezuma, afin de ne pas laisser le fait en arrière, parce qu'il importe de le bien connaître.

CHAPITRE XCIV

Comment eut lieu la bataille que les chefs mexicains livrèrent à Juan de Escalante, et comment on le tua, lui, le cheval, six autres soldats et plusieurs de nos amis totonaques.

On m'a déjà entendu dire, dans le chapitre qui en a traité, qu'à l'époque où nous nous trouvions dans un bourg appelé Quiavistlan, plusieurs villages alliés, qui étaient en même temps amis des habitants de Cempoal, cédèrent aux instances de notre général, qui sut se les attirer et leur inspirer la résolution de ne plus payer tribut à Montezuma. La rébellion de trente villages en avait été la conséquence. Ce fut alors qu'on arrêta les percepteurs de Mexico, ainsi que je l'ai dit déjà. Lorsque nous partîmes de Cempoal pour venir à Mexico, Juan de

Escalante, homme de valeur et ami de Cortès, resta dans la Villa Rica en qualité de commandant de la place et d'aguazil mayor de la Nouvelle-Espagne. Notre chef lui recommanda de secourir ces villages en tout ce qui pourrait leur devenir nécessaire. Or, il paraît que le grand Montezuma entretenait des garnisons avec leurs commandants militaires dans toutes les provinces voisines des frontières. Il y en avait une à Soconusco pour veiller sur Guatemala et Chiapa; une aussi au Guazacualco; une autre à Mechoacan, et une encore aux confins du Panuco, entre Tuzpan et un village de la côte nord que nous avions appelé Almeria. Or, c'est précisément celle-ci qui demanda un tribut d'Indiens et d'Indiennes, et des provisions pour ses hommes, à certains villages situés près de là, alliés de Cempoal et dévoués à Juan de Escalante ainsi qu'aux habitants de la Villa Rica, qu'ils aidaient à construire la forteresse. Ces villages, sommés de payer tribut aux Mexicains, répondirent qu'ils n'en feraient rien, parce que Malinche leur avait ordonné de le refuser et que Montezuma y avait consenti. Les capitaines mexicains les avertirent alors que, s'ils persistaient dans leur refus, ils iraient détruire leurs villages et les emmener captifs, conformément à l'ordre qu'ils en avaient reçu récemment du seigneur Montezuma lui-même.

Lorsqu'ils entendirent ces menaces, nos amis les Totonaques s'adressèrent au capitaine Juan de Escalante, se plaignant amèrement que les Mexicains pussent venir ainsi les rançonner et ravager leur pays. A cette nouvelle, Escalante envoya des messagers aux Mexicains, leur enjoignant de ne point menacer ni voler ces populations, attendu que Montezuma lui-même en était convenu, et que par conséquent, s'ils persistaient, on serait obligé de marcher contre eux et de leur faire la guerre, puisque les gens menacés étaient nos alliés.

Les Mexicains ne firent aucun cas de cette réponse et de ces menaces ; ils dirent même qu'on les trouverait en rase campagne. Il en résulta que Juan de Escalante, homme de vigueur et d'un caractère ardent, envoya dire aux villages amis de la sierra qu'ils eussent à venir avec leur armement qui se composait d'arcs, de flèches, de lances et de rondaches. Il prépara de même les soldats les plus ingambes et les plus valides parmi ceux qui lui étaient restés. (J'ai dit déjà que la plupart des soldats qui demeurèrent en qualité d'habitants de la Villa Rica étaient malades, et tous matelots.) Il pourvut quarante soldats du nécessaire, y compris deux canons, un peu de poudre, trois arbalètes et deux escopettes ; il s'adjoignit deux mille Indiens totonaques, et il partit à la rencontre des garnisons de Mexicains qui, déjà, avaient marché en avant et étaient en train de piller un village de nos amis les Totonaques. Les forces opposées se trouvèrent en présence au point du jour.

Les Mexicains étaient plus robustes que nos alliés qui, d'ailleurs, tremblaient de peur au souvenir des combats d'autrefois. Il s'ensuivit que les Totonaques prirent la fuite au premier choc, aussitôt qu'ils sentirent les flèches, les piques et les pierres et qu'ils entendirent les vociférations de l'ennemi. Ils laissèrent Juan de Escalante aux prises avec les Mexicains. Notre capitaine se conduisit, du reste, de telle façon qu'à l'aide de ses pauvres soldats il put arriver au village d'Almeria, y mettre le feu et en brûler toutes les maisons. Il s'y reposa un peu, car il était grièvement blessé. Dans le combat les Mexicains lui enlevèrent vivant un soldat appelé Argüello, natif de Leon, homme à grosse tête, à barbe noire et frisée, épais de corps, jeune et très-vigoureux. La blessure d'Escalante était fort mauvaise; six de ses soldats furent blessés, et son cheval y perdit la vie. Il retourna à la Villa Rica, où

lui et les six blessés moururent dans les trois jours qui suivirent.

C'est ainsi que les choses se passèrent dans l'affaire d'Almeria, et non comme les a contées le chroniqueur Gomara, qui prétend dans son histoire que cela eut lieu lorsque Pedro de Ircio allait coloniser le Panuco avec quelques soldats. Or, remarquez-le bien, nous n'avions même pas les soldats voulus pour faire sentinelle, et encore moins pour aller coloniser le Panuco. Il dit aussi que Pedro de Ircio marchait comme capitaine; mais, à cette époque, il n'était pas encore capitaine, ni même chef de quadrilla; il ne lui avait point été donné de commandement, et il se trouvait avec nous à Mexico. Le même chroniqueur dit bien d'autres choses au sujet de l'emprisonnement de Montezuma. A ce propos, je ferai observer qu'il aurait dû considérer, quand il écrivait son histoire, que quelques-uns des conquérants de cette époque vivaient encore et qu'en prenant connaissance de son écrit ils lui diraient que les choses se sont passées d'autre sorte.

Je le laisserai là et je reviendrai à mon sujet pour dire comme quoi les capitaines mexicains, après avoir livré bataille à Juan de Escalante, en envoyèrent la nouvelle à Montezuma ; on lui apporta même la tête de Argüello, qu'on amenait vivant et qui mourut en route de ses blessures. Nous sûmes que lorsque Montezuma vit cette tête, comme elle était grande, grosse, barbue et frisée, il en éprouva une certaine terreur; il ne voulut pas la regarder et il ordonna qu'on n'en fît l'offrande à aucun temple de Mexico, mais qu'on l'adressât aux idoles d'autres endroits. Il demanda d'ailleurs comment il se faisait que ses forces, se composant de milliers d'hommes, n'eussent pas pu vaincre complétement un si petit nombre de *teules*. Les envoyés répondirent que ni leurs piques, ni leurs

flèches, ni leur ardeur au combat ne servaient à rien; qu'il avait été impossible de les faire reculer, parce qu'une grande *tequeciguata* de Castille marchait devant eux, que cette grande dame effrayait les Mexicains et disait aux *teules* des paroles qui leur donnaient du courage. Le grand Montezuma se persuada que cette dame était sainte Marie, que nous lui avions présentée comme étant notre protectrice, et dont nous lui avions même donné l'image, avec son précieux Fils dans les bras. Ce miracle, je ne l'ai pas vu, puisque j'étais à Mexico, mais certains conquérants qui assistèrent à l'action l'ont rapporté. Plût à Dieu que cela fût vrai! Certainement nous tous qui fîmes campagne avec Cortès nous sommes convaincus et tenons pour certain que la miséricorde divine et Notre Dame la Vierge Marie furent toujours avec nous; c'est pourquoi je leur rends des grâces infinies.

J'en resterai là et je dirai ce qui advint à propos de l'emprisonnement de Montezuma.

CHAPITRE XCV

De l'emprisonnement de Montezuma et de ce qui fut fait à ce sujet.

Comme nous avions résolu la veille d'enlever décidément Montezuma, nous passâmes toute la nuit en oraisons avec le Père de la Merced, priant Dieu de faire tourner les choses de telle manière qu'elles aboutissent au meilleur avantage de son saint service. A la première heure du jour, on convint du plan qu'on devait suivre. Cortès emmena avec lui cinq capitaines: Pedro de Alvarado, Gonzalo de Sandoval, Juan Velasquez de Leon, Francisco de Lugo et Alonso de Avila, accompagnés de nos interprètes

doña Marina et Aguilar. Il ordonna que nous fussions tous préparés le mieux possible, les chevaux sellés et bridés et les armes en état. Il était certainement bien inutile d'insister sur ce dernier point, puisque nous étions armés nuit et jour, ne quittant même jamais nos sandales, qui étaient alors notre unique chaussure. C'est au point que, quand nous allions rendre visite à Montezuma, il nous voyait toujours armés de la même manière. Il est bon de le dire ici, attendu que Cortès, ayant résolu que lui et ses cinq capitaines iraient armés pour s'emparer de sa personne, on comprendra que Montezuma ne trouvât rien d'insolite dans cet appareil et n'en conçût aucune inquiétude. Tout étant prêt, notre chef envoya dire au monarque qu'il se proposait d'aller à son palais. Comme il avait la coutune d'agir ainsi, il fit de même encore, pour éviter tout étonnement de la part de Montezuma. Or, ce que celui-ci crut comprendre, c'est que Cortès était courroucé à cause de l'événement d'Almeria, et cette pensée ne le mettait pas bien à l'aise. Néanmoins il fit répondre à notre chef qu'il serait le bienvenu.

Cortès entra au palais. Après avoir adressé au monarque des salutations respectueuses, comme d'habitude, il lui dit au moyen de nos interprètes : « Seigneur Montezuma, je suis grandement étonné qu'étant un prince si valeureux et après vous être déclaré notre ami, vous ayez donné, à vos capitaines qui se trouvaient à la côte près de Tuzpan, l'ordre de prendre les armes contre mes Espagnols, et qu'ils s'en soient autorisés pour piller les villages qui se trouvent sous la protection de notre seigneur et Roi, ainsi que pour exiger les Indiens et les Indiennes qu'on destinait aux sacrifices, d'où il est résulté qu'on a fait périr un Espagnol mon frère, et tué son cheval. » Il ne voulut point lui parler du capitaine ni des six soldats qui étaient morts après leur retour à la Villa Rica,

attendu que Montezuma ne l'avait point appris et que même les capitaines indiens, auteurs de l'attaque, n'étaient pas encore instruits de ce résultat. Cortès dit en outre à Montezuma: « Je vous croyais notre allié à ce point que j'ai donné ordre depuis longtemps à mes capitaines de vous servir et de vous être soumis en tout ce qui leur serait possible ; mais je vois que vous avez fait le contraire à notre égard. Dans les affaires de Cholula, vos chefs, à la tête d'un grand nombre de guerriers, devaient nous massacrer en obéissant à vos ordres. L'amitié que j'ai pour vous m'a porté à dissimuler mes ressentiments. Mais, en ce moment même, vos sujets et vos officiers semblent perdre envers nous toute retenue et ils disent entre eux que vous devez nous faire périr. Ce ne sont pas encore là des raisons suffisantes pour que je commence l'attaque et que je détruise votre capitale; j'ai cru qu'il serait mieux que, pour tout prévenir, vous vinssiez immédiatement avec nous dans nos logements, en silence et sans faire aucun esclandre. Vous y serez considéré et servi comme dans votre propre palais. Mais si vous élevez la voix et si vous méditez n'importe quel scandale, vous tomberez mort immédiatement sous les coups de mes officiers, qui ne sont venus ici que pour ce motif. »

Lorsque Montezuma entendit ces paroles, il en fut stupéfait et resta sans mouvement. Il répondit néanmoins que jamais il n'avait ordonné qu'on prît les armes contre nous; qu'il enverrait chercher sur-le-champ ses officiers, et qu'après s'être assuré de la vérité, il leur infligerait un juste châtiment. Et, aussitôt, d'un nœud fait à sa large manche il retira son sceau à l'effigie de Huichilobos, dont il ne se servait qu'à l'occasion des ordres les plus graves et pour en obtenir un prompt accomplissement. Il dit alors à Cortès que, quant à sortir de son palais con-

tre sa volonté et en prisonnier, ce n'était pas à un personnage comme lui qu'on pouvait adresser de pareils ordres, et qu'au surplus il ne lui plaisait point de nous suivre. Cortès lui répondit par de bonnes raisons; mais Montezuma lui en donna de meilleures encore, répétant qu'il ne quitterait pas son palais. Ce débat durait déjà depuis plus d'une demi-heure, losque Juan Velasquez de Leon et les autres capitaines, voyant qu'on y perdait du temps, tandis qu'il leur tardait d'en finir et d'avoir le monarque entre leurs mains, s'adressèrent à Cortès d'un ton un peu irrité, et lui dirent : « Que fait donc Votre Grâce? à quoi bon tant de paroles? Enlevons-le ou perçons-le de nos épées. Répétez-lui bien que, s'il crie et se démène, on va le tuer ; car enfin, mieux vaut que d'une bonne fois nous assurions nos existences, ou que nous en fassions définitivement le sacrifice. » Comme d'ailleurs Juan Velasquez parlait d'une voix haute et menaçante, car il en avait un peu l'habitude, Montezuma, voyant l'irritation de nos capitaines, demanda à doña Marina ce qu'ils disaient en élevant ainsi le ton. Doña Marina lui répondit avec sa finesse habituelle : « Seigneur Montezuma, ce que je vous conseille, c'est d'aller immédiatement avec eux à leurs quartiers, sans faire aucun bruit; je sais que vous y serez fort honoré et qu'on vous traitera en grand seigneur que vous êtes. D'autre façon, vous allez infailliblement tomber mort sous leurs coups, et la vérité sera mise à nu dans votre appartement même. » Montezuma dit alors à Cortès : « Seigneur Malinche, puisque vous insistez, sachez que j'ai un fils et deux filles légitimes; prenez-les en otages et ne me faites point cet affront. Que diraient mes dignitaires s'ils vous voyaient m'emmener prisonnier ? » Mais le général lui répondit que c'était sa personne et non une autre qui devait venir avec nous.

Après beaucoup d'autres paroles et raisonnements, le monarque dit enfin qu'il partirait de sa propre volonté. A ces mots, nos capitaines s'empressèrent de lui faire mille amitiés, le priant en grâce de ne point se fâcher et de dire à ses officiers et à tous les gens de sa garde qu'il partait volontairement, attendu qu'il résultait de ses consultations avec Huichilobos et ses papes qu'il convenait à sa santé et à la durée de son existence que sa personne fût avec nous. Immédiatement on fit avancer la riche litière avec laquelle il avait l'habitude de sortir en compagnie de ses capitaines. Il se rendit ainsi à nos quartiers où nous lui composâmes une garde et plaçâmes des sentinelles.

Tout ce que Cortès et nous pouvions inventer pour le mieux servir et le distraire, nous avions soin de le mettre en pratique. On se garda bien surtout de le tenir enfermé comme un prisonnier. Les principaux personnages mexicains et ses neveux s'empressèrent de venir lui parler pour lui demander la cause de son arrestation et pour prendre ses ordres sur le fait de nous déclarer immédiatement la guerre. Montezuma leur répondait qu'il avait beaucoup de plaisir à passer quelques jours avec nous, de sa propre volonté et nullement parce qu'on l'y obligeait. Il ajoutait que quand il désirerait quelque chose, il aurait soin de le dire ; que ni eux ni la capitale ne devaient s'émouvoir ni se chagriner pour ce qui arrivait, attendu que son transport en ce lieu, Huichilobos l'approuvait, ainsi que le lui avaient assuré certains papes qui l'avaient appris à la suite d'entretiens avec cette divinité.

Ce fut ainsi que les choses se passèrent à propos de l'enlèvement du grand Montezuma. On organisa son service dans le quartier même, avec ses femmes et les bains dont il faisait usage. En sa compagnie se trouvaient

continuellement vingt grands seigneurs, ses conseillers et ses capitaines. Il s'habituait à sa prison et ne s'en montrait point affecté. On venait le voir de pays éloignés, pour des procès; on lui apportait les tributs et il dépêchait des affaires de haute importance. Je me souviens très-bien que lorsque des grands caciques arrivaient de contrées lointaines pour le consulter sur des questions de limites, de graves affaires de villages ou d'autres sujets de ce genre, on avait beau être grand seigneur, celui qui se présentait avait soin d'enlever ses riches vêtements et de se couvrir d'habits de nequen de peu de valeur; il lui fallait aussi ôter ses chaussures; il prenait même la précaution, en arrivant au quartier, de ne pas y entrer en droite ligne, mais en faisant au préalable un détour de côté. Quand les sollicitants se trouvaient en présence du grand Montezuma, ils se tenaient les yeux baissés, observant l'étiquette qui les obligeait, avant d'arriver à lui, d'exécuter trois révérences en disant: « Seigneur, mon seigneur, grand seigneur. » Après quoi ils lui présentaient en peinture, sur des étoffes de nequen, le procès ou l'affaire qui motivait leur voyage, et, au moyen de petites baguettes très-minces et très-polies, on lui démontrait le sujet du litige, en présence de deux vieillards, grands caciques, debout aux côtés de Montezuma. Lorsque ces vieillards avaient bien compris le procès et expliqué à Montezuma le vrai côté de la justice, le monarque dépêchait les intéressés en peu de paroles, en disant quel était celui qui devait se considérer comme propriétaire des terres et des villages. Les plaideurs se retiraient sans répliquer et sans tourner le dos, en faisant trois profondes révérences. Ce n'est qu'après être sortis qu'ils reprenaient leurs riches vêtements; puis ils allaient se promener dans la ville.

Je laisserai pour un moment le sujet de la prison, pour

dire comme quoi on amena devant Montzuma les officiers qui avaient causé la mort de nos soldats et qu'on avait été chercher sur un ordre marqué du grand sceau. Le prince les envoya à Cortès pour qu'il en fît justice. On procéda à leur interrogatoire sans que Montezuma fût présent. Ils confessèrent que le récit que j'ai mentionné plus haut était la vérité, ajoutant que leur seigneur leur avait donné l'ordre de l'attaque des villages et du recouvrement des tributs, en spécifiant que, si quelqu'un des nôtres participait à la défense, ou le combattît également et qu'on le tuât. Cette confession obtenue, Cortès fit connaître à Montezuma comment l'accusation tournait contre lui; mais il se disculpa autant qu'il put, ce qui n'empêcha pas que le général lui fit dire qu'il ajoutait entièrement foi à cette accusation et qu'il le jugeait digne de châtiment, conformément à ce que notre Roi commande: que celui qui en fait périr d'autres, avec ou sans motifs, doit mourir à son tour. Mais, ajoutait Cortès, son affection pour le prince était si grande, et il lui voulait du bien à ce point, qu'en admettant qu'il eût commis cette faute, il aimerait mieux la payer, lui-même, de sa propre vie que de voir Montezuma en subir les conséquences.

Malgré tout ce que notre chef lui faisait dire, le prince n'était pas sans appréhension. Sans s'arrêter d'ailleurs à d'autres formes, Cortès prononça une sentence de mort contre les capitaines coupables, ordonnant qu'ils fussent brûlés vifs devant les palais mêmes de Montezuma. Et cela fut exécuté sans retard. En prévision de quelque empêchement pendant qu'on les brûlait, l'ordre fut donné de mettre aux fers le prisonnier, ce qui le fit hurler de désespoir; et si jusque-là il avait été craintif à notre endroit, il le devint bien davantage désormais. Du reste, l'exécution terminée, Cortès, avec cinq de nos capitaines, s'empressa de se rendre à l'appartement du prince pour

lui enlever les fers de sa propre main. Il lui dit alors qu'il le tenait non-seulement pour frère, mais pour bien plus encore; que quoiqu'il fût déjà roi et seigneur de tant de villages et de provinces, lui Cortès ferait en sorte à l'avenir de soumettre à son pouvoir beaucoup d'autres pays qu'il n'avait pu conquérir lui-même et qui ne lui avaient pas juré obéissance; que s'il voulait aller dans ses palais, on lui en donnerait l'autorisation sur l'heure. Pendant que notre général lui faisait dire ces choses au moyen de nos interprètes, Montezuma avait les larmes aux yeux. Il répondit avec la plus grande courtoisie qu'il lui en savait gré; mais il resta bien convaincu que ce n'étaient là que des paroles en l'air. C'est pour cela qu'il ajouta que pour le moment il lui convenait de demeurer prisonnier, attendu que ses dignitaires étant nombreux, et ses neveux venant lui demander chaque jour la permission de nous attaquer et de le tirer de captivité, il se pourrait que, lorsqu'ils le verraient libre, ils le fissent tourner à leurs propres idées; que, dans le cas où ils ne réussiraient pas à lui imposer leur volonté, ils voudraient peut-être mettre un grand seigneur à sa place; tandis que, en l'état, il les dissuadait de ces pensées en leur disant que son Huichilobos lui avait fait dire de rester prisonnier.

La vérité est que Cortès avait enjoint à son interprète Aguilar de lui révéler, comme en secret, que Malinche aurait beau donner des ordres pour qu'il sortît de prison, que nous, capitaines et soldats, ne le permettrions nullement. Quoi qu'il en soit, aussitôt que Montezuma eut exprimé son refus de sortir, notre général le serra dans ses bras en lui disant : « Ce n'est pas en vain, seigneur Montezuma, que je vous aime comme moi-même. »

A la suite de cette scène, le prince demanda à Cortès un page espagnol qui était à son service et qui connais-

sait déjà la langue aztèque. On l'appelait Orteguilla. Ce fut certainement d'un bon profit pour Montezuma comme pour nous-mêmes, parce que, au moyen du petit page, Montezuma demandait et apprenait bien des choses sur notre Castille ; de notre côté, nous savions ce que disaient ses capitaines ; en somme, cela fut un très-bon service pour le prince, parce qu'il se prit de grande affection pour Orteguilla. Quoi qu'il en soit, il est certain que Montezuma en était arrivé à vivre satisfait, à cause des grandes flatteries, des bons offices et des conversations qu'il trouvait en notre compagnie ; car toutes les fois que nous passions devant lui, fût-ce Cortès lui-même, nous nous découvrions de nos bonnets ou de nos casques, car nous étions sans cesse armés ; et quant à lui, il nous faisait toujours grand honneur.

Disons maintenant les noms des capitaines de Montezuma qui furent brûlés vifs. Le commandant s'appelait Quetzalpopoca, un autre Coatl, un autre encore Quiathuitle, et le quatrième, je ne m'en souviens pas. D'ailleurs ces noms sont de peu d'importance pour notre récit. Mais notons que ce châtiment fut connu de toutes les provinces de la Nouvelle-Espagne et que la crainte renaquit ; les villages de la côte, où nos soldats avaient été tués, recommencèrent à rendre les mêmes services aux habitants de la Villa Rica. Et maintenant, les curieux qui liront ce récit ne manqueront pas de remarquer les grandes choses que nous fîmes : d'abord détruire nos navires ; ensuite avoir la hardiesse de pénétrer dans une ville si bien fortifiée, avec un si grand nombre d'habitants, tandis que nous n'ignorions nullement qu'on devait nous massacrer après que nous y serions entrés ; et encore, porter l'audace jusqu'à nous emparer du grand Montezuma qui était le roi du pays, au milieu de sa capitale, dans son palais même, entouré qu'il était de la

quantité de guerriers qui composaient sa garde; plus encore, oser faire périr dans les flammes ses propres capitaines, devant les palais impériaux, et mettre le monarque aux fers pendant cette exécution.... Eh bien! moi, maintenant que je suis vieux, bien souvent je me mets à considérer les choses héroïques que nous fîmes, et il me semble les voir passer devant mes yeux. Or, j'affirme que tous ces grands faits, ce n'est pas nous qui en étions les auteurs, mais bien Dieu lui-même qui les assurait sur notre route; car enfin quels sont les hommes au monde qui oseraient entrer, au nombre de quatre cent cinquante soldats seulement (et nous n'arrivions pas à ce chiffre), dans une ville aussi forte que l'était Mexico, laquelle dépasse la grandeur de Venise, en considérant surtout que nous étions éloignés de plus de quinze cents lieues de notre Castille? Et, je le répète, qui aurait osé s'emparer d'un si grand empereur et exercer une telle justice, devant lui-même, contre ses capitaines? Certes, il y aurait beaucoup à proclamer à l'éloge de ce passé, au lieu de l'écrire sèchement comme je le fais dans cette histoire.

Je continuerai mon récit pour dire comme quoi Cortès nomma et envoya un autre capitaine pour commander à la Villa Rica, à la place de Juan de Escalante qui avait été tué.

CHAPITRE XCVI

Comme quoi notre général envoya à la Villa Rica pour lieutenant et commandant de place un hidalgo nommé Alonso de Grado, en remplacement de l'alguazil mayor Juan de Escalante, tandis qu'il fit retomber ce titre sur Gonzalo de Sandoval qui fut alguazil mayor depuis ce moment. Ce qui arriva à ce sujet je le vais dire à la suite.

Après l'exécution de Quetzalpopoca et de ses officiers, Montezuma étant remis de son émotion, notre général résolut d'envoyer pour lieutenant à la Villa Rica un de nos camarades, nommé Alonso de Grado, parce qu'il était intelligent, bon causeur, de bel aspect, musicien et écrivain facile. Il fut toujours homme d'opposition contre Cortès, n'étant pas d'avis d'aller à Mexico, mais partisan du retour à la Villa Rica. A l'époque où l'on tint à Tlascala les colloques secrets dont j'ai déjà parlé dans un chapitre antérieur, Alonso de Grado en était le promoteur et il les animait de son éloquence. S'il eût été aussi bon soldat qu'homme de belles manières, il eût fait un ensemble très-respectable. Je m'exprime ainsi pour en arriver à dire que lorsque cet emploi lui fut donné, Cortès, qui s'exprimait avec esprit et qui savait fort bien que Grado n'était pas un pourfendeur, lui parla en ces termes : « Voilà donc, señor Alonso de Grado, vos souhaits accomplis : vous allez partir pour la Villa Rica, comme vous l'avez désiré, et vous aurez à vous occuper de la construction de la forteresse. Mais, attention.... n'allez pas vous fourvoyer dans quelque attaque à l'exemple de Juan de Escalante et vous faire tuer. » Or, lorsque notre général lui parlait ainsi, il clignait de l'œil à l'adresse de nous autres qui étions là, pour que nous saisissions son idée ; car le gé-

néral était bien convaincu que, s'il lui avait donné l'ordre d'agir comme Escalante, Grado ne l'aurait pas fait, dût-il en être puni.

Lorsque sa nomination fut signée et ses instructions au complet, Alonso de Grado pria Cortès de lui concéder le bâton d'alguazil mayor, ainsi que l'avait Escalante; mais il lui fut répondu que l'emploi était déjà assigné à Gonzalo de Sandoval. Il fut ajouté qu'avec le temps on ne manquerait pas de lui offrir à lui-même une situation fort honorable; mais, pour à présent, on se contenta du souhait ordinaire de « Dieu vous conduise! » Il lui fut bien recommandé aussi de prendre soin des habitants de la Villa, de les traiter honorablement, de ne faire aucun tort aux Indiens alliés, et de ne pas avoir recours à la force pour leur prendre quoi que ce fût. On lui recommanda de se souvenir que Cortès avait envoyé dire aux forgerons du port de fabriquer deux grosses chaînes avec les ferrures et les ancres qu'on avait retirées des navires avant de les couler; il devait les envoyer sans retard et faire en sorte d'achever les charpentes de la forteresse et d'y ajouter une couverture en tuiles.

Étant arrivé au port, Alonso de Grado prit un ton très-hautain avec les habitants; il prétendait les employer à son service comme aurait fait un grand seigneur; il réclamait des bijoux en or et de belles Indiennes aux villages pacifiés, qui dépassaient le nombre de trente. Quant à la forteresse, peu lui importait d'y donner des soins; il passait son temps à jouer et à bien manger. Ce qui fut pire encore, c'est qu'il convoquait secrètement ses amis et ceux qui ne l'étaient guère, pour les convaincre que si Diego Velasquez ou quelqu'un de ses capitaines venait de Cuba, il fallait s'unir à lui et lui livrer le pays. Tout cela fut rapporté, par lettres, à Cortès, à Mexico. En l'apprenant, il se révolta contre lui-même pour le choix qu'il

avait fait d'Alonso de Grado, bien que connaissant son mauvais cœur et son naturel pervers. Cortès était d'ailleurs bien convaincu que Diego Velasquez, gouverneur de Cuba, devait arriver à savoir, n'importe par quel moyen, que nous avions envoyé nos procureurs à Sa Majesté et que ce ne serait pas à lui que nous aurions recours pour quoi que ce fût. Il en résulterait l'envoi de quelque flotte contre nous.

Cette prévision pénétra Cortès de la nécessité d'envoyer à la Villa un homme de confiance. Pour ce motif, il choisit Sandoval, qui avait été déjà nommé alguazil mayor après la mort de Juan de Escalante. Le nouveau commandant emmenait avec lui Pedro de Ircio, celui-là même par qui le chroniqueur Gomara veut faire coloniser le Panuco. Cet officier fut donc à la Villa. Gonzalo de Sandoval le prit en grande amitié parce que Pedro de Ircio, qui avait été écuyer chez le comte de Ureña et chez don Pedro Giron, racontait sans cesse leurs aventures. Comme d'ailleurs Gonzalo de Sandoval était bienveillant et sans malice aucune, son subalterne l'amusait de ses contes, gagnant ainsi ses bonnes grâces et obtenant de monter en grade jusqu'au rang de capitaine. Or Pedro de Ircio, au lieu de plaisanteries, laissait quelquefois échapper des paroles qui n'auraient pas dû se dire et que Gonzalo de Sandoval relevait, du reste, vertement ; ces discours étaient tels que, si on les entendait en notre temps, les tribunaux interviendraient pour les punir.

Mais cessons de nous occuper de la conduite des autres et revenons à Gonzalo de Sandoval qui, aussitôt arrivé à la Villa Rica, s'empressa d'envoyer prisonnier à Mexico Alonso de Grado avec une escorte d'Indiens, conformément aux ordres qu'il avait reçus de Cortès. Les habitants du port se prirent d'affection pour Gonzalo de Sandoval, car il avait grand soin des malades, mettant à leur dispo-

sition des vivres choisis, les meilleurs possible, et leur prodiguant les témoignages du plus franc attachement. Il pratiquait exactement la justice vis-à-vis des villages alliés et les favorisait en toute occasion ; il commença la charpente et la toiture de la forteresse, et, en somme, il agissait en toutes choses comme les bons capitaines ne manquent jamais de le faire, conformément à leurs obligations. Son commandement fut très-fructueux pour Cortès et pour nous, ainsi qu'on le verra par la suite.

Laissons Sandoval dans sa Villa Rica, et revenons à Alonso de Grado, amené prisonnier à Mexico. Il prétendit parler à Cortès qui ne lui permit pas de paraître en sa présence. L'ordre fut même donné de l'attacher à des ceps qu'on avait installés récemment. Il y resta deux jours, le cou pris, — il m'en souvient — entre deux pièces de bois qui exhalaient une odeur repoussante d'oignon et d'ail. Mais comme Alonso de Grado était beau parleur et homme de ressources, il fit à Cortès de grandes promesses et obtint d'être mis en liberté. Je pus même m'apercevoir que le général en faisait sa société. A la vérité il ne l'employait pas à des choses militaires, mais bien en des services qui répondaient mieux à son caractère. Avec le temps, il en vint même à lui confier l'intendance, qui appartenait à Alonso de Avila, lequel fut envoyé à l'île de Saint-Domingue en qualité de procureur, ainsi que j'aurai occasion de le dire plus tard. Je ne dois pas oublier de rappeler ici que lorsque Cortès expédia Gonzalo de Sandoval à la Villa Rica en qualité de lieutenant, commandant de place et alguazil mayor, il lui avait donné l'ordre d'envoyer, aussitôt qu'il arriverait, deux forgerons, avec leurs outils et ustensiles, les soufflets, beaucoup de la ferrure des navires échoués, les chaînes qui sans doute étaient déjà faites, des voiles, des agrès, de la poix, de l'étoupe, une boussole et tous autres objets pouvant servir à la

construction de deux bricks destinés à naviguer sur le lac de Mexico. Sandoval envoya le tout très-exactement, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre.

CHAPITRE CXVII

Comme quoi, Montezuma étant notre captif, Cortès et nous tous lui faisions fête; comment on l'autorisa même à visiter ses temples.

Comme notre général ne cessait de donner son attention à toutes choses, ne pouvant méconnaître que Montezuma était réellement prisonnier et craignant qu'il n'en éprouvât une grande angoisse, il prenait soin d'aller tous les jours lui faire sa cour, après avoir récité ses prières, car nous n'avions point de vin pour dire la messe. Quatre capitaines l'accompagnaient, parmi lesquels étaient le plus souvent Pedro de Alvarado, Juan Velasquez de Leon et Diego de Ordas. Il s'adressait à Montezuma avec beaucoup de courtoisie, s'informant comment il allait, le priant de demander tout ce qu'il désirerait et de bannir tout ennui dans sa prison, bien persuadé que ses ordres seraient exécutés. Il répondait qu'il était fort content d'être notre prisonnier, puisque nos dieux nous en donnaient le pouvoir et que son Huichilobos daignait le permettre. De propos en propos, on en arrivait à lui exposer avec plus de détails, au moyen de l'aumônier, les vérités de notre sainte foi et la grande puissance de l'Empereur notre maître.

Quelquefois Montezuma jouait avec Cortès au *totoloque*, jeu ainsi nommé par les Indiens et pour lequel on se servait de petits jalets coulés en or et très-polis; on les lançait d'un peu loin, sur des palets en or aussi. Cinq marques suffisaient pour qu'on perdît ou qu'on gagnât

certaine pièce ou quelque joaillerie qui formait l'enjeu. Je me rappelle que Pedro de Alvarado marquait les points de Cortès, tandis que ceux de Montezuma étaient aux soins d'un grand seigneur, son neveu. Or Pedro de Alvarado mettait toujours un point de trop, et, comme Montezuma s'en apercevait, il disait en riant très-gracieusement qu'il ne voulait pas que le *Tonatio* se chargeât de marquer (c'est ainsi que les Indiens appelaient Pedro de Alvarado), parce qu'il faisait beaucoup d'*ixoxol* dans ses comptes, ce qui veut dire en leur langage qu'il trichait en marquant une raie de trop. Cortès et les soldats qui dans le moment montaient la garde, ne pouvaient se tenir de rire en entendant les plaintes de Montezuma. On demandera maintenant pourquoi cela nous faisait rire. C'était parce que Pedro de Alvarado, homme élégant et de belles manières, avait le défaut de trop parler, et, comme nous connaissions sa manie, nous rîmes alors par habitude. Mais revenons à notre jeu. Lorsque Cortès gagnait, il faisait cadeau de l'enjeu aux neveux et aux familiers de Montezuma qui se trouvaient de service; si c'était Montezuma qui gagnait, il le répartissait entre les soldats qui montaient sa garde. Non content même de l'enjeu qu'il nous donnait, chaque jour il nous offrait des présents en or et en étoffes, ainsi qu'au capitaine des gardes qui était alors Juan Velasquez de Leon, lequel se montrait toujours très-affectueux et très-empressé au service de Montezuma.

Je me rappelle aussi que parfois était de garde un certain soldat de haute stature, très-dispos et très-vigoureux, appelé Truxillo; c'était un matelot. Or lorsque son tour de garde venait pendant la nuit, il était si mal élevé que,—parlant par respect à mes lecteurs,—je suis forcé de dire qu'il faisait des choses malhonnêtes dont le bruit arrivait aux oreilles de Montezuma. En sa qualité de roi

du pays et d'homme de cœur, le prince trouva la chose de mauvais goût et fut surpris qu'on se la permît dans un endroit où il pouvait l'entendre, oubliant ainsi le respect dû à sa personne. Il demanda à son page Orteguilla qui pouvait être cet homme malpropre et mal élevé. Il lui fut répondu que c'était un marin qui n'entendait rien à la politesse et aux bonnes manières. Le page en prit occasion pour lui dire ce que valait chacun des soldats qui étions là présents, quel était caballero et quel ne l'était pas, ajoutant beaucoup d'autres choses que Montezuma désirait fort connaître. Mais revenons à notre Truxillo. Le jour venu, Montezuma le fit appeler et lui demanda pourquoi il était si malappris, ajoutant que, sans égard pour sa personne, il sortait des limites d'un juste respect. Il le pria de ne pas commettre de nouveau la même faute et lui fit donner un bijou en or du poids de cinq piastres. Truxillo ne tint aucun compte de la prière, et, la nuit suivante, il se rendit coupable, à dessein, de la même inconvenance, dans l'espoir qu'il en serait encore récompensé. Or Montezuma se plaignit à Juan Velasquez, capitaine de service, qui donna l'ordre de relever cet homme et de ne plus l'employer à monter la garde, lui faisant dire en même temps quelques paroles fort sévères.

Il arriva encore qu'un autre soldat, nommé Pedro Lopez, grand arbalétrier, bien dispos, un peu embrouillé dans son langage, fut désigné pour la garde de nuit de Montezuma. Il eut une petite discussion avec un de ses camarades de quart, sur le point de savoir si c'était déjà son heure ou non. Dans le feu du débat, il s'écria : « Maudit soit ce chien, puisque, de lui monter continuellement la garde, je suis si malade de l'estomac que j'en meurs ! » Montezuma entendit le propos et en éprouva un vif regret. Cortès apprit la chose lorsqu'il vint pour

faire sa cour. Il en fut tellement irrité qu'il ordonna d'appliquer le fouet à Pedro Lopez, tout bon soldat qu'il était. A partir de ce moment, ceux qui furent obligés de monter la garde s'en acquittèrent en silence et avec de bonnes manières. Quant à moi et à quelques autres camarades, il n'était pas nécessaire de nous réprimander à propos du grand respect que nous devions au prince captif.

Montezuma, au surplus, nous connaissait tous ; il savait nos noms et qualités, et il était si bon qu'il nous donnait des bijoux, des étoffes et de belles filles indigènes. Or, en ce temps-là, j'étais jeune et, toutes les fois que je montais sa garde ou que je passais devant lui, je témoignais de mon respect en ayant soin de me découvrir de mon bonnet d'uniforme. D'ailleurs le page Orteguilla lui avait dit que j'étais venu deux fois, avant Cortès, à la découverte de la Nouvelle-Espagne ; et, comme j'avais avoué moi-même au page que je désirais prier Montezuma de me faire présent d'une belle Indienne, le prince le sut et, m'ayant mandé, il me dit : « Bernal Diaz del Castillo, on m'a conté que vous avez provision d'or et de linge ; je vous ferai donner aujourd'hui une belle fille ; traitez-la bien, elle est de bonne condition. On aura soin de vous remettre en même temps de l'or et des étoffes. » Je lui répondis très-respectueusement que je lui baisais les mains pour une si grande faveur et priais Notre Seigneur Dieu de le faire prospérer en toutes choses. Il paraît qu'il demanda au page le sens de ma réponse, qui lui fut transmis ; sur quoi il exprima cette pensée que Bernal Diaz lui semblait posséder un noble caractère, — car il savait tous nos noms, ainsi que je l'ai dit. Du reste, on me donna de sa part trois disques d'or et deux charges d'étoffes.

Laissons tout cela de côté pour dire comme quoi le

matin, lorsqu'il faisait ses prières et ses sacrifices aux idoles, Montezuma déjeunait légèrement ; il ne mangeait pas de viande à ce repas, mais seulement du piment. Il passait une heure à connaître de divers procès entre caciques venus de provinces éloignées. J'ai déjà dit dans un autre chapitre comment ils s'introduisaient au palais à propos de leurs affaires et le respect dont ils témoignaient. J'ai dit aussi, et c'est pour cela que je n'ai pas besoin de le répéter, que Montezuma, en ce moment-là, s'entourait d'une vingtaine de vieillards dont la mission était de juger. Nous sûmes alors que le prince avait un grand nombre de concubines ; il en donnait en mariage à ses capitaines et aux personnes de distinction parmi ses favoris ; il en offrit même à nos soldats : celle dont il me fit présent était du nombre, et certes cette noble provenance se voyait dans son air distingué ; elle prit le nom de doña Francisca. C'est ainsi, du reste, que Montezuma passait son temps, riant quelquefois, quelquefois aussi songeant à sa prison.

Je ferai maintenant une réflexion, non qu'elle intéresse mon récit, mais parce que quelques personnes curieuses m'ont questionné à ce sujet. Comment se fait-il que, seulement pour avoir appelé « chien » Montezuma, sans même être en sa présence, Cortès ait condamné un soldat à être fouetté, tandis que nous étions si peu nombreux et que les Indiens ne pouvaient manquer d'en avoir connaissance ? Je réponds à cela que nous tous, sans en excepter Cortès, lorsque nous passions devant le prince, nous témoignions de notre respect en découvrant nos têtes ; que de son côté il était si bon et si poli que nous nous en tenions pour très-honorés, non-seulement parce qu'il était roi de la Nouvelle-Espagne, mais à cause des qualités mêmes et de la distinction de sa personne, qui méritait tous nos égards. Outre cela, si l'on veut raisonner

justement, nos vies ne dépendaient-elles pas de l'ordre qu'il aurait pu donner à ses sujets de le tirer de prison et de se jeter sur nous? Très-certainement il leur aurait suffi de le voir libre et d'être en sa présence pour agir ainsi à l'instant. Nous voyions, du reste, que plusieurs grands seigneurs l'accompagnaient sans cesse, que beaucoup d'autres venaient de provinces éloignées; que tous lui formaient une cour brillante; qu'il donnait à boire et à manger continuellement à un nombre considérable de personnes, ni plus ni moins que lorsqu'il était libre... Cortès, considérant tout cela, éprouva une très-grande irritation lorsqu'il apprit qu'on lui avait adressé une parole si malsonnante, et, dans son état d'excitation, sans y réfléchir plus longtemps, il ordonna qu'on en châtiât l'auteur, ainsi que je l'ai conté; et cela fut très-bien fait.

Continuons et disons qu'en ce moment arrivèrent de la Villa Rica des Indiens *tamemes*, porteurs des chaînes que Cortès avait commandées aux forgerons. Ils apportaient aussi tout ce qui était nécessaire à la confection des bricks dont j'ai parlé. Notre général s'empressa de le faire savoir à Montezuma. J'en resterai là et je dirai ce qui se passa à ce sujet.

CHAPITRE XCVIII

Comment Cortès donna l'ordre de construire deux bricks solides et bons voiliers pour naviguer sur la lagune; comme quoi aussi Montezuma demanda à Cortès l'autorisation d'aller faire ses prières au temple; ce que Cortès répondit et comment il accorda cette permission.

Comme venait d'arriver tout ce qui était nécessaire à la construction des bricks, Cortès fut en instruire Montezuma, lui expliquant qu'il voulait fabriquer deux petits

navires pour faire des parties de plaisir sur la lagune, et le priant de donner ordre à ses charpentiers pour qu'ils fussent couper le bois indispensable, en compagnie de nos maîtres constructeurs, appelés Martin Lopez et Alonso Nuñez. Les chênes propres à ce travail poussent à quatre lieues de là. On put donc les amener sans retard et en former les carènes. Comme aussi les charpentiers indiens étaient fort nombreux, les bricks furent très-vite construits, calfatés, goudronnés, munis de leurs agrès, de leurs voiles, et les ponts couverts de leurs tentes. Ils étaient aussi solides et aussi bons voiliers que si l'on eût passé un mois à faire leurs carènes, car Martin Lopez était un maître consommé. C'est lui, du reste, qui fit les treize bricks qu'on employa au siége de Mexico, comme je le dirai plus loin. Ajoutons qu'il était un excellent soldat en campagne.

Laissons cela de côté pour dire que Montezuma annonça à Cortès qu'il voulait sortir, visiter ses temples, faire ses sacrifices et accomplir ses dévotions, ainsi qu'il y était obligé envers ses divinités. Il dit ensuite qu'il importait que ses capitaines, ses dignitaires et particulièrement ses neveux fussent témoins de cette sortie, attendu que chaque jour ils venaient lui dire qu'ils voulaient le délivrer et tomber sur nous, tandis que lui leur répondait sans cesse qu'il se réjouissait d'être en notre compagnie. Montezuma ajouta que ses sujets puiseraient dans cette sortie un nouveau motif de croire à ses paroles et d'être persuadés que Huichilobos le voulait ainsi, comme du reste on les en avait déjà convaincus. Cortès lui répondit en le priant de ne rien faire qui pût l'exposer à perdre la vie, attendu que, dans le but de voir si l'on tenterait des choses indues et s'il ordonnerait lui-même à ses capitaines et à ses papes de le délivrer et de nous faire la guerre, on allait envoyer quelques-uns de nos capitai-

nes et de nos soldats, avec mission de le faire à l'instant tomber mort sous le fil de leurs épées, pour la moindre chose répréhensible qu'on remarquerait en sa personne; et là-dessus bonne chance! qu'il pouvait partir; mais qu'il ne sacrifiât personne, attendu que c'est un grand péché contre notre Dieu qui est le Dieu véritable et celui-là même que nous avons prêché; qu'au surplus, nos autels étant là et l'image de Notre Dame également, il pourrait fort bien y réciter ses prières, sans aller dans son temple.

Montezuma répondit qu'il ne sacrifierait personne, et il partit dans sa riche litière, en grande pompe, accompagné de hauts caciques, comme il en avait l'habitude. Au devant du cortége marchaient ses insignes, c'est-à-dire son sceptre royal qui indiquait la présence de sa personne, ainsi que font du reste, aujourd'hui, les vice-rois de la Nouvelle-Espagne. Avec lui, et pour le surveiller, marchaient quatre de nos capitaines : Juan Velasquez de Leon, Pedro de Alvarado, Alonso de Avila et Francisco de Lugo, avec cent cinquante soldats. Le Père fray Bartolomé de Olmedo venait également avec nous, pour empêcher les sacrifices humains, si l'on tentait d'en faire. Lorsque nous approchâmes du maudit édifice, Montezuma ordonna qu'on le descendît de sa litière et il continua sa marche en s'appuyant sur les épaules de ses neveux et des autres caciques, jusqu'à ce qu'il arrivât au temple. J'ai dit déjà que partout où il passait, ses dignitaires devaient marcher les yeux baissés, sans lui voir la face. Quand il arriva au pied de l'escalier de l'oratoire, il y trouva un grand nombre de papes qui l'attendaient pour lui offrir leurs bras en montant. On avait fait en son honneur le sacrifice de quatre Indiens la veille au soir. Notre général avait beau dire et fray Bartolomé également; le prince n'en tenait aucun compte; il fallait ab-

solument qu'il sacrifiât des hommes et des enfants, et nous nous voyions obligés de fermer les yeux; car déjà Mexico et plusieurs autres grandes villes étaient fortement agitées par les manœuvres des neveux de Montezuma, ainsi que je le dirai bientôt. Quand ses sacrifices furent terminés — il n'y employa pas beaucoup de temps, — nous revînmes avec lui à nos quartiers. Il était très-gai, et il donna divers joyaux d'or à tous les soldats qui l'avions accompagné.

Arrêtons-nous ici, et je dirai ce qui advint encore.

CHAPITRE XCIX

Comme quoi nous lançâmes les bricks ; comme quoi aussi le grand Montezuma dit qu'il voulait aller à la chasse ; il fut avec les brigantins jusqu'à un *peñol* où il y avait beaucoup de chevreuils et quantité d'autre gibier, et où personne n'entrait pour chasser sans s'exposer à de graves peines.

Les bricks étaient achevés, lancés dans la lagune, munis de leurs mâts et de leurs agrès, surmontés des pavillons royaux et impériaux, pourvus de matelots pour la manœuvre, on les essaya à la voile et à la rame, et l'on s'aperçut qu'ils étaient très-bons voiliers. Lorsque Montezuma sut cela, il dit à Cortès qu'il désirait aller chasser sur la lagune et dans un *peñol* parqué, où personne, quel que fût son rang, ne pouvait entrer sous peine de mort. Notre général lui répondit qu'il le permettait très-volontiers, mais que Sa Seigneurie voulût bien se rappeler ce qui avait déjà été convenu quand il fut voir ses idoles : que sa vie serait en jeu, s'il était l'occasion de quelque trouble; que du reste il ferait une meilleure navigation sur les bricks que dans ses pirogues, même les plus grandes. Montezuma se réjouit de pouvoir aller sur le meilleur voilier des deux navires. Il y fit monter avec lui

plusieurs seigneurs et dignitaires. L'autre brick se remplit de caciques ayant à leur tête le propre fils de Montezuma. Les gens de service de la vénerie occupèrent des pirogues et des canots. Mais, auparavant, Cortès avait donné l'ordre à Juan Velasquez de Leon, qui était capitaine de la garde, à Pedro de Alvarado, à Christoval de Oli et à Alonso de Avila, de l'accompagner avec deux cents soldats, les avertissant de se bien conformer à ses ordres et d'avoir l'œil ouvert sur Montezuma. Or, comme tous ces capitaines que je viens de nommer étaient gens de précaution, il avaient rangé sur le brick tous les soldats que j'ai dits et placé quatre canons accompagnés de la poudre qu'on avait et de nos artilleurs nommés Mesa et Arbenga. On couvrit le navire d'une tente qu'on orna le mieux possible.

Montezuma vint à bord avec ses dignitaires. Le vent souffla très-frais et comme les matelots se réjouissaient d'être agréables à Montezuma, ils manœuvrèrent les voiles de telle sorte que le brick volait sur le lac et laissait bien loin derrière lui les embarcations montées par des personnages de distinction, quels que fussent d'ailleurs le nombre et la force de leurs rameurs. Montezuma était très-content; il disait que l'ensemble résultant des voiles et des rames était une grande chose. Il arriva au *peñol*, qui n'était pas du reste très-éloigné; après avoir tué ce qu'il voulut de chevreuils, lièvres et lapins, il revint fort heureux à la ville. Mais, avant d'y arriver, et lorsque nous en étions déjà très-près, Pedro de Alvarado, Juan Velasquez de Leon et les autres capitaines donnèrent l'ordre de faire partir les canons. Cette manœuvre excita la joie de Montezuma, dont nous honorions la bonté familière, l'entourant toujours de ce respect qu'on réserve aux rois dans ces contrées. Il avait soin de nous le rendre en fort bons procédés.

Je n'en finirais pas, du reste, si je voulais dépeindre en détail ses manières de grand seigneur, non moins que les témoignages de respect et de soumission que lui prodiguaient tous les caciques de la Nouvelle-Espagne et même d'autres provinces éloignées. Rien ne pouvait être désiré par lui sans qu'on le lui présentât avec la plus grande diligence, et je dis cela pour citer le fait suivant. Un jour que nous étions trois capitaines et quelques soldats dans la compagnie de Montezuma, un épervier s'abattit, dans les corridors du palais, sur une caille qui faisait partie des oiseaux apprivoisés que l'Indien majordome entretenait dans les appartements dont il était chargé. L'épervier emporta sa proie, sous les yeux de nos capitaines. L'un d'eux, Francisco de Azevedo, le Gentil, qui fu maître d'hôtel de l'amiral de Castille, s'écria : « Quel joli épervier ! qu'il a bien pris sa proie, et quel superbe vol il a ! » Nous répondîmes tous qu'il était fort bon en effet et qu'il y avait dans ce pays d'excellents oiseaux chasseurs. Montezuma resta attentif à ce que nous disions, et il demanda à Orteguilla le sens de nos paroles. Le page lui répondit que les capitaines prétendaient que l'épervier qui était entré dans le palais était très-bon et que, si nous en avions un semblable, nous lui enseignerions à se tenir à la main, disposé à obéir en se lançant sur n'importe quel volatile, pour en faire sa proie, dès que nous lui en donnerions le commandement. Montezuma dit alors : « C'est bien; je vais ordonner à l'instant de prendre ce même épervier; nous verrons si on l'apprivoise et si l'on chasse avec lui. » Nous tous alors découvrîmes nos têtes pour le remercier. Il fit appeler ses chasseurs d'oiseaux et leur commanda de lui apporter l'épervier. Or, ils mirent tant d'adresse à lui faire la chasse qu'ils revinrent à la nuit tombante, apportant l'oiseau même, qu'ils donnèrent à Francisco de Azevedo. Celui-ci le mit à l'instant en pré-

sence de ses appeaux.... Mais les événements ne tardèrent pas à se développer au delà de l'intérêt d'une chasse; aussi cesserai-je de parler de l'épervier, en prévenant le lecteur que je n'ai raconté le fait que pour donner à entendre à quel point Montezuma était grand prince, puisque non-seulement il régnait sur un grand pays et recevait tribut de toute la Nouvelle-Espagne, mais encore, bien que prisonnier, il faisait trembler ses vassaux et avait assez d'autorité pour s'emparer même des oiseaux qui volaient dans les airs.

Mettons cela de côté et montrons comme quoi la Fortune fait parfois tourner sa roue vers le sort adverse. Dans ce moment même, elle avait inspiré aux parents du grand Montezuma, à d'autres caciques et à tout le pays la pensée de nous faire la guerre, de délivrer Montezuma ou de mettre à sa place quelqu'un d'entre eux pour régner sur Mexico. C'est ce que je vais dire à la suite.

CHAPITRE C

Comme quoi les neveux du grand Montezuma s'efforçaient de réunir autour d'eux plusieurs autres grands seigneurs, pour que l'on mît Montezuma en liberté en nous chassant de la capitale.

Cacamatzin, seigneur de Tezcuco, ville la plus considérable de la Nouvelle-Espagne après Mexico, eut connaissance que son oncle Montezuma était en prison depuis quelques jours et que nous nous efforcions de prendre la haute main en tout ce qu'il nous était possible. Il sut même que nous avions ouvert la chambre qui renfermait le trésor de son aïeul Axayaca, sans rien toucher à son contenu. Avant que la pensée nous vînt d'en prendre possession, il voulut réunir tous les seigneurs de Tezcuco,

ses sujets, le seigneur de Cuyoacan, le plus influent des neveux de Montezuma, le seigneur de Tacuba, celui d'Iztapalapa et un autre grand cacique, seigneur de Matalcingo, proche parent de Montezuma, et même, disait-on, héritier légitime des royaume et seigneurie de Mexico. Ce personnage était réputé pour sa valeur parmi les Indiens. Or, tandis que le concert se faisait entre ces divers seigneurs mexicains pour tomber sur nous avec toutes leurs forces, il paraît que ce vaillant cacique, dont je ne sais pas le nom, fit observer que si on lui donnait la seigneurie de Mexico, à laquelle il avait droit, ils viendraient, lui et ses parents, de la province de Matalcingo, pour se mettre à la tête des conjurés avec toutes leurs forces, et délivrer Mexico de notre présence, assurant que pas un Espagnol n'échapperait vivant. Mais Cacamatzin, dit-on, répondit que c'était à lui que revenait la couronne, puisqu'il était neveu de Montezuma, et que si son compétiteur ne voulait pas venir à cette condition, on ferait la guerre sans lui.

Cacamatzin avait gagné à sa cause les villages que j'ai dits, et il était convenu qu'un certain jour ils tomberaient sur Mexico tandis que d'autres seigneurs conjurés leur en faciliteraient l'entrée. On en était là de ces pourparlers, lorsque Montezuma en fut instruit par le seigneur son parent qui n'était pas d'accord avec Cacamatzin. Pour mieux connaître la vérité, le monarque fit appeler tous les caciques et dignitaires de la capitale, lesquels confessèrent que Cacamatzin cherchait en effet à les attirer à lui par ses paroles et par ses dons, pour qu'on l'aidât à tomber sur nous et à délivrer son oncle. Or, comme Montezuma était homme de jugement et ne voulait pas voir sa capitale en armes et livrée au désordre, il avoua à Cortès tout ce qui se passait. Notre général connaissait très-bien ces préparatifs, et aucun de nous ne les igno-

rait; mais nous ne savions pas les choses d'une manière aussi complète. Cortès était d'avis que Montezuma nous offrît le secours de ses soldats pour marcher sur Tezcuco et en prendre le seigneur, en détruisant la ville et ses environs. Ce plan ne fut pas du goût de Montezuma; aussi notre général prit-il le parti d'envoyer inviter Cacamatzin à abandonner ses projets de guerre, de peur qu'il n'y trouvât sa ruine; il voulait, disait-il, l'avoir pour allié, et offrait de faire pour lui tout ce dont il aurait besoin.... et mille autres compliments de cette nature.

Comme Cacamatzin était jeune et qu'il avait gagné à son avis beaucoup de gens qui promettaient de l'aider de leurs armes, il fit répondre à Cortès qu'il connaissait fort bien ses habitudes de flatteries, qu'il n'en voulait plus entendre, mais qu'il lui donnerait bientôt l'occasion de lui dire tout ce qu'on voudrait en allant à lui. Cortès l'envoya prier encore de ne rien entreprendre de contraire au service de notre Roi et seigneur, l'assurant qu'il le payerait de sa personne en y perdant la vie. La réponse de Cacamatzin fut qu'il ne connaissait pas de roi et qu'il voudrait bien n'avoir pas connu ce Cortès qui, par des paroles mielleuses, avait emmené son oncle en captivité. Sur ce, notre général s'entretint avec Montezuma, lui faisant voir qu'étant aussi grand seigneur qu'il l'était, et comptant parmi les capitaines de Tezcuco un grand nombre de parents et de caciques qui ne pouvaient souffrir Cacamatzin à cause de sa malveillance et de ses airs hautains, tandis que se trouvait à Mexico, près du prince, un de ses frères, très-bon sujet, qui avait fui des mains de Cacamatzin par crainte d'en être massacré; considérant d'ailleurs qu'il était l'héritier du royaume de Tezcuco après le roi actuel, on devrait trouver le moyen de se mettre d'accord avec les gens de Tezcuco pour qu'ils ar-

rêtassent Cacamatzin ; ou bien encore Montezuma pourrait l'envoyer prier de venir secrètement, avec l'intention de mettre la main sur lui et de le retenir en son pouvoir jusqu'à ce qu'il devînt plus calme. Puisqu'au surplus l'autre neveu se trouvait au palais, fuyant les mauvais procédés de son frère, Cortès conseillait à Montezuma de le proclamer tout de suite roi de Tezcuco à la place de Cacamatzin, à qui l'on ôterait la couronne pour le punir des mauvais services qu'il rendait en provoquant le désordre dans les villes et parmi les caciques du pays, dans le but de s'emparer du pouvoir.

Montezuma répondit qu'il le ferait appeler, quoique ce fût avec le pressentiment qu'il ne voudrait pas venir ; que, du reste, s'il n'obéissait pas, on tâcherait de se concerter avec ses officiers et ses parents pour s'emparer de lui. Cortès le remercia vivement et lui dit : « Seigneur Montezuma, croyez bien que si vous voulez retourner dans vos palais, vous en avez la liberté. Dès lors que j'ai la certitude que vous êtes plein de bon vouloir pour moi, et puisqu'au surplus je ressens pour vous l'affection la plus grande, je serais répréhensible si je ne vous accompagnais moi-même à votre royal domicile avec tous les gens et officiers qui vous entourent. Si je ne l'ai pas fait jusqu'ici, c'est à cause de mes capitaines, car ce sont eux qui vous arrêtèrent et qui ne veulent pas que je vous délivre ; c'est aussi parce que vous-même désirez rester en prison, afin d'éviter les révolutions que vos neveux méditent dans le but de se rendre maîtres de la ville et de vous en enlever le commandement. » Montezuma répondit à Cortès qu'il lui en savait gré ; mais comme il connaissait la valeur des paroles flatteuses de celui-ci, il savait très-bien qu'il les disait dans le but, non de lui rendre sa liberté, mais de mettre ses intentions à l'épreuve. Au surplus, Orteguilla lui avait dit que nos capitaines conseillèrent à notre gé-

néral de l'arrêter et qu'il ne devait pas espérer que Cortès lui rendît la liberté sans leur aveu.

A la suite de ces conversations, le prince dit à notre général qu'il se trouverait bien en prison jusqu'à ce que l'on vît où aboutiraient les manœuvres de ses neveux; qu'il allait envoyer tout de suite des messagers à Cacamatzin pour le prier de se présenter devant lui, dans le but de se réconcilier avec nous. Il lui fit dire en effet qu'il eût à ne pas s'inquiéter au sujet de la perte de sa liberté; que s'il avait voulu s'échapper de nos mains, il en aurait eu beaucoup d'occasions; que Malinche lui avait proposé deux fois de s'en retourner à ses palais, chose que lui, Montezuma, n'avait pas voulu faire, afin d'accomplir la volonté de ses dieux qui lui commandaient de rester en prison, faute de quoi il périrait infailliblement, ainsi que le lui avaient assuré les papes préposés au service des idoles; que, pour tous ces motifs, il importait que Cacamatzin se liât d'amitié avec Malinche et avec tous ses frères d'armes. Montezuma envoya dire en même temps aux capitaines de Tezcuco comme quoi il faisait appeler son neveu pour qu'il contractât alliance avec Cortès, espérant bien qu'ils ne se laisseraient pas tourner la tête par ce jeune homme au point de prendre les armes contre nous.

Finissons-en avec ces conférences, en disant que Cacamatzin les comprit à merveille. Ses dignitaires entrèrent du reste en conseil pour délibérer sur ce qu'il y avait à faire. Cacamatzin y proféra des paroles de bravade, prétendant que dans quatre jours il irait nous massacrer, que son oncle était une *poule mouillée*, et qu'il en avait donné la preuve en refusant de nous faire attaquer, ainsi qu'on le lui conseillait, lorsque nous descendîmes la sierra de Chalco où l'on avait accumulé de si bons préparatifs de défense; c'était encore Montezuma, disait son neveu,

qui nous avait introduits dans sa capitale, comme si l'on eût pu croire que nous nous y rendions pour lui faire du bien; tout l'or qu'on lui payait en tribut, il nous le donnait; bien plus, nous avions forcé et ouvert la chambre où se trouvait le trésor de son aïeul Axayaca; et, pour comble, nous le retenions en prison, exigeant de lui qu'il ôtât du temple les idoles du grand Huichilobos pour y placer les nôtres. Cacamatzin ajoutait que, sans attendre que la situation devînt pire, et dans le but de châtier tant de mauvais procédés, il réclamait l'aide des caciques présents; qu'ils avaient vu de leurs yeux tout ce qu'il venait de retracer, et aussi comment nous brûlâmes vifs les officiers de Montezuma; qu'il n'était pas possible de supporter d'autres outrages et que tous ensemble ils se devaient concerter pour nous détruire. Là-dessus, Cacamatzin promit à ses conseillers de les faire tous grands seigneurs, s'il gagnait le trône de Mexico. Puis il leur distribua des joailleries en or, en ajoutant qu'il avait obtenu la promesse de secours de ses cousins les seigneurs de Cuyoacan, d'Iztapalapa, de Tacuba et de plusieurs autres parents; que, dans Mexico même, il y avait de hauts personnages de son parti, qui lui en faciliteraient l'entrée et se joindraient à lui à l'heure qu'il voudrait; que, les uns par les chaussées, les autres en pirogues et dans leurs petits canots, ils pourraient tous s'introduire dans la ville sans rien craindre de personne, attendu que l'oncle était en captivité; du reste, il ne fallait nullement avoir peur de nous, sachant que, peu de jours auparavant, dans l'affaire d'Almeria, les capitaines de Montezuma avaient tué plusieurs *teules* et un cheval, dont le corps leur avait été présenté en même temps que la tête d'un *teule* vaincu; une heure suffirait pour nous massacrer tous, et ils auraient la joie de faire de grandes fêtes et des bombances avec nos cadavres.

A peine avait-il terminé ce discours, que les capitaines, dit-on, se regardèrent les uns les autres, invitant à parler ceux qui avaient l'habitude de prendre la parole les premiers dans les affaires de guerre. Quatre ou cinq d'entre eux se hasardèrent enfin à dire qu'il ne convenait pas de marcher sans l'autorisation de leur grand seigneur Montezuma, pas plus que de porter la guerre dans sa ville et dans sa propre maison; il fallait d'abord le lui faire savoir; s'il y consentait, ils étaient prêts à suivre leur prince avec la meilleure volonté; mais dans le cas contraire ils ne voulaient nullement se conduire en traîtres vis-à-vis de Montezuma. Il paraît que Cacamatzin se fâcha contre ceux qui formulèrent cette réponse. Il fit arrêter trois d'entre eux. D'ailleurs, comme il y avait là, dans le conseil, quelques autres de ses parents, d'un caractère inquiet et remuant, ils promirent de le seconder jusqu'à la mort. En conséquence, il envoya dire à son oncle, le grand Montezuma, qu'il était fatigué de recevoir des messages par lesquels il l'invitait à se lier d'amitié avec des gens qui avaient osé le déshonorer en le mettant en prison; qu'il était impossible de croire autre chose, sinon que nous étions des sorciers et que nous avions eu recours à nos sortiléges pour abattre son courage et son grand cœur; que, sans doute aucun, nos dieux et cette grande dame de Castille, que nous lui avions présentée comme notre protectrice, nous donnaient la puissance d'accomplir ce que nous faisions.

Il avait certainement raison en ce qu'il disait à la fin de son message; car il est bien sûr que la grande miséricorde de Dieu et Notre Dame, sa Mère bénie, venaient sans cesse à notre secours. Mais la conclusion de tous ces pourparlers fut que Cacamatzin répondit qu'il viendrait, malgré nous et malgré son oncle, pour nous parler à sa façon et nous faire périr. Montezuma, en recevant cette

réponse effrontée, en ressentit une grande irritation. Sur l'heure même il envoya chercher six de ses meilleurs capitaines ; il les munit de son sceau royal, leur fit présent de quelques joyaux d'or et leur donna l'ordre d'aller à l'instant à Tezcuco, où ils devraient montrer secrètement ses ordres scellés à certains capitaines et parents qui étaient au plus mal avec Cacamatzin, à cause de son arrogance ; ils auraient d'ailleurs à s'arranger de manière à arrêter et le prince et ceux qui formaient son conseil, pour les amener à Mexico. Ces envoyés partirent et, conformément aux ordres de Montezuma, comme Cacamatzin était fort mal vu à Tezcuco, ils n'eurent pas de difficulté à le prendre dans son propre palais, tandis qu'il était en conférence avec ses alliés au sujet de son expédition. On fit en même temps cinq autres prisonniers pour les amener avec lui. Comme d'ailleurs cette ville se trouve non loin de l'eau, on les embarqua tout de suite dans des pirogues recouvertes d'une toile pour servir de tente, et on les conduisit à Mexico à force de rames. Quand ils débarquèrent, Cacamatzin fut placé dans une riche litière, en sa qualité de roi, et, sans cesser de le traiter avec respect, on le mena devant Montezuma. Dans la conversation avec son oncle, il se montra plus effronté que jamais, laissant percer ses prétentions de s'élever à la dignité de grand seigneur de tout le pays. On en eut du reste encore plus la certitude par les dépositions des autres prisonniers. Il en résulta que si Montezuma était déjà mécontent de son neveu, il le fut dès lors bien davantage encore.

Le prince conspirateur fut envoyé à notre général pour qu'il le retînt prisonnier, tandis qu'on donna la liberté à tous les autres. Cortès s'empressa de se rendre à l'appartement de Montezuma pour le remercier de ce grand service. L'ordre fut donné d'élever à la dignité royale de Tezcuco le jeune prince neveu de Montezuma et frère de

Cacamatzin, que la crainte d'être tué avait fait se réfugier auprès de son oncle ; il était du reste héritier présomptif de ce royaume. Pour que la chose se passât avec solennité et au su de toute la ville, Montezuma envoya l'ordre aux principaux personnages de cette province de venir près de lui. Les choses étant bien entendues, on le proclama roi et seigneur de Tezcuco en lui donnant le nom de don Carlos.

Cela fait, comme les caciques et roitelets de Cuyoacan, d'Iztapalapa et de Tacuba, neveux de Montezuma, virent que Cacamatzin était en prison, et apprirent que leur oncle n'ignorait nullement qu'ils avaient eux-mêmes conspiré pour le déposséder de la couronne et la donner à leur cousin, ils devinrent fort inquiets et cessèrent de le voir et de lui faire leur cour. Cortès se mit d'accord avec Montezuma, qu'il gagna à la pensée de les arrêter tous ; et huit jours après on les put voir attachés à la grande chaîne, ce qui satisfit grandement notre capitaine et nous. Que les curieux lecteurs veuillent bien considérer maintenant les risques qu'auraient courus nos existences au milieu de ces projets incessants de nous massacrer et de nous dévorer, si la grande miséricorde de Dieu, qui était toujours avec nous, ne nous eût constamment secourus ! Quant à ce bon Montezuma, il donnait une solution heureuse à toutes nos affaires. Et qu'on remarque bien à quel point il était grand seigneur, puisque, même au temps de sa captivité, on lui obéissait comme on vient de voir.

Tout étant apaisé et les conspirateurs en prison, Cortès, nos capitaines et le Frère Bartolomé de Olmedo ne cessaient de faire leur cour à Montezuma, cherchant à lui complaire autant que possible et plaisantant avec lui, sans jamais s'écarter du respect. Aucun d'eux ne s'asseyait en sa présence avant que Montezuma eût donné

ordre qu'on avançât des siéges. Il mettait, du reste, tant d'égards dans nos relations, qu'il nous inspirait une affection réelle ; car il était véritablement grand seigneur en toutes les choses que nous lui voyions faire. Dans nos conversations, quelquefois le Frère, aidé d'Orteguilla, lui faisait entendre les vérités relatives à notre sainte foi ; et l'on peut dire que ce n'était pas sans succès, puisque quelques-uns des bons raisonnements entraient dans son cœur, ainsi que le prouvait l'attention qu'il y prêtait bien autrement qu'au début. On lui faisait aussi comprendre la grande puissance de l'Empereur notre seigneur, en expliquant comme quoi de grands personnages étaient ses vassaux et lui juraient obéissance, même en des pays lointains. On ajoutait beaucoup d'autres choses qu'il prenait plaisir à entendre. D'autres fois, Cortès jouait avec lui au *totoloque*, et comme, d'ailleurs, il n'était nullement avare, il nous donnait un jour des bijoux en or, un autre jour de bonnes étoffes.

Je mettrai fin à ce sujet, et je poursuivrai mon récit.

CHAPITRE CI

Comme quoi Montezuma, plusieurs caciques et bon nombre de personnages des districts jurèrent obéissance à Sa Majesté, et de plusieurs autres choses qui se passèrent.

Voyant que tous ces petits rois que j'ai nommés étaient en prison, et que la paix régnait dans leurs villes, Cortès rappela à Montezuma qu'avant notre entrée à Mexico Sa Seigneurie lui avait par deux fois fait promettre qu'il serait payé tribut à Sa Majesté don Carlos ; on pouvait croire par conséquent qu'ayant appris la grandeur de notre Roi et seigneur, comme quoi plusieurs royaumes lui payent

des tributs, tandis que grand nombre de princes lui sont soumis, Montezuma et tous ses vassaux s'empresseraient de jurer obéissance à notre maître, attendu que c'est ainsi que cela se pratique : l'obéissance d'abord et les tributs ensuite. Montezuma répondit qu'il convoquerait ses vassaux et s'en entretiendrait avec eux. En dix jours, la plus grande partie des caciques du pays fut réunie ; mais on ne vit pas venir ce proche parent de Montezuma que j'ai dit être très-vaillant et qui lui ressemblait par son air et par sa stature; il était du reste d'un caractère inconstant. Pour le moment, il se trouvait dans une de ses villes, appelée Tula. C'est à lui, disait-on, qu'après Montezuma la couronne devait appartenir. Quand on l'appela, il fit répondre qu'il ne voulait point venir, ni payer tribut, par la raison que le rendement de ses provinces ne suffisait pas même à ses besoins. Montezuma en fut irrité au point qu'il envoya quelques capitaines avec ordre de l'arrêter ; mais comme c'était un grand seigneur et qu'il avait de nombreuses alliances, il fut averti assez à temps pour se retirer dans l'intérieur de sa province, où il ne fut pas possible de le prendre pour le moment.

Je le laisserai là, et je dirai la conférence que Montezuma tint avec tous les caciques du pays, dont il avait provoqué la réunion. Il leur adressa la parole en l'absence de Cortès et de nous tous, à l'exception du page Orteguilla. Il leur dit que depuis longtemps, — ils le savaient fort bien, — leurs aïeux avaient annoncé, ainsi qu'on le pouvait voir dans les livres de leurs annales, qu'il viendrait des hommes d'où le soleil se lève, pour gouverner ces contrées, et qu'alors finirait le règne des Mexicains ; que, quant à lui, il croyait, d'après le dire de ses dieux, que nous étions ces hommes-là ; que les papes avaient prié Huichilobos de se déclarer à ce sujet, mais que jusqu'à présent, malgré d'abondants sacrifices, il

gardait le silence, contrairement à ses habitudes, se contentant de dire pour unique réponse qu'il n'avait pas changé d'avis, qu'il donnait le même conseil qu'autrefois et qu'on eût à ne plus l'interroger à ce sujet : paroles significatives qui donnaient clairement à entendre que l'on devait jurer obéissance au Roi de Castille dont ces *teules* se prétendaient les sujets. « A vrai dire, ajouta-t-il, je ne vois pas que pour l'heure il y ait le moindre inconvénient à le faire, sauf à voir si plus tard nos dieux nous donnent un meilleur conseil ; tenons-nous, du reste, toujours disposés à agir selon que les circonstances nous paraîtront le permettre. Ce que, pour le moment, je vous commande et même vous supplie de faire, c'est que tous, volontairement, nous jurions obéissance et que nous nous décidions à quelque acte de vasselage. Je ne tarderai pas à vous dire ce qu'il nous sera plus convenable de faire ; mais comme en ce moment Malinche m'importune à ce sujet, que personne ne refuse de se soumettre. Considérez que depuis vingt-huit ans que je vous gouverne vous m'avez toujours servi avec loyauté. Je vous ai enrichis, j'ai agrandi vos domaines, je vous ai donné de grands commandements. Si maintenant nos dieux permettent que je sois en captivité, vous devez être convaincus que j'y reste uniquement parce que la volonté de mon grand Huichilobos m'en fait une loi. »

Ayant entendu ce discours, tous répondirent qu'ils obéiraient à son commandement, et en proférant ces paroles, eux tous, et Montezuma plus encore, poussaient de grands soupirs et répandaient des larmes abondantes. Un des dignitaires fut chargé d'aller dire que le lendemain on jurerait obéissance et vasselage à Sa Majesté. Le moment venu, Montezuma adressa encore la parole à ses caciques sur ce sujet en présence de Cortès, de nos capitaines, de plusieurs soldats et de Pedro Hernandès,

secrétaire du général. A la suite de ce discours, tous firent serment d'obéir à Sa Majesté, en témoignant de la plus grande tristesse. Montezuma ne put alors retenir ses larmes, et, quant à nous, nous l'aimions à ce point et de si bon cœur que, de le voir pleurer, nos yeux aussi se mouillèrent et il y eut parmi nous des soldats qui versèrent autant de pleurs que Montezuma lui-même.

Je m'arrêterai là pour dire que Cortès et l'intelligent Père fray Bartolomé de Olmedo étaient constamment dans l'appartement de Montezuma, tâchant de le divertir et de l'amener à abandonner ses idoles. Je reprendrai bientôt mon récit.

CHAPITRE CII

Comme quoi Cortès fit en sorte d'être renseigné sur les mines d'or, en quoi elles consistaient, dans quelles rivières elles se trouvaient ; et aussi, sur les bons ports depuis le Panuco jusqu'à Tabasco, surtout le fleuve Guazacualco. De ce qui arriva à ce sujet.

Cortès et ses capitaines étant avec Montezuma, auquel ils tenaient compagnie, entre autres sujets de conversation suivis au moyen de doña Marina, de Geronimo Aguilar et d'Orteguilla, on demanda au monarque où et dans quelles rivières se trouvaient les mines, et quelle méthode on employait pour recueillir l'or qu'on apportait en grains, parce que nous désirions envoyer deux de nos soldats, grands mineurs, pour y aller voir. Montezuma répondit qu'on l'extrayait de trois endroits, mais qu'on en apportait la plus grande partie d'une province appelée Zacatula, située vers le sud, à dix ou douze journées de marche de la capitale ; qu'on le recueillait au moyen de baquets au fond desquels les grains d'or se déposaient,

après que la terre avait été convenablement lavée; pour le moment on le lui apportait de la province de Tuztepeque. Il y était recueilli dans deux rivières, non loin du point où nous débarquâmes; près de cette province il y avait d'autres bonnes mines dans deux pays non soumis, habités par les Chinantecas et les Capotecas; si nous voulions y envoyer nos soldats, il fournirait des personnages de distinction qui iraient avec nous.

Cortès le remercia vivement et il s'empressa d'envoyer à Zacatula un pilote appelé Gonzalo de Umbria, avec deux soldats mineurs. Or ce Gonzalo de Umbria était celui-là même auquel notre général avait fait mutiler les pieds, en même temps qu'on pendait Pedro Escudero et Juan Cermeño et qu'on donnait le fouet aux Peñates, à la suite de leur tentative de soulèvement avec un de nos navires, ainsi que je l'ai longuement écrit dans le chapitre qui en a parlé. Mais cessons de raconter les faits passés et disons comme quoi partirent Umbria et ses compagnons, auxquels on assigna un délai de quarante jours pour revenir. Cortès envoya en même temps vers le nord un capitaine du nom de Pizarro, jeune homme d'environ vingt-cinq ans, que Cortès traitait comme parent. Or, rappelons-nous qu'en ce temps-là on n'avait aucune connaissance du Pérou, qui ne connaissait pas davantage n'importe quel Pizarro. Quoi qu'il en soit, ce capitaine, accompagné de quatre soldats et de quatre dignitaires mexicains, partit avec l'injonction de revenir sous quarante jours; il y avait une distance de quatre-vingts lieues de Mexico à la localité où il se rendait.

Après ces deux départs, le grand Montezuma donna à notre chef une toile de *nequen* sur laquelle on avait dessiné au naturel toutes les rivières et les baies de la côte du nord jusqu'à Tabasco, soit une distance de cent quarante lieues, en y comprenant la rivière Guazacualco.

Nous connaissions tous les ports qui étaient signalés sur cette toile, depuis que nous en avions fait la découverte avec Grijalva, à l'exception du Guazacualco, qu'on nous dit être très-considérable et très-profond. Cortès résolut d'envoyer voir ce que c'était et de donner l'ordre de sonder le port et l'entrée du fleuve. Diego de Ordas, dont j'ai déjà parlé tant de fois, homme intelligent et courageux, dit à notre général qu'il irait volontiers étudier cette rivière et les terres qui l'entouraient, ainsi que les qualités de leurs habitants, pourvu qu'on lui donnât des soldats et des Indiens de distinction qui marchassent avec lui. Cortès hésitait à lui en accorder l'autorisation, parce qu'il le tenait pour homme de bon conseil, et qu'il désirait le garder près de lui. Cependant, ne voulant pas le désobliger, il lui permit de tenter cette expédition.

Montezuma fit alors observer à Ordas que son autorité ne s'étendait pas jusqu'au Guazacualco, dont les habitants étaient très-belliqueux; qu'il devait réfléchir à ce qu'il allait faire, sachant bien que s'il arrivait quelque malheur, ce ne serait pas sur lui Montezuma qu'il en faudrait rejeter la faute; du reste, avant d'entrer dans cette province, Ordas trouverait des garnisons mexicaines sur la frontière; il en pourrait prendre avec lui des soldats, s'il en avait besoin. A toutes ces choses, Montezuma ajouta bien d'autres gracieusetés. Cortès et Diego de Ordas lui en exprimèrent leur reconnaissance; après quoi, celui-ci se mit en route avec deux soldats et quelques dignitaires que Montezuma lui donna.

C'est ici que le chroniqueur Francisco Lopez de Gomara prétend que Juan Velasquez fut avec cent soldats coloniser le Guazacualco, tandis que Pedro de Ircio était déjà allé en faire autant sur le Panuco; et comme je suis déjà fatigué de voir combien ce chroniqueur reste en dehors de ce qui arriva, j'omettrai d'en parler ici, pour dire ce

que fit chacun des capitaines que notre général envoya et comme quoi ils revinrent avec des échantillons d'or.

CHAPITRE CIII

Comme quoi revinrent les capitaines que notre général avait envoyés visiter les mines et sonder le port et la rivière Guazacualco.

Le premier qui revint à la ville de Mexico rendre compte à Cortès du résultat de l'expédition fut Gonzalo de Umbria avec ses compagnons. Ils apportèrent une valeur de trois cents piastres en grains d'or qu'ils avaient recueillis, à côté des Indiens d'un village appelé Zacatula. Les caciques de cette province, d'après le rapport d'Umbria, employaient beaucoup d'Indiens sur deux rivières, lesquels, au moyen de petites auges, lavaient le limon et recueillaient l'or après le lavage. Les voyageurs ajoutaient que s'ils étaient meilleurs mineurs et opéraient comme on fait à l'île de Saint-Domingue ou à Cuba, ces dépôts seraient très-riches. Avec eux venaient deux personnages, au nom de cette province, apportant à Cortès un présent en or travaillé, d'une valeur d'environ deux cents piastres; ils s'offraient en même temps à être les serviteurs de Sa Majesté. La vue de cet or réjouit notre général autant que s'il eût valu trente mille piastres, parce qu'il était le témoignage de l'existence de bons gisements. Il se montra très-affectueux envers les caciques qui avaient apporté ce présent. Il leur fit donner des verroteries vertes de Castille, ajoutant mille démonstrations verbales, après lesquelles ils s'en retournèrent très-satisfaits dans leur pays. Umbria disait du reste que, non loin de Mexico, il y avait de grands centres de population et une autre province appelée Matalcingo. Ce qu'il

fut au surplus bien facile de comprendre, c'est que Umbria et ses compagnons revinrent riches et bien lestés d'or; c'est justement pour cela que Cortès avait choisi ce capitaine, afin de gagner son amitié et de lui faire oublier qu'en d'autres temps il avait donné l'ordre de lui mutiler les pieds. Nous n'en parlerons plus, puisqu'il avait bien mis son voyage à profit.

Nous reviendrons au capitaine Diego de Ordas, envoyé, lui, au fleuve Guazacualco, à cent vingt lieues de Mexico. Il racontait qu'il avait passé par de grands villages dont il donnait les noms; que partout on lui faisait fête; que, sur la route de Guazacualco, il avait rencontré à la frontière les garnisons de Montezuma, dont se plaignaient amèrement tous les pays environnants, tant à cause des vols que ces Indiens commettaient que pour leur audace à s'emparer des femmes et à imposer leurs tributs. Ordas, secondé par les personnages mexicains qui étaient avec lui, réprimanda fortement les capitaines de Montezuma dont l'autorité s'étendait sur ces pauvres gens. Il les menaça, s'ils continuaient, de porter leurs méfaits à la connaissance de leur souverain, qui sans doute les enverrait chercher et les châtierait comme il avait châtié déjà Quetzalpopoca et ses compagnons, à la suite des vols qu'ils avaient commis dans les villages de nos alliés. Il réussit de la sorte à leur inspirer quelque crainte. Il continua ensuite sa route vers Guazacualco, n'emmenant avec lui qu'un seul personnage mexicain. Lorsque le cacique de cette province, appelé Tochel, apprit sa prochaine arrivée, il envoya à sa rencontre ses dignitaires, qui témoignèrent de leurs bons sentiments à son égard, car tout le monde dans ce pays avait entendu parler de nous à propos de notre expédition sous Grijalva, ainsi que je l'ai longuement conté dans le chapitre qui s'y rapporte.

Arrivons maintenant à dire que lorsque les caciques de Guazacualco apprirent le but du voyage de Ordas, ils mirent à sa disposition de grandes pirogues au moyen desquelles le cacique Tochel lui-même et plusieurs autres personnages de distinction l'aidèrent à sonder l'embouchure du fleuve. Ils trouvèrent au minimum trois brasses de fond; mais, en remontant un peu la rivière, les grands bâtiments y pouvaient naviguer, et plus on montait, plus la profondeur était grande. Il était même certain que des karaques pourraient circuler près d'un village situé sur la rive. Ordas, ayant pratiqué le sondage, entra avec les caciques dans le village, où on lui donna quelques joyaux en or et une belle Indienne, après avoir fait soumission à Sa Majesté. On se plaignait beaucoup de Montezuma et de ses troupes, avec lesquelles on avait eu, peu de temps auparavant, une rencontre. Une autre fois, les gens de cette province tuèrent tant de Mexicains tout près d'un petit village, qu'on donna depuis lors à cet endroit le nom de *Guilonemiqui*, ce qui signifie en leur langue : « lieu où l'on tua ces crapuleux Mexicains. » Ordas les remercia beaucoup pour leurs bons procédés, et après leur avoir donné des verroteries de Castille qu'il apportait dans ce but, il retourna à Mexico où il fut joyeusement reçu par Cortès et par nous tous. Il racontait que c'était un beau pays pour l'élevage des bestiaux, dont le port était très-avantageux pour les communications avec les îles de Cuba, de Saint-Domingue et de la Jamaïque, sauf pourtant l'inconvénient d'être situé fort loin de Mexico et d'être avoisiné par de grands marécages. C'est précisément là la raison qui fit qu'on lui refusa tout mérite comme port de transit pour la capitale.

Mais laissons là Ordas, et parlons du capitaine Pizarro et de ses compagnons qui furent à Tuztepeque étudier les gisements d'or. Pizarro revint avec un soldat seulement,

pour rendre compte à Cortès de son voyage, rapportant pour environ mille piastres de grains d'or. Ils disaient que dans les provinces de Tuztepeque et Malinaltepeque ils arrivèrent aux rivières avec beaucoup d'hommes qu'on leur donna pour les accompagner. Ils y ramassèrent le tiers environ de l'or qu'ils apportaient. Ils ajoutaient qu'ils remontèrent la sierra vers une autre province habitée par les Chinantèques; mais qu'à leur arrivée un très-grand nombre d'Indiens armés vinrent à leur rencontre, bien munis de lances plus grandes que les nôtres, d'arcs, de flèches et de boucliers, et disant qu'aucun Mexicain ne devait entrer dans leur pays, sous peine de mort, mais que les *teules* pouvaient avancer autant qu'ils le voudraient. Les voyageurs profitèrent de l'autorisation, tandis que les Mexicains n'allèrent pas plus loin. Lorsque les caciques de Chinanta connurent le but du voyage, ils réunirent beaucoup de leurs hommes habitués au lavage de l'or, et en firent accompagner nos soldats jusqu'aux rivières, où ils recueillirent le reste de leur provision d'or; ce dernier se distinguait par sa surface rugueuse, qualité qui, d'après les Indiens, donne l'espoir d'une longue durée des gisements, parce que c'est l'indice d'une plus grande proximité de l'émergence. Le capitaine Pizarro amenait au surplus deux caciques de ce pays, qui venaient se déclarer vassaux de Sa Majesté et briguer notre alliance. Ils apportaient un présent en or, et, à l'égal de tous les autres caciques, ils disaient tout le mal possible des Mexicains, dont ces provinces étaient fatiguées à cause de leurs déprédations, au point qu'on ne pouvait plus ni les voir ni même proférer leur nom parmi les habitants.

Cortès accueillit très-bien Pizarro et les personnages venus avec lui. Il accepta le présent qu'on lui offrit et dont je ne me rappelle plus la valeur après tant d'années.

Il leur promit gracieusement de leur venir en aide, d'être l'ami des Chinantèques et il employa les meilleurs termes pour les congédier vers leurs provinces. Pour éviter du reste qu'il leur arrivât malheur en chemin, il les fit accompagner par deux personnages mexicains, avec ordre de ne pas les abandonner avant qu'ils fussent hors de danger dans leur pays même. Ces messagers partirent ainsi très-satisfaits. Reprenons maintenant la suite de notre récit, pour dire que Cortès demanda ce qu'étaient devenus les autres soldats que Pizarro avait emmenés; c'étaient : Escalona le Jeune, Cervantès le Farceur et Heredia le Vieux. Pizarro répondit que le pays leur ayant paru bon et riche en mines, tandis que tous les villages étaient très-pacifiques, il leur donna l'ordre d'établir une plantation de maïs et des cacaoyères, en y ajoutant l'élevage de beaucoup d'oiseaux du pays et la culture du coton, leur recommandant, du reste, d'examiner toutes les rivières, pour s'assurer des gisements qu'il pourrait y avoir. Cortès garda pour l'instant le silence, mais il n'approuva pas que son parent eût ainsi dépassé ses ordres. Il vint à notre connaissance que, l'ayant pris à part, il lui adressa des paroles sévères et lui dit qu'il voyait peu de distinction à la manie d'élever des oiseaux et de soigner des cacaoyères. Sans perdre de temps d'ailleurs, il envoya un soldat nommé Alonso Luis, porteur d'un ordre de retour, pour aller chercher les hommes que Pizarro avait abandonnés. Je dirai en son lieu ce que firent ces soldats.

CHAPITRE CIV

Comme quoi Cortès dit au grand Montezuma qu'il ordonnât à tous les caciques du pays de payer tribut à Sa Majesté, et de ce qu'on fit à ce sujet.

Comme le capitaine Diego de Ordas et les soldats que j'ai nommés revinrent avec des échantillons d'or, annonçant que le pays était riche, Cortès, conseillé par ses capitaines et soldats, résolut de dire à Montezuma que tous les caciques et tous les villages du royaume eussent à payer tribut à Sa Majesté l'Empereur et que le prince lui-même, en sa qualité de premier grand seigneur, donnât partie de ses trésors. Il répondit qu'il ferait demander de l'or à tous les villages, mais que beaucoup d'entre eux ne pourraient s'en procurer, ne possédant que des bijoux de peu de valeur qu'ils avaient hérités de leurs aïeux. En conséquence, il envoya des délégués partout où il y avait des gisements, avec ordre de faire donner par chaque pays un certain nombre de disques en or fin, de la grandeur de ceux qu'on lui payait à lui-même. Il adressait, du reste, deux disques comme échantillon de ce qu'il voulait. Quant aux autres localités non minières, elles étaient dans l'habitude de n'offrir à la couronne que des joyaux de peu de valeur.

Il adressa aussi des messagers à ce grand seigneur, son proche parent, qui s'était refusé à lui obéir et dont la résidence était à environ douze lieues de Mexico. Sa réponse fut qu'il ne donnerait point d'or et qu'il n'obéirait pas à Montezuma, puisqu'il était seigneur de Mexico aussi bien que ce prince et que la couronne lui revenait à l'égal de Montezuma, qui osait lui demander tribut. Le monarque,

ayant entendu ces choses, en éprouva une irritation si grande qu'il donna des ordres, marqués de son sceau, à des capitaines de confiance, pour qu'on lui amenât prisonnier le rebelle. On le conduisit en effet en sa présence. Les paroles qu'il adressa à Montezuma furent très-effrontées. Il ne témoigna aucune crainte ; était-ce l'effet de son grand courage, ou bien fallait-il supposer qu'on disait vrai lorsqu'on prétendait, en le voyant un peu étourdi, qu'il avait un grain de folie ? Cortès ayant su tout cela, envoya prier Montezuma de lui confier le prisonnier, lui promettant de le garder lui-même, car on assurait que l'ordre était donné de le tuer. On l'amena à notre général, qui lui parla affectueusement, le priant de ne pas faire de folies contre son roi ; au surplus, il lui promit de le mettre en liberté. Mais Montezuma, en ayant eu connaissance, pria qu'on ne le délivrât nullement et qu'on l'attachât à la grande chaîne, comme on avait fait à propos des petits rois dont j'ai déjà parlé.

Arrivons-en à dire qu'au bout de vingt jours revinrent tous les délégués que Montezuma avait envoyés pour le recouvrement des tributs en or. Immédiatement le prince fit appeler Cortès, nos capitaines et quelques soldats de garde qu'il connaissait. Il s'exprima alors en ces termes ou à peu près : « A vous, seigneur Malinche, et à vous, seigneurs capitaines et soldats, je fais savoir que je me reconnais des devoirs envers votre grand Empereur, et que des sentiments de bon vouloir m'animent envers lui, non-seulement parce que je le tiens pour seigneur et grand seigneur, mais encore parce qu'il vous a envoyés de si lointains pays, pour prendre de mes nouvelles. La pensée qui me domine, c'est que c'est lui qui doit nous commander, selon la prophétie de nos aïeux et conformément à ce que nos divinités nous disent chaque jour. Prenez cet or que l'on vient de recueillir et que l'em-

pressement de nos délégués a empêché d'être plus considérable ; quant à moi, ce que je me propose d'offrir à l'Empereur, c'est tout le trésor que j'ai hérité de mon père et qui est actuellement en votre pouvoir, dans vos propres quartiers; je n'ignore pas même que, peu de temps après votre arrivée, vous ouvrîtes la salle, que vous considérâtes tout ce qu'il y avait, et prîtes la précaution de fermer l'entrée ainsi qu'elle l'était auparavant. Quand vous l'enverrez à votre Empereur, dites-lui dans vos mémoires et vos lettres : *Voilà ce que vous envoie votre bon vassal Montezuma*. Je vous donnerai encore des pierres d'une grande valeur, pour que vous les lui envoyiez en mon nom : ce sont des *chalchihuis* que seul votre Empereur est digne de posséder, chaque pierre valant deux charges d'or. Je veux lui envoyer aussi trois sarbacanes avec leurs gibecières, tellement ornées de pierreries qu'il se réjouira certainement de les voir. Je prétends en outre offrir de ce que je possède personnellement, quoique ce soit déjà peu de chose, parce que la plus grande partie de l'or et des joyaux que j'avais, je vous l'ai donnée successivement. »

Lorsque Cortès et nous tous entendîmes ces paroles, nous fûmes vraiment émus de la grande bonté et de la libéralité de Montezuma; le plus respectueusement possible et nous découvrant de nos coiffures militaires, nous lui dîmes que nous reconnaissions cette grande faveur. Cortès, dans les termes les plus affectueux, ajouta que nous écririons à Sa Majesté, pour louer sa magnificence et la simplicité avec laquelle il nous offrait son or pour sa royale personne. Après quelques autres compliments de pure convenance, Montezuma chargea ses majordomes de mettre à notre disposition les richesses en or et tous les trésors qui étaient contenus dans la salle murée. Nous passâmes trois jours à tout examiner et à retirer les

valeurs des montures où elles se trouvaient enchâssées. Il fallut même que, pour ce travail de démontage, vinssent les joailliers de Montezuma, qui résidaient au village d'Escapuzalco. J'assure que la quantité d'or était si grande que, le triage fait, il en résulta trois piles qui donnèrent ensemble un poids de six cent mille piastres, sans compter l'argent et grand nombre d'autres valeurs, ainsi que je le dirai plus loin. Et remarquez que je ne tiens pas compte ici des feuilles et des disques d'or, ni des grains de même métal provenant des mines. On se mit à l'œuvre pour fondre le tout, à l'aide des joailliers indiens dont j'ai parlé. Il en résulta des lingots très-volumineux de la largeur de trois doigts. Cette opération finie, on apporta le présent que Montezuma avait promis de donner personnellement. Ce fut vraiment une merveille de voir tant d'or et la richesse de plusieurs des joyaux qui composaient cet envoi : les pierres chalchihuis, entre autres, qui, pour les caciques eux-mêmes, représentaient une valeur considérable en or. Les trois sarbacanes avec leurs gibecières étaient ornées de pierres et de perles soigneusement enchatonnées. Des dessins en plumes, de petits oiseaux couverts de perles : tout était riche et d'une valeur considérable.

Disons maintenant comme quoi on timbra tout l'or dont j'ai parlé, avec un poinçon en fer que Cortès fit fabriquer d'accord avec les officiers du Roi et avec nous tous, au nom de Sa Majesté, en attendant qu'Elle daignât ordonner d'autres mesures. Ce poinçon se composait des armes royales figurées en la grandeur d'une pièce d'or de quatre piastres. Je ne parle pas ici des joyaux riches que l'on crut convenable de ne pas démonter. Nous n'avions ni poids ni balances pour peser tous ces lingots d'or et d'argent, ainsi que les joyaux qu'on ne démonta pas. Il parut donc opportun à Cortès et aux commissaires

de Sa Majesté de faire fabriquer des poids pesant au maximum une arroba, d'autres d'une demi-arroba, de deux livres, d'une livre, d'une demi-livre et de quatre onces, non dans l'espoir d'en obtenir un résultat exact, mais d'approcher de la réalité à une demi-once près. Les commissaires du Roi dirent qu'il y avait une valeur de plus de six cent mille piastres en or, tant de celui qui était fondu en arrobas que des espèces en grains, en disques et en joyaux, sans compter l'argent et beaucoup de bijoux dont on ne signala pas la valeur. Quelques-uns des soldats prétendaient que c'était bien plus encore. Il n'y avait dès lors autre chose à faire que prélever le cinquième royal et donner leur part à chaque capitaine, à chaque soldat et à ceux qui étaient restés à la Villa Rica. Mais Cortès ne semblait pas vouloir se presser d'opérer le partage, prétendant attendre qu'il eût plus d'or, que ses poids fussent plus exacts et qu'on pût ainsi mieux savoir ce qui revenait à chacun. Cependant la plupart d'entre nous, soldats et capitaines, nous prétendîmes que la répartition s'en fît immédiatement; car nous avions observé que, lorsque l'on démonta les pièces du trésor de Montezuma, il y avait dans les tas beaucoup plus d'or que maintenant; il en manquait bien au moins le tiers, qu'avaient fait disparaître en le cachant, tantôt Cortès, tantôt les capitaines, tantôt même on ne savait qui ; le fait est qu'avec le temps il diminuait visiblement. Après plusieurs pourparlers, on se résolut à peser ce qui restait ; on trouva environ six cent mille piastres, sans compter les disques et les joyaux. Le partage fut résolu pour le lendemain. Je dirai comment cela se passa et comme quoi le général Cortès et quelques autres personnes s'attribuèrent la plus grande part. Ce que l'on fit à ce sujet, je le dirai à la suite.

CHAPITRE CV

Comme quoi l'on partagea l'or que l'on avait acquis, tant celui que Montezuma avait donné que ce que l'on recueillit dans les villages. De ce qui advint à un soldat à ce propos.

On préleva d'abord le cinquième royal. Cortès dit ensuite qu'on mît à part pour lui un autre cinquième égal à celui de Sa Majesté, attendu que nous le lui avions promis sur la plage de sable, lorsque nous le proclamâmes capitaine général et grand justicier, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre qui en a traité. Après cela, il prétendit qu'il fallait distraire du total certains frais qu'il avait été obligé de faire dans l'île de Cuba, pour l'équipement de la flotte ; plus, le montant de la dépense de Diego Velasquez en achat des navires que nous tous avions fait échouer sur la plage ; plus, encore, pour les frais occasionnés par les commissaires que l'on envoya en Castille ; outre cela, pour les hommes restés à la Villa Rica, au nombre de soixante-dix ; pour le cheval que lui Cortès avait perdu ; pour la jument de Juan Sedeño, que l'on tua à Tlascala d'un coup de sabre... ; doubles parts pour le Père de la Merced, pour le prêtre Juan Diaz, pour les capitaines et pour tous ceux qui étaient propriétaires de chevaux. On en fit autant pour les fusiliers, pour les arbalétriers, pour d'autres encore.... De sorte que ce qui resta était si peu de chose, qu'il y eut plusieurs soldats qui ne voulurent point recevoir leur part, dont s'augmentait en ce cas celle de Cortès. En ce temps-là, il n'y avait pas possibilité de faire autrement que se taire, car il eût été bien inutile de réclamer devant la justice. Quelques soldats acceptèrent même cent piastres pour leur

part, non sans pousser des vociférations contre ce qui manquait. Mais Cortès donnait secrètement aux uns et aux autres, comme par faveur, de façon que, en y ajoutant quelques bonnes paroles, il obtenait leur silence. Quant aux parts qui furent destinées aux hommes de la Villa Rica, on les transporta à Tlascala en dépôt, et tout finit là, comme je l'expliquerai par la suite.

Ce fut alors que plusieurs de nos capitaines firent fabriquer de grandes chaînes d'or par les orfévres de Montezuma, qui formaient un gros village nommé Escapuzalco, à une demi-lieue de Mexico. Cortès lui-même commanda un grand nombre de bijoux et un beau service de vaisselle plate. Ajoutons que quelques-uns de nos soldats s'en tirèrent aussi les mains pleines. Aussi voyait-on circuler publiquement grand nombre de palets en or, timbrés ou non, ainsi que des joyaux diversement façonnés. On jouait gros jeu au moyen de cartes confectionnées avec des peaux de tambours, aussi bonnes et aussi bien peintes que celles qu'on voit en Espagne; c'était un certain Pedro Valenciano qui les fabriquait.... C'est ainsi que nous passions le temps.

Cessons de parler de l'or, de son partage mal exécuté et du pire usage que l'on en fit, pour dire ce qui arriva à un soldat nommé Cardenas. C'était un pilote, natif de Triana. Le pauvre homme avait femme et enfants dans son pays. Étant probablement sans fortune, comme beaucoup d'entre nous, il vint tenter le sort, dans l'espoir de rejoindre un jour sa femme et ses enfants. Lorsqu'il vit tant d'or, en lingots, en grains et en palets, tandis qu'il ne lui revenait que cent piastres pour sa part, il tomba malade de tristesse et de chagrin. Un de ses amis, remarquant qu'il était pensif et si mal portant, le visita et lui demanda pourquoi il se trouvait dans cet état et soupirait si fort. Le pilote Cardenas répondit: « Peste soit de

mon sort! Comment voulez-vous que je ne sois pas malade en voyant que Cortès prend ainsi tout pour lui; qu'il s'attribue un cinquième comme s'il était le Roi, et tant pour le cheval qu'il a perdu, et tant pour les navires de Diego Velasquez, et tant pour d'autres bagatelles.... pendant que ma femme et mes enfants meurent de faim? Je les aurais cependant pu secourir à l'époque où nos procureurs furent en Castille avec nos lettres et avec tout l'or et l'argent que nous avions recueillis jusqu'alors. »

Son ami lui repartit : « Mais quel or aviez-vous donc en ce temps-là pour leur envoyer? — Si Cortès, répondit Cardenas, m'eût donné la part qui me revenait, mes fils et ma femme s'en fussent entretenus, et il leur en resterait même encore. Mais remarquez à quelle ruse il eut recours : nous faire signer l'engagement d'abandonner nos parts pour Sa Majesté, tandis qu'il en sut soustraire environ six mille piastres pour son père Martin Cortès et qu'il en cacha encore davantage, pendant que moi et tant d'autres pauvres gens étions occupés nuit et jour à batailler, comme vous avez vu, dans les combats de Tabasco, de Tlascala, de Cingapacinga et de Cholula, pour aboutir aux dangers que maintenant nous courons, avec la mort en perspective pour le jour où on se soulèvera dans cette capitale.... et qu'après tout cela, Cortès prenne tout l'or et s'en attribue le cinquième comme s'il était roi!... » Il ajouta quelques paroles encore sur le même ton : que nous ne devions point permettre qu'on prélevât ce cinquième, ni souffrir d'autre roi que Sa Majesté. Son camarade lui répondit : « Eh quoi! c'est donc là la peine qui vous tue? Vous voyez bien que ce que les caciques et Montezuma nous donnent se consume comme le reste : ceci en payements, cela en tombant dans le sac, autre chose dans la cachette; et tout va où Cortès a voulu, tandis que, d'autre part, nos capitaines prennent même

ce qui est destiné aux provisions. Chassez donc vos tristes pensées et bornez-vous à prier Dieu que nous ne perdions pas la vie dans cette capitale. »

Là cessèrent ces confidences ; mais Cortès en eut connaissance, et comme d'ailleurs on lui assurait que beaucoup de soldats étaient mécontents à propos du partage de l'or et à cause de la quantité qui en avait été détournée, il résolut de nous entretenir en employant les paroles les plus mielleuses. Il nous dit alors que tout ce qu'i avait était à nous ; qu'il ne voulait pas autre chose que la part qui lui revenait comme capitaine général ; que si quelqu'un de nous avait besoin de n'importe quoi, il le lui donnerait ; que l'or acquis jusqu'à ce jour n'était que bagatelle, si l'on voulait considérer les grandes villes, les puissantes mines dont nous serions un jour les possesseurs riches et prospères. Il ajouta bien d'autres raisons qu'il avait l'art d'exposer avec adresse. Au surplus, il donnait secrètement des joyaux d'or aux uns ; à d'autres il faisait de grandes promesses ; il ordonna que les provisions apportées par les majordomes de Montezuma fussent distribuées entre tous, chacun recevant autant que lui-même. Quant à Cardenas, il le prit à part, le flatta par de bonnes paroles, lui promettant que par le plus prochain convoi il l'enverrait rejoindre en Castille sa femme et ses enfants, et pour à présent il lui donna trois cents piastres qui le rendirent très-content.

Nous en resterons là ; mais je dirai, quand il en sera temps, ce qu'il advint de Cardenas lorsqu'il alla en Castille, et comme quoi il fut contraire à Cortès dans les affaires que ce général eut à débattre avec Sa Majesté.

CHAPITRE CVI

Comme quoi il y eut des discussions entre Juan Velasquez de Leon et le trésorier Gregorio Mexia au sujet de l'or qui manquait dans les tas avant qu'on le fondît. Ce que Cortès fit à cet égard.

Il est bien connu que tous les hommes aspirent à avoir de l'or et que même il en est qui, plus ils en ont, plus ils en désirent. Il arriva donc qu'il manqua dans les tas qu'on avait formés plusieurs objets d'or qui étaient bien connus de nous; et, comme Juan Velasquez de Leon faisait confectionner par les Indiens d'Escapuzalco, orfévres de Montezuma, de grandes chaînes d'or et des pièces de vaisselle pour son service, le trésorier Gonzalo Mexia les lui réclama, parce qu'on n'y avait pas prélevé le cinquième royal, quoique cela appartînt bien ostensiblement à ce qui venait de Montezuma. Mais Juan Velasquez de Leon, qui était un grand familier de Cortès, répondit qu'il ne donnerait rien, attendu que ces valeurs n'avaient point été prises dans les tas ni nulle part, Cortès lui ayant tout donné avant qu'on fondît les lingots. Gonzalo Mexia répondit que Cortès avait bien assez caché d'objets dont il privait ses compagnons d'armes; que, comme trésorier, il devait réclamer encore beaucoup d'or sur lequel on n'avait pas payé le cinquième royal. Les paroles s'échauffèrent et finirent par dépasser toute mesure, au point qu'on en vint aux épées, et si l'on ne s'était pas jeté entre eux pour rétablir la paix, c'en était fait de leurs vies, car c'étaient deux puissants soldats et d'un grand courage les armes à la main. Ils se firent du reste à chacun deux blessures. Cortès l'ayant su ordonna qu'on les mît aux fers tous deux. Or il paraît qu'au dire de plusieurs

soldats, Cortès alla parler secrètement à Juan Velasquez de Leon, qui était son grand ami. Il l'engagea à rester deux jours enchaîné, tandis qu'il rendrait la liberté à Gonzalo Mexia, en sa qualité de trésorier. Cortès en agissait ainsi pour que capitaines et soldats vissent bien à quel point il pratiquait la justice, puisqu'il maintenait la prison de Juan Velasquez, quoiqu'il vécût avec lui dans la plus grande intimité.

Du reste, il se passa bien d'autres choses avec Gonzalo Mexia, à propos de ce qu'il dit à Cortès de la grande quantité d'or qui manquait, chose qui faisait crier tous les soldats, lui demandant à l'envi que, en sa qualité de trésorier, il le réclamât au général. Mais comme cela nous mènerait trop loin, j'en finirai avec ce sujet, pour dire que Juan Velasquez de Leon était emprisonné dans une salle voisine de l'appartement de Montezuma. Comme d'ailleurs il était de taille élevée et fortement membré, il traînait après lui la lourde chaîne en se promenant. Il en résultait un grand bruit que Montezuma put entendre ; de sorte qu'il demanda au page Orteguilla quel était le prisonnier que Cortès avait mis aux fers. Le page répondit que c'était Juan Velasquez, le même qui avait longtemps commandé sa garde (en ce moment cet emploi était dévolu à Christoval de Oli). Le monarque s'informa de la cause de l'emprisonnement ; à quoi le page répliqua que c'était à propos d'une certaine quantité d'or qui avait disparu.

Ce jour-là même, Cortès fut faire sa cour à Montezuma. Après les compliments d'usage et quelques autres paroles, Montezuma demanda à Cortès pourquoi il retenait en prison Juan Velasquez, quoiqu'il fût un bon et vaillant capitaine; — car le prince, ainsi que je l'ai dit, nous connaissait tous et il n'ignorait pas nos qualités. — Cortès lui répondit en riant qu'il l'avait fait arrêter parce qu'il était

un fou ; que, n'étant pas satisfait de l'or qu'on lui donnait, il prétendait aller en personne dans les villages et dans les villes en réclamer aux caciques, et qu'il le tenait enfermé pour éviter qu'il allât tuer les gens. Montezuma, alors, demanda en grâce qu'on le mît en liberté, ajoutant qu'il enverrait recueillir plus d'or et qu'il le lui donnerait. Cortès, après avoir feint d'en éprouver du regret, promit qu'il lui rendrait la liberté pour faire plaisir à Montezuma. Il me semble qu'on le condamna à s'exiler du quartier pour aller à la ville de Cholula, en qualité de messager de Montezuma, dans le but d'y réclamer de l'or ; mais, avant son départ, notre général le força à se réconcilier avec Gonzalo Mexia. Je le vis revenir au bout de six jours qui lui suffirent à purger son exil et à compléter sa provision d'or; Mais Gonzalo Mexia et Cortès cessèrent d'être bien ensemble. Je mentionne ici ce souvenir, quoiqu'il s'écarte un peu de mon récit, pour qu'on voie que Cortès, sous le prétexte d'appliquer la justice pour obtenir notre respect, ne faisait autre chose que pratiquer ses ruses habituelles. Nous en resterons là.

CHAPITRE CVII

Comme quoi le grand Montezuma dit à Cortès qu'il voulait lui donner une de ses filles en mariage. Ce que Cortès lui répondit : il la prit cependant. Comme quoi elle était servie et honorée au titre de fille d'un si grand seigneur.

Ainsi que je l'ai déjà dit plusieurs fois, Cortès et nous tous, en faisant notre cour à Montezuma, nous nous efforcions de lui être agréables et d'être toujours à son service. Or, un jour, le prince dit à notre général : « Je vous aime tant, voyez-vous, Malinche, que je veux vous

donner une de mes filles, fort belle, pour que vous vous mariiez avec elle et la teniez pour votre femme légitime. » Cortès se découvrit pour le remercier de cette faveur et il dit que sans nul doute c'était lui faire un grand honneur, mais qu'il était déjà marié et que, dans nos pays, on ne peut posséder qu'une seule femme; qu'il la prendrait néanmoins et la maintiendrait dans le rang que méritait la fille d'un si grand seigneur; mais avant tout il fallait qu'elle fût chrétienne, comme l'étaient déjà devenues d'autres dames, filles de grands personnages. Montezuma approuva ce dessein, témoignant ainsi, comme toujours, de sa grande bienveillance. Cependant il ne cessait pas ses sacrifices : chaque jour mouraient des Indiens. Cortès avait beau le désapprouver, il ne réussissait à rien obtenir. Il se décida alors à prendre conseil de nos capitaines, demandant ce qu'en cette situation il y avait à faire; car il ne se hasardait pas personnellement à y porter remède, par crainte de soulever la ville et les ministres de Huichilobos. L'avis de nos officiers et soldats fut que Cortès feignît de vouloir aller détruire les idoles du grand temple, mais que, dans le cas où l'on voudrait s'y opposer et faire du tumulte, il se contentât de demander l'autorisation d'élever un autel dans une partie du temple, pour y placer un crucifix et l'image de Notre Dame.

Cela étant ainsi convenu, Cortès se rendit aux appartements où Montezuma était prisonnier. Il emmenait avec lui sept capitaines et soldats. Voici les paroles qu'il adressa au prince : « Je vous ai déjà prié plusieurs fois, seigneur, de ne plus sacrifier d'hommes à vos trompeuses divinités; mais, comme vous n'avez point voulu y condescendre, je viens vous annoncer que tous mes compagnons d'armes et les capitaines ici présents vous viennent demander en grâce l'autorisation d'aller eux-mêmes enlever les idoles de leur temple et de mettre à la place

une croix et l'image de Notre Dame. Si vous leur refusez ce qu'ils réclament, ils iront, malgré tout, exécuter leur dessein, avec le regret d'être exposés à causer la mort de quelques papes. »

En entendant ces paroles et voyant les capitaines un peu émus, Montezuma s'écria : « Oh! Malinche, vous voulez donc troubler cette capitale? car nos dieux vont être fort irrités contre nous, et je ne saurais dire jusqu'où pourront aller les périls courus par vos existences. Ce dont je vous prie, c'est que, pour le moment, vous vous conteniez; je manderai tous les papes et je verrai leur réponse. » Lorsque Cortès eut entendu ces paroles, il fit des signes indiquant qu'il avait le désir de parler à part à Montezuma, sans autre témoin que le Père de la Merced, à l'exclusion de ceux de nos capitaines qui l'accompagnaient, auxquels il donna l'ordre de se retirer et de le laisser seul avec le prince. Ils sortirent en effet, et alors Cortès dit à Montezuma que, pour éviter des troubles et le désagrément que causerait aux papes la destruction de leurs idoles, il était disposé à prier nos capitaines d'abandonner cette idée, à la condition que nous pussions ériger, dans un local du grand temple, un autel où seraient placées une croix et l'image de Notre Dame; qu'ils verraient plus tard à quel point cela serait utile à leurs âmes et propre à leur assurer la santé, la prospérité et de bonnes récoltes. Montezuma, poussant de grands soupirs et témoignant d'une profonde tristesse, répondit qu'il traiterait le cas avec les papes.

Après beaucoup de pourparlers qui s'ensuivirent, nous pûmes élever enfin un autel, avec la croix et l'image de Notre Dame, dans un local éloigné de leurs idoles. Nous en rendîmes tous grâces à Dieu, et ce fut avec la plus grande dévotion que le Père de la Merced, aidé du prêtre Juan Diaz et de quelques-uns de nos soldats, célébra une

grand'messe. Cortès nomma un vieux soldat pour y monter la garde, et il pria Montezuma d'ordonner aux papes de ne pas s'en occuper autrement que pour balayer, brûler de l'encens, allumer des cierges la nuit entière et orner le local de rameaux et de fleurs. J'en resterai là et je dirai ce qui advint à ce sujet.

CHAPITRE CVIII

Comme quoi le grand Montezuma dit à Cortès de sortir de Mexico avec tous ses soldats, parce que les caciques et les papes voulaient se soulever et nous faire une guerre à mort, attendu que c'était ainsi convenu à la suite du conseil qu'en avaient donné les idoles. Ce que Cortès fit à ce sujet.

Nous ne manquions jamais de motifs d'alarme; c'était même au point que nous y aurions succombé, si Notre Seigneur Dieu n'y eût porté remède. Cette fois, la cause en fut dans la mesure que nous avions prise de placer l'image de Notre Dame et la croix dans le grand temple et d'y dire la messe en prêchant le saint Évangile. Il en résulta, paraît-il, que Huichilobos et Tezcatepuca parlèrent aux papes et leur dirent qu'ils voulaient s'en aller de cette province, puisqu'ils y étaient si mal traités par les *teules*; qu'ils ne resteraient point là où se trouvaient cette image et cette croix, et qu'ils s'en iraient, à moins qu'on ne nous massacrât; que telle était leur réponse; qu'on n'en attendît pas d'autre, et que l'on dît à Montezuma et à tous ses soldats de nous attaquer et de nous faire une guerre à mort. Les idoles ajoutèrent que tout l'or dont on profitait autrefois pour les honorer, nous l'avions fondu et réduit en lingots; que l'on voulût bien voir à quel point nous nous rendions maîtres du pays, ayant déjà mis en prison cinq de leurs plus grands caciques.... Les

dieux leur dirent encore plusieurs autres choses malicieuses afin de les décider à nous faire la guerre. Pour que ni Cortès ni nous ne pussions l'ignorer, Montezuma envoya chercher notre général, lui annonçant qu'il avait à l'entretenir de choses qui nous intéressaient fort. Le page Orteguilla avoua que Montezuma était très-ému et très-triste; que la nuit passée et une partie du jour, plusieurs papes et quelques-uns de ses principaux capitaines étaient restés près de lui, parlant assez bas pour qu'on ne les pût entendre.

Lorsque Cortès reçut cette nouvelle, il fut immédiatement trouver Montezuma, emmenant avec lui Christoval de Oli, qui commandait la garde, quatre autres capitaines, doña Marina et Geronimo de Aguilar. Après les démonstrations respectueuses habituelles, Montezuma dit : « O seigneur Malinche, et vous, capitaines, combien je regrette la réponse et les ordres que les dieux ont donnés à nos papes, à moi et à tous nos officiers ! Il s'agit en effet de vous faire une guerre à mort, ou que nous vous forcions à regagner la mer. Ce que j'en conclus, c'est qu'à mon avis, avant qu'on vous attaque, vous sortiez de cette capitale, tous jusqu'au dernier. Je vous repète, seigneur Malinche, qu'il vous convient à tous égards de prendre ce parti, car il y va de vos existences, attendu que certainement ils vous massacreront. »

Cortès et nos capitaines ne purent entendre ces paroles sans tristesse et sans émotion. On ne doit pas en être surpris, puisque la situation était devenue subitement à ce point critique qu'elle mettait nos vies en un péril immédiat, comme le prouvait le ton déterminé avec lequel on nous en avertissait. Cortès répondit à Montezuma qu'il le remerciait, mais que, pour le moment, il ne pouvait regretter que deux choses : la première, c'est qu'il n'avait point de navires pour partir, puisqu'il les avait

fait détruire; la seconde, c'est qu'il faudrait bien que Montezuma vînt avec nous, pour que notre grand Empereur le vît. Il priait instamment Sa Seigneurie de vouloir bien faire prendre patience à ses papes et à ses capitaines, jusqu'à ce qu'on eût pu fabriquer trois navires sur la plage de sable; c'était là sûrement le meilleur parti à prendre, attendu que, s'ils commençaient la guerre, il les y ferait tous périr. Il ajouta que, pour prouver à Montezuma sa volonté d'exécuter ce qu'il disait, il le priait de donner l'ordre à ses charpentiers d'aller avec deux de nos soldats, maîtres constructeurs de navires, pour couper le bois nécessaire près de l'Arenal. La tristesse de Montezuma augmenta quand il entendit de la bouche de Cortès qu'il devrait aller avec nous se présenter à l'Empereur. Il promit de fournir les charpentiers et ajouta qu'on se hâtât, qu'on ne parlât plus, mais qu'on agît; qu'en attendant il s'entretiendrait avec les papes et avec ses officiers, pour en obtenir qu'on ne soulevât pas la ville; quant à son Huichilobos, il donnerait l'ordre qu'on cherchât à le calmer par des sacrifices, sans qu'on répandît de sang humain.

Ce fut sur ces graves paroles que Cortès prit congé de Montezuma. Nous étions tous en grande angoisse, dans l'attente du moment où les hostilités commenceraient. Notre général fit appeler Martin Lopez et Andrès Nuñez et les réunit aux charpentiers indiens que Montezuma lui avait procurés. Après avoir discuté la grandeur des trois bâtiments, il donna l'ordre de mettre la main à l'œuvre pour les construire immédiatement et les munir de toutes choses qu'on trouverait dans la Villa Rica, puisqu'il y avait du fer, des forgerons, des cordages, de l'étoupe, des calfats et du goudron. Ils partirent donc. On coupa le bois sur la côte de la Villa Rica, et, après en avoir formé la provision nécessaire, on commença la construction des

navires. Du reste, ce que Cortès a pu dire à Martin Lopez à se sujet, je l'ignore; et je m'exprime ainsi parce que le chroniqueur Gomara prétend dans son histoire qu'il lui recommanda, comme si c'était une plaisanterie, de faire seulement semblant de s'occuper à ce travail, pour que Montezuma en pût être instruit. Je m'en remets, pour ma part, à ce qu'ils auront pu dire ensemble; grâces à Dieu, on ne manquait pas d'esprit en ce temps-là. Ce que je sais pourtant, c'est que Martin Lopez me dit en secret qu'il construisait réellement les navires en toute hâte, et très-certainement il en mit trois en train sur les chantiers.

Nous le laisserons à ce travail, pour dire à quel point nous étions tristes et pensifs dans cette grande capitale, nous attendant d'un moment à l'autre à ce qu'on vînt troubler par la guerre la tranquillité de nos quartiers. Doña Marina l'affirmait ainsi à notre chef. Quant au page Orteguilla, il pleurait continuellement. Il s'ensuivait que nous nous tenions tous prêts, ayant soin de faire bonne garde autour de Montezuma. Et si j'ai dit que nous étions prêts, je reconnais qu'il n'était pas nécessaire de le répéter encore; car nous avions l'habitude de n'abandonner nos armes ni jour ni nuit, portant toujours nos gorgerets et nos guêtres, avec lesquels nous dormions. On me demandera maintenant sur quoi nous couchions. Hélas! de quoi se composaient nos lits? un peu de paille, une natte; ceux qui en avaient ajoutaient sous eux une grosse toile.... Et nous, toujours chaussés, toujours couverts de toutes nos armes.... et les chevaux, sans cesse sellés et bridés; et tous, à tel point préparés, qu'au premier signal d'alarme, au moindre appel, on nous trouvait comme si nous eussions été commandés pour ce moment même; quant aux veilles, il n'y avait pas de soldat qui n'en fît chaque nuit. Qu'on me permette de dire — ce

n'est pas pour me vanter — que je m'étais tellement habitué à être toujours en armes et à me coucher comme j'ai dit, qu'après la conquête de la Nouvelle-Espagne j'avais conservé la coutume de m'étendre tout habillé, sans faire usage de lit; et je dormais mieux que je ne le saurais faire sur de bons matelas.... Et encore à présent, lorsque je vais en tournée dans les villages, je n'emporte pas de lit avec moi. S'il m'arrive quelquefois de m'en munir, ce n'est pas que je l'aie désiré, mais pour éviter que les gens que je rencontre puissent penser que je n'en emporte pas, faute d'en avoir; mais la réalité est que je m'étends dessus tout habillé. J'ajouterai que je ne puis dormir que quelques instants chaque nuit; je sens le besoin de me lever, de voir le ciel, les étoiles, de me promener un moment en plein air, et cela sans couvrir ma tête d'un bonnet, d'un mouchoir ou de n'importe quelle autre coiffure.... Et, grâces à Dieu, cela ne me fait aucun mal, à cause de l'habitude que j'en avais prise. J'ai dit tout cela, afin qu'on sache comment nous vivions, nous les véritables conquérants, et à quel point nous étions accoutumés à veiller et à porter nos armes.

Cessons de nous entretenir de ces choses, puisqu'elles nous font sortir de notre récit, et expliquons comme quoi Notre Seigneur Jésus-Christ nous accompagnait toujours de ses faveurs. C'est que, dans l'île de Cuba, Diego Velasquez mit grande hâte à préparer sa flotte, ainsi que je le vais dire à la suite; et il en résulta qu'un capitaine, nommé Pamphilo de Narvaez, vint en ce même temps à la Nouvelle-Espagne.

CHAPITRE CIX

Comme quoi Diego Velasquez, gouverneur de Cuba, se hâta d'envoyer sa flotte contre nous, avec Pamphilo de Narvaez pour capitaine général, et comment vint avec lui le licencié Lucas Vasquez de Aillon, auditeur du Haut Tribunal de Saint-Domingue. Ce que l'on fit à ce sujet.

Reportons notre récit un peu en arrière, pour que l'on puisse bien comprendre ce qui me reste à conter. J'ai déjà dit, dans le chapitre qui en a traité, comment Diego Velasquez, gouverneur de Cuba, apprit que nous avions envoyé nos procureurs à Sa Majesté, avec de l'or qui avait été recueilli : et le soleil, et la lune, et plusieurs joailleries variées, et l'or en grains provenant des mines, ainsi que bien d'autres choses d'une grande valeur. Il savait aussi que nous n'avions recours à lui pour aucune affaire. Il n'ignorait pas non plus comme quoi nos procureurs avaient été très-mal accueillis par don Juan Rodriguez de Fonseca, évêque de Burgos, archevêque de Rosano, alors président du conseil des Indes, qui avait des pouvoirs absolus en toutes choses, en l'absence de Sa Majesté, retenue en Flandres. On assure que l'évêque adressa de Castille de grandes distinctions à Diego Velasquez, lui recommandant de nous faire tous arrêter et lui envoyant toute espèce de pouvoirs dans ce but. Diego Velasquez, ainsi autorisé, arma une flotte de dix-neuf navires, montée par quatorze cents soldats, avec vingt canons, beaucoup de poudre, un outillage complet, des boulets de pierre, des balles, et deux artilleurs dont le principal s'appelait Rodrigo Martin. Il y avait aussi quatre-vingts chevaux, soixante fusiliers et quatre-vingts arbalétriers. Diego Velasquez en

personne, quoiqu'il fût bien gros et bien lourd, parcourait l'île de Cuba, allant de ville en ville, de village en village, approvisionnant la flotte, engageant les habitants qui possédaient des Indiens, les parents, les amis, à partir avec Pamphilo de Narvaez pour qu'on lui amenât Cortès prisonnier, ainsi que tous ses capitaines et soldats, ou que du moins on nous exterminât tous. Il mêlait du reste son irritation de tant d'activité qu'il alla jusqu'à Guaniguanico, point situé à plus de soixante lieues de la Havane.

Les choses en étaient là lorsque, avant le départ de la flotte, le Haut Tribunal de Saint-Domingue et les Frères hiéronymites, gouverneurs de l'île, en eurent connaissance. L'avis leur en fut donné de Cuba par le licencié Zuazo, qui était allé dans cette île pour contrôler l'administration de Diego Velasquez. Or le Haut Tribunal avait déjà reçu la nouvelle des bons et loyaux services que nous rendions à Sa Majesté; il savait également que nous avions envoyé au Roi notre seigneur nos commissaires avec de grands présents, et que par conséquent Diego Velasquez n'avait nulle raison et ne s'appuyait sur aucune justice, pour prétendre tirer vengeance de nous au moyen d'une flotte. Aussi disait-on que, si le gouverneur croyait avoir des droits, il pouvait les faire valoir devant le Tribunal; car l'envoi d'une flotte devrait mettre un sérieux obstacle à notre conquête. Les juges du Tribunal convinrent donc d'envoyer un licencié, nommé Lucas Vasquez de Aillon, qui était auditeur, pour qu'il entravât le départ de la flotte de Diego Velasquez.

L'auditeur arriva à Cuba; il fit ses démarches, lança ses protestations, ainsi que le Tribunal lui en avait donné l'ordre, afin que Velasquez n'arrivât pas à ses fins. Mais il eut beau le requérir, le menacer des peines légales, il n'en put rien obtenir. Comme le gouverneur de Cuba

était grand favori de l'évêque de Burgos, et que d'ailleurs il avait dépensé tout ce qu'il possédait dans l'armement qui se fit contre nous, il tint pour bagatelle toutes les sommations qu'on lui adressa et il ne s'en montra que plus irrité. Ce que voyant, l'auditeur résolut de partir lui-même avec Narvaez, dans le but d'intervenir pacifiquement entre celui-ci et Cortès. D'autres soldats prétendirent qu'il vint dans l'intention de nous couvrir de son autorité; et, si cela ne lui paraissait pas possible, il se déciderait, en sa qualité d'auditeur, à prendre possession légale de ce pays pour Sa Majesté. C'est ainsi qu'il arriva au port de Saint-Jean d'Uloa. Nous en resterons là, et je continuerai en disant ce que l'on fit à ce sujet.

CHAPITRE CX

Comme quoi Pamphilo de Narvaez arriva au port de Saint-Jean d'Uloa, qu'on appelle Vera Cruz, avec toute sa flotte; et de ce qui lui arriva.

Tandis que Pamphilo de Narvaez faisait route avec les dix-neuf navires dont se composait sa flotte, il paraît que, vers la sierra de San Martin, il éprouva un coup de vent du nord qui fit échouer pendant la nuit un de ses plus petits bâtiments. Le capitaine qui le montait s'appelait Christoval de Morante, natif de Medina del Campo. On perdit là quelque monde et l'on continua le voyage jusqu'à Saint-Jean d'Uloa avec les autres navires. Le bruit de l'arrivée de cette grande flotte se répandit bientôt, et certes on pouvait bien la tenir pour considérable, eu égard à ce qu'elle avait été construite tout entière dans les chantiers de l'île de Cuba. Les soldats que Cortès avait envoyés à la recherche des mines en reçurent bien vite la nouvelle. Sans perdre de temps, trois d'entre eux, appelés

Cervantès le Farceur, Escalona et Alonso Hernandez Carretero, se rendirent à bord des navires de Narvaez. Quand ils furent arrivés et se virent en présence du commandant, ils élevèrent, dit-on, leurs bras vers le ciel, lui rendant grâce de les avoir délivrés de Cortès et de la grande ville de Mexico où chaque jour ils attendaient la mort. Comme d'ailleurs ils mangeaient à la table de Narvaez qui leur servait copieusement à boire, ils se disaient l'un à l'autre devant le général : « Regarde un peu s'il n'est pas préférable de boire ici du bon vin, plutôt que d'être en état d'esclavage dans les mains de ce Cortès, qui nous tenait nuit et jour tellement assujettis, que nous n'osions proférer une parole, ayant en outre continuellement la mort devant les yeux. » Et Cervantès, qui était un véritable truand, ajoutait en manière de plaisanterie : « O Narvaez, Narvaez ! l'heureux homme que tu es, et quelle bonne occasion tu as saisie pour arriver ! Ce traître de Cortès tient en sa main plus de sept cent mille piastres en or, tandis que tous les soldats sont au plus mal avec lui, parce qu'il s'est approprié la meilleure partie de ce qui en revenait à chacun d'eux ; d'où résulte qu'ils ne veulent pas recevoir la part qu'on leur propose. »

On peut donc dire que ces déserteurs étaient de vils misérables, qui racontaient à Narvaez bien au delà de ce qu'il voulait savoir. On lui donna aussi la nouvelle qu'à douze lieues de là se trouvait une ville nouvellement fondée, portant le nom de Villa Rica de la Vera Cruz, et qu'un certain Gonzalo de Sandoval en avait le commandement avec soixante soldats vieux et malades, lesquels se donneraient à lui aussitôt qu'il leur enverrait quelques hommes armés. On lui dit encore bien d'autres choses ; mais je n'en parlerai point pour à présent, afin de pouvoir dire que Montezuma ne tarda pas à savoir ce qui se passait : c'est-à-dire que des navires étaient mouillés en ce lieu

avec un grand nombre de chefs et de soldats. Il s'empressa d'envoyer, à l'insu de Cortès, certains de ses dignitaires, avec ordre d'apporter aux nouveaux venus des vivres, de l'or et des étoffes, en adressant aussi aux villages environnants l'injonction de leur fournir le nécessaire.

De son côté, Narvaez envoya dire au monarque des choses excessives contre Cortès et contre nous tous, assurant que nous étions de mauvaises gens, des voleurs, partis de Castille sans l'autorisation de notre Roi et seigneur; que la nouvelle était parvenue à Sa Majesté de notre débarquement dans ce pays, ainsi que des vols et méchantes actions que nous y commettions, y compris surtout l'emprisonnement de Montezuma; qu'aussitôt l'Empereur s'était empressé, pour mettre fin à tant de maux, d'ordonner à Narvaez de partir avec tous ces vaisseaux, soldats et cavaliers, dans le but de rendre la liberté au prince captif et d'arrêter Cortès et nous tous comme des malfaiteurs, afin de nous punir de mort, à moins de nous embarquer pour la Castille, où la peine capitale nous serait appliquée. Il faisait dire encore mille extravagances, pour lesquelles il avait recours aux trois soldats fugitifs qui savaient déjà la langue et servaient d'interprètes auprès des messagers indiens. Outre ces propos, Narvaez envoya à Montezuma quelques objets de Castille. Or, lorsque celui-ci fut instruit de tout cela, il ne se tenait pas de joie à l'annonce de ces nouvelles : il espérait, en effet, qu'avec tant de navires, de chevaux, de canons, d'escopettes, d'arbalètes et au moins treize cents soldats, Narvaez ne pouvait manquer de nous prendre. Comme d'ailleurs les dignitaires envoyés par lui avaient vu avec Narvaez les trois fugitifs, traîtres et méchants drôles, s'exprimant dans les plus mauvais termes contre Cortès, il n'eut pas de peine à ajouter foi à tout ce que le

Narvaez lui faisait dire. Au surplus, toute la nouvelle armée lui fut dessinée sur de grandes toiles.

Sur ces renseignements, Montezuma envoya aux arrivants encore plus d'or et d'étoffes, avec l'ordre aux villages d'alentour de leur fournir des vivres en abondance. Or Montezuma savait ces événements depuis plus de trois jours, tandis que Cortès les ignorait absolument; mais, dans une de ses visites accoutumées, celui-ci, après les politesses d'usage, crut voir que le prince témoignait d'une joie inusitée et reflétait une meilleure santé sur son visage, ce qui fit que notre général lui demanda comment il se trouvait.... « Beaucoup mieux, » lui répondit son royal interlocuteur. Ce ne fut pas tout: Cortès revint dans la journée, et Montezuma, craignant, en présence de cette double visite, que Cortès ne fût instruit de tout, et ne voulant pas donner lieu à des soupçons, crut devoir prendre les devants et lui dit: « Seigneur Malinche, je viens de recevoir à l'instant des messagers qui m'informent que, dans le port même où vous débarquâtes, sont arrivés dix-huit navires, avec beaucoup d'hommes et de chevaux; le tout m'a été montré peint sur des toiles. Or, comme vous êtes venu me visiter deux fois aujourd'hui, j'ai pensé que vous vouliez m'en instruire; quoi qu'il en soit, vous n'avez plus besoin maintenant de construire des navires. Comme vous ne m'en disiez rien, d'un côté je vous en voulais pour cette discrétion, et d'autre part je me réjouissais en pensant que voilà vos frères, que vous allez tous vous en retourner en Castille et qu'il n'en sera plus question entre nous. »

Lorsque Cortès apprit ainsi l'arrivée des navires et qu'il vit la toile peinte, il en manifesta un grand contentement, et il s'écria: « Rendons grâces à Dieu qui nous pourvoit au moment le plus opportun! » Quant à nous, les soldats, notre allégresse allait au point que nous ne

pouvions tenir en place, et, dans notre joie, nous fîmes grand bruit en cavalcades militaires et en coups de canon. Quant à Cortès, il resta pensif, car il ne pouvait méconnaître que cette flotte était envoyée contre lui et contre nous tous par le gouverneur Velasquez. Il sut du reste bientôt ce qu'il en était et s'empressa de communiquer à ses capitaines et ses soldats les sentiments qu'il en éprouvait. Avant de savoir quel était le commandant de cette expédition, il s'efforçait de nous attirer à lui par des offres, par des dons et par la promesse de faire la fortune de chacun de nous. Quoi qu'il en soit, la nouvelle nous rendait très-joyeux, et nous étions satisfaits aussi de l'or que Cortès venait de nous distribuer, soi-disant par faveur, comme s'il avait été pris sur son avoir et non sur ce qui nous était dû. Nous nous réjouissions encore en voyant cet appui et grand secours que Notre Seigneur Jésus-Christ venait de nous envoyer. J'en resterai là et je dirai ce qui se passa dans le quartier de Narvaez.

CHAPITRE CXI

Comme quoi Pamphilo de Narvaez envoya sommer de se rendre avec tous les siens Gonzalo de Sandoval, qui commandait à la Villa Rica. Ce qui arriva à ce sujet.

Ces trois maudits soldats qui se joignirent à Narvaez lui donnaient avis de tout ce que Cortès, avec notre aide, avait fait depuis notre arrivée dans la Nouvelle-Espagne. Ils lui dirent par conséquent que le capitaine Gonzalo de Sandoval se trouvait à une douzaine de lieues de là, dans un établissement appelé la Villa Rica de la Vera Cruz, avec soixante hommes, la plupart vieux et malades. Narvaez résolut alors d'envoyer là un aumônier appelé Gue-

vara, qui s'exprimait avec facilité, accompagné d'un homme important, nommé Amaya, parent de Diego Velasquez. Le notaire royal Vergara les suivait avec trois témoins dont je ne me rappelle pas les noms. Ils avaient mission d'intimer à Gonzalo de Sandoval l'ordre de se rendre à Narvaez. Ils devaient se présenter du reste en disant qu'ils étaient porteurs de titres par lesquels il se trouvaient autorisés.

Gonzalo de Sandoval avait, dit-on, été mis au courant de l'arrivée des navires par des Indiens. Il savait aussi la grande quantité d'hommes qui les montaient. Comme au surplus c'était un officier de grande vigueur, il se trouvait toujours prêt, avec ses soldats bien armés. Il ne pouvait douter que cette flotte ne vînt de Diego Velasquez et qu'elle n'envoyât des gens à la Villa Rica dans le but d'en prendre possession. Voulant se débarrasser des soldats vieux et infirmes, il les dirigea sur un village d'Indiens nommé Papalote, et il ne garda que les valides. Il eut soin de faire bien surveiller les chemins de Cempoal, par lesquels on devait arriver à la Villa; il prit aussi ses mesures pour animer ses soldats et les tenir dans la pensée que, si Diego Velasquez ou quelque autre personne se présentait, il ne fallait point rendre la ville. Tous ses soldats, dit-on, promirent d'obéir à sa volonté. Néanmoins, il fit élever un gibet sur un monticule.

Les sentinelles avancées que Sandoval avait établies sur la route accoururent tout à coup lui donner la nouvelle de l'arrivée près de la Villa de six Espagnols avec des Indiens de Cuba. Sandoval n'alla pas au-devant d'eux; il les attendit dans son logement, après avoir donné l'ordre qu'aucun de ses soldats ne sortît ni ne leur adressât la parole, de sorte que l'aumônier et ceux qui venaient en sa compagnie ne rencontraient aucun Espagnol à qui parler et ne trouvaient que des Indiens occupés aux travaux de

la forteresse. Ayant pénétré dans la ville, ils entrèrent d'abord faire leurs prières dans l'église, et ensuite ils prirent la direction de ce qui leur parut être la maison de Sandoval, à cause de ses plus grandes dimensions.

Après le « Dieu vous garde ! » de l'aumônier, auquel Sandoval répondit aussi par le « Dieu vous garde ! » de rigueur, le prêtre Guevara entama un discours dans lequel il disait que le señor Diego Velasquez, gouverneur de Cuba, avait fait beaucoup de dépenses pour la flotte ; que Cortès et ses compagnons d'armes l'avaient trahi, et qu'ils venaient les sommer de jurer obéissance au señor Pamphilo de Narvaez qui arrivait comme capitaine général, par ordre de Diego Velasquez. Sandoval, entendant les paroles outrecuidantes du Père Guevara, s'en mordait les lèvres de dépit : « Mon Père, lui dit-il, c'est fort mal parler que nous appeler traîtres ; nous sommes ici meilleurs serviteurs de Sa Majesté que Diego Velasquez et vos capitaines ; vous devez à votre qualité de prêtre que je ne vous châtie pas comme vos paroles malhonnêtes l'auraient mérité. Allez à Mexico, et que Dieu vous garde en route ; c'est là que vous trouverez Cortès, qui est le vrai capitaine général et grand justicier de la Nouvelle-Espagne ; c'est à lui de vous répondre, et vous n'avez plus rien à dire ici. »

A ces mots, l'aumônier, prenant un air fanfaron et s'adressant au notaire qui l'accompagnait, lui donna l'ordre d'ouvrir l'acte où étaient écrits ses pouvoirs et de les notifier à Sandoval ainsi qu'aux hommes qu'il commandait. Mais Sandoval arrêta le notaire en lui défendant de lire quoi que ce fût, attendu qu'il ignorait si c'était un acte légal ou un écrit quelconque. Les contestations continuèrent et déjà le notaire commençait à tirer de dessous son pourpoint l'acte dont il était porteur, lorsque Sandoval lui dit : « Remarquez, Vergara, que je vous ai déjà

recommandé de ne lire ici aucun papier et d'aller à Mexico; là-dessus, je vous affirme que si vous persistez à vouloir lire, je vous ferai donner cent coups de fouet, car nous ignorons ici si vous êtes ou si vous n'êtes pas notaire royal. Montrez vos diplômes, si vous les avez; vous pouvez les lire; quant aux pouvoirs dont vous me parlez, savons-nous s'ils sont empruntés ou ne sont que des papiers vulgaires? » L'aumônier, qui était d'un caractère emporté, répondit dans un état de grande irritation, en s'adressant au notaire : « Que faites-vous avec ces traîtres? Exhibez nos pouvoirs et notifiez-les-lui. » En entendant cette expression de *traîtres*, Sandoval s'écria qu'il mentait comme un méchant prêtre qu'il était; et immédiatement il commanda à ses soldats de les envoyer prisonniers à Mexico.

A peine cet ordre était-il donné, qu'on les enveloppa dans les mailles de plusieurs hamacs, et quelques Indiens, les traitant en âmes pécheresses, les entraînèrent et se mirent en route en les portant sur leurs épaules. Ils arrivèrent en quatre journées aux portes de Mexico, en cheminant jour et nuit au moyen de relais d'Indiens. Or, en route, ils tombaient dans l'ébahissement en voyant tant de villes et de grands villages où on leur apportait à manger, et en remarquant la prestesse avec laquelle ils étaient transmis de relais en relais en avançant vers le but du voyage. Ils se demandaient s'ils rêvaient ou s'ils étaient dupes d'un enchantement. Sandoval avait envoyé à titre d'alguazil, jusqu'à leur arrivée à Mexico, Pedro de Solis, qui fut gendre d'Orduña et qu'on appelle maintenant Solis de Atras *de la Puerta*. En les mettant en route, Sandoval eut soin d'en prévenir Cortès par un courrier plus rapide, lui nommant le capitaine de la flotte et annonçant tout ce qui était arrivé.

Notre général, apprenant que les prisonniers étaient

en route et approchaient des portes de Mexico, leur envoya des vivres choisis, et des chevaux pour les trois principaux, avec ordre qu'on cessât de les traiter en prisonniers. Il leur écrivit en outre pour exprimer ses regrets que Gonzalo de Sandoval eût commis une pareille folie, tandis que son désir eût été qu'on les reçût en leur rendant tous les honneurs. Il fut au-devant d'eux à leur entrée à Mexico et leur fit traverser très-honorablement la ville. Lorsque l'aumônier et ses compagnons virent à quel point Mexico était une grande capitale, et les richesses en or que nous avions acquises, et d'autres villes encore s'élevant sur les eaux de la lagune, et tous nos capitaines, et tous nos soldats, et la grande libéralité de Cortès, ils restèrent plongés dans la plus grande admiration. Au bout de deux jours qu'ils venaient de passer en notre compagnie, Cortès, après leur avoir adressé les plus grandes flatteries et fait mille promesses, les dépêcha vers Narvaez, comblés de présents en disques et joyaux d'or, avec toutes les provisions qui leur étaient nécessaires pour la route; de sorte que, étant partis comme des lions, ils s'en retournèrent apprivoisés, après avoir assuré à Cortès qu'ils étaient ses serviteurs. Et, en effet, aussitôt qu'ils arrivèrent à Cempoal pour informer leur commandant, ils commencèrent à inviter tout le quartier de Narvaez à passer sous notre bannière.

Nous en resterons là et je dirai comme quoi Cortès écrivit à Narvaez et ce qui advint à ce sujet.

CHAPITRE CXII

Comme quoi Cortès écrivit à Narvaez et à quelques-uns de ses amis personnels, en particulier à Andrès de Duero, secrétaire de Diego Velasquez, après s'être bien renseigné sur le fait de savoir quel était le commandant de l'expédition, combien elle avait d'hommes, quelles étaient ses provisions de guerre et les faits et gestes de nos trois déserteurs passés à Narvaez. Comme quoi notre général apprit que Montezuma envoyait de l'or et des étoffes à Narvaez, ainsi que les réponses de celui-ci ; comme quoi encore le licencié Lucas Vasquez de Aillon, auditeur du Tribunal de Saint-Domingue, venait avec l'expédition, et de quels ordres il était porteur.

Cortès pensait à tout; il était fort avisé, il ne restait dans l'ignorance d'aucun événement et faisait en sorte de porter remède à ce qui aurait pu devenir nuisible. Comme d'ailleurs il était entouré de bons capitaines et de solides soldats, qui, outre leur courage, lui assuraient au besoin de fort utiles conseils, il fut résolu en commun qu'on écrirait à Narvaez par des courriers rapides, porteurs de protestations amicales et de grandes promesses, et qui devraient arriver avant le prêtre Guevara. Dans ces lettres, nous devions tous assurer au commandant de l'expédition que nous ferions absolument ce qu'il voudrait bien nous commander; nous lui demanderions en grâce qu'il ne troublât point le pays et ne contribuât pas à faire que les Indiens pussent soupçonner l'existence de quelque désaccord entre nous. Cette déférence de notre part prenait son origine dans cette considération que nous, gens de Cortès, nous formions un nombre bien réduit en comparaison de ceux qui accompagnaient Narvaez, d'où résultait que nous briguions la bienveillance de celui-ci, en attendant les événements. Nous nous offrîmes

donc à lui pour humbles serviteurs; mais ces apparences d'humilité ne nous empêchèrent pas de chercher des amis parmi les officiers nouveaux venus; car le Père Guevara et le notaire Vergara avaient dit à Cortès que Narvaez n'était pas au mieux avec ses capitaines, auxquels il serait bon d'envoyer quelques disques et quelques chaînes en or, attendu, comme dit le proverbe, que « les cadeaux brisent les rochers ».

Quoi qu'il en soit, notre général écrivit à Narvaez que lui, non moins que tous ses compagnons d'armes, se réjouissait de l'arrivée de sa flotte; qu'étant amis de longue date, il le priait en grâce de ne point donner lieu à la délivrance de Montezuma et au soulèvement de sa capitale, ce qui serait le signal de la perte de son expédition et la certitude que nous perdrions tous la vie, à cause des grandes forces dont Montezuma disposait; qu'on pouvait sans nul doute en donner l'assurance en voyant à quel point Montezuma s'était ému et la capitale s'était mise en mouvement à la suite des paroles arrivées de sa flotte; quant à lui, Cortès, il ne croyait nullement, — sachant à quel point Narvaez était prudent et avisé, — que de pareilles expressions eussent pu sortir de sa bouche et être proférées en de telles circonstances, mais plutôt qu'elles avaient uniquement pour origine les propos de Cervantès le Farceur et des misérables soldats qui étaient avec lui. Outre ces protestations, Cortès fit à Narvaez, dans sa lettre, l'offre soumise de sa personne et de son avoir, assurant qu'il agirait en tout selon ses ordres.

Il écrivit aussi au secrétaire Andrès de Duero et à l'auditeur Lucas Vasquez de Aillon. Cette lettre était accompagnée de joyaux d'or pour ses amis. En l'envoyant secrètement, il donna l'ordre d'offrir à l'auditeur des chaînes et des palets fort riches. Il pria au surplus le Père de la Merced de vouloir bien se rendre au quartier de Nar-

vaez pour y arriver peu de temps après ses lettres; il le fit porteur de plusieurs autres chaînes et de disques d'or, avec des joailleries de haut prix, pour distribuer le tout entre ses amis. Or, quand la première lettre arriva, celle-là même que Cortès avait envoyée par des courriers indiens et qui devait parvenir au but avant le Père Guevara, Narvaez la montrait partout à ses capitaines en en faisant l'objet d'une moquerie à laquelle il mêlait nos personnes. Un des officiers de Narvaez, nommé Salvatierra, qui ve nait en qualité de commissaire de l'expédition, poussait, dit-on, les hauts cris en l'entendant lire, et reprochait à Narvaez d'y daigner porter les yeux, puisqu'elle provenait d'un traître comme Cortès et de ceux qui étaient avec lui. Il ajoutait qu'on devrait marcher contre nous et n'en laisser aucun avec la vie sauve ; que, quant à lui, il jurait qu'après avoir grillé les oreilles de Cortès, il se régalerait de l'une d'elles, ajoutant à cela d'autres légèretés de même nature.

Il en résulta que Narvaez ne voulut point répondre à la lettre, donnant à entendre qu'à son avis nous ne valions pas une chiquenaude. Sur ces entrefaites, arrivent le Père Guevara et ses compagnons de voyage. Ils assurent à Narvaez que Cortès est un excellent caballero et très-bon serviteur du Roi; ils exaltent la grande puissance de Mexico et des superbes villes qu'ils ont rencontrées en chemin ; ils affirment que Cortès se soumettra volontiers à ses ordres et qu'il est opportun que la paix et l'accord s'établissent entre eux sans bruit; que le señor Narvaez choisisse les points du pays qu'il voudra occuper avec les hommes qu'il amène, et qu'il s'y rende en laissant Cortès agir en d'autres provinces, car il ne manque pas de vastes contrées où ils pourront tous les deux s'étendre. On dit que lorsque Narvaez entendit ces paroles, il se fâcha tellement contre le Père Guevara et contre Amaya qu'il

ne voulait plus les voir ni les écouter. Mais quand les hommes de l'expédition virent Guevara, le notaire Vergara et les autres gens du voyage couverts de richesses et disant en secret à tout le monde le plus grand bien de Cortès et de nous, en ajoutant que l'or roulait partout à Mexico sur les tapis, dans les jeux de cartes..., un grand nombre d'hommes brûlaient déjà du désir d'être avec nous.

C'est alors que le Père de la Merced arriva au quartier de Narvaez avec les lingots de Cortès et des lettres secrètes. Il s'empressa d'aller baiser les mains au commandant et de lui assurer que Cortès suivrait ses ordres en toutes choses; il le priait en conséquence de se tenir en paix et d'accepter son amitié. Mais comme Narvaez était entêté et débarquait fort orgueilleux de sa force, il refusa de l'écouter, et il se permit même de dire devant le Père que Cortès et nous tous n'étions que des traîtres. Le religieux ayant assuré que nous étions au contraire les très-loyaux serviteurs du Roi, Narvaez le traita fort mal dans sa réponse. Cela n'empêcha pas le Père de distribuer secrètement ses présents entre les personnes que Cortès lui avait désignées, et de s'attirer ainsi le bon vouloir des principaux personnages du quartier.

J'en resterai là et je dirai ce qui arriva entre l'auditeur Lucas Vasquez de Aillon et Narvaez, et ce qui advint à ce sujet.

CHAPITRE CXIII

Comme quoi des paroles irritantes furent échangées entre le capitaine Pamphilo de Narvaez et l'auditeur Lucas Vasquez de Aillon, qui fut arrêté et envoyé prisonnier à Cuba ou en Castille. Ce qui advint à ce propos.

D'après ce qui a été dit précédemment, il paraît certain que l'auditeur Lucas Vasquez de Aillon était venu dans l'intention de favoriser les intérêts de Cortès et de nous tous. C'était cela en effet que le Tribunal royal de Saint-Domingue et les Frères hiéronymites, gouverneurs de l'île, avaient cru devoir ordonner, après s'être assurés des nombreux, bons et loyaux services que nous rendions à Dieu d'abord et ensuite à notre seigneur le Roi. Ils n'ignoraient d'ailleurs pas le grand présent que nous avions envoyé par nos procureurs. En sus des ordres émanés du Tribunal, l'auditeur reçut des lettres de Cortès et avec elles quelques petits lingots d'or. Il en résulta que, si déjà auparavant il avait tenu pour injuste et dénué de droit l'envoi de cette flotte contre de si bons serviteurs du Roi que nous étions tous, désormais il ne se contentait plus de le penser, mais il l'assurait ouvertement et avec la plus grande clarté, disant au surplus tant de bien de Cortès et de nous que l'on ne parlait plus d'autre chose dans tout le quartier de Narvaez.

D'ailleurs, celui-ci passait pour être la mesquinerie en personne. L'or et les étoffes que Montezuma lui envoyait étaient entièrement mis de côté, sans que la moindre parcelle en fût donnée ni aux capitaines ni aux soldats. Il avait au contraire l'habitude de dire à son majordome en affectant une attitude altière et une voix caverneuse : « Prenez garde qu'il ne manque aucune pièce d'étoffe; le nombre

en est bien compté. » Or, comme cela était très-connu et que d'autre part on savait, par les rapports dont j'ai fait mention, les libéralités de Cortès et de ses compagnons d'armes, toute l'armée de Narvaez était en émoi ; ce qui fit croire à ce général que l'auditeur en était la cause et qu'il soufflait la discorde. Aussi, lorsque Montezuma envoyait des provisions et que le majordome de Narvaez en opérait le partage, l'auditeur et tous ses gens étaient-ils oubliés injustement dans la distribution. Cela causa quelque bruit et excita des rancunes dans le quartier. D'ailleurs, à la suite des conseils que Narvaez recevait du commissaire Salvatierra, de Juan Bono Vizcaino et d'un certain Gamarra, se prévalant surtout de l'appui habituel qu'il recevait en Castille de don Juan Rodriguez de Fonseca, évêque de Burgos, il eut la hardiesse de faire arrêter l'auditeur du Roi, son greffier et plusieurs de leurs amis. Il les embarqua sur un navire et les envoya prisonniers en Castille ou à l'île de Cuba. Il fit plus : il emprisonna un certain Oblanco, homme instruit, pour avoir dit que Cortès et nous tous, ses compagnons d'armes, étions de bons serviteurs du Roi, très-dignes de ses faveurs ; que par conséquent il n'était pas juste de nous lancer la qualification de traîtres, et qu'en outre le fait d'arrêter un auditeur de Sa Majesté était une mauvaise action. Or, Gonzalo de Oblanco étant homme d'un noble caractère, le chagrin et l'humiliation le tuèrent en quatre jours. Narvaez fit incarcérer aussi trois soldats de sa flotte qui passaient pour des hommes parlant bien de Cortès. L'un d'eux était un certain Sancho de Barahona, qui devint plus tard habitant de Guatemala.

Revenons à l'auditeur, que l'on devait conduire en Castille. L'idée lui vint de flatter d'une part et d'intimider d'un autre côté le capitaine du navire, le maître d'équipage et le pilote qui étaient responsables de sa personne.

Il leur disait qu'en arrivant en Castille, au lieu de recevoir une récompense pour leur conduite, ils seraient pendus par ordre de Sa Majesté. Sur ce, ils promirent de le mener à Saint-Domingue, pourvu qu'il payât leur service; et de la sorte la route fut changée. Quand l'auditeur eut débarqué à Saint-Domingue, et lorsque le Tribunal et les Frères hiéronymites qui gouvernaient l'île eurent entendu sa plainte sur l'outrageante folie commise contre sa personne, ils en éprouvèrent autant de regret que de ressentiment et ils s'empressèrent de l'écrire en Castille au conseil royal de Sa Majesté. Mais l'évêque de Burgos en était le président, et tout dépendait de lui, en l'absence du Roi qui n'était pas revenu de Flandres. Ce fut pour cela qu'aucune mesure ne put être prise en notre faveur. Bien au contraire, dit-on, Rodriguez de Fonseca en éprouva une grande joie, pensant que Narvaez nous aurait déjà vaincus et capturés. Heureusement que plus tard, Sa Majesté étant encore en Flandres, nos procureurs purent lui faire savoir que Velasquez et Narvaez, en armant cette flotte, avaient agi sans l'autorisation du Roi. En ajoutant à cela le délit de s'emparer de la personne de l'auditeur, on arrivait à un ensemble de faits qui tournèrent au plus grand avantage de Cortès et de nous tous, dans les procès auxquels nous fûmes en butte plus tard, quoiqu'il fût allégué qu'on avait eu parfaitement le droit de faire cette expédition en l'appuyant sur les pouvoirs reçus de l'évêque de Burgos en sa qualité de président.

Quoi qu'il en soit, certains soldats, parents et amis de l'auditeur Lucas Vasquez, ayant vu que Narvaez l'avait fait arrêter, craignirent pour eux le sort du lettré Gonzalo de Oblanco. Ils étaient en effet vus de mauvais œil par le général, avec lequel ils croyaient être au plus mal. Ils jugèrent donc prudent de fuir la plage de sable pour gagner la Villa, où se trouvait le capitaine Sandoval avec

sa garnison de malades. Lorsqu'ils se présentèrent pour lui baiser les mains, Sandoval leur fit mille politesses ; il apprit d'eux tout ce que je viens de raconter et aussi la résolution de Narvaez d'envoyer des soldats dans cette ville pour l'arrêter. Ce qui arriva encore, je le vais dire à la suite.

CHAPITRE CXIV

Comme quoi Narvaez, avec toute son armée, s'en vint au village de Cempoal ; ce qu'il fit à ce sujet et ce que nous faisions en même temps dans la ville de Mexico. Comme quoi nous résolûmes de marcher contre Narvaez.

Après avoir arrêté l'auditeur du Tribunal de Saint-Domingue, Narvaez, avec tout son bagage et ses munitions de guerre, s'en fut camper à Cempoal, village qui dans ce temps-là était très-peuplé. Sa première mesure fut d'enlever au cacique gros toutes les étoffes et tentures brodées, ainsi que toutes les joailleries qu'il possédait ; il s'empara aussi des jeunes Indiennes que les personnages de ce bourg nous avaient données et que nous laissâmes, en partant, chez leurs parents, parce qu'elles étaient issues de bonnes maisons et nous avaient paru d'une santé trop délicate pour faire campagne. Le cacique gros disait et répétait à Narvaez de ne rien prendre de ce que Cortès lui avait confié, soit les objets d'or, soit les étoffes ou les jeunes filles, parce que celui-ci s'en montrerait irrité et ne manquerait pas de venir de Mexico les massacrer, Narvaez aussi bien que lui-même, pour les avoir laissés faire. Il se plaignit en même temps des vols dont le village était victime de la part des soldats, disant que, lorsque Malinche était parmi eux avec ses hommes, on ne leur prenait absolument rien, et que lui et ses *teules* étaient d'excellentes gens.

En entendant ces paroles, Narvaez se prit à tourner notre général en ridicule, et le commissaire Salvatierra, qui était le plus menaçant et le plus intraitable, se mit à dire à Narvaez et aux officiers : « Avez-vous vu la peur qu'ils ont de ce gringalet de petit Cortès ! » Or, que les curieux lecteurs veuillent bien remarquer combien il importe, pour médire, de ne pas s'en prendre à ce qui a de la valeur, car je puis faire serment, — et je le fais, *amen!* — que, lorsque nous tombâmes sur Narvaez, un des plus lâches et des moins utiles fut justement ce même Salvatierra, ainsi que je le dirai bientôt. Certes, ce n'était pas faute d'une solide charpente, quoiqu'il fût réellement mal bâti sous tous les rapports, moins la langue. On le disait natif de la ville de Burgos.

Cessons de parler de Salvatierra, pour dire comme quoi Narvaez envoya des sommations à notre général en lui faisant présenter la copie des pouvoirs qui le constituaient capitaine général par disposition de Diego Velasquez. Tout cela devait nous être légalement notifié par le notaire Alonso de Mata, qui était en même temps arbalétrier et qui plus tard habita Puebla. Trois autres personnes accompagnèrent Mata à Mexico. Je mettrai de côté un moment et le Mata et Narvaez, pour en revenir à Cortès qui chaque jour recevait lettres et avis, soit du camp de Narvaez, soit du capitaine Gonzalo de Sandoval. Celui-ci n'avait pas quitté la Villa Rica. Il annonçait qu'il avait près de lui cinq hommes distingués, amis du licencié Lucas Vasquez de Aillon, que Narvaez venait d'envoyer en Castille ou à l'île de Cuba. La raison qu'ils donnaient pour expliquer leur fuite est que Narvaez, n'ayant eu nul égard pour un auditeur du Roi, en aurait, disaient-ils, beaucoup moins pour eux-mêmes qui étaient les parents du prisonnier. Sandoval fut mis au courant par ces réfugiés de tout ce qui se passait dans le camp

de Narvaez et du dessein que celui-ci avait formé de marcher sur Mexico dans le but de s'y emparer de nous tous.

Poursuivons ce récit pour dire que Cortès appela en conseil ses capitaines et ceux de ses soldats dont il connaissait le dévouement et qu'il avait coutume de consulter dans des cas graves comme celui qui se présentait actuellement. Il fut convenu que, sans nul retard et sans plus attendre ni lettres ni autres réflexions, on marcherait contre Narvaez, tandis que Pedro de Alvarado resterait à Mexico pour garder Montezuma, avec tous les soldats qui ne paraîtraient pas propres à faire cette campagne, en y comprenant, bien entendu, tous ceux qui pouvaient être justement soupçonnés de devoir se conduire en amis de Diego Velasquez et de son général. Or, en ce temps et avant l'arrivée de Narvaez, Cortès avait formé à Tlascala un grand dépôt de maïs, parce que la récolte de cette denrée avait été mauvaise, à la suite du manque d'eau, dans les environs de Mexico, et que, ayant avec nous beaucoup d'ouvrières indiennes et d'auxiliaires tlascaltèques, il nous fallait des provisions pour tout ce monde. Ce maïs qui était en dépôt fut expédié pour être mis à la disposition de Pedro de Alvarado; on y ajouta beaucoup de poules et d'autres provisions. Nous élevâmes pour la défense de ce capitaine des palissades et des parapets en manière de fortifications, qu'on arma de fauconneaux et de quatre canons. On laissa à Alvarado toute la poudre que nous avions, dix arbalétriers, quatorze fusiliers et sept chevaux, quoique nous fussions persuadés que la cavalerie ne pouvait être bien utile dans la cour même des maisons où nous étions logés. De sorte que, en comptant les cavaliers, les fusiliers et les arbalétriers, il resta en tout quatre-vingt-trois soldats à Mexico.

Montezuma sut que nous étions disposés à marcher

contre Narvaez et, bien que Cortès allât le voir tous les jours, notre général ne voulut jamais lui donner à entendre que sa conduite à l'égard de Narvaez lui était connue et qu'il n'ignorait pas les envois qu'il lui faisait d'or, d'étoffes et de provisions. Mais, en causant, Montezuma en arriva à demander à Cortès où il prétendait aller et pourquoi nous avions construit nouvellement des défenses et préparé des munitions de guerre, tandis qu'on remarquait chez nous une grande agitation. Ce que Cortès répondit et à quoi aboutit l'entretien, je le vais dire à la suite.

CHAPITRE CXV

Comment le grand Montezuma demanda à Cortès s'il était vrai qu'il voulût marcher contre Narvaez, quoique les forces de celui-ci fussent bien supérieures aux nôtres, ajoutant que, s'il nous arrivait malheur, il en éprouverait beaucoup de regret.

Cortès étant venu visiter Montezuma comme il en avait l'habitude, celui-ci lui dit : « Seigneur Malinche, je vous vois très-inquiets, vous et tous vos compagnons d'armes. Je me suis d'ailleurs aperçu que vos visites sont plus rares, et le page Orteguilla m'assure que vous vous disposez à marcher en guerre contre vos frères qui sont arrivés dans les navires, après avoir confié ma garde au Tonatio. Je vous prie en grâce de vouloir bien me l'avouer, parce que je ferais très-volontiers tout ce que je pourrais pour votre service. Je ne voudrais pas qu'il vous arrivât malheur et cependant je le crains, car vous avez peu de monde, tandis que les nouveaux venus en ont cinq fois davantage ; ils disent du reste qu'ils sont chrétiens comme vous et vassaux de votre Empereur ; ils ont des

images, ils plantent des croix, on leur dit la messe, et ils prétendent que vous êtes sortis de Castille en fuyards, abandonnant votre Roi et seigneur, méfait pour lequel ils vous viennent prendre et punir de mort. En vérité, je ne vous comprends pas. Quoi qu'il en soit, réfléchissez bien à ce que vous allez faire. »

Cortès lui répondit d'un ton joyeux, au moyen de nos interprètes doña Marina et Geronimo de Aguilar, que s'il n'était pas venu l'instruire lui-même de toutes ces choses, c'est à cause de la grande affection qu'il lui portait et parce qu'il ne voulait pas lui causer le chagrin de notre départ; que tel était l'unique motif de son silence, car il ne doutait pas du bon vouloir de Montezuma pour sa personne; que nous étions, il est vrai, ainsi qu'il le disait, tous vassaux de notre grand Empereur. « Quant à être chrétiens comme nous-mêmes, il est exact, dit-il, que les nouveaux venus le sont; mais, en ce qui regarde notre prétendue désertion du service de notre seigneur et Roi, cela n'est pas ainsi, puisque notre Roi nous a réellement envoyés pour voir Votre Seigneurie, en son nom, et lui dire tout ce que nous lui avons déjà rapporté; pour ce qu'on raconte du grand nombre de soldats que Narvaez amène, et ses quatre-vingt-dix chevaux, et plusieurs canons, et de la poudre, tandis que nous sommes peu nombreux... et qu'ils viennent s'emparer de nos personnes..., Notre Seigneur Jésus-Christ, en qui nous croyons et que nous adorons, et sainte Marie, sa Mère bénie, nous donneront une force supérieure à la leur, puisqu'ils sont méchants et qu'ils se présentent de cette façon. Comme notre Empereur possède plusieurs royaumes et seigneuries, il y a une grande variété parmi ses sujets, les uns étant valeureux et les autres davantage encore; quant à nous, on nous appelle « Castillans », parce que nous sommes du centre de la Castille qu'on nomme la

« Vieille », tandis que le général qui se trouve actuellement à Cempoal amène des hommes d'une autre province appelée « Vizcaya », dont le parler est étrange, comme qui dirait l'*otomi* dans le pays de Mexico. » Cortès ajouta que Montezuma pouvait compter que nous les lui amènerions prisonniers, et cesser de se chagriner au sujet de notre départ, puisque nous devions bientôt revenir victorieux. Il dit aussi qu'il lui demandait en grâce de considérer qu'il le laissait aux mains de son frère Tonatio, avec quatre-vingts soldats ; qu'il prît bien soin d'éviter toute espèce de trouble dans la ville après notre départ; qu'il n'autorisât pas ses capitaines et ses papes à faire des choses déplacées, afin qu'à son retour les agitateurs n'eussent pas à payer de leur vie leurs mauvaises actions; que, du reste, il veillât à fournir à nos hommes toutes les provisions dont ils pourraient avoir besoin.

Là-dessus Cortès embrassa deux fois Montezuma, et celui-ci fit de même. Comme doña Marina était très-avisée, elle interpréta tout le colloque d'un ton qui inspirait réellement de la tristesse au sujet de notre départ. Le prince promit à notre général de faire tout ce qu'il venait de lui recommander et même de donner, pour marcher avec nous, cinq mille hommes de guerre. Cortès s'empressa de l'en remercier, sachant bien qu'il ne les fournirait nullement; aussi lui dit-il qu'il n'avait pas besoin de son appui, mais de celui de Notre Seigneur Dieu qui est la force véritable, et qu'au surplus il comptait sur ses compagnons d'armes. Il lui recommanda encore de veiller à ce que l'image de Notre Dame et la croix fussent toujours ornées de rameaux, l'église propre, les cierges allumés nuit et jour, sans souffrir jamais que les papes prissent aucune autre mesure; en se conduisant de la sorte le prince témoignerait de son bon vouloir et de la sincérité de son amitié. Ils s'embrassèrent de nouveau et Cortès se

retira en s'excusant de ne pouvoir prolonger davantage l'entretien, à cause des apprêts du départ.

Notre général parla ensuite à Alvarado et à tous les soldats qui devaient rester avec lui, recommandant à ceux-ci de bien surveiller Montezuma, pour qu'il ne pût leur échapper, et d'obéir à Pedro de Alvarado ; il leur promit du reste que, Dieu aidant, il les ferait tous riches un jour. Le prêtre Juan Diaz resta avec eux, ainsi que quelques soldats suspects, que je ne crois pas devoir nommer ici. Nous nous embrassâmes les uns les autres, et nous partîmes. Sans nous embarrasser d'aucune Indienne ni d'aucun genre de service, allant à la légère, nous entreprîmes notre marche dans la direction de Cholula. Cortès envoya des émissaires à Tlascala pour prier nos amis Xicotenga et Maceescaci, ainsi que tous les autres caciques, d'envoyer quatre mille hommes à notre secours. Ils répondirent que si c'était pour se battre contre des Indiens comme eux, ils le feraient volontiers et en donneraient davantage ; mais contre des *teules* comme nous, contre des bombardes et des chevaux..., que nous voulussions bien leur pardonner s'ils se refusaient à notre demande. Du reste, ils envoyèrent vingt charges de poules.

Cortès dépêcha des courriers à Sandoval pour lui ordonner de se joindre à nous avec tout son monde dans des villages situés à douze lieues de Cempoal, nommés Tampaniquita et Mitalaquita, lesquels sont à présent sous la dépendance de Pedro Moreno Medrano, qui habite Puebla. Notre général recommandait à Sandoval de ne pas se laisser enlever par Narvaez et d'éviter toute rencontre avec lui ou avec ses soldats. Nous marchions dans le plus grand ordre, nos éclaireurs en avant, prêts à en venir aux mains si nous donnions dans l'ennemi sans nous y attendre. Deux hommes de confiance nous précé-

daient d'une journée, non par la grand'route, mais par des sentiers détournés où des cavaliers ne pouvaient pénétrer, afin de prendre parmi les Indiens toute espèce d'informations sur les gens de Narvaez.

Or, tandis que nos éclaireurs faisaient leur office, ils virent venir un certain Alonso de Mata, — notaire, disait-on, — qui était en route pour aller nous notifier les pouvoirs dont j'ai déjà parlé. Les quatre Espagnols qui devaient servir de témoins étaient avec lui. Nos éclaireurs à cheval vinrent immédiatement nous en donner avis, tandis que nos deux autres coureurs tenaient compagnie à Alonso de Mata et à ses quatre compagnons. Nous doublâmes alors le pas. En arrivant près de nous, les messagers firent un respectueux salut à Cortès et à nous tous. Le général mit pied à terre et s'informa de l'objet de leur voyage. Au moment où Alonso de Mata allait exhiber les ordres dont il était porteur, Cortès lui demanda s'il était notaire du Roi. Sur une réponse affirmative, le général exigea son diplôme, disant que, s'il l'avait réellement, il l'autoriserait à lire ses dépêches, en promettant de faire ce qui conviendrait au service de Dieu et de Sa Majesté ; mais que, s'il n'avait point ses titres personnels, il s'abstînt de lire quoi que ce fût ; qu'en tout cas on ne respecterait que l'ordre original de Sa Majesté. Il en résulta que Mata, qui en réalité n'était pas notaire royal, s'intimida, et ceux qui venaient avec lui ne surent absolument que dire.

Cortès leur fit donner à manger, et nous nous arrêtâmes un instant pour qu'ils prissent leur repas. Notre général leur dit que nous nous rendions dans un village non loin du campement du señor Narvaez, et que Mata pourrait nous notifier en cet endroit tout ce que son capitaine lui aurait commandé. Cortès avait du reste tellement l'habitude de se contenir, qu'il ne proféra pas un

seul mot désobligeant pour Narvaez. Il prit à part les voyageurs et leur remplit les mains de pièces d'or. Cela fit qu'ils s'en retournèrent au campement en disant le plus grand bien de Cortès et de nous tous. Comme d'ailleurs quelques-uns d'entre nous, au moment de leur visite, s'étaient parés de colliers d'or et avaient couvert leurs armes de joyaux que les visiteurs purent fort bien considérer, ceux-ci revinrent à Cempoal en disant merveille de nous tous. Il s'ensuivit que plusieurs personnages qualifiés, du campement de Narvaez, après avoir vu que tout le monde revenait riche de chez nous, se proposaient comme médiateurs pour traiter de la paix entre Cortès et leur général.

Nous arrivâmes à Panguaniquita, et le lendemain le capitaine Sandoval se joignit à nous avec ses soldats, au nombre d'environ soixante, les vieux et les malades étant restés dans un village allié, nommé Papalote, où ils devaient recevoir des vivres. Avec lui étaient aussi les cinq soldats, amis du licencié Lucas Vasquez de Aillon, qui avaient fui le campement de Narvaez et venaient offrir leurs hommages à notre général, dont l'accueil fut des plus gracieux. Sandoval raconta ce qui lui était arrivé avec l'irascible aumônier Guevara, ainsi qu'avec Vergara et ses autres compagnons; comme quoi il les envoya prisonniers à Mexico, de la manière que j'ai dite dans un des chapitres précédents. Il racontait qu'il avait dépêché au quartier de Narvaez deux soldats très-bien déguisés avec des vêtements d'indigènes. Comme ils étaient naturellement bruns, on les aurait réellement pris pour des Indiens. Chacun d'eux portait une petite charge de prunes à vendre, car c'était la saison de ce fruit lorsque Narvaez se trouvait sur l'Arenal avant d'aller s'établir à Cempoal. Ils furent au logement du valeureux Salvatierra qui leur offrit pour leurs peines une grande enfi-

lade de verroteries jaunes. Quand ils eurent vendu leurs fruits, Salvatierra, les prenant réellement pour des Indiens, leur donna mission de lui aller chercher de l'herbe fraîche à peu de distance, sur les bords d'un ruisseau, pour la nourriture de son cheval. Ils revinrent chargés, vers l'heure de l'*Angelus*, et ils prirent place dans le quartier en s'asseyant sur leurs talons, à la manière indienne, jusqu'à ce que la nuit fût tombée. Ils prêtèrent une attention soutenue aux paroles de quelques soldats de Narvaez qui venaient tenir compagnie à Salvatierra. Celui-ci leur disait : « En quelle heureuse occasion nous sommes arrivés ! Ce traître de Cortès a recueilli plus de sept cent mille piastres qui vont nous rendre tous riches ; car il n'est pas possible que ses capitaines et ses soldats ne soient pas cousus d'or. » Leur conversation continuait dans ce sens lorsque la nuit se fit complétement. Nos camarades déguisés en Indiens profitèrent de l'obscurité pour gagner en silence l'endroit où se trouvait le cheval de Salvatierra. Ils le sellent, le brident, montent dessus et se mettent en route. En marchant vers la Villa, ils rencontrent un autre cheval boiteux, près d'un ruisseau, s'en emparent et l'amènent également.

Précisément en ce même moment, Cortès demandait à Sandoval ce qu'il avait fait de ses chevaux, et en recevait la réponse qu'ils étaient restés au village de Papalote avec les malades, parce qu'il aurait été impossible de les amener par les chemins qu'on avait suivis, le sol en étant friable et par trop scabreux. Il avait été indispensable d'y passer, afin d'éviter les hommes de Narvaez. Cette explication le mit en voie d'apprendre qu'un des chevaux qu'on amenait était à Salvatierra ; Cortès s'en égaya fort et dit : « Il va se mettre encore plus en fureur en constatant l'absence de sa bête ! » Et en effet, pour en revenir à Salvatierra, lorsque le jour se leva, il s'aperçut

de la disparition des Indiens vendeurs de prunes et il vit en même temps que son cheval, avec selle et bride, avait également disparu. Les soldats de Narvaez nous dirent plus tard que le commissaire dupé se livra à des exclamations qui les faisaient mourir de rire; car il en arriva à comprendre que les chevaux avaient été enlevés par des Espagnols de Cortès. Il en résulta du reste que désormais on fit meilleure garde.

Mais revenons à notre sujet pour dire que notre général, ayant réuni ses capitaines et soldats, tint conseil pour savoir de quelle manière nous tomberions sur le camp de Narvaez. Je vais dire à la suite ce que nous convînmes de faire avant de partir.

CHAPITRE CXVI

Comme quoi Cortès résolut avec tous nos capitaines et soldats d'envoyer encore une fois au quartier de Narvaez le Père de la Merced, homme fin et à ressources, qui devait se présenter en humble serviteur de Narvaez, dont il aurait l'air d'embrasser la cause plutôt que celle de Cortès. Il devait aussi s'aboucher secrètement avec les artilleurs Rodrigo Martin et Usagre, et parler à Andrès de Duero, le priant de venir s'entendre avec Cortès. Il lui était enjoint de donner en mains propres la lettre qu'il apportait à Narvaez et de faire bien attention à toutes choses. Du reste il était porteur de plusieurs disques et chaînes d'or pour en faire le partage.

Étant réunis tous ensemble dans le village, on convint qu'on ferait porter par le Père de la Merced une autre lettre à Narvaez. Après l'avoir commencée par des protestations courtoises, on y disait, sinon en propres termes, du moins à peu près, ce qui suit : que nous nous sommes beaucoup réjouis de son arrivée, persuadés qu'avec le secours généreux de sa personne nous rendrons de grands services à Dieu et à Sa Majesté; qu'il n'a pas daigné nous

répondre, aimant mieux nous qualifier de traîtres, tandis que nous sommes de bons serviteurs du Roi, et mettre tout le pays en émoi par les expressions qu'il a adressées à Montezuma; que Cortès lui a déjà fait dire de vouloir bien choisir la province qu'il aurait le désir d'occuper avec les hommes qu'il amène, à moins qu'il ne préfère poursuivre sa route, nous laissant alors le soin d'élire pour nous-mêmes une autre contrée, afin qu'on puisse mieux s'acquitter de ce qui convient au service de Sa Majesté, ainsi que c'est notre devoir; que nous lui avons demandé en grâce, dans le cas où il serait muni de pouvoirs royaux, de daigner nous montrer les originaux, pour que nous y constations la signature du Roi et en lisions le contenu, afin que, les choses étant éclaircies, nous inclinions nos poitrines vers la terre en signe d'obéissance; qu'il n'a voulu suivre ni l'une ni l'autre de ces deux conduites, mais bien nous adresser des paroles malsonnantes et troubler le pays; que nous le sommons, au nom de Dieu et du Roi notre seigneur, de nous envoyer notifier sous trois jours ses ordres par un notaire de Sa Majesté, et nous promettons d'accomplir tout ce qui s'y trouvera écrit comme étant la volonté de notre seigneur et Roi; que ce sont là les intentions qui nous ont conduits à ce village de Panguaniquita, afin d'être plus près de son quartier; s'il n'a réellement pas ces pouvoirs et s'il veut retourner à Cuba, qu'il s'en aille et qu'il ne trouble plus le pays, pouvant être bien convaincu que, s'il agit autrement, nous marcherons contre lui dans le but de l'arrêter et l'envoyer à notre Roi, pour être venu, sans pouvoirs constatés, nous faire la guerre et mettre le désordre dans les villes; qu'en ce cas, tous les malheurs, les morts, les incendies et les ruines qui en seront les conséquences, retomberont sur lui et non sur nous-mêmes; que toutes ces choses seront portées à sa connais-

sance par simple missive, parce que nous n'avons pas de notaire royal qui ose les lui aller notifier, par crainte d'être traité comme l'auditeur de Sa Majesté qu'une audace inouïe a rendu prisonnier; qu'en sus de tout ce qu'on vient de dire, lui, Cortès se voit obligé, en qualité de capitaine général et de grand justicier de la Nouvelle-Espagne, et pour l'honneur et justice de notre Roi, de châtier cette folie et ce grand délit, pour lequel il le cite à comparaître, et il l'y obligera par procédure légale, attendu que c'est un crime de lèse-majesté et qu'il en prend Dieu à témoin.

On ajoutait qu'il eût à rendre au cacique gros les étoffes et les joailleries d'or qu'on lui avait dérobées, ainsi que les filles de grands seigneurs que leurs pères nous avaient confiées; qu'au surplus il fût donné ordre aux soldats de ne plus piller les Indiens, soit dans ce village, soit dans les autres. On terminait par les compliments d'usage; puis vinrent les signatures de Cortès, de nos capitaines et de quelques soldats, dont je fus. Avec le Père Olmedo partit un soldat nommé Bartolomé de Usagre, frère du canonnier de même nom qui commandait l'artillerie de Narvaez. Ils arrivèrent à Cempoal. Je vais dire ce qui s'y passa.

CHAPITRE CXVII

Comme quoi le Père Bartolomé de Olmedo, de l'ordre de Notre Dame de la Merced, fut à Cempoal, où se trouvait Narvaez avec tous ses officiers; ce qui se passa à ce sujet, et la remise de la lettre.

En arrivant au quartier de Narvaez, fray Bartolomé de Olmedo fit ce qui lui était ordonné par Cortès. Il s'aboucha donc avec certains caballeros de l'expédition de Narvaez et vit l'artilleur Rodrigo Mino ainsi que son collègue

Usagre. Pour mieux s'emparer de l'esprit de ce dernier, un de ses frères était venu du quartier de Cortès avec des pièces d'or qu'il lui donna en secret. Le Père Bartolomé de Olmedo répartit de son côté les présents dont son général l'avait chargé; il parla à Andrès de Duero, l'engageant à s'en venir à notre camp conférer avec Cortès. S'entend que le Père avait commencé ses visites par Narvaez, en se présentant à lui comme un dévoué serviteur.

Au milieu de toutes ces démarches, on ne manqua pas de soupçonner le but des manœuvres de notre moine; on conseilla à Narvaez de l'arrêter, et déjà on allait exécuter ce conseil, lorsque Andrès de Duero, secrétaire de Diego Velasquez, en fut instruit. Or, il était natif de Tudèle de Duero, ce qui le faisait considérer comme le parent de Narvaez, attendu que celui-ci était également du pays de Valladolid. Au surplus, Andrès de Duero occupait un rang élevé dans l'expédition et était fort estimé de tout le monde. Il fut donc trouver Narvaez et lui dit savoir son dessein de faire arrêter fray Bartolomé de Olmedo, le messager de Cortès; il le priait de réfléchir et de considérer que, même sur le soupçon de démarches faites par le Père en faveur de Cortès, il n'était pas prudent de porter la main sur sa personne, après les grands égards que Cortès avait témoignés aux gens de Narvaez, sans compter les nombreux présents qu'il avait eu la libéralité de distribuer; que, depuis son arrivée au camp, fray Bartolomé de Olmedo s'était d'ailleurs exprimé de façon à laisser croire qu'il n'avait d'autre désir que celui d'être délégué, avec d'autres officiers de Cortès, pour venir au-devant de Narvaez et pour tâcher de tout terminer en établissant entre eux l'union et de bonnes relations d'amitié; qu'on voulût bien considérer les choses flatteuses que Cortès disait aux messagers envoyés du camp : tant

lui que ses compagnons ne cessaient de prononcer respectueusement le nom du señor capitaine Narvaez.

Andrès de Duero ajouta encore que ce serait une misérable conduite que d'arrêter un moine; quant à l'officier qui l'accompagnait, c'était le frère de l'artilleur Usagre, auquel il venait rendre visite; bref, le plus sage serait d'inviter à dîner fray Bartolomé de Olmedo pour mieux lui soutirer la vérité au sujet du bon vouloir de Cortès et des siens.... Ce fut avec ces paroles et beaucoup d'autres tout aussi mielleuses, que Narvaez se laissa apaiser. Andrès de Duero prit alors congé de lui et s'en fut communiquer secrètement au Père tout ce qui s'était passé.

Quoi qu'il en soit, le général fit appeler fray Bartolomé de Olmedo. Le Frère se présenta avec des démonstrations respectueuses, et comme il était intelligent et fort habile, il pria le général en souriant de vouloir bien le recevoir et l'entendre en particulier. Ils passèrent alors dans une cour où ils se mirent à se promener ensemble. Ce fut là que le Père lui dit : « Je n'ignore pas que vous avez voulu me faire arrêter; c'est pour moi l'occasion de vous assurer que vous n'avez pas dans votre camp de meilleur serviteur que moi; j'ajouterai que plusieurs capitaines et soldats de Cortès voudraient déjà voir leur général entre vos mains, de même qu'à mon avis nous finirons par y tomber tous. Du reste, pour mieux obtenir qu'il dévie de ses plans, on lui a persuadé de vous écrire une lettre pleine de folies et contresignée par ses soldats; on me l'a confiée pour vous la donner, mais je n'en ai rien voulu faire avant cette conversation. J'avoue même que j'ai eu la tentation de la jeter à la rivière, à cause des inepties qu'elle contient. Je puis du reste affirmer que les capitaines et les soldats n'y ont prêté la main que pour contribuer à porter Cortès hors de sa voie. »

Narvaez demanda cette lettre à fray Bartolomé de Ol-

medo, qui prétendit l'avoir laissée dans son logement. C'était là un prétexte pour prendre congé, comme s'il l'allait chercher. En ce moment Salvatierra, le furibond, se présenta à son général. De son côté, le Père fit appeler Duero, le priant d'aller tout de suite chez Narvaez pour être présent à l'ouverture de la lettre, — car Duero en connaissait l'existence, aussi bien que d'autres officiers de Narvaez qui paraissaient bien disposés pour Cortès. — La vérité, d'ailleurs, c'est que fray Bartolomé de Olmedo portait la lettre sur lui; mais il avait voulu se ménager une occasion d'en faire faire la lecture devant un grand nombre de témoins. La chose étant ainsi préparée, il se présenta de nouveau chez le général et lui remit son pli cacheté en disant: « Que rien ne vous surprenne dans cette lettre; Cortès commence déjà à perdre la tête et je ne doute pas que, si vous lui parlez avec quelque douceur, il ne s'empresse de se livrer avec tous ceux qui l'accompagnent.... » Mais laissons les raisonnements de fray Bartolomé, quoiqu'ils ne soient pas dénués d'adresse, et racontons comme quoi les hommes de Narvaez, soldats et capitaines, le prièrent de lire la lettre. Or, quand elle eut été lue, Narvaez et Salvatierra se mirent à pousser les hauts cris et tous les autres se prirent à rire en se moquant d'elle. Quant à Andrès de Duero, il protesta qu'il n'y comprenait plus rien, le moine lui ayant assuré que Cortès était prêt à se livrer avec tout son monde, ce qui n'était guère d'accord avec ce qu'on venait d'entendre. Un certain Agustin Bermudez, qui était alguazil major du quartier de Narvaez, renchérit sur ces dernières paroles, en disant: « J'ai appris avec certitude, par le Père Bartolomé de Olmedo, me parlant en secret, que si vous envoyiez de bons médiateurs, Cortès lui-même viendrait nous voir pour traiter de sa soumission avec tous ses soldats; aussi vous conseillerai-je d'envoyer à

son camp, qui n'est pas éloigné, le commissaire Salvatierra, accompagné d'Andrès de Duero, auxquels je pourrais moi-même me joindre. » On comprend que cette proposition n'était faite que pour savoir ce qu'en dirait Salvatierra, lequel répondit qu'il se trouvait un peu indisposé et que d'ailleurs il n'irait jamais voir un traître. Sur quoi le Père Bartolomé de Olmedo, s'adressant à Salvatierra: « Il sera bon, dit-il, qu'on use de modération, car certainement Cortès sera votre prisonnier avant peu.»

On convint qu'Andrès de Duero partirait ; mais il paraît certain que Narvaez prétendit arranger les choses avec Duero lui-même et trois autres capitaines, de manière à obtenir de Cortès une entrevue dans des établissements d'Indiens, situés entre les deux camps. Là on devait entamer des pourparlers au sujet des localités qui nous seraient désignées pour aller coloniser avec Cortès, et l'on s'arrangerait de façon à s'emparer de sa personne pendant ces entrevues ; on avait même préparé vingt soldats pour cette opération. Fray Bartolomé eut connaissance du complot par Narvaez lui-même et par Andrès Duero, et il en résulta que Cortès fut mis au courant du projet. Laissons le moine dans le quartier de Narvaez. Il y était devenu le grand ami et comme le parent de Salvatierra, parce que le Frère était de la ville d'Olmedo, et Salvatierra, de Burgos ; ils mangeaient d'ailleurs ensemble tous les jours. Portons notre attention sur Andrès de Duero, qui se préparait à partir pour le camp de Cortès avec notre soldat Bartolomé de Usagre, parce qu'il en était arrivé à craindre que Narvaez ne sût de quelle manière il se trouvait mêlé aux événements. Je dirai ce que nous fîmes dans notre campement.

CHAPITRE CXVIII

Comme quoi notre camp fut passé en revue. On apporta deux cent cinquante piques très-longues ayant des lames en cuivre, que Cortès avait fait fabriquer dans le pays des Chichinatèques; nous nous exercions à les manier dans le but d'attaquer les cavaliers de Narvaez. De beaucoup d'autres choses qui advinrent dans le campement.

Revenons un peu sur le passé, pour y trouver l'occasion d'ajouter encore quelques faits à notre récit. Lorsque Cortès reçut la nouvelle de l'arrivée de la flotte de Narvaez, il s'empressa d'envoyer à la province des Chichinatèques un ancien soldat des guerres d'Italie, très-adroit sur toutes les armes, mais qui maniait surtout supérieurement la pique. Cette province est voisine du lieu où nos soldats furent envoyés pour chercher des mines d'or. Ses habitants étaient les plus grands ennemis des Mexicains, et, peu de jours auparavant, ils avaient brigué notre amitié. Ils faisaient usage de lances plus longues que celles dont nous nous servons en Castille, puisque leur fer bien affilé, remplacé ici par de l'obsidienne, avait deux brasses de longueur. Cortès les pria de lui en envoyer trois cents, à la condition d'en enlever la lame d'obsidienne tranchante et de la remplacer par du cuivre, métal qu'ils avaient en abondance. Le messager était chargé d'expliquer la forme qu'on devrait donner à cette lame et d'exiger qu'on en fabriquât deux pour chaque arme. Le soldat étant arrivé, on chercha des manches et on les trouva dans les quatre ou cinq villages de cette province, où il n'y avait pas, du reste, grand nombre d'habitations. On fabriqua les lames avec plus de perfection que ce n'était requis. Le messager, qui se nommait Tovilla, fut en même temps

chargé de demander deux mille hommes, armés de lances, et il lui était ordonné de venir avec eux, le jour de la Pentecôte, au village de Panguenequita ou de s'informer en quel autre endroit nous serions. Les caciques s'empressèrent d'accéder à cette demande et offrirent de marcher eux-mêmes avec leurs gens de guerre. Le soldat s'en revint amenant seulement deux cents Indiens, chargés de porter les lances. Il était convenu que les Indiens armés viendraient avec un autre de nos soldats, appelé Barrientos, alors occupé aux mines dont j'ai précédemment parlé, et qui devait rejoindre notre campement, situé à douze lieues de là, en se conformant à nos instructions.

Tovilla étant arrivé avec les lances, nous trouvâmes celles-ci excellentes. L'ordre fut donné du reste à ce messager de nous mettre en mesure de bien manier cette arme et de comprendre comment nous devions nous conduire contre des gens à cheval. Une revue ayant été faite, ainsi que l'inscription de tous les soldats et capitaines de notre troupe, nous constatâmes que nous étions deux cent soixante-six hommes, en y comprenant le tambour et le fifre et sans compter le Père de la Merced. Il y avait cinq cavaliers, deux artilleurs, peu d'arbalétriers et encore moins de fusiliers. Ce sur quoi notre espoir se fondait le plus, à propos de notre rencontre avec Narvaez, c'étaient les piques qui, du reste, nous servirent à souhait, comme on le verra plus loin.

Mais cessons de parler de la revue et des lances, et je dirai comme quoi Andrès de Duero, envoyé par Narvaez, arriva à notre camp. Avec lui venaient notre soldat Usagre et deux Indiens travailleurs de Cuba. Voyons aussi ce qui se passa entre Cortès et Duero, ainsi que nous l'apprîmes plus tard.

CHAPITRE CXIX

Comme quoi vinrent à notre campement Andrès de Duero, le soldat Usagre et deux Indiens de Cuba, domestiques de Duero; quel était ce Duero et pourquoi il venait; ce que nous en sûmes et ce qui fut convenu.

Je me vois encore dans la nécessité de revenir beaucoup sur mes pas et de m'occuper du passé. J'ai déjà dit dans un chapitre éloigné, relatif à notre séjour à Santiago de Cuba, que Cortès fit un accord avec Andrès de Duero et avec Amador de Lares, amis de Diego Velasquez. Ceux-ci engagèrent le gouverneur à choisir Cortès pour capitaine général de la flotte, à la condition, convenue entre eux, de partager tout l'or, l'argent et les joailleries qui formeraient la part de l'élu. Lorsque Andrès de Duero, arrivé en présence de Cortès, son associé, le vit si puissant et si riche, il considéra la mission de servir d'intermédiaire de paix et de favoriser les intérêts de Narvaez, uniquement comme un prétexte et comme une occasion de venir réclamer sa part de sociétaire, n'ayant nullement à s'occuper d'Amador de Lares, qui était mort. Comme, d'ailleurs, Cortès était très-avenant et fort rusé, non-seulement il lui promit de grands trésors, mais encore il s'engagea à lui confier un grand commandement dans l'expédition, quelque chose qui le fît l'égal de sa propre personne. Il ajoutait qu'après la conquête de la Nouvelle-Espagne, il lui donnerait autant de villages qu'il s'en assignerait à lui-même, à la condition que dans ce moment Duero s'entendît avec Agustin Bermudez, alguazil mayor du quartier de Narvaez, et avec quelques autres membres de l'expédition, pour que l'on fît faire fausse route au général, de manière à mettre sa vie et

son honneur en péril en préparant sa prochaine déroute. Cortès affirmait que, Narvaez une fois mort ou prisonnier et son armée vaincue, eux tous resteraient les maîtres de la situation et prendraient leur part de l'or et des villages de la Nouvelle-Espagne. D'ailleurs, pour mieux assurer le résultat, il chargea d'or les deux Indiens de Cuba, et il paraît certain que Duero prit des engagements comme déjà Agustin Bermudez en avait signé dans plusieurs lettres.

Cortès envoya encore des disques et des joyaux d'or à ce même Bermudez, à un abbé nommé Juan de Leon et au Père Guevara, premier émissaire de Narvaez. Il leur écrivit ce qui lui parut propre à s'en faire aider en toutes choses. Andrès de Duero resta dans notre camp depuis son arrivée jusqu'au lendemain, jour de la Pentecôte, après dîner. Il fit son repas en compagnie de Cortès, et tous deux s'entretinrent longuement en particulier. Après avoir dîné, Duero prit congé de nous tous, capitaines et soldats ; il monta à cheval et alla encore trouver Cortès pour lui dire : « Quels sont vos ordres, car je pars décidément? — Que Dieu vous garde, señor Andrès Duero, répondit le général ; attention à bien se conduire comme c'est convenu ; autrement, je le jure sur ma conscience (c'est ainsi qu'il avait l'habitude de jurer), lorsque j'arriverai, sous trois jours, dans votre quartier, le premier sur lequel ma lance s'exercera, ce sera vous, si j'observe quelque chose de contraire à ce qui ressort de notre entretien. » Duero se prit à rire en assurant qu'il ne manquerait pas d'éviter tout ce qui pourrait être contraire à le servir loyalement. Sur ce, il partit, arriva au camp et dit à Narvaez que Cortès et tous ceux qui étaient avec lui avaient paru disposés le mieux du monde à passer sous ses drapeaux.

Laissons là le Duero, pour dire que Cortès manda un de

ses capitaines, Juan Velasquez de Leon, homme fort important et son ami particulier. Il était proche parent du gouverneur de Cuba, et nous avons toujours pensé que Cortès se l'était attaché au moyen de dons considérables et de belles promesses, assurant qu'il lui donnerait un grand commandement dans la Nouvelle-Espagne et le ferait en quelque sorte son égal; car cet officier se conduisit toujours envers son chef en véritable ami et serviteur très-dévoué. En se présentant à Cortès, il s'empressa de lui demander quels étaient ses ordres; le général, qui parlait souvent d'un ton mielleux et le rire aux lèvres, lui dit en souriant : « Je vous ai fait appeler, señor Juan Velasquez, parce que, d'après ce qu'Andrès de Duero rapporte, Narvaez se vanterait, — et on l'assure dans tout son camp, — que, si vous vous rendez parmi eux, c'en est fait de moi; car on compte sur vous comme devant embrasser le parti de Narvaez. C'est pour ce motif que la pensée m'est venue de vous prier de me témoigner votre affection en partant tout de suite pour leur camp avec votre bonne jument, emportant tout votre or et la *Fanfarona* (c'était sa plus grosse chaîne d'or), sans oublier d'autres petites choses que je vous donnerai et que vous distribuerez en mon nom à qui j'aurai soin de vous dire. Quant à la *Fanfarona*, qui pèse beaucoup, vous la porterez sur l'épaule, et l'autre chaîne, qui est encore plus lourde, vous lui ferez faire deux fois le tour sur la nuque. Vous verrez là-bas ce que Narvaez veut de vous. Après votre retour j'enverrai le señor Diego de Ordas, parce que je sais que son ancienne qualité de majordome de Diego Velasquez inspire à nos ennemis un grand désir de le voir. »

Juan Velasquez répondit qu'il se soumettrait en tout à ses ordres, mais qu'il n'emporterait ni ses chaînes, ni son or personnel; qu'il se contenterait de recevoir ce que son

général lui confierait pour le donner selon ses instructions, attendu que, n'importe où il se trouverait, il préférerait toujours le plaisir de le servir à tous les joyaux et à tout l'or du monde. « Je le crois ainsi, lui dit Cortès, et c'est dans cette ferme confiance que je vous envoie; mais je ne veux pas que vous partiez si vous ne respectez pas mon commandement en emportant tout votre or et vos bijoux. » A quoi Velasquez répondit qu'il serait fait selon la volonté du général, mais qu'il n'emporterait pas son or. Cortès le prit alors à part, et, à la suite de cette conversation, Velasquez partit, emmenant avec lui un écuyer de Cortès, nommé Juan del Rio, qui était chargé de le servir dans son voyage. Laissons ce départ de Juan Velasquez, qui n'avait, dit-on, dans la pensée de Cortès, d'autre but que d'occuper l'attention de Narvaez, et disons ce qui se passa dans notre camp.

Deux heures après ce départ, Cortès donna l'ordre au tambour Canillas de battre sa caisse et au fifre Benito Veguer de jouer du tambourin. Il ordonna en même temps à Gonzalo de Sandoval, l'alguazil mayor, de réunir tout le monde; et nous partîmes sur-le-champ, au pas accéléré, vers Cempoal. Nous eûmes occasion de tuer en route deux de ces porcs du pays qui ont le nombril sur le dos, ce que nous considérâmes comme un signe de victoire. Nous passâmes la nuit sur la rive en pente d'un petit ruisseau, les pierres nous servant d'oreillers selon notre habitude, après avoir eu soin de lancer des éclaireurs et de placer des sentinelles. Au lever du jour, nous reprîmes notre route en droite ligne et arrivâmes vers midi à une rivière située dans l'endroit où se trouve actuellement la Villa Rica de la Vera Cruz, qui est le port même où l'on vient débarquer avec les marchandises de Castille. En ce temps-là s'élevaient sur les bords de la rivière quelques cases d'Indiens et de grands arbres; comme d'ailleurs

dans ce pays le soleil est extrêmement vif, nous nous reposâmes en ce lieu, fatigués que nous étions aussi du poids de nos armes et de nos piques. Ne nous occupons pas pour le moment de notre marche et disons ce qui arriva à Juan Velasquez de Leon avec Narvaez et avec un de ses capitaines, nommé Diego Velasquez, neveu du gouverneur de Cuba.

CHAPITRE CXX

Comme quoi arrivèrent au camp de Narvaez Juan Velasquez de Leon et son écuyer appelé Juan del Rio, et de ce qui advint.

J'ai dit comment Cortès envoya à Cempoal Juan Velasquez de Leon, accompagné d'un écuyer à pied, pour savoir ce qui faisait tant désirer à Narvaez de l'avoir en sa compagnie. Le voyageur fit tant de diligence qu'il arriva à Cempoal au point du jour. Il alla descendre au domicile du cacique gros, et de là il s'en fut à pied avec son écuyer au quartier de Narvaez. Les Indiens de Cempoal, l'ayant reconnu, se réjouirent beaucoup de le voir et de lui parler. Ils disaient avec de grands cris, à quelques soldats logés chez le cacique, que c'était Juan Velasquez de Leon, capitaine de Malinche; et aussitôt ces soldats se mirent à courir pour être les premiers à annoncer à Narvaez l'arrivée de Juan Velasquez et obtenir leur étrenne pour la bonne nouvelle.

Il en résulta que Narvaez, averti, ne l'attendit pas chez lui et qu'il fut le recevoir dans la rue, accompagné de quelques-uns de ses hommes. A peine se furent-ils rencontrés qu'ils se livrèrent l'un envers l'autre à de grandes démonstrations d'amitié; Narvaez embrassa Juan Velasquez et le fit asseoir, car on s'était empressé d'apporter

des siéges; il lui reprocha de n'être point descendu chez lui et il donna l'ordre aux gens de son service d'aller chercher le cheval du voyageur et son bagage, s'il en avait, afin de l'installer dans sa propre maison et dans ses écuries. Mais Juan Velasquez s'empressa de lui faire observer qu'il allait repartir, n'étant venu que pour lui baiser les mains, ainsi qu'à tous les caballeros de son camp, et voir s'il ne serait pas possible d'obtenir que l'union s'établît entre Cortès et lui. Alors, paraît-il, Narvaez prit à part Juan Velasquez et lui dit d'un ton dédaigneux qu'il ne s'attendait pas à ce que la proposition lui fût faite d'entrer en accord avec un traître qui avait soulevé toute sa flotte contre son cousin Diego Velasquez. Juan Velasquez s'empressa de répondre que, bien loin d'être un traître, Cortès était un bon serviteur de Sa Majesté; qu'on ne pouvait pas confondre avec une trahison le fait de nous être mis en communication directe avec notre Roi et seigneur, comme nous l'avions fait; qu'au surplus il le priait de ne plus proférer devant lui une semblable expression. Narvaez se prit alors à faire à son interlocuteur les offres les plus empressées, afin d'obtenir qu'il restât avec lui, l'engageant à séduire les gens de Cortès pour les décider à passer sous sa bannière et à lui promettre obéissance. Il ajouta, — il en jurait, — qu'il ferait de lui la seconde personne de son expédition, et qu'il le mettrait à la tête de tous ses autres capitaines. Juan Velasquez répondit qu'une pareille trahison et un semblable abandon seraient des plus abominables, surtout envers un capitaine auquel il avait juré d'obéir, avec la conviction que tout ce qu'il exécutait dans la Nouvelle-Espagne avait pour but le service de Dieu Notre Seigneur et de Sa Majesté. Il assura du reste que Cortès continuerait à maintenir des relations directes, comme il les avait déjà établies, avec notre Roi et seigneur, et il pria qu'on ne lui parlât plus à ce sujet.

Les principaux capitaines de Narvaez s'étaient empressés de rendre visite à Juan Velasquez. Ils lui prodiguaient les démonstrations les plus courtoises, car il avait les manières distinguées d'un homme de cour; il était bien fait de corps, bien membré, de bel aspect, d'un visage agréable, avec une barbe très-bien plantée. Il portait une grosse chaîne d'or mise sur l'épaule et faisant le tour sous l'aisselle. Il avait la tournure d'un bon et brave capitaine. Les officiers de Narvaez étaient en admiration devant sa personne. Le Père Bartolomé de Olmedo vint le voir à son tour et lui parla en secret. Andrès de Duero et l'alguazil mayor Bermudez en firent autant. Ce fut alors que certains capitaines de l'expédition : Gamarra, Juan Yuste, Juan Bono de Quexo, Vizcaino et Salvatierra le furibond, donnèrent à Narvaez le conseil d'arrêter sur-le-champ Juan Velasquez, attendu qu'il parlait trop résolûment en faveur de Cortès. Ils réussirent à persuader le général, et déjà Narvaez avait donné les ordres secrets à ses capitaines et à ses alguazils pour qu'on s'emparât de Velasquez, lorsque cela fut porté à la connaissance d'Agustin Bermudez, d'Andrès de Duero, du Père Bartolomé de Olmedo, du prêtre Juan de Leon et de quelques autres personnes qui étaient les amis de Cortès. Ils s'empressèrent de venir dire à Narvaez qu'ils étaient surpris de sa résolution de faire arrêter Juan Velasquez; que pourrait en effet Cortès contre l'expédition, quand bien même il aurait à son service cent autres Juan Velasquez? Ils priaient le général de bien considérer les honneurs rendus par Cortès à tous ceux qui se présentaient dans son camp; il allait à leur rencontre, à tous il donnait de l'or et des bijoux et tous en revenaient chargés comme des abeilles retournant à la ruche, même avec des provisions d'étoffes et d'émouchoirs. Cortès, disaient-ils, aurait bien pu faire prisonniers, s'il l'avait voulu, et Andrès de Duero, et le prê-

tre Guevara, et Amaya, et le notaire Vergara, et Alonso de Mata, et tant d'autres qui étaient allés à son quartier; cependant il n'avait fait que les combler de faveurs; par conséquent il serait bon que Narvaez eût encore une entrevue très-courtoise avec Juan Velasquez et qu'il l'invitât à dîner pour le lendemain.

Le conseil parut bon et eut pour conséquence que Narvaez parla encore une fois fort affectueusement au voyageur, le priant de servir d'intermédiaire pour que Cortès se livrât avec tout son monde; bref, il l'invita à dîner pour le lendemain. Velasquez répondit qu'il essayerait tout ce qu'en pareil cas l'on pouvait tenter, mais qu'il tenait Cortès pour un homme entêté dans cette question. Le capitaine ajoutait qu'à son avis le mieux serait de faire un partage des provinces et que le général Narvaez choisît la part qui serait le plus à sa convenance. Cette proposition n'avait pas d'autre but que de l'amadouer.

Sur ces entrefaites, le Père Bartolomé de Olmedo se présenta et, en sa qualité de familier et de conseiller, il dit à Narvaez : « Vous devriez passer une revue de toute l'artillerie, des cavaliers, des escopettiers, des arbalétriers et soldats, afin que Juan Velasquez et son écuyer pussent tout voir et réussissent à intimider Cortès au sujet de vos forces et à le décider, quelque regret qu'il en éprouve, à se ranger sous votre loi. » Le Père avait l'air de s'exprimer ainsi comme un bon serviteur et ami le doit faire; mais, en réalité, c'était dans le but de mettre en évidence tous les cavaliers et soldats dont disposait Narvaez. Il en résulta que, conformément à l'avis du moine, on passa la revue devant Juan Velasquez de Leon et Juan del Rio, en présence du Père. Quand cela fut fini, Juan Velasquez dit à Narvaez : « Votre Grâce dispose d'une grande force; que le bon Dieu la lui augmente! » A quoi Narvaez répondit : « Vous voyez donc bien que si

j'avais voulu marcher contre Cortès, je l'aurais fait prisonnier ainsi que vous tous qui êtes avec lui. » Mais Juan Velasquez repartit aussitôt : « Soyez bien convaincu que tant lui que nous tous sommes gens à savoir bien défendre nos personnes. » Cela mit fin à la conversation.

Le lendemain eut lieu le dîner dont j'ai parlé. Un capitaine, neveu du gouverneur de Cuba, y assistait. Pendant le repas on parla du retard que Cortès mettait à se rendre, et de la lettre, et des sommations qui y étaient contenues. De propos en propos, le neveu du gouverneur, qui s'appelait Diego Velasquez comme son oncle, s'écarta de la prudence en disant que Cortès et tous ceux qui le suivaient n'étaient que des traîtres, puisqu'ils ne s'empressaient pas de se soumettre à Narvaez. En entendant ces paroles, Juan Velasquez se leva et, s'adressant respectueusement à Narvaez, il lui dit : « Général, je vous ai déjà prié de ne pas permettre qu'on s'exprimât ainsi à l'égard de Cortès et de ceux qui sont avec lui, attendu que ces paroles sont déplacées et qu'on ne peut dire aucun mal de gens qui ont servi loyalement Sa Majesté. » Mais le Diego Velasquez répliqua qu'il avait fort bien dit, qu'au surplus, en défendant un traître, Velasquez était aussi traître que lui et qu'il ne l'estimait pas digne de compter parmi les bons de sa famille. A quoi son interlocuteur répondit, en portant la main à son épée, qu'il mentait, et que, quant à lui, il se tenait pour meilleur gentilhomme que celui qui venait de parler, et pour meilleur Velasquez que lui-même ou son oncle; que, du reste, il était prêt à lui en donner la preuve, si le général Narvaez daignait le leur permettre. Sur ce, comme il y avait là plusieurs capitaines de Narvaez et quelques personnes du camp de Cortès, on s'interposa, car certainement le Juan Velasquez allait lancer un coup d'épée à son adversaire.

A la suite de cette altercation, on conseilla à Narvaez

de le renvoyer du camp, en compagnie du Frère Bartolomé de Olmedo et de Juan del Río, avec la conviction que leur présence n'était d'aucune utilité. Sans plus attendre donc, on leur donna l'ordre de partir, et comme d'ailleurs il leur tardait fort de rentrer à notre campement, ils s'empressèrent d'obéir. Juan Velasquez monta sur sa bonne jument, armé de sa cotte dont il ne se défaisait jamais, coiffé de son cabasset et orné de sa belle chaîne. Ce fut ainsi qu'il se rendit chez Narvaez pour prendre congé. Là se trouvait le jeune Diego Velasquez, l'homme à la querelle. S'adressant au général, le voyageur lui dit : « Qu'ordonne Votre Grâce pour notre camp? » Narvaez lui répondit, fort irrité, qu'il partît et que mieux aurait valu qu'il ne vînt pas. Le jeune Velasquez ajouta quelques paroles menaçantes et injurieuses à l'adresse de Juan Velasquez, qui lui fit observer que c'était par trop de hardiesse et que ses paroles méritaient châtiment; prenant alors sa barbe dans la main, il ajouta : « Par ma barbe, je jure qu'avant longtemps je saurai si votre bras est aussi fort que votre langue. » Se trouvaient alors avec Juan Velasquez six ou sept personnages du camp de Narvaez qui étaient gagnés par Cortès; ils étaient venus pour assister au congé de Juan Velasquez. Ils firent semblant de lui parler en gens irrités et dirent : « Allez-vous-en donc, et ne parlez plus! » Et ce fut ainsi qu'on se sépara. Les voyageurs prirent le chemin de notre camp en poussant vigoureusement leurs montures, parce qu'ils avaient reçu avis que Narvaez, qui voulait les faire arrêter, donnait à quelques cavaliers l'ordre de les suivre. Or, en route, ils nous rencontrèrent au bord de la rivière que j'ai dite être non loin de la Vera Cruz.

Nous étions donc près de cette rivière, faisant la sieste, à cause de la chaleur, très-forte en ce point du pays, et aussi parce que nous nous sentions très-fatigués, obligés

que nous avions été de marcher en portant nos armes et une pique chacun. En ce moment se présenta un de nos éclaireurs pour donner avis à Cortès qu'on voyait venir à peu de distance deux ou trois personnes à cheval, et nous ne nous trompâmes pas en pensant que c'étaient nos envoyés Juan Velasquez de Leon, Bartolomé de Olmedo et Juan del Rio. Ils arrivaient en effet là où nous nous trouvions, et avec quelle joie nous les reçûmes! que de démonstrations, que de politesses Cortès fit à Juan Velasquez et à fray Bartolomé de Olmedo! Et certes, il avait bien raison, car ce furent de loyaux serviteurs. Juan Velasquez raconta point par point tout ce qui lui était arrivé avec Narvaez, ainsi que je viens de le détailler moi-même, ajoutant comme quoi il avait fait distribuer secrètement les chaînes et les pièces d'or aux personnes à lui désignées. Il fallait aussi entendre notre moine...! Comme il était habituellement gai, il sut très-bien narrer son aventure, disant comment il s'était fait l'humble serviteur de Narvaez, comme quoi encore il s'était raillé de lui en lui conseillant de passer une revue et de mettre son artillerie en évidence; avec quelle adresse aussi il avait remis la lettre dont il était porteur. Était-il plaisant encore lorsqu'il racontait ce qui lui était arrivé avec Salvatierra, comment il se fit son familier à titre de compatriote, le Frère étant d'Olmedo et Salvatierra de Burgos.... et les fureurs de Salvatierra...! qu'il ferait ceci, qu'il arriverait ça quand on prendrait Cortès et nous tous.... et comment il criait contre les soldats qui volèrent son cheval et celui d'un autre capitaine. En entendant tout cela, nous nous réjouissions comme si nous étions en train d'aller à la noce ou à une partie de plaisir. Et cependant nous ne pouvions ignorer que le lendemain nous livrerions bataille et que nous nous verrions dans l'alternative de vaincre ou de mourir dans la mêlée, quoi-

que nous fussions tous frères, avec cette particularité que nous n'étions que deux cent soixante-six soldats, en présence de ceux de Narvaez qui étaient cinq fois plus nombreux.

Revenons à notre récit. Nous nous mîmes tous en route pour Cempoal et nous fûmes passer la nuit à une lieue du bourg, à côté d'un pont, en un lieu où se trouve actuellement un établissement de bêtes à cornes. J'en resterai là pour dire ce qu'on fit dans le quartier de Narvaez après le départ de Juan Velasquez, du moine et de Juan del Rio; ensuite j'en reviendrai à notre camp, car enfin, à propos des choses qui arrivent dans le même temps, il faut bien laisser les unes pour raconter celles qui se rapportent le mieux au récit du moment.

CHAPITRE CXXI

De ce que l'on fit dans le quartier de Narvaez après que nos émissaires en furent partis.

Après le départ de Juan Velasquez, du moine et de Juan del Rio, les capitaines de Narvaez dirent à leur général qu'il était bien évident que Cortès avait envoyé dans leur camp beaucoup de joailleries d'or et qu'il s'y était fait de grands amis; cette circonstance obligeait à être bien sur ses gardes et montrait l'importance qu'il y avait à donner avis à tous les soldats qu'ils eussent à se tenir armés et les chevaux toujours prêts. Outre cela le cacique gros, qui redoutait la vengeance de Cortès parce qu'il avait permis à Narvaez de prendre les étoffes, l'or et les Indiennes dont il s'était emparé, prenait soin de nous espionner, de savoir où nous passions la nuit et par quels chemins nous venions; et d'ailleurs Narvaez lui en avait

donné l'ordre. Lorsqu'il apprit que nous approchions de Cempoal, il s'empressa de dire au général : « Que faites-vous? pourquoi vous gardez-vous si mal? Pensez-vous que Malinche et les *teules* qui l'accompagnent se conduisent comme vous? Eh bien! je vous assure qu'il vous surprendra, avec vos négligences, et que vous serez massacrés. » Quoiqu'ils parussent se moquer des paroles du cacique gros, les gens de Narvaez se tinrent décidément sur leurs gardes. La première chose qu'ils firent ce fut de proclamer contre nous une guerre sans merci. Nous en fûmes avertis par un soldat surnommé *le Galleguillo*, qui avait déserté la nuit précédente; peut-être même était-il envoyé par Andrès de Duero. Il donna avis à Cortés de la proclamation et d'autres choses qu'il importait de savoir.

Revenons à Narvaez, qui disposa toute l'artillerie, rassembla les cavaliers, fusiliers, arbalétriers et soldats, et prit position en rase campagne à un quart de lieue du bourg, dans le but de nous y attendre, donnant pour instruction que nous fussions tous ou tués ou faits prisonniers. Or il plut beaucoup ce jour-là; les hommes de Narvaez se fatiguèrent à nous attendre sous les averses, et comme ils n'étaient pas habitués à la pluie et à la peine et que d'ailleurs les capitaines ne faisaient aucun cas de nous, ils conseillèrent à leur général de revenir aux logements, considérant qu'il était honteux de passer son temps à attendre des myrmidons comme nous; qu'il fallait tout simplement placer l'artillerie devant les quartiers et laisser quarante cavaliers pour surveiller le chemin par lequel nous devions venir à Cempoal; on aurait des espions au passage de la rivière, choisissant pour cela quelques hommes à cheval et quelques piétons habitués à la course, capables de donner avis promptement; de plus, vingt cavaliers resteraient montés dans la cour

32

de la maison occupée par Narvaez. Telles furent les dispositions que l'on conseilla au général pour le décider à retourner à Cempoal. Ils ajoutèrent du reste : « Comment, señor, pouvez-vous croire que ce même Cortès, dont vous faites si peu de cas, se hasarde à marcher contre nous avec sa petite poignée d'hommes, et cela parce que le gros Indien nous l'affirme? Détrompez-vous et soyez plutôt persuadé que ses défis et ses simulacres de marche en avant n'ont pas d'autre but que de vous amener à un arrangement avec lui. »

Il en résulta que Narvaez revint à ses logements. Après son retour il promit publiquement une récompense de deux mille piastres à quiconque tuerait Cortès ou Gonzalo de Sandoval. Il posta comme espions sur la rivière un nommé Hurtado, et Gonzalo Carrasco qui actuellement habite Puebla. Le mot d'ordre pendant la bataille contre nous devait être : *Santa Maria! santa Maria!* Outre ces préparatifs, Narvaez ordonna que plusieurs soldats, avec escopettes, arbalètes et pertuisanes, passassent la nuit dans la maison qu'il habitait. Il fit la même chose pour les logements de Salvatierra, Gamarra et Juan Bono. Voilà donc tout ce que Narvaez prépara dans ses quartiers. Je dirai maintenant les ordres qui se donnèrent dans notre camp.

CHAPITRE CXXII

De ce qui fut convenu dans notre camp pour marcher contre Narvaez ; le discours que Cortès nous adressa, et ce que nous répondîmes.

Quand nous fûmes arrivés au petit ruisseau dont j'ai parlé, et qui se trouve à environ une lieue de Cempoal, au milieu d'excellentes prairies, nous choisîmes pour éclai-

reurs des hommes de confiance et les envoyâmes en avant. Notre capitaine Cortès, déjà à cheval, nous fit tous appeler, capitaines et soldats. Nous voyant réunis, il nous pria en grâce de garder le silence et il commença immédiatement à nous adresser la parole en termes si bien choisis, si mielleux, si pleins de promesses, qu'il me serait impossible de les transcrire ici. Il nous rappelait tous les événements, depuis notre sortie de Cuba jusqu'au moment présent, et il disait :

« Vous savez fort bien que Diego Velasquez, gouverneur de Cuba, fit choix de ma personne pour capitaine général, sans pourtant méconnaître que parmi vous il y en a plusieurs dignes de cet honneur. Vous dûtes croire que nous venions ici pour coloniser ces provinces, puisque cela fut ainsi proclamé, et cependant vous n'ignorez pas que le but de celui qui vous envoyait était le trafic de l'or. Vous n'avez pas oublié ce qui se passa lorsque je prétendis revenir à l'île de Cuba, pour rendre compte à Diego Velasquez de l'exécution de ses ordres, conformément à ses instructions. Vous crûtes alors devoir me sommer de coloniser le pays au nom de Sa Majesté, ainsi que, grâce à Notre Seigneur, nous l'avons déjà fait, en agissant de la manière la plus raisonnable. Vous me nommâtes, en outre, capitaine général et grand justicier, jusqu'à ce qu'il plût à Sa Majesté de donner d'autres ordres. Parmi vous il y eut quelques personnes qui prétendirent retourner à Cuba. Mais je n'ai pas besoin d'insister sur ces faits, puisque c'est hier, pour ainsi parler, qu'ils se sont passés. Ce qu'il convient de dire, c'est que notre résolution de rester fut sainte et louable, et il est clair que nous rendîmes ainsi un grand service à Dieu et à notre Roi. Vous n'ignorez pas ce que nous avons promis à Sa Majesté, après lui avoir fait le récit des événements qui nous concernent, et à ce dernier propos nous

n'avons rien oublié. Nous avons dit que ce pays, tel que nous l'avons vu et connu, est quatre fois plus étendu que la Castille; qu'il possède de grands centres de population; qu'il est très-riche en or et en mines, et qu'il est entouré d'autres vastes contrées. Vous savez que nous suppliâmes Sa Majesté de n'en donner le commandement à aucune autre personne, craignant qu'il ne Lui fût demandé par l'évêque de Burgos, don Juan Rodriguez de Fonseca, alors président du conseil des Indes et homme tout-puissant, pour Diego Velasquez ou pour quelque autre ami de l'évêque. Or ce pays est si important et paraît à tel point convenir à un Infant ou grand seigneur, que nous avions résolu de ne le mettre à la disposition de personne, jusqu'à ce que nos procureurs pussent parler à Sa Majesté, ou que nous eussions l'occasion de voir un ordre signé du Roi; et il était bien entendu qu'en voyant la royale signature, n'importe quel en fût l'objet, nous inclinerions nos poitrines vers la terre en signe d'obéissance. Vous n'avez pas du reste oublié que, lorsque nous écrivîmes à Sa Majesté, nous lui adressâmes tout l'or, tout l'argent et tous les bijoux que nous avions pu acquérir jusqu'alors. »

Cortès ajouta encore : « Vous vous souviendrez sans doute, señores, combien de fois nous avons été sur le point de périr dans les batailles qu'on nous a livrées; mais il est inutile d'en parler, puisque nous comptons comme faisant partie de notre existence les marches, le vent, la pluie, la faim, le poids de nos armes, coucher sur la dure, sous la neige et les averses; de telle façon qu'à bien considérer les choses nos peaux ne sont plus que de véritables cuirs tannés par les fatigues. Je ne veux pas rappeler que plus de cinquante de nos compagnons sont morts dans les combats et combien d'entre vous sont embarrassés de bandages, empêchés par des blessures

qui ne sont pas encore cicatrisées. Je voudrais bien rap peler à votre souvenir et nos souffrances pendant la traversée, et les batailles de Tabasco, et nos compagnons qui se trouvèrent au combat d'Almeria, et l'événement de Cingapacinga, et le nombre de fois que nos vies furent menacées par les chemins à travers les sierras; et dans les batailles de Tlascala, à quelles extrémités nous fûmes réduits, et comment on nous y traita; comme quoi, à Cholula, on avait déjà préparé les marmites où bouilliraient nos corps pour servir de nourriture. Vous n'avez pas oublié notre ascension au passage de la sierra où les forces de Montezuma s'étaient concentrées pour ne laisser aucun de nous vivant; vous vous rappelez ces chemins coupés et tout remplis d'obstacles par les arbres qu'on y avait abattus; et les périls de notre entrée et de notre séjour dans la grande ville de Mexico. Combien de fois nous avons vu la mort devant nous! Qui pourrait faire trop l'éloge de tous ces événements? Que ceux d'entre vous qui étaient déjà venus dans ce pays deux fois avant nous, avec Francisco Hernandez de Cordova d'abord et ensuite avec Juan de Grijalva, se rappellent les fatigues, la faim, la soif, les blessures, la mort de plusieurs camarades que vous eûtes à déplorer en découvrant ce pays; sans oublier ce que vous avez dépensé de votre avoir dans ces deux voyages. »

Cortès ajouta qu'il aurait à raconter bien d'autres choses en détail, mais qu'il ne le ferait pas, faute de temps, car il était tard et la nuit approchait. Il dit encore cependant : « Mais voyez, señores : Pamphilo de Narvaez marche contre nous avec une véritable rage et avec le désir ardent que nous tombions entre ses mains. A peine débarqué, il nous qualifiait de traîtres et de méchantes gens; il adressait à Montezuma, sur notre compte, non les paroles d'un sage capitaine, mais celles d'un véritable

perturbateur; il avait en outre l'audace d'arrêter un auditeur de Sa Majesté, et, ne fût-ce que pour ce délit, il mériterait châtiment. Vous avez su qu'il faisait proclamer dans son quartier contre nous une guerre sans merci, comme si nous étions des Maures. » Après avoir achevé ces paroles, Cortès commença à exalter nos personnes, notre courage à la guerre et dans les batailles, rappelant que jusque-là nous avions combattu pour nos vies, tandis qu'à présent nos existences et notre honneur étaient en jeu; qu'on venait nous arrêter, nous chasser de nos logements et y prendre nos biens; que cependant nous ignorions si ce Narvaez était porteur de pouvoirs de notre Roi et seigneur, car nous devions plutôt croire qu'il tenait ceux dont il était porteur de la faveur de l'évêque de Burgos notre ennemi; que si nous avions le malheur de tomber en ses mains (ce qu'à Dieu ne plût!), tous les services par nous rendus à Dieu et à Sa Majesté passeraient pour mauvaises actions; on nous ferait des procès; on dirait que nous avions tué, pillé, détruit dans ce pays, tandis que c'étaient eux les pillards, les perturbateurs et les ennemis de notre Roi et seigneur, auprès de qui ils vanteraient néanmoins leurs services. « Nous voyons clairement, ajoutait Cortès, que tout ce que j'ai dit est la vérité et que nous devons veiller à notre honneur et à celui de Sa Majesté, non moins qu'à la défense de nos vies et de nos biens; voilà dans quelle intention je suis parti de Mexico, mettant ma confiance en Dieu, et espérant tout de votre secours. » C'est ainsi qu'il termina, car il avait l'habitude de tout remettre entre les mains de Dieu d'abord et d'en appeler ensuite à nos efforts.

Cela étant dit, il nous demanda ce que nous en pensions. Nous répondîmes ensemble, à l'aide surtout de Juan Velasquez de Leon, de Francisco de Lugo et de quelques autres capitaines, qu'il voulût bien tenir pour assuré

que, Dieu aidant, nous remporterions la victoire, ou que nous mourrions dans le combat ; qu'il ne se laissât gagner par aucun parti, attendu que, s'il entreprenait quelque chose de répréhensible, il tomberait sous nos coups. En voyant notre résolution, il témoigna de sa joie, assurant qu'il s'était mis en marche plein de confiance en nous, et il continua son discours en faisant mille promesses et en affirmant que nous deviendrions tous riches et puissants. Il ne s'en tint pas là : il nous pria en grâce de garder le silence, puisqu'en fait de guerres et de campagnes il faut de la prudence et du savoir-faire plus encore que de la hardiesse, pour arriver à vaincre son ennemi ; il ajouta qu'il n'ignorait nullement le valeureux élan dont nous étions capables ; qu'il savait fort bien que, pour gagner plus d'honneur, chacun de nous s'efforcerait d'arriver le premier à l'ennemi ; qu'il ne voulait pas cela, mais bien qu'on avançât avec ordre et par compagnies. Il recommandait qu'avant tout on s'emparât de l'artillerie, composée de dix-huit pièces rangées au-devant des logements ; il confiait le soin de cette affaire à un certain Pizarro. (J'ai déjà dit qu'en ce temps-là il n'était encore question ni d'un Pizarro, ni d'un Pérou, puisque ce pays n'était point découvert.) Or ce Pizarro était jeune et fort alerte ; notre général le fit accompagner de soixante soldats jeunes aussi, parmi lesquels mon nom figura. Cortès ordonna que, l'artillerie prise, on se dirigeât sur le logement de Narvaez, situé à la partie la plus élevée d'un temple ; il fit choix de Sandoval avec soixante hommes pour s'emparer de sa personne ; et comme cet officier était en même temps alguazil mayor, on lui donna un ordre écrit, ainsi conçu : « *Gonzalo de Sandoval, alguazil mayor de la Nouvelle-Espagne pour Sa Majesté, je vous ordonne de vous emparer de la personne de Pamphilo de Narvaez et de le tuer s'il se défend, parce que cela convient*

au service de Dieu et de Sa Majesté, à laquelle il a pris un de ses auditeurs. Donné en ce quartier royal. Signé : HERNANDO CORTÈS. » Suivait le contre-seing de son secrétaire, Pedro Hernandez.

Cet ordre étant donné, il promit trois mille piastres au premier qui mettrait la main sur Narvaez, deux mille à celui qui arriverait second, et mille au troisième, ajoutant que cette promesse était seulement pour les gants, mais qu'en réalité nous pouvions voir déjà que la fortune allait s'ouvrir devant nous. Le général donna l'ordre à Juan Velasquez de Leon de prendre le jeune Velasquez, avec lequel il avait eu sa querelle, et lui confia soixante autres soldats. Quant à Cortès lui-même, considérant sa valeur personnelle, il ne garda que vingt soldats, se réservant de se porter où besoin serait. Mais où il désirait surtout se trouver, c'était à la prise de Salvatierra et de Narvaez, qui logeaient sur les hauteurs du temple. Ayant signé les ordres donnés à ses capitaines, il dit encore : « Je n'ignore pas que la force de Narvaez représente au moins quatre fois la nôtre; mais ses gens ne sont pas habitués au métier des armes. Comme d'ailleurs la plupart sont en mauvais termes avec leur général et que plusieurs sont malades, nous les prendrons à l'improviste. J'ai la confiance que Dieu nous donnera la victoire et que nos ennemis ne mettront pas grande ardeur à la défense, sachant bien qu'ils auront plus à gagner avec nous qu'avec Narvaez. Ainsi donc, señores, puisque nos vies et notre honneur reposent aujourd'hui, après Dieu, sur vos efforts et sur la vigueur de vos bras, je n'ai pas besoin de vous rappeler autre chose, sinon que notre renommée future dépend de l'action que nous allons entreprendre, et qu'il vaut mieux mourir pour l'honneur que conserver honteusement sa vie. » Comme il pleuvait fort en ce moment et que d'ailleurs il était très-tard, les discours s'arrêtèrent là.

Une chose à laquelle j'ai pensé depuis, c'est que Cortès ne nous dit pas un seul mot des connivences sur lesquelles il comptait dans le camp ennemi; il ne se vanta pas que l'un, que l'autre nous dussent être favorables. Rien de tout cela ne lui sortit de la bouche, sinon qu'il fallait combattre en gens de cœur; et certes, ne nous rien dire au sujet des amis qu'il avait dans l'entourage de Narvaez, c'était le fait d'un capitaine bien avisé : il ne voulait pas que ce fût là pour nous un motif de combattre avec moins de vigueur, mais bien que, n'ayant à compter sur personne que sur Dieu seul, nous missions davantage en jeu notre bonne résolution.

Laissons cela et disons comme quoi les capitaines que j'ai nommés s'entourèrent des soldats qui leur étaient assignés et s'animèrent les uns les autres. De son côté, mon capitaine Pizarro, avec lequel nous allions nous emparer de l'artillerie, — entreprise des plus périlleuses, qui devait signaler le début de l'attaque et nous mener jusque sur les pièces, — nous disait d'un ton très-animé comment il fallait attaquer, la pique en avant, jusqu'à ce que nous fussions maîtres des canons. Il ordonnait en même temps à Mesa et à Siciliano Aruega de retourner les pièces aussitôt qu'elles seraient prises, et d'envoyer sur le logement de Salvatierra les boulets dont elles se trouveraient chargées. Je veux dire la grande pénurie d'armes défensives où nous étions : pour une cotte de mailles, pour un morion, pour un casque ou pour une mentonnière en fer, nous aurions donné ce soir-là tout ce qu'on nous eût demandé et même tout ce que nous avions gagné jusqu'alors. On nous donna secrètement le mot d'ordre de la bataille: *Espiritu Santo, Espiritu Santo!* On sait que c'est là une mesure en usage à la guerre, afin qu'on puisse se reconnaître sur un signe qui est inconnu à l'ennemi. Ceux de

Narvaez avaient, eux, pour mot d'ordre : *Santa Maria, santa Maria!*

Tout cela convenu, comme j'étais grand ami et serviteur du capitaine Sandoval, il me dit ce soir-là que, si j'avais la chance de conserver la vie, je ne le perdisse pas de vue, après que nous aurions pris l'artillerie, mais que je me misse à sa suite. Je le lui promis et je tins parole, comme on va le voir. Mais, auparavant, parlons de ce que l'on fit à la nuit tombante. Nous préparâmes tout avec soin et nous réfléchîmes bien à ce qui était devant nous. Pour ce qui est du souper, nous n'avions absolument rien. Nos éclaireurs prirent les devants. Je fus choisi avec deux autres soldats pour veiller en sentinelle avancée. Bientôt un de nos éclaireurs vint à moi et me demanda si j'avais entendu quelque chose; je répondis que non. Un instant après, apparut un homme de quadrilla nous disant que le Galleguillo, qui était venu du quartier ennemi, avait disparu, ce qui indiquait un espion de Narvaez et obligeait Cortès à donner l'ordre de marcher immédiatement sur Cempoal. Nous entendîmes en effet le fifre et le tambour; nous vîmes les capitaines ranger leurs soldats et nous entreprîmes tous ensemble notre marche. Quant au Galleguillo, nous le trouvâmes dormant sous des couvertures: comme il pleuvait et que le pauvre garçon n'était pas habitué au froid et aux averses, il s'était mis à l'abri pour se reposer.

Nous prîmes le pas accéléré, faisant taire le fifre et le tambour, et nos éclaireurs marchant en avant pour reconnaître les lieux. Nous arrivâmes ainsi à la rivière où se trouvaient les espions de Narvaez, nommés Gonzalo Carrasco et Hurtado Nous tombâmes sur eux à l'improviste et réussîmes à nous emparer de Carrasco; mais l'autre s'enfuit vers le quartier, criant aux armes et disant : « Voilà Cortès qui s'avance! » Je me rappelle qu'en

traversant la rivière, qui était profonde, comme il pleuvait et que d'ailleurs les pierres du fond étaient glissantes, les piques et tout l'armement dont nous étions chargés nous causèrent bien de l'embarras. Je n'ai pas oublié non plus que, quand on prit Carrasco, il disait à Cortès à haute voix : « Attention, señor, n'allez pas au bourg, car je jure que Narvaez vous attend avec toute son armée. » Cortès chargea son secrétaire, Pedro Hernandez, de le garder. Nous n'oubliâmes pas d'ailleurs que Hurtado avait été donner avis de notre approche; nous ne nous arrêtâmes donc guère, car nous l'entendions pousser de grands cris en appelant aux armes, et nous distinguions la voix de Narvaez lui-même mandant ses capitaines.

Nous mîmes alors la pique en avant et nous tombâmes sur l'artillerie avec un élan qui enleva aux canonniers le temps de faire feu sur nous; ils y réussirent pourtant avec quatre pièces, dont trois envoyèrent leurs boulets trop haut, tandis que la quatrième tua trois de nos camarades. En ce même moment arrivèrent tous nos capitaines, au bruit du tambour et du fifre, qui sonnaient la charge. Ils donnèrent dans les cavaliers de Narvaez, s'y arrêtèrent un instant et mirent hors de combat six ou sept d'entre eux. Quant à nous qui avions pris l'artillerie, nous n'osions pas l'abandonner, car Narvaez y dirigeait l'attaque en lançant, de ses logements, des flèches et des coups d'escopette. Mais voilà que le capitaine Sandoval arrive à son tour; il entreprend la montée des degrés du temple; les gens de Narvaez ont beau faire résistance avec leurs flèches, leurs escopettes, leurs pertuisanes et leurs lances : il gravit les pentes avec tous ses soldats. Nous qui avions pris l'artillerie, voyant alors qu'on n'avait plus besoin de nous pour la défendre, nous la confiâmes définitivement aux artilleurs.

Plusieurs de nous, ayant le capitaine Pizarro à notre tête, marchâmes au secours de Sandoval; les gens de Narvaez l'avaient obligé à descendre six ou sept degrés du temple, mais notre arrivée lui permit de reprendre le terrain perdu. Nous nous battîmes un instant avec nos longues piques, et tout à coup nous reconnûmes la voix de Narvaez s'écriant: « Sainte Marie, venez à mon aide.... on m'a tué.... on m'a arraché un œil! » Quand nous entendîmes ces plaintes, nous nous mîmes à crier de notre côté : « Victoire, victoire pour le parti de l'*Espiritu Santo!* Narvaez est mort! » Quoi qu'il en soit, il nous avait été impossible jusque-là d'arriver au sommet du temple où l'ennemi s'était réfugié; mais un nommé Martin Lopez, matelot des brigantins, homme de taille élevée, mit le feu à un amas de paille qui s'y trouvait, ce qui fut pour les gens de Narvaez l'occasion de rouler ensemble jusqu'au bas des degrés. C'est en ce moment qu'on prit Narvaez; le premier qui mit la main dessus fut un certain Pedro Sanchez Farfan; c'est moi qui le présentai à Sandoval en même temps que quelques-uns de ses capitaines qui se trouvaient avec lui, tandis qu'on entendait les cris: « Vive le Roi! vive le Roi! et en son nom vive Cortès! Victoire! victoire! Narvaez est mort! »

Mais voyons d'un autre côté ce qui arrivait à Cortès et aux capitaines qui étaient encore à se battre contre les gens de Narvaez, dont la reddition n'était pas complète, parce qu'ils avaient l'avantage de leur position sur les hauteurs des temples. Nos artilleurs tiraient sur eux et nos cris de : « Narvaez est mort! » ne cessaient pas de se faire entendre. Les choses en étaient là, lorsque Cortès, qui était en tout très-avisé, fit proclamer que les hommes de Narvaez eussent à rejoindre, sous peine de mort, la bannière de Sa Majesté, et à se ranger aux ordres de Cortès. Malgré tout, les soldats de Diego

Velasquez et de Salvatierra ne se rendaient pas et il avait été impossible d'arriver jusqu'aux hauteurs des temples où ils s'étaient établis, lorsque Gonzalo de Sandoval prit la moitié de ses gens et, tant sous l'influence de nos coups que par l'effet de nos sommations, on réussit enfin et l'on s'empara de Salvatierra avec tous ses hommes et de Diego Velasquez le jeune. Cela fait, Sandoval s'en vint avec tous ceux qui avions pris Narvaez, dans le but de le mettre sous bien meilleure garde, quoique nous l'eussions déjà attaché avec deux solides chaînes aux pieds.

Lorsque Salvatierra, Diego Velasquez le jeune, Gamarra, Juan Yuste et Juan Bono Vizcaino eurent été mis en sûreté par les soins de Cortès, de Juan Velasquez et de Ordas, notre général vint sans se faire annoncer à l'endroit où se trouvait Narvaez. Or la chaleur était si forte, le poids des armes si considérable, il avait tant marché et couru d'un côté et de l'autre, appelant les soldats et faisant faire des sommations, qu'il arriva couvert de sueur, fatigué, hors d'haleine, et pouvant à peine se faire comprendre en parlant, tant il était harassé de fatigue. S'adressant à Sandoval, il dit par deux fois : « Qu'arrive-t-il avec Narvaez? Qu'arrive-t-il avec Narvaez? » Et Sandoval répondit : « Il est là, il est là, et bien en sûreté. » Cortès, toujours sans haleine, dit alors à Sandoval : « Attention, mon fils, que ni vous ni vos camarades ne vous éloigniez de lui ; qu'il n'aille pas vous échapper, pendant que je vais m'occuper d'autre chose; attention aussi à ces capitaines que vous avez pris avec lui, et veillez bien à tout. » Sur ce, il disparut, pour aller faire proclamer de nouveau que, sous peine de mort, tous les partisans de Narvaez devaient venir jurer soumission au drapeau de Sa Majesté, et en son nom royal à Fernand Cortès, son capitaine général et son grand justicier; que per-

sonne du reste ne gardât ses armes, qui devaient toutes être remises à nos alguazils.

Le jour n'avait pas encore paru; la pluie tombait de temps en temps. Cependant la lune nous éclairait, tandis que, quand nous arrivâmes, la nuit était obscure et la pluie battante, ce qui ne fut pas inutile au succès de notre attaque. Comme d'ailleurs au milieu de l'obscurité tout à coup brillaient une foule de mouches luisantes, plusieurs soldats de Narvaez les prenaient pour des coups d'escopette. Quoi qu'il en soit, Narvaez, grièvement blessé, ayant un œil crevé, demanda à Sandoval qu'un chirurgien de l'expédition, nommé maître Jean, vînt le panser, ainsi que d'autres capitaines qui étaient blessés. Cortès s'approcha en secret pour assister au pansement. On en avertit Narvaez qui s'écria : « Capitaine Cortès, estimez hautement la victoire que vous avez remportée et l'honneur d'avoir mis la main sur ma personne. » Cortès lui répondit qu'il rendait grâces à Dieu pour cette faveur, non moins qu'aux valeureux soldats et compagnons qui y avaient si puissamment contribué. Il ajouta néanmoins que le fait d'armes par lequel il venait de le battre et de s'emparer de sa personne était certainement un des plus petits événements de sa campagne dans la Nouvelle-Espagne. Il demanda en outre au blessé s'il continuait à considérer comme une bonne action d'avoir eu la hardiesse de mettre la main sur un auditeur de Sa Majesté. Il partit sans lui adresser une parole de plus, ordonnant à Sandoval de le tenir sous bonne garde, d'y employer des hommes de confiance et d'avoir soin lui-même de ne pas le perdre de vue. On lui avait déjà mis les fers aux pieds, en l'amenant dans un logement où l'on choisit les soldats qui seraient chargés de le garder. Sandoval, qui avait décidé que j'en ferais partie, m'ordonna secrètement de ne laisser approcher de lui aucun de ses hom-

mes, jusqu'à ce qu'il fît jour et que Cortès pût prendre des mesures pour le mettre mieux en sûreté.

Changeons de sujet et disons comme quoi Narvaez avait envoyé précédemment quarante cavaliers pour nous attendre au passage de la rivière quand nous marcherions sur Cempoal. Nous apprîmes que ces hommes se trouvaient encore dans ces localités; la crainte nous vint qu'il ne leur prît fantaisie de nous attaquer dans le but de délivrer leurs officiers et Narvaez lui-même que nous avions faits prisonniers. Aussi fîmes-nous bonne garde pendant que Cortès les envoyait prier de se rendre à lui, en ajoutant à ses prières les plus belles promesses. Pour mieux les attirer, il leur envoya le mestre de camp Christoval de Oli et Diego de Ordas. Ils y furent, montés sur des chevaux appartenant à l'expédition de Narvaez. Nous n'avions pas amené les nôtres qui étaient restés attachés sur un petit monticule, près de Cempoal; nous n'avions emporté avec nous que des piques, des épées, des rondaches et des poignards. Nos messagers prirent pour guide un soldat de Narvaez, qui leur indiqua le chemin suivi par ces cavaliers; ils ne tardèrent pas à les rencontrer et ils les gagnèrent par les offres et les promesses qu'ils leur firent de la part de Cortès.

Le jour se leva avant que les cavaliers arrivassent à Cempoal. Là, sans que notre général ni personne en eût donné l'ordre, les soldats de Narvaez se mirent à battre leurs atabales et leurs tambours en criant : « Vivent les fameux Romains qui, malgré leur petit nombre, ont vaincu Narvaez et ses guerriers! » Un nègre, nommé Guidela, truand fort comique de Narvaez, poussait des vociférations en disant : « Voyez un peu comme les Romains nous ont fait ce bel exploit! » Nous avions beau leur dire de se taire et de cesser de battre leurs tambours; impossible de l'obtenir, jusqu'à ce que Cortès fit

arrêter l'homme aux atabales; c'était un nommé Tapia, qui, du reste, était atteint d'un grain de folie. En ce moment arrivèrent Christoval de Oli et Diego de Ordas, conduisant les cavaliers, au nombre desquels étaient Andrès de Duero, Agustin Bermudez et plusieurs amis de notre général. Dès qu'ils arrivaient, ils s'empressaient d'aller baiser la main à Cortès qui était assis sur un fauteuil et se tenait enveloppé d'un manteau de couleur orangée, qui recouvrait ses armes. Nous étions rangés à ses côtés. Il fut alors curieux de voir la grâce avec laquelle il leur parlait; quelles embrassades! quels compliments! et quelle joie éclatait sur son visage! Et certes il avait bien raison d'afficher ces manières de maître et de guerrier puissant. Après le baise-main, chacun gagna son logement.

Nous parlerons maintenant des morts et des blessés de ce combat nocturne. Furent tués : l'alferez de Narvaez, appelé Fuentes, qui était un hidalgo de Séville; un autre capitaine, nommé Roxas, natif de la Vieille-Castille; deux autres hommes de Narvaez; un des trois soldats qui nous avaient abandonnés pour passer à Narvaez; on l'appelait Alonso Garcia le Charretier. Le nombre des blessés de Narvaez fut considérable. De notre côté quatre hommes furent tués et un plus grand nombre blessés. Le cacique gros reçut une blessure, parce que, en apprenant que nous approchions de Cempoal, il se réfugia au logement de Narvaez; c'est là qu'il fut blessé. Cortès le fit transporter chez lui et soigner en donnant l'ordre qu'on ne lui causât aucun ennui. Quant à Cervantès le Fou et à Escalonilla, deux des soldats déserteurs, ils n'eurent pas de chance non plus : celui-ci fut grièvement blessé, celui-là reçut la bastonnade. J'ai déjà dit que le Charretier, leur camarade, perdit la vie. Parlons maintenant des gens de Salvatierra le Furibond. Ses soldats nous assurèrent qu'on n'avait jamais vu un homme plus inutile. Il tomba

presque en pâmoison lorsqu'il entendit l'appel aux armes; et quand nous criâmes : « Victoire! Narvaez est mort! » il dit qu'il se sentait malade du ventre, de sorte qu'il ne servit à rien. Je me plais à dire tout cela à cause de ses grandes bravades. Au surplus, il y eut des blessés dans sa compagnie. Parlons aussi du logement de Diego Velasquez et des autres capitaines qui se trouvaient avec lui. Des hommes furent blessés là aussi. Notre capitaine Juan Velasquez mit lui-même la main sur son parent Diego, avec lequel il avait eu la querelle, le jour qu'il dîna chez Narvaez. Il l'emmena chez lui, le fit panser et le traita très-honorablement.

J'ai rendu compte de tout ce qui concerne cette bataille, je dirai donc ce qui arriva ensuite.

CHAPITRE CXXIII

Comme quoi, après la défaite de Narvaez, que je viens de conter, se présentèrent les Indiens de Chinanta que Cortès avait fait appeler, et de quelques autres choses qui arrivèrent.

J'ai déjà dit, dans le chapitre qui en a traité, que Cortès avait fait prier les habitants de Chinanta, d'où l'on apporta les grandes piques, d'envoyer à notre secours deux mille Indiens avec leurs lances, qui sont plus longues que les nôtres. Ils arrivèrent ce jour-là même, un peu tard à la vérité, puisque déjà Narvaez était notre prisonnier. A leur tête se trouvaient les caciques de ces villages et notre soldat nommé Barrientos, qui s'était attardé à Chinanta à cause d'eux. Ils entrèrent à Cempoal avec le plus grand ordre, marchant deux à deux. Ils étaient de belle stature; leurs lances, très-grandes, se terminaient par des lames en obsidienne, coupant

comme des rasoirs et longues d'une brasse, ainsi que je l'ai dit.

Chaque Indien portait une rondache; leurs drapeaux étaient déployés, leurs têtes surmontées de panaches; ils avaient tambours et trompettes et marchaient en ordre, archers et lanciers alternant, criant, sifflant et disant : « Vive le Roi! vive le Roi! vive Fernand Cortès au nom de Sa Majesté! » avec une crânerie très-digne d'être admirée. Quoiqu'ils ne fussent que quinze cents, on aurait dit trois mille hommes, à cause de la manière de former leurs rangs. Quand les soldats de Narvaez les virent, ils en furent saisis et ils se dirent les uns aux autres que s'ils eussent été attaqués par de telles gens ou que ces Indiens fussent venus avec nous autres, qui aurait pu les arrêter? Cortès parla très-affectueusement aux chefs, les remercia de leur démarche, leur donna des verroteries de Castille et les pria de retourner immédiatement en leurs demeures, les suppliant en même temps de ne causer aucun dommage aux villages qui se trouvaient sur leur chemin. Du reste il envoya encore Barrientos avec eux. Je m'arrêterai là et je dirai ce que fit Cortès.

CHAPITRE CXXIV

Comme quoi Cortès envoya au port Francisco de Lugo avec deux soldats, charpentiers de navires, pour amener à Cempoal tous les maîtres et pilotes de la flotte de Narvaez, avec ordre aussi d'enlever des vaisseaux les voiles, les gouvernails et les boussoles, afin qu'il ne fût pas possible de donner avis à Cuba, à Diego Velasquez, de ce qui était arrivé. Comme quoi encore on nomma un amiral.

A peine venait-on de défaire Pamphilo de Narvaez, de le prendre lui et ses capitaines et de désarmer tous ses

hommes, que Cortès s'empressa de donner à Francisco de Lugo la mission d'aller au port, où se trouvaient les dix-huit navires composant la flotte de Narvaez. Il devait amener à Cempoal tous les pilotes et maîtres d'équipage et retirer des vaisseaux les voiles, les gouvernails et les boussoles, afin que personne ne pût aller à Cuba pour avertir Diego Velasquez. Dans le cas de refus d'obéissance, ordre était donné de les faire prisonniers. Francisco de Lugo emmenait avec lui deux de nos soldats, anciens marins, pour le seconder. Cortès ordonna aussi qu'on lui envoyât sur-le-champ un certain Sancho de Barahona, que Narvaez avait retenu prisonnier avec quelques autres soldats. Ce Barahona devint plus tard un riche colon de Guatemala. Je me rappelle qu'il était maigre et malade quand il arriva devant notre général, lequel donna des ordres pour qu'il fût honorablement traité. Quant aux maîtres et pilotes, ils vinrent baiser les mains à notre général, auquel ils firent le serment d'obéir et de ne point chercher à se soustraire à son commandement.

Cortès nomma amiral et capitaine de la mer un certain Pedro Caballero, qui avait été maître à bord d'un navire de Narvaez. C'était un homme en qui Cortès eut toujours la plus grande confiance; il le gagna, dit-on, d'abord au moyen de bonnes pièces d'or. Il lui ordonna de ne laisser partir aucun navire dans n'importe quelle direction; il exigea que tous, maîtres, pilotes et matelots, lui fussent soumis. Au surplus, comme il avait reçu avis que deux vaisseaux étaient encore prêts à partir de Cuba, il recommanda à l'amiral que, s'ils venaient, on fît prisonniers les capitaines, que les gouvernails, les voiles et boussoles fussent enlevés, en attendant qu'il plût à Cortès d'en disposer autrement. Tout cela fut très-bien exécuté par Pedro Caballero, ainsi que je le dirai plus loin.

Pour à présent, abandonnons les navires, en sûreté dans leur port, et disons ce qui fut convenu dans notre quartier royal, d'accord avec les hommes de Narvaez. On résolut que Juan Velasquez de Leon irait conquérir et coloniser la province de Panuco. Cortès lui assigna dans ce but cent vingt soldats : cent pris à la troupe de Narvaez, et vingt des nôtres, bien mêlés à leurs rangs, parce qu'ils avaient plus d'expérience de la guerre. Cet officier devait emmener deux navires, dans le but d'aller reconnaître la côte au-delà du fleuve Panuco. Cortès donna aussi à Ordas cent vingt autres hommes, pour aller coloniser le Guazacualco. Cette troupe se composerait, comme celle de Juan Velasquez, de cent des hommes de Narvaez et de vingt des nôtres. On lui donnait aussi deux navires, afin qu'il pût envoyer, du fleuve Guazacualco, à l'île de la Jamaïque pour s'approvisionner d'un troupeau de juments, veaux, porcs, brebis, poules de Castille et chèvres, dans le but d'en peupler le pays, attendu que la province de Guazacualco devait s'y prêter à merveille. Cortès ordonna qu'on rendît leurs armes aux soldats et aux capitaines qui allaient entreprendre ce voyage; il fit en même temps mettre en liberté tous les prisonniers, capitaines de Narvaez, mais nullement Narvaez lui-même, ni Salvatierra, qui se plaignait encore du ventre.

Mais pour donner leurs armes à ces soldats il y eut une difficulté : c'est que quelques-uns de nous avions déjà pris chevaux, épées et d'autres objets. Cortès ordonna qu'on rendît le tout. Or, le refus d'obéir entraîna quelques entretiens irritants dans lesquels on disait de notre côté que nous possédions ces armes fort légitimement et que nous ne les rendrions pas, attendu que dans le quartier de Narvaez on avait proclamé contre nous une guerre sans merci, où l'on devait nous faire prisonniers et s'emparer de tout notre avoir, en nous appelant traîtres, tandis que nous

étions les meilleurs serviteurs de Sa Majesté; que, par conséquent, nous ne rendrions rien. Cortès n'en persista pas moins à exiger que tout fût restitué, et comme en somme il était le capitaine général, il fallut bien faire ce qu'il ordonnait. Il en résulta que, pour ma part, je livrai un cheval sellé et bridé que j'avais déjà mis de côté, ainsi que deux épées, trois poignards et une adargue. Beaucoup de nos soldats rendirent de même des chevaux et des armes. Mais, en sa qualité de capitaine, Alonso de Avila, homme de caractère, qui ne balançait pas pour dire à Cortès ce qui lui paraissait juste, ainsi que le Père Bartolomé de Olmedo, prirent à part notre général et lui dirent qu'il paraissait vouloir singer Alexandre de Macédoine, lequel, après un grand fait d'armes, mettait plus de soin à honorer de ses faveurs les vaincus que ses propres capitaines et soldats dont les efforts lui avaient donné la victoire; qu'ils disaient cela parce que tous les bijoux d'or et les provisions qui lui furent offerts par les Indiens après la déroute de Narvaez, il les distribuait aux capitaines ennemis, tandis qu'il ne faisait pas pour nous plus que si jamais il ne nous avait connus : conduite répréhensible et certainement ingrate, après le concours que nous lui avions apporté pour arriver à la situation où il se voyait.

A cela Cortès répondit que ce qu'il possédait, aussi bien que sa personne, tout était à nous, mais que pour le moment il ne pouvait faire autre chose qu'honorer et attirer les gens de Narvaez par des dons, par de bonnes paroles et par des promesses, attendu qu'étant nombreux et nous en petit nombre, ils pourraient se soulever contre lui et contre nous tous et se défaire de sa personne. Alonso de Avila se permit de lui répondre par quelques expressions orgueilleuses qui lui attirèrent cette réflexion de Cortès : que peu lui importait qu'on ne

voulût pas le suivre, attendu que les femmes en Castille ont produit depuis longtemps et mettent encore au monde de fort bons soldats. A quoi Alonso de Avila répliqua, toujours avec fierté et cette fois sans aucun respect, que c'était vrai : que les femmes de Castille ne nous laissaient pas manquer de soldats; mais qu'elles fourniraient aussi des capitaines et des gouverneurs, et que nous méritions bien qu'il ne l'oubliât pas. Or, en ce moment les choses se trouvaient en tel état que Cortès était obligé de se taire; ce fut donc avec des cadeaux et des promesses qu'il s'attacha ce capitaine, car il le savait très-audacieux et le croyait capable d'entreprendre n'importe quoi à son préjudice; aussi prit-il le parti de dissimuler. Plus tard nous verrons Cortès le charger d'affaires de grande importance, et pour Saint-Domingue et pour l'Espagne, à propos de l'envoi du trésor et de la garniture de chambre à coucher de Montezuma, qui tombèrent du reste au pouvoir d'un corsaire français, Jean Florin, ainsi que je le dirai en son lieu.

Revenons maintenant à Narvaez et parlons d'un nègre de sa suite, qui arriva atteint de la petite vérole; et certes ce fut là bien réellement une grande noirceur pour la Nouvelle-Espagne, puisque ce fut l'origine de la contagion qui s'étendit dans tout le pays. La mortalité fut si grande que, d'après les Indiens, jamais pareil fléau ne les avait atteints; comme ils ne connaissaient pas la maladie, ils se lavaient plusieurs fois pendant sa durée, ce qui en fit périr encore un plus grand nombre. On peut donc dire que si Narvaez fut victime personnellement d'une noire aventure, plus noir fut le sort de tant d'hommes qui moururent sans être chrétiens.

Mettons tout cela de côté pour dire comme quoi les habitants de la Villa Rica, qui n'avaient pas été à Mexico, demandèrent à Cortès la part d'or qui leur revenait, disant

qu'étant restés au port par son ordre, ils avaient continué à y servir Dieu et le Roi aussi bien que ceux qui allaient à la capitale, puisqu'ils étaient employés à garder le pays et à construire la forteresse; que quelques-uns d'entre eux s'étaient trouvés à l'affaire d'Almeria et que même ils n'étaient pas encore guéris de leurs blessures; qu'au surplus ils avaient presque tous coopéré à la déroute de Narvaez, et qu'en somme on devait leur donner leur part. Cortès reconnut que c'était fort juste; aussi décida-t-il que deux hommes, porteurs des pouvoirs de tous les habitants de la ville, iraient chercher la part qui leur avait été assignée et qui leur serait remise. Il me semble, mais je n'en suis pas sûr, que notre général leur dit que cette part se trouvait à Tlascala. Le fait est que l'on dépêcha de la Villa, à la recherche de cet or, deux habitants dont l'un s'appelait Juan de Alcantara le vieux. Mais cessons de traiter ce sujet pour le moment; bientôt nous dirons ce qui arriva à l'or et à Alcantara. Ce qui importe actuellement, c'est de montrer que la fortune ne cesse de tourner sa roue, de manière que les bonnes chances et les plaisirs font place aux jours de tristesse.

C'est en ce même moment, en effet, qu'arriva la nouvelle d'un soulèvement à Mexico : Pedro de Alvarado était assiégé dans son quartier, auquel on s'efforçait de mettre le feu de tous les côtés; on lui avait tué sept soldats et blessé plusieurs autres; il demandait du secours avec instance et sans retard. Ce furent des Tlascaltèques qui apportèrent la nouvelle, sans aucune lettre; mais, bientôt après, en vinrent d'autres avec des dépêches de Pedro de Alvarado qui disaient la même chose. Dieu sait quelle peine nous éprouvâmes en recevant ce message! Nous nous mîmes inmédiatement en route, à marches forcées, sur Mexico. Narvaez et Salvatierra restaient pri-

sonniers à la Villa Rica, dont Rodrigo Rangre fut nommé commandant, avec l'obligation de garder Narvaez et de se charger de plusieurs de ses hommes qui étaient malades.

Mais, au moment même où nous allions partir, se présentèrent deux personnages envoyés par Montezuma à Cortès pour se plaindre de Pedro de Alvarado. Ils dirent en pleurant amèrement que ce capitaine était sorti inopinément de son quartier avec tous les soldats que Cortès lui avait laissés, et que, sans aucun motif, il était tombé sur une réunion de dignitaires et caciques, au moment où ils dansaient dans une fête en l'honneur de Huichilobos et de Tezcatepuca, avec l'autorisation de Pedro de Alvarado lui-même; celui-ci en avait tué plusieurs, tandis que de leur côté les Mexicains, obligés de se défendre, avaient causé la mort de six soldats. Ils ajoutaient beaucoup de griefs contre Pedro de Alvarado. Cortès répondit aux messagers d'un ton sec qu'il irait à Mexico et qu'il porterait remède à toutes choses. Ils retournèrent auprès de Montezuma avec cette réponse, qui lui parut mauvaise et lui causa beaucoup de peine. Cortès envoya en même temps une lettre à Pedro de Alvarado, lui recommandant de bien prendre garde que Montezuma ne s'échappât, et disant que nous allions à lui à marches forcées; il lui annonçait en même temps la victoire remportée sur Narvaez, et que Montezuma connaissait déjà. J'en resterai là et je dirai ce qui arriv ensuite.

CHAPITRE CXXV

Comme quoi nous nous mîmes en route à marches forcées avec Cortès et ses capitaines, ainsi que tous les hommes de Narvaez, excepté ce général lui-même et Salvatierra, qui restèrent prisonniers.

La nouvelle étant arrivée que Mexico était soulevée et Alvarado assiégé, on ne pensa plus aux compagnies qui devaient aller coloniser le Panuco et le Guazacualco avec Juan Velasquez de Leon et Diego de Ordas. Tout le monde partit avec nous. Cortès, qui comprit que les gens de Narvaez ne feraient pas volontiers cette campagne, les pria d'oublier les inimitiés passées et leur promit de les faire riches et de leur donner des emplois, ajoutant que, puisqu'ils venaient pour gagner leur vie et qu'ils se trouvaient dans un pays où l'on pouvait rendre des services à Dieu et à Sa Majesté en s'enrichissant, il fallait saisir l'occasion qui leur en était offerte; tant il dit enfin que tous d'une voix s'offrirent à marcher avec nous. Mais la vérité est qu'aucun d'eux n'y serait allé s'ils avaient bien connu la puissance de Mexico. Nous marchâmes à grandes journées jusqu'à Tlascala, où nous apprîmes que, jusqu'au moment de savoir la défaite de Narvaez, les gens de Montezuma ne laissèrent pas un moment de répit à Pedro de Alvarado; qu'on lui avait déjà tué sept hommes et brûlé ses logements. A l'annonce de notre victoire, les Mexicains avaient mis fin à l'offensive, mais nos compatriotes continuaient à être fort mal à l'aise, par suite du manque d'eau et de vivres, car Montezuma s'obstinait à leur en refuser. Des Indiens de Tlascala venaient d'apporter cette nouvelle au moment où nous arrivions.

Cortès passa une revue de ses troupes : il constata la

présence de treize cents soldats, tant ceux de Narvaez que les nôtres ; quatre-vingt-seize chevaux, quatre-vingts arbalétriers et autant de gens d'escopette. Il lui parut donc qu'il avait assez de monde pour entrer à Mexico en toute sûreté. En outre, on nous donna à Tlascala deux mille Indiens guerriers. Nous reprîmes notre marche forcée jusqu'à Tezcuco, où l'on ne fit aucuns frais pour nous recevoir ; nous ne vîmes paraître aucun personnage et partout régnait un air dédaigneux. Nous arrivâmes à Mexico le jour de la Saint-Jean, en juin 1520. On ne voyait dans les rues ni caciques, ni capitaines, ni Indiens connus ; les maisons étaient vides d'habitants. Quand nous arrivâmes à nos quartiers, le grand Montezuma vint au-devant de nous dans la cour pour parler à Cortès, l'embrasser, lui donner la bienvenue et le féliciter de sa victoire sur Narvaez. Mais Cortès, fier de son triomphe, se refusa à l'entendre, et Montezuma, triste et pensif, regagna son appartement.

Chacun de nous reprit la place qui lui était assignée avant notre départ de Mexico pour marcher contre Narvaez. Les hommes de celui-ci occupèrent d'autres logements. Nous avions déjà vu Pedro de Alvarado et les soldats restés avec lui. Ceux-ci nous racontèrent les combats que les Mexicains leur avaient livrés et les difficultés qui en avaient été la suite ; de notre côté nous les informions de toutes les particularités de notre victoire sur Narvaez. Mais disons comme quoi Cortès voulut savoir la cause du soulèvement de Mexico ; car nous crûmes comprendre que Montezuma en avait éprouvé du regret et que, s'il en eût été l'auteur et le conseiller, de l'avis du plus grand nombre des soldats de Pedro de Alvarado, ils eussent été tous massacrés. Mais la réalité était que Montezuma cherchait à apaiser ses sujets et les engageait à cesser leurs attaques.

D'après Pedro de Alvarado, la cause du soulèvement était dans le désir des Mexicains de délivrer Montezuma, parce que Huichilobos le leur avait commandé, à la suite de la mesure que nous avions prise de planter la croix dans le temple avec la Vierge sainte Marie. Il dit plus : c'est qu'un grand nombre d'Indiens étant venus pour enlever la sainte image de dessus l'autel, il leur fut absolument impossible de réaliser leur projet, ce qu'ils considérèrent comme un grand miracle. Montezuma, l'ayant su, leur ordonna de laisser l'image où elle était et de ne pas renouveler cette tentative; il en résulta qu'ils y renoncèrent. Pedro de Alvarado dit encore que Narvaez avait fait dire à Montezuma qu'il venait le mettre en liberté et nous faire prisonniers, chose qui ne se réalisa pas. D'autre part, Cortès avait promis à Montezuma de sortir du pays et de nous embarquer dès que nous aurions des navires, tandis qu'en réalité nous ne partions point, que ce n'était là que paroles en l'air et qu'on revenait avec un plus grand nombre de *teules*. Avant donc que tous les soldats de Narvaez et les nôtres entrassent de nouveau à Mexico, il paraissait opportun de massacrer Pedro de Alvarado et sa petite troupe, et de mettre Montezuma en liberté, dans l'espoir qu'on se déferait ensuite plus facilement de nous et des gens de Narvaez; ils avaient surtout cette espérance dans le moment où ils s'attendaient à nous voir vaincus par celui-ci.

Telles furent les paroles qu'Alvarado adressa à Cortès pour se disculper ; mais celui-ci demanda encore pourquoi l'on avait attaqué les Mexicains pendant qu'ils étaient en fête, dansant et faisant des sacrifices à Huichilobos et à Tezcatepuca. Alvarado répondit que ce fut à cause de la conviction où il était qu'on devait venir l'attaquer, conformément au plan qu'ils s'étaient tracé; que tout cela lui avait été révélé par un pape, deux dignitaires et quel-

ques autres Mexicains. « Mais on m'assure, repartit Cortès, que ces gens-là vous avaient demandé l'autorisation de se réunir en fête et de se livrer à la danse. » La réponse fut que c'était vrai et que, s'il avait cru devoir tomber sur eux, c'était pour leur inspirer de la crainte et les empêcher eux-mêmes de tomber sur lui. A quoi Cortès répondit, fort irrité, qu'Alvarado avait très-mal agi et commis une grande folie, et qu'il était peu sincère en ses explications. « Plût à Dieu, ajouta-t-il, que Montezuma se fût échappé et qu'il n'eût pu savoir les ordres de ses idoles ! » Là-dessus, Cortès se tut, et il ne revint plus sur ce sujet. Mais Pedro de Alvarado lui avait dit encore que, dans l'attaque qu'il eut à subir, il voulut faire mettre le feu à un canon qui était chargé d'un boulet et de grenailles ; comme d'ailleurs ceux qui venaient pour incendier son quartier étaient en grand nombre, il sortit et marcha à leur rencontre, car le canon n'avait pas pris feu ; mais la foule d'Indiens qui tomba sur lui était si considérable qu'il fut obligé de reculer vers ses logements. C'est alors que, sans savoir pourquoi ni comment, le canon prit feu et tua beaucoup d'ennemis : circonstance heureuse sans laquelle nos soldats auraient tous péri. Du reste, nous en perdîmes deux qui furent pris vivants. Pedro de Alvarado dit ensuite, et c'est la seule chose en quoi il fut appuyé par ses hommes, que, n'ayant pas d'eau à boire, il avait creusé un puits dans la cour et que l'eau en était douce, bien qu'elle fût salée partout ailleurs. Ce fut un grand bienfait entre tant d'autres que nous recevions de Notre Seigneur Dieu. Pour moi, j'assure qu'il y avait en effet à Mexico une fontaine qui donnait de temps en temps de l'eau un peu douce.

Quant à ce qu'on a dit, que Pedro de Alvarado fit cette attaque pour s'emparer de l'or et des bijoux de grand prix dont les Indiens de la fête étaient couverts, je n'en

crois rien et je ne l'entendis jamais conter alors. Il n'est pas croyable, au surplus, qu'Alvarado se soit oublié à ce point, quoique l'évêque fray Bartolomé de Las Casas l'affirme, à l'égal, du reste, de bien d'autres choses qui n'ont jamais existé. La vérité est qu'Alvarado se jeta sur les Mexicains réellement pour leur inspirer de la terreur et afin de leur donner assez à faire, avec le soin de panser et de pleurer leurs blessures, pour qu'ils cessassent de l'attaquer lui-même. Il voulait d'ailleurs mettre de son côté les avantages du proverbe : « Qui attaque remporte victoire. » Au surplus il paraît que les choses se passèrent bien plus mal qu'il ne le raconta. Nous sûmes également que Montezuma ne donna jamais l'ordre de nous attaquer ; qu'au contraire, lorsqu'on combattait contre Alvarado, il faisait son possible pour s'y opposer. Mais ses sujets lui répondaient qu'ils ne pouvaient plus souffrir que leur prince fût en prison et que nous eussions l'audace de les massacrer ainsi eux-mêmes au moment où ils ne pensaient qu'à danser; qu'il fallait absolument qu'on le délivrât et qu'on tuât tous les *teules* qui le gardaient.

Je puis assurer que ce que je viens de raconter, et bien d'autres choses, je l'entendis dire par des personnes dignes de foi, qui s'étaient trouvées avec Alvarado lorsque tout cela se passait. J'en resterai là pour dire la grande guerre qu'on nous fit; ce fut comme on va voir.

CHAPITRE CXXVI

Comme quoi on nous attaqua à Mexico; les combats qu'on nous livra, et d'autres choses qui nous arrivèrent.

Cortès avait pu voir en passant à Tezcuco qu'il ne lui était fait aucune réception, qu'on lui offrait à manger fort

mal et de très-mauvaise grâce, que nous ne trouvâmes personne à qui parler, tout ayant pris pour nous mauvais aspect ; il avait pu voir encore qu'en entrant à Mexico les choses étaient au même point : il n'y avait pas de marché et tout était fermé. Il fallait ajouter à tout cela l'impression produite par le récit de la folie avec laquelle Alvarado avait fait son massacre. Or Cortès s'était vanté pendant la route, auprès de ses nouveaux capitaines, du grand ascendant qu'il exerçait et du respect dont il était entouré ; à l'en croire, partout sur son chemin on le recevrait et on lui ferait fête ; à Mexico, disait-il, son autorité était absolue, tant sur Montezuma que sur ses officiers ; dès son arrivée, on s'empresserait de lui apporter des présents en or.... Mais on vit se passer tout le contraire : on ne nous offrait même pas à manger, tandis que Cortès affichait, avec une grande ostentation, le nombre considérable d'Espagnols qu'il amenait. Il en devint triste et de mauvaise humeur.

Dans ce même moment, Montezuma lui envoya deux de ses dignitaires pour le prier de le venir voir, car il désirait lui parler. « Qu'il s'en aille à tous les chiens ! repartit Cortès, puisqu'il ferme ses marchés et qu'il nous refuse même les vivres. » En entendant ces paroles, les capitaines Juan Velasquez de Leon, Christoval de Oli, Alonso de Avila et Francisco de Lugo lui dirent : « Señor, calmez votre colère et veuillez considérer le bien que le roi de ce pays nous a fait et les honneurs qu'il nous a rendus ; il est si bon qu'il a été jusqu'à vous offrir ses filles, et, n'était lui, il est certain que nous serions déjà morts et dévorés. » Ces paroles indignèrent Cortès, parce qu'elles étaient dites avec un ton de reproche. « Quelle mesure, reprit-il, dois-je garder, avec un chien comme lui, qui complotait avec Narvaez et qui à présent nous refuse à manger? » Les capitaines répondirent : « C'est ce qu'il doit faire et il remplit ses vrais devoirs en agissant ainsi. » Or,

comme Cortès comptait actuellement à Mexico sur un grand nombre d'Espagnols, en ajoutant à nous ceux de Narvaez, il ne faisait cas de rien et il continuait à parler fièrement et d'une manière peu sensée. Il en résulta que, s'adressant de nouveau aux dignitaires, il les envoya dire à Montezuma qu'il se hâtât de donner l'ordre de rouvrir les marchés; sinon il ferait, déferait, etc.

Les dignitaires comprirent les paroles injurieuses que Cortès adressait à leur seigneur; ils ne méconnurent pas non plus les reproches que nos capitaines lui firent à ce sujet, car ils les connaissaient pour avoir souvent commandé la garde de Montezuma et ils les tenaient pour grands et bons serviteurs du prince. Ils rapportèrent du reste à celui-ci les choses telles qu'ils les avaient entendues et comprises. Alors fut-ce l'indignation ou bien est-ce qu'on avait déjà formé le projet de nous attaquer? le fait est qu'un quart d'heure s'était à peine écoulé, qu'on vit accourir, grièvement blessé, un soldat qui venait d'un village, voisin de Mexico, appelé Tacuba. Il avait été chargé d'amener à Cortès des Indiennes, dont l'une fille de Montezuma; notre général les avait données en garde au seigneur de Tacuba, leur parent, pendant la campagne contre Narvaez. Le soldat disait que toute la ville et la chaussée par où il venait de passer étaient pleines de guerriers munis de toutes sortes d'armes, qu'on lui avait enlevé les Indiennes qu'il ramenait et fait deux blessures; il avait eu la chance de leur échapper au moment où ils le tenaient déjà, se préparant à le mettre dans un canot et à l'emporter pour le sacrifier; que du reste un pont était déjà enlevé.

Lorsque Cortès et plusieurs de nous entendîmes ces paroles, nous en eûmes assurément bien du regret. Notre habitude de batailler avec les Indiens nous permettait en effet d'être renseignés sur les grandes masses qu'ils

ont la coutume de former. Il devenait certain que nous aurions beau nous bien défendre et nous présenter en plus grand nombre qu'autrefois ; cela ne nous empêcherait pas de voir nos existences en grand danger et d'être exposés à la faim, aux fatigues, surtout au milieu d'une ville si bien défendue.

Disons donc que Cortès envoya tout de suite Diego de Ordas avec quatre cents hommes, la plupart arbalétriers ou fusiliers, et quelques-uns à cheval, lui donnant l'ordre de s'assurer de la vérité sur ce que le soldat blessé racontait, et de tout apaiser, s'il voyait la possibilité de le faire sans bruit et sans effusion de sang. Ordas partit comme on le lui commandait avec ses quatre cents soldats ; mais il avait à peine parcouru la moitié de la rue, lorsque se précipitèrent sur lui tant de bataillons de gens armés, tant d'autres l'assaillirent du haut des terrasses, le tout avec une telle ardeur, qu'ils lui tuèrent du premier choc huit soldats et blessèrent la plupart des autres, lui faisant à lui-même trois blessures. Il ne put donc avancer d'un pas de plus et fut obligé de se replier vers nos quartiers. Dans sa retraite, on lui tua encore un bon soldat, nommé Lezcano, qui venait de faire des prodiges avec un grand espadon.

En même temps un plus grand nombre de bataillons se jetaient sur nos logements et nous lançaient tant de pieux, de pierres à fronde et de flèches qu'ils blessèrent quarante-six de nos hommes, dont douze moururent de leurs blessures. Le nombre des assaillants était si considérable que Diego de Ordas, revenu sur ses pas, ne pouvait arriver aux logements, à cause des vives attaques dont il était l'objet, par derrière, par devant, et aussi du haut des terrasses. Nos canons, nos escopettes, nos arbalètes, nos lances, nos estocades et notre ardeur au combat ne nous étaient d'aucun secours. Nous avions beau en

tuer et en blesser beaucoup, ils n'en venaient pas moins sur nous, sans souci des pointes de nos piques et de nos lances. Ils serraient leurs rangs, ne lâchaient jamais pied, et il nous était impossible de les écarter. Enfin cependant, à force de coups de canon et de décharges d'escopettes et d'arbalètes, à force aussi d'estocades, Ordas put rentrer au quartier, après l'avoir essayé vainement pendant longtemps, ramenant ses soldats sérieusement blessés, avec la douleur d'en avoir perdu vingt-trois en route. Plusieurs bataillons ennemis ne cessèrent pas encore leurs attaques; ils nous criaient que nous n'étions que des femmes, nous traitaient de drôles et nous adressaient encore d'autres outrages. Mais le mal qu'ils nous avaient fait jusque-là n'était rien en comparaison de celui qui suivit. En nous attaquant les uns d'un côté, les autres d'un autre, ils poussèrent en effet la hardiesse jusqu'à mettre le feu à nos logements, de sorte que la flamme et la fumée nous rendaient la défense difficile. Heureusement qu'il nous fut possible de faire tomber sur les points incendiés un grand amas de terre et de couper leur communication avec plusieurs salles où nos ennemis avaient eu l'espérance de nous brûler vifs. Ces combats durèrent tout le jour et la nuit suivante. Pendant cette nuit même, un nombre considérable de bataillons resta sur nous, lançant au hasard tant de pieux, de pierres et de flèches, que nos cours en étaient jonchées. Nous passâmes cette malheureuse nuit à panser nos blessés, à fermer les brèches qu'on nous avait faites et à nous préparer pour les jours suivants.

Quand l'aube parut, notre général fut d'avis que, nous réunissant aux hommes de Narvaez, nous sortissions de nos logements avec nos canons, escopettes et arbalètes, pour combattre nos adversaires et tâcher, sinon de les vaincre complétement, du moins de leur faire sentir mieux que la

veille la force de nos attaques. Mais il faut dire que si de notre côté nous avions pris cette résolution, les Mexicains, eux, avaient agi de même; de sorte que le combat fut des plus vigoureux. Ces Indiens disposaient de si nombreux bataillons, qu'ils pouvaient se relever de temps en temps. Il en résulta que, lors même que nous eussions eu pour nous dix mille Hectors troyens et un nombre égal de Rolands, il nous aurait été impossible de rompre les rangs ennemis. Me souvenir exactement de ce qui arriva, c'est facile; mais dire cette valeur au combat, en vérité, je ne le saurais faire. Ni canons, ni escopettes, ni arbalètes, ni notre ardeur à la mêlée, ni les trente ou quarante hommes que nous leur tuïons à chaque attaque, rien ne pouvait les abattre; ils se reformaient, restaient aussi compactes et retombaient toujours sur nous avec plus d'acharnement. Si parfois nous gagnions un peu de terrain ou une partie de la rue, c'est qu'ils reculaient à dessein pour être suivis et nous éloigner ainsi de notre quartier, afin de tomber sur nous plus à découvert et dans l'espérance qu'aucun Espagnol ne rentrerait vivant dans nos logements; car c'était au moment où nous revenions sur nos pas qu'ils nous causaient le plus de mal.

Nous aurions bien voulu pouvoir mettre le feu à leurs maisons; mais j'ai déjà dit dans un autre chapitre que leurs constructions communiquaient ensemble au moyen de ponts-levis. Ils prenaient soin de lever ceux-ci, de sorte que nous ne pouvions passer, à moins d'entrer dans une eau très-profonde. En attendant, ils faisaient pleuvoir sur nous, des terrasses des maisons, tant de pierres et de pieux qu'il n'était plus possible d'y résister et que plusieurs des nôtres en sortaient blessés et fort maltraités. Et je ne sais vraiment pourquoi j'écris cela avec tant de froideur, tandis que trois ou quatre soldats de nos camarades, qui s'étaient déjà trouvés dans les guerres

d'Italie, juraient leurs grands dieux qu'ils n'avaient jamais vu chose pareille dans les combats acharnés auxquels ils avaient assisté entre chrétiens, contre l'artillerie du roi de France, et même contre le Grand-Turc; ils assuraient n'avoir jamais eu affaire à des adversaires qui serrassent leurs rangs avec autant de courage que ces Indiens. Ils disaient encore bien d'autres choses et en interprétaient les causes, comme on le verra bientôt.

Disons maintenant que nous eûmes la plus grande peine à rentrer dans nos logements; il nous fallut soutenir dans notre retraite le choc de nombreux bataillons, criant, sifflant, battant du tambour, sonnant de la trompette, nous traitant de drôles et de vauriens, tandis qu'il nous était impossible, fatigués de ce long combat, de faire autre chose que nous défendre en reculant. On nous tua ce jour-là dix ou douze soldats et nous fûmes tous blessés. Nous passâmes la nuit à délibérer et tombâmes d'accord que dans deux jours tous les hommes valides sortiraient protégés par quatre tours construites en madriers et dont chacune fût capable d'abriter vingt-cinq soldats. On y pratiqua des meurtrières par où l'on pût faire feu de nos canons et de nos escopettes, et tirer avec nos arbalètes. A côté de ces engins devaient marcher d'autres soldats, des canons et tous nos cavaliers, pour opérer quelques charges. Après avoir conçu ce plan, nous passâmes la journée à préparer ce qui était convenu et à fermer les brèches de nos défenses; nous ne sortîmes donc pas ce jour-là. Il m'est impossible de dire le nombre considérable des bataillons qui se précipitèrent sur nous, non point par dix ou douze, mais bien par plus de vingt endroits différents.

Chacun des nôtres avait son poste; quelques-uns couraient d'un lieu à l'autre, et, pendant que nous consolidions les points faibles, un grand nombre d'ennemis ten-

tèrent de nous envahir au moyen d'échelles découvertes, sans que ni les canons, ni les arbalètes, ni les escopettes, ni nos sorties, ni nos estocades les pussent faire reculer. Ils criaient qu'ils devaient nous achever ce jour-là même, qu'aucun de nous ne resterait vivant, qu'ils allaient sacrifier à leurs dieux nos cœurs et notre sang, réservant nos jambes et nos bras pour fêtes et bombances, tandis qu'ils abandonneraient nos troncs aux tigres, aux lions et aux serpents de leurs ménageries pour qu'ils en mangeassent à satiété; ils assuraient avoir pris soin de ne rien donner à ces bêtes féroces pendant deux jours, afin d'être plus sûrs qu'elles nous dévoreraient. Ils nous raillaient sur l'usage que nous ferions ainsi de l'or et des étoffes que nous avions amassés. Ils disaient aux Tlascaltèques qui étaient avec nous qu'on les mettrait à l'engrais dans des cages et qu'on les sacrifierait peu à peu. Bientôt ils changeaient de ton, réclamant qu'on leur livrât leur seigneur Montezuma.

La nuit suivante ils continuèrent à nous assourdir de leurs cris et de leurs sifflets et à nous cribler de pieux, de pierres et de flèches. Au lever du jour, après nous être recommandés à Dieu, nous sortîmes avec nos tours (il me semble qu'en d'autres pays où j'ai fait la guerre et où l'on s'en est servi, on les appelle « mantelets »); les canons, les escopettes, les arbalètes et les cavaliers marchaient devant, poussant de temps en temps une charge. Il est certain que nous tuïons beaucoup de nos ennemis, mais cela ne suffisait pas pour leur faire tourner le dos, et si, les jours précédents, ils avaient valeureusement combattu, aujourd'hui ils se présentaient plus résolus encore et plus nombreux. Malgré tout, dût-il nous en coûter la vie jusqu'au dernier, nous résolûmes d'aller avec nos tours jusqu'au grand temple de Huichilobos. Je ne dirai pas en détail les terribles combats que

nous eûmes à soutenir devant une maison fortifiée située sur le parcours; je ne dirai pas non plus à quel point l'on blessait nos chevaux, tandis que leur concours nous était inutile. Il est vrai que les cavaliers chargeaient les bataillons dans le but de les rompre, mais ils recevaient tant de flèches, de pieux et de pierres qu'il leur était impossible de rien faire de bon avec leurs armes; bien plus, s'ils arrivaient jusqu'à l'ennemi, celui-ci se laissait glisser dans l'eau de la lagune où il était en sûreté, protégé qu'il s'y trouvait contre les chevaux par différents obstacles dont il s'était ménagé l'appui, tandis que beaucoup d'autres Indiens se tenaient prêts à tuer nos montures avec leurs lances. Il en résultait que notre cavalerie nous était inutile.

Impossible de penser à mettre le feu quelque part et à détruire n'importe quoi de leurs défenses, puisque, comme je l'ai dit, les maisons sont dans l'eau et communiquent entre elles par des ponts-levis. Il était d'ailleurs fort dangereux d'essayer quoi que ce fût à la nage, parce qu'on lançait trop de pierres et de moellons des terrasses. Au surplus, quand nous réussissions à incendier une maison il fallait un jour entier pour qu'elle achevât de se consumer, et jamais le feu ne passait de l'une à l'autre, d'abord parce qu'elles se trouvaient écartées et séparées par de l'eau, et ensuite parce qu'elles étaient bâties en terrasses. Aussi peut-on assurer que nous nous épuisions et que nous exposions inutilement nos personnes à cette besogne.

Nous arrivons cependant au grand temple des idoles; mais aussitôt plus de quatre mille Mexicains l'envahissent, sans compter les capitaineries qui déjà s'y trouvaient, avec de longues lances, des pierres et des pieux. Ils se mettent en défense et nous empêchent pour un moment de monter, sans que tours, canons, arbalètes ni es-

copettes puissent nous frayer la route. Nos cavaliers se lançaient parfois à la charge, mais les pieds des chevaux glissaient sur les grandes dalles lisses dont toute la cour était pavée, et ils tombaient. D'autre part nos adversaires, postés au haut du temple, en défendaient la montée, et des deux côtés des marches leur nombre était si considérable qu'il nous était impossible d'avancer, quoique chaque coup de canon en abattît douze ou quinze et que nous en missions beaucoup hors de combat avec nos estocades.

Nous résolûmes alors d'abandonner nos tours, qui d'ailleurs étaient déjà endommagées; nous revînmes à la charge et réussîmes à atteindre le haut du temple. C'est là que Cortès se montra, comme du reste il le fut toujours, un grand homme de guerre. Oh! quelle bataille nous y eûmes à soutenir! Quel spectacle de nous voir tous ruisseler de sang, criblés de blessures, avec quarante de nos soldats déjà morts! Malgré tout, Notre Seigneur voulut que nous arrivassions à l'endroit occupé par l'image de Notre Dame; mais nous ne l'y trouvâmes pas, parce que, nous assura-t-on, Montezuma, à qui elle inspirait ou de la dévotion ou de la crainte, l'avait fait mettre en sûreté. Nous mîmes le feu aux idoles et brûlâmes une certaine étendue de la grande salle avec Huichilobos et Tezcatepuca. Nous fûmes très-bien secondés par les Tlascaltèques.

Pendant que nous étions occupés les uns à combattre, les autres à mettre le feu, il fallait voir la fureur des papes qui étaient dans le temple et l'entrain de trois ou quatre mille Indiens, tous dignitaires, pour nous faire rouler dix ou douze marches à la fois, tandis que nous descendions le grand escalier. Et que dire d'autres bataillons ennemis qui se tenaient derrière les parapets et dans les encoignures du temple, lançant sur nous des

pieux et des flèches, sans qu'il nous fût possible de faire front à tous à la fois et de nous soutenir contre eux! Il fallut donc convenir que nous rentrerions à notre quartier en courant les risques les plus sérieux, tous blessés, nos tours détruites et quarante-six soldats tués. Les Indiens nous serraient toujours de près, sur les côtés et par derrière, nous mettant en tel état que je ne saurais le faire comprendre à qui n'a pu nous y voir.

Mais je n'ai pas dit les attaques des Mexicains sur nos logements et leur insistance à les brûler, tandis que nous opérions cette sortie. Pendant la bataille, nous prîmes deux papes que Cortès nous recommanda de bien garder. J'ai vu souvent chez les Mexicains et les Tlascaltèques des peintures représentant ces combats et notre montée au grand temple : ils considèrent le fait comme héroïque, et quoiqu'ils nous représentent tous couverts de blessures, ensanglantés et entourés de cadavres, ils tiennent pour un haut fait d'armes que nous ayons pu monter et osé incendier leurs grandes idoles, tandis que tant de guerriers se massaient dans les enfoncements de l'édifice, d'autres en plus grand nombre remplissant les cours et les degrés eux-mêmes, et que d'autre part nos tours étaient déjà détruites. Quoi qu'il en soit, disons que nous revînmes dans nos quartiers, au prix des plus grandes fatigues. Beaucoup d'Indiens nous suivirent dans notre retraite en bataillant sans cesse, mais un plus grand nombre encore s'acharnait contre nos logements où l'on avait déjà pratiqué dans un mur une brèche par où ils allaient entrer, lorsque notre retour les fit reculer. Ce répit ne les empêcha nullement de continuer le reste du jour à lancer des pieux, des pierres et des flèches, de même que la nuit suivante, au milieu de cris furieux.

Mais cessons un moment de parler de leur constance à nous harceler, comme je viens de le dire, et disons que

nous passâmes la nuit à panser les blessés, à enterrer les morts, à préparer notre sortie du lendemain, à boucher les trouées et les brèches et à tenir conseil sur les moyens que nous pourrions employer pour combattre sans courir autant de risques de mort. Mais nous eûmes beau prendre conseil, nous ne trouvions pas de remède à la situation. Disons aussi les malédictions que les gens de Narvaez lançaient contre Cortès, leurs paroles peu mesurées, maudissant le pays et Diego Velasquez qui les y avait envoyés, tandis qu'ils vivaient paisiblement dans leurs établissements de Cuba; ils en étaient hors d'eux-mêmes et privés de toute raison. Revenons à notre conseil : il y fut décidé que nous demanderions une trêve pour sortir de Mexico. Mais, lorsque le jour se leva, un plus grand nombre de guerriers, tombant sur nous, investirent absolument notre quartier, nous lançant plus de flèches, plus de pierres, accompagnées de cris plus désordonnés que les jours précédents. D'autres bataillons s'efforçaient d'entrer, sans que les canons ni les escopettes les fissent reculer, malgré les pertes qu'ils éprouvaient.

Alors Cortès résolut d'inviter le grand Montezuma à parler aux assaillants du haut d'une terrasse pour leur enjoindre de cesser le combat, puisque nous voulions sortir de la ville. On assure que Montezuma répondit, lorsqu'on lui donna connaissance du désir de Cortès : « Qu'est-ce que Malinche réclame de moi? Je ne veux ni vivre ni l'entendre, puisque je me vois en cet état à cause de lui. » Et il refusa de bouger. Il ajouta du reste, à ce qu'on prétend, que ses sujets ne voulaient plus ni voir Cortès ni écouter ses promesses trompeuses et ses mensonges. Le Père de la Merced et Christoval de Oli se présentèrent alors à lui avec de grandes marques de respect et lui adressèrent des paroles très-affectueuses. Montezuma répondit : « Je suis convaincu que je n'obtiendrai

nullement qu'ils cessent la guerre, parce qu'ils se sont donné un autre souverain et se promettent de ne laisser vivant aucun de vous. Je crois donc que vous allez tous mourir dans cette capitale. »

Cependant, au fort d'une des grandes attaques du dehors, Montezuma se résolut à s'avancer vers le parapet d'une terrasse, entouré d'un grand nombre de nos soldats qui le couvraient. Il se mit à adresser à ses sujets les paroles les plus affectueuses, les engageant à cesser leurs attaques pour nous laisser sortir de Mexico. Beaucoup de dignitaires et d'officiers mexicains le reconnurent ; ils firent aussitôt garder le silence à leurs hommes et en obtinrent qu'ils cessassent de lancer leurs projectiles. Quatre d'entre eux s'approchèrent au point de pouvoir parler au prince et de l'entendre. Ils lui dirent les larmes aux yeux : « O seigneur et notre grand seigneur, combien vos souffrances nous inspirent de regrets, non moins que les malheurs de vos filles et de vos parents ! Nous vous faisons savoir que nous avons pris pour souverain un de vos cousins. » Ils lui dirent son nom ; c'était Coadlavacan, seigneur de Iztapalapa, et non Guatemuz, qui ne fut roi que deux mois après. Les quatre dignitaires dirent encore à Montezuma qu'il fallait en finir ; qu'ils avaient promis à leurs idoles de ne mettre bas les armes qu'après notre massacre à tous; que du reste ils priaient chaque jour Huichilobos et Tezcatepuca de le préserver de tout mal tant qu'il serait en notre pouvoir; que s'il en sortait, comme ils en avaient l'espoir, ils l'auraient encore, et mieux qu'avant, pour leur roi ; que pour à présent il voulût bien leur pardonner.

A peine avaient-ils fini ces paroles qu'une grêle de pierres et de pieux tomba sur la terrasse. Nos soldats prirent soin de couvrir la personne du prince; mais com-

me ils s'aperçurent qu'on cessait de tirer pendant qu'il parlait à ses sujets, ils manquèrent de prendre la même précaution dans un de ces moments, et c'est alors que le malheureux monarque fut frappé de trois pierres et d'une flèche, à la tête, au bras et à la jambe. A la suite de l'accident, on le pria de se laisser soigner et de manger; mais on eut beau user auprès de lui des plus douces paroles, il se refusa à rien faire, et tout d'un coup, sans nous y attendre aucunement, nous apprîmes qu'il était mort. Cortès le pleura et tous nos capitaines et soldats en firent autant. Plusieurs de nous, qui l'avions connu et fréquenté, le pleurâmes comme un père ; et certes on ne saurait en être surpris, si l'on songe combien il était bon. Il avait gouverné, dit-on, dix-sept ans. Ce fut le meilleur roi qui régna sur les Mexicains. Personnellement, il avait vaincu en trois combats à propos de pays qu'il soumit à son empire.

CHAPITRE CXXVII

Montezuma étant mort, Cortès résolut de le faire savoir aux capitaines et dignitaires qui nous faisaient la guerre; ce qui arriva à ce sujet.

J'ai dit la tristesse qui s'empara de nous lorsque nous vîmes que Montezuma était mort. Le Père de la Merced s'en affligea beaucoup aussi, car, bien qu'il ne l'eût pas quitté un instant, il n'avait pu parvenir à le rendre chrétien. Il eut beau le presser de devenir croyant en lui représentant qu'il allait mourir de ses blessures : Montezuma lui répondait qu'il s'occupât seulement du soin de les faire panser.

Après beaucoup de délibérations, Cortès résolut d'envoyer un pape et un dignitaire, de ceux que nous gar-

dions prisonniers, pour aller annoncer au cacique Coadlavaca, élevé à la dignité royale, ainsi qu'à ses officiers, que le grand Montezuma avait cessé de vivre, chargeant ces émissaires de dire qu'eux-mêmes l'avaient vu mourir; qu'ils avaient été témoins de la manière dont s'était passé ce triste événement, causé sans nul doute par les blessures que ses propres sujets lui avaient faites. Ils devaient dire aussi que nous en étions tous grandement peinés; que nous désirions qu'il fût enterré en grand seigneur qu'il était et que l'on élût pour lui succéder son cousin qui se trouvait avec nous, attendu que c'était à ce prince ou à quelques autres de ses enfants que l'héritage appartenait, et nullement à celui dont on avait fait choix; que l'on convînt d'un armistice pour que nous sortissions de Mexico; que si l'on ne s'empressait pas de le faire, maintenant que Montezuma n'était plus, lui qui nous inspirait du respect et nous avait empêchés de ruiner la capitale, nous exécuterions une sortie dans laquelle nous brûlerions leurs maisons et leur causerions les plus grands dommages.

Pour qu'on ne pût douter de la mort du monarque, Cortès ordonna que six dignitaires mexicains et presque tous les papes que nous retenions captifs prissent le corps du défunt sur leurs épaules pour le remettre aux capitaines mexicains, en leur rapportant les dernières paroles du mourant, qu'eux-mêmes avaient pu entendre, puisqu'ils étaient présents. Ils dirent en effet à Coadlavaca toute la vérité, à savoir que ses propres sujets l'avaient tué d'une flèche et de trois coups de pierre. En le voyant mort, les Mexicains firent entendre de grands gémissements et des cris lugubres qui parvenaient jusqu'à nos oreilles. Mais cela ne fut pas une raison de cesser leurs attaques contre nous; ils continuèrent de nous lancer une grêle de pieux, de pierres et de flèches; ce fut même pis qu'auparavant. Ils nous criaient avec plus de défi que ja-

mais : « C'est à présent que vous allez payer la mort de notre roi et vos outrages à nos divinités! L'armistice que vous nous demandez.... sortez, venez ici, et nous vous ferons voir de quelle manière cela se traite! » Ils disaient encore tant d'autres choses que je ne m'en souviens plus, mais ils ajoutaient qu'ils avaient élu un excellent roi, dont le cœur n'était pas assez amolli pour qu'on pût le tromper par de fausses paroles comme on avait fait avec le bon Montezuma; quant aux funérailles du roi, nous n'avions pas besoin de nous en inquiéter, mais de songer plutôt à nos existences, car dans deux jours il ne resterait pas un seul de nous pour aller porter la nouvelle de nos malheurs. Ces paroles se mêlaient aux cris, aux sifflets et à une grêle de projectiles, tandis que d'autres bataillons s'efforçaient toujours d'incendier nos quartiers.

Voyant cela, Cortès et nous tous fûmes d'avis de faire une sortie le lendemain et de porter nos attaques en un point de la ville bâti un peu hors de l'eau, dans le but d'y causer le plus de mal possible. Nous devions aller aussi vers la chaussée, nos cavaliers chargeant les bataillons ennemis et les forçant avec leurs lances à reculer jusqu'à tomber dans la lagune, dût-on dans ces charges risquer la vie des chevaux. On concerta cette mesure afin de voir si les morts et les ruines qui en seraient la conséquence auraient ce résultat de faire cesser la guerre ou de diminuer assez les hostilités pour qu'il nous fût permis de sortir de la ville sans éprouver d'autres pertes en hommes. Le lendemain, nous nous conduisîmes en effet en gens de cœur, nous tuâmes beaucoup d'ennemis, on brûla plus de vingt maisons, et nous arrivâmes bien près de la terre ferme; mais tout cela ne fut rien en comparaison de la perte que nous fîmes de plus de vingt soldats et des nombreuses blessures que nous reçûmes, sans pouvoir nous emparer d'aucun des ponts, qui du reste étaient pres-

que tous détruits. Une multitude de Mexicains tomba sur nous: ils avaient pris soin de placer des obstacles et des palissades sur tous les points qui leur paraissaient accessibles à nos chevaux.

Nos malheurs furent donc bien grands ce jour-là, et cependant l'on va voir qu'ils devinrent plus déplorables encore. Cela nous amènera à dire comme quoi nous résolûmes de sortir de Mexico. Mais auparavant, rappelons que notre attaque de ce jour avec nos cavaliers eut lieu un jeudi. Il me souvient que là se trouvaient Sandoval, et Lares le bon cavalier, et Gonzalo Dominguez, et Juan Velasquez de Leon, et Francisco de Morla et quelques autres des plus solides cavaliers de Cortès et de Narvaez: mais les soldats de celui-ci étaient réellement épouvantés et pleins d'inquiétude, car ils ne s'étaient pas vus jusque-là, comme nous, aux prises avec les Indiens.

CHAPITRE CXXVIII

Comme quoi nous convînmes que nous sortirions de Mexico et ce que l'on fit à ce sujet.

Nous ne pouvions plus douter que chaque jour nos forces diminuaient, tandis que celles des Mexicains allaient croissant; nous voyions que beaucoup des nôtres avaient péri, que la plupart étions blessés, que nous avions beau nous battre en gens de cœur, nous ne pouvions réussir à écarter nos ennemis qui, jour et nuit, étaient constamment sur nous. D'autre part les poudres s'épuisaient; les vivres et l'eau allaient finir; le grand Montezuma était mort; on refusait l'armistice que nous proposions; enfin la mort partout devant nos yeux, la rupture des ponts nous coupant la retraite. Dans cette situation, Cortès et

nous tous capitaines et soldats convînmes de nous échapper pendant la nuit, à l'heure où les bataillons ennemis seraient le moins sur leurs gardes. Afin de les mieux abuser, nous leur envoyâmes ce jour-là même un de leurs papes prisonniers, qui occupait parmi eux un rang des plus élevés, en le faisant accompagner par quelques autres prisonniers. Nous les priions de nous laisser partir paisiblement dans huit jours, moyennant quoi nous leur donnerions tout l'or qui était en notre pouvoir. Cette proposition était faite pour qu'ils relâchassent momentanément leur surveillance, et afin de pouvoir nous en aller cette nuit même.

Il faut dire aussi que nous avions un soldat appelé Botello, homme honorable, instruit dans les lettres latines, qui avait résidé à Rome, et possédait la réputation d'un nécromancien ; on disait qu'il avait son petit démon familier; quelques-uns l'appelaient : l'Astrologue. Or il avait annoncé quatre jours auparavant que, d'après l'aspect des astres et ses augures, si nous ne sortions point de Mexico la nuit prochaine et si nous attendions encore, aucun soldat n'en sortirait plus vivant. Plusieurs fois déjà il nous avait dit que Cortès éprouverait de grandes difficultés, qu'il perdrait momentanément sa position et ses honneurs, mais qu'il reprendrait ensuite son rang de grand seigneur et d'homme riche. Il disait encore bien d'autres choses de cette nature.

Mais laissons le Botello; nous aurons à le reprendre plus tard. Disons l'ordre qui fut donné immédiatement de fabriquer avec des madriers un pont destiné à être porté par nos hommes, pour remplacer ceux qui étaient détruits. On désigna quatre cents Indiens Tlascaltèques et cent cinquante de nos soldats pour le transporter, le placer et le garder, pendant que toute notre armée, nos cavaliers et nos bagages effectueraient le passage; on

choisit deux cent cinquante Tlascaltèques avec cinquante des nôtres pour emporter l'artillerie; on devait envoyer en avant-garde, avec mission de frayer le chemin, Gonzalo de Sandoval, Francisco de Azevedo le Gentil, Francisco de Lugo, Diego de Ordas, Andrès de Tapia, huit officiers de Narvaez et cent soldats, jeunes et très-alertes, pour leur venir en aide. Cortès lui-même, Alonso de Avila, Christoval de Oli, Bernardino Vasquez de Tapia, quelques autres de nos capitaines dont je ne me rappelle pas les noms, et cinquante soldats, devaient se tenir au centre, avec les bagages, les gens du service et les prisonniers, prêts à courir vers l'endroit où leur présence serait le plus nécessaire. Pour l'arrière-garde on choisit Juan Velasquez de Leon, Pedro de Alvarado, plusieurs cavaliers et cent soldats, ainsi que la plus grande partie des hommes de Narvaez. On désigna trois cents Tlascaltèques, avec trente soldats, pour garder les prisonniers et veiller sur doña Marina et doña Luisa.

Tout étant ainsi convenu, la nuit arriva. Cortès pensa aux soins à prendre pour enlever le trésor, après en avoir opéré la répartition. Il donna l'ordre en conséquence à son camérier Christoval de Guzman et à quelques autres de ses domestiques de retirer l'or, l'argent et les joailleries de la chambre où ils se trouvaient et de les porter à la grande salle, avec l'aide de plusieurs Tlascaltèques. Il ordonna en même temps aux officiers du Roi, Alonso de Avila et Gonzalo Mexia, de mettre à part tout l'or de Sa Majesté, pour le transport duquel il donna sept chevaux blessés et boiteux, une jument et plus de quatre-vingts Indiens de Tlascala. On prit ainsi pour le Roi tout ce qu'il fut possible d'emporter en grands lingots; mais il resta encore dans la salle beaucoup d'or entassé. Ce fut alors que Cortès appela son secrétaire Pedro Hernandez, ainsi que quelques notaires du Roi, et il leur dit : « Veuil-

lez rendre témoignage que je ne puis rien faire pour conserver cet or. Nous possédons dans ce palais ensemble pour environ sept cent mille piastres; vous voyez qu'il nous est impossible de tout emporter et de mettre en sûreté au delà de ce que nous avons fait. Par conséquent, s'il est des soldats qui veuillent prendre de l'or, dès à présent je le leur donne, puisqu'autrement il est destiné à se perdre parmi ces chiens d'Indiens. »

Entendant cela, plusieurs soldats de Narvaez et quelques-uns des nôtres se chargèrent de ces richesses. Quant à moi, j'avoue que jamais l'or n'excita mon envie et que je ne pensais qu'à sauver mon existence que je voyais en grand péril. Je pris soin néanmoins de mettre la main dans une valise et d'en retirer quatre chalchihuis, pierres précieuses que les Indiens ont en grande estime, et j'eus la précaution de les bien cacher sous les armes qui couvraient ma poitrine. Cortès s'empressa de faire serrer la valise avec les chalchihuis qui y étaient encore et il la donna en garde à son majordome. Je ne doute pas que, si je n'avais déjà eu soin de cacher sur ma poitrine les quatre pierres que j'avais prises, le général ne les eût demandées ; or, plus tard , cette épargne me fut très-utile pour soigner mes blessures et me procurer des vivres.

Reprenons notre récit. On nous instruisit de ce qui était convenu avec Cortès sur la manière d'effectuer le départ et de transporter les pièces de bois destinées à former les ponts. La nuit était obscure, il y avait un peu de brouillard, et il bruinait; il n'était pas encore minuit. On commença à filer avec les madriers de nos ponts, placés dans les rangs convenus, et les équipages, l'artillerie, quelques cavaliers et les Indiens Tlascaltèques avec l'or se mirent en route. Le pont fut construit et le passage commença dans l'ordre que j'ai dit: d'abord Sandoval et plusieurs cavaliers; après eux, Cortès, ceux qui l'accompagnaient

à cheval et plusieurs autres soldats à pied. Mais, en cet instant, s'élevèrent tout à coup des cris, des sifflets et les sons des trompettes, du côté des Mexicains qui criaient en leur langue : « Tatelulco ! Tatelulco ! partez en grande hâte avec vos canots ! les *teules* s'en vont, arrêtez-les au passage des ponts ! »

Et à l'instant, sans nous y attendre, nous vîmes tant de guerriers fondre sur nous, et la lagune couverte de tant d'embarcations, qu'il nous était impossible de plus rien faire, tandis que déjà plusieurs de nos soldats avaient passé. Une multitude énorme de Mexicains se jeta sur le pont pour le détruire et ils se hâtaient tellement à blesser et à massacrer nos hommes que chacun en prenait à sa guise, sans attendre et sans aider son voisin. Et comme d'ailleurs il est vrai de dire qu'un mal ne vient jamais seul, il pleuvait, les chevaux glissaient sur le sol, l'épouvante les gagnait et ils allaient tomber dans la lagune. Le pont, du reste, ne tarda pas à être complètement détruit, car le nombre des Mexicains s'efforçant d'en enlever les derniers restes était si considérable que nous avions beau nous en défendre et les tuer en foule, il devint désormais impossible de mettre le moins du monde ce pont à profit. Il en résulta que la tranchée se combla bien vite de chevaux morts, de cavaliers — car, n'ayant pu se sauver à la nage, ils succombèrent pour la plupart, — de Tlascaltèques, d'Indiens *naborias*, de bagages, de valises et de canons.

C'était une horreur de voir et d'entendre la multitude des nôtres qui se noyaient, eux et leurs chevaux ; le grand nombre de soldats qu'on tuait dans l'eau et qu'on plaçait ensuite dans les embarcations après les avoir massacrés ; les plaintes, les pleurs, les gémissements de ceux qui criaient : « Au secours ! aidez-moi ! je me noie ! on me tue ! » D'autres appelaient à leur aide Notre Dame

sainte Marie et le seigneur saint Jacques; quelques-uns demandaient un appui pour arriver aux madriers du pont; c'étaient ceux qui, se jetant à la nage, s'aidaient des cadavres et des bagages pour se hisser jusqu'à l'endroit où se voyaient encore des restes de nos madriers. Quelques-uns de ces malheureux étaient déjà montés et se croyaient délivrés de tout péril, lorsque se précipitaient sur eux de nombreux guerriers ennemis qui les assommaient à coups de casse-tête ou les achevaient avec leurs lances et leurs flèches.

Croit-on que le départ et la marche aient été effectués par nous dans l'ordre convenu? Maudit sort! rien de pareil n'eut lieu. Cortès, les capitaines et les soldats qui passèrent les premiers à cheval se virent obligés, pour sauver leur vie et arriver en terre ferme, de jouer de l'éperon, sur la chaussée, sans s'attendre les uns les autres; et ils firent bien, car les hommes à cheval ne pouvaient livrer aucun combat sur la chaussée, puisque, à la moindre attaque, ils glissaient dans la lagune avec leurs montures; que d'ailleurs, des canots, de la rue et des terrasses on les criblait de flèches, de pieux et de pierres, et qu'on tuait leurs chevaux avec de longues lances en manière de pertuisanes, fabriquées par nos ennemis avec les espadons qu'ils nous avaient pris. Toutes les fois, au surplus, qu'un cavalier en chargeant tuait quelque Indien, il était sûr qu'immédiatement on massacrait sa monture, de sorte qu'il fallut ménager l'ennemi en suivant la chaussée sans charger. La situation était des plus critiques: d'une part il nous était impossible de nous défendre dans l'eau; d'un autre côté, sans escopettes, sans arbalètes et par une nuit obscure, que pouvions-nous faire de plus que ce que nous faisions, c'est-à-dire nous réunir trente ou quarante, tomber sur nos ennemis, nous débarrasser à coups de poignard de ceux qui nous mettaient la main

dessus, et marcher et avancer jusqu'à ce que nous fussions sortis de la chaussée? Penser à s'attendre les uns les autres, c'eût été folie, personne de nous n'y eût sauvé sa vie. Et s'il eût fait jour, les choses se fussent passées pis encore. Et de toutes façons, nous qui eûmes la chance d'échapper, nous devons avouer que Notre Seigneur Dieu put seul nous donner la force qui nous sauva ; car il est impossible, pour quiconque ne l'a pas vu, de se figurer la multitude de guerriers qui se tenaient sur nous, et les embarcations qui s'emparaient de nos hommes et les enlevaient pour les aller sacrifier. C'était épouvantable !

Nous nous étions réunis cinquante soldats de Cortès avec quelques-uns de Narvaez; nous remontions la chaussée; de distance en distance survenaient des bataillons ennemis qui voulaient mettre la main sur nous. Je me rappelle qu'ils nous criaient: « Ho ! ho ! ho ! *luilones* ! (c'est-à-dire : vils crapuleux !) vous êtes encore vivants, nos amis ne vous ont pas encore tués ! » Nous les recevions à coups de poignards et d'estoc, et nous avions la chance de passer outre. Nous arrivâmes enfin près de la terre ferme, non loin du village de Tacuba où se trouvaient déjà Gonzalo de Sandoval, Christoval de Oli, Francisco de Saucedo le Gentil, Gonzalo Dominguez, Lares, plusieurs autres cavaliers et des soldats qui avaient passé avant que le pont fût détruit. Tandis que nous approchions, nous entendîmes les voix de Christoval de Oli, de Gonzalo de Sandoval et de Francisco de Morla, criant, appelant Cortès qui marchait en avant de tout le monde, et lui disant : « Attendez, général, ces soldats nous accusent de fuir et de laisser mourir dans les tranchées et sur la chaussée tous ceux qui restent derrière nous ; revenons sur nos pas pour rallier et secourir quelques hommes qui s'avancent couverts de blessures, disant que tous les autres sont morts et qu'il ne vient plus per-

sonne derrière eux. » A quoi Cortès répondit que c'était par miracle que nous étions sortis des chaussées, que si l'on rétrogradait jusqu'au pont, presque tous y perdraient la vie avec leurs montures.

Cependant Cortès lui-même, Christoval de Oli, Alonso de Avila, Gonzalo de Sandoval, Francisco de Morla et Gonzalo Dominguez, suivis de six ou sept autres cavaliers et de quelques soldats valides, se hasardèrent à revenir sur leurs pas ; mais ils n'allèrent pas bien loin. Ils rencontrèrent Pedro de Alvarado, grièvement blessé, une lance à la main, à pied, car on avait tué sa jument alezane. Il amenait avec lui sept soldats, trois des nôtres et quatre de Narvaez, sérieusement blessés également, avec huit Tlascaltèques, perdant beaucoup de sang par leurs nombreuses blessures.

En attendant que Cortès revînt par la chaussée avec les capitaines et soldats que je viens de dire, nous nous arrêtâmes pour reprendre haleine dans les grandes places qui précèdent Tacuba; mais déjà on était venu de Mexico, qui n'est pas éloigné, criant et donnant avis aux Tacubains, aux gens d'Escapuzalco et aux habitants de Tenayuca, pour qu'on nous coupât la retraite. Il en résulta que de nouveau on fit pleuvoir sur nous des pieux, des pierres et l'on vint nous menacer avec les longues lances auxquelles on avait ajusté les épées prises sur nos morts. De notre côté, nous faisions bonne contenance en nous défendant et parfois marchions sur eux à l'offensive.

Revenons à Pedro de Alvarado. Lorsque Cortès, les autres capitaines et les soldats le virent en cet état et apprirent de sa bouche qu'il ne venait plus personne après lui, ils pleurèrent amèrement. Pedro de Alvarado et Juan Velasquez de Leon, avec vingt autres cavaliers et plus de cent soldats, avaient été, en effet, placés à l'arrière-garde. Cortès demanda où étaient les autres et la réponse fut

que tous avaient péri, y compris Juan Velasquez de Leon, la plupart des cavaliers qui étaient avec lui, tant des gens de Narvaez que des nôtres, et plus de cent cinquante soldats qui les suivaient. Pedro de Alvarado raconta que, les chevaux étant morts, ils se réunirent au nombre de quatre-vingts hommes et réussirent à traverser la première tranchée sur les cadavres, les bagages et les chevaux noyés. Je ne me rappelle pas bien ce détail du passage sur les cadavres et nous ne prîmes pas garde à ce qu'il disait à Cortès sur ce sujet ; mais ce que je sais bien, c'est que sur cette première tranchée on tua Juan Velasquez et plus de deux cents hommes qui le suivaient, sans qu'on pût rien pour les sauver. Quand à la seconde tranchée, on peut dire que Dieu leur fit une bien grande grâce en permettant qu'ils y conservassent leurs vies; car, chaussées et ponts, tout était couvert de guerriers ennemis.

Il faut bien que je dise quelque chose relativement à ce malheureux pont où l'on a placé ce que l'on appelle « le Saut d'Alvarado ». Je dois avouer qu'au moment de l'événement personne ne s'arrêta à vérifier le fait de savoir si ce capitaine sauta peu ou beaucoup. Nous avions bien assez à faire pour disputer nos vies au grand nombre de Mexicains qui tombaient sur nous; en ce moment donc nous ne pouvions nullement voir pareille chose ni tourner notre attention sur les distances franchies. La vérité est qu'en arrivant sur ce point, il passa, comme il le dit lui-même à Cortès, en s'aidant des bagages, des chevaux et des cadavres de nos soldats. Il est facile de voir en effet que, s'il avait voulu sauter en prenant sa lance pour appui, la tranchée était bien profonde, et on ne comprend pas qu'il eût pu faire porter un bout sur le fond et s'appuyer de l'autre. Il est d'ailleurs certain que l'ouverture était trop large pour qu'il pût la franchir, de

quelque légèreté qu'il fût doué. J'ai encore une autre raison pour dire que ce saut n'était possible ni sur la lance ni d'autre façon. Un an plus tard, en effet, lorsque nous revînmes faire le siége de Mexico et prendre la ville, je me trouvai souvent sur ce même pont, combattant contre les bataillons mexicains. Ils avaient élevé des palissades et des obstacles sur le point même qu'on appelle aujourd'hui : le Saut d'Alvarado. J'y ai souvent parlé de ce fait avec les camarades, et jamais nous ne pûmes nous arrêter à la pensée qu'il y eût un homme capable d'un saut pareil.

Mais suspendons notre jugement sur ce détail, pour dire que nos capitaines s'assurèrent qu'aucun soldat ne venait plus ; et d'ailleurs, Pedro de Alvarado affirma que tout était plein de guerriers ennemis et que si quelques-uns des nôtres étaient restés vivants derrière nous, on ne manquerait pas de les massacrer au passage des ponts.

Si, maintenant encore, quelques personnes, qui ne le savent nullement et ne purent le voir, s'obstinaient à prétendre que ce saut de Pedro Alvarado fut une réalité dans la nuit de notre fuite et sur cette tranchée de la lagune, je répète qu'il est impossible qu'il l'ait jamais franchie de cette manière. Pour qu'on en soit bien sûr, j'affirme que la base du pont et la hauteur de l'eau sont aujourd'hui dans le même état qu'alors ; or l'on voit que l'élévation du bord et la profondeur de la tranchée sont telles qu'Alvarado n'aurait pas pu atteindre le fond avec le bout de sa lance. J'insiste sur ce détail parce que je veux aussi que mes lecteurs sachent qu'il y eut à Mexico un soldat, nommé Ocampo, qui vint avec ceux de Garay. C'était un charlatan, grand fabricant de libelles diffamatoires et autres pasquinades. Il fit figurer méchamment dans ses écrits beaucoup de nos capitaines, avec de vilaines accu-

sations qui ne doivent pas être répétées, parce qu'elles sont fausses. C'est là qu'entre autres choses sur Pedro de Alvarado, il l'accuse d'avoir laissé périr son compagnon Juan Velasquez de Leon, avec plus de deux cents soldats et tous les cavaliers formant l'arrière-garde, pour s'échapper, lui, en franchissant cette grande distance et réalisant le mot du dicton : « Il sauta et la vie fut sauve ! »

Mais reprenons le fil de notre récit. Il fallait se hâter de décider quelque chose pour éviter qu'après avoir réussi à nous sauver jusqu'à Tacuba, nous finissions par périr tous jusqu'au dernier ; car un grand nombre d'habitants de Tacuba, d'Escapuzalco, de Teneyuca et d'autres villages environnants se tenaient continuellement sur nous, obéissant à l'ordre qu'ils avaient reçu de Mexico, de courir à notre rencontre au passage des ponts et sur les chaussées. Ils s'abritaient dans les plantations de maïs, d'où ils parvenaient à nous faire le plus grand mal. Ils achevèrent même trois de nos soldats blessés. Nous convînmes donc de sortir du village et des champs voisins le plus tôt possible. Six ou sept Tlascaltèques qui connaissaient, ou plutôt devinaient la direction de Tlascala, en dehors des grandes routes, nous servirent de guides et nous permirent d'arriver à un groupe de maisons qui se trouvaient au pied d'un *cerro*. Là s'élevait un temple, espèce d'oratoire fortifié, où nous nous reposâmes. Qu'on me permette de répéter que nous étions toujours poursuivis par les Mexicains qui nous criblaient de flèches, de pieux et de pierres, et nous entouraient, à rendre la situation épouvantable. Peut-être les lecteurs m'accuseront-ils d'abuser de ce récit ; je suis moi-même aussi fatigué de dire cette poursuite qu'ils peuvent l'être de l'entendre ; mais enfin je décris, et puisqu'à tout instant nos ennemis revenaient sur nous, nous harcelaient et nous

entouraient, il faut bien que moi-même je le redise, en ajoutant que chaque fois ils nous tuaient du monde.

Disons au surplus comme quoi nous eûmes à nous défendre dans le temple. Nous nous y logeâmes d'abord et y pansâmes nos blessés, après l'avoir éclairé avec des feux. Nous n'avions du reste rien à manger. Mais, avant d'aller plus loin, rappelons que plus tard, après la prise de la ville de Mexico, à la place même de ce temple, nous bâtîmes une église qu'on appela : Notre-Dame-des-Remèdes; elle est actuellement l'objet d'une grande dévotion de la part des habitants et des grandes dames de Mexico qui y font des pèlerinages. Nous nous étions donc réfugiés dans ce temple ; c'était vraiment pitié de nous voir panser et couvrir nos blessures avec quelques mauvais morceaux de nos vêtements de coton. Elles s'étaient refroidies, enflées, et nous causaient les plus vives douleurs. Alors commencèrent nos pleurs, en remarquant les soldats et les chevaux qui étaient absents. Qu'étaient devenus et Juan Velasquez de Leon, et Francisco de Salcedo, et Francisco de Morla, et Lares le bon cavalier, et tant d'autres de l'armée de Cortès ? Pourquoi en nommer si peu? C'est que vraiment, s'il fallait dire tous ceux qui manquaient, nous n'en finirions pas de longtemps. Les soldats de Narvaez restèrent presque tous dans les tranchées, chargés de leur or. Que devinrent encore tant de Tlascaltèques qui avaient la mission de porter les lingots? Le pauvre astrologue Botello, à quoi lui servit son astrologie, puisqu'il trouva là sa fin comme les autres? Disons encore que là moururent aussi les fils de Montezuma et les prisonniers que nous emmenions avec nous, et le Cacamatzin, et quelques autres roitelets.

Ce n'était pas tout que de penser à tant de malheurs : il nous fallait bien encore songer au sort qui allait s'ouvrir devant nous. Car enfin nous étions tous blessés; nous

n'avions sauvé que vingt-trois chevaux. L'artillerie et les poudres, nous n'en rapportâmes absolument rien ; les arbalètes, nous n'en sauvâmes que fort peu ; nous les mîmes du reste en état et nous préparâmes des flèches. Le malheur de notre position encore, c'est que nous ignorions absolument quels sentiments nous trouverions chez nos amis de Tlascala. Au milieu de toutes ces angoisses et perplexités, la nuit ne nous empêcha pas d'être entourés de Mexicains qui criaient et faisaient pleuvoir sur nous une grêle de projectiles. C'est dans cette situation que nous résolûmes de nous mettre en marche, vers minuit. Les Tlascaltèques passèrent devant pour nous guider ; nous plaçâmes les blessés au centre, les boiteux s'appuyant sur des bâtons, les plus grièvement atteints montant en croupe, tandis que les cavaliers qui étaient sains nous protégeaient en avant et sur les flancs. Ainsi rangés, nous nous mîmes en route ; les Tlascaltèques blessés se réfugièrent au centre, tandis que ceux d'entre eux qui étaient valides et ceux d'entre nous qui conservions encore des forces faisions face à nos ennemis acharnés, car les Mexicains ne cessaient de nous harceler, criant, vociférant, sifflant et disant : « Vous allez en un lieu où pas un de vous ne conservera la vie. » Nous ne pouvions comprendre encore ce qu'ils voulaient dire, mais on ne va pas tarder à le voir. J'ai oublié de conter la joie que nous ressentîmes en revoyant notre doña Marina et doña Luisa, fille de Xicotenga ; elles avaient été sauvées, au passage des ponts, par quelques Tlascaltèques, frères de cette dernière, qui étaient partis au premier rang. Presque toutes les travailleuses *naborias* qu'on nous avait données à Tlascala et à Mexico périrent dans les tranchées avec les autres.

Nous arrivâmes ce même jour à un grand village, appelé Gualquita, qui plus tard appartint à Alonso de Avila. Il est vrai que nous entendions encore des cris et des vo-

cifératıons; on nous lançait toujours mille projectiles, mais cela devenait plus supportable. De là nous prîmes la direction de petits villages, et bientôt les Mexicains nous suivirent en plus grand nombre; ils se réunissaient en masse, faisant tous leurs efforts pour nous achever. Ce fut là qu'en cherchant à nous entourer et en nous criblant de pieux et de flèches, ils nous tuèrent deux soldats, déjà estropiés, et un cheval, tandis qu'un grand nombre parmi nous reçurent de nouvelles blessures. Nous en tuâmes quelques-uns de nos estocades et nos cavaliers leur firent aussi éprouver des pertes. Nous passâmes la nuit dans ces petits villages, et nous y mangeâmes le cheval qu'on nous avait tué.

Le lendemain, de fort bonne heure, nous nous mîmes en route dans l'ordre accoutumé et mieux que jamais sur nos gardes, avec la moitié de nos cavaliers en avant. Après avoir cheminé un peu plus d'une lieue en plaine, alors que nous croyions être définitivement en sûreté, nous vîmes venir trois de nos cavaliers, nous criant que les champs étaient couverts de guerriers mexicains nous attendant. A cette nouvelle, nous prîmes peur certainement, beaucoup même, mais non au point d'en perdre tout courage et de ne tenter aucun effort pour leur échapper. Nous résolûmes au contraire de tenir bon jusqu'à la mort. Nous nous donnâmes un instant de repos, nous convînmes de la conduite de nos cavaliers, qui devaient charger et reculer au petit galop, sans s'arrêter devant l'ennemi, en balafrant les figures, essayant de rompre les rangs des Indiens. Quant à nos soldats, ils devaient faire en sorte que toutes les estocades traversassent l'ennemi par les entrailles, s'efforçant de bien venger nos morts et nos blessés et d'échapper, Dieu aidant, avec la vie sauve.

Après nous être recommandés du fond du cœur à Dieu

et à sainte Marie, nous invoquâmes le nom du seigneur saint Jacques. En ce moment, l'ennemi commençait à nous entourer. Nos cavaliers, marchant cinq de front, entamèrent la charge, et nous les suivîmes tous ensemble. Quel spectacle que cette terrible bataille! Comme nos corps s'entrelaçaient avec ceux de nos adversaires et avec quelle furie ces chiens se livraient au combat! Que de blessures et de morts ils nous infligeaient avec leurs lances, leurs casse-tête et leurs espadons! Quant à nos cavaliers, comme le champ de bataille était en plaine, il fallait voir avec quelle dextérité ils jouaient de leurs lances, chargeant et reculant tour à tour au petit galop. Leurs blessures et celles de leurs montures ne les empêchaient pas de se battre en gens de cœur. En cet instant on eût dit, chez tous ceux qui avions des chevaux, que nos forces surexcitées s'élevaient au double. Quoique nous fussions tous blessés et que nous vinssions de recevoir de nouvelles atteintes, nous étions loin de songer à des soins présents; une seule pensée nous guidait, celle de nous approcher assez pour mettre à profit de bonnes estocades. Et Cortès, et Christoval de Oli, et Gonzalo de Sandoval, et Pedro de Alvarado, qui après la mort de sa jument avait pris un cheval de ceux provenant de Narvaez, il fallait les voir courant de tous côtés, portant le désordre dans les rangs indiens, quoiqu'ils fussent eux-mêmes très-grièvement blessés. A tous ceux d'entre nous qu'on voyait aux prises avec l'ennemi, Cortès criait de réserver les coups d'estocade et les coups de poignards pour les gens de qualité, reconnaissables à leurs grands panaches dorés et à leurs riches armures ornées de devises. Et comme le valeureux et intrépide Sandoval s'efforçait à nous donner du cœur en s'écriant : « Attention! c'est aujourd'hui le grand jour de victoire. Espérez en Dieu que nous sortirons d'ici vivants pour les grandes fins auxquelles la Providence nous

réserve! » En attendant, beaucoup d'entre nous étaient blessés ou tués.

Revenons à Cortès, à Christoval de Oli, à Sandoval, à Pedro de Alvarado, à Gonzalo Dominguez et à beaucoup d'autres que je ne nomme pas ici. Disons aussi que nous autres soldats nous nous battions avec grande ardeur; et certes à qui la devions-nous, cette ardeur? c'était bien à Notre Seigneur Jésus-Christ, et à Notre Dame la Vierge sainte Marie, et au seigneur saint Jacques, qui assurément nous donnaient leur aide, ainsi que le certifiait du reste un des capitaines de Guatemuz qui assistait à la bataille. Or, Dieu voulut que Cortès, avec les capitaines que je viens de dire, arrivât au lieu où se tenait le général mexicain, à côté de son drapeau déployé, affichant ses riches armes d'or et se pavanant sous ses panaches argentés. Cortès, ayant vu l'homme au drapeau entouré d'un grand nombre de Mexicains couverts de riches panaches, s'écria en s'adressant à Pedro de Alvarado, à Gonzalo de Sandoval, à Christoval de Oli et aux autres capitaines : « Attention, señores; chargeons ces personnages! » Et aussitôt, s'étant recommandés à Dieu, Cortès, Christoval de Oli, Sandoval, Alonso de Avila et d'autres cavaliers se précipitèrent ensemble. Cortès vint donner de la poitrine de son cheval sur le général mexicain et abattit son drapeau. En même temps ses officiers enfoncèrent les rangs de l'énorme bataillon ennemi. Un nommé Juan Salamanca, natif de Ontiveros, qui montait une excellente jument grise, suivit notre général et finit d'abattre le commandant ennemi, qui n'était pas encore tombé sous l'effort de Cortès. Il acheva de le tuer, enleva son riche panache et le présenta à Cortès en disant qu'à lui revenait de droit le plumet, puisqu'il avait le premier abattu le drapeau et fait chanceler celui qui le portait. Mais plus tard ce fut ce panache que Sa Majesté donna pour écus-

son à Salamanca et c'est de lui que se servent ses descendants.

Revenons à la bataille. Dieu nous fit la grâce qu'après la mort du commandant porte-drapeau et le massacre de quelques autres qui l'entouraient, l'ardeur de nos ennemis s'émoussât considérablement. Ils commencèrent donc à plier et à reculer, tandis que nos cavaliers tombaient dessus et les abîmaient de leurs lances. Quant à nous, nous ne souffrions plus de nos blessures, nous ne sentions ni faim ni soif; on eût dit que nous n'avions éprouvé jusque là ni malheurs ni fatigues; nous mettions à profit la victoire, tuant et blessant nos ennemis à souhait. Quant à nos amis de Tlascala, ils étaient devenus des lions; ils se conduisaient en gens de valeur avec leurs épées, leurs espadons et d'autres armes dont ils s'emparèrent sur le champ de bataille.

Nos cavaliers ayant cessé leur poursuite, nous nous rassemblâmes pour rendre grâces à Dieu qui nous avait permis d'échapper à cette grande multitude; car on n'avait jamais vu et on ne vit jamais dans les Indes, en bataille rangée, un si grand nombre de guerriers réunis. Là se trouvait la fine fleur de Mexico, de Tezcuco et de Saltocan, tous bien convaincus qu'aucun de nous sans exception ne sortirait vivant de la mêlée. Étant pour la plupart officiers et personnes de qualité, on les voyait couverts d'or, de panaches et de devises. Un village appelé Otumba se trouvait près du lieu où se livra cette mémorable et terrible bataille ; — on peut bien l'appeler ainsi et dire que Dieu seul nous permit d'en sortir vivants. Les Mexicains et les Tlascaltèques en ont fait de nombreuses peintures et représentations sculptées, entre autres mémorables combats que nous eûmes à soutenir contre les premiers jusqu'à la prise de leur capitale.

J'appellerai maintenant l'attention des curieux lecteurs

sur ce fait, que, lorsque nous revînmes à Mexico au secours d'Alvarado, nous formions un total de treize cents hommes, y compris les cavaliers, au nombre de quatre-vingt-dix-sept, quatre-vingts arbalétriers, autant d'hommes d'escopette et deux mille Tlascaltèques, avec beaucoup d'artillerie. Notre seconde entrée à Mexico avait eu lieu le jour de la Saint-Jean de juin 1520, et notre fuite le 10 du mois de juillet suivant. Nous livrâmes la mémorable bataille d'Otumba le 14 de ce même mois de juillet. Et maintenant que nous avons échappé à tous les périls dont je viens de parler, je veux porter l'attention sur le nombre d'hommes qu'on nous tua, tant à Mexico, au passage des chaussées et des ponts, que dans les autres rencontres, dans la bataille d'Otumba et sur les routes. J'affirme que dans l'espace de cinq jours on nous massacra huit cent soixante hommes, en y comprenant soixante-dix soldats que l'on tua dans le village de Tustepeque, avec cinq femmes de Castille. Ces derniers appartenaient à la troupe de Narvaez. Nous perdîmes en même temps douze cents Tlascaltèques. Il faut dire aussi que là périrent Juan de Alcantara, le vieux, avec les trois habitants de la Villa Rica qui étaient allés à la recherche de la part d'or qui leur revenait, comme je l'ai dit au chapitre qui en a traité; d'où il résulta que non-seulement ils perdirent leur or, mais aussi la vie; et si l'on veut bien le remarquer, on verra que nous tous ne profitâmes guère des trésors qui nous étaient échus en partage. Il est encore à noter que, s'il mourut plus d'hommes de la troupe de Narvaez que de celle de Cortès au passage des ponts, ce fut parce qu'ils se mirent en route chargés d'une quantité d'or dont le poids les empêcha de nager et de se tirer des tranchées.

Oublions un instant tant de malheurs pour dire que nous avancions enfin sur notre route en faisant éclater

notre joie, mangeant des calebasses que dans le pays on appelle *allotes*. Or, remarquez qu'en mangeant nous ne ralentissions nullement notre marche en avant vers Tlascala, car nous voulions avant tout sortir du pays où les Mexicains pouvaient former des masses compactes contre nous. Ils ne cessaient pas encore, en effet, de crier et de nous mettre dans l'impossibilité de venir à bout de leurs forces ; ils continuèrent de nous lancer des projectiles jusqu'à notre arrivée à un petit village où nous trouvâmes un temple fortifié dans lequel nous pûmes nous reposer une nuit et panser nos blessures. Il est vrai que les bataillons mexicains étaient toujours à notre poursuite, mais ils n'osaient plus guère arriver jusqu'à nous ; le petit nombre de ceux qui s'en approchaient semblait dire : « Voilà que vous allez sortir de nos terres. » Du village où nous passâmes la nuit on voyait des monticules semblables à ceux qui s'élèvent près de Tlascala; cette vue nous rendait joyeux en nous donnant les illusions de notre propre domicile. Et cependant, étions-nous bien sûrs que les Tlascaltèques nous conservaient leur fidélité et leur bon vouloir? Savions-nous davantage si nos compatriotes de la Villa Rica étaient actuellement morts ou vivants ?

Cortès nous pria d'observer que nous étions peu nombreux, puisque nous ne dépassions pas quatre cent quarante hommes, avec vingt chevaux, douze arbalétriers et sept hommes d'escopette, sans la moindre poudre, tous blessés, boiteux ou estropiés de nos bras; que Notre Seigneur Jésus-Christ nous avait fait la grâce d'échapper vivants, faveur insigne pour laquelle nous ne devions cesser de chanter ses louanges; que notre nombre venait de s'abaisser au chiffre de notre départ de Cuba, puisque nous étions quatre cent cinquante lors de notre entrée à Mexico. Cortès ajouta que maintenant il nous priait de ne causer aucun dommage, aucun ennui aux gens de Tlas-

cala et d'avoir soin de ne leur prendre quoi que ce fût. Cette dernière observation s'adressait aux hommes de Narvaez, parce qu'ils ne s'étaient pas encore habitués comme nous à témoigner, en campagne, d'une entière soumission à leur chef. Cortès dit encore qu'il avait l'espoir de trouver les Tlascaltèques bons et loyaux pour nous; mais que si le contraire arrivait (ce qu'il plairait à Dieu de ne pas permettre), il espérait qu'en gens de cœur nous retrouverions la vigueur de nos bras et de nos poignets, et, qu'en tout cas il s'agissait d'avancer en nous tenant bien sur nos gardes. Nos éclaireurs prirent donc les devants et c'est ainsi que nous arrivâmes à une fontaine située sur le penchant d'une colline. On voyait tout près comme un reste de palissade et de parapet déjà vieux. Nos amis de Tlascala nous avertirent que c'étaient là les limites qui séparaient le territoire tlascaltèque de celui des Mexicains.

Nous nous donnâmes un bon temps de repos pour nous laver et manger les quelques misérables vivres que nous avions pu nous procurer. Nous reprîmes bientôt notre route et arrivâmes à un village tlascaltèque appelé Gualiopar. On nous y fournit à manger, mais pas avec prodigalité ; et d'ailleurs ce n'était qu'au moyen des pièces d'or ou des chalchihuis dont nous étions porteurs et sans lesquels on ne donnait rien. Nous y prîmes un jour de repos et nous y pansâmes nos blessures et celles de nos chevaux. Aussitôt qu'on sut à Tlascala la nouvelle de notre approche, Maceescaci et les principaux personnages, avec la plupart des habitants, et Xicotenga le vieux et Chichimecatecle, et les gens de Guaxocingo, s'empressèrent de partir pour nous rendre visite. Quand ils arrivèrent au village où nous étions, ils furent embrasser Cortès, ainsi que tous nos capitaines et soldats. La plupart avaient les larmes aux yeux, surtout Maceescaci,

Xicotenga, Chichimecatecle et Tecapaneca, qui dirent à Cortès : « O Malinche, Malinche, combien nous avons de regret pour votre malheur et celui de vos frères, ainsi que du grand nombre des nôtres qui sont morts avec vous! Nous vous avions recommandé bien souvent de ne pas vous fier aux Mexicains, qui devaient un jour ou l'autre vous faire la guerre. Vous n'avez pas voulu nous croire. Maintenant que le mal est fait, il n'y a pas d'autre remède possible que de panser vos blessures et vous donner à manger. Vous êtes chez vous, prenez du repos; nous irons ensuite à notre capitale; nous vous y logerons. Et ne va pas croire, Malinche, que ce soit peu pour vous d'être sortis vivants de cette forte et puissante ville et de ses ponts. Nous vous assurons au contraire que si auparavant nous vous tenions pour gens de valeur, maintenant nous vous estimons plus encore. Nous n'ignorons pas que plusieurs hommes et femmes de nos villages pleurent la mort de leurs fils, de leurs maris, de leurs frères et de leurs parents; ne vous en affligez pas et pensez que vous devez rendre grâce à vos dieux qui vous ont conduits jusqu'ici après vous avoir arrachés des mains d'une si grande multitude de guerriers qui vous attendaient à Otumba où, nous le sûmes, il y a quatre jours, on devait tous vous massacrer. Nous voulions aller à votre secours avec trente mille de nos guerriers; si nous ne pûmes partir, c'est que nos hommes étaient dispersés, et nous nous occupions à les réunir. »

Nous tous, Cortès, capitaines et soldats, nous les embrassâmes, les assurant de notre reconnaissance. Notre général leur donna à tous des joyaux d'or et quelques pierreries de celles qui avaient pu être sauvées; nous imitâmes à l'envi cette conduite, faisant quelque cadeau à nos vieilles connaissances. Quelle joie ils témoignèrent en voyant doña Luisa et doña Mariña sauvées du péril! que

de pleurs, que de tristesse ensuite, en apprenant que tant d'Indiens n'étaient pas revenus et avaient perdu la vie! Maceescaci surtout était désolé de la mort de sa fille doña Elvira, et il pleura la perte de Juan Velasquez de Leon, à qui il l'avait donnée. C'est dans ces sentiments que nous nous rendîmes à la capitale de Tlascala avec tous les caciques. Cortès fut loger chez Maceescaci. Xicotenga offrit sa maison à Pedro de Alvarado. Nous soignâmes nos blessures et préparâmes notre convalescence. Quatre soldats moururent et quelques-uns tardèrent à guérir. Je m'arrêterai là pour dire ce qui nous arriva ensuite.

CHAPITRE CXXIX

Comme quoi nous fûmes au chef-lieu de Tlascala et ce qui nous y arriva.

Il y avait une journée entière que nous étions dans le petit village de Gualiopar lorsque les caciques de Tlascala, ainsi que je l'ai dit, vinrent nous faire leurs offres généreuses, bien dignes d'être rappelées et honorées de notre reconnaissance, si l'on remarque surtout la position critique où nous nous trouvions. Quand nous arrivâmes à la capitale tlascaltèque, on nous y logea comme j'ai dit. Il paraît que Cortès s'empressa de s'informer de l'or, valant environ quarante mille piastres, qui formait la part réservée aux habitants de la Villa Rica et qui avait été apporté à Tlascala. Maceescaci et Xicotenga le vieux, appuyés du dire d'un de nos soldats, qui était resté là blessé et n'avait point assisté à notre déroute de Mexico, répondirent qu'un certain Juan de Alcantara et deux autres habitants étaient venus de la Villa Rica et avaient tout emporté, sur une lettre de Cortès que notre soldat montrait et que les messagers avaient laissée aux mains de Macees-

caci, contre la remise de l'or. En s'informant de la manière et du moment de leur départ, on arriva à comprendre qu'il avait eu lieu dans les jours mêmes où Mexico nous faisait la guerre, et que par conséquent ils avaient été tués en route et l'or leur avait été enlevé.

Nous avions encore le chagrin de ne rien savoir de la Villa Rica et de craindre qu'il ne fût arrivé quelque malheur à nos camarades. Cortès se décida à écrire, au moyen de trois Tlascaltèques, pour faire connaître à la Villa les grands dangers que nous venions de courir à Mexico et comment nous avions réussi à sauver nos vies, sans mentionner exactement le nombre des hommes qui avaient succombé. Il recommandait aux gens du port d'être bien sur le qui-vive, de redoubler de surveillance et de lui envoyer quelques soldats valides s'ils en avaient; il ajoutait qu'on gardât bien Narvaez et Salvatierra, et que, s'il y avait de la poudre ou des arbalètes, on lui en expédiât, parce qu'il prétendait retourner aux environs de Mexico. Il suppliait en même temps Caballero, qui était resté en qualité de commandant et de capitaine de la mer, d'empêcher qu'aucun navire allât à Cuba et que Narvaez recouvrât sa liberté; que si deux des navires de Narvaez qui étaient restés au port lui paraissaient peu propres à supporter la mer, il les fît échouer et lui en envoyât les matelots avec toutes leurs armes.

Les messagers partirent train de poste et revinrent de même, avec des lettres où l'on disait qu'on n'avait pas été attaqué; que quant à Juan de Alcantara et aux deux autres habitants qu'on avait envoyés chercher l'or, ils avaient dû être massacrés en route; les gens de la Villa savaient, par le cacique gros de Cempoal, la guerre qu'on nous avait faite à Mexico. Le capitaine de la mer écrivait aussi qu'il exécuterait tout ce que Cortès lui commandait; qu'il enverrait les soldats; qu'un des navires était bon; que

l'autre, on le ferait échouer; qu'il expédierait ses matelots dont le nombre était insignifiant, attendu que beaucoup d'entre eux étaient tombés malades et avaient succombé. Ce secours promis de la Villa Rica ne tarda pas en effet à arriver : il consistait en quatre soldats et trois marins, en tout sept hommes, commandés par un certain Lencero, qui fut plus tard le propriétaire de l'auberge qui porte son nom. Lorsqu'ils arrivèrent à Tlascala, comme ils étaient maigres et malades, nous en faisions l'objet de nos railleries, nous moquant d'eux et les appelant : « le grand renfort de Lencero. » Sur sept soldats, cinq étaient atteints de *bubas* et les deux autres enflés du ventre.

Mais ne plaisantons pas et disons plutôt ce qui nous arriva à Tlascala avec Xicotenga le jeune et sa grande malveillance pour nous. On n'a pas oublié qu'il avait commandé toutes les forces de Tlascala lorsqu'on nous y fit la guerre dont j'ai parlé dans le chapitre qui s'y rapporte. Le fait est que lorsqu'on sut dans cette ville que nous étions sortis de Mexico en fuyards et qu'on nous avait tué beaucoup de monde, tant des nôtres que de ceux de Tlascala qui nous accompagnaient, et que nous venions chercher secours et protection dans cette province, Xicotenga le jeune se mit à convoquer ses parents, ses amis et tous ceux qu'il croyait devoir partager ses sentiments, leur disant que, de jour ou de nuit, au moment qui paraîtrait le plus opportun, il fallait tomber sur nous, nous massacrer et faire alliance avec le seigneur de Mexico, Coadlavaca, qu'on venait d'élever à la dignité royale; qu'au surplus, avec les étoffes que nous avions laissées en garde à Tlascala et l'or que nous n'aurions pas manqué d'emporter en sortant de Mexico, on trouverait des éléments de butin et le moyen de s'enrichir. Lorsque le vieux Xicotenga, son père, apprit cela, il l'en querella vivement et lui dit d'abandonner ses

projets; que c'était mal et que si Maceescaci et Chichimecatecle venaient à tout savoir, ils l'en puniraient peut-être de mort ainsi que ceux qu'il aurait entraînés dans son plan. Mais le père avait beau dire; le jeune homme n'en prenait aucun souci et continuait à chercher les moyens de réaliser son dessein. Tant il fit que Chichimecatecle, qui était son ennemi mortel, en eut connaissance. Il le dit à Maceescaci et ensemble ils firent un accord et même convoquèrent un conseil auquel on fit assister Xicotenga le vieux et les caciques de Guaxocingo. On arrêta et amena prisonnier Xicotenga le jeune devant la réunion.

Alors Maceescaci prit la parole et dit que sans doute on n'avait pas oublié que, pendant au moins cent ans avant l'époque présente, jamais on n'avait vu à Tlascala la prospérité dont on jouissait depuis que les *teules* y étaient passés; qu'en aucun temps leur province n'avait été aussi respectée; qu'on y avait des étoffes de coton, de l'or et du sel, dont on ne mangeait plus depuis longtemps, que partout où les Tlascaltèques allaient en compagnie des *teules*, on les entourait de respect et on les honorait de la même mort, comme cela venait d'arriver à Mexico; il ne fallait pas oublier d'ailleurs que leurs aïeux avaient depuis bien longtemps prophétisé qu'il viendrait des hommes d'où le soleil se lève pour les gouverner. Pour quel motif maintenant Xicotenga méditerait-il ses trahisons et ses plans de guerre avec le but de nous massacrer? C'était là une vilaine action, et il était impossible d'excuser une telle méchanceté et de pareilles folies, rêvées par un homme de mauvais cœur. Il était bien plus naturel, en nous voyant victimes de cette déroute, de venir à notre aide, pour que, une fois remis de nos blessures, on tombât de nouveau sur les villages amis de Mexico.

A ces observations de Maceescaci et de Xicotenga l'aveugle, le jeune guerrier répondit que son dessein était très-sensé, puisqu'il avait pour objet de faire la paix avec les Mexicains. Il ajouta d'autres impertinences que ses auditeurs ne purent souffrir; Maceescaci, Chichimecatecle et même le vieux père aveugle se levèrent irrités, saisirent le jeune Xicotenga par ses vêtements, les lui déchirèrent et, le poussant outrageusement, l'envoyèrent rouler au bas des degrés sur lesquels ils se trouvaient, après l'avoir mis en très-mauvais état. Ils l'auraient tué s'ils n'en avaient été empêchés par les égards qu'ils devaient à son père; mais ils s'emparèrent de tous ses partisans et les retinrent en prison. Comme d'ailleurs nous n'étions en ce moment que des réfugiés, nous ne jugeâmes pas qu'il y eût opportunité à réclamer un châtiment, et Cortès ne se hasarda pas à parler à ce sujet. Je fais mémoire ici de cet événement pour qu'on voie à quel point les Tlascaltèques furent bons et loyaux à notre égard et combien nous leur étions redevables, surtout au vieux Xicotenga qui avait, dit-on, condamné son fils à mort après avoir pris connaissance de sa trahison et de ses projets.

Mais revenons à notre récit. Il y avait déjà vingt-deux jours que nous étions dans cette ville, occupés à préparer notre convalescence en pansant nos blessures, lorsque Cortès résolut d'aller à la province de Tepeaca, située près de là, et à quelques autres villages du district voisin, appelé Cachula, afin d'y venger la mort de plusieurs soldats, tant de notre expédition que de celle de Narvaez, qui y avaient été massacrés en passant pour se rendre à Mexico. Notre général en avertit ses capitaines; mais lorsqu'on en donna avis aux soldats de Narvaez, leur annonçant qu'ils allaient de nouveau partir en guerre; comme ils n'en avaient guère l'habitude et qu'ils venaient

d'échapper au désastre de Mexico, au passage des ponts et à la bataille d'Otumba; comme ils aspiraient d'ailleurs à revenir à l'île de Cuba, à leurs Indiens et à leurs mines d'or, ils maudirent Cortès et sa manie de conquête.

Andrès de Duero était le plus mécontent de tous, je veux dire celui-là même qui avait été l'associé du général, ainsi que je l'ai suffisamment expliqué dans les deux chapitres qui traitent de ce sujet. Ils ne trouvaient pas assez de malédictions pour les lancer contre l'or que Cortès leur avait donné, à lui et aux autres capitaines, puisque tout se perdit au passage des ponts. Satisfaits, au surplus, d'avoir pu échapper vivants aux affreuses attaques que les Mexicains leur avaient livrées, ils résolurent de dire à Cortès qu'ils ne voulaient nullement aller à Tepeaca ni faire aucune campagne, mais bien retourner à leurs établissements, ajoutant qu'ils avaient assez perdu en abandonnant Cuba. Cortès leur répondit d'une manière affable et affectueuse, dans l'espoir de les gagner à son dessein d'aller à Tepeaca; mais les pourparlers furent inutiles. Ils ne se rendirent pas à ses raisonnements.

Voyant d'ailleurs que leur refus n'avait aucune influence sur la détermination de Cortès, ils prirent le parti de lui faire des sommations légales par-devant notaire, pour qu'il se décidât à revenir à la Villa Rica. Ils lui objectaient que nous n'avions ni chevaux, ni escopettes, ni arbalètes, ni poudre, ni fil pour fabriquer des cordes d'arc, ni provisions d'aucune espèce; que nous étions tous blessés; que, des deux troupes réunies de Cortès et de Narvaez, il ne restait plus que quatre cent quarante soldats; que les Mexicains nous prendraient tous nos ports, nos passages, et que nos navires seraient bientôt rongés par les tarets. A ces raisons ils en ajoutèrent une infinité d'autres pour en faire la base de leur sommation. Après l'avoir lue et remise à Cortès, on reçut

de lui pour réponse l'exposé de plus de motifs favorables qu'on n'en avait allégués de contraires. Au surplus, la plupart de ceux qui étaient venus avec Cortès le prièrent de ne donner l'autorisation de partir ni aux gens de Narvaez ni à aucune autre personne, attendu que nous devions tous nous mettre en mesure de servir Dieu et le Roi, ce qui était plus louable que de retourner à Cuba.

Après la réponse de Cortès, lorsque les gens qui lui avaient fait la sommation s'aperçurent que nous nous efforcions de seconder ses projets et de mettre obstacle à la réalisation de leur plan; quand d'ailleurs ils nous entendirent prétendre qu'il serait contraire au service de Dieu et de Sa Majesté d'abandonner son général en campagne, il s'ensuivit l'échange de beaucoup de pourparlers dont le résultat définitif fut que les mutins se résolurent à accompagner notre chef dans toutes ses entreprises. Mais Cortès leur promit que, l'occasion s'en présentant, il leur permettrait de retourner à l'île de Cuba. Ils n'en continuèrent pas moins leurs plaintes contre cette conquête qui leur avait coûté si cher, puisqu'elle avait eu pour conséquence l'abandon de leurs maisons, la perte de leur repos et leur arrivée dans un pays où leur vie était sans cesse menacée. Ils prétendaient que si nous entrions encore en guerre avec le pouvoir de Mexico, — chose qui ne pouvait manquer d'arriver tôt ou tard, — il nous serait certainement impossible de soutenir les attaques de nos ennemis, à en juger par ce qu'on avait vu à Mexico, au passage des ponts et dans la mémorable bataille d'Otumba. Ils ajoutaient que Cortès, d'une part, ne voulant pas cesser de commander, tenait à continuer d'être le maître, tandis que nous, d'un autre côté, n'ayant absolument rien à perdre que nos personnes, nous ne refusions nullement de le suivre. Ils disaient encore bien d'autres choses que les circonstances obligeaient à ne pas ré-

primer. Mais il ne se passa pas longtemps sans que notre chef leur donnât enfin l'autorisation du départ, ainsi que j'aurai soin de le dire en son lieu.

Pour à présent, quoique je sois las de relever les erreurs du chroniqueur Gomara, il faut bien que je parle des informations que, dit-il, on lui donna, et qui certainement ne lui ont pas fait écrire la vérité. Je ne me suis pas arrêté dans tous les chapitres à relever ses erreurs; mais maintenant, au sujet des sommations dont je viens de parler, je ne saurais omettre de faire remarquer que le chroniqueur ne dit nullement si ce furent les gens de Narvaez ou les nôtres qui les adressèrent à Cortès. En écrivant ce qu'il écrit, il n'a pas d'autre but que d'élever Cortès jusqu'aux nues et d'humilier tous ceux qui partirent avec lui. Nous avons donc cru, nous les véritables conquérants, qui voyons qu'on écrit ainsi notre histoire, que sans nul doute Gomara reçut sa récompense pour dénaturer les faits, car il est certain que c'était nous qui soutenions Cortès dans toutes ses batailles et rencontres, et je ne vois pas pourquoi le chroniqueur vient maintenant nous enlever notre mérite en donnant à entendre que nous sommions le général de se retirer.

Gomara prétend encore qu'en répondant à ces sommations, Cortès nous disait, pour relever notre courage, qu'il enverrait chercher Juan Velasquez de Leon et Diego de Ordas, l'un au Panuco avec ses trois cents soldats, et l'autre au Guazacualco avec ses hommes. Or, comment cela aurait-il pu être ainsi, puisque, lorsque nous revînmes à Mexico au secours de Pedro de Alvarado, on abandonna le projet d'envoyer Juan Velasquez de Leon au Panuco et Diego de Ordas au Guazacualco, ainsi que je l'ai longuement écrit dans le chapitre qui en a traité? Ces capitaines, au contraire, revinrent à Mexico avec nous; il est même certain que, dans la déroute, Juan Velasquez de

Leon mourut au passage des ponts, et que Diego de Ordas n'en sortit qu'au prix de trois blessures des plus graves, comme je l'ai raconté avec les détails de l'événement. D'où l'on peut conclure qu'il ne manque au chroniqueur Gomara, pour compléter sa belle rhétorique, que de dire les faits tels qu'ils se sont passés.

Je n'ai pu m'empêcher de remarquer encore qu'à propos de la bataille d'Otumba il prétend que, sans le secours personnel de Cortès, nous aurions tous été perdus, et qu'il fut le seul auteur de la victoire en donnant du poitrail de son cheval sur le chef qui portait l'étendard de Mexico. J'ai déjà dit et je répète que Cortès est digne de toutes les louanges pour avoir été un bon et valeureux capitaine, mais que nous devons surtout rendre grâces à Dieu, qui intervint de sa divine miséricorde pour nous aider et nous soutenir. J'ajoute qu'il faut féliciter Cortès d'avoir eu à ses côtés tant de braves officiers et courageux soldats qui, après Dieu, fûmes sa force et son soutien; c'est nous qui chargions les bataillons ennemis; c'est avec notre aide qu'il put faire et soutenir de si brillantes campagnes, comme je l'ai expliqué dans les chapitres qui précèdent; car Cortès ne se séparait jamais des capitaines que j'ai déjà nommés et que je nommerai encore: Pedro de Alvarado, Christoval de Oli, Gonzalo de Sandoval, Francisco de Morla, Luis Marin, Francisco de Lugo, Gonzalo Dominguez, ainsi que d'autres bons et valeureux soldats qui marchions à pied, car en ce temps-là nous ne pûmes partir de Cuba qu'avec seize chevaux, et, les eût-on payés mille piastres, on n'en aurait pas trouvé davantage.

Gomara assure donc que Cortès seul fut le vainqueur d'Otumba. Pourquoi ne parle-t-il point de l'héroïque conduite des capitaines que je viens de nommer et de leurs courageux soldats dans cette mémorable bataille? Ce si-

lence donne à croire qu'il n'écrit que pour la glorification de Cortès, puisqu'il ne fait mention d'aucun de nous. Qu'on demande cependant à cet intrépide soldat, qui s'appelait Christoval de Olea, combien de fois il se trouva mêlé personnellement aux efforts que l'on faisait pour sauver la vie de notre commandant ! C'est même dans cet honorable emploi qu'il perdit sa propre existence, avec beaucoup d'autres camarades, pour protéger celle de son chef, dans les tranchées et les ponts, au siége de Mexico. J'oubliais de dire qu'une autre fois, dans l'affaire de Suchimilco, Olea fut grièvement blessé en sauvant Cortès, et je rappellerai une fois pour toutes, afin d'éviter toute erreur, qu'il ne faut pas confondre Christoval de Olea avec Christoval de Oli.

Quant à ce que dit le chroniqueur de la charge personnelle de Cortès sur le chef mexicain, qui eut pour effet d'abattre sa bannière, le fait est irrécusable ; mais j'ai déjà rapporté qu'un certain Juan de Salamanca, natif d'Ontiveros, et qui devint, après la prise de Mexico, alcalde mayor de Guazacualco, fut celui qui tua ce chef d'un coup de lance, enleva son riche panache et l'offrit à Cortès. C'est même ce panache que Sa Majesté donna pour écusson à Salamanca. Si je fais mémoire de tout cela, ce n'est pas pour empêcher qu'on glorifie notre capitaine Cortès, ni pour diminuer son mérite : on lui doit tous les honneurs, toutes les louanges, toute la gloire des batailles et victoires jusqu'à la conquête définitive de la Nouvelle-Espagne, autant qu'on puisse en prodiguer en Castille aux capitaines les plus renommés, à l'égal des triomphes dont les Romains honoraient Pompée, Jules César et les Scipions ; et encore dirai-je que Cortès est plus digne d'éloge que les grands hommes de l'ancienne Rome.

Gomara dit aussi que Cortès fit tuer secrètement Xico-

tenga le jeune, à Tlascala, à cause des trahisons qu'il méditait pour nous faire périr. Ce n'est pas ainsi que cela se passa: où notre général donna l'ordre de le pendre, ce fut dans un village près de Tezcuco, ainsi que je l'expliquerai bientôt en en donnant les motifs.

Le choniqueur dit aussi que tant de milliers d'Indiens faisaient campagne avec nous, qu'il ne sait plus le nombre qu'il doit mentionner. Il prétend encore, à propos des villes, des bourgs et des villages, que les maisons se comptaient par milliers, tandis qu'il n'y en avait pas la cinquième partie de ce qu'il avance. Si l'on effectuait le total de tout ce qu'il énumère dans son livre, on trouverait dans ce pays plus de millions d'hommes que dans toute la Castille; car il ne fait pas plus de cas de dire mille que quatre-vingt mille, et c'est en cela qu'il met son mérite, cherchant toujours à conter dans son histoire ce qu'il croit agréable à ses lecteurs, sans s'inquiéter de la réalité de ce qu'il écrit. Que les curieux lecteurs veuillent bien remarquer la différence qu'il y a entre son histoire et mon récit, lequel est littéralement la fidèle reproduction de ce qui est arrivé. Qu'on ne se laisse pas éblouir par la rhétorique et le style fleuri de Gomara; il est bien entendu que son élégance dépasse même ma grossièreté. Mais, dans mon livre, la vérité tient lieu d'art et de savoir-faire. Cessons donc de nous occuper de tant d'erreurs pour dire que, quant à moi, je me dois à la réalité des faits et nullement à la flatterie envers les personnes. Déplorons, en finissant, non-seulement le tort que le chroniqueur a causé en se basant sur des informations erronées, mais celui dont il a été l'occasion pour le docteur Illescas et pour Pablo Jovio, qui ont emprunté son récit.

Reprenons le fil de notre histoire, et disons comme quoi nous convînmes de marcher sur Tepeaca. Ce qui arriva dans cette campagne, je le vais dire à la suite.

CHAPITRE CXXX

Comme quoi nous fûmes à la province de Tepeaca. Ce que nous y fîmes, et autres choses qui advinrent.

Cortès demanda aux caciques de Tlascala cinq mille hommes de guerre, afin de se mettre en campagne dans le but de châtier les villages où l'on avait tué quelques Espagnols. C'étaient surtout Tepeaca, Cachula et Tecamachalco, qui se trouvaient à six ou sept lieues de Tlascala. C'est avec une véritable satisfaction que les caciques avaient armé à cet effet quatre mille Indiens, car Maceescaci et Xicotenga le vieux désiraient marcher contre ces villages, plus encore que nous-mêmes, attendu qu'on était venu piller plusieurs établissements dépendant de Tlascala, outrage qui les disposait à merveille à porter la guerre chez ces voisins. D'autre part, après que les Mexicains nous eurent chassés de leur capitale, sachant que nous avions cherché un refuge chez les Tlascaltèques, ils ne doutèrent pas un moment qu'une fois rétablis nous ne tombassions, avec le secours des troupes de Tlascala, sur les pays les plus rapprochés de nos alliés. Aussi s'empressèrent-ils d'envoyer, dans toutes les provinces où ils supposaient que nous irions, plusieurs bataillons d'hommes de guerre pour y tenir garnison. C'était à Tepeaca qui se trouvait réuni le plus grand nombre de ces guerriers. Maceescaci et Xicotenga ne l'ignoraient pas et on peut même dire qu'ils vivaient à ce sujet dans une crainte continuelle.

Quand nous fûmes tous bien préparés, nous nous mîmes en marche sans artillerie et sans escopettes, puisque nous avions tout perdu au passage des ponts. Il est vrai

néanmoins que quelques escopettes avaient été sauvées; mais nous n'avions pas de poudre. Nous partîmes au nombre de seize cavaliers, six arbalétriers et quatre cent vingt soldats, la plupart armés d'épées et de rondaches, avec quatre mille alliés de Tlascala. Nous n'emportions de provisions que pour un jour, parce que le pays où nous allions est bien peuplé, bien pourvu de maïs, de poules et de petits chiens de la contrée; nos éclaireurs marchaient en avant, selon l'habitude. Ce fut dans le plus grand ordre que nous arrivâmes en un point distant de trois lieues de Tepeaca, où nous nous reposâmes une nuit. A notre passage dans les maisons et les établissements qui étaient sur la route, nous trouvions tout dégarni d'ustensiles et de provisions, car on avait su que nous nous disposions à attaquer ces villages. Afin de ne rien faire, du reste, qui ne fût absolument justifiable et strictement dans les règles, Cortès fit annoncer que nous allions à Tepeaca, au moyen de six Indiens et quatre femmes, pris dans la localité où nous avions fait halte. Ils avaient mission de dire que nous nous rendions dans ce bourg pour y découvrir les auteurs de la mort de dix-huit Espagnols, qui avaient été massacrés tandis qu'ils gagnaient Mexico. Nous voulions aussi savoir pourquoi, tout récemment, quelques bataillons mexicains, aidés des habitants de Tepeaca, étaient venus dévaliser plusieurs établissements appartenant à nos alliés les Tlascaltèques. Cortès faisait dire encore aux habitants de Tepeaca de venir paisiblement au-devant de lui à l'endroit où nous nous trouvions, afin de contracter alliance avec nous et de s'engager à renvoyer les Mexicains de leurs villages, sans quoi nous marcherions contre eux, et, les tenant pour rebelles et pour assassins de grande route, nous mettrions tout à feu et à sang dans leur pays et les réduirions en esclavage.

Quelle que fût la fierté des paroles que nous leur fîmes

adresser par les six Indiens et les quatre femmes de leur propre village, ils trouvèrent des termes plus fiers encore pour la réponse qu'ils nous envoyèrent par ces six mêmes Indiens accompagnés de deux Mexicains; ceux-ci n'hésitèrent pas à venir, parce qu'ils savaient très-bien que nous ne faisions jamais aucun outrage, et que nous donnions plutôt quelque petit présent aux messagers qu'on nous adressait. Ceux qui vinrent de Tepeaca en cette occasion s'exprimaient, au nom des capitaines mexicains, en paroles altières qui leur étaient inspirées par les victoires récemment remportées sur nous aux ponts de Mexico. Cortès fit donner une pièce d'étoffe à chacun des messagers, en les chargeant encore de sommer les habitants de Tepeaca de venir lui parler sans aucune crainte, ajoutant que, puisque les Espagnols qu'on avait tués ne sauraient être rappelés à la vie, il ne pouvait plus être question que de traiter de la paix, avec la résolution de leur pardonner les assassinats par eux commis. On leur écrivit une lettre à ce sujet. Ce n'est pas qu'on eût l'espoir qu'ils la comprissent, mais on voulait que, par la vue du papier de Castille, ils ne pussent douter que c'était un message de nous. Cortès pria les deux Mexicains venus avec les six Indiens de Tepeaca, de nous rapporter la réponse. Ils revinrent en effet, disant que nous ne devions point passer outre, mais retourner par où nous étions venus, sans quoi les Mexicains espéraient bien faire bombance avec nos corps, plus encore qu'à Mexico lors du passage des ponts, et après la bataille d'Otumba.

En présence de cette situation, Cortès se concerta avec ses capitaines et soldats, et il fut convenu qu'un notaire dresserait un acte de tout ce qui s'était passé, par lequel on tiendrait désormais pour esclave tout allié de Mexico qui aurait causé mort d'homme parmi les Espagnols, ainsi que l'avaient déjà fait ceux qui, après avoir juré

obéissance à Sa Majesté, s'étaient révoltés, nous tuant environ huit cent soixante soldats et soixante chevaux. Devaient au surplus être inscrites dans la même catégorie les différentes peuplades qui avaient agi en brigands et assassins de grande route. Après avoir dressé ce document, on le porta à la connaissance des Tepeanèques, en les invitant encore à entrer dans notre alliance. Mais ils persistèrent à répondre que, si nous ne nous hâtions de nous en retourner, ils tomberaient sur nous; et ils se préparèrent en conséquence, tandis que nous en faisions autant de notre côté.

Le lendemain, nous eûmes en effet une grande bataille avec les Mexicains et les Tepeanèques, dans une plaine couverte de plantations de maïs et de magueyes. Quoique nos adversaires se battissent avec courage, ils furent promptement défaits par nos cavaliers. Il est vrai que nous autres, fantassins, ne perdîmes pas non plus notre temps, et il est surtout juste de dire que nos alliés de Tlascala combattirent et se lancèrent à la poursuite de l'ennemi avec la plus grande ardeur. Il y eut là beaucoup de morts parmi les Mexicains et les habitants de Tepeaca. Nous perdîmes seulement trois Tlascaltèques; on nous blessa deux chevaux dont l'un mourut. Des blessures que reçurent douze de nos soldats, aucune ne fut dangereuse. Après la victoire nous réunîmes plusieurs Indiennes et des enfants qu'on ramassa dans la campagne et dans les maisons. Quant aux hommes, nous crûmes devoir les abandonner aux amis de Tlascala, qui en faisaient leurs esclaves.

Lorsque ceux de Tepeaca virent que les Mexicains, malgré leurs fanfaronnades, ne les empêchaient pas d'être battus les uns et les autres, on convint que, sans en rien dire aux gens de la garnison, on viendrait nous trouver dans notre quartier. Nous accueillîmes leur démarche et

reçûmes leur serment d'obéissance à Sa Majesté. On chassa les Mexicains des maisons de Tepeaca, où nous entrâmes nous-mêmes à leur place. C'est là que nous fondâmes une ville qui reçut le nom de Segura de la Frontera, parce que la localité se trouvait sur la route de la Villa Rica, au centre d'un grand nombre de villages assujettis à Mexico et d'une campagne couverte de plantations de maïs, et que, d'autre part, ce point était situé aux confins des terres de Tlascala. On nomma les alcaldes et les regidores, et l'ordre fut donné de faire des expéditions aux alentours, surtout contre les peuplades où des Espagnols auraient été tués. C'est alors qu'on fit fabriquer le fer qui devait servir à marquer les esclaves; la marque figurait la lettre *G*, qui voulait dire : *Guerre*. Nous partîmes de Segura de la Frontera pour parcourir tous les environs. Nous fûmes à Cachula, à Tecamachalco, au village des Guayavas et en d'autres villages dont je ne me rappelle pas les noms. C'est à Cachula qu'on avait tué quinze Espagnols; nous y fîmes un grand nombre d'esclaves. Nous n'employâmes d'ailleurs pas plus de quarante jours pour châtier et pacifier définitivement tout le district.

Ce fut en ce même temps que l'on éleva, à Mexico, un autre grand seigneur à la dignité royale, parce que celui qui nous chassa de la capitale venait de mourir de la petite vérole. Le nouveau monarque était neveu ou proche parent de Montezuma; on l'appelait Guatemuz. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans, de bel aspect pour un Indien et d'un courage à toute épreuve. Il imposait de telle manière à ses sujets que tous en avaient peur. Il était marié avec une fille de Montezuma, qui, eu égard à la race, pouvait être regardée comme une belle femme. Lorsque Guatemuz, roi de Mexico, apprit la déroute de sa garnison de Tepeaca et sut que les habitants de cette localité, ayant juré obéissance à Sa Majesté l'Empereur

Charles-Quint, nous servaient et nous donnaient des vivres, et que d'ailleurs nous nous étions établis sur leur territoire, il en vint à craindre de voir notre influence s'étendre vers Guaxaca et autres provinces qui viendraient augmenter nos alliances. Il envoya donc des messagers dans toutes ces localités, pour engager les Indiens à être sur le qui-vive et à se tenir constamment sous les armes. Il faisait remettre des joyaux d'or aux caciques; il dispensait plusieurs peuplades de payer tribut et surtout il prenait soin d'envoyer de grands capitaines avec de bonnes garnisons, afin d'empêcher que nous envahissions ces contrées. Il y faisait proclamer qu'on eût à se défendre vaillamment, pour éviter qu'il ne leur arrivât la même chose qu'à Tepeaca dont on n'était pas éloigné de plus de douze lieues. Pour qu'il n'y ait pas confusion, je dirai qu'un de ces villages dont je viens de parler s'appelle Cachula, et l'autre Guacachula. Je réserve pour une opportunité meilleure le soin de raconter ce qui se passa à Guacachula, afin de dire qu'à cette époque des messagers arrivèrent de la Villa Rica, annonçant qu'un navire de Cuba venait d'y aborder avec des soldats.

CHAPITRE CXXXI

Comme quoi un navire vint de Cuba, envoyé par Diego Velasquez, ayant pour capitaine Pedro Barba. Le moyen dont se servit, pour s'emparer de sa personne, l'amiral que Cortès avait chargé de garder la mer.

Tandis que nous étions occupés dans cette province de Tepeaca à châtier ceux qui avaient causé la mort de nos dix-huit compatriotes, et que, invités par nous à vivre en paix, les habitants prêtaient le serment d'obéissance à Sa Majesté, des lettres nous furent envoyées de la Villa Rica

pour annoncer l'arrivée d'un navire commandé par un hidalgo, nommé Pedro Barba, grand ami de Cortès. Il avait été lieutenant de Diego Velasquez à la Havane. Il n'amenait avec lui que treize soldats, un cheval et une jument, parce que son navire était de fort petites dimensions. Il apportait des lettres à ce même Pamphilo Narvaez que Diego Velasquez avait envoyé contre nous. On croyait fermement que la Nouvelle-Espagne s'était rangée sous son drapeau; c'est même pour cela que Diego Velasquez lui faisait dire que, dans le cas où il n'aurait pas déjà tué Cortès, il se hâtât de le lui envoyer prisonnier à Cuba, pour qu'il pût lui-même l'adresser en Castille, conformément aux ordres de don Juan Rodriguez de Fonseca, évêque de Burgos et archevêque de Rosano, président du conseil des Indes, qui en demandait l'envoi avec plusieurs autres de nos capitaines. Diego Velasquez ne doutait pas que nous n'eussions été complétement défaits ; il croyait du moins que Narvaez était devenu le véritable commandant de la Nouvelle-Espagne.

Or, aussitôt que Pedro Barba fut entré dans le port et qu'il y eut jeté l'ancre, l'amiral de la mer, nommé Pedro ou Juan Caballero, s'empressa d'aller lui rendre visite dans une embarcation montée par de bons matelots et bien munie d'armes soigneusement dissimulées. Il se rendit ainsi au navire de Pedro Barba. Après l'échange des politesses habituelles : « Comment se porte Votre Grâce? » après s'être mutuellement salués et embrassés, selon l'usage, Pedro Caballero s'informa du señor Diego Velasquez, gouverneur de Cuba : comment allait sa santé? A quoi Pedro Barba répondit qu'il était très-bien. Vint ensuite le tour du señor Pamphilo de Narvaez, à propos duquel le Pedro Barba et les personnes qui venaient avec lui demandèrent comment allaient ses affaires avec Cortès. On répondit que tout marchait fort bien ; que Cortès

était en fuite, toujours révolté, avec une vingtaine de ses compagnons; que Narvaez était riche et prospère, et le pays excellent. En continuant la conversation, les visiteurs dirent à Pedro Barba qu'il y avait un village tout près sur la côte; qu'il voulût bien débarquer pour s'y reposer et y fixer son séjour; qu'on lui fournirait des vivres et tout ce dont lui et ses hommes auraient besoin, attendu que ce village en avait l'obligation.

Bref, les paroles des visiteurs furent si engageantes que les nouveaux venus se laissèrent conduire à terre dans l'embarcation de Pedro Caballero et quelques autres canots provenant des navires mouillés dans le port. Lorsque l'amiral, entouré d'un bon nombre de matelots, les vit définitivement débarqués, il dit à Pedro Barba : « Vous êtes mes prisonniers, au nom de mon seigneur et capitaine Cortès. » C'est ainsi qu'on s'empara d'eux; ils en furent tout ébahis. Les voiles, le gouvernail et la boussole furent retirés du navire et les hommes envoyés à Cortès, à Tepeaca. Nous eûmes grand plaisir à apprendre le secours qui nous venait au meilleur moment, car, durant la petite campagne dont je viens de parler, nous n'étions pas tellement à l'abri des accidents que plusieurs d'entre nous n'y reçussent des blessures, tandis que d'autres tombèrent malades de fatigue. Comme nous étions toujours chargés de nos armes et que nous ne nous reposions ni jour ni nuit, le sang et la poussière se figeaient dans nos entrailles et nous les rendions ensuite par le corps et par la bouche; c'est au point qu'en quinze jours nous perdîmes cinq de nos camarades, de douleurs au côté.

Je dois dire aussi qu'avec Pedro Barba arrivait un certain Francisco Lopez, qui plus tard fut habitant et devint regidor de Guatemala. Cortès fit à Barba un très-honorable accueil; il le nomma capitaine d'arbalétriers et il en

reçut la nouvelle que Diego Velasquez se préparait à envoyer de Cuba un autre petit navire chargé de provisions. Ce bâtiment vint en effet huit jours après. Son capitaine était un hidalgo natif de Medina del Campo, nommé Rodrigo Morejon de Lobera; il amenait avec lui huit soldats, une jument, six arbalètes et beaucoup de fil à fabriquer des cordes d'arc. On s'empara d'eux par le même procédé employé pour Pedro Barba; on les envoya à Segura de la Frontera. Nous nous réjouîmes beaucoup de ces renforts; Cortès leur faisait très-bon accueil et donnait des emplois aux nouveaux venus. Grâce à Dieu, nous augmentions ainsi nos forces, de soldats, d'arbalètes et de deux ou trois chevaux.

Je m'arrêterai là pour dire ce que faisaient à Guacachula les garnisons de Mexico préposées à la garde de la frontière, et comme quoi les caciques de ce bourg vinrent demander secrètement l'appui de Cortès pour chasser du pays les Mexicains.

CHAPITRE CXXXII

Comme quoi les habitants de Guacachula vinrent demander l'appui de Cortès à cause des mauvais traitements et des vols dont ils étaient victimes de la part des Mexicains. Ce que l'on fit à ce sujet.

J'ai déjà dit que Guatemuz, le roi nouvellement élu de Mexico, envoyait de puissantes garnisons à ses frontières. Il en forma une surtout, très-vigoureuse et composée de nombreux guerriers, à Guacachula, et une autre encore à Ozucar, bourg qui n'était pas éloigné du premier de plus de deux ou trois lieues. Il redoutait en effet que nous n'envahissions de ce côté les peuplades assujetties à Mexico. Ces troupes, qui se montaient à un nombre considérable et

qui d'ailleurs étaient sous l'impression d'un changement de règne, se rendaient coupables d'un grand nombre de vols et de vexations envers les habitants des villages où elles séjournaient. Ce fut au point que cela devenait insupportable, car, disait-on, ces guerriers volaient les étoffes, le maïs, les poules, les joailleries en or, s'emparant de préférence des filles et des femmes quand elles étaient jolies, et portant l'audace jusqu'à leur faire subir les derniers outrages sous les yeux de leurs maris, de leurs pères et de leurs parents. Les gens de Guacachula savaient d'ailleurs que les habitants de Cholula vivaient tranquillement en paix depuis que les Mexicains n'étaient plus chez eux, et que la même chose arrivait actuellement à Tepeaca, à Tecamachalco et à Cachula. Ce fut pour ces raisons que quatre des principaux personnages du lieu vinrent secrètement trouver Cortès pour le prier d'envoyer des *teules* et des chevaux afin de mettre fin aux outrages et aux vols des Mexicains, assurant que tous les habitants du village et d'autres lieux environnants nous aideraient à détruire les troupes mexicaines.

Aussitôt que Cortès en eut connaissance, il résolut d'expédier Christoval de Oli avec presque tous nos cavaliers et arbalétriers, et un bon nombre de Tlascaltèques, attendu qu'après le bénéfice qu'ils avaient retiré de l'expédition de Tepeaca, le nombre de nos auxiliaires de Tlascala augmentait chaque jour dans notre quartier. Le général désigna pour marcher sous les ordres de Christoval de Oli quelques capitaines venus avec Narvaez, de sorte que l'expédition se composa d'environ trois cents soldats et de nos meilleurs chevaux. On prit donc le chemin de cette province. Mais il paraît qu'en route des Indiens dirent aux hommes de Narvaez que les campagnes et la ville étaient pleines de guerriers mexicains, en plus grand nombre que dans l'affaire d'Otumba; que Guatemuz lui-même, sei-

gneur de Mexico, commandait les troupes, et tant d'autres choses que les gens de Narvaez en furent intimidés. Comme d'ailleurs ils n'avaient nulle envie de faire campagne et de se trouver dans des combats, mais plutôt de retourner à Cuba, et que le souvenir de leurs périls à Mexico, aux chaussées, aux ponts et à Otumba leur inspirait la crainte de se voir bientôt dans des difficultés analogues, ils s'adressèrent à Christoval de Oli pour le prier de ne point aller plus loin, de revenir sur ses pas sans s'exposer à des batailles pires que les antérieures, où tous perdraient la vie. Ils firent ressortir les difficultés de la situation, lui donnant à entendre que si, quant à lui, il voulait marcher en avant, il s'y hasardât, à la bonne heure, mais que la plupart d'entre eux refuseraient de faire un pas de plus.

Christoval de Oli était certainement un vaillant capitaine; aussi leur répondit-il qu'il ne s'agissait pas de retourner, mais d'avancer; qu'ils avaient beaucoup de bons chevaux et de combattants; que, s'ils faisaient un pas en arrière, les Indiens les mépriseraient; qu'on était en rase campagne; qu'il ne battrait pas en retraite, mais qu'il marcherait en avant. Les soldats de Cortès l'appuyaient dans sa résolution de ne point reculer, alléguant qu'ils s'étaient vus dans d'autres guerres plus dangereuses et que malgré tout, grâce à Dieu, ils avaient obtenu la victoire. Mais rien n'y fit, on perdit son temps à tout ce qu'on put dire. Bien au contraire, ceux de Narvaez supplièrent tant Christoval de Oli de revenir sur ses pas et d'écrire de Cholula à Cortès sur ce sujet, qu'ils le firent se résoudre à reculer. Lorsque Cortès l'apprit, il se fâcha fort; il envoya à Oli deux arbalétriers de plus, en lui écrivant qu'il était émerveillé de son grand courage, mais qu'il lui enjoignait de ne faiblir devant aucune résistance et de ne point abandonner une si belle entreprise. En voyant cette lettre, Christoval de Oli poussa des cris de méconte-

ment, accusant ses conseillers de lui avoir fait commettre une faute grave. Aussitôt, et sans plus tergiverser, il donna l'ordre général de marcher avec lui, ajoutant néanmoins que quiconque ne voudrait pas le suivre pourrait retourner au quartier comme un lâche, sûr que Cortès lui infligerait un châtiment mérité.

On se mit en route. Christoval de Oli suivait, furieux comme un lion, le chemin de Guacachula avec tout son monde, lorsque, avant d'avoir fait une lieue, il reçut la visite de deux caciques de ce bourg; ils venaient lui dire tout ce qui concernait la situation des Culuans et lui expliquer comment il devait les attaquer et de quelle manière il pouvait s'attendre à être secouru. Cela étant entendu, il donna ses ordres aux cavaliers, aux arbalétriers et aux soldats, et, conformément aux instructions convenues, il tomba sur les Mexicains. Ceux-ci se battirent d'abord à merveille; ils nous blessèrent quelques soldats, tuèrent deux chevaux et en blessèrent huit, en se couvrant de palissades et autres défenses préparées dans le village. Malgré tout, une heure de combat suffit pour mettre tous les Mexicains en fuite. On assure que nos Tlascaltèques se conduisirent très-vigoureusement, tuant et faisant prisonniers beaucoup d'Indiens. Comme d'ailleurs ils étaient appuyés par les habitants de toute la province, ils infligèrent de grandes pertes aux Mexicains qui battirent précipitamment en retraite et furent demander de nouveaux éléments de résistance à un bourg appelé Ozucar, où se trouvait une autre forte garnison de Mexicains, lieu bien et dûment fortifié. Dans leur retraite ils détruisirent un pont pour s'opposer au passage des chevaux.

Mais Christoval de Oli, devenu furieux, ne resta pas longtemps à Guacachula. Il partit pour Ozucar avec tous les soldats qui purent le suivre et avec nos nouveaux alliés de Guacachula; il passa la rivière, tomba sur les

Mexicains et les enfonça du premier choc. On lui tua deux chevaux ; lui-même reçut deux blessures, dont l'une à la cuisse; son cheval fut aussi grièvement atteint. Il ne resta que deux jours à Ozucar ; mais, comme les Mexicains avaient été complétement défaits, ce court délai suffit pour que les caciques et seigneurs de ce bourg et d'autres environnants vinssent demander la paix et se donner pour vassaux de notre Roi et seigneur. Tous ces districts étant donc pacifiés, Christoval de Oli s'en revint avec ses soldats à notre Villa de la Frontera. Je n'assistai pas à cette campagne, et je dis dans mon récit absolument ce que l'on m'a raconté. Cortès, accompagné de nous tous, alla au-devant des gens de l'expédition et nous nous revîmes avec la plus grande joie. Nous rîmes fort du premier conseil qu'on donnait à Oli de revenir sur ses pas ; il en rit comme nous, disant que quelques-uns de ses soldats s'occupaient plus du souvenir de leurs mines de Cuba que de leurs armes ; il jurait du reste ses grands dieux que, s'il devait encore faire campagne, il ne voudrait voir autour de lui que les soldats pauvres de Cortès, et nullement les hommes riches de Narvaez, qui avaient la prétention de commander plus que lui.

Nous interromprons le fil de notre récit pour dire que le chroniqueur Gomara prétend que Christoval de Oli rebroussa chemin, quand il allait à Guacachula, uniquement parce qu'il comprit mal ses interprètes et crut à quelque trahison ourdie contre nous. Or il n'en fut pas ainsi : la vérité est que les principaux capitaines de Narvaez, entendant certains Indiens assurer que nous étions attendus par un nombre de Mexicains supérieur à celui que nous avions eu à combattre à Mexico et à Otumba, et que nos ennemis étaient commandés par Guatemuz lui-même, furent pris de frayeur à la pensée de se hasar-

der dans ces nouveaux combats, après s'être échappés à grand'peine de la déroute de Mexico, et telle fut la raison qui les poussa à conseiller la retraite à Christoval de Oli, tandis que celui-ci s'obstinait à marcher en avant. Le chroniqueur dit encore que Cortès se résolut à faire lui-même cette campagne, en voyant Christoval de Oli y renoncer. Cela n'est pas exact, puisque ce fut ce capitaine qui la termina, ainsi que je l'ai dit. Il prétend aussi, par deux fois, que les gens de Narvaez apprirent à Guaxocingo, quand ils passaient dans ce bourg, qu'ils étaient attendus par un grand nombre de milliers d'Indiens. J'assure que c'est encore là une erreur, parce qu'il est clair que, pour aller de Tepeaca à Cachula, il aurait fallu faire un détour en arrière s'il s'était agi de passer par Guaxocingo. C'est absolument comme si, pour aller de Medina del Campo à Salamanca, nous prétendions passer par Valladolid ; il n'y a pas de différence.

Mais c'est assez parler sur ce point ; disons plutôt qu'à cette époque mouilla au port connu sous le vilain nom de Bernal, près de la Villa Rica, un navire arrivant du Panuco. C'était un de ceux qu'avait envoyés Garay, aux ordres d'un capitaine nommé Camargo. Je vais dire à la suite ce qui en advint.

CHAPITRE CXXXIII

Comme quoi arriva au port de la Villa Rica un des navires que Francisco Garay avait envoyés au Panuco. Ce qui s'ensuivit.

Nous étions à Segura de la Frontera, ainsi que je viens de l'expliquer, lorsque des lettres vinrent annoncer à Cortès qu'un des navires que Francisco Garay avait envoyés au Panuco, ayant pour capitaine un nommé Ca-

margo, venait d'arriver au port. Il amenait soixante soldats, tous malades, le ventre enflé et atteints de jaunisse. Ce capitaine disait qu'un autre officier, envoyé au Panuco également par Garay et qui s'appelait Pinedo, avait été victime d'une attaque des Indiens du pays qui l'avaient massacré, lui, tous ses soldats, ses chevaux, et brûlé ses navires. Témoin de ce malheur, Camargo s'était embarqué avec les soldats que j'ai dits, et il venait demander secours au port où il nous savait établis. La nécessité où il s'était vu de se défendre contre les Indiens avait épuisé ses ressources; tous étaient du reste, je le répète, maigres, jaunes et enflés. On disait que le capitaine Camargo avait été Frère dominicain, bien incorporé à cet ordre. Tout ce monde, avec son commandant, s'en fut à la Frontera à petites journées, car leur état de faiblesse leur rendait la marche pénible. Cortès, les voyant si enflés et si jaunes, comprit bien que ce n'étaient pas là gens à se battre ; nous n'y gagnions que la peine de leur donner des soins. Il fit du reste un accueil très favorable au chef et à ses hommes. Je ne me rappelle pas bien ce que devint le capitaine Camargo, mais il me semble qu'il ne tarda pas à mourir ; quelques soldats moururent aussi. Nous leur faisions la mauvaise plaisanterie de les appeler « les verts-pansus », à cause de leur couleur de moribonds et des dimensions de leur ventre.

J'éprouve maintenant l'embarras de dire exactement l'époque des arrivées à la Villa Rica : c'étaient toujours des navires de Garay ; ils venaient à la distance d'environ un mois les uns des autres. Bornons-nous à dire qu'ils y arrivèrent tous et admettons que ce soit en effet à peu près trente jours les uns après les autres. Je m'exprime ainsi parce qu'apparut bientôt un certain Miguel Diaz de Auz Aragonès, capitaine de Francisco de Garay qui l'avait envoyé pour renforcer Alvarez Pinedo, établi, pensait-il,

au Panuco. Mais, arrivé à sa destination, il ne trouva pas vestige de la flottille de Garay ; il n'eut pas de peine, du reste, à se persuader que ses compatriotes avaient été massacrés, vu que les Indiens l'attaquèrent lui-même aussitôt qu'il se présenta avec son navire. Ce fut ce motif qui le décida à gagner notre port; il y débarqua ses soldats, qui dépassaient le chiffre de cinquante, avec sept chevaux. Ils vinrent immédiatement se joindre à Cortès ; ce secours fut des meilleurs et des plus opportuns, car le besoin s'en faisait sentir. Je vois, du reste, de l'intérêt à dire quel homme était ce Miguel Diaz de Auz. Ce fut un bon serviteur de Sa Majesté dans tous les événements des guerres et conquêtes de la Nouvelle-Espagne. Après la pacification de ces pays, il eut un procès avec un beau-frère de Cortès, nommé Andrès de Barrios, natif de Séville, qu'on surnommait le Danseur. Il s'agissait de la propriété d'une moitié de Mestitan. Le jugement porta qu'on lui paierait sur les rendements de ce bourg un intérêt de plus de deux mille cinq cents piastres, à la condition qu'il n'y entrerait point pendant deux ans, attendu qu'il était accusé d'y avoir fait mourir indûment un certain nombre d'Indiens.

Quoi qu'il en soit, nous dirons que, peu de jours après l'arrivée de Miguel Diaz de Auz, on vit paraître au port un autre navire envoyé également par Garay comme renfort pour sa flottille, dans la croyance que tout le monde se portait bien sur le fleuve Panuco. Le capitaine était un certain Ramirez, homme âgé, que pour ce motif on surnomma « le Vieux », dans le but de le distinguer des deux autres Ramirez qui se trouvaient déjà parmi nous. Ils amenaient quarante soldats, dix chevaux ou juments, avec des arbalètes et autres armes. Le Francisco de Garay passait donc son temps à aventurer ainsi un navire après l'autre, n'ayant pas d'autre chance que de tra-

vailler à ravitailler Cortès ; et je n'ai pas besoin de dire à quel point ces secours étaient opportuns pour nous. Tous ces nouveaux soldats s'en vinrent à Tepeaca où nous nous trouvions. Comme d'ailleurs les hommes de Miguel de Auz arrivèrent gros et bien portants, nous les surnommâmes « les râblés ». Quant aux soldats du vieux Ramirez, comme ils venaient couverts d'une grosse armure de coton très-lourde, pour se garantir des flèches, nous les appelâmes « les bâtés ». Cortès, au surplus, fit le meilleur accueil à ces capitaines quand ils arrivèrent en sa présence.

Mais nous cesserons de nous entretenir des bons auxiliaires qui nous vinrent de Garay, pour dire comme quoi notre général envoya Sandoval en expédition contre deux villages appelés Xalacingo et Cacatami.

CHAPITRE CXXXIV

Comme quoi Cortès envoya Gonzalo de Sandoval pour pacifier les bourgs de Xalacingo et Cacatami, avec deux cents soldats, vingt cavaliers et douze arbalétriers, lui donnant pour mission de découvrir quels étaient les Espagnols qu'on y avait tués ainsi que les armes qu'on leur avait prises, voir le pays que c'était et exiger l'or qu'on y avait enlevé; ce qui advint encore.

Cortès possédait donc déjà un bon nombre de soldats. Il avait reçu un premier renfort au moyen des deux petits navires de Diego Velasquez, avec lesquels étaient venus les capitaines Pedro Barba et Rodrigo Morejon de Lobera, à la tête de vingt-cinq soldats avec deux chevaux et une jument. Ensuite étaient arrivés les trois bâtiments de Garay : le premier, avec le capitaine Camargo, le second monté par Miguel Diaz de Auz et le troisième avec

le vieux Ramirez, amenant ensemble environ cent vingt soldats, seize chevaux ou juments, ces dernières toutes de brio et bonnes coureuses. Cortès avait eu la nouvelle que dans deux bourgs, appelés Cacatami et Xalacingo, on avait donné la mort à plusieurs soldats de Narvaez qui se rendaient à Mexico. C'est aussi dans ces villages qu'on avait volé à Juan de Alcantara et à deux autres Espagnols de la Villa Rica, après les avoir tués, la part d'or échue à tous les habitants du port, ainsi que je l'ai dit déjà dans le chapitre qui en a traité. Notre général choisit pour commander cette expédition le capitaine Gonzalo de Sandoval, qui était alguazil mayor, homme valeureux et de bon conseil. Il emmenait avec lui deux cents soldats, la plupart appartenant aux vieilles troupes de Cortès, vingt cavaliers, douze arbalétriers et bon nombre de Tlascaltèques.

Avant d'arriver à ces villages, il sut qu'on y était bien préparé, que les habitants avaient reçu le secours de garnisons mexicaines et se tenaient bien pourvus de bonnes palissades et munitions de guerre, persuadés qu'ils étaient qu'à cause des attentats commis contre les Espagnols, nous ne tarderions pas à marcher contre eux pour les châtier, comme nous avions fait à Tepeaca, à Cachula et à Tecamachalco. Sandoval mit sa troupe et ses arbalétriers en bon ordre; il convint avec ses cavaliers comment ils devaient marcher et charger l'ennemi. Avant de franchir les limites de leur pays, il envoya aux Indiens un messager, les engageant à se présenter pacifiquement et à rendre l'or et les armes qu'ils avaient volés, avec l'assurance que la mort des Espagnols leur serait pardonnée. Ces messages furent renouvelés trois ou quatre fois, et la réponse fut toujours que si nous allions chez eux, de même qu'ils avaient tué et mangé les *teules* que nous leur réclamions, ils tueraient et mangeraient

notre capitaine, ainsi que tous ceux qu'il amenait avec lui.

Les messages étant restés sans résultat, Sandoval envoya dire une dernière fois aux Indiens qu'il les réduirait en esclavage, pour avoir été des traîtres et des assassins de grande route ; qu'ils eussent à se préparer à bien se défendre. Sur ce, Sandoval se mit en marche avec ses compagnons et il attaqua l'ennemi par deux côtés à la fois. Les Mexicains et les naturels de ce village se battirent très-bien ; néanmoins, sans que je veuille donner ici des détails sur l'action, Sandoval les défit complétement. Les Mexicains et les caciques des villages prirent la fuite; on les poursuivit et l'on captura beaucoup de femmes et d'enfants, négligeant d'en faire autant des Indiens pour ne pas se donner le souci de les garder. Nous trouvâmes dans quelques temples du village beaucoup de vêtements, des armes, des freins de chevaux, deux selles et bien d'autres objets à l'usage de la cavalerie, que l'on avait offerts aux idoles. Sandoval résolut de rester là trois jours. Les caciques des deux villages vinrent demander pardon et jurer obéissance à Sa Majesté. Le capitaine exigea qu'ils rendissent l'or enlevé aux Espagnols assassinés, avant qu'il leur pardonnât. Ils répondirent que les Mexicains avaient pris l'or et l'avaient aussitôt envoyé à Mexico au nouveau seigneur qu'ils s'étaient donné pour roi ; de sorte qu'il n'en restait plus. Sandoval leur répliqua que, pour obtenir l'oubli de leurs crimes, ils devaient aller où se trouvait Malinche, qui leur pardonnerait après leur avoir parlé. Cela dit, il se mit en route et s'en retourna, avec une grande quantité de femmes et d'enfants que l'on marqua au fer comme esclaves. Cortès se réjouit beaucoup de le voir revenir dans un état satisfaisant, quoiqu'il y eût dans ses rangs huit soldats grièvement blessés, que trois chevaux fus-

sent morts et que lui-même portât les traces d'un coup de flèche. Je ne fis pas cette campagne : j'étais très-malade de fièvres et je rendais du sang par la bouche. Grâce à Dieu, je revins à la santé parce qu'on me saigna plusieurs fois.

On sait donc que Gonzalo de Sandoval avait dit aux caciques de Xalacingo et de Cacatami de se rendre auprès de Cortès pour lui demander la paix. Ce ne furent pas seulement ces villages qui firent cette démarche, mais bien d'autres encore des environs. Ils apportèrent des provisions à la ville où nous étions et jurèrent tous obéissance à Sa Majesté. Cette expédition eut les plus importants résultats : la paix fut établie dans tous ces districts, et il s'ensuivit que Cortès acquit dans la Nouvelle-Espagne entière une si grande réputation non-seulement d'homme pratiquant la justice, mais encore de guerrier valeureux, qu'il inspirait la crainte à tout le monde et surtout à Guatemuz, le roi nouvellement élu à Mexico. Il y gagna une telle autorité et une si grande influence qu'on venait lui soumettre, de pays lointains, des procès d'indigènes, surtout en affaires se rapportant aux distinctions de seigneurs et de caciques. Comme la petite vérole se répandit dans toute la Nouvelle-Espagne, beaucoup de hauts personnages en furent victimes. Il y eut donc lieu de rechercher souvent à qui devait appartenir la succession des caciques et seigneuries, et comment se partageraient les terres et vassaux; c'était à ce propos qu'on venait fréquemment trouver Cortès en sa qualité de seigneur absolu de tout le pays, afin que sa seule autorité élevât les nouveaux seigneurs au rang qui leur appartenait.

Ce fut à cette époque qu'on vint d'Ozucar et de Guacachula, au sujet d'une proche parente de Montezuma qui était mariée avec le seigneur d'Ozucar. Ils eurent un fils

qui paraissait justement à quelques-uns devoir être l'héritier de cette seigneurie, en sa qualité de neveu de Montezuma. Néanmoins il ne manqua pas de gens pour prétendre que les droits à la succession étaient en faveur d'un autre seigneur. Il en résulta de graves discussions à propos desquelles on fut consulter Cortès, qui déclara que l'héritage devait tomber aux mains du parent de Montezuma; et sa décision fut immédiatement mise en pratique. On se présenta de même de plusieurs autres peuplades des environs; notre général décidait la remise des terres en litige aux mains de ceux qui lui paraissaient être les ayants-droit.

En ce même temps, il eut connaissance que neuf Espagnols avaient été tués dans le bourg de Cocotlan, situé six lieues plus loin, et que nous avions déjà surnommé Castilblanco, ainsi que je l'ai dit plus haut en en donnant le motif. Notre chef envoya encore Gonzalo de Sandoval pour y infliger un châtiment et en obtenir la pacification. Celui-ci partit avec trente cavaliers, cent soldats, huit arbalétriers, cinq hommes d'escopette et un certain nombre de Tlascaltèques. Ces alliés, qui furent des meilleurs soldats, se montrèrent toujours très-fidèles. Sandoval dépêcha cinq dignitaires de Tepeaca pour présenter nos sommations aux habitants du bourg, avec mille protestations obligeantes, en ajoutant toutefois que, s'ils ne se présentaient pas à lui, il irait les combattre et les emmènerait en esclavage. Mais il paraît qu'il y avait une garnison de Mexicains destinée à protéger cette peuplade. Les habitants répondirent donc que Guatemuz était leur roi; qu'ils n'avaient pas à se rendre à l'appel d'un autre seigneur quelconque; que si du reste nous avancions vers eux, nous les trouverions en rase campagne; que leur décision n'était pas moindre que celle dont ils avaient fait preuve à Mexico, sur les chaussées et au passage des

ponts; qu'au surplus ils savaient fort bien à quel degré s'élevait notre grande valeur. Sandoval, ayant entendu ces propos, forma les rangs dans l'ordre que devaient garder au combat les cavaliers, les fusiliers et les arbalétriers; il ordonna aux Tlascaltèques de ne pas se jeter sur l'ennemi tout d'abord, afin de ne point mettre obstacle aux charges de nos cavaliers et de ne pas courir eux-mêmes le risque d'être blessés par nos arbalètes, nos escopettes ou les pieds de nos chevaux. Ils ne devaient donc pas bouger avant que nos forces eussent chargé l'ennemi; mais, à peine la déroute commencée, ils avaient l'ordre de s'acharner à la poursuite des Mexicains pour s'emparer d'eux.

Tout cela étant convenu, Sandoval se mit en marche vers le bourg. L'ennemi en sortit pour venir à sa rencontre avec deux bataillons de guerriers, en un point où se trouvaient des défenses artificielles et des terrains coupés de ravins. Ils y tinrent bon quelques instants, tandis que nos arbalètes et nos escopettes leur causaient le plus grand mal; mais enfin Sandoval put arriver à franchir les palissades avec ses cavaliers. A la vérité on lui blessa là neuf chevaux, et l'un d'eux mortellement; quatre soldats y reçurent aussi des blessures. Toujours est-il qu'il franchit le mauvais pas et que ses cavaliers purent se déployer. Quoique le sol fût très-inégal et couvert de pierres, il put se précipiter sur les bataillons ennemis et les ramener jusqu'au bourg. Là, ils s'arrêtèrent dans un grand préau et s'abritèrent encore derrière des défenses et sur des temples où ils prirent un solide appui. Ils se battaient avec beaucoup de valeur; mais enfin nous eûmes raison d'eux et nous tuâmes sept Indiens. Il n'était pas nécessaire de recommander la poursuite aux Tlascaltèques: outre qu'ils étaient fort bons soldats, ils y trouvaient leur bénéfice, surtout à cause du voisinage de leur pays avec

l'endroit où nous étions. On prit beaucoup de femmes et d'enfants.

Notre capitaine resta là deux jours et fit appeler les caciques du bourg par des dignitaires de Tepeaca qui étaient avec nous. Ils obéirent à son appel et demandèrent pardon pour les assassinats commis sur les Espagnols. Sandoval répondit que s'ils rendaient les vêtements et tout ce qu'ils avaient volé, on leur pardonnerait. Mais ils répliquèrent que tout avait été brûlé, qu'on n'avait rien gardé et qu'ils avaient déjà fini de manger la plupart de ceux qui furent tués; que cinq *teules* avaient été envoyés vivants à leur seigneur Guatemuz; que du reste leurs méfaits étaient assez châtiés par la mort de leurs compatriotes que nous venions de tuer sur le champ de bataille et dans le village; qu'on leur pardonnât; qu'ils auraient soin de fournir des vivres dans le bourg où Malinche se trouvait. Sandoval, convaincu qu'on ne pouvait mieux faire, leur pardonna, tandis que de leur côté ils promettaient de servir fidèlement en tout ce qui leur serait commandé. Après quoi, il revint à la ville où il fut bien reçu par Cortès et par nous tous. Mais j'en resterai là pour dire comment on marqua au fer tous les esclaves que l'on prit dans ces provinces.

CHAPITRE CXXXV

Comme quoi on rassembla toutes les femmes et tous les esclaves provenant des affaires de Tepeaca, de Cachula, de Tecamachalco, de Castilblanco et de tous les pays indépendants, pour qu'on les marquât au fer, au nom de Sa Majesté; ce qui advint à ce sujet.

Lorsque Gonzalo de Sandoval fut revenu à la ville de Segura de la Frontera, comme tout était pacifié dans cette

province et que par conséquent nous n'avions plus à faire de nouvelles expéditions, toutes les peuplades des environs ayant juré obéissance à Sa Majesté, Cortès, d'accord avec les commissaires du Roi, résolut de marquer au fer les pièces et esclaves afin d'y prélever son cinquième après avoir mis à part celui de Sa Majesté. A cet effet, il fit mettre à l'ordre du jour et proclamer dans le quartier et par la ville que tous les soldats eussent à présenter dans une maison désignée à cet effet, pour qu'on les marquât au fer, toutes les pièces qu'ils auraient acquises, dans le délai de deux jours. Nous nous empressâmes d'y aller avec toutes les Indiennes et enfants que nous avions pris. Quant aux hommes, nous n'en désirions pas à cause du souci qu'on aurait eu de les garder; nous n'avions d'ailleurs pas besoin de leurs services, puisque nos amis les Tlascaltèques étaient là pour nous les rendre. Toutes les pièces étant réunies, on leur appliqua la marque *G*, qui veut dire : *Guerre*. En deux tours de main, sans que nous y prissions garde, on mit de côté le cinquième royal, ainsi que celui de Cortès. Au surplus, la nuit précédente, lorsque toutes les pièces se trouvaient réunies, on s'était empressé de choisir et de cacher les meilleures Indiennes, de sorte que, quand nous revînmes, on n'en vit pas une seule passable, et, au moment de les répartir, on n'avait plus à nous donner que des vieilles qui ne valaient rien.

Ce fut là une occasion de murmures contre Cortès et contre ceux qui l'aidaient à détourner et à cacher les bonnes Indiennes. Il y eut même des soldats de Narvaez qui osèrent le dire à notre général, jurant leurs grands dieux qu'ils n'avaient jamais su qu'il y eût deux rois dans les pays de Sa Majesté, de manière qu'on y dût prélever deux cinquièmes royaux. Un de ces soldats était Juan Bono de Quexo, qui ajouta d'ailleurs qu'il ne resterait pas en un pareil pays et qu'il ferait tout savoir en Castille, à

Sa Majesté et aux membres du conseil royal des Indes. Un autre soldat s'exprima encore plus clairement, disant au général qu'il ne lui avait pas suffi de répartir l'or de Mexico de la manière qu'on sait, c'est-à-dire qu'en faisant les parts Cortès prétendait qu'on n'avait trouvé que trois cent mille piastres, tandis que, au moment d'entreprendre notre fuite de la capitale, on dut constater légalement qu'on en abandonnait plus de sept cent mille ; que maintenant, après que le pauvre soldat avait essoufflé ses poumons et s'était fait cribler de blessures pour posséder une bonne Indienne, on n'en avait que les jupons et les chemises, les pièces de choix ayant été déjà prises et cachées. Il ajoutait que, lorsqu'avait paru l'ordre du jour demandant qu'on les présentât à la marque, chaque soldat avait cru qu'on lui rendrait ses propres pièces, qu'on estimerait leur valeur pour en retirer exactement le cinquième de Sa Majesté ; que du reste il ne serait nullement question d'un cinquième à donner à Cortès... Il murmurait bien d'autres choses pires encore.

Notre général, l'ayant entendu, répondit doucereusement et avec calme qu'il jurait sur sa conscience (c'est ainsi qu'il faisait ses serments) qu'on n'en agirait plus ainsi à l'avenir ; que les Indiennes, bonnes ou mauvaises, seraient mises à l'enchère, les bonnes adjugées pour telles et les mauvaises à leur juste prix, de sorte qu'on n'aurait plus à lui chercher dispute. Du reste, on ne fit plus d'esclaves à Tepeaca ; mais bientôt j'aurai l'occasion de dire qu'on en reprit la coutume à Tezcuco. Pour à présent je n'ajouterai pas un mot à ce sujet et je porterai l'attention sur des événements pires encore que la question d'esclavage.

J'ai dit, on s'en souvient, que pendant la triste nuit où nous sortîmes de Mexico en fuyards, il resta dans l'appartement de Cortès plusieurs lingots d'or qu'on aban-

donna, après avoir chargé tout ce qu'on put sur les chevaux et la jument et à l'aide des Tlascaltèques, sans compter ce que les amis préférés et quelques soldats purent en détourner. Considérant alors que ce qui restait serait perdu et tomberait au pouvoir des Mexicains, Cortès assura par écriture de notaire que quiconque voudrait prendre de cet or abandonné pourrait le faire, puisque, de toute façon, il fallait le regarder comme perdu. Plusieurs soldats de Narvaez et quelques-uns des nôtres en prirent leur bonne charge. Il y en eut qui, pour le conserver, perdirent la vie. Quant à ceux qui eurent la chance de sauver leur butin, ils n'y purent parvenir qu'en courant les plus grands dangers et en s'exposant aux blessures les plus sérieuses.

Cortès, à Segura de la Frontera, vint à savoir que plusieurs lingots d'or circulaient dans le campement sur les tables de jeu ; au surplus, comme dit le proverbe, l'or et l'amour sont difficiles à cacher. Notre chef fit donc proclamer que, sous peine de graves châtiments, on eût à produire tout l'or qui avait été sauvé ; les porteurs en garderaient le tiers, tandis que la totalité serait prise à tout individu qui ne l'aurait pas présentée. Plusieurs des soldats qui possédaient cet or ne voulurent point le rendre. A quelques-uns Cortès le prit en entier comme à titre d'emprunt, ayant plutôt recours à la force qu'à la bonne volonté. Mais bientôt, comme on s'aperçut que presque tous les capitaines et même les commissaires du Roi en possédaient des sacs bien remplis, on jugea prudent de ne pas donner suite à l'ordre du jour, et il n'en fut plus question. Il n'en résulta pas moins que cette mesure méditée par Cortès fut très-mal jugée.

Abandonnons ces propos pour raconter comme quoi la plupart des capitaines et principaux personnages venus avec Narvaez demandèrent l'autorisation de retourner à

Cuba ; nous allons dire comment Cortès la leur donna, et ce qui advint encore.

CHAPITRE CXXXVI

Comment les capitaines et principales personnes que Narvaez avait amenés avec lui demandèrent l'autorisation de retourner à l'île de Cuba ; comme quoi, l'ayant obtenue, ils se mirent en route. Comment Cortès envoya des ambassadeurs en Castille, à Santo-Domingo et à Jamaïque, et ce qui advint en toutes ces choses.

Les capitaines de Narvaez virent bien qu'en comptant les arrivées de Cuba et celles qui provenaient des envois que Francisco Garay faisait à son expédition, ainsi que je l'ai dit en son lieu, les renforts ne manquaient décidément pas à notre armée. S'étant assurés d'ailleurs que les peuplades de la province de Tepeaca étaient définitivement pacifiées, ils ajoutèrent les promesses à la prière pour obtenir, après bien des explications, que Cortès leur permît de retourner à l'île de Cuba, attendu qu'il s'y était engagé déjà depuis longtemps. Notre chef s'empressa de leur en donner l'autorisation, assurant que s'il reconquérait la Nouvelle-Espagne avec la ville de Mexico, il donnerait à Andrès de Duero, son associé, plus d'or qu'il ne lui en avait donné jusque-là. Il fit encore des promesses dans le même sens aux autres capitaines, surtout à Agustin Bermudez. Il ordonna qu'on les pourvût des provisions qu'on avait en ce moment : du maïs, des petits chiens salés, ainsi que quelques poules, et il leur fit donner un de ses meilleurs navires. Il écrivit à sa femme, Catalina Juarès la Mercaïda, et à Juan Juarès, son beau-frère, qui vivait alors dans l'île de Cuba. Il leur envoyait quelques lingots et des joyaux d'or, leur faisant savoir en

même temps tous les malheurs qui nous étaient arrivés lorsque nous fûmes chassés de Mexico.

Quoi qu'il en soit, nous nommerons ici les personnes qui demandèrent l'autorisation de retourner à Cuba, non sans emporter quelques richesses. Ce furent : Andrès de Duero, Agustin Bermudez, Juan Bono de Quexo, Bernardino de Quesada, Francisco Velasquez le Bossu, parent de Diego Velasquez, gouverneur de Cuba; Gonzalo Carrasco, celui-là même qui vit maintenant à Puebla, après être retourné à la Nouvelle-Espagne ; un certain Melchor de Velasco, qui devint habitant de Guatemala ; un certain Ximenez, qui revint plus tard vivre à Guaxaca, après avoir été chercher ses fils ; le commandeur Leon de Cervantès, qui ramena ses filles et les maria très-honorablement à son retour à Mexico. Partit encore un nommé Maldonado, natif de Medellin, qui se trouvait malade ; ne le confondons pas avec Maldonado qui se maria avec doña Maria del Rincon, ni avec Maldonado le gros, ni avec cet autre qu'on appelait Alvaro Maldonado le Rageur, qui se maria avec une dame appelée Maria Arias. Partit aussi un certain Vargas, habitant de la Trinité, qu'on appelait à Cuba le Galant. Remarquez que je ne veux pas dire le Vargas qui fut beau-père de Christoval Lobo et devint plus tard habitant de Guatemala. Partit encore un marin, soldat de Cortès, nommé Cardenas; c'était celui-là même qui disait un jour à un de ses camarades qu'on ne pouvait plus dormir en paix, puisqu'on avait deux rois dans la Nouvelle-Espagne. Ce fut à lui que Cortès donna trois cents piastres pour qu'il allât rejoindre sa femme et ses enfants. Pour éviter du reste de prolonger cette liste en faisant mémoire de tous les partants, je me contenterai de dire que beaucoup d'autres, dont les noms ne me reviennent pas, entreprirent ce voyage de retour.

Quoi qu'il en soit, nous nous hasardâmes à demander

à Cortès pourquoi il autorisait tant de départs, en considérant combien peu nous restions avec lui. Il nous répondit qu'il agissait ainsi pour éviter des scandales et mettre fin à des démarches importunes; que du reste nous voyions bien que quelques-uns de ceux qui retournaient à Cuba ne servaient pas à grand'chose en fait de guerre et de campagne, et qu'il valait mieux rester seuls que continuer à être en mauvaise compagnie. Il envoya Pedro de Alvarado pour présider à leur embarquement, lui donnant l'ordre de revenir, immédiatement après, à la ville.

Disons aussi que Cortès envoya en Castille Diego de Ordas et Alonso de Mendoza, natif de Medellin ou de Caceres, pour y traiter d'affaires qui lui étaient personnelles. Je n'eus pas la moindre connaissance de ce dont ils furent chargés concernant l'expédition, car notre chef ne nous dit absolument rien de ce qu'il envoyait traiter avec Sa Majesté. Je ne sus pas non plus ce qui arriva à ces envoyés en Castille, si ce n'est que l'évêque de Burgos criait sur les toits et devant Ordas que nous tous, aussi bien Cortès que les soldats qui étions partis avec lui, n'étions que de mauvais traîtres, accusation qu'Ordas relevait dans les meilleurs termes. Ce fut alors que cet envoyé fut nommé commandeur de Santiago et reçut pour écusson le volcan qui se trouve près de Guaxocingo et de Cholula. Quant aux affaires qu'il traita, je dirai bientôt ce que nous en sûmes par correspondance.

Abandonnons ce point de notre histoire, pour dire que Cortès commissionna Alonso de Avila, qui était capitaine et intendant de la Nouvelle-Espagne, en lui adjoignant un autre hidalgo nommé Francisco Alvarez Chico, homme très-rompu aux affaires. Il les envoyait avec un autre navire à l'île de Santo-Domingo, dans le but de faire au Tribunal suprême qui s'y trouvait installé et aux Frères

hiéronymites qui en étaient les gouverneurs, le récit de tout ce qui nous était arrivé, les priant d'approuver ce que nous avions fait en conquérant le pays et en défaisant les forces de Narvaez. Nos envoyés devaient expliquer comment nous avions pris des esclaves parmi les peuplades où des Espagnols avaient été assassinés et où l'on s'était soustrait à l'obéissance jurée à notre Roi et seigneur; ils devaient dire aussi que nous étions dans l'intention de traiter de même tous les villages qui se ligueraient contre nous en faveur des Mexicains. Cortès suppliait en même temps qu'on fît tout savoir, en Castille, à notre grand Empereur; qu'on voulût bien se souvenir des grands services que nous ne cessions de rendre et qu'ainsi, par l'intercession du Tribunal royal, nous fussions traités avec justice et protégés contre la malveillance et les actes dont nous poursuivait sans cesse l'évêque de Burgos, archevêque de Rosano.

Cortès envoya en même temps un autre navire à l'île de Jamaïque, à la recherche de chevaux et juments. La commission en fut donnée à un capitaine nommé Solis, que nous appelâmes Solis de la Huerta après la prise de Mexico; il était le gendre de celui que nous nommions le bachelier Ortega. Je n'ignore pas que quelques curieux lecteurs me demanderont comment il se faisait que, sans argent, Cortès envoyât ainsi Diego de Ordas traiter des affaires en Castille; car enfin, pour aller en Castille, comme en d'autres lieux, il faut des espèces; d'autant plus qu'il envoya en commission, à Santo-Domingo, Alonso de Avila et Francisco Alvarez Chico, et que même il fit acheter des juments et des chevaux à l'île de Jamaïque. A tout cela je réponds que sans doute nous sortîmes de Mexico en fuyards dans cette nuit dont j'ai si souvent parlé; mais, comme il restait beaucoup de lingots abandonnés et entassés dans la grande salle, presque tous les

soldats en prenaient leur part, en particulier les cavaliers et mieux encore les gens de Narvaez. Quant aux commissaires de Sa Majesté, ils emportèrent des valises préparées à l'avance. Au surplus on avait chargé d'or plus de quatre-vingts Indiens Tlascaltèques, par ordre de Cortès; ils étaient à la tête de tout le monde lorsqu'on gagna les ponts, et il est naturel de penser qu'ils réussirent à sauver plusieurs charges de métal et que tout ne se perdit pas dans le passage de la chaussée. Quant à nous, pauvres soldats, qui n'avions point de commandements et qui n'étions que commandés, nous ne songeâmes guère qu'à sauver nos vies d'abord et à panser nos blessures ensuite. Aussi ne fîmes-nous pas grand cas de l'or et ne nous mîmes-nous point en peine de savoir s'il en sortit beaucoup de charges ou non par les ponts. Cortès et quelques-uns de nos capitaines purent donc faire main basse sur l'or que certains Tlascaltèques avaient sauvé. Nous eûmes même le soupçon qu'on s'empara des quarante mille piastres destinées à la Villa Rica, en faisant répandre le bruit qu'elles avaient été volées. C'est avec ces ressources que Cortès put envoyer des émissaires en Castille pour ses affaires personnelles, aussi bien qu'à Santo-Domingo pour le Tribunal suprême, en même temps que, d'ailleurs, il faisait acheter des chevaux. Pour ce qui est de l'or que chacun des soldats avait pu prendre, on le gardait en secret, malgré l'ordre qui avait été donné de le présenter.

Laissons ce sujet pour dire que Cortès, après avoir pacifié toutes les peuplades du district de Tepeaca, décida qu'un certain Francisco de Orozco resterait à la ville de Segura de la Frontera en qualité de commandant, avec environ vingt soldats blessés ou malades. Cela fait, nous nous rendîmes avec presque toutes nos forces à Tlascala, où l'ordre fut donné de couper du bois dans le but de

construire treize brigantins qui devaient nous servir à attaquer Mexico, car il nous paraissait impossible, sans ce secours, de nous rendre maîtres des eaux de la lagune, ni de pousser nos attaques, ni d'entrer par les chaussées dans la capitale, à moins de faire courir à nos existences les risques les plus sérieux. Ce fut Martin Lopez qui dirigea cette coupe et fut chargé de dessiner les carènes et de prendre toutes les mesures pour que ces embarcations fussent légères et bonnes voilières, comme cela était nécessaire pour le but auquel elles étaient destinées. Ce constructeur fut en outre un excellent soldat et servit très-bien Sa Majesté en toute cette campagne. A propos de ces brigantins il se conduisit en homme résolu, et l'on peut dire que, si nous n'avions pas eu la chance qu'il vînt des premiers en notre compagnie, il eût fallu demander un maître de sa catégorie en Castille, l'on eût perdu beaucoup de temps dans l'attente, et peut-être même ne fût-il venu personne.

Quoi qu'il en soit, pour revenir à notre sujet, le fait est que quand nous arrivâmes à Tlascala, notre grand ami et sujet loyal de Sa Majesté, Maceescaci, était mort de la petite vérole. Nous en fûmes tous affligés et Cortès, comme il disait lui-même, en éprouva autant de regret que si c'eût été son propre père. Il s'habilla de deuil et plusieurs de nos capitaines l'imitèrent; quant à nous, nous aidions notre chef à honorer le plus possible les fils du défunt. Comme d'ailleurs les avis étaient partagés à Tlascala au sujet de la charge du cacique, Cortès désigna un fils légitime de Maceescaci pour lui succéder, en considération de l'ordre qu'avait formulé le vieillard avant de mourir. Maceescaci, entre autres conseils, avait même pris soin de dire qu'on ne devait point se soustraire au commandement de Malinche et de ses frères, parce que c'était nous certainement qui étions appelés à régner sur le pays.

Nous ne parlerons donc plus du vieux cacique, puisqu'il a cessé de vivre; mais disons que Xicotenga, Chichimecatecle et tous les autres caciques de Tlascala vinrent faire à Cortès leurs offres de services, soit pour couper le bois qui devait être employé à construire les brigantins, soit pour toute autre chose qu'il lui plairait de commander, dans le but de faire la guerre aux Mexicains. Notre chef les serra affectueusement dans ses bras, rendant grâces à tout le monde, surtout au vieux Xicotenga et à Chichimecatecle. Cortès s'employa ensuite à obtenir que Xicotenga se fît chrétien. Le bon cacique y consentit volontiers et ce fut au milieu de la fête la plus solennelle que le Père de la Merced le baptisa en lui donnant le nom de don Lorenzo de Vargas.

Revenons à nos brigantins. Martin Lopez donna une telle impulsion à la coupe, avec le secours des Indiens, qu'en peu de jours on eut tout le bois nécessaire. Chaque madrier reçut son numéro d'ordre indiquant la partie qu'il devait occuper, ainsi qu'ont l'habitude de le faire les maîtres et calfats. Lopez fut aidé dans son travail par Andrès Nuñez et par un vieux charpentier, appelé Ramirez, qu'une blessure avait rendu boiteux. Cortès envoya chercher à la Villa Rica beaucoup de fer et la clouterie des navires que nous avions mis à la côte, les ancres, les voiles, les cordages, l'étoupe et enfin l'outillage propre à ce genre de construction. Il fit venir tous les forgerons qu'on avait, ainsi qu'un certain Hernando de Aguilar, qui aidait à battre le fer; nous avions même pris l'habitude de l'appeler « le Mâchefer Aguilar ». L'officier choisi pour aller chercher ces objets fut un nommé Santa Cruz Burgalès, très-bon soldat, fort actif, qui devint plus tard regidor de Mexico. Il apporta tout ce qui avait été retiré des navires, même les chaudières pour préparer le goudron, employant pour cela plus de mille Indiens de charge

que toutes les peuplades ennemies de Mexico s'empressèrent de mettre à sa disposition. Comme nous n'avions point de poix pour fabriquer notre goudron et que les Indiens ne la savaient point faire, Cortès envoya quatre matelots, entendus en ce genre de travail, pour qu'ils fussent préparer la poix sur une plantation de pins qui se trouvait près de Guaxocingo.

Je m'occuperai maintenant d'un sujet qui n'est guère en rapport avec ce que nous sommes en train de raconter. C'est que quelques curieux, qui connaissaient très-bien Alonso de Avila et le savaient bon capitaine, très-courageux, trésorier de la Nouvelle-Espagne, bon guerrier et plus enclin à batailler qu'à traiter des affaires avec les Frères hiéronymites, gouverneurs des îles, demandaient pourquoi Cortès l'avait choisi pour émissaire, tandis qu'il avait à ses côtés des hommes plus habitués à ce genre d'occupations, comme par exemple Alonso de Grado, Juan de Caceres le Riche et bien d'autres dont on faisait l'énumération. Eh bien! je réponds que Cortès choisit Alonso de Avila parce qu'il le savait un homme solide, bien capable de répondre pour nous comme il le trouverait juste; il l'envoya encore parce qu'il avait eu des querelles avec d'autres capitaines et qu'il ne se gênait guère pour faire au général n'importe quelle observation lui paraissant opportune. Cortès voulait ainsi éviter des esclandres, donner à Andrès de Tapia la capitainerie devenue vacante, et la trésorerie à Alonso de Grado : tels furent les motifs qui firent choisir Avila pour envoyé.

Reprenons maintenant le fil de notre narration. Cortès, voyant qu'on avait achevé de couper les bois pour les brigantins et que d'ailleurs les hommes dont j'ai fait mention étaient partis pour Cuba, en nous débarrassant de ces dangereux parasites amenés par Narvaez qui s'obstinaient à réveiller en nous sans cesse de nouvelles crain-

tes et nous détournaient de l'idée d'aller faire le siége de Mexico en nous disant que nous n'étions point assez nombreux pour soutenir le choc de cette capitale; Cortès dis-je, se voyant délivré de cette source de découragements, prit la résolution de marcher sur Tezcuco avec tout son monde. Ce ne fut pas sans donner lieu à un grand nombre de conférences et de contestations, parce que quelques-uns d'entre nous prétendaient qu'Ayocingo, par sa situation, par ses canaux, par ses tranchées, par sa proximité de Chalco, serait préférable au canal et à l'estuaire de Tezcuco, pour construire nos brigantins. D'autres, au contraire, s'obstinaient à dire que Tezcuco méritait mieux notre choix, vu que c'était un point central entouré d'un grand nombre d'autres villages, et qu'en ayant pour nous cette ville il nous serait plus facile de faire des sorties utiles contre tous les petits pays formant le district de Mexico. Au surplus, une fois fixés dans cette place, nous serions en mesure de prendre les plus sages partis en rapport avec la marche des événements.

On était déjà convenu de suivre ce dernier avis, lorsque trois soldats porteurs de message vinrent donner la nouvelle qu'un navire de bon tonnage était arrivé de Castille et des îles Canaries avec un chargement de bonnes arbalètes, trois chevaux, beaucoup d'effets mercantiles, des escopettes, poudre, fil d'arbalètes, et autres objets d'armement. Le propriétaire des marchandises et du navire était un certain Juan de Burgos; le maître commandant se nommait Francisco Medel. Il nous venait un renfort de treize soldats. Cette nouvelle nous causa une grande joie. L'entrain que nous mettions à préparer notre départ pour Tezcuco s'augmenta par le bon effet de ce nouvel arrivage; car Cortès s'empressa de faire acheter toutes les armes, la poudre et presque tous les objets du chargement. Bien plus, Juan de Burgos lui-même, Medel

et tous les passagers s'en vinrent où nous étions et nous causèrent en arrivant une satisfaction très-grande, par le secours qu'ils nous apportaient en une occasion si opportune. Je me rappelle que là se trouvait un certain Juan del Espinar, qui devint plus tard un riche habitant de Guatemala. Là venait aussi un nommé Sagredo, oncle d'une dame qui vivait à Cuba; ils étaient natifs de Medellin. Venait encore un Basque, appelé Monjaraz, lequel se disait l'oncle d'Andrès et Gregorio de Monjaraz qui se trouvaient avec nous, et au surplus père d'une très-belle femme qui vint bientôt à Mexico. Voici pourquoi je fais mémoire de ce personnage : Il ne nous suivit pas tout d'abord dans nos combats et dans nos attaques, parce qu'il se trouvait souffrant et malade. Lorsqu'il fut rétabli et que nous commencions à assiéger Mexico, il se vanta d'être un audacieux soldat et manifesta le désir de voir comment nous en venions aux mains avec les Mexicains, témoignant du peu de cas qu'il faisait du courage des Indiens. Il s'aventura en conséquence à monter sur un temple élevé construit en tourelle, et nous ne pûmes jamais savoir comment nos ennemis s'emparèrent de lui et lui donnèrent la mort ce jour-là même. Mais plusieurs de nos camarades, qui l'avaient connu à l'île de Santo-Domingo, prétendirent que ce fut par permission divine qu'il périt de cette mort, parce qu'il avait tué sa femme, excellente, honorable et fort belle personne, sans qu'elle eût fourni aucun prétexte qui pût lui servir d'excuse. Cela n'empêcha pas qu'il trouvât des faux témoins qui accusèrent la défunte de maléfices.

Laissons ces événements arrivés en d'autres temps, et contons comme quoi nous fûmes à Tezcuco et ce qui nous advint encore.

CHAPITRE CXXXVII

Comment nous prîmes avec toute notre armée le chemin de Tezcuco. Ce qui nous arriva en route, et autres choses qui advinrent.

Lorsque Cortès se vit si bien approvisionné d'escopettes, de poudre, d'arbalètes et de chevaux ; connaissant d'ailleurs le grand désir que nous avions tous, capitaines et soldats, de tomber sur la capitale de Mexico, il résolut de s'adresser aux caciques de Tlascala pour en obtenir dix mille Indiens guerriers qui feraient avec nous l'expédition de Tezcuco, ville considérable qui, après Mexico, est une des plus grandes de la Nouvelle-Espagne. A peine leur eut-il adressé sa demande, accompagnée d'un éloquent discours, que le vieux Xicotenga, dont le nom était Lorenzo de Vargas depuis qu'il était devenu chrétien, s'empressa de répondre qu'il le ferait bien volontiers et qu'il donnerait non-seulement dix mille hommes, mais bien davantage encore si l'on en avait le désir, proposant pour capitaines un de leurs plus valeureux caciques, accompagné de notre grand ami Chichimecatecle. Cortès lui en adressa les plus vifs remerciements. On fit une grande revue ; mais je ne pourrais dire quel nombre nous formions en soldats et autres auxiliaires. Toujours est-il qu'un certain jour après Pâques de Nativité de l'an 1520, nous nous mîmes en route et cheminâmes en bon ordre, ainsi que c'était notre coutume.

Nous fûmes passer la nuit dans un village dépendant de Tezcuco; les habitants nous y fournirent ce qui nous était nécessaire. Au delà de ce point, nous entrions dans les dépendances de Mexico ; aussi marchâmes-nous mieux sur nos gardes, l'artillerie et les arbalétriers dans le meilleur

ordre. Quatre cavaliers nous précédaient en éclaireurs, s'aidant de quatre soldats très-agiles, armés d'épées et de rondaches, qui avaient pour mission de bien examiner les chemins pour s'assurer que les chevaux y pourraient passer; car l'avis nous était parvenu, quand nous étions déjà en route, qu'on avait accumulé des obstacles dans un mauvais passage et obstrué les sentiers de la montagne avec des abattis d'arbres. On avait en effet reçu la nouvelle, tant à Mexico qu'à Tezcuco, que nous nous dirigions sur la ville. Nous ne rencontrâmes cependant, ce jour-là, aucun embarras. Nous allâmes passer la nuit à trois lieues de distance, au pied de la sierra. Nous y éprouvâmes un froid excessif et nous attendîmes le jour, protégés par nos éclaireurs, nos sentinelles et nos espions.

Le jour étant venu, nous commençâmes à monter pour franchir un petit passage, à travers de fort mauvais ravins et des tranchées qu'on avait pratiquées sur la route, qui se trouvait au surplus partout obstruée par des pins et d'autres arbres abattus. Mais comme nous avions avec nous un grand nombre d'alliés tlascaltèques, on réussit promptement à enlever les obstacles. Nous cheminâmes en bon ordre, nous faisant précéder par une capitainerie d'escopettiers et d'arbalétriers. Nos alliés continuant du reste à couper et à enlever les troncs d'arbres, nos chevaux purent passer, et nous arrivâmes au haut de la sierra. Nous commençâmes même la descente, jusqu'à ce que nous parvînmes à un point d'où l'on découvrait la lagune de Mexico et les grandes villes qui s'élevaient au milieu de ses eaux. A cet aspect, nous rendîmes grâces à Dieu qui permettait que nous pussions la revoir. Nous nous rappelâmes alors notre récente défaite, notre fuite de Mexico, et nous nous promîmes bien, si Dieu avait la bonté de nous accorder meilleure chance, de nous mon-

trer plus avisés dans la manière de faire le siége de la ville. Nous descendîmes décidément la sierra où nous apercevions la fumée de différents foyers entretenus comme signaux par des émissaires de Tezcuco et des autres peuplades qui en dépendaient. A quelques pas plus loin, nous donnâmes sur un bataillon de gens de guerre mexicains et tezcucans qui nous attendaient en un passage difficile où se trouvait un pont jeté sur un ravin profond, occupé par un fort courant d'eau. Nous n'eûmes pas de peine à mettre ces gens-là en déroute et nous effectuâmes le passage sains et saufs. Il fallait entendre alors les vociférations et les cris que nos adversaires lançaient du lieu où ils étaient établis et du fond des ravins, mais sans rien entreprendre contre nous. C'était d'ailleurs un terrain où nos chevaux ne pouvaient les poursuivre ; mais nos amis les Tlascaltèques leur prenaient des poules et ne ménageaient rien de tout ce qu'ils pouvaient enlever, quoique Cortès eût bien recommandé de ne traiter en ennemis que ceux qui nous feraient la guerre; à quoi nos alliés répondaient que si ces gens étaient animés envers nous de bons sentiments et d'intentions pacifiques, ils ne viendraient point nous attendre sur la route comme ils l'avaient fait, en essayant d'empêcher notre passage sur le pont du ravin.

Rentrons mieux dans notre sujet, pour dire que nous fûmes passer la nuit dans un village abandonné, dépendant de Tezcuco. Nous prîmes soin d'organiser nos rondes, nos veilleurs et nos éclaireurs, craignant que plusieurs bataillons mexicains postés pour nous attendre dans des passages dangereux, ne se décidassent à tomber sur nous cette nuit même. Leur présence en ces lieux nous fut révélée par cinq guerriers de Mexico dont nous nous emparâmes au passage du premier pont et qui nous dirent ce qu'il en était de ces forces placées en embuscade

Mais nous sûmes bientôt qu'ils n'osèrent ni nous attendre ni nous attaquer. Ce résultat fut dû aussi à ce qu'il n'y avait pas la meilleure entente entre les Mexicains et les Tezcucans. Peut-être en furent-ils empêchés encore par le mauvais état où ils se trouvaient, attendu qu'ils n'étaient point encore tout à fait rétablis des atteintes de la petite vérole qui s'étendit et fit des ravages dans tout le pays. En outre, ils savaient comment toutes les garnisons de Mexicains avaient été défaites par nous à Guacachula, à Ozucar, à Xalacingo et à Castilblanco; ce qui leur faisait croire que toutes les forces de Tlascala et de Guaxocingo marchaient avec nous. Il trouvèrent donc bon de ne pas nous attendre, et certes c'était bien Notre Seigneur Jésus-Christ qui conduisait ainsi toutes nos affaires.

Aussitôt qu'il fit jour, nous formâmes nos rangs en bon ordre, mettant l'artillerie, les escopettes et les arbalètes à leur place, tandis que nos éclaireurs exploraient le pays au-devant de nous. Nous entreprîmes ainsi notre marche sur Tezcuco, qui était à deux lieues du point où nous venions de passer la nuit. Nous n'avions pas encore fait demi-lieue, lorsque nous vîmes accourir vers nous nos éclaireurs, tout joyeux; ils dirent à Cortès qu'une dizaine d'Indiens étaient en route, sans armes et portant des signaux dorés en forme de girouettes. Partout où nos hommes passaient, du reste, ils n'étaient plus accueillis, comme les jours précédents, par des cris et des vociférations; les habitants paraissaient au contraire fort pacifiques. Nous nous réjouîmes tous de cette bonne nouvelle, et Cortès donna l'ordre d'arrêter, jusqu'à ce qu'arrivèrent sept Indiens de distinction, natifs de Tezcuco, précédés d'un drapeau d'or au bout d'une longue lance. En s'approchant de nous, ils abaissèrent ce drapeau et se courbèrent eux-mêmes en signe de paix. Quand ils arrivèrent tout à fait en présence de notre chef, qui avait à ses côtés

doña Marina et Geronimo de Aguilar, ils lui dirent : « Malinche, Cocovaizin, notre seigneur, roi de Tezcuco, t'envoie offrir son amitié, et il t'attend pacifiquement dans sa capitale; en témoignage de quoi il te prie d'accepter ce drapeau d'or. Il te supplie en grâce d'ordonner à tous les Tlascaltèques et à tes frères qu'ils ne fassent aucun mal dans ce pays et que tu veuilles bien transporter tes quartiers dans la ville, où il te sera donné tout ce dont tu auras besoin. » Ils ajoutèrent au surplus que les bataillons qui se trouvaient postés dans les ravins obstruant les mauvais passages n'étaient nullement composés de Tezcucans, mais de Mexicains envoyés par Guatemuz.

Cortès, en apprenant ces bonnes dispositions, s'en réjouit non moins que nous tous. Il embrassa les messagers, surtout trois d'entre eux qui étaient parents du bon Montezuma et que pour la plupart nous avions connus lorsqu'ils étaient capitaines de ce monarque. Après avoir ainsi fait bon accueil aux ambassadeurs, Cortès manda les capitaines tlascaltèques et, s'adressant à eux très-affectueusement, il leur ordonna de ne faire aucun mal aux habitants du pays, puisqu'ils se conduisaient pacifiquement. Ils respectèrent cet ordre, qui ne s'étendait pas, du reste, à défendre qu'on s'emparât de ce qui était nécessaire à la subsistance, c'est-à-dire du maïs, des haricots et même des poules et des petits chiens dont les maisons étaient remplies. Ensuite, Cortès tint conseil avec ses officiers, et tous sans exception pensèrent que cette manière de demander la paix indiquait quelque feinte, attendu que, si la démarche eût été sincère, on se serait présenté en apportant des vivres et avec un peu moins de précipitation. Néanmoins, Cortès reçut le drapeau, qui était d'une valeur d'environ quatre-vingts piastres; il rendit grâces aux messagers, ajoutant que nous n'avions point l'habitude de maltraiter les sujets de Sa Majesté; que, bien au

contraire, nous prenions soin de favoriser tous leurs intérêts, et que, s'ils étaient fidèles à leurs promesses, nous les protégerions contre les Mexicains. Notre chef ajoutait qu'il avait déjà donné des ordres pour que les Tlascaltèques ne fissent aucun tort aux habitants du pays, qu'on avait pu voir leur complète soumission à cet égard, et qu'à l'avenir ils se conduiraient toujours ainsi; du reste, Cortès n'ignorait pas que dans cette ville on avait tué environ quarante Espagnols, nos frères, ainsi que deux cents Tlascaltèques, lorsque nous sortîmes de Mexico; on avait ajouté à ce crime le vol de plusieurs charges d'or et d'autres dépouilles des malheureux assassinés; il priait donc leur seigneur Cocovaizin et tous les capitaines et caciques de Tezcuco de rendre l'or et les vêtements, promettant d'oublier la mort de ses compatriotes, puisque le mal était sans remède.

Les messagers répondirent qu'ils diraient tout cela à leur seigneur, ainsi que Cortès leur en donnait l'ordre; mais que celui qui fit tuer les Espagnols ce fut Coadlavaca, que l'on éleva au pouvoir, à Mexico, après la mort de Montezuma; que la plupart des *teules* furent emmenés dans cette capitale, où on les sacrifia à Huichilobos. Cortès, ayant reçu cette réponse, mais ne voulant ni les contrarier ni leur inspirer la moindre crainte, crut convenable de se taire et de les renvoyer simplement avec des souhaits, en gardant l'un d'eux près de nous.

Nous nous mîmes en route immédiatement et nous rendîmes à un faubourg de Tezcuco nommé Guautinchan ou Huaxutlan, je ne me rappelle pas bien. On nous y donna bien à manger et tout ce qui nous était nécessaire; je dois même dire que nous détruisîmes certaines idoles qui se trouvaient dans les appartements où nous logeâmes. Le lendemain de bonne heure, nous entrâmes dans la ville de Tezcuco. Dans les rues, dans les maisons,

nous n'apercevions ni femmes, ni enfants, mais uniquement des Indiens étonnés et comme préparés à faire campagne. Nous nous établîmes dans des logements en forme de grandes salles, où Cortès réunit tous nos capitaines et la plupart de nos soldats, pour nous recommander de ne point sortir des vastes cours qui se trouvaient là et de nous tenir bien sur nos gardes jusqu'à ce qu'on sût quels sentiments animaient la ville, qui pour à présent ne lui paraissait pas bien pacifique. Il ordonna à Pedro de Alvarado, à Christoval de Oli et à des soldats, dont je faisais partie, de monter au grand temple, qui était très-élevé, en nous protégeant par l'escorte de vingt escopettiers. Nous devions, de là, porter nos regards sur la lagune et sur la ville, qui en effet nous apparaissait tout entière. Nous pûmes alors nous assurer que les habitants des vilages prenaient la fuite avec leurs biens transportables, leurs filles et leurs femmes, les uns vers la montagne, les autres vers les glaïeuls qui encombraient une partie de la lagune. Du reste les eaux étaient partout couvertes d'embarcations grandes et petites.

Cortès, ayant appris tout cela, voulut faire arrêter le seigneur de Tezcuco qui lui avait fait offrir le drapeau d'or ; mais, lorsque les papes que Cortès envoya pour messagers furent l'appeler, on s'aperçut qu'il s'était déjà mis en sûreté, ayant été le premier à se réfugier à Mexico, accompagné d'un grand nombre de dignitaires. Nous passâmes donc la nuit suivante en prenant le plus grand soin de nous protéger par des rondes et des éclaireurs. Le jour venu, de bonne heure Cortès fit appeler les Indiens principaux de Tezcuco, parce que, en sa qualité de grande capitale, la ville renfermait plusieurs caciques et grands seigneurs contraires au prince qui avait pris la fuite, avec lequel ils avaient eu des démêlés et des désaccords en ce qui touchait le gouvernement de la ville.

Quand ils furent en présence de Cortès qui leur demandait quand et comment Cocovaizin avait commencé à gouverner, ils répondirent que l'envie du commandement l'avait poussé à faire périr son frère aîné, nommé Cuxcuxca, et qu'il fut aidé dans la perpétration de cette action déloyale par Coadlavaca, grand seigneur de Mexico, celui-là même qui nous fit la guerre et nous chassa de sa capitale après la mort de Montezuma; que du reste il y avait d'autres princes ayant plus de droits au trône de Tezcuco, et, entre autres, un jeune homme qui en ce temps même se fit solennellement chrétien, reçut le baptême des mains du Père de la Merced et s'appela Fernand Cortès parce que notre chef fut son parrain. On nous rapporta que ce jeune prince était le fils légitime du roi et seigneur de Tezcuco appelé Nezabal Pintzintli.

Quoi qu'il en soit, sans perdre de temps, on organisa de grandes fêtes dans la ville entière, et on le proclama roi et seigneur légitime, en y procédant par les cérémonies qui étaient pratiquées chez les Tezcucans en pareilles circonstances. Cela se fit très-pacifiquement et au milieu des témoignages les plus affectueux de la part de ses sujets de la ville et des peuplades voisines. Il gouvernait d'une manière absolue et il était partout obéi. Au surplus, pour le mieux éclairer touchant notre sainte foi, polir ses manières et lui enseigner notre langue, Cortès ordonna qu'il eût pour mentors Antonio de Villareal, qui fut le mari d'une belle personne nommée Isabel de Ojeda, et un certain bachelier appelé Escobar. Pour empêcher qu'aucun Mexicain entrât en traités avec le nouveau roi, il nomma commandant de Tezcuco un bon soldat du nom de Pedro Sanchez Farfan, époux de la bonne et honorable dame Maria de Estrada.

Cessons de nous entretenir de la manière dont fut organisé le service de ce cacique, et disons combien il fut

aimé et obéi par ses sujets. Ajoutons que Cortès le pria de lui fournir un certain nombre de travailleurs indiens pour creuser et élargir les canaux par où les brigantins devaient arriver à la lagune, aussitôt qu'ils seraient achevés et capables de mettre à la voile. On fit comprendre au roi et à ses principaux dignitaires quel était le but qu'on se proposait d'atteindre avec ces navires et de quelle manière nous devions investir Mexico. Le prince ne se mit pas seulement à notre disposition avec ses vassaux de la ville, mais encore il promit d'envoyer des messagers aux peuplades environnantes pour les décider à se déclarer sujettes de Sa Majesté et à contracter alliance avec nous contre les Mexicains. Cela étant ainsi convenu, on mit le plus grand soin à nous bien loger. Chaque capitainerie reçut ses quartiers et prit les instructions pour le lieu où l'on devait accourir si les Mexicains se présentaient. Nous faisions en effet bonne garde au bord de la lagune, parce que Guatemuz envoyait de temps en temps de grandes pirogues et d'autres embarcations montées par de nombreux guerriers qui venaient essayer de nous surprendre.

En ce même temps, certains villages dépendant de Tezcuco envoyèrent demander paix et pardon pour les erreurs commises dans les guerres précédentes et pour la part qu'ils avaient prise à la mort de plusieurs Espagnols. C'étaient les habitants du district de Guautinchan. Cortès leur parla très-affectueusement et s'empressa de leur pardonner. Disons aussi que pas un jour ne se passait sans que sept ou huit mille Indiens travaillassent aux canaux. Ils les creusaient et les élargissaient au point qu'on aurait pu y naviguer avec des navires de grand tonnage. D'autre part, voyant qu'en notre compagnie se trouvaient sept mille Tlascaltèques désireux de gagner de l'honneur en guerroyant contre les Mexicains, Cortès vou-

lut mettre à profit cette fidélité et marcher contre un village appelé Iztapalapa, par où nous avions passé la première fois que nous fûmes à Mexico. C'était précisément le grand cacique de cette peuplade qu'on avait élu roi après la mort de Montezuma, sous le nom de Coadlavaca. Nous subissions les plus grands dommages de la part de ce village, dont les habitants s'obstinaient à contrarier les desseins de Chalco, Talmanalco, Mecameca et Chimaloacan qui étaient désireux de s'allier avec nous. Comme au surplus nous étions depuis douze jours à Tezcuco sans rien entreprendre qui mérite d'être conté, nous exécutâmes notre entreprise contre Iztapalapa.

CHAPITRE CXXXVIII

Comme quoi nous fûmes à Iztapalapa avec Cortès, qui emmenait avec lui Christoval de Oli et Pedro de Alvarado, laissant Gonzalo de Sandoval pour garder Tezcuco. De ce qui nous advint dans la prise de ce village.

J'ai donc dit que nous étions à Tezcuco depuis douze jours et que nous avions les Tlascaltèques avec nous. Or il fallait se procurer des vivres et notre nombre était si considérable que les habitants de Tezcuco n'y pouvaient suffire. Il importait cependant qu'ils n'eussent pas à en souffrir. Comme d'ailleurs les Tlascaltèques étaient désireux de se mesurer avec les Mexicains et de venger le grand nombre des leurs qui avaient été tués et sacrifiés dans les dernières déroutes, Cortès décida que, gardant lui-même le commandement, il prendrait avec lui Pedro de Alvarado, Christoval de Oli, treize cavaliers, vingt arbalétriers, six escopettiers, deux cent vingt soldats, tous les Tlascaltèques et vingt dignitaires de Tezcuco, que nous donna le roi don Fernando ; ils étaient pa-

rents de celui-ci et en même temps ennemis de Guatemuz. Il fut donc arrêté que nous prendrions ainsi la route d'Iztapalapa et marcherions sur cette ville, située à quatre lieues de Tezcuco. J'ai déjà dit, dans le chapitre qui en a traité, que ses maisons étaient édifiées moitié dans l'eau et moitié en terre ferme.

Nous avançâmes en bon ordre, ainsi que nous en avions l'habitude. Mais, de leur côté, les Mexicains, sachant notre coutume d'attaquer différentes peuplades pour leur faire ensuite accepter nos secours, prenaient soin de se ménager contre nous de bonnes troupes, des éclaireurs et des noyaux de garnisons. Aussi s'empressèrent-ils de faire savoir aux habitants d'Iztapalapa ce qui les menaçait, afin qu'ils prissent leurs mesures, et ils leur envoyèrent un secours d'environ huit mille hommes. Il en résulta que, en bons guerriers, les auxiliaires mexicains et les soldats du district d'Iztapalapa nous attendirent en terre ferme et soutinrent un bon moment avec grande valeur le combat contre nous. Mais lorsque nos cavaliers les chargèrent et qu'ils reçurent le choc de nos arbalétriers et de nos escopettiers, tandis que nos amis les Tlascaltèques pénétraient dans leurs rangs comme des chiens enragés, nos adversaires abandonnèrent tout à coup leurs positions et rentrèrent dans le village. Cette retraite était préméditée. Ce ne fut qu'une ruse combinée par nos ennemis et dont les suites auraient pu nous coûter cher si nous ne nous fussions empressés de sortir du bourg où nous étions entrés.

Voici en effet ce qui arriva. Ils simulèrent une fuite; mais ils gagnèrent en canots la lagune, les maisons bâties dans l'eau et les massifs de plantes aquatiques. Comme d'ailleurs il était nuit, ils nous laissèrent prendre nos logements en terre ferme sans faire aucun bruit et sans opposer de résistance. De notre côté, satisfaits du butin que

nous avions pris, de la victoire que nous venions de gagner, nous nous livrions tranquillement à la joie. Cela ne nous empêchait pas d'avoir nos veilleurs, nos rondes, et même nos coureurs en terre ferme; mais ce à quoi nous ne nous attendions nullement, c'est qu'une telle quantité d'eau se précipita tout à coup sur le village, que si les dignitaires de Tezcuco dont nous étions accompagnés n'avaient poussé des cris pour nous avertir de prendre la fuite au plus tôt, nous aurions certainement tous été noyés. Cela provenait de ce que nos ennemis pratiquèrent des tranchées à travers la chaussée et dirigèrent ainsi sur nous les eaux de deux grandes *acequias*. Nos pauvres amis les Tlascaltèques n'avaient pas l'habitude des grandes rivières et ne savaient point nager; aussi deux d'entre eux périrent-ils en cette circonstance. Quant à nous, nous courûmes les plus grands dangers pour nos vies; bien trempés du reste et perdant toutes nos poudres, nous sortîmes de là sans nul bagage et passâmes une fort mauvaise nuit, transis de froid et sans souper. Le pire de tout fut que nos ennemis, les gens d'Iztapalapa et les Mexicains, en sûreté dans leurs maisons et sur leurs embarcations, remplissaient l'air de leurs cris de joie et de moquerie.

Mais l'affaire allait devenir pour nous bien plus triste encore; on savait en effet à Mexico le dessein qu'on avait formé de nous noyer en jetant sur nous l'eau des *acequias* à travers la chaussée. Aussi envoya-t-on plusieurs bataillons pour nous attendre à terre et sur la lagune. Ces gens-là, lorsque le jour parut, nous attaquèrent avec tant de furie que nous eûmes fort à faire pour résister et nous épargner une déroute. Ils nous tuèrent deux soldats et un cheval et nous blessèrent plusieurs Espagnols et un certain nombre de Tlascaltèques. Mais bientôt et peu à peu ils lâchèrent pied, ce qui nous permit de revenir à

Tezcuco, à moitié couverts de honte pour la moquerie dont ils nous avaient rendus victimes avec leur noyade. Il faut dire aussi que nous n'avions pas ajouté grand'chose à notre réputation dans le dernier combat qu'ils nous livrèrent, car il ne nous restait plus de poudre. Nos ennemis n'en gardèrent pas moins la crainte que nous leur inspirions; ils eurent d'ailleurs assez à faire pour enterrer ou brûler leurs morts, panser les blessés et réparer leurs maisons. J'interromprai là ce récit pour dire comme quoi d'autres peuplades envoyèrent à Tezcuco traiter de la paix, et ce que nous fîmes encore.

CHAPITRE CXXXIX

Comme quoi trois villages des confins de Tezcuco envoyèrent des propositions de paix, demandant pardon pour les guerres passées et pour la mort des Espagnols; des excuses qu'ils présentèrent à cet égard; comme quoi Gonzalo de Sandoval fut leur porter secours à Chalco et à Talmanalco contre les Mexicains; et ce qui advint encore.

Il y avait deux jours que nous étions revenus à Tezcuco, après notre attaque d'Iztapalapa, lorsque des envoyés de trois villages se présentèrent à Cortès, demandant pardon pour des faits de guerre et pour leur participation à la mort des Espagnols. Ils s'en excusaient du reste en disant que leur conduite avait été motivée par l'ordre de Coadlavaca, l'élu des Mexicains après la mort de Montezuma, avec les sujets duquel ils s'étaient vus forcés de faire campagne; que s'ils avaient tué, fait prisonniers ou dépouillé quelques *teules*, ce n'avait été que pour obéir à leur roi; que du reste les Mexicains avaient emmené tous les Espagnols pour les sacrifier dans leur capitale, emportant aussi l'or, les dépouilles et

les chevaux; que, ne se considérant pas comme coupables, puisqu'ils avaient dû obéir contraints par la force, ils espéraient obtenir le pardon du passé. Les villages qui envoyèrent ces émissaires étaient Tepetezcuco et Otumba. Je ne me rappelle pas le nom du troisième; mais ce que je n'ai pas oublié, c'est que ce fut à Otumba qu'eut lieu la fameuse bataille qu'on nous livra lorsque nous sortîmes de Mexico en fuyards. Là se réunirent le plus grand nombre de bataillons de guerriers qu'on ait vus s'armer contre nous dans la Nouvelle-Espagne; c'est là que nos ennemis avaient cru qu'aucun de nous n'échapperait vivant, ainsi que je l'ai dit plus longuement dans les chapitres qui en ont traité. Comme ces villages se sentaient coupables et venaient de voir que les habitants d'Iztapalapa avaient été fort maltraités dans notre attaque, malgré leurs tentatives pour nous noyer et leurs deux batailles à l'aide des Mexicains auxiliaires, ne voulant pas d'ailleurs se trouver dans de nouvelles rencontres semblables aux antérieures, ils firent demander la paix avant que l'idée nous vînt de marcher contre eux dans le but de les châtier. Cortès, voyant bien qu'il n'était pas temps de faire autre chose, s'empressa de leur pardonner; mais ce ne fut pas sans leur adresser de vifs reproches au sujet de leur conduite. Ils s'engagèrent du reste à demeurer toujours ennemis des Mexicains, jurant vasselage à Sa Majesté et promettant de nous servir, comme d'ailleurs ils le firent fort bien.

Outre ces trois peuplades, dont nous ne parlerons plus, j'ai à dire qu'un autre village, qui se trouve dans la lagune et porte le nom de Mezquique, — nous l'appelions aussi Venenzuela, — envoya des émissaires pour faire la paix et demander notre alliance. C'étaient des gens qui ne s'entendaient jamais avec les Mexicains, contre lesquels ils professèrent toujours des sentiments d'ani-

mosité. Cortès et nous tous attachâmes beaucoup d'importance à la démarche faite par ce village, en considérant qu'ainsi nous aurions un allié dans l'intérieur même de la lagune et qu'il nous servirait à attirer les autres peuplades qui l'entouraient. Cortès leur en témoigna de la gratitude, leur fit des offres de service et leur donna congé dans les termes les plus flatteurs. Nous en étions là, lorsqu'on vint dire au général que de nombreux bataillons de Mexicains étaient en marche contre les quatre villages qui avaient été les premiers à accepter notre amitié. C'étaient Guautinchan, Huaxutlan et deux autres dont je ne me rappelle pas les noms. Les habitants faisaient savoir qu'ils n'osaient point attendre l'attaque dans leurs maisons et qu'ils étaient disposés à s'enfuir dans les bois ou à se réfugier à Tezcuco où nous étions. Tant ils dirent à Cortès pour l'engager à les secourir, qu'il se résolut à préparer vingt cavaliers, deux cents soldats, treize arbalétriers et dix escopettiers. Il s'adjoignit Pedro de Alvarado et Christoval de Oli, qui était mestre de camp, et nous partîmes vers les villages en détresse, situés à environ deux lieues de Tezcuco.

Il était en effet certain que les Mexicains en avaient menacé les habitants de porter chez eux la guerre et de détruire leurs demeures, parce qu'ils s'étaient offerts à être nos alliés, et aussi parce qu'ils étaient en désaccord avec Mexico, à propos de terrains semés de maïs, qui était prêt à être récolté et dont les Tezcucans et les habitants de ces villages approvisionnaient nos quartiers. Les Mexicains, de leur côté, prétendaient s'emparer du maïs, affirmant qu'il leur appartenait et que ces mêmes villages avaient toujours eu la coutume d'ensemencer ces terrains et d'en réserver la récolte pour les papes des idoles de Mexico. Ces prétentions opposées avaient déjà causé entre eux beaucoup de morts d'hommes. Cortès,

s'étant fait tout expliquer, profita de notre expédition pour exhorter nos alliés à bannir toute crainte et à rester dans leurs maisons, promettant que, lorsqu'ils auraient à faire la récolte de leur maïs, tant pour leur usage que pour les besoins de nos quartiers, il enverrait un de nos capitaines avec des cavaliers et des soldats pour protéger les travailleurs. Ces paroles de notre chef suffirent à les tranquilliser, et nous revînmes à Tezcuco. Depuis lors, quand nous avions besoin de maïs, nous avertissions les porteurs de tous ces villages, et nous allions faire notre provision à l'aide de nos alliés de Tlascala, de dix cavaliers, cent soldats, quelques arbalétriers ou gens d'escopette. Je puis d'autant mieux raconter tout cela, que j'y fus moi-même deux fois, et, l'une d'elles, nous eûmes une rencontre avec de gros bataillons mexicains qui étaient arrivés dans plus de mille canots et nous attendaient, embusqués dans les plantations de maïs. Comme nous avions de bons auxiliaires, quoique nos ennemis se battissent très-bien, nous réussîmes à les faire rembarquer. Ils tuèrent un de nos soldats; nous eûmes douze des nôtres blessés et un beaucoup plus grand nombre parmi les Tlascaltèques. Les Mexicains ne s'en retournèrent pas triomphants : quinze ou vingt d'entre eux restèrent en effet morts sur le carreau et nous emmenâmes cinq prisonniers.

Pour changer, je dirai que bientôt nous eûmes la nouvelle que les habitants de Chalco, de Talmanalco et d'autres villages qui en dépendaient, désiraient s'allier avec nous et qu'ils en étaient empêchés par les Mexicains qui tenaient garnison chez eux et leur causaient les plus grands dommages, s'emparant même de leurs femmes, surtout quand elles étaient belles, et leur faisant subir les derniers outrages sous les yeux de leurs pères, de leurs mères et de leurs maris. Au surplus, le bois était déjà

coupé à Tlascala et préparé pour la construction des brigantins; mais le temps se passait sans qu'il fût possible de l'amener à Tezcuco, ce qui nous causait à tous le plus grand regret. En outre, on vint du village de Venenzuela, appelé aussi Mezquique, ainsi que d'autres peuplades alliées, dire à Cortès que les Mexicains les harcelaient sans cesse pour les punir d'avoir fait alliance avec nous. De leur côté les Tlascaltèques, du moins quelques-uns d'entre eux qui s'étaient fait un butin en vêtements, sel, or et autres dépouilles, auraient bien voulu retourner dans leur pays; mais ils n'osaient l'entreprendre à cause de l'insécurité des chemins. Cortès vit bien qu'il lui serait impossible d'envoyer à la fois des secours aux villages qui les demandaient, et un appui à Chalco pour que cette ville pût se déclarer ouvertement en notre faveur; car en même temps, à Tezcuco, nous étions dans la nécessité d'être sans cesse l'oreille au guet et de nous tenir sur le qui-vive. Il se résolut donc à tout abandonner pour le moment, afin de ne penser qu'à Chalco et à Talmanalco, où il envoya Gonzalo de Sandoval et Francisco de Lugo avec quinze cavaliers, deux cents fantassins, des arbalétriers et des gens d'escopette, accompagnés de nos alliés de Tlascala. Ils devaient d'abord, à Chalco, faire en sorte de mettre en déroute la garnison mexicaine, n'importe par quels moyens, et se rendre de là à Talmanalco, afin que la route de Tlascala fût définitivement ouverte et qu'on pût aller à la Villa Rica et en revenir sans être inquiété en route par les troupes mexicaines.

Dès que cela fut résolu, Cortès en fit donner secrètement connaissance aux habitants de Chalco par des messagers tezcucans, afin qu'ils se tinssent prêts à tomber, soit de jour, soit de nuit, sur la garnison mexicaine. Comme les gens de Chalco ne désiraient pas autre chose, ils prirent soin de se préparer le mieux possible. Gonzalo

de Sandoval crut opportun de placer à l'arrière-garde, en avançant, cinq cavaliers et autant d'arbalétriers, avec la plupart des Tlascaltèques porteurs du butin qu'ils avaient acquis dans les guerres. Mais les Mexicains, qui avaient des espions partout, eurent avis de notre ordre de marche sur Chalco; aussi prirent-ils soin de s'assurer, outre la garnison de la ville, le concours d'autres bataillons qui tombèrent sur l'arrière-garde où se trouvaient les Tlascaltèques avec leur butin et les traitèrent fort mal, sans que nos arbalétriers et nos cavaliers leur pussent être d'aucun secours, car deux de ceux-ci furent tués et les autres blessés. Sandoval eut beau revenir rapidement, tomber sur l'ennemi et le mettre en déroute en tuant sept Mexicains; il n'en résulta pas moins que, comme la lagune était près de là, ils purent remonter dans les embarcations qui les avaient amenés, en traversant les villages mexicains qui abondent dans ce district. Après les avoir mis en fuite, il put porter son attention sur ses cavaliers, ses arbalétriers et ses gens d'escopette placés à l'arrière-garde. Il vit alors que deux arbalétriers étaient morts et que tous les autres, ainsi que les chevaux, étaient blessés. Mais il ne s'apitoya pas au point de manquer de dire à ceux qui restaient qu'ils avaient fait preuve de faiblesse en résistant si mal à l'ennemi et en défendant si peu leurs propres personnes et celles de nos alliés. Il se montra très-courroucé contre eux, et comme ils étaient nouvellement arrivés de Castille, il sut leur dire qu'on voyait bien qu'ils n'entendaient rien à la guerre.

Après cela il mit en sûreté tous les Indiens de Tlascala avec leurs bagages et il se disposa à dépêcher les lettres que Cortès envoyait à la Villa Rica, pour informer le commandant de cette place de tout ce qui concernait nos nouvelles conquêtes et du dessein qu'on avait formé de

faire le siége de Mexico. Cortès lui recommandait de se tenir bien soigneusement sur ses gardes et de lui envoyer quelques soldats, s'il en avait qui fussent assez dispos pour porter les armes; ils devraient s'arrêter à Tlascala et ne pas passer outre, parce qu'ils s'exposeraient à des dangers jusqu'à ce qu'on eût pu mieux assurer la sécurité des routes. Ces messagers étant partis et les Tlascaltèques retournés dans leur pays, Sandoval revint à Chalco, qui n'était pas loin de là, ayant soin de se protéger par ses éclaireurs, parce qu'il n'ignorait pas que les villages et les établissements qu'il était obligé de traverser l'exposaient à des rencontres avec l'ennemi.

Il était déjà arrivé près de Chalco, lorsqu'il vit venir à lui une troupe nombreuse de Mexicains qui, l'abordant en rase campagne sur des plantations de maïs et de magueyes, firent pleuvoir sur lui une grêle de pieux, de flèches et de pierres à fronde, et se jetèrent la lance au poing sur les cavaliers, dans le but de tuer leurs chevaux. Sandoval, se voyant aux prises avec une si grande multitude de guerriers, anima ses hommes, chargea deux fois les Mexicains et, à l'aide du peu d'alliés qui lui étaient restés, faisant d'ailleurs bon usage de ses escopettes et de ses arbalètes, il les mit enfin en pleine déroute; mais il eut cinq hommes, six chevaux et plusieurs alliés blessés. Quoi qu'il en soit, il battit l'ennemi et il le poursuivit avec un tel entrain qu'il lui fit bien payer le mal que tout d'abord il en avait reçu. Les habitants de Chalco, qui n'étaient pas loin, ayant connu la nouvelle de sa victoire, vinrent lui faire accueil à son retour, sur la route, le fêtant et lui prodiguant les plus grands honneurs. On prit dans cette bataille huit Mexicains, dont trois étaient des personnages de haute distinction.

Le lendemain de cet événement, Sandoval annonça

qu'il voulait retourner à Tezcuco. Les gens de Chalco prétendaient l'accompagner, dans le but de parler à Malinche et d'amener avec eux deux fils du cacique de cette province, qui était mort peu de jours auparavant de la petite vérole et qui, avant de mourir, avait recommandé à tous ses dignitaires et aux vieillards d'aller présenter ses enfants à notre capitaine pour qu'ils fussent reconnus seigneurs de Chalco par son intervention. Il avait ajouté que tous ses subordonnés devaient avoir soin de devenir les sujets du grand Roi des *teules*, attendu que leurs aïeux avaient prédit que leur pays serait un jour commandé par des hommes barbus venus d'où le soleil se lève, et que tout ce qu'on avait pu voir jusqu'alors prouvait que nous étions ces hommes-là. Sandoval partit donc pour Tezcuco, emmenant avec lui les fils du défunt cacique, quelques autres dignitaires et les huit prisonniers mexicains.

Lorsque Cortès apprit son retour, il en éprouva une grande joie. Sandoval se retira à son logement après avoir fait à son chef le rapport de son voyage et lui avoir expliqué les motifs qui faisaient venir de Chalco les personnages qui le suivaient. Ceux-ci se rendirent du reste auprès de Cortès. Après lui avoir présenté leurs humbles respects, ils lui exprimèrent le désir d'être les vassaux de Sa Majesté, et le prièrent de confirmer les dignités héréditaires dans les personnes de ces jeunes hommes, ainsi que leur père mourant en avait manifesté la volonté. En terminant leur allocution, ils lui offrirent des joyaux d'or pour une valeur d'environ deux cents piastres. Cortès, ayant tout compris par l'entremise de doña Marina et d'Aguilar, témoigna beaucoup d'affection aux envoyés et les embrassa. Il assigna la seigneurie de Chalco au frère aîné, avec un peu plus de la moitié des peuplades qui en dépendaient. Talmanalco et Chimaloa-

can, avec les villages qui y étaient assujettis, devinrent le partage du frère cadet.

Des pourparlers s'établirent et se prolongèrent entre Cortès d'une part et les envoyés ainsi que les jeunes caciques nouvellement élus, d'autre part ; après quoi ceux-ci témoignèrent le désir de repartir pour leur pays. Ils promirent qu'ils serviraient Sa Majesté et nous tous en son royal nom, contre les Mexicains, ajoutant du reste qu'ils n'avaient jamais varié dans ces sentiments et que s'ils n'étaient pas venus plus tôt jurer obéissance, c'est qu'ils en avaient été empêchés par les garnisons mexicaines qui occupaient leurs provinces. Ils rappelèrent aussi à Cortès que, deux Espagnols étant allés chez eux chercher du maïs avant que nous eussions été chassés de Mexico, ils avaient pris soin de leur donner un sûr asile à Guaxocingo, où ils eurent la chance d'arracher leurs vies aux Mexicains qui les voulaient faire périr. Cette action nous était du reste connue depuis quelques jours, l'un de ces Espagnols s'étant rendu antérieurement à Tlascala. Cortès témoigna à ces Indiens beaucoup de reconnaissance et il les pria d'attendre encore deux jours parce qu'il devait envoyer à la recherche du bois et des planches un de ses capitaines qui les emmènerait avec lui et les laisserait en passant dans leur pays, évitant ainsi que les Mexicains leur causassent du dommage en route.

Laissant maintenant ce sujet, je dirai que Cortès envoya à Mexico les huit prisonniers dont Sandoval s'était emparé dans le combat de Chalco. Ils devaient aller dire à Guatemuz, nouvellement élu roi, que notre général avait le plus vif désir de ne point être pour lui et pour sa grande capitale un sujet de ruine ; qu'il le priait, en conséquence, lui et les Mexicains, de se soumettre à la paix en recevant la promesse qu'on leur pardonnerait les morts et les dommages qu'ils nous avaient fait souffrir et

pour lesquels on n'exigerait d'eux aucune réparation; que si la guerre avait eu pour eux quelque succès dans le principe, ils ne pouvaient manquer d'y trouver à la fin leur perte assurée; que nous n'ignorions pas leurs immenses préparatifs en palissades, munitions, magasins de pieux et de flèches, lances, casse-tête, pierres roulées et toutes sortes de provisions de guerre dont ils ne cessaient de s'occuper. Pourquoi perdre le temps dans ces préparatifs ? Guatemuz veut-il donc que tous les siens périssent et que la ville soit détruite? Qu'il veuille bien songer au grand pouvoir de Notre Seigneur Dieu, en qui nous croyons, que nous adorons et qui vient sans cesse à notre aide ; qu'il considère que toutes les peuplades qui l'entourent embrassent notre cause, et que les Tlascaltèques, entre autres, ne désirent que guerre, pour avoir l'occasion de se venger des morts et trahisons dont ils ont été victimes de la part des Culuans ; que les Mexicains mettent bas les armes, par conséquent, et qu'ils acceptent la paix, bien sûrs qu'ils recevront de nous beaucoup d'honneurs. Doña Marina et Aguilar ajoutèrent à ces raisonnements beaucoup d'autres conseils.

Les huit Indiens nos messagers se rendirent auprès de Guatemuz, qui ne voulut ni les écouter ni envoyer aucune réponse. Il n'en fut que plus ardent à construire des palissades, à réunir des provisions de guerre et à faire savoir à toutes les provinces que si l'on pouvait s'emparer de quelqu'un de nous par surprise, on devait l'amener à Mexico pour le sacrifier, et qu'on eût à se tenir armés et prêts à venir aussitôt qu'il en donnerait l'ordre. Il répandait partout de grandes promesses et dispensait des tributs habituels. Mais cessons un moment de parler des préparatifs de guerre qui se faisaient à Mexico, pour dire que plusieurs Indiens des villages de Guautinchan et de Huaxutlan se présentèrent en annonçant qu'ils

avaient été battus par les Mexicains, pour avoir accepté notre amitié et à la suite de disputes à propos des semailles de maïs qui se faisaient pour les papes de Mexico. Comme du reste ces gens habitaient près de la lagune de Mexico, il ne se passait pas de semaine qu'on ne vînt les attaquer, et on leur prenait même quelques Indiens qui étaient emmenés à la capitale. En apprenant cela, Cortès résolut de partir lui-même avec cent soldats, vingt cavaliers et douze escopettiers ou arbalétriers. Il lança des coureurs pour qu'on l'avertît aussitôt que s'avanceraient des bataillons mexicains. Il n'était pas encore à deux lieues de Tezcuco lorsqu'un mercredi matin, de bonne heure, il se trouva en présence de l'ennemi. Il ne tarda pas à disperser les Mexicains et il les obligea à gagner la lagune où ils reprirent leurs bateaux. On en tua quatre, on en prit trois et Cortès revint aussitôt à Tezcuco. Après cette leçon, les Culuans cessèrent de tomber sur ces peuplades.

Abandonnons ce sujet et disons comment Cortès envoya Gonzalo de Sandoval à Tlascala pour chercher le bois des brigantins, et ce qu'il fit en route.

CHAPITRE CXL

Comme quoi Gonzalo de Sandoval fut à Tlascala chercher le bois des brigantins, et ce qu'il fit dans un village que nous appelâmes « le village moresque ».

Comme nous avions grand désir de voir nos brigantins construits et d'être enfin occupés au siége de Mexico, au lieu de perdre notre temps à ne rien faire, notre capitaine Cortès jugea convenable d'envoyer Gonzalo de Sandoval pour aller chercher le bois de construction. Il devait em-

mener deux cents soldats, vingt arbalétriers ou gens d'escopette, quinze hommes à cheval et un bon nombre de Tlascaltèques avec vingt dignitaires de Tezcuco ; les messagers de Chalco et les deux jeunes princes suivraient, pour être reconduits sains et saufs à leurs résidences. Avant le départ, on obligea les Tlascaltèques et les habitants de Chalco à contracter alliance ; car ceux-ci avaient appartenu à la ligue mexicaine dont ils étaient les confédérés, de sorte que, quand les Mexicains marchaient sur Tlascala, ils s'adjoignaient un certain nombre de leurs alliés de Chalco qui se trouvaient sur leur route. Aussi ceux-ci étaient-ils mal vus des Tlascaltèques, avec lesquels ils vivaient en ennemis. Mais Cortès, comme je viens de le dire, leur fit contracter amitié, et à partir de ce jour ils vécurent en amis et s'aidèrent toujours les uns les autres..

Cortès recommanda également à Sandoval, après avoir reconduit les messagers de Chalco dans leur pays, de se rendre à un village situé non loin de là sur la route, qui dépendait de Tezcuco, et auquel nous donnâmes le nom de « village moresque. » On y avait tué une quarantaine de soldats, tant de Narvaez que des nôtres, ainsi qu'un grand nombre de Tlascaltèques, et volé trois charges d'or lorsqu'on nous chassa de la capitale. Les victimes de cet attentat étaient des Espagnols qui venaient de Vera Cruz à Mexico, à l'époque où nous marchâmes au secours de Pedro de Alvarado. Cortès recommanda bien à Sandoval d'infliger à ce village un châtiment sévère, tout en reconnaissant que les Tezcucans l'auraient mérité davantage puisqu'ils avaient été les initiateurs et les fauteurs de cette mauvaise action, à cause de la confraternité d'armes dans laquelle ils vivaient alors avec la grande ville de Mexico. Or, vu la difficulté des circonstances, on n'avait pas jugé à propos de châtier Tezcuco pour ce méfait.

Quoi qu'il en soit, Gonzalo de Sandoval fit tout ce que son chef lui commandait. Il se rendit à la province de Chalco, pour laquelle du reste il n'était pas nécessaire de se détourner beaucoup de sa route; il y laissa les deux jeunes gens qui en étaient les caciques, et il se rendit au village moresque. Mais, avant l'arrivée de nos troupes, les habitants surent par leurs espions notre marche contre eux; ils abandonnèrent leurs demeures et s'enfuirent vers les bois. Sandoval les poursuivit et, comme ils lui inspirèrent quelque pitié, il n'en tua que trois ou quatre; mais il prit plusieurs femmes et jeunes filles et s'empara de quatre personnages du bourg auxquels il parla avec bonté et demanda pourquoi ils avaient tué tant d'Espagnols. Ils répondirent que les Tezcucans et les Mexicains les surprirent dans une embuscade : ce fut à une montée où ils ne pouvaient marcher que l'un après l'autre, à cause de l'étroitesse du défilé. Là, leurs ennemis tombèrent sur eux et s'en emparèrent. Les Tezcucans les amenèrent dans leur ville et se les partagèrent avec les Mexicains. Les gens du village moresque n'avaient fait autre chose qu'obéir à ce qu'on leur commandait; au surplus, ce ne fut qu'une vengeance en souvenir du seigneur de Tezcuco, Cacamatzin, que Cortès avait retenu prisonnier et qui périt au passage des ponts.

On remarqua dans ce village beaucoup de sang espagnol dont on avait teint les murs du temple, en l'offrant aux idoles, après avoir tué les victimes. On trouva aussi les peaux de deux visages qu'on avait écorchés; on les avait tannées comme on fait pour les peaux de gants et, ainsi préparées et garnies de leur barbe, on les entretenait en offrande devant les idoles. On découvrit encore quatre cuirs de chevaux tannés avec leur poil, attachés à leurs ferrures et suspendus dans l'intérieur du grand temple devant l'image des divinités. Différents costumes

d'Espagnols assassinés étaient là également en offrande devant les mêmes dieux. Nous découvrîmes, sur une pierre appartenant au mur de la maison où ils furent emprisonnés, une inscription tracée au charbon et disant: « Ici fut enfermé le malheureux Juan Yuste, avec plusieurs autres qui étaient en sa compagnie. » Ce Juan Yuste fut un des cavaliers massacrés ; c'était un hidalgo appartenant à la catégorie d'hommes distingués que Narvaez avait amenés avec lui. Ce spectacle excita la pitié et les regrets de Sandoval et de tous ses soldats ; mais que faire, si ce n'est user d'indulgence avec ce village, puisque les habitants en avaient fui, emmenant enfants et femmes? Quelques-unes de celles-ci, que l'on put prendre, pleuraient leurs pères et leurs maris. Ce que voyant, Sandoval mit en liberté les dignitaires dont il s'était emparé, ainsi que toutes les femmes, leur enjoignant d'aller appeler les habitants du village. Ceux-ci vinrent en effet, demandèrent pardon, jurèrent obéissance à Sa Majesté et promirent de toujours nous servir contre les Mexicains. Quand on leur réclama l'or volé aux Tlascaltèques, lors de leur passage en ce lieu, ils répondirent que d'autres l'avaient pris et que les Mexicains et les seigneurs de Tezcuco l'avaient emporté, prétendant que cet or venait de Montezuma, qui l'enleva de ses temples et le donna à Malinche pendant qu'on le retenait prisonnier.

Changeons de sujet pour dire que Sandoval prit la route de Tlascala et qu'étant arrivé près de la capitale où résidaient les caciques, il rencontra le convoi organisé pour le transport du bois des brigantins, que plus de huit mille Indiens portaient sur leurs épaules. Un égal nombre d'hommes, armés et empanachés, marchait à l'arrière-garde, et deux mille de plus étaient chargés du transport. Chichimecatecle, que, d'après mes dires antérieurs, on connaît pour un Indien qualifié et valeureux, marchait

à la tête de tous les Tlascaltèques et était très-bien secondé par deux hommes distingués, ses compatriotes, appelés Teulepile et Teutical, avec quelques autres caciques d'importance. Martin Lopez, celui-là même qui organisa la coupe du bois et fit les calculs pour le sciage des planches, avait le commandement général de l'expédition et marchait en compagnie de quelques autres Espagnols dont je ne me rappelle pas les noms. Sandoval éprouva une grande joie en les rencontrant, parce qu'il se vit ainsi débarrassé du souci d'attendre à Tlascala qu'il lui fût possible de se mettre en marche avec tous ces matériaux de construction. Ils cheminèrent pendant deux jours dans l'ordre que j'ai dit; ils entrèrent alors en pays mexicain et à partir de ce moment ils entendaient pousser contre eux des vociférations qui venaient d'établissements et de ravins disposés de telle sorte qu'il était impossible d'y faire aucun mal aux insulteurs, au moyen de nos chevaux et de nos escopettes.

Martin Lopez, qui avait la responsabilité de toutes choses, dit alors qu'il serait bon d'avancer avec plus de précautions. Les Tlascaltèques l'avaient en effet prévenu qu'il était à craindre que les Mexicains ne tombassent sur lui avec de grandes forces et ne le missent en déroute, au milieu de l'embarras que lui causait le transport du bois et des provisions. Sandoval, en conséquence, ordonna que les cavaliers, les arbalétriers et les escopettiers formassent l'avant-garde et couvrissent les gens de notre colonne. Il donna l'ordre en même temps à Chichimecatecle, qui commandait aux Tlascaltèques, de rester à l'arrière-garde avec Gonzalo de Sandoval lui-même. Le cacique crut devoir s'en offenser, s'imaginant qu'on ne comptait pas sur sa valeur; mais les explications qu'on lui donna lui firent juger autrement cette mesure, qu'il approuva dès lors, surtout en voyant que le chef espa-

gnol restait avec lui. On lui fit en effet remarquer que les Mexicains avaient l'habitude de se jeter sur les bagages et l'arrière-garde ; après l'avoir ainsi compris, il pressa Sandoval dans ses bras en le remerciant de l'honneur qu'on lui faisait.

Quoi qu'il en soit, avec deux jours de marche de plus, ils arrivèrent en vue de Tezcuco. Mais, avant d'entrer dans la ville, ils se couvrirent de leurs panaches et de leurs plus beaux habits Ainsi préparés, se mettant en bon ordre, battant du tambour et sonnant de la trompette, ils défilèrent pendant une demi-journée, sans rompre les rangs, criant, sifflant et disant : « Vive, vive l'Empereur notre seigneur ! » et « Castille ! Castille ! » et « Tlascala ! Tlascala ! » C'est ainsi qu'ils entrèrent à Tezcuco. Cortès et quelques-uns de nos capitaines furent au-devant du convoi. Notre général fit les meilleures promesses et les plus belles offres à Chichimecatecle et aux chefs qui le suivaient. Les madriers et les planches, ainsi que tout le reste des matériaux de construction des brigantins, furent rangés sur les bords des canaux et des estuaires où ils devaient être mis en chantier. A partir de ce moment, Martin Lopez entreprit sa besogne avec la plus grande ardeur. Les principaux Espagnols qui l'aidaient dans ce travail étaient Andrès Nuñez ; le vieux Ramirez, quoique boiteux d'une blessure ; un certain Hernandez, scieur de son métier ; quelques charpentiers ; deux forgerons avec leurs forges, et un certain Hernando de Aguilar, qui aidait à battre le fer. Tout ce monde mit le plus grand empressement à l'ouvrage jusqu'à ce que les brigantins fussent entièrement montés. Il ne leur manquait plus que d'être calfatés et munis de leur mâture, avec les cordages et les voiles. Je ne dois pas omettre de parler du grand soin que nous prenions de nous garder dans nos quartiers au moyen de nos veil-

leurs et de nos sentinelles, avec un piquet permanent préposé à la surveillance des brigantins. Comme ils étaient tout près de la lagune, les Mexicains tentèrent trois fois d'y mettre le feu ; nous prîmes même quinze Indiens parmi les auteurs de ces tentatives. Nous sûmes, du reste, par ces prisonniers, tout ce qu'on faisait à Mexico et ce que Guatemuz projetait contre nous ; c'est-à-dire que pour aucun motif il ne devait y être question de faire la paix, mais de mourir tous, s'il le fallait, les armes à la main, pour ne laisser aucun de nous vivant.

Je dois dire encore qu'il envoyait des messagers à tous les villages dépendant de Mexico, pour les rappeler à leurs devoirs et leur faire remise des tributs qui lui étaient dus. Dans la capitale, d'ailleurs, les préparatifs ne cessaient ni jour ni nuit. Les habitants consolidaient leurs maisons, approfondissaient les tranchées des ponts, élevaient des palissades très-résistantes, mettaient à point les pieux et les machines qui les lançaient. Ils fabriquaient de longues lances pour tuer nos chevaux, y attachant les lames des épées qu'ils nous avaient prises la nuit de notre déroute ; ils mettaient leurs frondes en état, faisant provision de pierres roulées ; ils préparaient leurs espadons à deux mains et une autre arme plus grande imitant le casse-tête, ainsi que toute espèce d'autres engins de guerre.

Revenons aux canaux d'où devaient sortir nos brigantins. Nous les avions faits assez profonds et assez larges pour que des navires d'un tonnage raisonnable y pussent naviguer ; car, je le répète, plus de huit mille travailleurs Indiens y étaient constamment occupés. Mais abandonnons un instant ce sujet, pour dire comme quoi Cortès décida une attaque sur Saltocan.

CHAPITRE CXLI

Comme quoi notre capitaine Cortès partit pour une expédition au village de Saltocan, qui est situé dans la lagune, à environ six lieues. Comment il alla de ce point à d'autres villages ; ce qui lui arriva dans cette sortie.

Environ quinze mille Tlascaltèques étaient venus à Tezcuco avec le convoi amenant le bois de construction de nos brigantins. Il y avait déjà cinq jours qu'ils étaient dans cette ville, sans y rien faire qui mérite d'être conté. Les provisions commençaient à leur manquer, et comme d'ailleurs leur commandant Chichimecatecle était un homme valeureux et fier, il dit à Cortès qu'il avait le désir de se distinguer au service de notre grand Empereur en bataillant contre les Mexicains, non-seulement pour faire preuve de bons sentiments à notre égard, mais encore pour se venger des meurtres et des pillages dont les Tlascaltèques avaient eu à souffrir, soit à Mexico, soit dans leur propre pays. Il priait donc en grâce qu'on lui dît où il pourrait rencontrer nos ennemis. Cortès répondit qu'il lui était reconnaissant pour ces bonnes dispositions et qu'il avait l'intention d'aller, le lendemain même, à un village appelé Saltocan, situé à cinq lieues de Tezcuco, dans les eaux de la lagune, avec une entrée praticable par terre. Bien qu'on eût sommé ses habitants de se présenter en signe de paix, ils s'y étaient refusés. On leur avait même envoyé tout récemment un message au moyen de gens de Tepetezcuco et d'Otumba, leurs voisins. Mais, au lieu de se soumettre, ils maltraitèrent nos messagers, les blessèrent même, leur donnant pour réponse qu'ils n'étaient pas moins forts et moins valeureux que nous ; que nous n'avions qu'à nous rendre chez eux, où nous les trouve-

rions en rase campagne ; que leurs idoles dictaient ce langage en leur donnant l'assurance qu'ils pourraient tous nous détruire.

C'est pour cela que Cortès se prépara à marcher en personne contre ce village et il donna l'ordre que deux cents cinquante soldats, trente cavaliers, plusieurs arbalétriers et gens d'escopette, avec Pedro de Alvarado et Christoval de Oli, se préparassent à venir avec lui. Il emmenait aussi tous les Tlascaltèques, une capitainerie d'hommes de guerre de Tezcuco, et beaucoup de personnages principaux de cette ville, y laissant, pour la garder, Gonzalo de Sandoval, avec la recommandation de bien surveiller les brigantins et notre quartier, de crainte que les Mexicains n'y fissent quelque surprise de nuit. J'ai dit, en effet, que nous étions obligés d'avoir constamment l'oreille au guet, d'abord parce que nous étions presque aux portes de Mexico, et ensuite parce que nous habitions la grande ville de Tezcuco, dont tous les habitants comptaient des parents et des amis parmi les Mexicains. Il donna l'ordre à Sandoval et au constructeur Martin Lopez d'avoir terminé dans quinze jours les brigantins, de manière qu'on pût les lancer et naviguer sur la lagune. Cela fait, il se disposa à entreprendre son expédition. Après avoir entendu la messe, il partit avec son armée.

Il était en marche et parvenu en un point rapproché de Saltocan, lorsqu'il donna sur de gros bataillons mexicains qui l'attendaient dans une embuscade où ils se croyaient assurés d'avoir raison de nos hommes et de tuer nos chevaux. Mais Cortès se mit à la tête de ses cavaliers et, après une décharge d'escopettes et d'arbalètes, on leur courut sus, et l'on en tua un certain nombre. Les ennemis reculèrent alors vers les bois et vers des terrains où nos chevaux ne pouvaient les suivre; mais nos amis de Tlascala en prirent ou tuèrent une trentaine. Cor-

tès fut passer la nuit dans un groupe de maisons, se tenant bien sur ses gardes à l'aide de ses coureurs, de ses espions et de ses patrouilles, n'oubliant pas qu'il était entouré d'un grand nombre de villages très-peuplés. Il savait d'ailleurs que Guatemuz avait envoyé au secours de Saltocan un grand nombre de bataillons embarqués et naviguant dans des estuaires qui s'avançaient profondément au milieu des terres.

Quand le jour parut, les Mexicains et les gens de Saltocan engagèrent le combat, nous lançant une grande quantité de pieux, de flèches et de pierres à fronde sans quitter leurs canots. Ils blessèrent dix-neuf soldats et beaucoup de nos alliés tlascaltèques. De notre côté, les cavaliers ne leur faisaient aucun mal, parce qu'ils ne pouvaient ni courir, ni traverser les estuaires qui étaient pleins d'eau; et d'ailleurs la chaussée qui donnait accès au village avait été détruite peu de jours auparavant et remplacée par des excavations profondes qui la transformaient en canal. Aussi nous était-il impossible de pénétrer dans le village et de causer le moindre mal à nos ennemis. Il est vrai que nos arbalétriers et nos gens d'escopette tiraient sur les hommes qui passaient en canots; mais ceux-ci avaient pris soin d'élever des défenses en bois sur les bordages, et ils savaient très-bien en profiter pour se mettre à l'abri. Voyant qu'ils ne parvenaient à rien faire et ne réussissaient point à découvrir la chaussée qui auparavant conduisait au village, puisque tout était couvert d'eau, nos soldats pestaient contre ce bourg et contre notre expédition infructueuse. Ils étaient en même temps tout honteux d'entendre les vociférations des Mexicains qui les traitaient, eux et Malinche lui-même, de femmes sans vigueur, criant que notre chef n'avait d'autre mérite que celui de les tromper par ses fausses paroles et ses mensonges.

En ce moment, deux Indiens de Tepetezcuco, qui venaient avec les nôtres et vivaient au plus mal avec ceux de Saltocan, dirent à un de nos soldats qu'étant venus trois jours auparavant en ce même lieu, ils avaient vu les habitants couper la chaussée, la noyer et la couvrir avec l'eau d'un canal voisin; mais que, un peu plus loin, le chemin n'était pas encore détruit et qu'il allait jusqu'au village. Ayant bien compris cette révélation, nos arbalétriers et nos gens d'escopette prennent le chemin que les Indiens leur ont signalé; ils marchent en bon ordre, séparés et à pas lents, les uns s'occupant de la charge et les autres exécutant le tir. C'est ainsi que, les pieds dans l'eau et quelquefois enfonçant plus haut que la ceinture, tous nos soldats effectuent le passage, suivis de quelques-uns de nos alliés. Pendant ce temps, Cortès, avec ses hommes à cheval, les attendait en terre ferme, assurant leurs derrière, de crainte que les Mexicains ne leur tombassent dessus en venant après eux. Tandis que nos hommes traversaient les endroits inondés, dans l'ordre que j'ai dit, les ennemis tirant sur eux en toute sûreté en blessèrent un grand nombre. Mais les nôtres, toujours désireux d'arriver à la chaussée qui était à sec, continuaient leur chemin malgré tout, jusqu'à ce que, atteignant leur but, ils purent suivre la route de terre ferme et arriver au village. Là, ils mirent tant d'ardeur au combat qu'ils firent un grand nombre de victimes parmi les Mexicains. Ceux-ci payèrent donc bien les railleries qu'ils nous avaient d'abord adressées.

On fit là un bon butin en étoffes de coton, en or et en dépouilles de toutes sortes. Comme d'ailleurs le village était bâti dans l'eau de la lagune, les habitants et les Mexicains auxiliaires se jetèrent dans leurs bateaux avec tout ce qu'ils purent emporter et s'en allèrent à Mexico. Nos soldats, voyant le village désert, en brûlèrent quel-

ques maisons; mais ils n'osèrent pas y passer la nuit, parce qu'il était entouré d'eau, et ils se résolurent à revenir à l'endroit où Cortès les attendait. On prit là de fort bonnes Indiennes. Nos Tlascaltèques firent une riche provision d'étoffes, de sel, d'or et d'autres dépouilles, et l'on fut passer la nuit dans un groupe de maisons à une lieue de Saltocan. On pansa les blessures; un seul soldat mourut, peu de jours après, d'une flèche qui lui avait traversé la gorge. On plaça des veilleurs, on envoya des éclaireurs battre la campagne et l'on fit partout bonne garde, parce que ce pays est très-peuplé de Culuans.

Le lendemain, notre armée prit la route d'un grand village appelé Colvatitlan, et tandis qu'on marchait, les habitants des peuplades qu'on traversait, stimulés par d'autres Mexicains qui venaient se joindre à eux, lançaient à nos troupes des cris et des insultes, parce que c'étaient des terrains où nos cavaliers ne pouvaient se déployer et qu'il était impossible de leur faire aucun mal à cause des canaux dont ils étaient entourés. On arriva ainsi au village que l'on voulait atteindre, mais on le trouva abandonné et dépouillé de tout ce qui avait pu être enlevé; on y passa la nuit en faisant bonne garde. Le jour suivant, nos troupes prirent la direction d'un grand village nommé Tenayuca; c'était celui-là même que nous avions l'habitude d'appeler « le bourg des Serpents », la première fois que nous vînmes à Mexico, parce que nous remarquâmes dans le temple principal deux grandes sculptures de mauvais aspect, représentant des serpents, qui étaient l'objet des adorations de ces Indiens. On trouva le village désert; ses habitants avaient fui et s'étaient réfugiés en un bourg situé plus loin. De là on se rendit à un autre village appelé Escapuzalco, distant d'environ une lieue du précédent. Les habitants l'avaient déserté. C'est là, du reste, qu'on travaillait l'or et l'argent du grand Montezuma, et

c'est pour cela que nous avions l'habitude de l'appeler « le village des Orfèvres ».

Notre chef partit ensuite pour Tacuba, qui est situé une demi-lieue plus loin. C'était l'endroit même où nous prîmes du repos dans la triste nuit où nous sortîmes en détresse de Mexico; on nous y tua alors quelques soldats, ainsi que je l'ai dit au chapitre qui en a parlé. Revenons à l'actualité pour dire qu'avant que notre petite armée fût arrivée au village, plusieurs bataillons provenant des points par où elle avait passé, venant aussi de Tacuba et de Mexico, qui est très-près de là, s'étaient réunis pour attendre Cortès en rase campagne. Ils se jetèrent tous ensemble sur les nôtres, de telle sorte que notre général eut de la peine à les charger et à rompre leurs rangs avec ses cavaliers. On se rapprocha tellement de l'ennemi qu'on dut faire usage de l'épée pour l'obliger à reculer. La nuit étant venue, nous nous reposâmes en ayant soin de nous bien garder. Le lendemain de bonne heure, les Mexicains, massés en plus grand nombre que la veille, avancèrent sur nous en bon ordre et réussirent à blesser quelques-uns des nôtres; mais nos troupes les repoussèrent et, après les avoir obligés à rentrer dans leurs habitations et dans leurs retranchements, elles purent se précipiter sur Tacuba, brûler quelques maisons et saccager les autres.

Quand on apprit cela à Mexico, on y résolut d'envoyer contre Cortès des forces plus considérables. L'ordre leur fut d'ailleurs donné de combattre et de simuler une retraite désordonnée, afin d'attirer peu à peu notre armée sur la chaussée, en prenant soin, aussitôt qu'on verrait venir les nôtres, de se montrer toujours plus effrayés en se retirant. Les troupes mexicaines exécutèrent parfaitement le stratagème; de sorte que Cortès, se croyant victorieux, les fit poursuivre jusqu'au premier pont. Lorsque les Mexicains s'aperçurent que notre chef l'avait passé, le voyant déci-

dément tombé dans le piége, ils l'attaquèrent en nombre très-considérable, les uns par terre, les autres en canots et quelques-uns du haut des terrasses; ils le mirent ainsi dans une position si critique qu'il se crut définitivement perdu. La multitude des ennemis était en effet très-considérable autour de lui, sur le pont même où il était arrivé, de sorte qu'il lui devenait déjà impossible de s'y défendre. Un alferez porteur de son drapeau voulut soutenir le choc de l'ennemi, mais il fut blessé très-grièvement et tomba dans l'eau où il fut sur le point d'être noyé. Les Mexicains réussirent même à le prendre et ils allaient le placer sur leurs embarcations, lorsqu'il eut le courage et la force de leur échapper avec son drapeau. Cinq de nos soldats périrent dans cette escarmouche et plusieurs y furent blessés. Reconnaissant alors à quel point sa conduite avait été inconsidérée lorsqu'il s'était hasardé à entrer ainsi sur cette chaussée, et voyant combien les Mexicains le lui avaient fait payer cher, Cortès donna l'ordre de la retraite. Nos hommes commencèrent donc à reculer, sans cesser de faire face à l'ennemi, les fantassins pied à pied, rompant comme dans une passe d'armes, tandis que nos arbalétriers et nos gens d'escopette se conduisaient de leur mieux, les uns chargeant l'arme, les autres faisant le tir, et de leur côté les cavaliers s'efforçant de pousser quelques petits retours offensifs, bien qu'avec précaution, parce qu'on se jetait sur leurs chevaux. Bref, ce fut ainsi que Cortès échappa encore une fois aux mains des Mexicains, et il ne manqua pas de rendre grâces à Dieu quand il se vit en terre ferme.

C'est là qu'un certain Pedro de Ircio, dont j'ai déjà parlé, voulant tirer vengeance de l'alferez Juan Volante qui était tombé dans la lagune, avec lequel il vivait en mauvais termes par suite de rivalités d'amourettes, lui adressa quelques paroles blessantes. Certes, on peut assu-

rer qu'une semblable conduite fut très-blâmable, attendu que l'alferez était un valeureux soldat, ainsi qu'il en donna des preuves en cette circonstance même, comme dans plusieurs autres. Du reste, avec le temps, Ircio eut à se repentir des mauvais sentiments qu'il nourrissait contre Juan Volante. Mais laissons là Pedro de Ircio et disons que pendant les cinq jours que Cortès passa à Tacuba, il ne cessa pas un moment d'être aux prises avec les Mexicains et leurs alliés. Au surplus, dans sa retraite, exécutée par le chemin même où il avait passé, les Mexicains poussaient des cris contre lui, croyant qu'il était en fuite. Ils n'eurent pas tort du reste de le croire en proie à de légitimes appréhensions. Ils formèrent des embuscades sur sa route, l'attendant dans des positions où ils espéraient tuer nos chevaux et se distinguer à nos dépens. Cortès, comprenant leur dessein, leur dressa un piége dans lequel il blessa et tua à l'ennemi un très-grand nombre d'hommes, tout en perdant de son côté un soldat et deux chevaux; mais il obtint ainsi que les Mexicains abandonnassent la poursuite. En doublant ses marches il arriva enfin à un village appelé Aculman, dépendant de Tezcuco, qui s'en trouve à deux lieues de distance.

Ayant appris son arrivée en ce lieu, nous fûmes au-devant de lui avec Gonzalo de Sandoval, accompagnés des caciques, ainsi que d'un grand nombre de personnages distingués, et honorés de la présence de don Fernando, roi élu de Tezcuco. L'entrevue nous causa à tous une grande joie, car plus de quinze jours s'étaient passés sans que nous eussions rien su de Cortès, ni de ce qui lui était arrivé. Après lui avoir souhaité la bienvenue et débattu avec lui certaines questions militaires, nous retournâmes à la ville cette même après-midi, parce que nous n'osions point laisser nos quartiers sans y faire bonne garde. Mais Cortès resta dans ce village, et, le jour suivant, il

rentra à Tezcuco. Les Tlascaltèques, qui revenaient chargés de riches dépouilles, demandèrent l'autorisation de regagner leur pays. Notre chef la leur ayant donnée, ils s'en retournèrent en passant par des chemins sur lesquels les Mexicains n'entretenaient pas d'espions, et ils sauvèrent ainsi tout leur butin.

Il y avait quatre jours que notre capitaine prenait du repos en pressant les travaux des brigantins, lorsque vinrent des envoyés de certains villages de la côte nord pour faire leur paix avec nous et se déclarer les vassaux de Sa Majesté. C'étaient les bourgs de Tucapan, de Mascalcingo et de Naultran, avec quelques autres peuplades du même district. Leurs envoyés étaient porteurs d'un présent en or et en étoffes de coton. Quand ils arrivèrent en présence de Cortès, ils témoignèrent de leur respect, et après avoir présenté leur offrande, ils dirent qu'ils lui demandaient en grâce de les admettre dans son amitié, qu'ils voulaient être les vassaux du Roi de Castille. Ils ajoutèrent que lorsque les Mexicains avaient tué les *teules* dans l'affaire d'Almeria, en combattant sous les ordres de Quetzalpopoca, — celui-là même que nous avions fait brûler par sentence, — tous les villages dont ils étaient actuellement les messagers s'engagèrent à venir en aide aux *teules*. Or, en entendant ce discours, Cortès n'avait pas oublié que ces villages aidèrent, au contraire, les Mexicains lors de la mort de Juan de Escalante et des six soldats qui périrent avec lui. Il montra cependant aux messagers la plus grande bienveillance. Il reçut leurs présents, les admit comme vassaux de l'Empereur notre seigneur et ne leur demanda aucun compte des événements passés; il n'en fit même pas mention, parce que les circonstances ne permettaient pas d'agir autrement. Il usa des plus douces paroles en congédiant ces envoyés.

En ce même moment arrivèrent devant Cortès des émis-

saires d'autres villages déjà nos alliés, pour demander secours contre les Mexicains, dont les forces considérables étaient entrées sur leur territoire où elles avaient enlevé plusieurs Indiens après en avoir maltraité beaucoup d'autres. Alors aussi vinrent des gens de Chalco et de Talmanalco, assurant que si on ne les secourait sur l'heure, ils étaient perdus, car une grande multitude d'ennemis tombait sur eux. En faisant leurs doléances, ils montraient une toile de *nequen* sur laquelle ils avaient peint au naturel les bataillons qui marchaient contre eux. Mais Cortès ne savait que dire, que répondre, que faire pour porter remède de tant de côtés à la fois. Il voyait en effet que plusieurs de nos soldats étaient blessés et souffrants, que huit étaient morts de douleur au côté, après avoir rendu un sang mêlé de boue par la bouche et même par le nez; ce malheur était la conséquence de la fatigue causée par le poids des armes, par les marches que nous faisions à tout instant et par la poussière qu'il nous y fallait avaler. Au surplus, en pensant qu'il lui était mort trois ou quatre hommes, de blessures dans les mouvements continuels de sorties et de rentrées auxquels nous nous livrions, Cortès se résolut à répondre aux villages nos premiers alliés, en employant les paroles les plus flatteuses, qu'il ne tarderait pas à marcher à leur secours, mais que jusque-là il les engageait à se faire appuyer par les peuplades voisines et à attendre les Mexicains en rase campagne pour leur livrer bataille; ils pouvaient être certains qu'en les voyant ainsi disposés à la résistance, leur ennemi en éprouverait quelque crainte, attendu que ses forces diminuaient progressivement en s'éparpillant contre des révoltés chaque jour plus nombreux. Tant il leur dit enfin, au moyen de nos interprètes, que leur courage s'en trouva relevé; mais ce ne fut pas au point de mépriser les secours de leurs voisins, pour

lesquels ils demandèrent des lettres à Cortès. J'entends bien qu'ils ne devaient point en comprendre le contenu; mais on sait aussi que ce signe passait parmi nous pour chose sérieuse, et que quand on le faisait circuler, c'était en manière d'ordre ou d'affaire de haute importance. Nos alliés s'en trouvèrent donc très-satisfaits. Ils montrèrent ces lettres à leurs voisins et les appelèrent à leur aide. Puis, suivant les conseils de Cortès, ils attendirent les Mexicains en rase campagne et eurent avec eux une rencontre dans laquelle l'avantage leur resta, grâce au secours de leurs alliés.

Revenons à nos rapports avec Chalco. Il était très-important pour nous que cette province fût débarrassée des Culuans. C'est par là qu'il nous fallait passer pour aller à la Villa Rica de la Vera Cruz, ainsi qu'à Tlascala, et en revenir ; c'est encore ce pays qui devait approvisionner nos quartiers, car les terres y sont très-riches en maïs. Il donna donc l'ordre à Gonzalo de Sandoval, notre alguazil mayor, de s'apprêter à se rendre à Chalco le lendemain de bonne heure. Il mit à sa disposition vingt cavaliers, deux cents soldats, douze arbalétriers, dix hommes d'escopette et les Tlascaltèques qui nous restaient, en nombre fort restreint, puisque, ainsi que je viens de le dire, la plupart étaient retournés chez eux chargés de butin. Sandoval emmena aussi un bataillon de gens de Tezcuco et se fit accompagner du capitaine Luis Marin qui était son intime ami. Nous restâmes, Cortès, Pedro de Alvarado, Christoval de Oli et les autres soldats, à la garde de la ville et des brigantins.

Je ne laisserai pas partir Gonzalo de Sandoval pour Chalco, sans dire que lorsque j'étais occupé à écrire dans cette histoire tout ce qui arriva à Cortès dans son expédition de Saltocan, je me trouvai par hasard en présence de deux hidalgos fort curieux qui avaient lu le récit de

Gomara. Ils me dirent que j'avais oublié trois choses dont le chroniqueur faisait mention au sujet de cette expédition de Cortès. La première c'est que Cortès s'approcha de Mexico avec treize brigantins et qu'il se battit contre les forces de Guatemuz postées sur la lagune dans de grandes embarcations et des pirogues. Un autre oubli, c'est que Cortès, lorsqu'il entra par la chaussée de Mexico, eut des pourparlers avec les seigneurs et les caciques de la capitale et les menaça de les faire mourir de faim en interceptant leurs provisions. Une dernière omission enfin, c'était que Cortès n'avait pas voulu dire aux habitants de Tezcuco qu'il allait à Saltocan, de crainte qu'on en avertît les Mexicains. Je répondis à ces hidalgos que les brigantins n'étaient point construits en ce moment-là. Et d'ailleurs comment Cortès aurait-il pu les amener par la route de terre qu'il avait suivie? Comment aurait-il pu faire passer ses chevaux par la lagune, ou se faire suivre par tant de monde? On ne peut vraiment s'empêcher de sourire au récit de tout ce que le chroniqueur a écrit. La vérité est que lorsque Cortès s'engagea sur la chaussée de Tacuba, ainsi que je l'ai dit, il eut fort à faire pour en échapper, lui et son armée, à moitié en déroute. Et puis, en ce temps-là, nous n'avions point encore investi Mexico de manière à lui couper les vivres. Les Mexicains ne s'en trouvaient nullement privés, car ils n'étaient encore entourés que de leurs vassaux. Gomara a tort de placer ici ce qui se passa plus tard lorsque nous les serrions de plus près. Il se trompe encore lorsqu'il prétend que Cortès prit un détour pour aller à Saltocan, afin que les gens de Tezcuco l'ignorassent. Je réponds qu'il lui fallut bien passer par le pays et par les villages de Tezcuco, puisqu'il n'y avait pas d'autre chemin. Le chroniqueur n'est donc pas dans le vrai en ce qu'il écrit; mais je comprends que ce n'est pas lui qui en

a la faute : elle est au personnage qui l'informa et qui, pour élever aux nues celui qu'il avait en vue, se plaît à agrandir son importance, cachant sous des récits controuvés les faits héroïques dont nous étions les auteurs. La vérité est bien dans ce que je rapporte. Les hidalgos qui m'interrompaient en furent bien convaincus et ils virent clair dans les événements aussitôt que je les leur eus expliqués tels qu'ils s'étaient passés.

A présent, laissons ce propos et revenons au capitaine Gonzalo de Sandoval. Il partit de Tezcuco après avoir entendu la messe et arriva à Chalco au jour naissant. Je vais dire ce qui en advint.

CHAPITRE CXLII

Comme quoi le capitaine Gonzalo de Sandoval fut à Chalco et à Talmanalco avec toute son armée, et ce qui arriva dans cette expédition.

J'ai dit dans le chapitre précédent comme quoi les villages de Chalco et de Talmanalco envoyèrent demander du secours à Cortès parce que de gros bataillons s'étaient réunis pour leur faire la guerre. Tant ils prièrent, que notre chef se décida à envoyer Gonzalo de Sandoval avec deux cents soldats, vingt cavaliers, dix ou douze arbalétriers, autant d'hommes d'escopette, nos amis de Tlascala et un bataillon de Tezcucans. Il emmenait avec lui le capitaine Luis Marin, qui était son intime ami. Après avoir entendu la messe, le 12 du mois de mars 1521, il fut passer la nuit dans des établissements dépendant de Chalco et il arriva le lendemain à Talmanalco au lever du jour. Les caciques et les capitaines du lieu lui firent le meilleur accueil. Après lui avoir donné à manger, on lui conseilla de se diriger sur un grand village, appelé Guaz-

tepeque, où il trouverait toutes les forces réunies des Mexicains, si l'on ne les rencontrait pas en route avant d'y arriver. Tous les gens armés de la province de Chalco s'offraient à marcher avec lui. Sandoval trouva bon le conseil de partir sur-le-champ. Formant soigneusement ses rangs, il se mit en route et alla passer la nuit à Chimalacan, bourg qui dépendait de Chalco. Des espions qui avaient été placés sur le chemin pour surveiller les Culuans vinrent avertir que l'ennemi se trouvait à peu de distance de là en rase campagne, attendant dans des ravins et dans quelques anfractuosités du sol. Comme Sandoval était un homme fort avisé, il plaça les escopettiers et les arbalétriers à l'avant-garde; il donna l'ordre aux cavaliers de marcher par groupes de trois, leur recommandant, lorsqu'ils verraient le tir des arbalétriers et des escopettiers décidément engagé, de ne jamais se séparer et de charger au petit galop avec la lance en travers, prenant soin de ne pas donner de la pointe, mais de balafrer simplement l'ennemi à la face jusqu'à réussir à le mettre en fuite. Il prescrivit aux fantassins de se former en masse compacte et de ne se jeter sur l'ennemi que lorsqu'ils en auraient reçu l'ordre. On lui avait dit en effet que les Mexicains étaient fort nombreux (ce qui était exact) et qu'ils se trouvaient postés en des passages difficiles. Il ignorait si l'on avait pratiqué des tranchées ou élevé des palissades et il jugeait prudent d'avoir tout son monde sous la main, de crainte qu'il ne lui arrivât quelque échec.

On poursuivait la marche en avant, lorsqu'on vit tout à coup apparaître dans trois directions les bataillons mexicains, criant, sonnant de la trompette, battant leurs atabales, pourvus de toutes armes, ainsi qu'ils en ont l'habitude. Ils se précipitèrent sur les nôtres comme des lions furieux. Sandoval, voyant l'ennemi si résolu, se dé-

partit de l'ordre qu'il avait déjà donné et commanda aux cavaliers de charger les Mexicains avant qu'ils fussent arrivés jusqu'à nous. Se mettant lui-même à leur tête et animant leur courage, il s'écria : « Santiago ! et sus en avant ! » Notre choc mit le désordre dans quelques bataillons mexicains ; mais ils n'en furent pas à ce point déroutés qu'ils ne pussent se rallier et nous faire face de nouveau. Ils mettaient à profit les inégalités du sol sur lequel nos cavaliers n'avaient pas libre carrière. Ceux-ci donc ne purent point se livrer à la poursuite. Il en résulta que Sandoval renouvela ses premiers ordres, enjoignant à ses arbalétriers et gens d'escopette d'attaquer en tête et de front. Les hommes armés de rondaches devaient se jeter sur les flancs de l'ennemi. Lorsque l'action serait ainsi engagée et que les Mexicains commenceraient à en souffrir, si l'on entendait un coup de feu partir de l'autre côté du ravin, ce serait le signal pour que tous les cavaliers ensemble chargeassent afin de déloger l'ennemi de son poste et faire en sorte de le ramener en plaine tout près de là. Sandoval recommanda en même temps à nos alliés de suivre le mouvement des Espagnols.

Cet ordre reçut son exécution. Il résulta du choc un grand nombre de blessés parmi nos hommes, parce que la multitude d'ennemis qui tomba sur eux était considérable. Quoi qu'il en soit, on les obligea à reculer ; mais ils gagnèrent d'autres passages, pour nous difficiles. Sandoval avec ses cavaliers se hasarda néanmoins à les poursuivre, sans réussir à en prendre plus de trois ou quatre. Le chemin était du reste si mauvais que le cheval d'un certain Gonzalo Dominguez roula sur le sol et tomba sur son cavalier, qui mourut, peu de jours après, de cette mauvaise chute. Je fais ici mémoire de ce malheur, parce que ce Gonzalo Dominguez était un de nos

meilleurs cavaliers et un des plus valeureux soldats que Cortès eût amenés avec lui. Nous l'estimions à l'égal de Christoval de Oli et de Sandoval. Cette mort nous causa à tous les plus vifs regrets.

Revenons à Sandoval, et à sa troupe. Il poursuivit l'ennemi jusqu'aux approches du village de Guaztepeque. Mais, avant qu'il y arrivât, plus de quinze mille Mexicains en sortirent à sa rencontre. Ils commencèrent à l'entourer, lui blessant plusieurs soldats et cinq chevaux. Mais ici le terrain était plat et l'on put faire une charge en règle sur deux bataillons ennemis, ce qui décida les autres à tourner le dos et à fuir jusqu'au village. Là ils s'abritèrent derrière des palissades. Du reste nos soldats et nos alliés coururent à leur poursuite ; nos cavaliers les suivirent dans d'autres directions, de manière que sans s'arrêter nulle part nos ennemis s'enfermèrent tous dans le bourg en des points où il ne fut pas possible de les atteindre.

Sandoval, croyant qu'ils ne penseraient plus à combattre ce jour-là, donna l'ordre à ses hommes de se reposer. On pansa les blessés et on commença à manger du butin considérable qu'on avait fait. Mais à peine le repas était-il entamé que deux cavaliers et deux soldats qui avaient mission les uns de courir la campagne, les autres de surveiller sur place, accoururent en criant aux armes et avertissant qu'un grand nombre de bataillons mexicains allaient fondre sur nous. Comme nous étions toujours équipés, on sauta en selle à l'instant et l'on arriva à une grande place au moment où l'ennemi y débouchait aussi. Une autre sérieuse bataille s'engagea. Les Mexicains firent bonne contenance pendant quelque temps en s'abritant derrière des parapets d'où ils réussirent à blesser quelques-uns des nôtres. Mais Sandoval les pressa si bien avec nos cavaliers, escopettiers et gens d'arbalètes, nos

fantassins jouèrent si bien de leurs épées, qu'on les délogea du village et qu'on les fit fuir vers les ravins, d'où ils ne sortirent plus ce jour-là.

Le capitaine Sandoval, après ce combat, rendit grâces à Dieu et fut se reposer et passer la nuit en un parc ou grand jardin très-beau, qu'il y avait dans le village. On y remarquait de superbes édifices et les plus belles choses qu'on eût vues jusque-là dans la Nouvelle-Espagne. Tout y était à ce point admirable que cette résidence paraissait assurément fort digne d'être occupée par un grand prince. On ne put pas dans le moment parcourir tous ces vastes jardins qui avaient plus d'un quart de lieue de longueur. Cessons du reste pour le moment de nous en entretenir. Je dois dire au surplus que je n'assistai pas à cette attaque ; je ne parcourus pas, par conséquent, des premiers, ce beau site; ce ne fut qu'environ vingt jours plus tard, lorsque je vins avec Cortès, dans la manœuvre entreprise pour faire le tour de la lagune en passant par ces grands villages, ainsi que je le dirai bientôt. La raison qui me fit manquer la première campagne, ce fut une blessure causée par un coup de lance que je reçus à la gorge, qui me mit en danger de mort et dont je garde une cicatrice visible. Je la reçus à Iztapalapa, lorsqu'on nous y serra de si près. C'est donc parce que je ne fis pas cette dernière campagne de Sandoval, que je m'exprime dans mon récit en disant : *Ils allèrent*, *ils firent ceci*, *il leur arriva cela* ; et nullement : *Nous fîmes*, *je fis*, *je vins*, ou : *Je me trouvai* dans cette affaire. Il n'en est pas moins vrai que tout se passa au pied de la lettre ainsi que je le raconte ; car on sait toujours au grand quartier exactement ce qui se passe dans les expéditions : aussi n'y peut-on dire ni plus ni moins que ce qui est arrivé.

J'abandonnerai cette explication pour retourner au capitaine Gonzalo de Sandoval, qui, le lendemain du com-

bat, n'entendant plus le bruit des guerriers mexicains, fit appeler les caciques du village au moyen de cinq Indiens choisis parmi ceux que nous avions pris dans les batailles précédentes. Deux d'entre eux étaient des personnages distingués. Il envoya dire qu'on bannît toute crainte et qu'on vînt pacifiquement près de lui, leur assurant entre autres choses que le passé serait pardonné. Les Indiens s'acquittèrent de ce message de paix; mais les caciques n'osèrent pas venir, à cause de la crainte que les Mexicains leur inspiraient. Ce même jour-là, Sandoval envoya des émissaires à un autre grand village situé deux lieues plus loin et appelé Acapistla, priant les habitants d'observer que la paix est chose désirable et qu'ils ne devaient point faire la guerre; en les invitant à bien se souvenir de ce qui était arrivé aux bataillons culuans qui tous avaient été mis en déroute au bourg de Guaztepeque, il les adjurait de vivre en paix avec nous et de chasser les garnisons mexicaines de leur district, ajoutant que, s'ils n'agissaient pas ainsi, il porterait la guerre chez eux et les châtierait. La réponse fut que Sandoval pouvait les attaquer quand il voudrait, qu'ils espéraient bien faire bombance avec les chairs espagnoles et prodiguer de bons sacrifices à leurs idoles.

En entendant cette réponse, les caciques de Chalco, qui étaient avec Sandoval, sachant qu'il y avait dans ce village d'Acapistla une garnison beaucoup plus nombreuse destinée à porter la guerre à Chalco aussitôt que Sandoval y serait revenu, prièrent ce capitaine de marcher contre ce bourg pour en chasser les Culuans. La pensée de Sandoval était de n'y pas aller, d'abord parce qu'il souffrait d'une blessure et qu'il avait plusieurs soldats et des chevaux blessés, et ensuite parce qu'ayant déjà soutenu trois batailles, il ne lui paraissait pas opportun d'outrepasser ce que Cortès lui avait commandé. Ajoutons que

quelques caballeros de l'expédition de Narvaez, qui étaient en sa compagnie, lui conseillaient de retourner à Tezcuco sans aller à Acapistla, assurant que ce bourg était bien fortifié et qu'on y pouvait craindre quelque événement fâcheux. Mais le capitaine Luis Marin le poussait à entreprendre cette attaque et à faire ce qui serait en son pouvoir ; les caciques de Chalco prétendaient en effet que si les Espagnols s'en retournaient sans avoir défait les forces de ce village, les gens de Chalco se déclareraient contre eux aussitôt qu'ils sauraient le retour de Sandoval à Tezcuco. Cela décida Sandoval à tenter cette attaque. Il prépara ses soldats et il partit.

Comme la distance n'est que de deux lieues, il ne tarda pas à se trouver en vue du village ; mais, avant qu'il y fût arrivé, une grande multitude de guerriers se porta à sa rencontre ; on lui lança une telle quantité de pieux, de flèches, de pierres à fronde, que cela tombait sur les Espagnols dru comme grêle et qu'on nous blessa trois chevaux et plusieurs soldats sans que les nôtres pussent causer aucun dommage à l'ennemi. Cela fait, les Indiens gagnent les escarpements des rochers et leurs points fortifiés, et de là ils font entendre leurs cris de guerre, les sons de leurs conques marines et les battements de leurs atabales. Sandoval, comprenant la situation, fait mettre pied à terre à quelques-uns de ses cavaliers, ordonne aux autres de se tenir en plaine et de s'assurer s'il ne vient pas des renforts mexicains pendant qu'on ira combattre dans le village. Quand il vit au surplus que les caciques de Chalco, leurs capitaines et la plupart de leurs Indiens s'occupaient à tournoyer sans oser en venir aux mains avec l'ennemi, voulant les éprouver, il leur dit : « Que faites-vous là ? que n'entamez-vous le combat ! pourquoi ne pénétrez-vous pas dans le village? Nous sommes là, nous vous protégerons. » Ils répondirent qu'ils n'osaient

pas parce que c'était un point trop fortifié, et que du reste Sandoval et ses frères les *teules* étaient venus précisément pour servir de bouclier et d'appui à ceux de Chalco dans cette attaque. Notre chef alors forma ses rangs de telle sorte que, lui à la tête, les gens d'escopette et les arbalétriers commencèrent l'attaque en gravissant les rochers. Dans cette montée ils reçurent un grand nombre de blessures; le général y fut de nouveau personnellement très-maltraité; il y eut plusieurs blessés parmi nos alliés. Mais, malgré tout, il entra dans la place en faisant le plus grand mal à l'ennemi, qui fut surtout fort malmené par nos alliés de Chalco et nos amis les Tlascaltèques. Pour ce qui est de nos soldats, si l'on en excepte le premier moment où il fallut forcément s'escrimer pour mettre l'ennemi en fuite, ils ne s'acharnaient nullement contre les Indiens, toute blessure inutile leur paraissant une cruauté; ils ne s'occupèrent réellement qu'à se munir de quelques bonnes Indiennes et à se faire un peu de butin. Au surplus, ils reprochaient à nos alliés leur cruauté et mettaient le plus grand zèle à leur arracher des mains les Indiens, hommes et femmes, pour en empêcher le massacre. Quoi qu'il en soit, nous dirons que les guerriers mexicains chargés de la défense descendaient précipitamment du haut des rochers vers un ravin au fond duquel coulait un ruisseau. Plusieurs y arrivaient blessés et teignaient de leur sang l'eau courante ; mais cette eau n'en fut en réalité troublée que le temps qu'il faudrait pour dire un *Ave*. C'est là cependant que le chroniqueur Gomara dit dans son histoire que le ruisseau était à ce point ensanglanté que nos hommes aimaient mieux souffrir de la soif que d'y boire. A cela je réponds qu'il y avait en bas du village des fontaines d'eau claire et que nos soldats n'avaient pas besoin d'en chercher ailleurs.

Cela étant terminé, Sandoval s'en retourna à Tezcuco avec tout son monde, emportant un grand butin dans lequel figuraient de très-bonnes Indiennes. D'autre part, lorsque Guatemuz, seigneur de Mexico, connut ces événements et la défaite de ses armées, il en éprouva, dit-on, le plus vif chagrin, en voyant surtout que les habitants de Chalco, qui étaient ses sujets et ses vassaux, avaient osé prendre trois fois les armes contre ses forces. Dans son dépit il résolut que, profitant du retour de Sandoval à Tezcuco, on mettrait en campagne une multitude de guerriers qu'il leva à l'instant dans la ville de Mexico et dont il grossit les rangs par d'autres qui se trouvaient aux bords de la lagune. Environ vingt mille Mexicains, bien munis de toutes armes, partirent dans plus de deux mille grandes embarcations et se précipitèrent tout à coup sur le pays de Chalco, décidés à lui causer le plus de mal possible. Cela se fit, du reste, avec une telle promptitude qu'à peine Sandoval arrivant à Tezcuco s'abouchait-il avec notre général, qu'apparurent d'autres messagers de Chalco, venus en canots par la lagune, demandant de nouveau l'appui de Cortès. Ils disaient que vingt mille Mexicains, montés sur deux mille embarcations, s'étaient montrés tout à coup et qu'on eût à y porter remède le plus tôt possible. Or Sandoval arrivait en ce même moment devant Cortès et lui faisait le rapport de ce qu'il avait accompli dans son expédition. Mais, irrité de ce nouveau message, notre chef refusa de l'entendre, croyant que c'était sa faute si nos alliés de Chalco étaient de nouveau maltraités. Incontinent, sans plus de délai et sans l'écouter davantage, il lui donna l'ordre de repartir après avoir laissé tous ses blessés au quartier de Tezcuco. Sandoval s'en fut donc avec tous ses hommes valides; mais il ressentit un vif chagrin des dures paroles de son chef et en voyant qu'il s'obstinait à ne pas écouter ses

explications. Il arriva au but avec son armée très-fatiguée de la marche et du poids des armes.

Mais, d'autre part, il paraît que les habitants de Chalco, ayant eu connaissance, au moyen de leurs espions, de l'arrivée subite des Mexicains chez eux et du dessein que Guatemuz avait formé de cette attaque, ne voulurent point attendre notre secours et firent prévenir leurs voisins des provinces de Guaxocingo et de Tlascala, lesquels s'empressèrent d'accourir, fort bien armés, cette nuit-là même. En se joignant aux guerriers de Chalco, ils formèrent un ensemble de plus de vingt mille hommes ; et comme d'ailleurs ils avaient déjà perdu la crainte que les Mexicains leur inspiraient jusque-là, ils les attendirent de pied ferme, se battirent avec un grand courage et tuèrent ou prirent quinze chefs et dignitaires ennemis, en faisant au surplus un très-grand nombre de prisonniers parmi les simples guerriers. Cette bataille fut considérée comme déshonorante pour les Mexicains, puisqu'ils furent vaincus par les habitants de Chalco, chose plus humiliante que s'ils avaient succombé sous nos propres coups. En arrivant à Chalco, Sandoval vit donc qu'il n'y avait plus rien à faire ni rien à redouter, attendu que très-probablement les Mexicains ne reviendraient point sur cette ville. Il s'en retourna à Tezcuco, emmenant avec lui les prisonniers culuans. Cortès se réjouit grandement de ce retour; mais Sandoval se montra très-irrité de ce qui s'était passé; il ne lui rendit pas visite et il ne voulut point parler à notre chef, quoique celui-ci lui fît dire qu'il avait mal compris les événements et cru que les choses s'étaient mal arrangées par la faute de Sandoval qui, malgré sa belle armée d'hommes à pied et à cheval, serait revenu sans avoir vaincu les Mexicains. Malgré tout, ces deux capitaines ne tardèrent pas à redevenir bons amis, car Cortès ne perdait aucune oc-

casion de faire tout ce qu'il pouvait pour satisfaire Sandoval.

Je laisserai là ce récit pour dire comme quoi nous convînmes de marquer au fer toutes les pièces d'esclaves, hommes et femmes, dont on s'était emparé en très-grand nombre. Je dirai aussi qu'il arriva alors un navire de Castille et ce qui advint encore [1].

1. Je termine ici un premier volume, sans autre motif que ma résolution personnelle de publier en deux tomes l'ouvrage de Bernal Diaz. Il existe une édition de ce livre en quatre volumes ; mais l'éditeur, en agissant ainsi, n'a fait qu'obéir à son caprice comme j'obéis à mes convenances en faisant autrement. La réalité est que le manuscrit de B. Diaz ne porte pas d'autres coupures que sa division en deux cent treize chapitres; et, au surplus, la première édition du livre, en 1632, se publia en un seul volume.

Paris, juillet 1876.

NOTES

DU TOME PREMIER

Notá. — J'ai dit, en terminant ma préface, que B. Diaz a écrit la plupart des noms propres d'une manière fantaisiste et que je me proposais de les rectifier dans mes notes. Mais je ne crois pas devoir abuser de ce soin qui m'amènerait à reproduire inutilement, d'après Clavijero, les orthographes les plus fastidieuses à la lecture, sans pour cela être bien certain d'avoir été absolument exact. Je laisserai donc les mots de Bernal Diaz tels qu'ils sont dans son texte; je respecterai même les variantes de l'auteur à ce sujet en donnant quelquefois au même mot des orthographes différentes, pour me conformer aux caprices de mon auteur.

Page 32. — *El ombligo sobre el espinazo.* L'auteur parle d'un porc « qui a le nombril sur le dos ». Au premier abord on est surpris de cette désignation que l'on est tenté de croire fantaisiste. Elle l'est si peu néanmoins que cet animal, que nous connaissons sous le nom de *pécari* en histoire naturelle, appartient au genre *Dicotyle*, dénomination formée de deux mots grecs : δις (deux) et κοτυλη (nombril). Cette dénomination provient de ce que le pécari porte sur le haut de la région lombaire une glande ouverte à l'extérieur, d'où suinte une humeur visqueuse très-fétide, qui a fait donner aussi à l'animal le nom de « sanglier musqué », sous lequel il est plus généralement connu.

Page 42. — *Nequien.* C'est ainsi que Bernal Diaz écrit ce mot la première fois qu'il tombe sous sa plume. Plus loin et à peu près toujours, il l'écrit *nequen.* La manière de le prononcer et de le dire dans le pays n'est pas moins variable aujourd'hui. Ainsi dans le Yucatan on dit *jenequen*, pour désigner les fils que l'on retire de la grosse feuille d'une agave propre au pays et qui sont l'objet d'un commerce considérable, avec les États-Unis surtout, où ils sont employés à différents usages, et particulièrement à la fabrication des cordages de navires. D'autres espèces de plantes grasses et beaucoup de variétés d'aloès produisent des fils plus fins dont on fait en-

core usage actuellement, et qui, du temps des Aztèques, étaient employés pour la confection de tissus à trame grossière.

Page 43. — *Capotes*. Ce mot va me servir à faire une réflexion à laquelle d'autres mots pourront également se rapporter. Le *capote* de l'auteur désigne évidemment le fruit que les Espagnols écrivent *zapote*. Il est probable que B. Diaz a omis de mettre sous le *c* la cédille qui lui aurait donné la même prononciation. Cette omission se remarquera plus tard dans les mots *Zapotèques*, *Guazacualco*, que l'auteur écrit *Capotèques*, *Guacacualco*. Mon hésitation à le suivre dans cette orthographe m'a, je crois, fait tomber dans la faute d'écrire ces mots de façons différentes ; mais j'espère que le lecteur n'attachera pas une grande importance à cette irrégularité.

Page 46. — *Olua*, *Culua* (*Uloa*). Cette expression, qui se présente ici pour la première fois, a besoin d'une explication immédiate, car elle va revenir bien souvent ensuite dans le récit. Culua, avant l'époque de la conquête, était devenu synonyme de Mexico, et l'on disait, au dehors de la capitale, indistinctement, Culuans ou Mexicains. Cela provenait de ce que la monarchie mexicaine, à son origine, eut des points de contact avec le royaume d'Aculhuacan dont l'ancienne gloire et les domaines vinrent enfin se confondre dans la couronne des rois de Mexico.

Page 55. — *Gomara*. C'est ici que pour la première fois Bernal Diaz nous met en présence de ses ressentiments contre l'écrivain Gomara, auteur d'une chronique célèbre de la campagne du Mexique par Fernand Cortès. Une explication devient nécessaire ; car Bernal Diaz se contente de faire allusion, sans les expliquer, à des raisons qui avaient pu porter cet historien à écrire avec partialité l'histoire de la conquète de la Nouvelle-Espagne. Notre auteur exagère sans doute en certains points, mais il est fondé d'une manière générale en ce qu'il avance. Gomara fut en effet le chapelain de Fernand Cortès dans les dernières années de la vie de ce guerrier, et il continua à vivre au même titre auprès de son fils, après la mort du conquérant. Cette position à gages était très-délicate pour le narrateur d'événements qui concernaient d'une manière essentielle la famille dont dépendait son bénéfice. C'est du reste à ce foyer à peu près unique qu'il puisait ses connaissances sur les faits mémorables qu'il se proposait de décrire. Il est bien naturel de penser qu'il ne recevrait point, dans ce cercle de confidences, des révé-

lations nuisibles au chef qui personnifiait en lui-même cette expédition célèbre. Bernal Diaz signale comme point de départ de l'irritation qu'il a ressentie à la lecture de Gomara le soin que prend cet auteur de faire retomber sur Cortès l'honneur des événements les plus remarquables de la campagne, et son peu de souci de mettre en relief la valeur et le dévouement de ses compagnons d'armes. C'est avec raison sans doute que Diaz repousse un grand nombre d'assertions qui lui paraissent injustes ou peu conformes aux véritables faits dont il a lui-même été témoin; mais il faut convenir qu'il met en général peu d'adresse à relever ces erreurs, et très-souvent il se fait tort à lui-même et il obscurcit sa narration par des rabâchages de critique que le lecteur ne supporte pas toujours avec patience.

Page 83. — *Geronimo de Aguilar.* Cette page nous entretient pour la première fois d'un Espagnol qui venait de passer quelques années, à titre d'esclave, dans la péninsule du Yucatan. La rencontre que Fernand Cortès fit de ce captif au début même de son expédition est le fait qui paraît le plus providentiellement heureux pour les événements futurs de la campagne. Geronimo de Aguilar, en effet, fut un serviteur dévoué, et, par la connaissance qu'il acquit des langues des différents pays parcourus, il devint l'interprète nécessaire et très-souvent l'élément le plus sûr de réussite.

Page 86. — *Cortès est un missionnaire fanatique.* Nous voyons ici le premier sermon de Cortès aux indigènes, et nous en devons prendre l'occasion d'appeler l'attention du lecteur sur les pensées de prosélytisme religieux qui dominaient l'âme de ce conquérant et lui donnaient le caractère d'un vrai missionnaire,— nous pourrions dire d'un croisé. Nous verrons par la suite que les mesures empreintes de fanatisme irréfléchi qui prirent naissance dans ces inspirations dévotes furent la cause de soulèvements parmi les indigènes et d'attaques obstinées qui mirent en péril le résultat final de l'expédition.

Page 99. — *Le notaire de Sa Majesté.* Je crois devoir appeler l'attention du lecteur sur cette intervention du notaire de Sa Majesté réclamée par Cortès. On verra ce fait caractéristique se reproduire dans toutes les circonstances où ce général sera sur le point de prendre n'importe quelle mesure qui lui paraîtrait pouvoir devenir répréhensible en droit ou en morale. Il appelle alors le notaire

royal pour certifier qu'il agit au nom du Roi, et c'est en effet chose digne de remarque que de voir ce grand homme bien possédé de la conviction qu'il serait à l'abri de tout reproche dès lors qu'en prenant possession d'un vaste pays et détruisant sans raison les autorités existantes, il faisait certifier par un notaire qu'il agissait au nom royal de Sa Majesté.

Page 109. — *Bon sens de Bernal Diaz.* Nous voyons dans cette page la relation d'un miracle qui n'a pour nous d'autre intérêt que le soin que nous devons prendre d'y démontrer le bon sens tout à fait exceptionnel de Bernal Diaz. Ce soldat estimable était en effet un dévot illettré, sa foi était aussi naïve que sincère; et cependant, sans s'écarter du respect dû aux saintes choses, il trouve le moyen de tourner finement en ridicule la croyance en ce fait de la présence de saint Jacques de Compostelle au milieu des combattants espagnols, pour assurer leur victoire.

Page 117. —*Marina.* Après la rencontre d'Aguilar, aucun fait ne pouvait être plus intéressant pour Cortès, au début de son expédition, que l'acquisition de cette jeune femme appelée Marina par les Espagnols; elle devint en effet un des éléments les plus nécessaires au développement des faits qui vont suivre. Elle était d'une finesse instinctive qui la rendait éminemment propre au rôle intéressant d'interprète; car elle ne disait pas seulement, en traducteur fidèle, ce qu'elle était chargée de transmettre; elle y ajoutait ses séductions personnelles et ses insinuations sympathiques. — Avec Marina, Cortès acquiert ici plusieurs autres jeunes filles dont les caciques lui font présent. Le lecteur ne manquera pas de remarquer que les compagnons de Cortès et Cortès lui-même témoignent de singuliers scrupules en refusant de manquer à leurs devoirs de morale avec ces jeunes femmes pendant qu'elles sont idolâtres, tandis qu'ils se hâtent d'en faire leurs compagnes illégitimes immédiatement après les avoir baptisées.

Page 138. — *Tezcatepuca* et *Huichilobos.* J'ai déjà prévenu dans ma préface que Bernal Diaz travestit d'une manière répréhensible la plupart des noms propres.

Si j'ai renoncé à relever la plupart de ses erreurs en ce genre, je ne puis le faire à propos des deux principales divinités aztèques dont il est ici question. C'est *Texcatlipoca* et *Huitzilopochtli* qu'il faut dire.

Page 139. — Encore *Culua* et *Culuans*. Nous avons déjà dit, à propos de la page 46, ce qu'il faut entendre par *Culua* et *Culuans*. Bernal Diaz en donne ici une explication imparfaite, qui a, au surplus, le défaut d'être fort embrouillée et que l'on ne saurait traduire sans hésitation. Il dit, en effet : ..... *Si no fuera por temor de los de Culchua.... y Culchua entiendense por Mexicanos, que es como si dixesemos : Cordoveses ó villanos.* A ne juger ces mots que dans leur valeur moderne, il faudrait traduire comme suit : « ..... N'eût été la crainte que leur inspiraient les gens de Culua.... et par Culuans on doit entendre Mexicains; c'est comme si nous disions, nous, Cordouans ou vilaines gens. » Le mot *villanos*, en effet, possède fort approximativement en espagnol la même signification que le mot « vilains » en français : dans notre langue, c'était la désignation qui pesait autrefois sur les roturiers et les habitants des petits endroits; par extension on lui donna une signification qui servait à désigner la grossièreté morale et la mauvaise éducation. C'est absolument la même chose en espagnol. Il y a plus : dans cette langue, — je parle de ses acceptions absolument modernes, — on ne comprendrait pas que le mot *villano*, s'il s'agit d'en faire un dérivé de l'habitation, pût être appliqué à d'autres personnes qu'aux habitants d'un village ou d'un petit endroit. Cependant, Bernal Diaz l'emploie ici à la suite du mot *Cordoveses*, qui sert à désigner les citoyens de la *ville* de Cordoue; on ne peut donc pas croire qu'il ait voulu dire : Cordouans ou villageois, car ce sont là deux mots qui se contredisent. A-t-il donc voulu nous faire entendre que les Indiens éloignés de la capitale de Mexico, habitués à redouter l'arrivée chez eux des Culuans, avaient pris la coutume de témoigner de leurs répugnances en faisant de leur nom un synonyme de « vilaines gens », signification qu'on pourrait en effet donner à l'expression de *villanos* dont Bernal Diaz fait usage ? Il y aurait une raison pour croire que telle a été la pensée de notre auteur, car il écrit *villanos* avec un petit *v*, tandis que si l'on consulte ses habitudes, on peut présumer qu'il aurait fait usage d'une lettre capitale dans le cas où il aurait voulu dire villageois ou citadins.

Je viens de dire « citadins » comme si le mot *villano* pouvait jamais arriver à prendre cette signification dans l'idée de personne. Eh bien ! je ne suis pas éloigné de penser que telle a pu être cependant l'idée de Bernal Diaz. Il était loin de posséder à fond la langue espagnole, excellemment formée de son temps, puisqu'il a vécu dans le même siècle que Cervantès, quoique de quarante-neuf ans plus âgé que ce grand écrivain. En sa qualité d'homme peu instruit,

il a pu porter son attention sur ce fait, que la désignation générique des habitants se forme en ajoutant la désinence *ano* à l'espèce habitée : *ciudad, ciudadano; aldea, aldeano; pueblo, poblano.* Or, le mot *villa* veut dire bourg en langue espagnole : c'est un centre de population qui tient le milieu entre le village et la ville ; mais le lecteur ne doit pas ignorer que plusieurs villes importantes, après s'être honorées et avoir grandi primitivement sous la désignation de *villa*, ont tenu à honneur de la conserver même après un développement qui les élève au rang de capitale. Madrid nous en offre un exemple remarquable, car la municipalité de cette grande cité ne désigne jamais autrement que par *villa* de Madrid la capitale des Espagnes. J'ai voulu arriver à dire que Bernal Diaz, prenant le mot *villa* dans ce sens et y ajoutant la désinence *ano*, a pu vouloir dire que les Culuans habitants de la capitale ou de la *villa* de Mexico étaient des *villanos*, c'est-à-dire *des habitants de la grand'-ville.*

Je m'excuse d'avoir insisté si longuement sur cette expression de Diaz, quoiqu'elle n'ait pas la moindre importance dans les faits qu'il raconte. J'ai tenu à expliquer minutieusement ce qu'on y peut supposer de sa pensée, pour que le lecteur sache bien que je fais le plus grand cas de mon auteur et que je prends souci du soin d'éclairer ceux qui me lisent. J'ai voulu aussi que l'on pût juger des difficultés que le style embrouillé de Bernal Diaz oppose bien souvent aux soins consciencieux d'un traducteur.

Page 148. — *Romanos hallados.* La première édition de Bernal Diaz, imprimée en Espagne en 1632 et exécutée sans aucun luxe typographique, comme c'était du reste naturel au commencement du dix-septième siècle, m'a paru très-estimable au point de vue de la correction. Ce n'est point dire qu'on n'y remarque aucune faute; je crois même qu'il y en a quelques-unes assez malheureuses pour laisser au lecteur la pensée d'un sens différent peut-être de celui de l'auteur. Dans certains endroits du livre, il existe quelques membres de phrases qui me paraîtraient incompréhensibles si l'on n'admettait qu'il s'y est glissé une erreur de typographie. Ainsi, par exemple, au chapitre XLIV, on lit ce qui suit : *Y de esta manera fué el Alvarado á unos pueblos pequeños, sujetos de otro pueblo, que se decia Costastlan, que era de lengua de Culua; y este nombre de Culua es en aquella tierra, como si dixesen los* ROMANOS HALLADOS : *asi es toda la lengua de la parcialidad de México, y de Montezuma.* La traduction obligée de ce passage me pa-

raît devoir être la suivante : « Alvarado visita de petits villages soumis à un bourg appelé Costastlan, appartenant aux pays où l'on parle la langue de Culua. Cette dénomination de Culua, c'est comme si l'on disait : les Romains rencontrés. C'est la langue de tout l'empire de Mexico et de Montezuma. » Cette comparaison de *Romains rencontrés* ne saurait réveiller l'idée d'aucun sens applicable au cas dont il s'agit, et quelque effort que l'on fasse pour donner au mot *hallados* une interprétation plus appropriée au sujet, on reste dans l'impossibilité de lui trouver un sens utile à ce passage. On ne peut donc sortir de la difficulté qu'en supposant l'existence d'une erreur typographique, d'une véritable *coquille*. Ce n'est pas *hallados*, mais *haBlados* que Castillo a mis dans son manuscrit. *Los hablados Romanos* nous permettrait alors (en prêtant à Bernal Diaz une originalité d'expression qui lui est propre) de traduire comme il suit : «..... appartenant aux pays où l'on parle la langue de Culua. Cette dénomination de Culua, c'est comme si l'on disait chez nous : *les parlers romans*. C'est la langue de tout l'empire de Mexico et de Montezuma. » Si ma pensée n'est pas juste, je ne saurais vraiment quelle interprétation donner aux paroles de B. Diaz, qui, telles qu'elles sont dans son texte, ne me paraissent avoir aucun sens.

Page 152. — *Cempoal*. C'est à Cempoal que Cortès entrevoit la possibilité de la conquête du Mexique et en forme le plan. Il acquiert la certitude, en effet, que le despotisme des empereurs mexicains est abhorré par un grand nombre de sujets las de vexations à tout instant renouvelées, et que diverses parties du pays sont en état constant de guerre pour défendre leur indépendance. Ce chef habile prévoit dès lors qu'il lui sera possible de se faire des alliés et d'accroître ses propres forces par le concours de nombreux auxiliaires qui, en définitive, se trouveront eux-mêmes conquis.

Page 155. — *Arroba*. Cette expression, que l'on verra reparaître dans le récit, désigne un poids de vingt-cinq livres espagnoles. Une *charge* c'est deux arrobas ou cinquante livres.

Page 158. — *Braguero*. Cette expression trouve sa traduction la plus naturelle dans le mot français *brayer*. Mais elle ne désigne pas exactement la chose que Diaz veut dire. La vérité est que la nudité des hommes était assez prononcée en certains lieux du Mexique pour qu'on sentît le besoin d'y remédier en cachant le

point du corps que l'honnêteté la plus élémentaire prend la coutume de soustraire aux regards. Dans le Yucatan et autres lieux très-chauds, on avait recours pour cela à un morceau exigu d'étoffe, tenu en place par une bande qui faisait le tour des reins. C'est cet appareil élémentaire que B. Diaz appelle *braguero*, mot qui ne saurait être traduit autrement que par « brayer ». En d'autres points moins chauds du pays, on faisait usage d'un caleçon qui ne prenait qu'environ le cinquième supérieur des cuisses, ou plutôt d'une large bande ou ceinture appelée *maxtlatl*, dont les deux bouts pendaient devant et derrière.

Page 158. — *Sodome*. On voit ici la désignation très-claire de ce vice honteux comme existant parmi les Aztèques. B. Diaz y revient même avec une telle insistance et en termes si positifs qu'on se demande s'il n'en a pas exagéré l'importance ; car aucun autre chroniqueur n'en a tant parlé.

Page 199. — Supplice de *cortar los piés*. On est tout d'abord fort embarrassé pour savoir ce qu'il faut entendre par cet ordre de Cortès de *couper les pieds* au soldat Umbria ; car c'est là la traduction littérale des expressions de B. Diaz à ce sujet. Mais on se demande bien naturellement s'il est possible que Cortès se donne ainsi volontiers les embarras d'un homme désormais impropre à la marche. Il paraît plutôt juste d'adoucir les termes dont notre auteur s'est servi ; d'autant plus qu'en ces temps-là il n'était pas rare de voir appliquer la pratique barbare d'une mutilation portant sur les orteils seulement. Cortès ordonna donc sans doute qu'on coupât, non les pieds, mais les orteils au soldat Umbria. Il est même probable qu'il ne les fit ébrécher que fort légèrement ; car nous verrons bientôt ce même soldat, à Mexico, choisi par son général pour aller à pied reconnaître des gisements miniers à la distance de quatre-vingts lieues, exercice qui serait devenu par trop pénible après une mutilation considérable. Et d'ailleurs, tout à fait à la fin de son livre, B. Diaz, rendant compte de la mort d'Umbria, le désigne par ces mot : « celui-là même à qui Cortès fit couper *les doigts* des pieds. »

Page 200. — *Destruction de la flotte*. Ce fait de la campagne de Cortès n'est pas seulement un des plus extraordinaires que l'histoire nous ait transmis, mais encore il domine à ce point les événements de cette mémorable conquête, que ceux-ci eussent tous avorté

peut-être si la présence des navires eût entretenu l'espoir de la désertion et du retour possible à Cuba parmi les hommes de l'expédition. On a beaucoup discuté sur les mobiles d'une résolution si digne de mémoire. Nous ne croyons pas, quant à nous, qu'il soit opportun d'y engager notre étude. Il suffira de rapporter ce que Cortès en a dit lui-même dans sa relation à l'empereur Charles-Quint. Dans ce mémorable et court récit, ce qui est bien digne de surprendre au premier abord, c'est la simplicité du rapport de ce grand homme de guerre. Il ne paraît pas se douter le moins du monde qu'en détruisant sa flotte il accomplit un fait héroïque destiné à perpétuer son nom dans l'admiration des siècles. C'est avec la plus grande froideur qu'il dit naturellement dans son récit :

« En sus du désir qu'entretenaient plusieurs anciens familiers et amis de Diego Velazquez de sortir de ce pays, il y en avait d'autres qui, le voyant si étendu, si peuplé, tandis que nous étions nous-mêmes si peu nombreux, vivaient dans les mêmes aspirations. J'en arrivai à croire que si je laissais subsister les navires, tous ceux qui nourrissaient cette pensée s'en prévaudraient pour se soulever contre moi et fuir en me laissant presque seul, annulant ainsi les bons services rendus à Dieu et à Votre Altesse dans ce pays. Je m'ingéniai donc à démontrer que lesdits navires n'étaient plus aptes à naviguer et, sous ce prétexte, je les fis échouer sur la côte. C'est par là que mes hommes perdirent tout espoir de sortir de cette contrée, et je pus avancer avec plus de sécurité, n'ayant plus la crainte, à peine aurais-je tourné le dos, de perdre tous ceux qui seraient restés à la Villa Rica. » (Deuxième *Lettre de Cortès*, écrite de Segura de la Sierra le 30 octobre 1520.)

Ce n'est pas sans motifs que Bernal Diaz ajoute à cette raison la nécessité où l'on était d'augmenter les forces de la campagne par l'adjonction des matelots et marins restés libres après la perte des navires. Mais où notre chroniqueur, cédant à une vanité naïve, commet une erreur manifeste, c'est lorsqu'il prétend que cet acte extraordinaire fut le résultat du conseil que ses principaux subordonnés et compagnons d'armes donnèrent à Cortès. Il se peut, comme le font justement observer Prescott et Bernal Diaz lui-même, que cet habile et fin politique eût l'adresse de se faire pousser à exécuter cette grande résolution, après l'avoir insinuée, afin d'écarter de lui le poids unique de la responsabilité en cas de revers; mais qui ne voit qu'une semblable conception ne saurait naître d'une assemblée? car elle a tous les caractères d'une inspiration qui s'élève au sublime de l'audace et elle doit être considé-

rée par cela même comme étant éminemment personnelle. Tout l'honneur sans nul doute en revient à Cortès, et c'est avec raison que B. Diaz, mieux avisé, paraît en être lui-même à peu près convaincu.

Page 217. — *C'est à présent que nous allons mettre à mort ces hommes que vous appelez des teules, et* MANGER LEUR CHAIR.... A partir de ce moment, les Espagnols ne cesseront plus d'entendre dire partout qu'on va les sacrifier aux idoles en destinant leurs membres à d'horribles festins. Les alliés qu'ils vont acquérir leur répéteront à tout instant que s'ils entrent à Mexico, ils y seront dévorés. A chaque pas, ils vont avoir le spectacle d'affreux repas de cannibales. Quelque solidement trempé que fût leur courage, il est permis de croire que beaucoup d'entre eux, tous peut-être, eussent faibli en présence de cette abominable perspective, et qu'ils eussent organisé la retraite si les vaisseaux n'eussent pas été mis à la côte.

Page 232. — *Nous manquions de vêtements pour nous couvrir.... Il venait un vent si froid....* Un des plus grands sujets d'étonnement pour les Espagnols, ce fut sans doute de se voir aux prises avec un vent glacial, après avoir éprouvé les chaleurs torrides de Cuba et de la Villa Rica. Mais les inconvénients de l'élévation ne furent pas assez sérieux pour éclairer ceux qui en souffrirent au Mexique sur la possibilité d'accidents plus graves. L'historien Herrera, en sa cinquième décade, rapporte les souffrances, jusque-là sans exemple, que Pedro de Alvarado eut à endurer sous l'Équateur, par le froid et la neige, lorsque, en 1534, il prétendit franchir la sierra qui le séparait de Quito. Cet intrépide compagnon de Cortès ne sut donc pas mettre à profit les leçons de l'expérience et arguer du froid de la plaine de Tlascala pour se méfier des effets d'altitudes plus considérables. Nous reprendrons ce sujet dans une Étude médicale sur le livre de Bernal Diaz, destinée à accompagner le présent travail.

Page 234. — *Nous mangions des poules, du* CHIEN *et du fruit.* Dans ce pays dépourvu de grands mammifères, les Espagnols ne rencontrèrent que des ressources insuffisantes d'alimentation. Ils s'en fussent trouvés fort malheureux s'ils n'eussent été élevés eux-mêmes à des habitudes de frugalité, comme conséquence des mœurs nationales. Toujours est-il que, pour ne pas aggraver la situation, ils se trouvèrent dans la nécessité de ne rien mépriser parmi les

objets en usage dans l'alimentation mexicaine. C'est ainsi qu'ils se virent réduits à imposer silence à leurs répugnances en faisant main basse sur un petit animal trapu, rondelet, d'allures tristes et mélancoliques, qui leur parut avoir tous les caractères extérieurs du chien et qu'ils qualifièrent en effet de *perrillo* en leur langage. Bernal Diaz nous dit à son propos : « Nous trouvâmes tous les établissements abandonnés; mais les petits chiens que les fuyards emmenaient avec eux revenaient la nuit dans les maisons, où nous avions l'adresse de les prendre, car c'était un manger convenable. » Et plus loin il ajoute : « Nous soupâmes excellemment ce soir-là parce que nous eûmes un grand nombre de poules et de petits chiens que nous avions trouvés dans ces maisons. » Nous devons maintenant nous demander ce qu'était ce petit quadrupède. La réponse n'est pas aussi facile qu'on pourrait croire; elle a été donnée de manières bien diverses par différents observateurs. Sahagun a dit à son propos : « On élevait en ce pays une sorte de chiens sans aucun poil ou très-peu velus. On en élevait une autre variété sous le nom de *xoloitzcuintli*, tout à fait sans poil aussi, qu'on était dans l'habitude de couvrir de mantes pour leur faire passer la nuit..... D'autres chiens appelés *tlalchichi*, trapus et rondelets, sont fort bons à manger. » (Liv. XII, chap. I, § 6.)

Acosta juge la chose autrement; nous verrons bientôt si c'est avec justice. « De vrais chiens, dit-il, il n'y en avait point premièrement ès Indes, mais quelques animaux semblables à de petits chiens, lesquels les Indiens appellent *alco ;* c'est pourquoi ils appellent du même nom d'*alco* les chiens que l'on y a portés d'Espagne, à cause de la ressemblance entre eux, et sont les Indiens si amis de ces petits chiens qu'ils épargneront leur manger pour leur donner ; tellement que quand ils vont par pays, ils les portent avec eux sur leurs épaules ou en leur sein, et quand ils sont malades ils tiennent ces petits chiens avec eux, sans se servir d'eux en autre chose que pour l'amitié et compagnie. » (Liv. IV, chap. XXXIII; traduction de Regnault Cauxois.)

Disons en passant que la fin de ce tableau, dépeint par Acosta, se présente encore de nos jours aux regards des curieux. J'ai vu, en effet, de belles dames ou d'élégants messieurs mettre dans leurs poches les petits chiens de Chihuahua, toujours transis de froid et presque tout à fait pelés.

De son côté Clavijero nous a dit : « Le *techichi*, qui antérieurement s'appelait *alco*, était un quadrupède propre au Mexique et autres lieux d'Amérique. Comme il ressemblait à un petit chien de

lait, les Espagnols l'appelèrent chien aussi. Il était absolument muet et d'un aspect mélancolique ; de là la fable propagée par quelques auteurs encore vivants, que tous les chiens qu'on apporte de l'Ancien dans le Nouveau Monde deviennent muets. Les Mexicains mangeaient sa chair, et si nous en croyons les Espagnols, qui la mangeaient aussi, elle était nourrissante et de bon goût. Les Espagnols, qui d'abord n'eurent ni bœufs ni moutons, approvisionnaient leurs boucheries de ces petits quadrupèdes. Il en résulta qu'il épuisèrent l'espèce, quoiqu'elle fût très-abondante. » (Liv. I, § 10.)

D'après Acosta et Clavijero, donc, le petit quadrupède dont il s'agit n'aurait pas été un chien. Cependant Sahagun, qui avait pu le voir, puisqu'il arriva au Mexique vingt ans après la conquête, croit au contraire que c'était bien un animal de cette espèce. Les conquérants eux-mêmes, dont quelques-uns avaient reçu une éducation soignée, n'hésitaient pas à le qualifier de chien, ainsi que l'atteste l'écrit de Bernal Diaz. Qu'aurait-il pu être en effet, si ce n'est une espèce appartenant à ce genre qui a donné partout des ramifications si compliquées? C'était sans doute une variété de petits chiens terriers, ayant perdu les instincts carnivores du genre, par éducation et par héritage, devenus d'ailleurs éminemment domestiques, et acquérant, par l'habitude du repos et d'une alimentation végétale peu animalisée, les formes rondelettes, c'est-à-dire l'embonpoint, dont parlent les auteurs que nous avons cités. Je ne me laisse nullement détourner de cette pensée par le fait avéré de la présence moderne, dans les prairies qui s'étendent à l'ouest du Mississipi, d'un rongeur rapproché de la marmotte (le *Spermophilus Ludivicianus*), que son cri semblable à un aboiement a fait appeler le « chien des prairies ». Le petit chien comestible du Mexique n'aboyait pas. En l'appelant *perrillo*, les conquérants espagnols se basèrent sur de véritables analogies de formes et d'habitudes avec le chien d'Europe.

Page 236. — *Déjà manquaient à l'appel cinquante-cinq soldats.* Il est à remarquer que six mois après le départ de Cuba, Cortès se trouve avoir déjà perdu cinquante-cinq hommes, par le fer et les maladies. Il a lui-même des fièvres intermittentes. Tout cela devra être examiné dans une Étude médicale sur la campagne.

Page 245. — *Nous étions maigres et fatigués.* Nulle part Bernal Diaz ne parle de leur fatigue avec autant d'insistance que dans la

campagne de Tlascala. Ces hommes extraordinaires eurent donc à souffrir des premiers effets de l'arrivée sur le plateau.

Page 269. — *Malinche.* Ce surnom n'appartenait pas précisément à Cortès, mais à Marina d'abord. Les Aztèques, appropriant ce nom de Marina à leur langue, en avaient fait « Malintzin », et comme Cortès n'était presque jamais vu par eux autrement qu'à côté de son interprète, ils s'habituèrent à le désigner par le même nom de Malintzin, dont les Espagnols, par corruption, firent Malinche.

Page 310. — *Salaisons de chair humaine.* Si nous ne devions pas faire ailleurs une étude sur les sacrifices humains en usage chez les Aztèques, il serait opportun de s'arrêter ici à ces paroles par lesquelles Cortès, reprochant aux Cholulans leurs méfaits, les accuse d'avoir déjà préparé les grandes jarres dans lesquelles on devait faire des salaisons avec les chairs des Espagnols assassinés. Cette horrible pratique dit à quel point de cannibalisme la nation était arrivée.

Page 339. — *Humilité des Mexicains devant leur roi.* On a la preuve de cette humilité extrême dans ce passage de B. Diaz. Ce respect exagéré contribue plus que toute autre chose à faire comprendre que les guerriers mexicains, malgré leur aversion pour les Espagnols, en aient supporté la présence, pour obéir aux ordres de leur monarque qui leur en fit une loi. Si, à cette particularité des jours pacifiques, on ajoute la résolution des Mexicains de ne pas tuer les Espagnols dans le combat et de les enlever vivants pour les sacrifier, on comprend qu'ils aient pu vivre, paisiblement d'abord dans la capitale, et échapper, plus tard, à la mort au milieu d'une telle multitude de guerriers.

Page 340. — *Population considérable de Mexico et force de cette place.* Torquemada affirme qu'il y avait à Mexico cent vingt mille maisons. C'est évidemment une exagération, car Gomara, Herrera et le Conquérant Anonyme n'en admettent que soixante mille. Mais, d'après Clavijero, « dans ce nombre ne sont pas comprises les maisons des faubourgs. Or il ressort des écrits de B. Diaz et de Herrera que vers le couchant elles se continuaient de l'un et de l'autre côté de la chaussée de Tacuba jusqu'à la terre ferme, c'est-à-dire l'espace de deux milles. Le faubourg d'Aztacalco s'étendait au sud-est ; ceux d'Acatlan, Malcuitlapilco, Atenco et Ixtacalco se trouvaient

au sud ; Zancopinca, Huitznahuac, Xocotitlan, Coltonco et d'autres encore s'étalaient au nord-est. Il est à croire que Torquemada comprenait les maisons des faubourgs dans ses supputations. Je crois malgré tout que son chiffre de cent vingt mille maisons est excessif. » (Clavijero, *Histoire ancienne du Mexique*, édition de Mexico, page 243.)

Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux que la population de cette ville était considérable, fort aguerrie et familiarisée avec l'effusion du sang, tant par le spectacle des sacrifices que par la pratique de guerres incessantes. Les Mexicains étaient donc d'autant plus redoutables dans leur capitale que celle-ci se trouvait protégée par les eaux qui l'entouraient de tous côtés et qui ne permettaient d'autre accès que par trois chaussées, admirablement défendues d'ailleurs au moyen des tranchées qui les coupaient de distance en distance. C'était donc comme une forteresse immense dont les approches étaient des mieux gardées et dans l'intérieur de laquelle de nouveaux canaux protégeaient les maisons, tandis que celles-ci, construites en terrasses et munies de petites ouvertures pour fenêtres, présentaient les meilleurs éléments de défense. On se demande d'abord comment les Espagnols, avertis de ces particularités redoutables, eurent l'audace inouïe de les braver, et ensuite comment ils ne furent pas tous anéantis.

Page 340. — *Description de Mexico par Fernand Cortès.* Bernal Diaz ne fait pas de Mexico une description qui puisse éclairer suffisamment le lecteur et lui permettre de bien comprendre la longue série des événements qui vont suivre et qui emprunteront la plus grande partie de leur originalité à la présence des eaux. J'ai fait graver une petite carte qui parle aux yeux d'une manière très-sensible et fait comprendre aisément cette situation. La relation de Cortès à ce sujet est très-curieuse à connaître. En voici la partie la plus intéressante au point de vue hydrographique :

« .... La province de Mexico est circulaire et entourée de tous côtés de montagnes hautes et escarpées. La plaine dont elle se compose possède environ soixante-dix lieues de circuit. Deux lagunes, l'une d'eau douce et l'autre, plus grande, d'eau salée, occupent presque toute son étendue, car des embarcations y naviguent dans l'intérieur d'une circonférence de plus de cinquante lieues. Elles sont séparées par un groupe de hauts monticules qui occupent le centre de la plaine et elles finissent par se joindre en

un étroit espace qui s'abaisse entre ces monticules et la grande sierra. Cet espèce de défilé ne dépasse pas en largeur la portée d'une arbalète. Les villes et villages construits sur ces deux lacs trafiquent ensemble au moyen d'embarcations sans qu'il soit nécessaire de communiquer par terre. Comme d'ailleurs la lagune d'eau salée s'élève et décroît comme la mer, son excédant des crues se déverse dans la lagune d'eau douce par un courant rapide, ainsi que le pourrait faire un grand fleuve, et par conséquent l'eau douce se précipite dans le lac salé lorsque le niveau de celui-ci s'abaisse.

« Cette grande ville de Mexico est fondée dans la lagune d'eau salée, de manière que, de n'importe quelle partie de ses bords au cœur de la ville, il y a deux lieues de distance. Elle a quatre entrées au moyen de chaussées artificielles d'une largeur de deux lances de cavalerie. Son étendue égale celles de Séville et de Cordoue. Ses rues principales sont fort larges et très-droites. Quelques-unes parmi celles-ci, ainsi que toutes les autres, sont partagées de manière qu'une moitié de la rue est en terre ferme et l'autre moitié en canaux dans lesquels les embarcations circulent. De distance en distance des tranchées coupent les terre-pleins des rues pour en faire communiquer les eaux de l'une à l'autre, et sur toutes ces tranchées, dont quelques-unes sont fort larges, sont posés des ponts construits en madriers épais, bien joints et artistement travaillés. Il y en a sur lesquels pourraient passer dix cavaliers de front. Je reconnus donc aisément que si les habitants de la capitale en arrivaient à la pensée de quelque trahison, les moyens ne leur en manqueraient pas, la ville étant construite comme je viens de dire et de telle sorte qu'il suffirait de lever les ponts aux entrées et aux sorties pour nous faire mourir de faim, sans qu'il nous fût possible de nous rendre à terre. Aussi, à peine entré dans la ville, je me hâtai de construire quatre brigantins et les achevai en peu de temps, de telle sorte qu'ils pouvaient transporter à terre trois cents hommes et y conduire les chevaux au moment voulu. » (2ª *Carta relacion al Emperador Carlos V.*)

Page 390. — *Avilissement d'esprit de Montezuma.* — Rien n'est plus propre à donner une idée de cet avilissement que les réflexions suivantes de Clavijero, à propos de la mise aux fers de ce monarque pendant le supplice de Quetzalpopoca : « Aussitôt après le supplice des coupables, Cortès se rendit aux appartements de Montezuma. Il salua affectueusement le monarque et lui fit quitter ses fers en exaltant la grande générosité qui le portait à lui faire

grâce de la vie. La joie que Montezuma ressentit n'avait d'égal que la tristesse causée par l'ignominie à laquelle il venait d'être soumis. Il sentit s'évanouir sa peur de perdre la vie, et il considéra la levée de ses fers comme un incomparable bienfait. C'est à ce point que l'esprit de ce monarque s'était avili ! Il embrassa Cortès avec une effusion extrême, lui témoignant sa gratitude par de singulières démonstrations, et il fit ce jour-là même des largesses extraordinaires aux Espagnols et à ses propres sujets. »

Page 419. — *Montezuma jure obéissance au roi d'Espagne.* Cette scène est réellement pitoyable et l'on se demande en quoi elle était motivée. On n'y trouve pas d'autre motif que la soumission obstinément respectueuse à la prophétie de ses ancêtres et surtout cet affaissement de cœur et d'âme dont nous venons de parler dans le paragraphe précédent. La funeste habitude d'une vie voluptueuse, au milieu d'un faste oriental, avait préparé de longue main cette décadence morale, que les événements actuels mettaient en évidence. La faiblesse d'attitude qui en résulta pour le chef de la nation amena cette abdication honteuse de droits séculaires et procura à l'Espagne l'avantage de pouvoir dire qu'elle avait hérité et non conquis un royaume, une royauté avec toutes les prérogatives qui l'accompagnaient. « La Cour d'Espagne, dit Clavijero, déclare, dans quelques décrets rendus en faveur de la descendance de Montezuma, qu'aucune autre famille ne pourrait arguer à son profit de ces priviléges exceptionnels ; car personne n'a rendu à l'Espagne un service comparable à celui que l'empereur Montezuma rendit en incorporant à l'Espagne, *par une cession volontaire*, un grand et riche royaume comme l'était celui du Mexique..... Betancourt, en la IIe partie, traité Ier, de son *Teatro mejicano*, cite les susdits décrets. » (Clavijero, *loc. cit.*, *page* 251).

Page 525. — *Accusation imméritée contre Cortès à propos du partage du trésor de Montezuma.* Bernal Diaz se fait ici l'écho de cancans de caserne ; mais ses insinuations sont indignes de son bon jugement habituel. Il est possible en effet que Cortès ait fait tous ses efforts pour s'assurer les ressources qui pouvaient devenir nécessaires aux développements de son entreprise et à la sécurité générale de son armée. Ses désirs en ce sens étaient d'autant plus louables, qu'on le vit toujours dépenser avec largesse en tout ce qu'il croyait être des éléments d'harmonie parmi les siens ou de

réussite pour sa conquête; mais sa générosité présente, les soins qu'il prenait de l'intérêt commun, la dilapidation de sa fortune personnelle après la conquête, dans des entreprises coûteuses au bénéfice de son pays, tout cela lave surabondamment Cortès d'une accusation irréfléchie qui tendrait à le confondre avec les hommes vulgaires qui aiment l'or pour lui-même sans rien ambitionner du bonheur de l'utiliser pour autrui.

Page 572. — Cette partie du récit de Bernal Diaz paraîtrait être l'occasion naturelle de terminer un deuxième volume de cette mémorable histoire, ainsi que l'a fait un de ses éditeurs. Les conditions de la campagne de Cortès s'y trouvent en effet changées de la manière la plus radicale. Ce grand homme de guerre vient de perdre, à la sortie de Mexico, son artillerie, la plus grande partie de ses chevaux, son armement le plus ordinaire même, pour tomber dans une situation qui le rend sous ce rapport inférieur aux ennemis avec lesquels il va se trouver aux prises. C'est ici que son génie, absolument isolé des moyens matériels qui d'abord lui avaient assuré une supériorité marquée sur ses adversaires, devient désormais l'unique guide et le soutien de la campagne entièrement nouvelle qui va s'ouvrir.

Cette situation a inspiré à l'un des éditeurs de Bernal Diaz les réflexions suivantes qui me paraissent dignes d'être reproduites :

« En aucun moment de la campagne le caractère de Cortès n'apparaît mieux que dans cette malheureuse retraite. Ferme dans ses déterminations et toujours supérieur à son infortune, il ne dévie pas un seul instant du but qu'il s'est proposé. Redoublant au contraire d'énergie, on va le voir s'acheminer à ses fins sur un plan de plus vaste étendue. Pour se maintenir, lui et son armée, dans la réputation qu'ils s'étaient faite auprès des Américains et que divers événements de sa sortie de Mexico avaient dû nécessairement altérer, il résolut d'entreprendre les petites expéditions dont Castillo va donner le récit, expéditions qui avaient pour but de châtier les villages et les provinces où l'on avait tué des Espagnols, et de préparer l'exécution de son nouveau plan contre la puissance de Mexico. Ayant alternativement recours à la terreur, à la vengeance, à la clémence et à la persuasion, moyens dont il sut toujours faire usage avec une dextérité sans pareille, il se proposa d'attirer à lui quelques peuplades, d'en arracher d'autres à la domination mexicaine, et de s'appuyer sur toutes pour arriver au couronnement de ses desseins. En un mot, si l'on veut bien porter l'attention dès à pré-

sent sur les opérations de Cortès, on remarquera que, tout en se trouvant lui-même dans la situation la plus déplorable, il forme un plan d'une hardiesse sans exemple, qui se dégage clairement de la longue série de faits qu'on vit se développer par la suite. Ce plan consistait à bloquer ou plutôt à resserrer l'empire de Mexico, c'est-à-dire à lui enlever successivement ses alliés et les forces qui lui venaient de ses propres sujets, au point de le réduire à des angoisses dont on verra prochainement le récit. » (Édition de Rosa, Paris 1837, t. III, p. 7.)

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

CHAPITRE XCI

CHAPITRE XCII

CHAPITRE XCIII

CHAPITRE XCIV

CHAPITRE XCV

CHAPITRE XCVI

CHAPITRE XCVII

CHAPITRE XCVIII

CHAPITRE XCIX

CHAPITRE C

CHAPITRE CI

CHAPITRE CII

CHAPITRE CIII

CHAPITRE CIV

CHAPITRE CV

CHAPITRE CVI

CHAPITRE CVII

CHAPITRE CVIII

CHAPITRE CIX

CHAPITRE CXXVI

CHAPITRE CXXVII

CHAPITRE CXXVIII

CHAPITRE CXXIX

CHAPITRE CXXX

CHAPITRE CXXXI

CHAPITRE CXXXII

CHAPITRE CXXXIII

CHAPITRE CXXXIV

CHAPITRE CXXXV

CHAPITRE CXXXVI

FIN DU TOME PREMIER.

Dr. Jourdanet

Traduction de B. Diaz



Gravé par Erhard

Imp. Monrocq

ERRATA DU TOME PREMIER

Pages	Lignes	Au lieu de	Lire
III	23	oublié	oubliés
8	27	Les deux avaient les yeux bridés	(1)
19	20	quatre-vingts-jours	quatre jours
40	9 en bas	en côtoyant	en côtoyant la terre
43	2e al., l. 6.	or lié	or bas.
64	1 en bas.	Martin Ramos de Lares Vizcaino	un Basque nommé Martin Ramos
75	23	valet de chambre	chambellan
81	dernière	*escopetaros*	*escopeteros*
141	5 en bas	et capitaines.	et capitaines, pour le proclamer capitaine général.
219	26	qu'elle	qu'elles
234	13	mais que ne faisions	mais que nous ne faisions
250	19	les Tlascaltèques disaient que ceux de Cempoal étaient pacifiques	les Tlascaltèques, au dire de ceux de Cempoal, étaient pacifiques (2)

(1) J'ignore si cette traduction est bien juste; je l'ai même laissée un peu vague dans le sens, parce que je n'ai pas été bien sûr de la pensée de l'auteur. Il s'agit de deux Indiens que l'expédition espagnole enleva au cap Catoche. Bernal Diaz dit à leur propos : *Y entrambos eran trastravados de los ojos.* C'est avec raison qu'on se demande ce que l'auteur a voulu dire. Le mot *trastravado* n'est guère employé aujourd'hui en espagnol que pour désigner un cheval qui a les pieds de couleurs différentes, qui est *balzan*, en un mot. Ce n'est pas dans ce sens évidemment que Diaz a employé cette expression. D'autre part on dit souvent : *Travado de la lengua*, embarrassé de la langue, pour désigner un individu qui parle difficilement par suite de gêne dans le mouvement de l'organe. Ce sens, dans l'esprit de l'auteur, a pu s'entendre aussi pour le mouvement des yeux, et alors cela voudrait dire que les deux Indiens étaient louches. Mais deux Indiens louches dans un pays où l'on n'a pas généralement ce défaut, ce serait un singulier hasard. Il est plus naturel de croire que Diaz a été frappé de la position oblique des yeux propre à la race maya du Yucatan, qui, à la manière chinoise, a souvent l'œil peu ouvert en dehors, ce qui donne au premier abord un petit aspect de loucherie. Dans cette supposition, qui est la plus naturelle, dire « yeux bridés » c'est bien traduire.

(2) S'il fallait s'en rapporter aux textes de toutes les éditions qui ont été publiées de l'ouvrage de Bernal Diaz, ma première traduction serait la plus exacte. Mais le sens n'est pas en rapport avec le sujet traité; les Tlascaltèques, en effet, n'ont jamais pu dire aux Espagnols que les gens de Cempoal étaient pacifiques, en opposition avec l'idée de l'humeur guerrière des Mexicains. Cependant les textes espagnols disent ce qui suit : *y que aquellos Tlascaltecas decian, que los de Cempoal eran pacificos, y no habia fama dellos, como de los de Méjico.* Il y a évidemment là une transposition multiple de mots et de virgule. En y réfléchissant bien, j'en suis arrivé à croire que le texte doit être rétabli comme il suit : *y que aquellos Tlascaltecas, decian los de Cempoal que eran pacificos y no habia fama dellos como*

Pages	Lignes	Au lieu de	Lire
261	3	qu'ils apportaient	qu'ils portaient (1)
337	7	ville où l'on voyait	et où l'on voyait
387	27	.... et la vérité sera mise à nu dans votre appartement même (2)	.... et justice sera faite dans votre appartement même
390	10	ou le combattît	on le combattît
407	11	il	ils
556	14	à côté de	avec
618	1 et 7	village	ville
672	9	qu'il	qu'ils

de los de Méjico. La phrase étant ainsi arrangée, on arrive à la possibilité de traduire comme il suit, dans le sens véritable du sujet traité : « Les Tlascaltèques, au dire de ceux de Cempoal, étaient pacifiques et n'avaient pas la réputation de ceux de Mexico ; et cependant nous venions de courir de telles chances de perdre nos vies.... » Je prie le lecteur de mettre ce membre de phrase à la place de celui qui lui correspond dans mon texte, à la page 250.

(1) Le texte espagnol dit : *Viénenle á decir que venia el capitan Xicotenga, con muchos caciques y capitanes, y que traen cubiertas mantas blancas y coloradas....* A la rigueur, on pourrait dire en espagnol : *y que traen* VESTIDAS *mantas blancas y coloradas*, pour signifier que ces personnages portaient *revêtues* des capes blanches et rouges ; car le verbe *vestir* s'emploie parfois, quoique rarement, dans un sens actif avec le nom du vêtement pour régime direct. Il est très-probable que Bernal Diaz s'est figuré qu'il pouvait employer le verbe *couvrir* dans le même sens, et il aurait dit alors : *traen cubiertas mantas blancas y coloradas*, pour signifier qu'ils portaient des capes blanches et rouges *dont ils étaient couverts*. C'est évidemment incorrect ; je ne crois pas l'emploi du mot justifiable au point de vue de la pureté de la langue ; mais il me semble avoir entendu cette incorrection dans le langage vulgaire, et je suis convaincu que Bernal Diaz l'a employée dans le sens que je viens de dire.

(2) Cette version a été la conséquence de ma résolution formelle d'abord de traduire à peu près littéralement Bernal Diaz dont le texte dit : .... *y en su aposento se sabrá la verdad*, ce qui mot à mot veut dire : « et dans votre appartement se saura la vérité ». Je ne pus traduire ainsi qu'en me réservant le soin de faire de ce passage l'objet d'une note. Or cette note a été oubliée et c'est mon devoir de l'ajouter ici après coup, pour dire que ces mots de Bernal Diaz ont sans doute un sens proverbial qui les éloigne de leur signification littérale la plus naturelle. Il est en effet d'usage, dans les conversations les plus ordinaires, de dire en espagnol, à propos d'un fait répréhensible, mystérieux et supposé criminel : *El dia del juicio se sabrá la verdad*, c'est-à-dire : « On saura la vérité au jour du jugement dernier », ce qui équivaut à dire que justice sera faite ce jour-là. Dans l'usage du barreau on est encore dans l'habitude d'employer ces expressions : *Verdad sabida y buena fe guardada*, pour dire, en s'écartant du sens naturel de ces mots : Crime reconnu, exécution faite, afin d'excuser une justice sommaire à propos de sanction pénale mal justifiée par les lois.

Pour toutes ces raisons (la situation indique qu'il en a été ainsi), selon toutes probabilités, Bernal Diaz, en disant : *La verdad se sabrá*, a prétendu employer ces mots dans un sens proverbial, pour donner à entendre qu'une justice sommaire serait faite.